

H. PASDERMADJIAN

---

# HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

DEPUIS LES ORIGINES  
JUSQU'AU TRAITÉ DE LAUSANNE

---

PARIS  
LIBRAIRIE ORIENTALE H. SAMUELIAN  
51, Rue Monsieur-le-Prince

---

1949

HISTOIRE DE L'ARMÉNIE



H. PASDERMADJIAN

---

# HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

DEPUIS LES ORIGINES  
JUSQU'AU TRAITÉ DE LAUSANNE

---

PARIS  
LIBRAIRIE ORIENTALE H. SAMUELIAN  
51, Rue Monsieur-le-Prince

---

1949

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays  
Copyright 1949 by H. Pasdermajian

PRINTED IN FRANCE



A ARMEN GARO

Si Pergame avait pu être sauvée, elle  
l'eût été par cette main.

VIRGILE, *Enéide*.





## INTRODUCTION

---

Des cités autrefois grandes sont devenues insignifiantes et d'autres qui sont maintenant puissantes étaient faibles naguère. Nous traiterons ici des unes et des autres, convaincus que la félicité humaine ne saurait se prolonger longtemps en un même lieu.

HÉRODOTE.

Rameau de la grande famille des peuples indo-européens, séparé de la souche principale par l'enchaînement fortuit des circonstances, placé à la limite de deux continents, le peuple arménien a joué, à travers les siècles, le rôle d'un poste avancé de la civilisation à la frontière du monde asiatique.

Les rapports entre l'Europe et l'Asie ont constitué jusqu'à l'essor récent du Nouveau Monde, la trame de ce que nous appelons l'histoire. Ce sont en effet les luttes entre l'Occident et l'Orient qui dominent les annales du passé. Ce sont, d'autre part, les échanges entre l'Europe et l'Asie, échanges d'idées ou échanges matériels, qui ont fait surgir, le plus souvent, les civilisations.

Dans ces luttes et ces échanges, l'Arménie a joué un rôle non négligeable. C'est sur son sol que se sont souvent heurtées, pendant ces siècles, les armées. Mais c'est là aussi que se sont parfois croisées les idées et les civilisations.

Comme l'a marqué Charles Péguy : « Une nation ce n'est pas seulement une frontière et un État, c'est avant tout une mission ». Dans le cas de l'Arménie, cette mission a été de servir d'intermédiaire et d'interprète entre l'Occident et l'Orient, essayant de les expliquer l'un à l'autre et de réconcilier leurs génies opposés mais complémentaires.

Ce rôle l'Arménie l'a joué dans l'antiquité entre Rome et les Parthes, elle l'a poursuivi au moyen âge entre Byzance et l'Empire arabe, puis dans les temps modernes entre l'Europe et l'Orient musulman.

Mais dans la mêlée des nations, de même que sur les champs de bataille, ce sont souvent les plus braves qui tombent, pour s'être le plus exposés.

A partir des derniers siècles du moyen âge, après avoir représenté le rempart de l'Empire byzantin dans la direction de l'Asie, puis le dernier État chrétien sur les côtes du Levant, l'Arménie est tombée, comme les peuples des Balkans et ceux du Moyen-Orient arabe, sous la domination touranienne.

L'histoire de l'Arménie s'est dès lors ramenée à l'histoire de la question arménienne qui, elle aussi, présente une large portée, car, suivant les mots de Maxime Kovalevsky, « elle est la question du maintien d'une ancienne civilisation florissante, appelée à conserver dans l'Orient musulman l'héritage de la chrétienté byzantine et de l'art romano-byzantin ».

Je me suis donné pour but de rassembler et de dégager dans ces pages les traits principaux de cette histoire de l'Arménie, une histoire qui, par l'ancienneté de son origine, l'étendue de son théâtre qui occupe presque tout le Moyen-Orient, la brusque alternance des scènes héroïques et des tableaux atroces, la multiplicité de ses rapports avec toutes les grandes formations politiques qui, à travers les âges, ont dominé cette partie du monde, offre un intérêt certain.

Par ses relations, à l'origine de son histoire, avec de grands empires depuis longtemps disparus, par l'empreinte hellénique qu'il porta, par l'influence romaine qu'il subit, par ses contacts avec les grandes civilisations de l'Iran, de Byzance et du monde arabe, et enfin par le caractère définitif que lui donna le christianisme, le peuple arménien présente des traits qui le distinguent de presque toutes les autres nations encore existantes.

Le présent ouvrage ne dit rien de nouveau. Et pourtant il a la prétention d'être quelque chose de nouveau. La plupart des études historiques se rapportant à l'Arménie publiées jusqu'ici sont des œuvres d'érudits écrites pour d'autres érudits<sup>1</sup>.

Il m'a semblé répondre à un besoin en écrivant une histoire de l'Arménie destinée à un plus large public, conçue dans le but de le rendre familier avec les annales d'un peuple dont il a souvent entendu parler, mais dont bien des aspects de la vie passée et de l'action récente lui sont inconnus.

(1) Et je pense que l'on peut aussi ranger parmi elles l'*Histoire de l'Arménie* de René Grousset. Cette œuvre magistrale, appelée sans doute à dominer les études arméniennes, n'était pas encore parue lorsque le présent ouvrage a été rédigé. Je regrette de ne pas avoir eu la ressource de compléter et de réviser la première partie du présent livre à la lumière des enseignements du grand historien et orientaliste français.



De plus, l'histoire de l'Arménie est intimement liée, on peut même dire parfois enchevêtrée, à celles des grands empires qui ont successivement dominé l'Orient, tels que l'Empire byzantin, celui des Sassanides, l'Empire arabe, les États des Croisés et enfin l'Empire Ottoman et celui des Tzars. S'adressant à un cercle de savants, la plupart des histoires de l'Arménie publiées jusqu'ici présupposent chez le lecteur une connaissance assez complète de ces diverses histoires, lui permettant de relier l'histoire de l'Arménie à celles-ci.

J'ai, pour ma part, admis le contraire, et c'est la raison pour laquelle j'ai tenu à résumer brièvement, à sa propre place, l'histoire de ces différents États, pour autant qu'elle intéresse l'histoire de l'Arménie et en fonction de celle-ci.

Je me suis efforcé d'éviter de faire de cette histoire une énumération de dates et de noms de souverains ou de chefs féodaux et ai cherché, au contraire, à faire passer les vues d'intérêt général avant les calculs d'intérêt particulier, à considérer les épisodes dans leur succession et les faits dans leur enchaînement. Je me suis aussi attaché à mettre en évidence les constantes et les concordances de ces 25 siècles d'histoire, les idées maîtresses et les rapports fondamentaux qui dominent l'évolution de cette histoire.

Alors qu'un grand nombre des histoires de l'Arménie publiées jusqu'ici ont mis en évidence les aspects que l'on pourrait appeler dynastiques ou même chronologiques de cette histoire, j'ai tenté au contraire d'appuyer sur d'autres aspects, comme par exemple les aspects politiques, militaires et économiques qui ont été jusqu'ici souvent négligés, sans oublier les aspects sociaux et culturels.

Enfin, à l'encontre des histoires générales des autres pays, la plupart des histoires de l'Arménie publiées jusqu'à maintenant traitent presque exclusivement de l'Arménie antique et médiévale, et n'ont accordé qu'une place très restreinte à l'histoire du peuple arménien depuis le début des temps modernes.

J'ai essayé dans le présent ouvrage de rétablir cet équilibre et de donner aux chapitres traitant des temps modernes et de l'époque contemporaine le développement qui leur est dû, tout en m'efforçant de conserver l'unité de l'œuvre dans ces différentes parties.

Il n'en reste pas moins évident que ma dette envers les savants arménistes et orientalistes de l'Occident que j'ai dû citer, presque à chaque pas, est immense. Toute la première partie de ce livre, celle consacrée à l'histoire de l'Arménie pendant l'antiquité et le moyen âge, ne représente, en fait, qu'une compilation de leurs ouvrages et une interprétation de leurs conclusions.

L'histoire de l'Arménie c'est non seulement l'histoire d'un poste avancé de la civilisation. C'est aussi l'histoire d'un peuple qui, plus d'une fois, a pesé d'un poids non négligeable dans l'évolution de l'Orient et qui, par sa culture, a joué le rôle d'un trait d'union entre l'Occident et l'Orient.

De plus, si l'Arménie fut presque toujours au point de l'extrême danger, elle fut aussi souvent à proximité et en contact direct avec les plus grandes civilisations du passé (l'Assyrie, la Grèce, Rome, le christianisme des premiers siècles, Byzance, les Sassanides, la civilisation arabe à son apogée, l'Occident médiéval). Dure école, mais aussi magnifique école que celle d'un peuple qui a dû connaître le choc de toutes les invasions, mais qui fut, aux diverses époques, l'allié et le disciple de toutes les forces qui ont identifié la civilisation sous ses formes occidentales et orientales.

C'est cette épopée que j'ai voulu faire revivre. J'espère que ces pages montreront ce qu'a été l'Arménie, ce qu'elle a représenté pour l'Europe et l'Orient, ce qu'elle a fait dans le passé, ce qu'elle a préparé pour le présent, ce qu'elle espère pour l'avenir.

Si, pour certaines d'entre elles, je n'ai pas pu cacher l'émotion qui m'a étreint en les écrivant, c'est que je rendais en même temps un devoir filial à l'un des hommes qui ont conduit le peuple arménien dans sa lutte pour son émancipation.

---



## CHAPITRE PREMIER

### LE PAYS ET SES HABITANTS

---

Cette terre illustre par où l'Asie s'avance dans l'Europe, cette terre assise dans la prestigieuse lumière de l'Orient, sous sa couronne de souvenirs héroïques ou sacrés.

Albert DE MUN.

#### *Le pays*

L'Arménie proprement dite est un pays de hautes montagnes, une majestueuse forteresse naturelle qui étend ses remparts de la plaine de Transcaucasie au plateau d'Anatolie, de la Mer Noire à la plaine de Mésopotamie. Cet immense massif se compose de plusieurs chaînes de montagnes parmi lesquelles la chaîne Pontique et celle du Taurus sont les plus importantes et d'une série de hauts plateaux qui s'élèvent en terrasses successives, s'échelonnant entre 1.000 et 2.000 mètres d'altitude, et entaillés par des vallées profondes où s'écoulent des fleuves, principalement l'Araxe, les deux bras de l'Euphrate et le cours supérieur du Tigre.

De ces plateaux s'élèvent de puissants cônes volcaniques dont le plus élevé, le grand Ararat sur les flancs duquel, suivant la Bible, l'arche de Noé s'arrêta, atteint 5.200 mètres d'altitude. Entre les pentes abruptes et souvent arides de ces montagnes, de grands lacs, dont quelques-uns sont de vraies mers intérieures, se sont étalés, achevant de donner à toute cette région une physionomie entièrement distincte de celle des régions avoisinantes<sup>1</sup>.

Tous ceux qui ont vu, ne serait-ce qu'une fois, ce pays, ces lignes de montagne, à la fois pâles et pures, en ont conservé un souvenir qui les a suivis toute leur vie. On croirait voir, disait Binder, un océan de montagnes, une mer bouleversée par une tempête gigantesque et dont les flots se seraient subitement pétrifiés.

(1) V. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate de Pompée à la Conquête arabe*, Paris, 1907, p. 4.

C'est une terre fière, à la fois dure et généreuse, comme le peuple qu'elle a façonné. Cette forte nature a produit un type humain à sa mesure. Ainsi que l'a remarqué Paul Rohrbach, il faut connaître ce pays pour se rendre compte de l'inanité de certains jugements portés sur le peuple arménien. Seule une race virile a pu résider dans un tel pays, avec ces hautes montagnes et ce climat qui rendent la mollesse impossible.

Quoique ce pays soit habituellement considéré comme faisant partie du continent asiatique, il appartient, en réalité, aux confins de l'Europe. Ainsi que le remarquait le général von Seeckt : « C'est la chaîne du Taurus séparant le haut plateau d'Asie Mineure de la plaine de Syrie et de Mésopotamie qui représente la véritable frontière de l'Europe. L'Asie Mineure n'est pas l'Asie<sup>1</sup> ». Comme le notait un autre voyageur « dans la plaine d'Érivan on ne sait si l'on est en Europe ou en Asie ».

Ce qu'on peut en tout cas dire c'est que l'Arménie est à un des points de rencontre de l'Europe et de l'Asie, et cette position a influencé et dominé toute son histoire.

En fait, l'Arménie est du point de vue géographique une espèce de Suisse du Proche-Orient. C'est dans les montagnes arméniennes que prennent naissance les plus grands fleuves de l'Asie Occidentale : l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe, la Koura, de même que c'est dans les Alpes suisses ou dans leur prolongement que prennent naissance quelques-uns des plus grands fleuves de l'Europe : le Rhin, le Rhône, le Danube, le Pô. La situation géographique de l'Arménie en fait le point de convergence des principales routes de l'Asie occidentale de même que la Suisse doit une partie de son originalité à sa position qui en a fait un élément de liaison entre le monde germanique et le monde latin.

L'Arménie comprend une série de plaines toutes situées à haute altitude et d'une superficie limitée, mais d'une extrême fertilité (par exemple les plaines d'Érivan, de Kars, de Bassen, d'Erzeroum, d'Alachquert, de Van et de Mouch). Parmi celles-ci la plaine d'Érivan est la plus importante par son étendue et la variété de ses productions. Comme la densité de la population y a toujours été plus élevée que dans les autres parties de l'Arménie, la plaine d'Érivan a représenté aux diverses époques, le centre principal de l'Arménie. C'est là que se sont succédé, à travers les âges, les diverses capitales de l'État arménien : Armavir, Artaxata, Dvin, Etchmiadzine et Érivan<sup>2</sup>.

(1) RABENAU, *Seeckt, Aus seinem Leben*, Leipzig, 1940, II, p. 61. Voir aussi à ce sujet l'opinion de RENAN, *Histoire des origines du christianisme*, Paris, 1869, III, p. 129.

(2) Mgr MESROP, *Die Bedeutung der Armenischen Kirche im kulturellen und politischen Leben der Armenier*, Zürich, 1914, p. 130.



Les écrivains romains déclaraient déjà que l'on ne trouverait pas dans toute l'Asie de meilleurs terrains que les « Kraxeni campi » arméniens. C'est du reste en Arménie que la Bible place l'Eden.

Ses terres se prêtent à la culture des céréales, des plantes subtropicales (coton, etc.) ainsi que de la vigne. C'est dans les vignobles arméniens que Noé, suivant la tradition, s'est enivré.

L'Arménie est célèbre depuis la plus haute antiquité pour la qualité et la variété de ses fruits. C'est d'Arménie que Lucullus a apporté et introduit en Europe le cerisier et l'abricotier.

Le climat de ce pays est essentiellement continental, connaissant à la fois les rigueurs d'un hiver très froid et d'un été très chaud. « En été, écrit Vital Cuinet, on y trouve une température et un climat égal à celui de l'Italie et de la Grèce. Mais pendant l'hiver, qui s'étend jusqu'à 5 ou 6 mois, la plus grande partie de ce pays est comme ensevelie sous un épais linceul de neige et la température y tombe même au-dessous de — 30° C. Malgré ces rigueurs le séjour dans cette région est plein de charmes et même les étrangers qui y résident n'abandonnent pas le pays sans regret. Cet attachement est causé par la pureté et la fraîcheur de l'air, la limpidité des eaux, la vigueur et l'éclat de la végétation, la saveur incomparable des fruits ».

Parmi les ressources naturelles de l'Arménie, il en est deux qu'il faut particulièrement mentionner parce qu'elles sont à la base de la puissance militaire que l'Arménie a déployée à diverses époques de son histoire.

Ce furent d'abord ces excellents élevages de chevaux pour lesquels l'Arménie jouissait d'une grande réputation (Strabon). Depuis les temps les plus reculés, les Arméniens ont été les grands éleveurs de chevaux de l'Orient<sup>1</sup>. Ces chevaux étaient probablement les ancêtres du cheval appelé actuellement de race kurde et qui est resté un extraordinaire grimpeur, l'égal du mulet en haute montagne.

L'Arménie, qui est du reste encore riche en minéraux, possédait d'autre part dans les temps anciens de riches mines et était le centre d'une industrie ou plutôt d'un artisanat travaillant les métaux<sup>2</sup>.

(1) G. ARTZRUNI, *Die oekonomische Lage der Armenier in der Türkei*, Saint-Petersbourg, 1880.

(2) Il est à noter que dans l'antiquité et même le moyen âge les métaux les plus importants pour l'armement et l'économie étaient les métaux non-ferreux dont l'Arménie a toujours été richement pourvue. Ce n'est qu'au cours de ces derniers siècles que l'industrie du fer et les mines de charbon sont devenues la fondation de la puissance militaire et économique d'un pays.



Ses sommets majestueux, ses sites pittoresques, ses vallées alluviales d'une fécondité inépuisable, ses plantureux pâturages, ses ressources minières, tous ces éléments d'attraction ou de richesse font de l'Arménie, malgré les rigueurs de son climat, un pays propre à susciter les plus grands attachements comme les plus grandes convoitises.

*Influence de la position et de la configuration  
de l'Arménie sur son histoire*

L'influence de la position et de la configuration de l'Arménie sur son histoire et sur le caractère de ses habitants a été très marquée. On peut dire que ces facteurs ont modelé la destinée du peuple arménien.

Henning cite l'Arménie comme représentant avec la Transylvanie, le centre de l'Espagne et les Asturies, un exemple typique d'un haut plateau formant comme une forteresse naturelle, difficilement attaquable mais aussi difficilement abordable. Le caractère commun des peuples habitant de tels pays est ordinairement un esprit conservateur, une grande ténacité et un attachement farouche à leur culture nationale.

En raison de la difficulté d'accéder à tels pays, ceux-ci sont souvent évités par les grandes voies de transports et de commerce, qui sont également celles de grands courants d'idées, et il en résulte que de telles régions restent généralement arriérées. Ce ne fut toutefois pas le cas pour l'Arménie, du moins jusqu'à la conquête touranienne, et ceci parce que l'esprit des habitants et la position géographique du pays ont compensé les dangers que pouvait représenter de ce point de vue sa configuration.

L'Arménie a été en effet située à proximité immédiate de diverses civilisations qui ont exercé une influence prépondérante sur le monde jusqu'à l'avènement des temps modernes. Ce fut tout d'abord la civilisation assyrienne, sa voisine du sud avec laquelle l'Arménie primitive ou Ourartou semble avoir eu de nombreux rapports. Ensuite la civilisation hellénique déversée dans tout le Moyen-Orient par la conquête d'Alexandre le Grand. Plus tard l'Arménie fut en rapport constant avec la civilisation romaine, celle représentée par le christianisme des premiers siècles et enfin Byzance dont les faiblesses et les tares ne doivent pas nous cacher la grande mission historique qu'elle accomplit comme éducatrice de l'Orient slave et asiatique.

Ajoutons à cela que l'Arménie se trouvait placée sur une voie commerciale très importante, celle réunissant par terre l'Extrême-Orient et l'Asie Centrale à l'Europe, en passant par la Caspienne



ou l'Iran du Nord et aboutissant à Trébizonde. Elle était un des points d'accès de la fameuse route de la soie qui reliait l'Europe à l'Extrême-Orient.

Tous ces facteurs ont contribué à faire de l'Arménie antique et médiévale un pays d'une civilisation relativement avancée, pouvant se comparer pendant certaines périodes aux pays les plus évolués de l'époque.

Par contre, cette position de l'Arménie au carrefour de grands courants, si elle a eu une influence favorable sur sa culture et sa civilisation, l'a placée sur le chemin de toutes les grandes attaques de l'Asie contre le Sud-Est de l'Europe. « Située à un des points principaux de jonction de l'Europe et de l'Asie, l'Arménie a peut-être encore plus souffert de ce conflit de deux civilisations qu'elle n'a profité de leurs échanges de marchandises ou d'idées. Lorsque l'Occident s'avancait vers l'est, que cela soit sous l'impulsion de Rome, de Byzance ou des Croisades, ou lorsqu'au contraire l'Orient s'avancait vers l'ouest sous les Iraniens, les Arabes, les Mongols et les Turcs, la route que ces mouvements empruntaient était trop souvent la route d'Arménie<sup>1</sup> ».

Placée entre l'Iran et Rome dans l'antiquité, puis sujet de dispute entre l'Islam et l'Empire byzantin, l'Arménie fut alternativement la proie des peuples de l'Orient et de l'Occident. Pendant les époques où le royaume d'Arménie fut assez fort pour choisir ses amis il se tourna souvent vers l'Occident, mais, comme le remarque Macler, parce que l'Arménie n'était complètement ni l'Occident ni l'Orient, parce qu'elle tirait sa culture de ces deux foyers, elle eut à souffrir de l'un et de l'autre.

Mais ce n'est pas seulement la position de l'Arménie qui a influencé son histoire ; c'est aussi sa configuration. Les pays de hautes montagnes ont toujours été le foyer de races guerrières, décidées à défendre chèrement leur indépendance ainsi qu'en témoigne l'exemple de la Suisse, du Tyrol, du Monténégro et du Caucase. Il en fut de même pour l'Arménie et sans ses hautes montagnes et la race de rudes soldats qu'elles produisirent, ce peuple n'aurait pu se perpétuer jusqu'à nos jours.

Par contre, un pays de haute montagne étant naturellement divisé, cloisonné, se compose d'une série de vallées relativement isolées, et ce fait encourage une tendance à l'autonomie, au particularisme, à la ségrégation, ainsi que la création d'une puissante et ambitieuse noblesse locale, jalouse de ses privilèges et empêchant par son opposition la création d'un fort pouvoir central.

(1) F. MACLER, *Armenia, The Cambridge Medieval History*, tome IV.



Ce fut le cas pour l'Arménie où le relief même du pays s'est opposé ou a rendu difficile l'établissement d'un fort pouvoir royal, seul capable de plier la noblesse au service du pays, de rassembler toutes les forces de la nation en un faisceau unique pour l'opposer à l'ennemi extérieur.

Ainsi que Bussel l'a noté : « Un esprit de clan et un intense orgueil de famille donnant naissance à des tribus puis à des principautés féodales, tel est le trait essentiel de la société arménienne. Il ne faut pas s'étonner que dans un tel assemblage de tribus égales aucune famille ne parvienne à établir sa suprématie. Dans une fière communauté féodale de ce genre, seule une dynastie d'origine étrangère peut régner, car aucun de ses membres ne veut se soumettre à un égal. Les tribulations, de même que la vitalité de la race arménienne, découlent de cette fierté forte et exclusive<sup>1</sup> ».

En raison de l'influence désastreuse que la rivalité des grandes familles nobles et leurs luttes pour le pouvoir ont exercée à diverses époques sur le sort de l'Arménie, on a invoqué l'incapacité politique des Arméniens pour expliquer la perte de leur indépendance. « Ils ne sont propres ni à gouverner leur pays ni à y vivre comme une race soumise », ont soutenu leurs ennemis.

Un tel jugement est superficiel et ne tient pas compte de la situation de l'Arménie, ni de la configuration du pays et de l'influence de la géographie sur l'histoire de ce peuple. « Les régions habitables de l'Arménie, a écrit le professeur Raoul Blanchard, l'éminent géographe français, éparpillées en bassins séparés les uns des autres et isolées de l'extérieur par un monde de montagnes, se prêtaient mal à un développement économique suivi<sup>2</sup> » et, on peut ajouter, à une défense commune étroitement coordonnée.

Ce dernier point a été justement souligné par Paul Rohrbach, l'un des meilleurs connaisseurs de l'Arménie, dans les termes suivants : « C'est la configuration du sol de l'Arménie qui explique la capacité de résistance limitée de l'État arménien à travers l'histoire, à des attaques venant de l'est ou de l'ouest. Le pays est, en effet, divisé par les montagnes en quelques régions principales (vallée de l'Araxe, région s'étendant de Bayazid à Erzeroum, région du lac de Van) qui ne peuvent communiquer que difficilement les unes avec les autres, avec l'impossibilité en cas d'attaque extérieure, de concentrer rapidement toutes les forces du pays sur le point menacé<sup>3</sup> ».

(1) F. W. BUSSEL, *Essays on the Constitutional History of the Roman Empire*, Londres, 1910, II, p. 347.

(2) R. BLANCHARD, *L'Arménie, Géographie Universelle de Vidal de LA BLACHE* Paris, 1929, tome VIII, chapitre IV, p. 125.

(3) PAUL ROHRBACH, *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903, p. 140.



On peut citer de nombreux autres cas dans l'histoire où la perte de l'indépendance d'un peuple et sa soumission pendant de longs siècles à des puissances étrangères est due au caractère montagnoux, au cloisonnement du pays, empêchant l'établissement d'un fort pouvoir central, coordonnant la résistance à l'envahisseur. Ce fut, comme le remarquait Nansen, le cas pour son propre pays, la Norvège, autre pays de montagne, soumis pendant de longs siècles à la domination étrangère.

On peut conclure que l'histoire de l'Arménie confirme l'existence d'une relation entre la position et la nature d'un pays d'une part, son histoire et le caractère de ses habitants, de l'autre. Cette relation a été bien mise en évidence par Allen dans son *Histoire de la Géorgie*. Il montre d'un côté la Géorgie avec ses riantes vallées donnant naissance à un peuple fin, gai et insouciant avec ses troubadours, sa littérature joyeuse remplie d'histoires de jeux et de vin. Il mentionne par opposition l'Arménie et ses âpres montagnes qui ont au contraire livré un peuple acharné, attaché à ses dogmes et ses rites, personnifié par ses moines historiens, ses durs soldats, ses artisans et ses martyrs<sup>1</sup>.

La position de l'Arménie, sa configuration qui en fait une forteresse naturelle et les qualités guerrières des montagnards qui l'habitent, tous ces facteurs ont contribué à donner à l'Arménie une grande importance politique, à en faire souvent l'enjeu et le champ de bataille de la lutte pour l'hégémonie du Moyen-Orient.

Par sa force ou sa position, l'Arménie était en état d'exercer une influence considérable en faveur ou au détriment des grandes puissances voisines. D'où les luttes perpétuelles de ses voisins soit pour s'emparer de ce pays qu'ils considéraient comme une frontière naturelle et sûre de leurs possessions, soit, plus souvent encore, pour empêcher leurs adversaires de s'en saisir, soit enfin pour s'assurer l'aide des Arméniens. En effet, les pays de montagnes représentent toujours un terrain difficile pour les armées, surtout lorsqu'elles ne sont pas sûres de la population.

Cette position de l'Arménie a pu contribuer à lui assurer pendant certaines époques une vie indépendante ou autonome, mais elle en a fait aussi bien souvent un champ de bataille. En fait, l'Arménie n'a pu résister à l'annexion et mener une vie indépendante que dans les époques où son peuple a fourni un grand effort ou a pu profiter de hasards extraordinaires.

D'autre part, pendant les périodes de domination étrangère, un empire ou un peuple voisin n'est pour ainsi dire jamais parvenu à s'emparer de l'ensemble du haut plateau arménien. En raison soit

(1) W. ALLEN, *A History of the Georgian people*, Londres, 1932, p. 73.



de la configuration du pays, favorable à la défense, soit de l'importance attachée à la possession de ce pays par les autres puissances limitrophes, les conquérants ont dû se résigner à laisser subsister une partie de l'Arménie comme un pays indépendant ou autonome, ou à partager sa possession avec un autre voisin. Ainsi que le remarquait Alfred Rambaud, l'Arménie n'a jamais été conquise entièrement. « C'est une forteresse qui pendant des siècles, fut prise, reprise et toujours à moitié<sup>1</sup> ». C'est ce qui a assuré la perpétuation de l'existence du peuple arménien, mais aussi transformé le pays en un théâtre de guerres perpétuelles.

Enfin à l'époque contemporaine, lors de la période de désintégration de l'Empire Ottoman, c'est l'importance politique et stratégique de l'Arménie qui a contribué à la maintenir si longtemps sous la domination turque, aucune grande puissance ne désirant en voir une autre s'établir dans un pays qui est une forteresse naturelle dominant le Moyen-Orient.

### *Géographie militaire de l'Arménie*

Du point de vue de la géographie militaire, la grande caractéristique de l'Arménie est d'abord son terrible hiver qui a souvent effrayé ou fait reculer des conquérants. « On peut juger de sa rigueur et de ses dangers par cette renommée historique », écrivait Vital Cuinet.

Rappelons également ces lignes de Xénophon : « On laissait en arrière ceux que la neige avait rendus aveugles et ceux qui avaient les pieds gangrenés par le froid<sup>2</sup> ».

Une autre caractéristique de l'Arménie est que, au nord et au sud, ce massif montagneux s'abaisse en murailles rapides et péniblement accessibles. Une invasion venant du nord ou du sud, obligée de gravir ces pentes abruptes puis de traverser toute la série des grandes chaînes de montagne, se heurte obligatoirement à des difficultés presque insurmontables.

L'Arménie n'a que rarement été occupée par un envahisseur débarquant dans le Pont, c'est-à-dire au bord de la Mer Noire et presque toutes les tentatives d'invasion venant du sud se sont terminées par des échecs. Par contre, en raison de la direction des principales chaînes de montagne et du cours des principaux fleuves (l'Araxe et l'Euphrate) le pays est plus facilement abordable de l'est ou de l'ouest. Il est traversé par deux routes naturelles, la première suivant le cours de l'Araxe et le bras septentrional de

(1) A. RAMBAUD, *L'Empire grec au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1870, p. 499.

(2) XÉNOPHON, *Anabase*, livre IV, chapitre V.



l'Euphrate, la seconde le bras méridional de l'Euphrate. Les régions les plus importantes de l'Arménie, du point de vue stratégique, sont celles qui permettent de dominer ou de couper le plus facilement ces routes. Pour la route nord, c'est la région d'Erzeroum ; pour la route sud, la région Mouch-Palou<sup>1</sup>. Ainsi au VII<sup>e</sup> siècle, les Arabes, sitôt qu'ils furent maîtres de la Mésopotamie du nord, essayèrent d'envahir l'Arménie par le sud. Ils furent repoussés après des échecs sanglants. Plus tard, maîtres de l'Iran, ils parvinrent à pénétrer en Arménie en venant de l'est, en suivant la vallée de l'Araxe.

Depuis les temps les plus reculés, ces vallées longitudinales, celles de l'Araxe et de l'Euphrate, représentent le point de passage obligé de maintes invasions (Mèdes, Perses, Parthes, Sassanides, Mongols, Touraniens) et des contre-attaques de l'Occident (Rome et Byzance)<sup>2</sup>.

Il faut de plus noter que de grandes plaines fertiles, comme celle entre l'Euphrate et le Tigre, ou celle entre l'Araxe et la Koura, se trouvent aux abords de l'Arménie. Du temps où les canaux d'irrigation n'avaient pas encore été détruits, ces plaines représentaient de précieuses bases d'opération pour les armées ou les peuplades ennemies qui pouvaient y puiser leur ravitaillement lors de leurs campagnes contre l'Arménie<sup>3</sup>.

Par sa position, l'Arménie représente, en fait, l'articulation par laquelle l'Asie Mineure se rattache au continent asiatique. La situation du pays en a fait la route naturelle des peuples asiatiques en marche vers l'Europe.

Enfin, du point de vue militaire, le haut plateau arménien présente une importance très grande parce qu'il forme un bastion, une citadelle naturelle et que sa position en fait la clef de toute la vaste région qui s'étend entre la Caspienne, la Méditerranée et le Golfe Persique<sup>4</sup>. C'était déjà « sur le protectorat romain en Arménie que reposait la suprématie de Rome dans toute l'Asie<sup>5</sup> ».

Plus près de nous, c'est la raison pour laquelle la politique anglaise au XIX<sup>e</sup> siècle, puis la politique allemande au XX<sup>e</sup> siècle se sont constamment opposées à une expansion de la Russie de ce côté, expansion qui lui aurait donné une véritable suprématie dans le Moyen-Orient.

(1) P. ROHRBACH, *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903, p. 144-145.

(2) WINSTON CHURCHILL, *The Aftermath*, New York, 1929, p. 428.

(3) Mgr MESROP, p. 131.

(4) KEVORK ASLAN, *Études historiques sur le Peuple arménien*, Paris, 1928, p. 27

(5) FERRERO, *Grandeur et Décadence de Rome*, Paris, 1924, tome VI, p. 210.

*L'Arménie primitive ou Ourartou*

Avant l'arrivée des Arméniens proprement dits, peuple indo-européen qui n'apparut qu'aux VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles avant notre ère, la région que l'on nomme maintenant l'Arménie était habitée par un peuple autochtone, le peuple des Khaldis ou Khaldes (à ne pas confondre avec les Chaldéens qui habitaient en Mésopotamie<sup>1</sup>). Leur pays se nommait l'Ourartou (Urartu). C'est dans une inscription du roi assyrien Assurnabir-pal qui régna de 885 à 860 avant J.-C. que l'on trouve pour la première fois ce nom de l'Ourartou (Urartu), désignant le pays s'étendant autour du lac de Van.

La langue de ces habitants de l'Arménie primitive n'appartenait ni au groupe des langues sémitiques ni à celui des langues hittites, mais était probablement une langue du type des langues caucasiennes<sup>2</sup>.

L'histoire de ce pays, de cette Arménie primitive, nous est connue d'une part par les travaux des chroniqueurs arméniens des premiers siècles de notre ère, d'autre part par les inscriptions en écriture cunéiforme des rois de l'Ourartou ainsi que celles des rois assyriens qui furent les grands adversaires de l'Ourartou, essayant par des guerres nombreuses, d'y établir leur domination.

Les références à cette époque des chroniqueurs arméniens ont un caractère légendaire, et ne présentent qu'une mince valeur du point de vue strictement historique. Les renseignements donnés sur l'Arménie primitive ou Ourartou par les inscriptions des rois de l'Ourartou et les inscriptions assyriennes sont beaucoup plus précieux, et c'est grâce à eux que l'on a pu reconstituer ce que fut la vie et le rôle de cette Arménie primitive.

Ce que l'on sait avec certitude de l'Arménie primitive ou Ourartou, c'est qu'elle représenta un formidable adversaire pour l'empire assyrien, la première grande formation politique que connut l'histoire (si l'on fait abstraction de l'Égypte) avant que le génie organisateur de Cyrus et de Darius eut créé le premier Empire persan ou achéménide.

Lynch a noté, en parcourant la région de Van, que « l'esprit de cette race de fer qui a tenu les Assyriens en échec semble encore présent sur la scène de ses exploits<sup>3</sup> ».

(1) F. NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 174.

(2) A. SAYCE, *The Kingdom of Van (Ourartou)*, *Cambridge Ancient History*, II, p. 172. Voir aussi à ce sujet C. F. LERMAN-HAUPT, *Armenien Einst und Jetzt*, Berlin, 1931, tome II, p. 497.

(3) H. BYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, tome II, p. 116.



Les rois d'Assyrie entreprirent de nombreuses guerres pour asservir l'Ourartou, mais ils se heurtèrent à une résistance acharnée, dans un pays dont les caractéristiques (haute montagne) étaient singulièrement favorables à la défense et qui différait si complètement de ces grands espaces plats du Moyen-Orient où les armées assyriennes avaient coutume d'opérer. D'autre part le char de combat, le grand moyen de choc des armées assyriennes, était d'un emploi beaucoup plus restreint en Arménie, en raison de la configuration du pays.

L'historien arménien Adontz a souligné, avec raison, la grande portée historique de ces guerres entre l'Ourartou et l'empire assyrien. Ce fut grâce à cette invincible résistance de l'Ourartou que le massif arménien et l'Asie Mineure ont été soustraits à la domination assyrienne et ne font pas partie du monde sémite.

Il semble que pendant la majeure partie des nombreux siècles qui s'étendent entre les premiers vestiges de l'histoire de l'Arménie, pour autant qu'elle nous est connue, jusqu'à l'établissement du premier empire persan, l'Arménie primitive ou Ourartou mena une existence indépendante sous une succession de rois parmi lesquels on peut mentionner Aramé (ix<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) qui fut le fondateur du royaume, Chardouri, Ichpouini, Ménoua, Argichti I et II (viii<sup>e</sup> siècle avant J.-C.)<sup>1</sup>.

Les rois de l'Ourartou s'attachèrent et réussirent à faire de Van une forteresse imprenable. Très habilement les Ourartiens s'ingénierent aussi à créer des diversions et à former des coalitions avec les Hittites et les habitants de la Syrie, dans leurs luttes contre l'Assyrie<sup>2</sup>.

L'Ourartou connut un degré de civilisation relativement avancé, marqué par le développement atteint dans ce pays par la science de l'irrigation, la construction des routes et des ponts, l'architecture, le travail des métaux et la céramique<sup>3</sup>. Les jardins de Van sont jusqu'à nos jours irrigués par le canal construit sous le règne de Ménoua<sup>4</sup>.

« Céréales, pâturages, bois de construction et minerais abondaient dans ces monts d'Arménie, gîte de montagnards aux mœurs rudes. Les conditions de vie, pour être moins douces qu'en Mésopotamie,

(1) Pour l'histoire de cette Arménie préarménienne que fut l'Ourartou, voir la récente et précieuse œuvre de N. ADONTZ, *Histoire d'Arménie, les origines*, Paris, 1946.

(2) FOUGÈRE et LESQUIER, *Les Premières Civilisations*, Paris, 1926, p. 264.

(3) Voir C. F. LERMAN-HAUPT, *Armenien Einst und Jetzt*, Berlin, 1931, II, chapitre 29 ; voir aussi NANSEN, p. 175-176.

(4) C. F. LERMAN-HAUPT, *Armenien und Nordmesopotamien*, Berlin, 1900, p. 93.



permettaient néanmoins le développement d'une forte civilisation<sup>1</sup> ».

Telles sont les conceptions les plus récentes de la science sur l'histoire et la population de l'Arménie primitive. Elles ont remplacé les conceptions antérieures qui semblaient admettre que l'Arménie fut à l'origine habitée par des Chaldéens ou Assyriens qui furent refoulés vers le sud au moment de l'arrivée des Arméniens indo-européens<sup>2</sup>.

On pense au contraire maintenant que ces habitants de l'Arménie primitive constituaient un peuple distinct, dont la langue appartenait probablement au groupe des langues caucasiennes, et qui ne fut pas chassé, mais progressivement assimilé par les nouveaux arrivants aryens.

Toutefois, dans un pays de haute montagne comme l'Arménie, de petits groupes des anciens habitants eurent la possibilité de subsister exempts de tout mélange. C'est ce fait qui a sans doute inspiré à un célèbre anthropologiste, le professeur Pittard, de l'Université de Genève, les lignes suivantes : « Lorsqu'on songe aux formidables civilisations qui se sont déroulées sur le continent asiatique, une certaine mélancolie nous vient de ne pouvoir reconnaître quels groupes vivants actuellement pourraient se réclamer de tels ancêtres. Peut-être qu'une partie des Kurdes et des Arméniens doivent être envisagés comme les descendants des grandes civilisations de l'Asie occidentale<sup>3</sup> ».

### *L'arrivée des Arméniens indo-européens*

On sait qu'entre le xx<sup>e</sup> et le x<sup>e</sup> siècles avant notre ère les peuples indo-européens (aussi appelés indo-germans ou aryens) apparurent en Europe et en Orient. A ces peuples indo-européens appartiennent presque tous les peuples de l'Europe actuelle, les Arméniens, les Iraniens et les castes supérieures de l'Inde.

Il existe plusieurs hypothèses sur le lieu d'origine de ces peuples indo-européens. La plus ancienne, et qui était en vogue vers le milieu du xix<sup>e</sup> siècle, les faisait descendre du Pamir, c'est-à-dire de l'Asie Centrale d'où ils se seraient dirigés d'une part sur l'Europe, d'autre part sur l'Inde, d'où ce nom d'Indo-Européens. D'autres savants pensent que leur patrie primitive fut la vaste plaine s'étendant entre le Danube et la Volga<sup>4</sup> ou même la Sibérie<sup>5</sup>.

(1) Fougère et Lesquier, p. 11.

(2) Renan, *Histoire des langues sémitiques*, Paris, volume I, chapitre II.

(3) E. Pittard, *Les races et l'histoire*, Paris, 1924, p. 385.

(4) O. Schrader, *Die Indogermanen*, Leipzig, 1911.

(5) Jacques de Morgan, *Les Premières Civilisations*, Paris, 1909, p. 163.



Quoi qu'il en soit, cette conquête de l'Europe et d'une partie de l'Orient par les peuples indo-européens fut un événement d'une grande portée. Elle fut probablement basée sur la possession d'un nouvel instrument de guerre jusque-là inconnu. Paul Rohrbach pense que cet instrument de guerre, cet élément de surprise, fut le cheval.

C'est l'apparition de ces peuples indo-européens qui a amené la désintégration et l'écroulement des États que les peuples d'Asie Mineure, comme les Hittites et les Khaldis, avaient fondés.

Les Arméniens appartiennent à ces peuples indo-européens, mais ils ne firent leur apparition en Orient qu'au VII<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., pénétrant dans l'Ourartou ou Arménie primitive, soit de l'est après avoir traversé le Caucase en compagnie d'un autre peuple indo-européen, les Cimmériens, soit de l'ouest après avoir traversé les Balkans et l'Asie Mineure, en compagnie d'un peuple indo-européen auquel ils étaient apparentés, les Phrygiens. C'est cette dernière thèse, c'est-à-dire celle faisant venir les Arméniens indo-européens par les Balkans, qui semble maintenant l'emporter dans le monde scientifique.

Les Arméniens s'emparèrent du haut plateau arménien. « Ces premiers Arméniens devaient être un peuple singulièrement aventureux », écrit un historien américain<sup>1</sup>. « Leurs frères des autres tribus indo-européennes s'étaient tournés vers le nord ou le sud, vers les plaines fertiles de l'Europe et de l'Inde. D'autres se contentèrent d'occuper l'Iran. Les Arméniens eux poussèrent plus loin et grimpèrent toujours plus haut dans ces montagnes qui semblaient inaccessibles ».

La légende dit que le chef de ce peuple indo-européen se nommait Haïk. C'est lui que les Arméniens considèrent comme leur premier roi et le fondateur de leur pays. Ils se sont donnés le nom de Haï ou fils de Haïk<sup>2</sup>.

Le grand historien arménien du V<sup>e</sup> siècle, Moïse de Khorène, celui qu'on a appelé l'Hérodote arménien, a relaté l'arrivée en Arménie de Haïk et de son peuple. « Il construisit un village qui s'appela Haïkachen (construit par Haïk). Au milieu de ce plateau, près d'une montagne à large base, quelques hommes s'étaient déjà établis. Ils se soumirent volontairement au héros ».

Les chroniqueurs arméniens ont placé l'arrivée de Haïk et de son peuple en Arménie, vers l'an 2200 avant J.-C., et ont fait suivre Haïk de toute une série de patriarches puis de rois arméniens

(1) M. E. ELLIOT, *Beginning again at Ararat*, New York, 1924, p. 268.

(2) D'après F. Müller l'appellation Haï pourrait être une dérivation du mot sanscrit *hati* qui a le sens de maître ou seigneur.



qui se seraient succédé de l'an 2200 à l'an 800 avant J.-C. C'est là une légende que la science historique moderne a infirmée. Les peuples, à l'encontre des hommes, aiment à se vieillir. En réalité, l'histoire réelle des Arméniens, telle que la science historique moderne l'a dégagée, est assez belle et possède des origines assez anciennes, pour qu'on puisse délaissier ces artifices.

L'arrivée en Arménie des Arméniens indo-européens sous la direction de Haïk semble se placer aux VIII<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècles avant notre ère. Ces Arméniens indo-européens conquièrent le pays et lui imposèrent leur langue. C'est la raison pour laquelle la langue arménienne fait partie du groupe des langues indo-européennes. Ces Arméniens constituèrent l'aristocratie militaire du pays, les habitants primitifs de l'Ourartou devenant la classe soumise de la population. Peu à peu cependant, surtout après la perte par l'Arménie de son indépendance, ces deux fractions distinctes se sont fondues et ont donné naissance à la nation arménienne actuelle.

« Pendant des siècles, a écrit de Morgan, ces Arméniens fixés dans leur patrie nouvellement conquise demeuraient inébranlables et devaient, par leur courage, conserver jusqu'à nos jours leur langue et leurs mœurs, alors que peu à peu presque toutes les peuplades qu'ils avaient connues dans leur enfance disparaissaient de la face du monde<sup>1</sup> ».

Le peuple arménien de nos jours représente donc un amalgame des Arméniens indo-européens avec les habitants de l'Arménie primitive. On peut le considérer parmi ceux dont la filiation s'établit, sinon le plus clairement, du moins le moins difficilement parmi les obscurités de la préhistoire.

La proximité de l'Assyrie, les guerres et les rapports fréquents avec cette région, ont eu aussi comme conséquence l'absorption par le peuple arménien d'un certain nombre d'Assyriens et de Chaldéens qui ont peuplé une partie du pays. Ces Arméniens du sud se sont toujours révélés d'excellents soldats (comme leurs cousins les Assyriens actuels, poignée héroïque de survivants d'un grand peuple) et leurs contingents ont écrit quelques-unes des pages les plus glorieuses de l'histoire d'Arménie, dont la dernière fut la défense de Van en 1915. Ce sont aussi des constructeurs nés auxquels l'Arménie doit quelques-unes de ses plus belles performances dans le domaine du génie civil ou militaire.

Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, le fond et la grande majorité de la nation arménienne se compose de l'amalgame des deux peuples prédominants que nous avons signalés, un peuple indo-

(1) Jacques de Morgan, *Histoire du Peuple arménien*, Paris, 1919, p. 49.



européen et un peuple autochtone<sup>1</sup>. « Ces deux éléments ont créé, écrivait un spécialiste anglais des questions orientales, ensemble avec le climat subarctique de ce haut plateau, une race remarquablement vigoureuse et virile qui a pendant près de 2.500 ans conservé sa conscience nationale, envers et contre tout<sup>2</sup> ».

### *La langue arménienne*

La langue arménienne appartient à la famille des langues indo-européennes dont elle forme un groupe particulier, intermédiaire entre le groupe grec et le groupe iranien. Elle présente probablement une grande parenté avec la langue dite phrygienne qui s'est éteinte au début de notre ère. Ce sont les orientalistes allemands Heinrich Petermann et H. Müller qui ont démontré les premiers le caractère indo-européen de la langue arménienne.

Comme la langue arménienne s'est incorporée avec le temps un certain nombre de mots et de terminaisons persans ou iraniens, on a longtemps pensé qu'elle appartenait à la branche iranienne des langues indo-européennes. Mais les travaux de l'orientaliste allemand H. Hübschmann, qui a séparé les mots de pure origine arménienne des mots iraniens, ont démontré que la langue arménienne représente un groupe propre et distinct dans la famille des langues indo-européennes<sup>3</sup>.

La langue arménienne a de plus adopté un certain nombre de mots d'origine étrangère. Ce sont surtout des mots iraniens, qui proviennent particulièrement de l'époque où les Parthes, avec lesquels les Arméniens furent en rapports si étroits, dominaient l'Iran. On trouve également des mots d'origine grecque dus à l'influence hellénique en Asie Mineure après Alexandre le Grand, aux contacts avec Rome (le grec fut en effet la langue coloniale de l'Empire romain), mais surtout aux siècles qui suivirent la conversion de l'Arménie au christianisme et qui marquent l'époque de la plus grande influence grecque sur la culture arménienne.

On trouve enfin des mots d'origine française dont les plus anciens proviennent du contact étroit des Arméniens avec les Croisés.

Il faut aussi signaler l'influence exercée sur la langue arménienne par les langues caucasiennes (géorgien, etc.) qui forment, comme on le sait, une famille de langues séparée, des plus intéressantes.

(2) Pour une étude anthropologique du peuple arménien, nous renvoyons le lecteur à l'important ouvrage de R. KHÉRUMIAN, *Les Arméniens*, Paris, 1943. Ce livre qui est l'œuvre d'ensemble la plus sûre semble, à bien des égards, renouveler le sujet.

(1) Foreign Office Handbook, *Armenia and Kurdistan*, Londres, 1920, p. 4.

(2) H. HÜBSCHMANN, *Grundzüge der armenischen Ethnologie*, Leipzig, 1883.

Cette influence s'est traduite par une atrophie de certaines consonnes, comme par exemple « d » qui s'est souvent fondu avec « t ».

Toute cette évolution a conféré à la langue arménienne un grand intérêt du point de vue philologique et on peut dire que son étude a passionné nombre de savants, au premier rang desquels il faut citer le grand philologue français Meillet qui lui a consacré un ouvrage devenu classique<sup>1</sup>.

Dulaurier a, de son côté, relevé la fécondité de la langue arménienne dans la nomenclature lexicographique et les formes grammaticales, cette flexibilité de construction, cette puissance de créer indéfiniment de nouveaux composés qui est du reste un trait caractéristique des langues indo-européennes. « Tandis que la plupart des idiomes orientaux sont inhabiles à se transformer pour suivre une évolution sociale différente de celle dont ils émanent, la langue arménienne reste toujours vivante, et comme une source d'où jaillissent sans cesse toutes les expressions que le progrès des sciences ou de la civilisation peut réclamer. Les termes les plus artificiels, les plus compliqués de nos vocabulaires technologiques sont rendus par elle sans efforts, avec les éléments que lui fournit son dictionnaire et sans qu'elle ait à faire aucun emprunt<sup>2</sup> ».

Enfin il est nécessaire d'ajouter quelques mots sur cette terminaison « ian » que l'on retrouve dans la plupart des noms de famille arméniens. Il semble s'agir là d'une expression d'origine non purement arménienne, mais iranienne et qui traduit le génitif pluriel. Prenons un nom arménien au hasard, par exemple : Beglarian. Ce mot signifie : des Beglars, c'est-à-dire quelqu'un qui appartient à la famille des Beglars.

(1) A. MEILLET, *Grammaire comparée de l'Arménien classique*, Vienne, 1903.

(2) E. DULAURIER, *La Société arménienne contemporaine*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1854, p. 211.



## CHAPITRE II

### LA CONQUÊTE DE L'INDÉPENDANCE

---

Ce n'est pas un discours de dernière heure qui fait les vainqueurs. Ce sont les institutions et les mœurs qui, lentement, rendent les hommes dignes de vaincre.

XÉNOPHON.

#### *L'Arménie et l'Empire des Mèdes*

Les nouveaux venus, c'est-à-dire les Arméniens indo-européens, n'eurent guère plus de un ou deux siècles pour asseoir leur domination sur le pays. En effet, l'empire assyrien qui était jusque-là le voisin toujours dangereux mais presque toujours contenu de l'Arménie au sud, fut détruit à la fin du VII<sup>e</sup> siècle par les forces réunies des Mèdes et des Chaldéens. D'après Moïse de Khorène, un prince arménien du nom de Parouïr aurait participé à la prise de Ninive et aurait été élevé à la dignité royale par les Mèdes en récompense des services rendus.

Les vainqueurs établirent par la suite deux nouveaux empires distincts. Les Mèdes un empire médique couvrant l'Iran et le Kurdistan actuels. Les Chaldéens fondèrent eux un empire chaldéen (appelé aussi le second Empire Babylonien) comprenant la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine actuelles. Dans cette division, l'Arménie entra dans le domaine réservé aux Mèdes et il semble que ceux-ci parvinrent quelques années (probablement de 590 à 559 avant J.-C.) à y établir leur domination. Les Arméniens se rendirent bientôt indépendants à nouveau et Xénophon signale que leur souverain fut l'allié de Cyrus.

#### *L'Arménie et l'Empire des Perses*

L'Empire des Mèdes céda en effet la place, ou plutôt se transforma en l'Empire des Perses. Cyrus, chef des Perses, peuple tributaire des Mèdes, se rendit maître de l'Empire des Mèdes au VI<sup>e</sup> siècle

avant notre ère et, s'emparant successivement de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie, fonda l'Empire des Perses ou des Achéménides. Le fils de Cyrus, Cambyse, s'empara de l'Égypte.

A sa mort Darius I, fils d'Hystaspès, un des conseillers de Cyrus, lui succéda. Sous son règne, l'Empire des Perses devint la plus grande formation politique que le monde ait connue jusque-là. C'est lui qui entreprit la conquête de l'Arménie et du Turkestan, et poussa les frontières de ses immenses possessions jusqu'à l'Indus.

C'est dans la célèbre inscription cunéiforme de Darius Hystaspès, qui date de l'an 521 avant J.-C., à Behistun (« J'ai conquis... le Pont, l'Arménie... »), que le nom d'Arménie est trouvé pour la première fois. C'est par elle que l'Arménie entre dans l'histoire universelle, au cours de ce VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère qui est considéré comme le siècle où l'humanité a atteint son adolescence. C'est le siècle où, en Occident, la république romaine se dégage de la monarchie, où la philosophie grecque pose ses premiers fondements. Dans le Moyen-Orient c'est le siècle des grands prophètes juifs. Aux Indes, c'est le siècle de Bouddha, en Chine, celui de Confucius.

Dans l'inscription de Behistun, où le Roi des rois relate ses exploits, il dit avoir livré des guerres et des combats sanglants aux Arméniens et mentionne les batailles de Zura, Tigra et Uyama. Les lieux indiqués montrent que les Arméniens firent mieux que se défendre et portèrent la guerre dans le pays même de l'adversaire.

Darius envoya d'abord contre l'Arménie une première armée. Les Arméniens la repoussèrent et, prenant l'offensive, vinrent porter la guerre en Assyrie<sup>1</sup>. Il fallut l'envoi d'une deuxième armée pour venir à bout de la résistance arménienne. Ainsi que le remarquent Gray et Cary, de tous les pays conquis par Darius, l'Arménie fut celui qui lui opposa la résistance la plus grande et la plus longue (la campagne dura douze mois)<sup>2</sup>.

Suivant les mots de de Morgan : « Les lignes écrites par l'ennemi dans la stèle de Behistun montrent le peuple arménien, deux siècles au plus après son établissement, déjà constitué en État et se sentant assez fort pour se mesurer avec les cohortes des immortels (on appelait ainsi les troupes d'élite du Roi des rois). Elles indiquent que le peuple arménien était déjà très expérimenté dans l'art de la guerre et placent, dans les dernières années du VI<sup>e</sup> siècle avant notre

(1) GRAY and CARY, *The Reign of Darius*, *Cambridge Ancient History*, tome IV, p. 178.

(2) GRAY and CARY, p. 180.



ère, l'Arménie au rang des puissances jouant un rôle dans la politique générale de l'Orient<sup>1</sup> ».

Ces guerres se terminèrent par l'incorporation de l'Arménie à l'Empire des Perses, à cette immense entité politique qui s'étendait, sous Darius I<sup>er</sup>, de l'Hellespont (les Détroits) à l'Indus, de l'Égypte au Caucase.

### *L'Arménie dans l'Empire des Perses*

Comme pendant les deux siècles suivants, c'est-à-dire pendant le v<sup>e</sup> et le iv<sup>e</sup> siècles avant notre ère, jusqu'à l'écroulement de l'Empire des Perses sous les coups d'Alexandre le Grand, l'Arménie formera une province ou satrapie de cet Empire, il est intéressant de se pencher sur son organisation intérieure.

Le génie organisateur d'un Cyrus et d'un Darius avait compris qu'une formation politique d'une telle étendue ne saurait être gouvernée ou administrée que suivant le principe d'une large décentralisation. La majeure partie des pays conquis constituèrent des provinces ou satrapies et l'Arménie fut l'une d'entre elles. Elles jouissaient d'une large autonomie et étaient gouvernées soit par des rois de leur dynastie nationale soit par des satrapes (gouverneurs) qui étaient choisis parmi ces dynasties.

Le titre de Roi des rois que se donnèrent les Empereurs des Perses est du reste significatif à cet égard. Ils régnaient non sur un royaume mais sur d'autres rois qui leur payaient des tributs et leur prêtaient des contingents de troupes.

Il semble que pendant toute cette époque, l'Arménie, gouvernée par des satrapes d'une dynastie nationale, jouit d'une large autonomie. C'est ce qu'indique Xénophon qui traversa le pays pendant la retraite des Dix-Mille au v<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et son récit donne des renseignements précieux sur le pays, ses habitants et leur mode de vie.

Il décrit l'arrivée des Dix-Mille dans la plaine actuelle de Mouch après la dure traversée des montagnes qui forment actuellement le Kurdistan et rapporte qu'ils y trouvèrent « toutes sortes de vivres excellents : bestiaux, blé, vins vieux d'un bouquet délicieux, des raisins et légumes de toutes sortes ». Il écrit encore : « Les chevaux de ce pays sont moins grands que ceux des Perses mais ils ont plus de cœur ». Ce n'est du reste que pour celui qui connaît le haut plateau arménien et ses montagnes que le cri poignant des Dix-

(1) Jacques DE MORGAN, *Histoire du Peuple arménien*, Paris, 1919, p. 57. Voir également à ce sujet C. F. LEHMANN-HAUPT, *Armenien Einst und Jetzt*, Berlin, 1926, II, p. 161.



Mille au terme de l'Anabase : Thalatta, Thalatta ! (la mer, la mer !) prend toute sa signification.

Les Arméniens furent évidemment obligés de donner leur part de contingents pour servir dans les armées du Roi des rois. C'est ainsi que Hérodote mentionne déjà la présence de corps arméniens dans les troupes de Xerxès lorsque le grand Roi franchit l'Hellespont pendant les guerres médiques contre les Grecs. Au moment de la campagne d'Alexandre le Grand, les Arméniens envoyèrent, suivant Quinte-Curce, 40.000 fantassins et 7.000 cavaliers à Darius III Codoman<sup>1</sup>. Lors de la suprême bataille livrée par Darius III à Alexandre, à Gaugamela, la cavalerie arménienne formait l'aile droite de l'armée du Roi des rois<sup>2</sup>.

L'Arménie fut également un des seuls peuples soumis parmi lesquels les Perses choisissaient des généraux. En effet, s'ils utilisaient les contingents de ces différents peuples, ils ne confiaient généralement le commandement de leurs armées qu'à des Iraniens et à des Mèdes. Gray et Cary relèvent que parmi les huit généraux mentionnés par Darius dans l'inscription de Behistun, il y a un Arménien<sup>3</sup>.

Du point de vue économique, on peut souligner que les Rois des rois attachèrent une grande importance à l'entretien du système d'irrigation de leurs États. C'était là, il semble, une des tâches principales des satrapes, car les possibilités économiques des diverses provinces, leur capacité de payer des tributs, dépendaient directement de leurs possibilités d'irrigation<sup>4</sup>. En cela, les Achéménides se montrèrent infiniment plus prévoyants que les autres conquérants de l'Arménie, particulièrement les Touraniens. Ainsi que le souligne Kevork Aslan, les deux siècles de soumission de l'Arménie à l'Empire des Perses ont été pour les Arméniens une période de développement et une ère de bien-être et de prospérité<sup>5</sup>.

Au sujet des tributs à payer par l'Arménie, Hérodote rapporte que l'Arménie, qui formait la 13<sup>e</sup> satrapie, devait verser 50 talents par an, ainsi que des contributions en nature, qui, dans le cas de l'Arménie avec ses merveilleux élevages, consistaient en des four-

(1) Darius Codoman avait été Satrape d'Arménie avant son élévation au trône. Il avait gouverné le pays avec justice et gagné l'affection des Arméniens qui lui témoignèrent leur reconnaissance par leur fidélité à sa cause.

(2) W. TARN, *Alexander, The Conquest of Persia, Cambridge Ancient History*, IV, p. 280.

(3) GRAY and CARY, p. 80.

(4) A. SORIAN, *Die soziale Gliederung des armenischen Volkes*, thèse, Berlin, 1925.

(5) Kevork ASLAN, *Études historiques sur le peuple arménien*, Paris, 1928, p. 70.



nitures de chevaux. Strabon mentionne le chiffre de 20.000 poulains représentant le tribut annuel de l'Arménie au Roi des rois<sup>1</sup>.

Les habitants de l'Arménie, héritiers de la tradition de l'Ourartou, se distinguaient aussi par leurs capacités dans le domaine de la production. On trouve ainsi dans Hérodote cette allusion à leurs fabrications : « Je veux parler d'une autre merveille, les bateaux dont on se sert pour aller à Babylone qui sont faits avec des peaux et de forme ronde. On les fabrique dans la partie de l'Arménie qui est au-dessus de l'Assyrie, avec des saules dont on forme la coque et que l'on revêt par dehors de peaux<sup>2</sup> ».

### *L'épopée d'Alexandre le Grand et ses répercussions sur l'Arménie*

Au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ce grandiose édifice politique représenté par l'Empire des Perses, ébranlé une première fois par les revers subis dans les tentatives de conquête de la Grèce, affaibli ensuite par une période de troubles dynastiques, s'écroula sous les coups du génie d'Alexandre le Grand. Alexandre avait hérité de son père, Philippe, roi de Macédoine, une excellente armée, particulièrement la célèbre phalange macédonienne qui représentait la première infanterie évoluant et combattant en obéissant à une volonté unique, en coordonnant étroitement toutes ses évolutions, et une cavalerie utilisée pour la première fois en formations rigides capables d'effectuer des charges ordonnées.

A la tête de cette force unique par son organisation, son fils, Alexandre, débarqua en Asie Mineure en 334 et dans une série de grandes batailles (Grânique, Issus, Gaugamela) se rendit maître de tout l'Empire des Perses.

L'épopée d'Alexandre eut pour l'Arménie deux effets d'une grande importance. Tout d'abord elle amena, directement ou indirectement, la première période de l'indépendance de l'Arménie. Ensuite, elle mit pour la première fois l'Arménie en contact avec la civilisation grecque, sous la forme de la civilisation dite hellénistique.

Les principes de cette civilisation étaient tout à fait différents, on peut même dire opposés, à ceux de l'Orient tel qu'il avait été représenté par l'Égypte, la Chaldée et l'Iran. Affranchis des traditions de despotisme théocratique chères aux sociétés orientales, ils s'efforçaient de régler la vie humaine non d'après les suggestions de l'instinct mais d'après les réflexions de l'esprit<sup>3</sup>.

(1) STRABON, livre XI, 14, 9.

(2) HÉRODOTE, livre I<sup>er</sup>, 194.

(3) FOUGÈRE et LESQUIER, *Les Premières Civilisations*, Paris, 1926, p. 429.



*La première indépendance arménienne (322 à 215 avant J.-C.)*

A l'encontre des anciennes thèses qui semblaient admettre une courte période de domination macédonienne en Arménie (de 330 à 315), il est maintenant admis par les historiens que l'Arménie fut une des rares parties de l'ancien Empire des Perses qui, grâce à sa situation, à sa configuration et à l'esprit guerrier de ses habitants, ne put être conquise par Alexandre le Grand.

« Alexandre, écrit Tarn, envoya Mithrinès en Arménie comme satrape de cette province, mais ce pays ne fut jamais conquis<sup>1</sup> ». Plus loin, le même auteur écrit : « Les héritiers d'Alexandre durent bientôt abandonner la fiction d'une satrapie en Arménie, car ce pays s'était rendu indépendant et avait à sa tête une dynastie fondée par Orontès, l'ancien satrape de Darius III<sup>2</sup> ».

En effet, l'écroulement de l'Empire des Perses sous les coups d'Alexandre le Grand ouvrit la voie à la première période de l'indépendance arménienne. L'ancien dominateur a disparu. Le nouveau, Alexandre, n'a pas le temps nécessaire pour asseoir sa domination sur ce pays montagneux, difficile à maîtriser. Ses héritiers, qui se partagent son Empire, n'ont pas la force d'entreprendre une œuvre que seul le génie de leur maître aurait pu réaliser. Ils sont du reste trop occupés à se disputer l'héritage réel d'Alexandre pour songer à l'agrandir.

On assista ainsi vers 322 avant J.-C. à l'avènement d'une dynastie arménienne régnant sur le pays. Elle fut créée par le roi Orontès I<sup>er</sup> (Hrant ou Ervand). Une première révolte des satrapes de l'Arménie contre les Perses avait du reste déjà eu lieu vers le milieu du iv<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, ce qui montre bien que l'Arménie aspirait à l'indépendance. Mais elle ne réussit pas. Pendant la guerre contre Alexandre, l'Arménie remplit ses obligations vis-à-vis de l'Empire et ses contingents de troupes luttèrent dans les rangs iraniens. Mais après l'écroulement de l'Empire des Perses, Orontès profita des circonstances pour se rendre indépendant.

Les origines de cette dynastie, comme son histoire, sont assez confuses. Il est probable qu'elle descendait des satrapes d'origine arménienne ou iranienne qui gouvernèrent l'Arménie au temps de l'écroulement de l'Empire des Perses. Parmi les successeurs

(1) W. TARN, *Alexander, The Conquest of Persia, Cambridge Ancient History*, tome VI, p. 83.

(2) W. TARN, *The Heritage of Alexander, Cambridge Ancient History*, tome VI, p. 464.

(3) W. TARN, *The Heritage of Alexander, Cambridge Ancient History*, tome VI, p. 104.



d'Orontès I<sup>er</sup> sur le trône d'Arménie, il faut mentionner le roi Artavazd et le roi Orontès II.

L'histoire de cette première Arménie indépendante est marquée par une série de guerres contre son puissant voisin, l'Empire des Séleucides. Pendant un siècle (tout le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère), l'Arménie résista victorieusement à ces attaques et ce ne fut qu'en 215 avant J.-C. que l'Arménie, conquise par les Séleucides, perdit son indépendance pour une brève période (de 215 à 190).

### *L'Empire des Séleucides*

Quelques explications sont nécessaires pour situer cet Empire des Séleucides et résumer l'histoire de son développement et de son déclin. En effet, si l'Arménie ne lui fut soumise que pendant une brève période de 25 ans, cet Empire et son successeur, le royaume de Syrie, jouèrent un rôle important dans l'histoire de l'Orient.

A la mort d'Alexandre le Grand en 324 avant J.-C., ses généraux s'étaient partagés son Empire. Antigone s'empara de la Macédoine, Ptolémée de l'Égypte où il fonda la dynastie qui porta son nom, et un troisième général, Séleucos, s'assura la part du lion, l'Iran, l'Asie Mineure, la Syrie et la Mésopotamie. Pour autant que l'Arménie faisait partie de l'héritage d'Alexandre le Grand, elle aurait dû revenir à Séleucos. Mais nous avons déjà vu que celle-ci se rendit indépendante sous une dynastie nationale. Séleucos organisa ses États en un vaste empire, l'Empire des Séleucides. Il fonda la ville d'Antioche qui devint la capitale de son État et une des métropoles les plus riches de l'Orient.

Ses successeurs essayèrent vainement, pendant le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, d'étendre leur pouvoir sur l'Arménie qui se défendit victorieusement. Les Séleucides perdirent de plus une partie de l'Asie Mineure où la Bithynie (région actuelle d'Ismid) et Pergame (région au nord de Smyrne) se rendirent indépendantes, puis l'Iran où la dynastie parthe des Arsacides s'établit.

L'Empire des Séleucides se réduisait presque exclusivement à la Syrie, lorsqu'en 222, un roi ambitieux, Antiochus III le Grand monta sur le trône. Il se lança dans une politique de conquêtes et parvint à s'emparer de l'Arménie.

Il divisa le pays en deux provinces, l'Arménie Majeure (Arménie proprement dite, située à l'est de l'Euphrate) et l'Arménie Mineure (région à l'ouest de l'Euphrate). Il établit dans chacune de ces provinces un gouverneur (satrape ou stratège) choisi parmi les princes de la noblesse du pays, Artaxias (ou Artachès) en Arménie Majeure et Zariadrès (ou Zareh) en Arménie Mineure. Ce dernier était un descendant de Orontès I<sup>er</sup> (Hrant ou Ervand) que nous



avons déjà mentionné comme le fondateur de la première dynastie qui régna sur l'Arménie.

Mais Antiochus III le Grand ne réduisit pas ses visées à l'Arménie. Il conquiert la Judée (Palestine), puis après une tentative malheureuse contre l'Égypte il marcha sur l'Asie Mineure et s'en empara.

Rome, qui venait de vaincre définitivement Carthage, ne voyait pas sans appréhension la formation de cette nouvelle grande puissance, de ce nouveau rival, qui semblait vouloir dominer l'Orient.

Lorsque Antiochus s'empara de l'Asie Mineure, région que les Romains considéraient déjà comme une de leurs « sphères d'influence », ces derniers l'attaquèrent et lui infligèrent une défaite décisive à Magnésie en 190, amenant l'écroulement de l'Empire d'Antiochus qui dut se contenter de conserver le royaume de Syrie.

### *L'Arménie recouvre son indépendance*

A la suite de cette défaite d'Antiochus, le gouverneur arménien de l'Arménie Majeure (englobant les régions actuelles d'Erzeroum, de Mouch, de Van et d'Érivan) se proclama roi d'Arménie sous le nom d'Artaxias I<sup>er</sup> (Artachès) en l'an 190 avant J.-C. En même temps Zariadrès (Zareh), gouverneur de l'Arménie Mineure, proclama également son indépendance et fonda un deuxième royaume, celui de l'Arménie Mineure (comprenant les régions s'étendant entre les villes actuelles de Sivas, Erzindjian et Malatia).

La formation de cette Arménie indépendante, ou plutôt de ces deux nouvelles Arménies indépendantes, semble avoir été favorisée par Rome<sup>1</sup>. C'est à cette époque, dit Ferrero, que Rome « inaugura et perfectionna une politique d'interventions militaires et d'intrigues diplomatiques qui tendaient à affaiblir, en les excitant ou dressant l'un contre l'autre, les grands États de l'Orient<sup>2</sup> ». Craignant un retour possible de la puissance des rois séleucides de Syrie, Rome trouva avantage à laisser se recréer le contre-poids à cette puissance que représentait une Arménie indépendante.

Ainsi, suivant Cicéron, Antiochus aurait reçu l'ordre des Romains, après sa défaite, de limiter ses États, dans la direction du nord, au Taurus, ce qui favorisait la création ou plutôt la résurrection de l'Arménie indépendante.

(1) POLYBE.

(2) FERRERO, *Grandeur et Décadence de Rome*, Paris, 1924, tome I<sup>er</sup>, p. 26.



*La dynastie des Artaxias sur le trône d'Arménie*

Artaxias I<sup>er</sup> (ou Artachès), en montant sur le trône d'Arménie, établissait une nouvelle dynastie qui allait régner sur l'Arménie Majeure de 190 à l'an 1 avant J.-C., et sous laquelle l'Arménie devait connaître la période de sa plus grande puissance.

Artaxias I<sup>er</sup> défendit avec succès l'Arménie contre les retours offensifs des Séleucides. En homme d'État avisé, il fit tout ce qu'il put pour affaiblir leur puissance. Lorsque Timarque, gouverneur de la Médie (Azerbeïdjan persan actuel), se révolta contre les Séleucides, il lui envoya une armée et l'aida à devenir un souverain indépendant.

Artaxias I<sup>er</sup> mena aussi la guerre contre les Albans (habitants de l'Azerbeïdjan actuel). Il les rejeta sur la rive gauche de la Koura et agrandit l'Arménie dans cette direction. Ayant fait prisonnier le fils du roi des Albans, ce dernier lui envoya sa fille, Sathinik, pour implorer la liberté de son frère et demander la paix. Artaxias tomba amoureux d'elle et l'épousa<sup>1</sup>. Artaxias dota également les Ibères (Géorgiens) d'une dynastie en plaçant un de ses parents sur le trône de ce pays.

Il fonda aussi une nouvelle ville sur les bords de l'Araxe (non loin de l'emplacement actuel d'Érivan) à laquelle il donna son nom, Artaxata, et qui devint la capitale de l'Arménie.

Respectant la loi du refuge, Artaxias I<sup>er</sup> accueillit en Arménie le grand Annibal obligé de fuir la cour d'Antiochus après la défaite de celui-ci par les Romains. Annibal passa ensuite en Bithynie (royaume grec de la région d'Ismid) où il se donna la mort en 183 lorsque le roi de ce royaume, intimidé par les Romains, s'appêtait à leur livrer leur grand adversaire.

Cette relation, qui a existé entre Annibal et le royaume d'Arménie, est remarquable surtout si on la rapproche de l'alliance entre Mithridate et Tigrane au siècle suivant. Ainsi les deux hommes qui, par la puissance de leur génie, ont été les plus remarquables de tous les adversaires de Rome et qui ont, à plus de 100 ans de distance, fait peser sur elle une menace terrible, l'un de l'ouest, l'autre de l'est, ont trouvé en l'Arménie, le premier un refuge vers la fin de sa vie, le second un formidable allié. Ce rapprochement suffit à faire ressortir l'importance et la continuité de la place occupée par l'Arménie sur la scène de l'histoire pendant ces siècles décisifs pour l'expansion de la puissance de Rome.

(1) MOÏSE DE KORÈNE.



Plutarque raconte que c'est Annibal qui suggéra au roi d'Arménie Artaxias I<sup>er</sup>, puis dirigea, la construction de la ville d'Artaxata. « On dit que lorsque Antiochus le Grand fut défait par les Romains, Annibal se rendit auprès du roi d'Arménie, Artaxias, et qu'il lui suggéra et apprit bien des choses utiles. Entre autres, ayant aperçu dans cette contrée un site bien disposé par la nature et très beau, il y traça la forme d'une ville. Ensuite, il y conduisit Artaxias et lui conseilla d'entreprendre la construction de la ville. Ce conseil plut au roi. Il pria Annibal de se charger de la surveillance de l'entreprise. De cette façon une grande et très belle ville fut érigée qui fut appelée du nom du roi et proclamée capitale de l'Arménie<sup>1</sup> ».

Suivant les mots de Paul Rohrbach : « Le grand Carthaginois qui avait dû, poursuivi par la haine des Romains, fuir sa patrie, construisit cette ville pour un monarque asiatique, en reconnaissance de l'hospitalité reçue et dans l'espoir de renforcer un futur adversaire de Rome<sup>2</sup> ».

Le règne d'Artaxias I<sup>er</sup> dura de 190 à 159 avant J.-C. Ses successeurs jusqu'à Tigrane II le Grand, furent Artavazd I<sup>er</sup> (159-149), Tigrane I<sup>er</sup> (149-123) et Artavazd II (123-94).

Le roi Artavazd I<sup>er</sup> fut, comme son prédécesseur, un grand constructeur. Il était de caractère violent et s'attira l'hostilité de la noblesse, sans doute parce qu'il la plia à la discipline commune. On dit qu'il périt assassiné. Tigrane I<sup>er</sup> fut un roi ami de la chasse, des fêtes et des festins.

Le règne de cette série de rois fut pour l'État arménien une période de développement, de renforcement et de consolidation. Ces rois eurent à soutenir une série de guerres principalement contre les Séleucides, puis les Parthes dont la puissance fit son apparition au sud de l'Arménie à partir de l'an 140 environ. Ils subirent victorieusement ces épreuves et parvinrent à maintenir l'indépendance de leur pays.

Strabon, qui écrit que le règne d'Artaxias I<sup>er</sup> fut marqué par des guerres, semble aussi indiquer que pendant toute cette période, l'Arménie fut soutenue par la diplomatie romaine qui, toujours réaliste, ne tint pas rancune à l'Arménie de l'asile accordé à Annibal par le fondateur de sa dynastie, et s'efforça, en renforçant l'Arménie, de créer un contre-poids à un renouveau toujours possible de la puissance des rois Séleucides de Syrie.

Les rois, qui se succédèrent sur le trône de l'Arménie pendant le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, furent les véritables créateurs de l'Arménie. Ils défendirent cette nouvelle formation politique contre

(1) PLUTARQUE, *Lucullus*.

(2) PAUL ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898, p. 186.



les entreprises des voisins, assurèrent l'établissement d'un État homogène, fort et prospère. Ils préparèrent la voie de Tigrane II.

### *L'Arménie Mineure*

Pendant ces deux siècles (le III<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècles avant notre ère), le royaume de l'Arménie Mineure vécut à côté et parallèlement à celui de l'Arménie Majeure. Parmi ses souverains, on peut mentionner le roi Mithridate (à ne pas confondre avec le roi du Pont Mithridate Eupator dont nous parlerons au chapitre prochain) qui s'allia au roi du Pont Pharnace I<sup>er</sup> et l'aida à s'emparer de Sinope sur la Mer Noire. Mithridate dirigea ses vues sur la Cappadoce (région de Césarée), mais il se heurta aux prétentions romaines sur ce pays, appuyées par le roi de Pergame, ami et allié de Rome.

Ainsi qu'on va le voir, le royaume de l'Arménie Mineure fut finalement pris par Tigrane et Mithridate Eupator qui se partagèrent cet État dont la moitié sud (région actuelle de Kharpout) fut ainsi annexée à l'Arménie Majeure.

### *Les premières leçons de l'histoire*

Si, au seuil de la nouvelle phase de l'histoire de l'Arménie qui va s'ouvrir avec Tigrane II le Grand, nous examinons, en perspective, cette première partie de l'histoire arménienne, ce qui frappe tout d'abord c'est son ancienneté, c'est qu'il puisse exister encore de nos jours un peuple, une nation, dont les aïeux, portant déjà le même nom, parlant la même langue (qui a évidemment subi depuis des modifications et reçu des apports étrangers), aient été mêlés à l'histoire d'empires et de civilisations dont les souvenirs semblent se perdre dans le brouillard de l'histoire.

Suivant l'écrivain russe Valeri Brussov « le peuple arménien est apparu dans le monde à une époque où non seulement les nations européennes modernes n'existaient pas, mais où même les peuples de l'antiquité classique faisaient seulement leur entrée sur la scène de l'histoire ».

C'est en effet à l'époque où Rome se fonde (VII<sup>e</sup> siècle avant J.-G.) que Haïk et le peuple arménien font leur apparition dans leur nouveau pays. C'est pendant que l'Empire des Mèdes, puis des Perses dominant l'Orient que ce peuple connaît ses premières luttes nationales ainsi qu'une autonomie assez large sous le gouvernement de satrapes nationaux. Puis à la suite de la prodigieuse aventure d'Alexandre le Grand et comme conséquence indirecte de celle-ci, l'Arménie connaît son premier siècle de vie indépendante et s'initie à la culture hellénique.

Mais cela ne veut pas dire que l'Arménie reçut son indépendance comme un cadeau, sans avoir rien fait pour la conquérir ou la mériter. L'indépendance arménienne ne fut acquise et préservée que par des luttes farouches contre les puissances avoisinantes, particulièrement les Séleucides et les Parthes, luttes dans lesquelles le peuple arménien montra qu'il était capable de conquérir son indépendance, mais au cours desquelles il fut aussi habilement aidé par la diplomatie romaine.

Ainsi que le remarque Mommsen, de tous les États qui se constituèrent dans le Moyen-Orient à la suite de l'écroulement de l'Empire des Séleucides (Arménie, Cappadoce, Médie Atropatène, Sophène, Osroène, etc.), l'Arménie fut celui qui, sous la ferme impulsion de la dynastie des Artaxias, atteignit le plus haut degré de consistance, de développement et de force<sup>1</sup>.

---

(1) MOMMSEN, *Römische Geschichte*, Berlin, 1919, tome II, p. 58.



### CHAPITRE III

## TIGRANE LE GRAND

---

L'Histoire est un acquêt pour toujours.

THUCYDIDE.

La vie de Tigrane II, l'homme qui a donné à l'Arménie la mesure de son destin, ne nous est réellement connue, comme celle d'Annibal, de Mithridate et de tous les grands adversaires de Rome, que par les écrits de ses ennemis, les Romains, écrits qui, par exemple ceux de Plutarque et de Strabon, fourmillent d'exagérations.

Le grand adversaire de Tigrane, Lucullus, avait du reste été le lieutenant de Sylla, le loup-renard, et n'avait pas oublié les conseils de son maître : « Dans vos rapports multipliez le nombre de vos ennemis et réduisez le nombre de vos soldats ».

Mais la science historique moderne est parvenue graduellement à séparer la réalité de la légende ou de la bravade, à trouver le grain des faits, sous la paille des mots. Ce que G. P. Baker a accompli pour Annibal et T. Reinach pour Mithridate, K. Eckardt, élève du grand orientaliste Lehmann-Haupt, l'a tenté pour Tigrane le Grand<sup>1</sup>. Il est parvenu à restituer au grand monarque arménien sa véritable figure.

Le long règne de Tigrane II le Grand marque la période la plus glorieuse de l'histoire arménienne, celle où l'Arménie, dans un grand effort d'expansion et de grandeur, va dominer tout le Moyen-Orient, de la Mer Caspienne à la Méditerranée, du haut plateau arménien à la Palestine.

Son extraordinaire aventure se terminera par l'écroulement de son Empire et la transformation de l'Arménie en État allié et vassal de Rome. Mais ce résultat ne fut obtenu qu'après que Tigrane eut forcé les invincibles armées romaines à reculer. Il fallut une alliance

(1) K. ECKHARDT, *Die Armenischen Feldzüge des Lucullus*, Klio, 1909-1910, Leipzig.

contre nature des plus grandes puissances de l'époque, Rome et les Parthes, pour l'obliger à s'incliner.

### *Les conquêtes*

Tigrane (ou Tigran) II était le fils du roi d'Arménie Artavazd II qui régna de 123 à 95. Artavazd II avait eu à soutenir une dure guerre contre les Parthes et, à la suite d'une défaite, il fut obligé de leur donner en 105 son fils Tigrane comme otage pour obtenir la paix. Tigrane grandit donc à la cour des rois parthes et ceci explique certains traits de son caractère.

Dès son accession au trône, Tigrane inaugura une politique d'expansion et de conquêtes qui devait faire de l'Arménie le centre d'un grand empire et, pendant une partie de son règne, la puissance dominante du Moyen-Orient.

A la mort de son père en 95, il fut relâché par les Parthes, pour monter sur le trône d'Arménie, mais dut leur céder, comme prix de sa liberté un certain nombre de vallées à la frontière sud de l'Arménie dans la région qui forme actuellement le Kurdistan.

Il commença par s'emparer de la Sophène, la partie sud de l'Arménie Mineure dont il détrôna le souverain, le roi Artanès, un descendant de Zariadès.

Il épousa Cléopâtre, une fille de Mithridate VI Eupator, roi du Pont, et maintint des relations amicales avec cette nouvelle grande puissance, tout en restant neutre dans les guerres de Mithridate contre Rome. Le seul service indirect qu'il rendit à Mithridate fut d'occuper la Cappadoce (région de Césarée) en 93, mais il s'en retira en 92 devant l'avance de Sylla.

C'est surtout dans la direction du sud qu'il tourna sa politique d'expansion, qu'il réalisa grâce à une série de guerres victorieuses. Il s'attaqua d'abord aux Parthes qui avaient été les adversaires dangereux des rois d'Arménie et que Tigrane considérait comme des ennemis héréditaires.

Tigrane leur reprit d'abord les vallées qu'il avait été obligé de leur céder à son accession au trône. Puis, à la suite d'une série de victoires, les souverains parthes de la Médie Atropatène (la région actuelle de Tabriz) et de la Gordyène (le Kurdistan actuel) devinrent ses vassaux, obligés de lui payer un tribut annuel, de lui fournir des contingents de troupes et de paraître à sa cour comme des souverains tributaires. Il en fut de même pour le royaume d'Osroène dont la capitale était Édesse (actuellement Ourfa). Notons que pour resserrer les liens qui unissaient la Médie Atropatène à l'Arménie, Tigrane donna une de ses filles en mariage au souverain de ce pays.



Après cela Tigrane s'empara de l'Adiabène (région actuelle de Mossoul) et de tout le Nord de la Mésopotamie qu'il annexa à ses États.

Au nord de l'Arménie, se trouvaient en Transcaucasie deux pays, l'Ibérie (Géorgie actuelle) et l'Albanie (Azerbeïdjan actuel, mais habité à cette époque par un peuple non touranien, les Albans, à ne pas confondre de plus avec l'Albanie actuelle avec laquelle ce pays n'a aucun rapport à part la similitude de nom).

Les prédécesseurs de Tigrane sur le trône d'Arménie, particulièrement Artaxias I<sup>er</sup>, avaient déjà poussé les frontières de l'Arménie dans cette direction et l'on peut dire que l'Arménie exerçait une espèce de suzeraineté sur les peuples courageux mais arriérés de ces régions qui s'étaient trouvés trop loin des grands courants civilisateurs (l'Iran, puis la Grèce et ensuite Rome). Plutarque relate qu'il était facile aux Arméniens d'acquérir et de conserver l'hégémonie sur toutes les peuplades de ce que l'on appelle aujourd'hui la Transcaucasie et d'en faire autant d'auxiliaires pour leur cause<sup>1</sup>.

Au temps de Tigrane, la frontière nord de l'Arménie fut avancée et l'Arménie engloba la Gogarène (région actuelle de Lori) et la Chorzène (région actuelle de Akhkhalkaki) face à l'Ibérie, ainsi que toute la région entre le Cyrus (la Koura) et l'Araxe, y compris le massif du Karabagh, face à l'Albanie.

Tigrane dominait politiquement par des alliances le reste de l'Ibérie et de l'Albanie (sauf la région au bord de la Mer Noire qui faisait partie des États de Mithridate, roi du Pont) et ces peuples lui fournissaient des contingents de troupes. « Albans et Ibères constituaient surtout une infanterie des plus estimables, d'un concours utile pour les opérations de guerre de montagne. Ils avaient toutefois contre eux leur médiocre armement et le faible obstacle qu'opposaient aux coups, les peaux de bête dont ils se couvraient<sup>2</sup> ». Signalons que les Albans étaient très habiles dans l'usage d'une espèce de lasso.

Mais le fondement de la puissance militaire de Tigrane était représenté par les troupes arméniennes, surtout la cavalerie cuirassée arménienne. Elle puisait sa force dans les excellents élevages de chevaux de l'Arménie ainsi que dans la noblesse arménienne qui lui fournissait ses soldats.

Ayant ainsi subjugué et réduit les Parthes, Tigrane se tourna en 83 vers l'autre grand ennemi de l'Arménie pendant les premiers

(1) V. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate de Pompée à la Conquête arabe*, Paris, 1907, p. 19.

(2) CHAPOT, p. 15.



siècles de son indépendance, le royaume séleucide de Syrie. Les populations de ce royaume ne purent s'opposer à cette force qui avait déjà eu raison de ces Iraniens teintés d'hellénisme qu'étaient les Parthes.

Le royaume des Séleucides, qui avait été affaibli pendant les années précédentes par des luttes intestines dans la maison régnante, s'écroula sous ses coups. Tigrane s'empara de toute la Syrie, de la partie de la Cilicie qui en dépendait et occupa même une partie de la Palestine.

La conquête de la Syrie lui livra la ville d'Antioche, capitale des Séleucides avec ses immenses richesses. La Syrie resta quatorze ans sous la domination arménienne et Antioche frappa des monnaies à l'effigie de Tigrane<sup>1</sup>.

Entre temps Tigrane réoccupa provisoirement la Cappadoce pour y en prendre, comme dans un grand coup de filet, une partie des habitants et transplanter en Arménie, dans les nouvelles villes qu'il avait fondées au sud du Taurus, ces populations grecques ou hellénisées.

#### *Le Roi des rois*

Tigrane était maintenant vraiment le Roi des rois, le souverain de l'une des plus grandes puissances que l'Orient ait jamais vue. Suivant le mot du grand historien allemand Mommsen, Tigrane avait ainsi rétabli au profit de l'Arménie cette suprématie d'un seul pays sur toute l'Asie occidentale qui avait précédemment existé au profit des Perses sous les Achéménides et de la Syrie sous les Séleucides.

Tigrane régnait sur un Empire qui comprenait, outre l'Arménie, les régions qui forment actuellement le Kurdistan, l'Azerbeïdjan, l'Azerbeïdjan persan, la Cilicie, la Syrie et la Mésopotamie du Nord. Sa puissance dominait de plus toute la Transcaucasie.

Cet immense pays fut divisé en cent vingt provinces ou stratégies pour les besoins de son administration. Mais ennemi de l'uniformité, Tigrane a su garder une multiplicité de formes différentes de domination et de subordination. Héritier dans un certain sens de la tradition des Cyrus et des Darius, il laissa à certaines des régions conquises leurs rois nationaux, se contentant d'en faire ses vassaux. En ce qui concerne les montagnards sauvages et indociles de la Transcaucasie, il se borna à en faire des alliés.

Les ressources que son Empire assurait à Tigrane étaient immenses. Il s'était emparé, particulièrement en Syrie, de richesses

(1) APPIEN.



fabuleuses. La Mésopotamie lui assurait de riches terres de céréales. Mais surtout il y avait sa citadelle, l'Arménie, centre et origine de sa puissance, avec ses admirables élevages de chevaux et ses richesses minières, lui livrant le fer, le cuivre et même l'or. Ainsi Strabon mentionne les mines d'or de Kaballa (Shabin Karahissar actuel).

De plus, la conquête de la Mésopotamie du Nord avait livré à Tigrane des ressources supplémentaires. Dans ce pays pauvre en eau, il y a des points de passage obligés pour les caravanes. Il suffisait de les occuper et d'y établir des droits de passage, pour se procurer des revenus importants.

L'étendue des moyens dont disposait Tigrane est illustrée par les œuvres qu'il a pu entreprendre, ses grands travaux, la création d'une nouvelle capitale, le transfert en masse de populations (de Cappadoce, Cilicie et Syrie) pour peupler l'Arménie du Sud. Lucullus trouva à Tigranocerte une somme de 8.000 talents (l'équivalent actuel de 10 millions de dollars). Quant au tribut que Tigrane dut verser à Pompée après sa défaite, il se monta à 6.000 talents (c'est-à-dire l'équivalent d'environ 7 millions de dollars).

### *Sa capitale*

Trouvant l'emplacement de la capitale de l'Arménie, Artaxata, sur les bords de l'Araxe (aux environs de la ville actuelle d'Érivan) trop excentrique par rapport à ses possessions qui s'étaient étendues vers le Sud, Tigrane décida la création d'une nouvelle capitale, la ville de Tigranocerte qui porta son nom.

L'emplacement exact de cette magnifique cité, aujourd'hui disparue, a été longtemps un sujet de discussion. Il est hors de doute que Mommsen situa l'emplacement de cette ville trop au sud. On peut considérer maintenant ce problème comme résolu par le savant allemand Lehmann-Haupt, qui a situé Tigranocerte sur l'emplacement du village actuel de Mayafarkin au bord du Farikin-Su, non loin de son embouchure dans le Batman-Su<sup>1</sup>. C'était du reste déjà la thèse du distingué orientaliste que fut le maréchal Moltke.

L'emplacement était bien choisi, car il domine le pays environnant et est entouré d'une région fertile et bien pourvue en eau. La situation de la ville n'était pas moins favorable. Ainsi que le note Charlesworth<sup>2</sup>, Tigrane avait compris que Tigranocerte

(1) Voir C. F. LEHMANN-HAUPT, *Armenien Einst und Jetzt*, Berlin, 1910, I, chapitre XIII.

(2) M. CHARLESWORTH, *Trade Routes and Commerce of the Roman Empire*, Cambridge, 1924, p. 101.



ainsi située était destinée à devenir un centre commercial important entre l'Occident et l'Orient et dominait une voie commerciale nouvelle, celle représentant une liaison directe entre l'Iran du Nord-Ouest et la Cilicie.

La ville fut construite de toute pièce, avec de magnifiques palais et dotée de solides fortifications. Autour du palais royal s'étendaient « d'immenses parcs, de nombreux repaires pour le gibier et des bassins aux poissons<sup>1</sup> ».

Tigrane peupla la ville de force, de la même manière que le fit Pierre le Grand pour Saint-Pétersbourg. Il fit venir d'Arménie des Arméniens en grand nombre, amena également des habitants de Cappadoce, de Cilicie et même de Syrie. Mais le contingent le plus important de la population, sinon par son nombre du moins par sa qualité, fut fourni par des Grecs que Tigrane attira dans la ville ou obligea à s'y établir<sup>2</sup>.

Tigrane tenait là sa cour. Il était entouré de ses souverains vassaux ainsi que des représentants de la grande noblesse arménienne qu'il força à quitter leurs bourgs et châteaux dans la montagne, pour venir à Tigranocerte et conférer à la ville cette empreinte de luxe qu'il désirait. Il s'entourait, dit Mommsen, de toute la pompe et la magnificence d'un successeur de Darius et de Xerxès.

#### *L'esprit de Tigrane et de sa cour*

Tigrane représenta une curieuse combinaison qui unissait les traits d'un despote oriental, dans lequel on sent l'influence asiatique, à une formation grecque, à une admiration souvent maladroite, mais néanmoins réelle de l'esprit hellénique. Ici encore le rapprochement qui vient à l'esprit est celui avec Pierre le Grand.

Il parlait le grec, s'entourait de Grecs, créa un théâtre, attira à sa cour l'orateur athénien Amphikratès. Autour de lui les princes et les grands nobles arméniens parlaient et écrivaient le grec. Son fils, Artavazd, qui lui succédera sur le trône, composa en grec des tragédies, des poèmes, des discours, dont Plutarque nous a laissé la louange. Des acteurs athéniens vinrent jouer au théâtre de Tigranocerte les chefs-d'œuvre de la tragédie grecque. Des sculpteurs grecs contribuèrent à embellir la ville.

Notons également ces admirables tétradrachmes laissés par Tigrane et qui comptent parmi les bijoux de la numismatique grecque d'Asie<sup>3</sup>.

(1) APPIEN.

(2) DION CASSIUS

(3) JACQUES DE MORGAN, *Histoire du Peuple arménien*, Paris, 1919, p. 181.



L'influence grecque avait du reste à la cour de Tigrane une protectrice dans la personne de sa femme Cléopâtre, fille de Mithridate, roi du Pont, qui fut, comme nous le verrons plus tard, le grand champion et le défenseur de l'Hellade et de son esprit.

Mais en dépit de tout cela l'empreinte grecque sur Tigrane, comme l'empreinte occidentale sur Pierre le Grand, resta quelque chose de superficiel. L'homme conservait de nombreux traits qui l'apparentent à un despote oriental, surtout cette vanité et cette brutalité dont l'histoire nous rapporte plusieurs traits. Il fut aussi l'homme des faveurs et des défaveurs brusques. Il concentra en ses mains tous les pouvoirs, s'entoura d'hommes simplement bons à exécuter ses ordres, plutôt que de chercher à former, comme tous les véritables grands organisateurs, des hommes capables de réaliser ses idées. La remarque de Stendhal au sujet de Napoléon quand il dit que l'une des causes de sa chute réside dans l'amour qu'il avait depuis son avènement pour les gens médiocres, se rapporte probablement aussi à Tigrane.

#### *La structure sociale de l'Arménie*

La structure sociale de l'Arménie offre, dès cette époque ainsi que pendant les siècles qui suivront, un certain intérêt, car nous y voyons déjà un état de choses que l'Europe ne connaîtra que longtemps plus tard.

Sous l'influence de divers facteurs, au premier rang desquels il faut sans doute placer la configuration montagneuse de l'Arménie ainsi que les dangers perpétuels auxquels le pays est soumis de la part de ses voisins, nous voyons se constituer en Arménie un véritable régime féodal. Au-dessous du Roi d'Arménie, il y a une noblesse guerrière ayant des droits étendus, des terres concédées et résidant dans des véritables châteaux construits sur les hauteurs dominantes<sup>1</sup>.

Cette noblesse offre une certaine analogie avec la féodalité occidentale telle qu'elle apparaîtra en Europe dix siècles plus tard. Elle livre au roi, non seulement ses chefs militaires, mais les éléments parmi lesquels se recrute cette célèbre cavalerie cuirassée arménienne qui représente, elle aussi, une curieuse anticipation de la cavalerie bardée de fer du Moyen Age.

A part la noblesse, les Arméniens fournissaient la plupart des fonctionnaires et composaient la totalité de la population paysanne de l'Arménie proprement dite. Il semble par contre qu'une partie importante de la population des villes, surtout au sud du Taurus,

(1) TACITE.



particulièrement la bourgeoisie, les commerçants et les artisans étaient représentés par des éléments étrangers (surtout des Grecs, mais aussi des Juifs et des Syriens<sup>1</sup>).

### *Puissance militaire de l'Arménie*

L'Arménie n'aurait jamais pu conquérir puis défendre son indépendance, dominer pour un temps sous Tigrane tout le Moyen-Orient, préserver pendant les siècles qui suivront son indépendance ou du moins son autonomie, puis ressusciter à deux reprises après des siècles de servitude, si elle n'avait eu en elle les éléments d'une force militaire considérable.

Cette force militaire était représentée tout d'abord par ces montagnards, ces paysans arméniens, race vigoureuse, habituée à une vie dure dans leur pays inaccessible et qui ont fourni à l'Arménie, puis ensuite à Byzance, une solide infanterie, celle qui formera dans tant de batailles, le dernier carré de la résistance.

A cette infanterie venait s'ajouter une excellente cavalerie légère, composée d'archers à cheval, combattant suivant la même tactique que les Parthes. « Ce qui nous est conté de l'Arménie est fait pour nous surprendre, écrit Chapot. Comment ce pays montagneux pouvait-il fournir des troupes de cavalerie excellente et même rivaliser avec les escadrons des Parthes ? C'est que l'Arménie, tout comme la Médie Atropatène, était extrêmement favorable à l'élevage des chevaux. L'idée vint naturellement aux habitants d'utiliser cette ressource, non seulement pour la vie économique mais aussi pour la défense militaire<sup>2</sup> ».

D'après le même auteur, la cavalerie légère arménienne avait une réputation si bien établie que les Arméniens l'utilisaient non seulement dans leurs guerres, mais la louaient à des armées étrangères pour des opérations sur d'autres théâtres.

Mais le fonds de la puissance militaire de Tigrane, du moins de sa puissance offensive, était formé par sa célèbre cavalerie cuirassée, bardée de fer jusqu'à la cuisse, armée de la lance, recrutée parmi la noblesse arménienne.

Une autre source de puissance était conférée à l'armée arménienne par le talent de constructeurs, de maçons, de terrassiers, de la population arménienne. Surtout dans le sud du pays, les habitants avaient « la réputation d'être des architectes, des ingénieurs militaires incomparables, réputation qui les avait fait

(1) Faustus de Byzance rapporte que Tigrane envoya des Juifs capturés en Phénicie s'établir à Van et même à Artaxata.

(2) CHAPOT, p. 17.



employer en cette qualité par Tigrane<sup>1</sup> ». Le développement atteint par l'arme dite du génie dans l'armée arménienne était une des caractéristiques et des forces de cette armée. Tigrane emmenait « des pionniers pour ouvrir des chemins, jeter des ponts, nettoyer les rivières, couper des bois et faire les autres travaux nécessaires. Ils étaient 35.000 rangés à la queue de l'armée<sup>2</sup> ».

### *Rome et son expansion vers l'Orient*

En l'an 70, Tigrane le Grand est arrivé au point culminant de sa puissance. L'Arménie domine avec lui tout le Moyen-Orient. Jusqu'ici il ne s'est heurté qu'à des peuples de l'Orient, dont quelques-uns, comme les Parthes, sont de formidables soldats. Mais ce sont tous des États orientaux avec des institutions politiques et militaires qui ne sont pas très différentes de celles de l'Arménie elle-même.

Pendant les années qui vont suivre, Tigrane va se trouver en face de ce que l'on peut encore considérer comme la force la plus parfaite et la plus équilibrée que le monde ait jamais produite : Rome.

Il ne nous appartient pas de décrire ou même de résumer dans le cadre de cet ouvrage l'histoire de la formidable puissance, représentant le plus grand génie politique et de gouvernement que l'histoire ait connu, à laquelle l'Arménie allait maintenant se heurter.

Cette puissance avait pour origine une ville, Rome, qui fut fondée à peu près à l'époque où les fils de Haïk arrivèrent en Arménie. Elle parvint pendant le v<sup>e</sup> et le iv<sup>e</sup> siècles avant notre ère et le début du iii<sup>e</sup> siècle à conquérir l'hégémonie de l'Italie, à y établir sa domination, non sous la forme d'une centralisation uniforme, à la portée de tous les médiocres, mais au contraire avec cette variété de formes différentes de subordination qui est la vraie révélation du génie de gouvernement.

Au iii<sup>e</sup> siècle, elle entra dans une lutte de vie et de mort avec une autre grande puissance, Carthage, lutte dont la suprématie de la Méditerranée était l'enjeu. Avec notre habitude de voir l'histoire à rebours et de la lire à l'envers, nous ne nous faisons pas une idée exacte de l'étroitesse de la marge avec laquelle Rome enleva la lutte. Ce fut en réalité un duel unique, dont il était impossible à l'époque de prédire le dénouement. « Tant que l'un des deux adversaires ne fut pas abattu à jamais, impossible à l'autre de ne pas croire qu'il avait lui-même perdu la partie<sup>3</sup> ».

(1) STRABON.

(2) PLUTARQUE.

(3) BAKER.



Au début du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Rome se tourna vers l'Orient. Elle arrêta et vainquit un nouveau rival dont la puissance croissante l'inquiétait, Antiochus III le Grand, empereur des Séleucides. Nous avons du reste déjà vu comment cette première intervention de Rome permit à l'Arménie, dominée par les Séleucides, de recouvrer son indépendance, et avons suivi la politique de la diplomatie romaine qui fut longtemps favorable à l'Arménie.

Pendant le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Rome qui avait absorbé la Macédoine et la Grèce s'établit en Asie Mineure étendant sa domination sur les royaumes grecs ou hellénisés qui composaient cette région (Bithynie, Pergame, Lydie, Phrygie, Galatie).

Mais au début du I<sup>er</sup> siècle, elle se heurta au génie d'un des plus grands hommes de l'histoire, Mithridate VI Eupator, roi du Pont, qui allait se faire le champion de la cause hellénique et tenter de créer à son profit un empire de l'Orient.

### *Mithridate*

Mithridate monta en l'an 111 avant J.-C., à Sinope, sur le trône du royaume du Pont qui s'étendait au nord de l'Arménie le long de la Mer Noire, dans la région qui se trouve entre Trébizonde et Sinope. Le Pont était peuplé d'une population dont le fonds était d'après certains historiens<sup>1</sup> d'origine arménienne, mais qui, au contact de la civilisation grecque, facilement accessible à cette région baignée par la mer, s'était hellénisée.

L'origine de la famille royale du Pont dont descendait Mithridate n'est pas exactement connue. Certains historiens lui attribuent une origine perse (achéménide), d'autres une origine parthe. Wigram considère même Mithridate comme un Arménien hellénisé.

Quoi qu'il en soit, il devait entrer dans l'histoire comme étant, avec Annibal, le plus grand adversaire que Rome ait eu à affronter. Ainsi que l'a remarqué Racine, sur les six plus grands chefs de guerre que la République romaine produisit dans le cours de son histoire : Scipion l'Africain, Marius, Sylla, Lucullus, Pompée et César, trois (Sylla, Lucullus et Pompée) doivent à leurs guerres contre cet homme extraordinaire, la presque totalité de leur gloire.

Très instruit (il parlait, dit-on, vingt-deux langues), pénétré de la culture grecque, ses nobles ambitions dépassaient de beaucoup les médiocres visées des autres souverains. Il rêvait non seulement d'agrandir son royaume, mais de se faire, lui, l'étranger hellénisé,

(1) WIGRAM, *The Assyrians and their neighbours*, Londres, 1929, p. 19-20.



le champion du monde grec gémissant sous le joug des Romains. Son ambition était de chasser Rome d'Asie Mineure, puis de s'emparer de la Macédoine et de la Grèce, et de fonder face à Rome qui serait restée la maîtresse de l'Occident, un empire grec, maître de l'Orient. Il avait en quelque sorte déjà conçu cette division du monde en un empire (latin) d'Occident et un empire (grec) d'Orient qui devait se réaliser 400 ans plus tard<sup>1</sup>.

Il commença son éblouissante carrière en agrandissant ses États vers l'est et le nord. Ce fut tour à tour l'annexion du Pont-Euxin (l'Adjaristan actuel), de la Colchide (l'Abkhasie actuelle), de la Chersonèse Taurique (la Crimée). Dans son expansion vers le sud, il se heurta à l'Arménie de Tigrane et comprit tout de suite qu'il y avait là un adversaire dont il ne viendrait pas aisément à bout.

Résolu à concentrer ses forces sur son grand et unique dessein, l'expulsion de Rome hors de l'Orient, il fit de l'amitié avec l'Arménie la base de sa politique, renonçant en faveur de Tigrane à toute expansion vers le sud et l'est, laissant ainsi à l'Arménie la Transcaucasie, la Syrie, la Palestine, le Kurdistan et la Mésopotamie et réservant par contre pour soi-même l'Asie Mineure, la Grèce, la Macédoine et toutes les côtes de la Mer Noire.

Le rapprochement de Mithridate avec Tigrane fut scellé par le partage de l'Arménie Mineure, dont Tigrane s'empara de la partie sud et Mithridate de la partie nord, ainsi que par le mariage de Tigrane avec une fille de Mithridate, Cléopâtre. C'était une femme très instruite, pénétrée de la culture grecque. Elle n'a évidemment aucun rapport avec Cléopâtre, la célèbre reine d'Égypte, qui jouera plus tard un rôle sinistre dans l'histoire de l'Arménie.

N'ayant rien à craindre de Tigrane dont il encouragea au contraire l'expansion vers le sud et toléra la politique de domination en Transcaucasie, Mithridate se tourna vers l'Asie Mineure.

Il est important de noter, du point de vue de l'histoire et de la position de l'Arménie, que pendant l'Antiquité et la plus grande partie du Moyen Age, cette Asie Mineure qui borde l'Arménie à l'ouest était un riche pays peuplé par des populations grecques ou des populations d'origine autochtone ou encore des populations indo-européennes arrivées en Asie Mineure en même temps que les Arméniens, comme les Phrygiens, mais hellénisées. Ce n'est qu'au XI<sup>e</sup> siècle après J.-C. que cette Asie Mineure grecque disparaîtra, détruite par les Touraniens. Au lieu de séparer l'Arménie de l'Occident comme le fait depuis des siècles une Anatolie occupée par des Touraniens, l'Asie Mineure grecque ou hellénisée rattacha pendant plus de douze siècles l'Arménie avec l'Occident.

(1) T. REINACH, *Mithridate Eupator*, Paris, 1890.



Mais revenons à Mithridate et à ses visées sur l'Asie Mineure. L'Asie Mineure se composait alors d'une série de royaumes ou d'États grecs ou hellénisés : royaume de Bithynie (région actuelle d'Ismid), royaume de Pergame (région actuelle au nord de Smyrne), royaume de Galatie (région actuelle d'Angora), Phrygie (région actuelle d'Afium-Karahissar), Lydie (région actuelle de Smyrne), Cappadoce (région de Césarée).

Mithridate occupa d'abord la Galatie et installa un de ses fils sur le trône de Cappadoce. Il chassa de Bithynie le roi Nicomédès, protégé des Romains. Ceux-ci rétablirent Nicomédès sur son trône et encouragèrent les souverains des États grecs d'Asie Mineure, qui étaient leurs tributaires, à se défendre contre Mithridate et même à l'attaquer.

Mithridate déclara alors en 88 la guerre à Rome et dans une campagne foudroyante s'empara de la Galatie et de la Phrygie. Il donna à cette guerre le caractère d'une croisade entreprise par lui, Grec de culture sinon de sang, pour libérer toute l'Asie Mineure et la Grèce, du joug romain.

C'est ainsi que des milliers de Romains établis comme fonctionnaires et marchands dans les divers États d'Asie Mineure furent massacrés.

Maître de l'Asie Mineure, Mithridate passa en Grèce et s'empara d'Athènes. Les Romains lui opposèrent alors Sylla, un des plus grands, mais aussi des plus terribles hommes que Rome ait produit. Ferrero et Baker ont tracé de lui un beau portrait : « Il était un de ces hommes supérieurs mais solitaires que l'on rencontre souvent dans la noblesse quand un régime aristocratique se décompose. Trop intelligent et cultivé pour conserver les vieux préjugés de sa classe et ne pas comprendre la fatale nécessité de sa décadence, trop orgueilleux et trop sérieux pour chercher les honneurs au prix des bassesses et des sottises dont dépend presque toujours le succès politique dans une démocratie, trop énergique et trop cupide pour rester inactif, trop sceptique et trop sensuel, trop indifférent à ce qu'on appelle le bien et le mal<sup>1</sup> ».

Dans une série de dures batailles où les Romains rencontrèrent pour la première fois depuis longtemps un adversaire digne d'eux, Sylla parvint à repousser Mithridate de la Grèce puis de l'Asie Mineure.

En 84, Mithridate conclut la paix. Il abandonnait ses conquêtes en Grèce et en Asie Mineure et payait une grande indemnité. Si l'on tient compte du fait que Rome avait pour règle constante de pousser ses guerres jusqu'à l'anéantissement total ou à l'asser-

(1) FERRERO, *Grandeur et Décadence de Rome*, Paris, 1924, I, p. 112.



vissement de ses adversaires, on peut considérer cette paix comme un succès pour Mithridate, surtout si l'on se rappelle ce massacre de milliers de Romains avec lequel la guerre avait commencé.

Mithridate s'était, en réalité, révélé comme le plus grand et le plus fort des adversaires que Rome ait rencontré depuis Annibal. D'autre part, Sylla était pressé de rentrer à Rome pour y anéantir le parti de son ennemi et ancien chef, Marius, qui s'y était emparé du pouvoir. Ceci et la force que Mithridate avait déployée, l'incitèrent à signer une paix que nombre de Romains considérèrent comme une humiliation et même une trahison.

### *Lucullus*

Lorsque Sylla rentra à Rome, il laissa le gouvernement de l'Asie Mineure entre les mains de son principal lieutenant, Lucullus. Son nom est principalement connu comme celui d'un grand épicurien et d'un gastronome (Ce soir Lucullus dîne chez Lucullus). En réalité, Lucullus fit plus qu'apporter d'Arménie l'abricotier et le cerisier et de les introduire en Europe.

Il fut un grand homme de guerre, le vainqueur de Mithridate, puis l'adversaire victorieux et ensuite malheureux de Tigrane. Il fut même plus que cela, une figure d'une signification historique. Lucullus est, avec Annibal et Scipion, l'homme qui a orienté le destin de Rome vers la monarchie militaire comme forme de gouvernement.

Il appartenait à une famille de grande noblesse, mais pauvre, et avait épousé une femme sans dot, mais comme lui d'une famille aristocratique. Il s'était distingué comme chef d'état-major de Sylla pendant les guerres d'Orient. En fait, jamais dans toute l'histoire militaire, un général, aussi grand que Sylla, n'eut comme chef d'état-major un général aussi grand que Lucullus. Tout pauvre qu'il était, il avait été un des rares à ne pas prendre part au pillage des fortunes des vaincus après les proscriptions qui marquèrent à Rome la victoire de Sylla sur le parti de Marius. « Il représentait avec sincérité, au milieu de tant d'aventuriers, la seule chose digne de respect dans le gouvernement fondé par Sylla, la pure tradition aristocratique des temps anciens<sup>1</sup> ».

Il était ambitieux, intelligent, honnête, orgueilleux, passionné, brusque dans ses actions, dépourvu de ruse, incapable d'intrigue ou de dissimulation (sauf en ce qui concerne les récits de ses victoires tels qu'ils étaient envoyés à Rome).

(1) FERRERO, I, p. 170-171.



Placé à la tête des possessions d'Asie Mineure en 84, après la conclusion de la paix avec Mithridate, Lucullus rétablit l'ordre, mit fin aux scandaleux abus financiers qui y régnaient, et gagna l'estime et l'affection des populations, mais aussi la haine des grands ploutocrates romains qui pillaient ces pays.

Il quitta l'Orient en 80, mais y revint en 74 lorsque éclata la deuxième guerre entre Mithridate et Rome. Il parvint en 73 à infliger une défaite décisive à Mithridate à Cabeira, puis passa les années 72 et 71 à réduire par des sièges les dernières places fortes du Pont qui étaient encore aux mains de Mithridate (Sinope, sa capitale, Héraclée, Amasia).

Mithridate, ayant perdu toutes ses possessions, fut obligé de s'enfuir, après avoir fait tuer ses propres sœurs et ses femmes pour ne pas les voir tomber aux mains des Romains. Il alla demander refuge à son gendre, le roi d'Arménie, Tigrane II.

*L'origine de la guerre entre Rome et Tigrane  
et son importance historique*

L'Arménie de Tigrane était restée jusque-là neutre dans ce grand conflit entre Rome et Mithridate, conflit qui ne l'intéressait pas directement. Lorsque Mithridate se réfugia en Arménie, Tigrane était en train d'occuper la Palestine. Lucullus, qui voulait à tout prix s'assurer de la personne de Mithridate pour le faire figurer dans son triomphe, envoya des ambassadeurs à Tigrane et lui demanda de livrer Mithridate.

Tigrane reçut les ambassadeurs romains à Antioche, riche capitale de l'ancien empire des Séleucides, qui était maintenant une des principales villes de son empire depuis qu'il s'était emparé de la Syrie.

Tigrane n'avait pas une affection spéciale pour Mithridate. En fait, il le jalousait secrètement. Il refusa toutefois de violer les lois de l'hospitalité et déclara aux ambassadeurs romains qu'il lui était impossible de livrer Mithridate. Il ajouta pourtant qu'il désirait vivre en paix avec Rome et que les intérêts de Rome et ceux de la Grande Arménie ne s'opposaient nullement puisqu'il n'avait aucune visée sur l'Asie Mineure ni le Pont.

La guerre entre l'Arménie et Rome était peut-être inévitable dès ce moment. Elle était même probablement une fatalité de l'histoire. Mais elle n'aurait pas éclaté à si bref délai, ni dans ces conditions, sans le caractère et la personnalité de Lucullus.

En effet, entreprendre une guerre contre une nouvelle grande puissance comme l'Arménie de Tigrane était une question de grande politique, de grande stratégie, que seul le Sénat romain avait qualité pour trancher. Or, pour diverses raisons, le Sénat romain hésitait



à s'engager dans une nouvelle aventure, surtout à si bref délai. La guerre contre Mithridate durait en fait depuis près de dix-huit ans. Le Sénat romain avait peur de rencontrer en Tigraue un nouveau Mithridate.

Et puis la politique romaine avait jusqu'ici considéré l'Arménie comme une puissance amie, qui avait été une alliée indirecte contre le grand ennemi du passé, l'Empire des Séleucides, et qui serait encore une alliée probable contre le grand danger de l'avenir, les Parthes. Ainsi que le remarque Mommsen, une des conséquences de l'expansion arménienne avait été de rejeter les Parthes vers l'intérieur de l'Asie<sup>1</sup>. L'Arménie s'était ainsi révélée comme un boulevard, une barrière de l'Occident et cet aspect de la question n'avait pas échappé à l'attention de certains Romains.

Cette guerre contre l'Arménie, que le Sénat romain, retenu par ses traditions et ses vues de l'avenir, hésitait à provoquer, ce fut Lucullus lui-même qui la décida sur place, violant ainsi une des lois fondamentales de Rome, qui faisait du Sénat le seul dépositaire de la grande politique extérieure et des questions de grande stratégie.

Ne serait-ce que de ce seul point de vue la campagne d'Arménie de Lucullus a une grande importance historique, car elle représente le premier exemple d'un grand chef militaire romain qui ne prend plus ses ordres du Sénat, mais agit selon sa volonté propre. C'est cette campagne qui fut le premier pas vers une nouvelle forme de gouvernement, la monarchie militaire, qui, plus tard, avec Pompée, mais surtout avec César et Auguste, allait changer toute la structure de Rome. L'acte de Lucullus fut le premier précédent. Il contient en lui, du moins en germe, tous les autres.

« Pendant les six ans qu'il resta en Orient, écrit Ferrero, Lucullus avait accompli dans la politique romaine une révolution dont il serait difficile d'exagérer l'importance, car elle fut immense. Son rôle dans l'histoire romaine est analogue à celui de Napoléon dans l'histoire européenne. Il avait trouvé la politique extérieure de la République romaine embarrassée et paralysée par des traditions de lenteur, habituée à traîner en longueur toutes les questions, préférant autant que possible les négociations diplomatiques à la guerre. Cette politique ne manquait pas de sagesse, mais elle s'était épuisée par son exagération. Lucullus substitua autant qu'il le put la guerre à la diplomatie comme moyen de trancher les grandes difficultés de la politique orientale, des campagnes rapidement menées aux intrigues interminables et savantes. Cette politique, comme celle de Napoléon, rétablissait l'équilibre entre la vieille politique du Sénat devenue inutile et les circonstances trop

(1) MOMMSEN, *Römische Geschichte*, Berlin, 1917, tome III, p. 48.



changées. Elle était destinée à connaître un grand succès, du moins tant qu'elle ne s'est pas épuisée à son tour par son exagération. Elle trouva tout de suite des imitateurs. Pompée et César seront les deux grands élèves de Lucullus qui iront récolter dans le champ semé par lui<sup>1</sup> ».

Mais Lucullus, qui fut l'initiateur de cette politique, devait finir dans l'amertume et avec l'impression de l'échec. Et ceci parce que, comme nous allons le voir, il rencontra, après un grand succès initial, dans Tigrane, s'appuyant sur la ténacité arménienne, le génie de Mithridate et les caractéristiques du pays, une résistance dont il ne put venir à bout.

*La première campagne de Lucullus  
contre l'Arménie (an 69 avant J.-C.)*

Dès qu'il reçut la réponse de Tigrane, Lucullus commença, de son propre chef, les préparatifs pour attaquer l'Arménie, préparatifs qu'il poussa activement pendant tout l'hiver 70-69.

Il semble au contraire que les Arméniens, qui eurent près d'un an pour se préparer à l'attaque de Lucullus, entre la rupture des négociations et le début de la guerre, ne prirent aucune mesure particulière et furent surpris par le début des hostilités. « Ils n'oseront pas », pensait sans doute Tigrane dans sa présomption de souverain oriental et de maître du Moyen-Orient. Peut-être aussi était-il informé des hésitations du Sénat romain et ne concevait pas, par ce qu'il connaissait de Rome, un général romain ne suivant pas les ordres du Sénat.

De toute façon il ne pressentait pas la pente de l'aventure où il venait de s'engager.

Lucullus avait avec lui en Asie Mineure cinq légions (théoriquement de 6.000 hommes chacune, mais leurs effectifs avaient été diminués par la campagne du Pont), une cavalerie d'environ 3.000 hommes (surtout des Thraces et des Galates) et quelques troupes auxiliaires.

Il laissa une légion dans le Pont pour en achever la pacification et se dirigea au printemps de l'année 69 sur la ville de Mélitène (Malatia). Il adressa à son armée une proclamation du type napoléonien : « Tigrane, Roi des rois, est maître de la Syrie et de la Palestine. Il tue les successeurs des Séleucides et de leurs palais il mène en captivité les jeunes filles et les épouses<sup>2</sup> ».

(1) FERRERO, I, p. 256-257.

(2) En réalité, ainsi que le rapporte JUSTIN, la Syrie a connu sous la domination arménienne une ère d'ordre et de prospérité. REINACH, p. 312.



L'Euphrate, qui coule à l'est de Malatia du nord au sud marquait la frontière avec l'Arménie. Derrière l'Euphrate, se trouvait la chaîne du Taurus, barrière difficilement franchissable si les Arméniens en avaient occupé les cols. Mais Lucullus comptait précisément les en empêcher en s'assurant dès le début de la guerre un élément de surprise. Il traversa l'Euphrate sans déclaration de guerre, franchit la chaîne du Taurus avant que les Arméniens aient pu en occuper les cols, arriva dans la région d'Arghana, puis descendit dans la plaine du Tigre (région actuelle de Diarbekir) et alla assiéger la capitale de Tigrane, Tigranocerte.

Lucullus avançait à une allure extrêmement rapide, environ vingt-cinq kilomètres par jour, allure qui en l'état de développement où étaient les transmissions à cette époque, lui garantissait la prolongation de cet élément de surprise.

Tigrane fut complètement pris à l'improviste par cette guerre et par cette avance, qu'il était en droit de considérer comme une attaque traîtresse. Il envoya d'abord contre l'armée romaine une force de 3.000 cavaliers, sous le commandement de l'un de ses généraux, Mithrobarzane. Mais Lucullus qui marchait bien couvert par des avant-postes, put prévenir le choc et la troupe de Mithrobarzane fut défaite par la cavalerie romaine commandée par le légat Sextilius<sup>1</sup>.

A cette nouvelle, Tigrane abandonna sa capitale Tigranocerte dont il confia la défense au général Mancéos, pour se retirer par la vallée actuelle du Chuh-Su dans l'Arménie proprement dite, à Mouch, d'où il mobilisa les forces de son royaume pour délivrer sa capitale. Il appela à lui ses contingents arabes qui marchaient vers l'Arménie sous le commandement du vice-roi arménien de Syrie Magadatès. Mais Lucullus fit intercepter par son lieutenant, le légat Sextilius, ce corps arabe arrivant de Syrie qui fut battu et repoussé dans les environs de Amida (Diarbekir) sans pouvoir rejoindre le gros des forces arméniennes<sup>2</sup>.

A Tigranocerte, sa capitale, Tigrane avait laissé ses femmes et ses trésors, Lucullus entoura la ville, occupa la partie se trouvant en dehors de l'enceinte, les quartiers extérieurs où se trouvait le palais royal, vide de ses occupants et de ses richesses. Il ne put s'emparer de la ville proprement dite et de la citadelle qui, protégées par leurs murs, continuèrent vaillamment la résistance.

Lucullus pensa, avec raison, que le meilleur moyen de battre Tigrane consistait non à s'enfoncer dans le terrible massif arménien, mais de continuer à assiéger sa capitale. Tigrane viendrait sûrement

(1) PLUTARQUE.

(2) APPIEN.



lui livrer bataille pour l'obliger à lever le siège et sauver ainsi la belle ville qu'il avait fondée et à laquelle il tenait tant.

Ce raisonnement se révéla judicieux. Tigrane, installé dans la plaine de Mouch, mobilisait de là les ressources de son royaume et y organisait l'armée avec laquelle il était résolu à vaincre les Romains et à délivrer sa capitale.

Mais entre temps il tenta de mettre déjà en sûreté ses femmes et ses trésors qu'il avait laissés à Tigranocerte. Il fit attaquer les assiégeants par 6.000 cavaliers. Dans le désordre de cet engagement, une fraction de la cavalerie arménienne parvint jusqu'à la ville et put ramener une partie des femmes et des trésors de Tigrane jusqu'à Mouch<sup>1</sup>. Mais la majeure partie des cavaliers furent anéantis ou faits prisonniers<sup>2</sup>.

Le siège de la capitale continua. Les Romains construisirent et mirent en action leurs machines de siège. Mais la garnison arménienne se défendit avec acharnement. Elle mit en œuvre une arme nouvelle, le pétrole brûlant qu'elle utilisait contre les machines de siège pour les détruire, et les Romains eurent les plus grandes difficultés à lutter contre ce produit qui leur était inconnu<sup>3</sup>.

#### *La bataille de Tigranocerte (6 octobre 69)*

Pendant ce temps, Tigrane réunit son armée à Mouch. Il se mit en marche, de Mouch à Tigranocerte, traversant le Taurus et couvrant en dix jours les deux cents kilomètres qui séparent ces deux villes.

Au sujet de la grandeur de son armée, les historiens romains, se basant sur les exagérations intéressées de Lucullus, ont donné des chiffres ridicules, dont l'inanité a été mise en évidence par Eckhardt. Plutarque évalue l'armée de Tigrane à 225.000 hommes, Appien va même jusqu'à 300.000 hommes. Memnon, plus modéré, donne 80.000 hommes. Tous ces chiffres sont grotesques. Il est impossible de réunir à Mouch et de faire traverser le Taurus à des armées de cet ordre de grandeur. En 1916, la II<sup>e</sup> armée turque de Izzet Pacha, dans l'offensive d'automne contre les Russes, réunit 60.000 hommes au sud du Taurus, puis perdit 30.000 hommes, la plupart morts simplement de froid et de faim.

La véritable force de l'armée de Tigrane est évaluée à 40.000 hommes par Eckhardt. Il avait certainement la supériorité numérique sur Lucullus qui avait en tout de 15.000 à 20.000 hommes.

(1) APPIEN.

(2) MEMNON.

(3) SALLUSTE.



Mais de là à cette fable inventée par ce dernier pour rehausser sa victoire, et consistant à considérer l'armée de Tigrane non seulement comme une armée arménienne, mais comme le produit de la mobilisation générale de tout le Moyen-Orient sous l'égide de l'Arménie, réunissant sous les ordres de Tigrane, à côté des Arméniens, toutes les forces des Arabes, des Iraniens et des Transcausiens, une marge, très large, subsiste.

Lorsque l'armée arménienne déboucha du Taurus, quelques chefs romains conseillèrent à Lucullus de lever le siège de Tigranocerte. Avec un grand sang-froid, Lucullus refusa et laissa devant la ville un corps d'observation de 6.000 hommes.

Avec le reste de son armée (10.000 légionnaires et 3.000 cavaliers), il se porta vers l'armée arménienne. C'était le 6 octobre, jour anniversaire de l'écrasement à Arausio de l'armée romaine du consul Servilius Caepio par les Cimbres et les Teutons. Les collaborateurs de Lucullus, très superstitieux comme tous les Romains, le conjurèrent de ne pas risquer la bataille ce jour-là. « Qu'importe, répondit Lucullus, de ce jour malheureux nous ferons maintenant un jour heureux ».

L'armée arménienne était campée sur l'autre rive du Batman-Su. Mithridate avait envoyé à Tigrane un de ses meilleurs généraux, Taxilès. Celui-ci, connaissant la force de l'organisation et de la discipline romaine dans une bataille rangée, conseilla à Tigrane de ne pas livrer bataille, mais d'utiliser son excellente cavalerie légère pour harceler les Romains, couper leur ravitaillement, les affamer. Cela sera plus tard la tactique classique et si effective des Parthes<sup>1</sup>.

Mais Tigrane ne voulut rien entendre. Voyant l'infériorité numérique des Romains, sa présomption lui arracha ce mot : « S'ils viennent comme armée pour se battre ils ne sont pas assez, s'ils viennent comme ambassadeurs pour demander la paix, ils sont trop ».

Comme le terrain, de l'autre côté de la rivière en face de son camp était trop en pente, Lucullus descendit avec son armée le cours de la rivière pour se placer à un endroit où le terrain était plus plat.

Tigrane, voyant ce mouvement, pensa que Lucullus se retirait en raison de son infériorité numérique. Il dit à Taxilès : « Tu vois tes Romains ». — « Plût aux Dieux qu'ils se retirent, répondit Taxilès, mais ils sont casqués et ont leurs boucliers, cela signifie la bataille ».

En effet, arrivée plus bas, l'armée romaine traversa la rivière. L'armée arménienne était disposée face à la rivière. Tigrane en

(1) Colonel GUSE, *Die Feldzüge des dritten Mithridatischen Krieges in Pontos und Armenien*, Klio, Leipzig, 1926, p. 342-343.



commandait personnellement le centre. La droite était commandée par le roi vassal de la Médie Atropatène, la gauche par le roi vassal de l'Adiabène. Enfin à son extrême aile droite, Tigrane avait placé sa troupe de choc, la célèbre cavalerie cuirassée arménienne. C'était là une grande faute, car en mettant sur un des flancs extérieurs cette troupe peu mobile, il l'exposait dangereusement.

Avec ce coup d'œil, cet art infailible de reconnaître où se trouve le centre de gravité d'une question ou d'une situation, et qui est la vraie marque du génie militaire ou de gouvernement, Lucullus comprit qu'en faisant tomber cette célèbre cavalerie cuirassée arménienne, il faisait tout tomber. Il la fit attaquer de flanc par sa propre cavalerie et par derrière par deux cohortes de légionnaires. Cette lourde cavalerie cuirassée était conçue pour l'attaque et non pour la défense. En cherchant à se dégager elle se porta dans la seule direction qui était libre d'ennemis, la gauche, c'est-à-dire vers l'armée de Tigrane qu'elle jeta en désordre par ce mouvement. Ce fut là l'essence de la bataille qui se termina par une défaite désastreuse pour Tigrane. Mommsen, tout en reconnaissant que les chiffres des pertes subies par les deux adversaires tels qu'ils ont été communiqués par Lucullus, sont dignes de l'élève de Sylla, c'est-à-dire manifestement faux, a écrit que cette bataille est « un des plus beaux faits d'armes de l'histoire militaire romaine pourtant si riche en gloire<sup>1</sup> ».

La conséquence de cette bataille fut la chute à brève échéance de Tigranocerte, où Lucullus trouva 10 millions d'hectolitres de blé qui lui furent précieux pour le ravitaillement de son armée, et d'immenses richesses, fondation de sa fortune.

Il imposa toutefois une stricte discipline à ses soldats, dont il s'attira l'hostilité en leur interdisant ou du moins en limitant le pillage. Il protégea les femmes des nobles arméniens ainsi que les Grecs. Il permit aux Grecs et aux autres habitants non arméniens de Tigranocerte qui y avaient été établis de force, de rentrer chez eux.

Une autre conséquence non moins importante de la bataille fut que tous les vassaux de Tigrane au sud du Taurus (Syrie, Sophène, Gordyène, chefs arabes de Mésopotamie) se soumirent à Lucullus. Le joug tyrannique de Tigrane leur pesait depuis longtemps et ils étaient heureux de le troquer contre l'autorité plus modérée de Lucullus.

(1) MOMMSEN, III, p. 70. Il faut de plus relever que la disproportion entre les pertes des vainqueurs et des vaincus était une des caractéristiques de la guerre antique. Ainsi à Zama, Scipion l'Africain ne perdit que 2.000 hommes alors qu'Annibal laissa 20.000 hommes morts sur le terrain, indépendamment de 20.000 prisonniers.



Le seul point d'appui aux mains des Arméniens, au sud du Taurus, fut la ville de Nissibe, défendue par le frère de Tigrane, Gouras, qui allait continuer sa courageuse résistance pendant plus d'un an.

*La deuxième campagne de Lucullus  
contre l'Arménie (an 68 avant J.-C.)*

Il est probable qu'à ce moment Tigrane aurait pu encore acheter la paix en livrant Mithridate et en renonçant à toutes ses possessions au sud du Taurus. Mais, malgré le grand désastre qu'il venait de subir, il préféra continuer la lutte.

Il passa l'hiver 69-68 à préparer la poursuite de la guerre dans tous les domaines. Grandement aidé par Mithridate, il obtint sur tous les plans des résultats remarquables.

Sur le plan diplomatique, il essaya de gagner les Parthes à sa cause. S'il ne parvint pas à obtenir leur aide active, il parvint du moins à s'assurer leur neutralité. C'était là un résultat d'une grande importance car cela signifiait que l'Arménie n'aurait pas à combattre sur deux fronts.

En Arménie même, tout l'hiver 69-68 et le printemps 68 furent marqués par une activité intense. On leva des troupes, on les instruisit, on les organisa. A part quelques contingents caucasiens (archers ibères), l'armée arménienne devint véritablement une armée nationale. On se mit également à la fabrication de tout le matériel nécessaire (armes, équipement)<sup>1</sup>. On réunit de grands approvisionnements qu'on amassa à certains points stratégiques, pour éviter au cours de la campagne de grands transports, toujours lents et difficiles dans ce pays de montagne. Les Arméniens parvinrent ainsi à mettre sur pied une armée de 50.000 hommes auxquels il faut ajouter 20.000 cavaliers.

Dans toute cette œuvre, Tigrane fut admirablement secondé par Mithridate qui le conseilla et déploya une activité inlassable. Ce fut sur ses conseils que l'on organisa la nouvelle armée arménienne sur le modèle romain, répartie en escadrons et cohortes et avec une discipline stricte. Les quelques milliers de vétérans, débris de son armée, que Mithridate avait amenés du Pont, jouèrent un rôle utile dans l'instruction et l'encadrement des troupes arméniennes.

On peut donc conclure avec Eckhardt que les Arméniens utilisèrent on ne peut mieux le répit que leur donna l'hiver pour se préparer à défendre leur pays avec le maximum de chances. La

(1) REINACH, p. 364-365.



campagne de 69 avait été faite sous le signe de l'improvisation. Celle de 68 le fut sous le signe de l'organisation.

Lucullus passa l'hiver avec son armée au sud du Taurus, dans les environs de Tigranocerte. Il était ravitaillé par la Gordyène, qui était maintenant un pays ami. Son plan était d'en finir avec l'Arménie en 68, par une campagne qui consistait à traverser le Taurus, aller dans la plaine de Mouch et livrer bataille à Tigrane.

Deux chemins conduisaient de Tigranocerte à Mouch. Le premier par Sassoun, le second par les villes actuelles de Seirt et Bitlis. Lucullus décida d'emprunter le premier chemin. Il était moins long, la partie du parcours en haute montagne était plus courte et enfin, dans la région de Sassoun, ce chemin se divisait en deux ou trois chemins ou sentiers, alors qu'il aurait été plus facile aux Arméniens de barrer l'unique chemin de Bitlis et d'y organiser une espèce de Thermopyles.

Vers la fin de juillet 68, Lucullus se mit en route avec son armée. Il arriva à Mouch après avoir parcouru en dix jours de marche les 175 kilomètres à couvrir, dont trois jours en haute montagne. Parvenu au début d'août dans la plaine de Mouch, une première désillusion l'attendait. Alors que dans la région du Tigre qu'il venait de quitter le blé était déjà mûr, ici, à cause du climat du haut plateau arménien, du froid qui rendait la moisson plus tardive, le blé était encore vert.

Cette difficulté de ravitaillement était encore aggravée par la tactique que Tigrane, sur les conseils de Mithridate, avait adoptée. L'armée arménienne avait été divisée en deux corps distincts, la cavalerie commandée par Tigrane en personne, l'infanterie commandée par Mithridate. Les deux corps combattant séparément, mais en liaison, harcelaient l'armée romaine. Lorsque les Romains attaquaient l'un de ces corps, celui-ci reculait et l'autre corps avançait<sup>1</sup>.

Lucullus vint assiéger le camp de Mithridate. Mais celui-ci évita de lui livrer bataille alors que les cavaliers de Tigrane continuèrent à harceler l'armée romaine et à l'affaiblir.

La guerre prenait du reste un caractère de véritable acharnement. Ainsi que le note Mommsen<sup>2</sup>, la configuration du pays et le patriotisme arménien se montraient les grands auxiliaires de Tigrane dans cette guerre nationale qu'il menait maintenant sur le sol même de la patrie, suivant une tactique qui lui était favorable.

(1) APPIEN.

(2) MOMMSEN, III, p. 73.



Il fallait pourtant en finir, obliger l'ennemi à la bataille. Lucullus résolut alors de se diriger vers la capitale arménienne Artaxata. C'est là que Tigrane avait maintenant ses femmes et ses trésors. Il ne manquerait pas, comme il l'avait fait pour Tigranocerte, de livrer bataille, pour sauver sa capitale.

Lucullus remonta l'Euphrate, passant par les villes actuelles de Melazquert et Karakilissa. Mais alors Tigrane avec la cavalerie arménienne et des corps auxiliaires (mardes et ibères) lui barra le chemin entre Karakilissa et Diadin. Ce fut la bataille de l'Euphrate, qui décida du sort de la campagne. Nous ne possédons sur cette bataille que le récit, fortement sujet à caution, des historiens romains.

D'après les historiens romains, ce fut une bataille acharnée, où la cavalerie romaine fut incapable d'enlever la décision qui ne fut acquise que grâce à l'intervention de l'infanterie romaine en fin de journée. Le soir de la bataille la situation était la suivante (toujours d'après les historiens romains) : le champ de bataille était jonché de morts et de blessés romains<sup>1</sup>. La force des Arméniens restait presque intacte puisque l'infanterie arménienne n'avait pas encore été engagée alors que l'armée romaine avait été irrémédiablement atteinte<sup>2</sup>. A la fin de septembre, la neige apparut. Lucullus n'était plus qu'à quelques jours de marche d'Artaxata. Mais il fallait encore pour atteindre cette ville traverser la chaîne actuelle de l'Aghri Dagh, dont les cols étaient tenus par l'armée arménienne.

C'était là une entreprise au-dessus des forces de l'armée romaine. Il ne restait plus à Lucullus qu'à abandonner la partie. Il dit plus tard que ses propres soldats se révoltèrent et l'obligèrent à la retraite.

Il conduisit et effectua cette longue et terrible retraite de 500 kilomètres de Karakilissa à Djezireh par Van et Bashkali, dans des conditions effroyables. « Les chevaux ne trouvaient plus à boire dans les rivières gelées et la glace se rompant sous leurs pas, leur coupait de ses tranchants les nerfs et les jambes. Le pays presque partout couvert de bois (c'était avant que huit siècles de domination tournanienne l'ait déboisé), n'avait que d'étroits sentiers où les soldats ne pouvaient marcher sans être trempés de neige ; les nuits se passaient dans des lieux humides et fangeux<sup>3</sup> ».

Vers la fin d'octobre, Lucullus arriva avec les débris de son armée dans la plaine du Tigre. En novembre, il put s'emparer de

(1) DION CASSIUS.

(2) ORMEROD et CAREY, *Lucullus invasion of Armenia, The Cambridge Ancient History*, volume IX, p. 369.

(3) PLUTARQUE.



Nissibe, la dernière forteresse arménienne au sud du Taurus, qui, bien qu'assiégée depuis plus d'un an, tenait toujours sous le commandement de Gouras, le frère de Tigrane.

Mais ce dernier fait d'armes de Lucullus ne changeait rien au résultat de sa campagne d'Arménie. Elle s'était terminée pour lui par un échec retentissant, en fait le premier grand échec que Rome ait subi en Orient.

Le génie de Tigrane soutenu par la vaillance arménienne et, il faut le dire, la configuration du pays, de cette grande forteresse naturelle qu'est le haut plateau arménien avec son terrible hiver, avaient ainsi obligé Rome à reculer, et avaient infligé un lourd échec à l'un des plus grands généraux que Rome ait produit.

Cet échec fut le signal d'un mouvement anti-romain dans tout l'Orient. Profitant de ce renversement de la situation, de l'affaiblissement de l'armée romaine résultant de cette défaite, Mithridate quitta l'Arménie avec une armée composée de 4.000 hommes, débris de son ancienne force militaire, auxquels Tigrane joignit 4.000 Arméniens, et se lança à la reconquête de son pays. Dans la bataille de Ziela (Zileh), l'armée arméno-pontique extermina les forces romaines qui lui étaient opposées. Mithridate redevint ainsi le maître de son royaume libéré.

Pendant ce temps l'armée arménienne exerçait une pression croissante vers le sud. Au printemps (an 67), Tigrane franchit le Taurus avec son armée et obligea Lucullus à abandonner le sud de l'Arménie (y compris les villes de Tigranocerte et de Nissibe) et à se retirer sur la rive droite de l'Euphrate<sup>1</sup>. Tigrane couronna ses opérations par un grand raid de la cavalerie arménienne sur la Cappadoce<sup>2</sup>.

#### *La campagne de Pompée (67-66)*

Cette série de désastres amena le rappel à Rome de Lucullus. La cause principale de sa disgrâce résidait évidemment dans la résistance imprévue qu'il avait rencontrée en Arménie. Il faut ajouter que le caractère de Lucullus, la stricte discipline qu'il imposait à ses troupes, son honnêteté passée, son dédain pour les intrigues ont probablement aussi joué leur rôle dans ce rappel. Même après un tel échec, un homme plus habile que lui à manœuvrer les factions à Rome, à ménager les grands financiers, à gagner les faveurs et la popularité, aurait pu peut-être conserver son commandement.

(1) MOMMSEN, III, p. 76.

(2) ORMEROD et CAREY.



Il n'en reste pas moins évident que la légende d'après laquelle Lucullus fut rappelé à Rome juste au moment où il allait couronner son œuvre et récolter les fruits de ses victoires, est ridicule. Il suffit de regarder la carte de l'Orient au moment du rappel de Lucullus pour se rendre compte que rien, ou presque rien, ne subsistait de son œuvre. Le Pont était de nouveau entre les mains de Mithridate, toute l'Arménie Majeure restait au pouvoir de Tigrane qui conservait même une partie de ses conquêtes puisqu'il était maître de toutes les provinces situées au nord du Tigre<sup>1</sup>.

Lucullus fut remplacé à la tête des armées romaines par Pompée, un général qui fut grand à la fois par son talent d'homme de guerre et par sa modération. Il représente bien toutes les qualités de civilisation et de culture qu'avait atteint, au terme de sa puissance et au seuil de sa décadence, cette classe aristocratique romaine dont il devait être le champion et le dernier grand représentant.

Pompée concentra en Cilicie une armée composée de plusieurs légions. Aussi habile diplomate que grand homme de guerre, il comprit que dans toute guerre contre l'Arménie, les Parthes représentaient la clé de la situation. C'est parce que Tigrane et Mithridate s'étaient assurés de leur neutralité que l'Arménie avait pu, au cours de la deuxième campagne de Lucullus, concentrer toutes ses forces contre Rome et faire reculer ses légions.

En lui promettant une partie des territoires de Mésopotamie que Lucullus avait conquis sur Tigrane, Pompée s'assura l'alliance du roi parthe de l'Iran, Phraate III, qui attaqua l'Arménie.

Les forces arméniennes ainsi occupées, Pompée marcha avec 50.000 hommes sur le Pont, traversant l'Asie Mineure dans toute sa largeur. Mithridate lui opposa une armée de 30.000 hommes, mais fut vaincu dans une grande bataille à Dasteira ou Nicopolis sur les bords du Lycus (Iechil-Irmak).

L'armée de Mithridate fut entièrement détruite dans cette rencontre. Mithridate qui combattit héroïquement jusqu'au bout, n'échappa qu'avec peine au désastre. Il quitta à cheval le champ de bataille avec deux compagnons dévoués et une de ses femmes, la vaillante concubine Hypsicratée. « Vêtue en homme, les cheveux coupés ras, montant un infatigable cheval perse qu'elle pensait elle-même ainsi que celui du roi, l'héroïque amazone devait accompagner son amant jusqu'au terme de sa longue odyssee, l'enveloppant de sa tendresse, vivante image de la patrie absente<sup>2</sup> ».

(1) Kevork ASLAN, *Études historiques sur le Peuple arménien*, Paris, 1928, p. 100.

(2) REINACH, p. 387.



Pendant ce temps, le roi parthe Phraate attaquait l'Arménie. Pour comble d'infortune, le propre fils de Tigrane II, le prince Tigrane se livra à un acte honteux de trahison. Il passa du côté des Parthes avec un contingent de troupes. Tigrane II, après l'écroulement de son empire et malgré le succès de sa deuxième campagne, était devenu un vieillard irascible. Son fils avait eu à se plaindre de son attitude méfiante et brutale. Mais rien ne saurait justifier évidemment cet acte ignoble.

Les Parthes, aidés du contingent du prince Tigrane, vinrent mettre le siège devant la capitale arménienne, Artaxata.

Lorsqu'à la suite de la défaite de Mithridate et de l'écroulement du Pont, Pompée avança vers l'Arménie, la situation de Tigrane devint désespérée. C'était la guerre sur deux fronts qu'il aurait fallu faire, et avec son fils et une fraction de son armée dans les rangs de l'ennemi. A la guerre étrangère venait s'ajouter la guerre civile.

Même dans ces circonstances, l'Arménie de Tigrane sut déployer assez de force et de courage pour tenir tête aux Parthes. Rassemblant ses forces, Tigrane attaqua l'armée assiégeant Artaxata, lui infligea une lourde défaite et rejeta les Parthes hors d'Arménie<sup>1</sup>. Mais, malgré ce succès, Tigrane sentit qu'il était impossible de continuer la lutte, car l'armée romaine pénétrait maintenant dans son pays par l'autre frontière.

Lorsque Mithridate se présenta à la frontière arménienne, Tigrane, qui avait accordé une première fois refuge à Mithridate, s'attirant ainsi l'hostilité de Rome, cause de ses malheurs, qui après son échec lors de la première campagne de Lucullus refusa d'acheter la paix au prix de la livraison de son hôte, ne consentit pas cette fois à lui ouvrir l'accès de l'Arménie.

Les historiens romains disent même qu'il mit sa tête à prix. Si vraiment Tigrane avait eu l'intention de livrer son allié à Rome rien n'aurait été plus facile pour lui que d'accueillir le fugitif et de le livrer ensuite à Pompée. En réalité Tigrane n'avait pas l'âme vile. Il ne chercha pas à gagner la faveur de Pompée au prix d'une telle trahison. Il renonça simplement à donner refuge une fois de plus à Mithridate, ce qui était son droit, et en fait sauva ainsi la vie de Mithridate, car ce dernier eût couru les plus grands dangers dans une Arménie que les Romains allaient maintenant occuper, car elle était incapable de continuer la lutte.

Pompée, poursuivant sa marche vers le cœur de l'Arménie, arriva sans combat jusqu'à la région actuelle d'Erzeroum, puis

(1) MOMMSEN, III, p. 128.



s'engagea dans la vallée de l'Araxe, rejoint par le fils traître de Tigrane.

Tigrane lui demanda la paix. Pompée accepta. Ses conditions de paix furent relativement modérées. Grand homme d'État, il comprit que l'alliance entre Rome et les Parthes ne pouvait être qu'une disposition passagère. Elle était contraire à la vue d'ensemble du Sénat romain sur la politique orientale. Au lieu d'annexer l'Arménie à l'Empire romain, il se contenta d'en faire une alliée, espérant créer ainsi pour l'avenir un boulevard contre les barbares du Nord et une base d'opération contre les Parthes.

Tigrane devait restituer les territoires qu'il avait conquis au sud du Taurus mais conservait l'Arménie proprement dite. Tigrane gardait même les provinces de la Sophène et de l'Arzanène (représentant le Kurdistan actuel) qu'il avait conquises sur les Parthes. L'Arménie perdait ainsi son Empire mais restait plus grande qu'elle ne l'avait été à l'avènement de Tigrane. Cette concession de Pompée était un coup pour les Parthes qui avaient espéré recevoir ces provinces.

Tigrane devait de plus payer une indemnité de 6.000 talents. Mais ce furent surtout les clauses politiques du traité qui coûtèrent à l'orgueil arménien. Tigrane recevait le titre d'« allié et d'ami du peuple romain », mais l'Arménie, entrant dans la « sphère d'influence » de Rome, devenait en réalité, non seulement un allié, mais un feudataire, libre de se gouverner à sa guise, mais dont la politique extérieure devait désormais s'inspirer des directives et des besoins de la politique romaine.

L'entrevue de Pompée et de Tigrane eut un caractère dramatique. Tigrane, se dépouillant de son manteau de pourpre et ne conservant que le bandeau et le diadème royal, se présenta à cheval devant le camp romain et remit au grand proconsul sa tiare et son diadème. Pompée, toujours modéré et généreux, releva le vieux roi, lui rendit les insignes du pouvoir et le traita en souverain.

Quant au roi des Parthes et au fils traître de Tigrane qui furent les principaux artisans de sa défaite ils ne récoltèrent pas, le premier les fruits de sa politique, le second le prix de sa trahison. Pompée fit arrêter ce fils indigne, et l'emmena à Rome où il figura dans son triomphe. Quant au roi des Parthes, il ne reçut pas les territoires qu'il convoitait au sud de l'Arménie et que Tigrane lui avait précédemment enlevés. Sa participation à la guerre contre l'Arménie ne lui rapportait pas ainsi tous les profits qu'il en avait attendus. Dès ce moment, la grande et interminable guerre qui allait opposer Rome aux Parthes apparaissait comme inévitable.

Tigrane II régna encore dix ans sur l'Arménie après cette défaite qui avait amené l'écroulement de son empire, mais après



laquelle il avait du moins préservé le royaume d'Arménie proprement dit. Il semble que pendant cette dernière période de sa vie il resta l'allié fidèle de Rome. Il mourut en 56. Avec lui se terminait un règne de près de 40 ans qui marqua l'apogée de la puissance arménienne.

Quant à Pompée, après la conclusion de son œuvre en Arménie, il marcha avec son armée vers la Transcaucasie, désirant porter les armes de Rome dans cette région où elles n'avaient jusque-là jamais apparu. Les Ibères et les Albans lui opposèrent une résistance acharnée. « Pompée ne traversa le Cyrus (la Koura) qu'avec beaucoup de peine, les barbares ayant fortifié la rive par une palissade de troncs d'arbres<sup>1</sup> ».

Il établit un semblant de domination romaine sur ces régions. Mais elle y fut purement nominale et de courte durée. En réalité la Transcaucasie était trop loin de Rome pour que cette dernière puisse y faire sentir son action. Dans les siècles à venir, au cours de la grande lutte entre Rome et les Parthes, puis entre Byzance et les Perses, nous verrons les sympathies de ces peuples habitant la Transcaucasie osciller entre l'Occident auquel les rattache leur origine, et l'Iran dont ils subissent l'influence et dont ils imitent volontiers les institutions politiques.

Les campagnes de Pompée dans le Pont, l'Arménie et la Transcaucasie révèlent un grand homme de guerre. Il est vrai qu'il dut une bonne part de ses succès à son habile diplomatie. Le fait qu'il parvint à dresser les Parthes contre l'Arménie fut un élément décisif de sa victoire. Il fut aussi aidé par la trahison du fils de Tigrane et ensuite par celle du fils de Mithridate. Mais quand on suit sur la carte la marche de son armée, de Cilicie au Pont, puis du Pont, à travers l'Arménie, en Transcaucasie, on se rend compte que du simple point de vue des mouvements et des transports, il a accompli ce que peu d'autres hommes de guerre ont osé entreprendre depuis. Il est vrai que, à cette époque, toute l'Asie Mineure et l'Arménie n'avaient pas encore été réduites à l'état de déserts par la conquête puis la domination touranienne. C'étaient des pays florissants, couverts de forêts, habités par une nombreuse population. Mais la nature montagneuse de ces pays n'offrait pas moins un obstacle continu à une telle marche et le simple fait de l'avoir entreprise et menée à bien suffirait à classer Pompée parmi les grands généraux.

Sa politique vis-à-vis de l'Arménie, sa modération et sa vue des besoins de l'avenir ne furent pas moins remarquables et c'est elles qui inspirèrent à Plutarque les mots suivants : « Lorsqu'il eut en sa puissance Tigrane qu'il pouvait attacher à son char de triomphe,

(1) PLUTARQUE.



il aima mieux en faire un allié en disant qu'il préférerait à la gloire d'un jour, la gloire de tous les siècles ».

Lorsque Pompée, son œuvre achevée, rentra à Rome, la puissance romaine était désormais solidement installée en Orient. Le Pont, la Cilicie, la Syrie étaient réduites au statut de simples provinces romaines et Antioche devenait la métropole des possessions asiatiques de Rome. Comme le note Kevork Aslan, la face du monde oriental était ainsi complètement changée. A l'exception de l'Arménie, les États qui étaient issus de l'aventure d'Alexandre le Grand, avaient ainsi tous disparu.

Quant à Mithridate, la dernière période de sa vie fut digne de lui<sup>1</sup>. Longeant les côtes de la Mer Noire, toujours redoutable, toujours redouté, il se dirigea avec sa petite troupe vers le Nord, poursuivi par les Romains. Il joua un rôle dans la résistance des populations locales de la Transcaucasie (Ibères, Albans) contre Pompée. Puis il passa en Colchide (Abkhasie) à travers les montagnes. Malgré le blocus établi par la flotte romaine, maîtresse de la Mer Noire, il parvint à gagner la Crimée, extrémité de ses anciennes possessions.

Pompée, qui avait renoncé à le poursuivre jusque-là, se consola en disant : « Je laisse à Mithridate un ennemi plus redoutable que moi-même, la famine ». Comme le constate Reinach c'est une bien plaisante façon d'affamer un ennemi que de l'enfermer dans ce grenier à blé qu'était alors la Crimée.

Toujours dominé par son grand rêve, malgré cette série de désastres, Mithridate n'abandonna pas ses projets. Il organisa en Crimée une nouvelle armée de 30.000 hommes dans le but de porter maintenant, comme Annibal, la guerre en Italie même, en marchant sur Rome à travers les Balkans et les Alpes et en se servant des peuples barbares de ces régions, comme Annibal s'était servi des populations gauloises.

Mais de même que Tigrane, il fut trahi par son propre fils, Pharnace, qui le fit tuer et envoya son corps à Pompée. Celui-ci, toujours magnanime et généreux, fit rendre les honneurs royaux à sa dépouille mortelle et la fit enterrer à Sinope dans le tombeau des rois du Pont.

Ainsi se termina en 64 la vie de cet homme dont le souvenir domine l'histoire de son temps. Mommsen a dit de Mithridate qu'il fut l'organisateur de la première révolte de l'Orient contre l'Occi-

(1) Racine, dans la belle tragédie qu'il lui a consacrée, place sur ses lèvres les mots suivants :

*Tout vaincu que je suis et voisin du naufrage  
Je médite un dessein digne de mon courage.*



dent et le précurseur de toutes les autres, de toutes celles qui ont eu lieu depuis et de celles qui viendront encore inmanquablement à l'avenir. C'est peut-être vrai, mais que l'on n'oublie pas que l'Orient que Mithridate représentait était l'Orient hellénisé, héritier de la conquête macédonienne et qui périt avec lui.

Nous préférons, quant à nous, relever à son sujet la conclusion de son grand historiographe, Reinach, remarquant que Mithridate fut le seul souverain de l'histoire qui, sans avoir jamais pris lui-même le titre de Grand, ni se l'être vu décerner par des successeurs ou des historiens intéressés, l'ait reçu de la haine clairvoyante et de l'admiration involontaire de ses ennemis.

### *Les raisons profondes de la victoire de Rome*

Nous nous proposons dans ce paragraphe d'esquisser brièvement les raisons profondes de la supériorité de Rome, les facteurs principaux qui sont à la base de sa victoire sur Tigrane et Mithridate, comme elles sont à l'origine de tous ses autres succès.

Ces raisons ne se trouvent pas dans une bravoure supérieure des soldats ou le talent exceptionnel des généraux romains. Elles résident avant tout dans la supériorité des mœurs et des institutions de Rome sur celles des États orientaux.

La première et peut-être la plus décisive des supériorités de Rome sur tous ces États orientaux, y compris ceux qui, comme le Pont ou l'Arménie, avaient pourtant partiellement assimilé la civilisation hellénique, consistait dans le fait que Rome possédait cette force représentée par la famille. Tout homme, quelque dissolue que soit sa vie privée, ne pouvait y avoir qu'une seule femme légitime, protégée par les lois, dont seuls les enfants étaient légitimes. Suivant l'expression de Fustel de Coulanges ce fut là « que les premières lois de la morale domestique ont été trouvées et sanctionnées ».

Au contraire, les souverains orientaux pratiquaient la polygamie, c'est-à-dire avaient des enfants légitimes provenant de mères différentes et ce régime amenait obligatoirement la désintégration de la famille, l'absence de tout sentiment filial, particulièrement dans la famille royale, avec ces fils issus de mères différentes et complotant les uns contre les autres ou même trahissant leur père et leur pays pour s'assurer le pouvoir par faveur de l'ennemi.

De même dans le domaine des institutions politiques, aucune comparaison n'était possible entre le degré de développement de cette république aristocratique qu'était Rome, qui avait probablement atteint une des formes de gouvernement les plus parfaitement équilibrées de l'histoire, avec cette coexistence de trois pouvoirs :



le pouvoir quasi royal des consuls, le pouvoir aristocratique du Sénat et le pouvoir populaire des tribuns de la plèbe, et d'autre part la grossière autocratie orientale que représentait l'État de Tigraue.

D'une part un pays où au lendemain de sa plus grande défaite, le Sénat remerciait le général vaincu pour n'avoir pas désespéré de la patrie, d'autre part un potentat mettant à mort le courrier lui apportant la nouvelle de la première défaite.

D'une part un gouvernement conformant sa conduite à des principes généraux connus, sinon approuvés de tout le monde, un pays où les devoirs de chacun résultent des droits de tous. D'autre part une monarchie despotique avec son pouvoir arbitraire et aucun autre fondement que la croyance en un roi jouant le rôle d'une divinité, une de ces royautés orientales fondées suivant le mot de Renan « sur la bassesse et la stupidité des hommes », où le souverain usurpe la place de Dieu<sup>1</sup>.

Enfin, du point de vue politique, comme du point de vue militaire, Rome jouissait d'une supériorité écrasante du fait que c'était un État dont toutes les institutions n'étaient pas basées sur l'arrivée ou l'existence de l'homme exceptionnel (l'attente de l'homme miraculeux ou l'existence du héros est le fondement de la mentalité orientale), mais sur l'existence et le développement, par l'éducation et l'organisation, d'une forte moyenne.

Le nombre de très grands hommes que Rome avait jusque-là produits était relativement limité (Camille, Scipion l'Africain, Gracchus, Marius et Sylla). Aucun d'entre eux n'avait égalé Annibal, ni même peut-être Mithridate. Mais la force de Rome reposait sur une base autrement sûre, l'existence soit dans l'État, soit dans l'armée, d'une forte moyenne et d'une doctrine commune assurant la puissance et la cohésion nécessaires.

L'histoire de Rome, sa victoire sur Annibal, puis sur Mithridate et Tigraue illustrent cette phrase de Ferrero : « Les vertus de plusieurs générations médiocres l'emportèrent sur la grandeur accidentelle et personnelle du génie<sup>2</sup> ».

### *Aspects militaires*

On retrouve tous ces traits dans les institutions et la force militaires de Rome. « Le peuple romain, a écrit Fustel de Coulanges, est celui qui a su le mieux obéir et le mieux commander. Il l'a

(1) RENAN, *Histoire des Origines du Christianisme*, tome VII, Paris, 1882, p. 6.

(2) FERRERO, I, p. 22. Victor Duruy a, de son côté, bien marqué le caractère de ces luttes en écrivant que ce fut le « duel d'un grand peuple contre un grand homme ».



emporté sur tous les autres peuples, non par l'intelligence, non par le courage, mais par la discipline. Cette discipline militaire n'était d'ailleurs qu'une partie, et en quelque sorte une des faces de la discipline sociale ».

Les institutions militaires de Rome, dans l'établissement desquelles Scipion l'Africain et Marius eurent probablement la part la plus grande<sup>1</sup>, étaient basées non plus sur une bande de guerriers, mais sur des cohortes marchant et manœuvrant en obéissant à une volonté unique et en coordonnant toutes leurs évolutions. Ce système représentait le triomphe de la moyenne organisée sur le système du « héros » ou du « champion » qui dominait l'organisation militaire des peuples de l'Orient comme celle des peuples du Nord (Gaulois et Germains). La supériorité du système romain résidait dans le fait qu'il était conçu pour des moyennes, c'est-à-dire qu'il s'adressait à des hommes de force et de caractère ordinaires, avec lesquels il développait une puissance encore inconnue jusque-là par le seul moyen de l'organisation, c'est-à-dire de l'action simultanée et coordonnée, dont la marche au pas cadencé et les mouvements d'ensemble n'étaient que les manifestations extérieures<sup>2</sup>.

Ce sont ces considérations qui expliquent pourquoi Tigrane a été battu à Tigranocerte et pourquoi, malgré une héroïque défense couronnée de succès au cours de la campagne de 68, l'Arménie de Tigrane a dû finalement s'incliner devant la science militaire de Rome.

Cette lutte de l'Arménie contre Rome reste néanmoins une des grandes pages de l'histoire militaire. Ainsi que l'a noté Schweiger-Lerchenfeld : « On peut dire que depuis les journées d'Issus et de Gaugamela, l'Orient n'avait pas été le témoin d'opérations de cette ampleur<sup>3</sup> ».

Enfin l'histoire des aspects militaires de cette période n'est pas complète si l'on ne relève pas le fait que c'est l'Arménie qui a fourni au génie de Mithridate les éléments qui lui permirent d'entreprendre sa grande aventure. L'occupation et l'annexion de l'Arménie Mineure se placent au début de l'histoire de son règne. Ce fut la population guerrière de l'Arménie Mineure qui lui procura le fondement de sa puissance militaire. Il en tira d'abord 10.000 cavaliers et des archers « très utiles » suivant Junior, puis tous les renforts nécessaires à ses armées. On comprend que le Grec Athénion

(1) Voir Liddell HART, *Scipio Africanus*, Edinburgh, 1926, et G. P. BAKER, *Sulla*, Londres, 1927.

(2) ARDANT DU PICQ, *Le Combat antique*, Paris.

(3) A. VON SCHWEIGER-LERCHENFELD, *Armenien und Kleinasien, Kulturgeschichte*, Vienne, 1907, I, p. 314.



ait dit au moment de la prise d'Athènes : « Le roi d'Arménie est le garde du corps de Mithridate<sup>1</sup> ».

### *Tigrane et son destin*

Avant de terminer ce chapitre qui domine peut-être tous les autres dans l'histoire de l'Arménie, il convient de chercher quels sont les facteurs qui ont permis à Tigrane d'amener son pays à un si haut degré de puissance, quels sont ceux qui ont causé le déclin de son pouvoir et les conséquences que cet amoindrissement de la puissance arménienne entraîna.

L'Empire de Tigrane fut en effet un de ces « grands coups dont le contre-coup porte si loin », pour employer l'expression de Bossuet. Il est intéressant de souligner quelques aspects de ses origines et de ses conséquences.

Tigrane a d'abord eu pour lui le seul élément final et irréductible de la vie humaine, le temps. La durée, la continuité de son règne, qui s'étend sur 40 ans était à elle seule un élément de succès.

Il a eu aussi ce qui est le plus grand des avantages : des circonstances favorables. A l'époque où il est monté sur le trône, les deux puissances qui s'étaient jusque-là constamment opposées à l'Arménie, les Séleucides et les Parthes, étaient affaiblies par des luttes dynastiques. Quant à Rome, elle fut distraite par ses guerres civiles (Marius contre Sylla), puis occupée par les guerres contre Mithridate.

Mais ces circonstances ne suffisent pas à expliquer à elles seules, la prodigieuse aventure de Tigrane, cette conquête du Moyen-Orient qui fut la grande œuvre de sa vie. Elle ne fut possible que parce qu'il disposait lui-même d'un pays fort, qui s'était développé pendant un siècle de vie indépendante et de luttes, habité par une race guerrière de montagnards qui lui fournit les éléments de sa puissance militaire. Rien ne put tenir pendant longtemps en face de la cavalerie cuirassée arménienne, aidée par une excellente infanterie et par des pionniers qui incarnaient déjà ce génie de la construction que l'on retrouvera vivant, à travers des siècles, dans les artisans et architectes arméniens.

La politique de Tigrane, ses conceptions, le fait qu'il n'annexa pas simplement la plupart de ses conquêtes mais les réduisit au statut d'États feudataires, leur permettant de conserver leurs rois, qui devinrent ses tributaires, contribua aussi probablement à amoindrir certaines résistances.

(1) WIGRAM, *The Assyrians and their neighbours*, Londres, 1929, p. 19-20.



Ce furent tous ces facteurs qui favorisèrent ses desseins et ses ambitions et lui permirent de faire de l'Arménie la plus grande puissance, la dominatrice du Moyen-Orient, puis de lui conférer le rôle historique qu'elle assumait lorsqu'elle sembla devenir, pour un temps, le centre de ralliement de l'Orient contre l'expansion de Rome.

Cette mobilisation de l'Orient contre Rome ne réussit pas et aboutit au désastre de Tigranocerte. Par contre, Tigrane trouva après cette catastrophe assez de force, de vaillance et de ressources dans le peuple arménien lui-même, pour tenir en échec les armées de Rome dans une campagne mémorable et forcer à la retraite un de ses plus illustres généraux.

Mais l'issue de ce duel avec la plus grande puissance du monde devait fatalement tourner au désavantage de l'Arménie, pour de nombreuses raisons différentes dont nous avons souligné quelques-unes dans le paragraphe précédent.

En face de Pompée, qui joignait les ressources de la diplomatie romaine à celle de l'art de la guerre, Tigrane, assailli de tous côtés, trahi par son fils, fut obligé de s'incliner.

Peut-être que sans une ambition exagérée, en se donnant pour but la création d'une Arménie forte et homogène et non celle d'un empire du Moyen-Orient, il aurait trouvé le compromis qui aurait évité ce conflit dont les conséquences furent funestes non seulement pour l'Arménie, mais pour tout le Moyen-Orient et Rome elle-même.

Comme l'a écrit Jacques de Morgan : si les ambitions de Mithridate étaient opposées aux vues de la politique asiatique de Rome, il n'en était pas de même en ce qui concerne l'Arménie. Ce royaume intermédiaire entre les possessions de Rome et les Parthes hostiles rendait à Rome de grands services, par son existence même<sup>1</sup>. « Tigrane a été un très grand prince, un habile homme de guerre et il eût été un profond politique si Mithridate ne l'avait entraîné vers des ambitions disproportionnées. Plus de prévoyance lui eût permis de fonder un empire durable. Fatalement un jour l'Arménie serait devenue l'instrument de Rome contre les Parthes, mais il ne dépendait que de lui de faire d'elle une alliée de la République et non une servante. La haute intelligence de Tigrane II, le sang courageusement versé par la nation arménienne méritaient d'autres fruits que la récolte amère des années qui allaient suivre<sup>2</sup> ».

L'œuvre de Tigrane ne fut toutefois pas vaine. Certaines de ses réalisations les plus importantes survécurent à toutes les vicissitudes du sort. Ce fut par exemple le cas pour cette unité qu'il

(1) MORGAN, p. 72.

(2) MORGAN, p. 81.



conféra au pays. Cette réunion de l'Arménie Majeure et de l'Arménie Mineure en un État homogène permit à l'Arménie de subsister, non plus il est vrai comme une grande puissance, mais comme un État tampon entre Rome et l'Iran, pendant encore près de cinq siècles<sup>1</sup>. Enfin, comme le remarque aussi Toynbee, c'est du règne de Tigrane que datent les liens de l'Arménie avec l'Occident. Avant Tigrane, l'Arménie était isolée dans un monde oriental. Tigrane relâcha ces anciens liens et en établit de nouveaux avec l'Occident.

Quant à Rome elle ne retira, ainsi qu'on va le voir, qu'un mince profit de cet amoindrissement de la puissance arménienne qui résulta de la guerre. Elle avait désormais par trop humilié une dynastie, par trop affaibli un État tampon qui était un contre-poids naturel, seul capable d'amoindrir la puissance de ces Parthes insaisissables avec lesquels elle va se trouver maintenant en guerres constantes, guerres qui se prolongeront à travers les siècles, même après que Rome ait cédé la place à Byzance et que l'Iran des Parthes ait été remplacé par l'Iran des Sassanides.

---

(1) A. TOYNBEE, *A summary of Armenian History*, Londres, 1916, p. 601.

## CHAPITRE IV

### LE ROYAUME D'ARMÉNIE ENTRE ROME ET LES PARTHES

---

La suzeraineté de Rome sur l'Arménie a joué dans l'histoire un rôle analogue à la suzeraineté des Empereurs allemands sur l'Italie. Quoique purement nominale, elle fut toujours considérée comme une usurpation et fut une cause constante de guerres.

MOMMSEN.

#### *Les Parthes*

Il convient, avant d'aborder ce chapitre, de dire quelques mots sur cette grande puissance mystérieuse dont nous avons déjà mentionné l'apparition dans les pages précédentes et qui est graduellement devenue le dangereux puis l'utile voisin de l'Arménie et l'inconquérable adversaire de Rome.

Rawlinson, dans son livre, écrit, a-t-il dit, dans le but de revendiquer pour les Parthes la place que l'histoire, moins équitable envers eux que les Romains, leur doit, a rappelé que l'Iran sous les Parthes fut, avec la Germanie, le seul contre-poids à la toute-puissance romaine<sup>1</sup>. Les historiens anciens, a remarqué Chapot, n'ont pas méconnu ce dualisme et ce sont les historiens modernes qui l'ont négligé en commettant l'erreur de considérer les Parthes comme de simples barbares alors qu'ils représentaient une grande force organisée et une civilisation qui, sans atteindre le niveau de celle des Sassanides, n'en fut pas moins réelle.

Les Parthes ont dominé l'Iran et la majeure partie de la Mésopotamie de l'an 200 avant J.-C. jusqu'en l'an 225 après J.-C. Nous avons déjà rappelé que lorsque l'Empire des Perses se fut écroulé sous les coups d'Alexandre le Grand, la civilisation hellé-

(1) George RAWLINSON, *The Sixth Great Oriental Monarchy, Parthia*, Londres, 1893.



nique déborda sur tout le Moyen-Orient. Lorsque, après la mort d'Alexandre, son immense empire fut partagé par ses généraux, l'Iran se trouva placé pour un temps sous la domination des Séleucides de Syrie. Mais dès le début du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les Parthes, venant du Nord, envahirent l'Iran et parvinrent à dominer ce pays ainsi qu'une partie de la Mésopotamie, qu'ils réunirent avec l'Iran, en un grand empire qui allait subsister pendant quatre siècles.

On n'est pas fixé sur l'origine de ces Parthes qui allaient fournir à ce nouvel empire ses éléments dirigeants. On pense qu'ils étaient d'origine scythe. Comme ces hardis chevaucheurs, dont Bossuet a dit qu'ils ont fait des courses plutôt que des conquêtes, les Parthes étaient d'admirables cavaliers. Ils passaient une partie de leur vie à cheval et on retrouve incontestablement des traits nomades dans leur caractère.

En ce qui concerne leurs institutions, on doit relever que leurs rois appartenaient à la maison des Arsacides qui allait donner à l'Arménie une de ses dynasties. Ils avaient deux capitales, une capitale d'été Ecbatan (Hamadan) en Iran, et une capitale d'hiver, Ctésiphon en Mésopotamie.

Leur politique et système d'administration vis-à-vis des nations ou pays qu'ils avaient subjugués étaient basés sur le principe d'une large décentralisation.

Les provinces étaient laissées sous le gouvernement d'une espèce de vice-roi choisi parmi les familles nobles du pays. Les Parthes avaient pour principe de se mêler le moins possible aux affaires locales, se contentant de demander le versement d'un tribut annuel et éventuellement la fourniture de contingents. Ils firent même plus. Ils concédèrent aux cités de leur empire, dont beaucoup étaient grecques ou influencées par l'esprit hellénique, ayant été fondées par Alexandre le Grand, une large autonomie municipale.

Les Parthes subirent eux-mêmes l'influence hellénique. Ainsi la langue grecque était à l'honneur à leur cour. Ils avaient compris qu'avec la soumission du monde grec à Rome et la défaite du Pont et de l'Arménie qui en furent les derniers champions, l'influence hellénique avait cessé de présenter pour eux un danger du point de vue politique pour rester au contraire un facteur de civilisation.

Quant à la force militaire des Parthes, elle était presque exclusivement basée sur leur cavalerie légère composée d'archers à cheval, représentant un extraordinaire instrument pour leur tactique faite d'attaques en surprise, d'harcèlements et de fuites rapides. « Impossible d'échapper à leur poursuite ou de les



atteindre dans leur fuite. Ils ont des traits inconnus qui vous frappent avant qu'on ait pu voir la main qui les a lancés<sup>1</sup> ».

Ce qui leur manquait, c'était une troupe de choc, une cavalerie cuirassée, ainsi que des troupes de siège, des pionniers et des ingénieurs militaires. C'étaient là précisément les armes où les Arméniens excellaient, et ceci explique en partie le prix qu'ils attachèrent aux Arméniens dont ils essayèrent constamment de s'assurer la collaboration.

Cette faiblesse des Parthes les rendaient impuissants devant les places fortes, car ils ne possédaient ni les connaissances techniques ni le matériel nécessaire à la guerre de siège. C'est la raison pour laquelle ils pénétrèrent rarement de vive force en Arménie, mais seulement lorsque les Arméniens étaient disposés à les accueillir comme des alliés et à leur ouvrir leurs places fortes. C'est aussi pour cette raison que Rome, après qu'elle eut renoncé, à la suite des échecs retentissants de ses premières campagnes, à écraser définitivement la puissance parthe, érigea le long de la frontière de l'Euphrate une série de forteresses pour protéger la frontière orientale de l'Empire.

La politique des Parthes vis-à-vis de l'Arménie peut se diviser en deux périodes distinctes. Au début, ils eurent l'ambition de réunir l'Arménie à leur Empire, comme ils l'avaient fait pour la Mésopotamie. Les Arméniens, qui les considérèrent comme les grands ennemis de leur pays, défendirent et préservèrent leur indépendance dans une série de guerres menées par les souverains de la dynastie d'Artaxias au II<sup>e</sup> et au I<sup>er</sup> siècles avant notre ère.

Ensuite, lors de l'apparition dans le Moyen-Orient de la puissance et de la menace représentée par Rome, la politique des Parthes vis-à-vis de l'Arménie changea et tous leurs efforts tendirent non à absorber l'Arménie, mais à préserver l'existence de cet État tampon et à empêcher à tout prix son annexion par Rome ou même simplement une suzeraineté trop complète de Rome sur l'Arménie.

C'est ce qui fait dire à Chapot que « les Parthes qui eurent toujours une certaine modération dans leurs visées sur l'Arménie, avaient abandonné l'idée d'un accaparement de ce pays<sup>2</sup> ».

La plupart des longues guerres des Parthes contre Rome pendant les premiers siècles de notre ère ont été dues à cet effort continu de leur part pour effacer tout vestige de suzeraineté romaine en Arménie. Leur dessein était d'empêcher les Romains de faire de l'Arménie une place d'armes menaçant leurs possessions. Même

(1) PLUTARQUE.

(2) V. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate, de Pompée à la Conquête arabe*, Paris, 1907.



dans les périodes où la suzeraineté romaine sur l'Arménie était toute nominale, les Parthes continuèrent leurs incessants efforts.

Quant aux Arméniens, ils furent au début des alliés de Rome contre leurs anciens ennemis. Mais après le traitement que la politique aveugle de Marc Antoine et la cupidité de Cléopâtre infligèrent à leur pays et à leur roi, leurs sympathies se tournèrent le plus souvent vers les Parthes, puissance relativement plus faible, donc moins dangereuse que Rome, et dont la politique ne visait désormais plus à la conquête de l'Arménie, mais simplement au maintien de son indépendance.

Plus tard cette tendance de l'Arménie à regarder du côté des Parthes plutôt que du côté de Rome fut renforcée par l'avènement sur le trône d'Arménie de la dynastie d'origine parthe des Arsacides et dont le premier représentant, le vaillant roi Tiridate, sut gagner par son courage et ses qualités l'affection des Arméniens.

#### *Artavazd III (56-34)*

Ainsi que nous l'avons déjà vu, Tigrane le Grand régna encore dix ans après sa défaite. Il semble qu'il resta pendant cette période fidèle à ses engagements et se conduisit comme un ami et un allié du peuple romain.

A sa mort en 56, un de ses fils, Artavazd, lui succéda. C'était un prince d'une grande culture. Il allait régner pendant plus de vingt ans et son règne allait avoir une influence très grande, dans le sens défavorable, sur les relations de Rome et de l'Arménie<sup>1</sup>. Ce fut pendant ce règne que Rome a probablement perdu la possibilité de s'assurer en l'Arménie un allié constant contre les Parthes.

Et ceci principalement par la faute de Rome, parce qu'elle eut le malheur d'être représentée en Orient d'abord par Crassus, ce vieillard cupide qui n'avait d'autre mérite que son immense fortune et qui entraîna Rome dans un des plus grands désastres militaires de son histoire. Ensuite par Marc Antoine, soldat courageux, mais homme d'État médiocre qui, surtout après être tombé sous l'influence de Cléopâtre, compromit gravement les véritables intérêts de Rome.

#### *La campagne de Crassus contre les Parthes*

En l'an 60, donc vers la fin du règne de Tigrane II, Pompée, Crassus et César avaient constitué à Rome le premier triumvirat

(1) Voir sur le règne d'Artavazd III, ASDOURIAN, *Die politischen Beziehungen zwischen Armenien und Rom*, Thèse, Université de Fribourg, 1911, p. 52-65.



par lequel ils se partageaient en quelque sorte le monde. Nous les classons dans cet ordre car à ce moment Pompée dominait les autres par sa gloire. Crassus n'avait d'autre titre que celui d'être un ploutocrate fabuleusement riche. Quant à César ce n'était encore qu'un politicien, fin, cultivé, habile et débauché (« Il avait tous les vices et pas un défaut », a dit de lui Tacite).

Dans ce partage, Crassus reçut l'Orient et en 56 il se lança dans sa grande aventure, la guerre contre les Parthes, cette dernière grande puissance non encore vaincue et qui menaçait par ses entreprises et son existence même, la frontière orientale de l'Empire.

Artavazd III, roi d'Arménie, devint obligatoirement l'allié de Rome, en raison du statut conféré à l'Arménie par Pompée. Il proposa à Crassus un plan de campagne rationnel qui consistait à amener l'armée romaine en Arménie, où elle aurait trouvé une base sûre, des approvisionnements, et de là frapper l'Iran proprement dit, tout proche, véritable fondation de la puissance des Parthes, alors que la Mésopotamie où ils avaient transporté leur capitale n'était que la partie accessoire de leur domaine. Cette dernière, avec ses immenses étendues plates et ses parties désertiques, se prêtait du reste tout particulièrement à cette guerre de harcèlement qui était la tactique par excellence de la cavalerie légère parthe, alors que dans les montagnes d'Arménie et du nord de l'Iran l'armée romaine aurait trouvé un terrain plus favorable pour une bataille rangée.

Mais, soit par présomption, soit par cupidité, voulant s'emparer avant tout et le plus tôt possible de la capitale des Parthes, Ctésiphon, avec ses trésors, Crassus rejeta ce plan et marcha directement avec sept légions (42.000 hommes) de la Syrie à la Mésopotamie passant par Biredjik, Tigranocerte et Nissibe. Il avait avec lui 6.000 cavaliers arméniens que Artavazd III lui avait envoyés, ainsi que le chef arabe Abgar avec un contingent.

Pendant ce temps le roi parthe mobilisait et concentrait son armée à la fois contre les Romains venant de l'ouest et, au nord, contre l'Arménie alliée de Rome.

Harcélée par la cavalerie parthe, avançant avec peine dans un pays (la Mésopotamie) dépourvu d'eau, trahie par le chef local Abgar, l'armée romaine fut finalement en grande partie anéantie à la bataille de Carrhes (Harran). Crassus se suicida. Cassius, qui prit le commandement des survivants, regagna la Syrie après une retraite terrible.

Les historiens romains, en fait surtout Plutarque, si intéressants, mais si tendancieux, ont accusé le roi d'Arménie d'avoir une part de responsabilité dans ce désastre en rappelant en Arménie les 6.000 cavaliers qu'il avait prêtés à Crassus. En réalité, Artavazd



avait un besoin urgent de toutes ses troupes, car l'Arménie abandonnée à ses propres forces, se trouvait attaquée par le gros des armées parthes.

Le seul fait que le roi parthe Orodes commandait en personne l'armée parthe envahissant l'Arménie et qu'il n'opposa à Crassus qu'une partie de son armée commandée par son principal lieutenant, suffit à révéler la distribution relative des forces parthes et où se trouvait le centre de gravité de leur effort.

Après le désastre subi par Crassus et la retraite des débris de l'armée romaine en Syrie, il était impossible pour l'Arménie de continuer à supporter, en quelque sorte à bras tendu, tout le poids de la lutte et le roi Artavazd III fut obligé de traiter avec les Parthes.

Il fut réduit à accepter leurs conditions : l'abandon aux Parthes du sud de l'Arménie et la conclusion d'une alliance avec eux. Cette alliance fut scellée par le mariage de la sœur du roi d'Arménie avec l'un des fils du roi des Parthes.

Ce n'est pas sans doute de gaieté de cœur que Artavazd III se lia ainsi à une puissance, les Parthes, que son père et la plupart des Arméniens considéraient alors comme les plus grands ennemis de leur pays. Mais aucune autre ligne de conduite n'était possible après le désastre qui avait amené l'écroulement de la puissance romaine dans le Moyen-Orient.

Pendant les années qui suivront, Rome absorbée par la grande lutte de César contre Pompée ne put rétablir sa position. Seul, réfugié à Antioche, Cassius, le successeur de Crassus, parvint à maintenir cette région, comme une tête de pont isolée, face à la toute-puissance des Parthes.

Dans la lutte de Pompée contre César, l'Arménie, malgré sa situation difficile, tint à témoigner sa reconnaissance au grand homme de guerre qui l'avait vaincue mais ménagée. Une armée arménienne sous les ordres du général Magabatès se rendit en Grèce et en Épire pour aider Pompée<sup>1</sup>. Après la défaite de Pompée (48), ce corps arménien, qui ne fut pas engagé à la bataille de Pharsale, rentra en Arménie.

### *Le plan de César*

César, une fois maître absolu de Rome, résolut de venger la défaite de Crassus. On sait qu'il se préparait à entreprendre une grande campagne pour punir les Parthes quand il périt, sous les poignards des conspirateurs, en plein Sénat.

(1) APPIEN.



Le plan d'opération qu'il avait adopté et qui fut plus tard celui suivi par Marc Antoine, était le même que celui suggéré par Artavazd à Crassus, c'est-à-dire marcher sur l'Arménie et de là frapper les Parthes au cœur même de leur puissance, en Iran, débordant et évitant ainsi la Mésopotamie dont la configuration et les caractéristiques se prêtaient si bien à la tactique parthe et dont la conquête même n'aurait pas obligatoirement amené l'écroulement de leur puissance.

« Le plan de César consistait à réunir en Arménie, vers ce qu'on appelle aujourd'hui le plateau d'Erzeroum, environ 100.000 hommes, tant légionnaires qu'auxiliaires orientaux, de grandes provisions et un immense parc de siège. Partant de là traverser un pays riche, peuplé et ami des Romains (l'Arménie) pour arriver jusqu'à l'Araxe, marcher sur la capitale de la Médie Atropatène (région actuelle de Tabriz) grand État vassal des Parthes. Si les Parthes accouraient au secours du roi vassal, l'armée romaine livrerait les batailles décisives dans un endroit favorable, en ayant ses derrières à couvert. Si les Parthes l'abandonnaient à son destin, la Médie serait la première étape de la conquête, la base des opérations d'où l'armée romaine repartirait ensuite pour envahir la Perse<sup>1</sup> ».

*La campagne de Marc Antoine contre les Parthes (an 36 avant J.-C.)*

Ce grand plan fut repris en l'an 36 par Marc Antoine. Il quitta la Syrie au printemps avec neuf légions, accompagné jusqu'à l'Euphrate par Cléopâtre qu'il venait d'épouser. Il traversa l'Euphrate près de Biredjik, puis se dirigea par Mélitène (Malatia) et Salata vers le plateau actuel d'Erzeroum où il fut rejoint par six autres légions. Le roi d'Arménie, dont il allait traverser les États, et le roi du Pont se placèrent à ses côtés, l'Arménie lui fournissant un contingent de 6.000 cavaliers et de 10.000 fantassins. Au total l'armée de Marc Antoine comptait plus de 100.000 hommes. Les Parthes, eux, mirent en ligne environ 50.000 hommes, dont 40.000 cavaliers.

Mais Marc Antoine, soit qu'il fût pressé de retourner dans les bras de Cléopâtre, soit que, comme le dit Ferrero, la situation politique à Rome, son conflit avec Octave, lui imposât la nécessité de vaincre à bref délai, commit alors une grande erreur. Au lieu de n'avancer que graduellement avec toute son armée, ou même d'hiverner en Arménie, désireux de précipiter la campagne, il se

(1) FERRERO, *Grandeur et Décadence de Rome*, Paris, 1924, IV, p. 90.



porta en avant, laissant derrière lui son parc de siège qui n'avancait que plus lentement.

La marche du parc de siège eut lieu par la vallée de l'Araxe (direction actuelle Erzeroum-Érivan-Djoulfa) alors que Marc Antoine prit avec le gros des troupes une route plus directe (probablement la direction actuelle Bassen-Alachquert-Bayazid, peut-être même la direction actuelle Erzeroum-Khnis-Mouch-Van), et vint mettre le siège devant la forteresse de Phraaspe (au sud de la ville actuelle de Tabriz) capitale de la Médie. Mais pendant ce temps les Parthes, utilisant brillamment la situation, allèrent attaquer à Gazaca le lourd convoi comprenant tout le parc de siège et le détruisirent.

Sans son matériel de siège, continuellement harassé par la cavalerie parthe qui, sous le commandement du roi parthe Phraate, tout en refusant une grande bataille, attaquait continuellement son armée, Marc Antoine ne put venir à bout de la ville de Phraaspe. A l'approche de l'hiver, il leva le siège et commença sa retraite en octobre. Ce fut une opération remarquable, réalisée pendant 500 kilomètres dans un pays ennemi, où l'armée fut continuellement attaquée par 40.000 hommes faisant partie de cette terrible cavalerie parthe à laquelle on peut appliquer les mots d'Ardant du Picq « essaim de mouches qui toujours harcèle et, à la moindre faute, tue ». L'armée romaine arriva enfin en Arménie, traversant l'Araxe probablement près de Djoulfa, et fut enfin dans un pays ami où elle put se ravitailler et s'écouler tranquillement.

La campagne se terminait donc par un grand échec, malgré le courage et l'énergie déployés par Marc Antoine. Du seul point de vue des marches, des étapes accomplies, cette campagne est une des plus remarquables de l'histoire.

Mais elle se terminait par un échec, alors que la situation politique générale du monde romain rendait indispensable une victoire. « La retraite de Perse, dit Ferrero, fut pour Marc Antoine ce que la retraite de Russie fut pour Napoléon, le commencement du déclin. C'est en partie grâce à elle qu'Octave est devenu Auguste ».

Marc Antoine essaya d'abord de camoufler cette défaite en une victoire dans ses rapports à Rome. Puis, lorsque la nouvelle de l'échec se répandit, il chercha un bouc émissaire dans la personne du roi d'Arménie Artavazd III, alors qu'en réalité celui-ci avait sauvé les débris de l'armée romaine en leur accordant un refuge en Arménie où ils furent protégés et ravitaillés. Sur le moment Marc Antoine remercia Artavazd III de ce que l'Arménie fit pour son armée. Voici du reste comment Plutarque lui-même raconte l'arrivée des restes de l'armée romaine en Arménie : « Ils atteignirent l'Araxe, frontière entre la Médie et comme si, étant



sortis de la mer, ils eussent vu alors seulement ce pays, ils l'adorèrent et tout éplorés, ils s'embrassèrent remplis de joie. S'avancant dans ce pays fertile, ils goûtèrent de tout sans mesure après les privations souffertes ».

Les insinuations auxquelles Plutarque se prête ensuite et auxquelles se joint Strabon au sujet de l'attitude d'Artavazd sont réduites à néant par le fait même que ce n'est que grâce à l'Arménie alliée, que Marc-Antoine put sauver les débris de son armée. Elles sont du reste dans la tradition constante de la majorité des historiens romains qui ne veulent pas expliquer un échec romain autrement que par la trahison des alliés<sup>1</sup>.

De retour à Antioche, Marc Antoine passa son temps en des fêtes scandaleuses en compagnie de Cléopâtre. Puis, suivant les conseils perfides de Cléopâtre qui désirait s'emparer des richesses de l'Arménie et placer un de leurs enfants sur son trône, il attira traîtreusement près de lui, à Nicopolis, le roi d'Arménie, qu'il avait auparavant remercié pour l'aide prêtée à l'armée romaine pendant sa grande retraite et le fit prisonnier avec la reine et deux de ses fils.

Conduits devant Cléopâtre, qui était la véritable instigatrice et l'âme de toute cette politique, Marc Antoine complètement dominé par elle, n'étant qu'un instrument docile, les membres de la famille royale arménienne eurent une attitude digne qui impressionna tous les Romains présents, mais qui ne pouvait faire d'effet sur Cléopâtre. « Bien que pressés de plusieurs personnages et recevant des espérances de plusieurs côtés, ils ne lui exprimèrent pas un mot de supplication ni ne se prosternèrent devant elle. Ils gagnèrent la réputation de courageuses personnes, mais pour cette raison toutefois ils souffrirent de beaucoup de maux<sup>2</sup> ».

Cléopâtre les soumit à la torture pour se faire indiquer les endroits où étaient entassées et cachées les richesses du royaume d'Arménie. Puis Cléopâtre et Marc Antoine firent envahir l'Arménie par leurs armées et placèrent sur le trône d'Arménie le jeune Alexandre, l'aîné des enfants qu'ils avaient eus de leur union.

Toute l'Arménie fut pillée par l'armée romaine, les trésors royaux emmenés en Égypte où ils servirent à satisfaire la cupidité de Cléopâtre. Les troupes d'occupation mirent à sac le pays. Elles ne respectèrent même pas le sanctuaire sacré de la déesse Anahîde.

(1) Ces insinuations ont été reprises pour leur compte par certains historiens. Consulter, au contraire, au sujet de cette campagne, le récit très objectif de Моммсен, *Römische Geschichte*, Berlin, 1919, tome V, p. 364-367.

(2) Dion Cassius.



Tous ces crimes, Marc Antoine les commit sous l'impulsion de Cléopâtre et de ses conseillers. Au contraire, les quelques Romains qu'il avait conservés autour de lui, dépositaires de la véritable tradition et de la politique romaine vis-à-vis de l'Arménie, firent tout ce qu'ils purent pour l'en dissuader. Ils comprenaient que l'occupation par la force et le pillage de l'Arménie, l'incarcération puis l'assassinat de son roi, risquaient d'aliéner à jamais l'amitié et la fidélité d'un État dont l'alliance et la coopération étaient indispensables contre les Parthes.

La captivité, puis l'assassinat d'Artavazd III, la conquête, puis le pillage de l'Arménie par les forces de Marc Antoine et Cléopâtre marquent un tournant décisif de l'histoire des rapports de l'Arménie et de Rome. Jusqu'ici, entre Rome et ses ennemis les Parthes, l'Arménie avait suivi Rome.

A partir de ce moment, malgré la modération d'Auguste et de ses successeurs, une partie importante de la noblesse féodale arménienne, constituant ce qu'on peut appeler le « parti national », se tourna constamment du côté des Parthes en qui elle voyait un garant naturel de l'indépendance arménienne.

### *Artaxias II*

A peine le fils de Marc Antoine et de Cléopâtre était-il installé par la force des armes sur le trône d'Arménie, qu'une grande insurrection nationale le chassa, installa sur le trône un des fils d'Artavazd III sous le titre d'Artaxias (ou Artachès) II. Les armées de Marc Antoine réoccupèrent alors le pays. Artaxias II se réfugia à la cour du roi parthe, toujours en guerre avec Rome. Alexandre remonta sur le trône d'Arménie. Il y régna de 34 à 31 sous la protection des forces romaines.

Mais au moment de la phase finale de sa lutte contre Octave, Marc Antoine fut obligé de retirer ses forces d'Arménie. Avec l'aide du roi des Parthes, Artaxias II rentra en Arménie et réoccupa son trône. Il y régna de l'an 30 à l'an 20. Il se montra digne de la tradition de ses ancêtres et mérita le titre de « Philhellène ». Lorsqu'il apprit que Cléopâtre, par un dernier acte de vengeance avait fait trancher la tête de son père le roi Artavazd III qu'elle retenait prisonnier, Artaxias II fit mettre à mort tous les Romains qui se trouvaient en Arménie, acte regrettable puisqu'il rendait impossible une réconciliation éventuelle avec Octave, le futur Auguste, qui, sans cela, aurait été bien disposé envers l'adversaire de Marc Antoine et de Cléopâtre.

Lorsque Marc Antoine avait attiré le roi Artavazd III dans un guet-apens, Octave avait stigmatisé l'acte de son rival et avait



déclaré que Marc Antoine, en faisant prisonnier le roi d'Arménie par la ruse et en le chargeant de chaînes, avait déshonoré le nom romain<sup>1</sup>.

*Auguste et sa politique vis-à-vis de l'Arménie*

Lorsqu'Octave, après sa victoire sur Marc Antoine monta en 27 sur le trône de Rome, devenant le premier empereur sous le titre et le nom d'Auguste, on crut que sa première tâche serait de vaincre les Parthes et de reconquérir l'Arménie.

Il n'en fut rien. Il se contenta de libérer et d'amener à Rome le prince arménien Tigrane, fils d'Artavazd III et frère d'Artaxias II que Cléopâtre retenait prisonnier après l'exécution de son père. Auguste comprit l'importance de posséder, suivant un des principes les mieux établis de la politique romaine, un souverain de « rechange ». Tigrane vécut à Rome où il reçut une instruction et une formation propre à le préparer aux devoirs d'un souverain. Ceci était bien dans la tradition d'Auguste qui fit plus tard de sa demeure une sorte de somptueux collège d'instruction pour les futurs souverains vassaux de Rome, créant ainsi un puissant organe d'expansion de l'influence romaine dans les États alliés.

Pendant près de dix ans, Auguste sembla délaisser les affaires d'Orient. Artaxias II continuait à régner en Arménie, comme allié du roi parthe Phraate, vainqueur des Romains. Ce ne fut que vers l'an 20 qu'Auguste résolut à régler les affaires d'Orient. Grand homme politique, mais médiocre homme de guerre, il appliqua le principe : montrer la force pour ne pas avoir à s'en servir. Il se rendit en Syrie avec une forte armée. En même temps il fit venir Tibère de Macédoine en Asie Mineure, à la tête d'une grande force militaire. Le roi parthe Phraate, plutôt que d'affronter la force romaine, préféra accepter les conditions d'Auguste.

Ces conditions de paix comprenaient sur le plan que l'on peut appeler sentimental ou psychologique, la livraison des étendards romains capturés par les Parthes lors du désastre de Crassus. Sur le plan politique, elles impliquaient la reconnaissance de la suzeraineté romaine sur l'Arménie.

En Arménie même la vue de cette grande démonstration de la force romaine amena des effets parallèles. Artaxias II fut assassiné par un parti soudoyé par l'or romain et son frère Tigrane, amené de Rome, fut placé sur le trône d'Arménie sous le titre de Tigrane III. Désormais l'Arménie reprenait le statut d'un pays autonome et allié de Rome, sur lequel cette dernière exerçait une

(1) DION CASSIUS.



suzeraineté plus ou moins effective. D'où la célèbre phrase d'Auguste : « Armenia capta ».

Mais cette solution de la question orientale par Auguste n'alla pas sans soulever de vives critiques à Rome où une forte fraction soutenue par l'opinion publique demandait l'écrasement des Parthes par la force des armes et l'annexion pure et simple de l'Arménie. Auguste justifia sa politique de modération par un message au Sénat qui disait en substance « n'est bon à prendre que ce qui est bon à garder ».

La politique de ce grand homme d'État vis-à-vis de l'Arménie peut être résumée comme suit : Il sentait que Rome ne pouvait laisser ce pays aux Parthes, car maîtres de l'Arménie ceux-ci domineraient le Moyen-Orient et représenteraient un danger constant pour les possessions romaines (Asie Mineure, Cilicie, Syrie).

D'autre part occuper et annexer l'Arménie à l'Empire romain était difficile. Non seulement parce que cela impliquait une guerre perpétuelle avec les Parthes, mais aussi parce qu'occuper l'Arménie signifiait venir en contact avec les peuples guerriers et sauvages du Caucase, avec une série continue d'interventions. Auguste se rallia donc à la solution d'une Arménie autonome mais alliée, une Arménie qui resterait un État propre. Les intérêts de Rome étaient non d'annexer ce pays, mais d'en faire un État tampon. La seule garantie que Rome devait exiger c'était de toujours avoir sur le trône d'Arménie un souverain qui lui fût favorable<sup>1</sup>.

Les Arméniens semblaient attachés à leur souverain Artaxias II, fils de leur roi assassiné par Marc Antoine et Cléopâtre. Auguste n'avait rien contre cette dynastie glorieuse des Artaxias qui avait fourni à l'Arménie ses plus grands rois. Mais le sentiment romain, l'opinion publique ne pouvait accepter le maintien sur le trône d'un souverain qui, rééditant l'acte de Mithridate, avait ordonné lorsqu'il reçut la nouvelle de l'exécution de son père, la mise à mort de tous les Romains résidant dans ses États.

Auguste lui substitua donc sur le trône d'Arménie son frère Tigrane auquel il avait donné refuge à Rome et qu'il tenait en quelque sorte en réserve.

La solution d'Auguste, empreinte de son génie constructeur, de sa modération, aurait dû suffire pour assurer, ensemble avec la force romaine, le résultat désiré, c'est-à-dire une Arménie alliée constituant un fort État tampon et étroitement attachée à Rome. Il n'en fut malheureusement rien et l'Arménie restera, comme on va le voir, une cause de soucis constants pour la politique romaine.

(1) MOMMSEN, V, p. 370.



Et ceci principalement parce que la politique de Marc Antoine et de Cléopâtre, leur acte de trahison en attirant le roi d'Arménie dans un guet-apens, puis son assassinat, joint à l'occupation et au pillage de l'Arménie, avaient dressé à tout jamais contre Rome une partie importante de l'Arménie, de la noblesse arménienne qui considérera désormais Rome et non plus les Parthes comme le plus grand et le plus dangereux ennemi de son pays.

*Les derniers souverains de la dynastie  
d'Artaxias (20 avant J.-C. à 2 après J.-C.)*

Tigrane III régna de l'an 20 à l'an 12, et fut suivi de Tigrane IV (12-1). Ces derniers règnes des souverains de la dynastie d'Artaxias furent marqués par des luttes intérieures qui affaiblirent l'Arménie. Il faut renoncer à relater dans le détail, dans le cadre de cet ouvrage, cette mêlée où les partis et les intérêts s'enchevêtrèrent et qui fit connaître, à l'Arménie, pendant certaines années, un état voisin de l'anarchie.

Le parti national, soutenu par les Parthes dont l'intérêt exigeait une Arménie entièrement indépendante, se dressa contre l'influence romaine représentée par une minorité de la noblesse qui touchait du reste des subsides de Rome ainsi que par certains rejetons de grandes familles qui avaient été éduqués à Rome et qui se tournaient instinctivement vers l'Occident. Il en résulta une série de luttes intérieures et de coups de force dirigés contre les souverains suspects de se montrer trop dociles vis-à-vis de Rome.

*Entre la dynastie d'Artaxias et celle des Arsacides (2 à 53)*

A la mort de Tigrane IV, qui fut le dernier roi de la dynastie d'Artaxias, Auguste envoya en Arménie un de ses fils adoptifs, Caius César, avec une armée pour faire offrir le trône d'Arménie à Ariobarzane qui était déjà roi de la Médie Atropatène (région de Tabriz). Les Arméniens l'agrèèrent, rapporte Tacite, à cause de sa remarquable beauté et de son grand courage.

Mais son installation sur le trône d'Arménie n'alla pas sans difficulté. En tant que candidat nommé par Rome, il eut à lutter contre une grande insurrection des éléments arméniens opposés à Rome et ce fut au cours de ces luttes que Caius César reçut la blessure dont il mourut quelques mois plus tard.

Le mécontentement en Arménie était d'autant plus grand que Caius César, qui était lui-même honnête (« il avait, dit Ferrero, pour les concussions l'horreur naturelle aux jeunes aristocrates nés riches grâce aux concussions de leurs ancêtres ») était entouré d'un



cercle de jeunes Romains inexpérimentés, prétentieux et corrompus, principalement Marcus Lollius, qui était moins attaché à régler les questions d'Orient qu'à soutirer de nouveaux trésors pour grossir son immense fortune. Du reste Caius César le chassa lorsqu'il découvrit ses méfaits.

Ariobarzane I<sup>er</sup> régna de l'an 2 à l'an 11 : son fils Ariobarzane II (aussi désigné sous le nom d'Artavazd V) lui succéda. Avec lui la période des troubles recommença. « L'année suivante, rapporte Dion Cassius, les Arméniens se battirent entre eux sans rien faire d'autre ».

Aussi légitime que fût à l'origine l'opposition du parti national hostile à Rome, il faut bien reconnaître qu'avec le temps l'ambitieuse noblesse arménienne, soudoyée et travaillée par les pays voisins, commençait à perdre toute raison. Le sentiment national se dissolvait chez elle. Ce fut l'époque des seigneurs féodaux assassins de leurs rois, traîtres à leur patrie. Ils haïssaient leurs légitimes souverains dont ils connaissaient le pouvoir et désiraient l'absence d'un maître pour jouir d'une liberté qui parut plus grande, mais qui préparait une humiliante soumission à l'étranger<sup>1</sup>.

L'Arménie ne connut un certain calme que pendant une courte période, après l'an 17 où Germanicus vint en Arménie avec son armée pour y placer sur le trône Artaxias III (Artachès) aussi appelé Zenon, que Mommsen décrit comme « grand buveur mais plein de courage » et connaissant à fond le pays, ses particularités et ses besoins. Pendant son règne qui se termina en 34, l'Arménie jouit d'un calme relatif. Puis les luttes intérieures et les interventions extérieures reprirent surtout après que les Romains eurent placé sur le trône Mithridate, frère du roi des Ibères (Géorgiens), un criminel sans scrupule. Ce dernier fit bientôt assassiner son frère pour placer sur le trône d'Arménie son propre fils Rhadamiste<sup>2</sup>.

Les Arméniens furent horrifiés par cette tragédie de famille chez leurs souverains, souverains étrangers à leur pays et qui leur étaient imposés par Rome. Parlant de ces crimes, Tacite dit que ces souverains « auraient été moins utiles à Rome s'ils devaient leur couronne à des actions glorieuses ». Cela pouvait être l'opinion de certains « réalistes » de Rome. Ce ne fut pas celle du peuple arménien qui se souleva dans un grand sursaut d'indignation et appela les Parthes (an 53). Ceux-ci chassèrent Rhadamiste et placèrent sur le trône d'Arménie Tiridate, un frère du roi des Parthes.

(1) SANDALGIAN, *Histoire documentaire de l'Arménie*, Rome, 1917, tome II, p. 489.

(2) L'auteur français CRÉBILLON a écrit sur ce thème une tragédie intitulée *Rhadamiste et Zénobie*, publiée à Paris en 1757.



*Tiridate I<sup>er</sup> (53 à 100)*

Le règne de Tiridate I<sup>er</sup> (ou Trdat) marqua le début de la dynastie des Arsacides (ou Archagounis), d'origine parthe, qui allait régner sur l'Arménie pendant plus de trois siècles et survivre de près de 200 ans à la disparition de la branche principale de cette maison, celle régnant sur l'Iran.

Comme l'a remarqué Henri Focillon, si des quatre rameaux issus de la souche arsacide : l'Iran, l'Arménie, la Bactriane et la Scythie, le premier semblait le plus vigoureux et dominait les autres, ce fut le rameau arménien qui était destiné à durer le plus longtemps<sup>1</sup>.

Comme l'installation de Tiridate sur le trône d'Arménie semblait signifier la fin de l'influence politique de Rome sur cette région et un avantage marqué pour ses ennemis les Parthes, les Romains résolurent d'attaquer l'Arménie pour en chasser le nouveau roi.

Ce ne fut toutefois qu'en 58, c'est-à-dire après avoir donné à Tiridate quelques années de répit au cours desquelles le nouveau roi put se consolider sur son trône, qu'ils passèrent à l'offensive. Ce fut le début d'une guerre qui allait durer quatre ans et au cours de laquelle l'Arménie, aidée par les Parthes, parvint à tenir tête à Rome et à résister victorieusement.

Le général romain Corbulon, un grand homme de guerre dont les campagnes contre les Parthes et les Arméniens firent, suivant l'expression de Bossuet, tout l'honneur du règne de Néron, passa l'Euphrate avec 30.000 hommes et se dirigea vers la région actuelle d'Erzeroum. Le nouveau roi d'Arménie Tiridate I<sup>er</sup> lui opposa une courageuse résistance<sup>2</sup>. Très habilement, il concentra ses efforts de manière à couper l'armée romaine de la Mer Noire et de Trébizonde, d'où elle recevait son ravitaillement.

L'armée arménienne parvint même à infliger une sérieuse défaite au lieutenant de Corbulon, Pactius. Celui-ci rapporta à son chef que les Arméniens se gardaient mal et que c'était là une occasion de les attaquer par surprise. Contre les avis de Corbulon, Pactius tenta de mettre son projet à exécution. Il passa à l'attaque mais fut repoussé et les renforts que Corbulon lui envoya furent entraînés dans la déroute<sup>3</sup>.

Les Romains parvinrent toutefois à gagner à leur cause le roi des Ibères (Géorgiens) qui attaqua l'Arménie par le Nord. Tiridate

(1) Préface de l'ouvrage de J. BALTRUSAITIS, *Étude sur l'Art médiéval en Géorgie et en Arménie*, Paris, 1930.

(2) MOMMSEN, V, p. 386.

(3) SANDALGIAN, II, p. 520.



et son armée furent obligés de reculer devant cette double menace. Les places fortes résistèrent jusqu'au bout, les défenseurs se faisant tuer plutôt que de se rendre aux Romains, qui du reste ne firent pas de quartier. L'année suivante, 59, l'armée romaine arriva dans la plaine actuelle d'Érivan où le roi Tiridate livra une ultime bataille. Écrasé sous le nombre, Tiridate dut abandonner l'Arménie et aller, avec les débris de son armée se réfugier chez le roi des Parthes, son frère. Corbulon s'empara de la capitale arménienne Artaxata et la brûla entièrement. Mais quoique maîtres de l'Arménie, les Romains furent obligés de continuer la lutte contre les Parthes, auxquels s'était jointe l'armée arménienne commandée par Tiridate I<sup>er</sup>.

Corbulon dut livrer de durs combats. Il rencontra de grandes difficultés en matière de ravitaillement. Son armée était réduite à se nourrir uniquement de viande. Il fut obligé de reculer devant la tactique des Arméno-Parthes qui, dispersant leurs forces, attaquaient l'armée romaine sur un grand nombre de points différents, coupant ses lignes de communication et de ravitaillement, tout en refusant une bataille décisive. Finalement Corbulon et l'armée romaine évacuèrent toute l'Arménie.

Ayant reçu de grands renforts, les Romains résolurent l'année suivante (62) de reprendre la lutte pour en finir. Les forces romaines venant de Cilicie et de Syrie, leur base d'opération, formaient deux armées. La première commandée par le général Corbulon se composait de trois légions plus des troupes auxiliaires de Syrie. La seconde sous les ordres du général Paetus comptait également trois légions et des troupes auxiliaires originaires du Pont.

Toutefois, les deux armées romaines commirent la faute de ne pas coordonner étroitement leurs mouvements. L'armée arméno-parthe parvint à encercler à Rhandie (aux environs de la ville actuelle de Kharpout) l'armée de Paetus et à la forcer à capituler<sup>1</sup>.

Après ce retentissant échec, la situation était mûre pour des négociations. Néron, qui régnait à Rome, était un ennemi des guerres et des aventures auxquelles il préférait les grands spectacles et poussait dans le sens de la conciliation. Le roi d'Arménie Tiridate I<sup>er</sup> ne pensait qu'aux intérêts de sa nouvelle patrie désormais solidaires des siens et estimait que ces intérêts une fois préservés, il était inutile de continuer une guerre sanglante qui se déroulait sur le sol arménien à seule fin d'épuiser Rome au profit des Parthes.

Le roi d'Arménie Tiridate et le généralissime romain Corbulon, les deux grands adversaires de cette longue guerre, et qui s'étaient montrés dignes l'un de l'autre, se rencontrèrent à Rhandie et

(1) TACITE.



parvinrent à s'entendre sur les bases suivantes : Rome reconnaissait Tiridate I<sup>er</sup> comme roi d'Arménie. Tiridate reconnaissait la suzeraineté de Rome.

Il fut convenu que, dans un geste symbolique, Tiridate I<sup>er</sup> déposerait les insignes de la royauté qu'il portait, au pied d'une statue de Néron, et qu'il ne les reprendrait que de la main de Néron lui-même<sup>1</sup>. Les deux grands adversaires qui s'étaient rencontrés dans tant de durs combats, Tiridate et Corbulon, terminèrent l'entrevue en s'embrassant.

Néron accepta ces conditions et se montra du reste très bienveillant vis-à-vis de l'Arménie, comme vis-à-vis des autres pays soumis à la domination et à l'influence romaines. Sa vive imagination semble avoir été frappée par les récits qu'on lui fit de ce pays lointain et montagneux, de ses richesses ainsi que par la personne de Tiridate lorsque celui-ci vint à Rome accompagné de sa suite et de ses mages.

Tacite et Pline nous ont laissé le récit de la visite de Tiridate à Rome. Néron, qui fut en fait un maître de l'art de la propagande et de l'action sur les foules, en tira l'effet maximum. Le séjour du roi d'Arménie fut l'occasion de fêtes somptueuses, votées par le Sénat. Il y eut de grands jeux publics où Tiridate étonna les Romains par sa force et son habileté, perçant des taureaux de part en part. A l'occasion de ces solennités, Néron fit redorer le temple de Pompée.

Mais la cérémonie la plus importante fut le couronnement de Tiridate par Néron. Elle eut lieu au Forum sous les acclamations d'une foule immense. Tiridate dit à Néron : « Je serai ce que tu m'ordonneras. C'est toi qui désormais es mon sort et ma fortune ». Néron répondit : « Tu as bien fait de venir ici. Ce que ton père (le roi des Parthes) ne t'a pas laissé, ce que ton frère n'a pu te garantir, moi je te l'accorde et je te fais roi d'Arménie ». Puis Néron posa le diadème royal sur la tête de Tiridate<sup>2</sup>.

L'Empereur se montra extrêmement large vis-à-vis de l'Arménie. Le pays avait été dévasté par la guerre, sa capitale détruite par l'armée romaine. Il donna à Tiridate une somme de 50 millions de sesterces (représentant la valeur actuelle d'environ 2 millions de dollars) pour relever le pays. Il envoya également des artisans et des ouvriers romains pour collaborer à la reconstruction d'Artaxata.

De retour en Arménie, Tiridate, avec l'assentiment de Rome, passa à la contre-attaque contre les peuples du Caucase qui avaient profité de la guerre pour envahir le nord de l'Arménie. Il livra

(1) TACITE.

(2) DION CASSIUS.



particulièrement des combats aux Albans et les rejeta hors de l'Arménie.

Il paya de nouveau de sa personne dans ces combats. Dans un de ceux-ci un guerrier Alban parvint à prendre Tiridate au lasso (c'était une des armes favorites des Albans), mais Tiridate se dégagea en coupant ses liens.

Tiridate I<sup>er</sup> eut un très long règne (il ne mourut qu'en l'an 100) qui fut une période de prospérité et de renforcement pour l'Arménie. Le peuple arménien semble s'être attaché à ce souverain qui avait si vaillamment servi son pays, d'abord les armes à la main et ensuite par son attitude à la fois digne et habile vis-à-vis de Rome, dont il sut gagner l'estime et la confiance.

#### *L'Arménie sous les successeurs de Tiridate I<sup>er</sup> (100-224)*

Les rois qui succédèrent à Tiridate I<sup>er</sup> sur le trône d'Arménie furent Axidarès de 100 à 113, Parthamasiris en 113-114, Parthamaspatès de 116 à 117, Vologuèse I<sup>er</sup> de 117 à 140, Sohemus de 140 à 178, Samatroukès de 178 à 216, Vologuèse II de 216 à 217, et Tiridate II (ou Khosrov) de 217 à 238.

Pendant toute cette période, l'Arménie continua à se trouver mêlée aux conflits entre Rome et les Parthes et il était inévitable qu'en raison de l'origine parthe de sa nouvelle dynastie l'Arménie prit souvent parti pour ces derniers.

Après une période relativement longue de paix, une nouvelle guerre éclata en 113 entre Rome et les Parthes, guerre de nouveau causée par le statut de l'Arménie et probablement provoquée par la politique active de l'Empereur romain Trajan. Le roi d'Arménie prit le parti des Parthes. L'armée romaine fut tout d'abord défaite. Mais elle reprit plus tard l'offensive, sous le commandement personnel de Trajan. Celui-ci reconquit l'Arménie, puis la Mésopotamie.

Conformément à sa politique qui visait à la suppression des États tampons, Trajan annexa l'Arménie à l'Empire romain et en fit une province romaine gouvernée par un légat (an 114)<sup>1</sup>. Trajan chassa le roi d'Arménie, Parthamasiris, en lui disant de s'en aller où bon lui semblerait. Comme Parthamasiris, s'obstinait à rester en Arménie et à revendiquer ses droits, Trajan le fit mettre à mort. Trajan a perpétué le souvenir de son expédition en Arménie dans une sculpture le représentant avec l'armée romaine et le roi d'Arménie détrôné. On trouve une reproduction de cette sculpture sur l'arc de triomphe de Constantin à Rome.

(1) Voir RENAN, *Histoire des Origines du Christianisme*, tome V, Paris, 1877, p. 500-502.



Mais l'Arménie ne conserva ce statut de province romaine que pendant trois ans. En 117, le successeur de Trajan, l'Empereur Hadrien, lui redonna le statut d'un royaume autonome, allié de Rome, qui eut toutefois le droit d'y entretenir des garnisons<sup>1</sup>. On sait qu'à une autre des extrémités de l'Empire romain, en Dacie (Transylvanie et Roumanie actuelles) cette politique de Trajan visant à la destruction des États tampons, eut des conséquences beaucoup plus durables et plus graves. Il détruisit en Dacie un peuple arriéré mais guerrier qui aurait plus tard pu jouer un rôle important en fermant aux Barbares de l'est une des portes par lesquelles ils ont pénétré dans l'Empire.

Pendant le règne à Rome d'Hadrien, l'Arménie connut une période de tranquillité sous le roi Vologuèse I<sup>er</sup>. Il en fut de même pendant le règne de son successeur, Antonin le Pieux, l'Empereur modèle dont le règne fut le règne parfait, celui de la paix sur l'ensemble du monde (138-161). Le roi des Parthes Vologuèse III projeta d'attaquer l'Arménie où régnait le roi Sohemus, mais Antonin le Pieux, par son intervention, empêcha le roi des Parthes d'occuper l'Arménie<sup>2</sup>. Renan a justement écrit sur lui : « Ce fut le plus parfait souverain qui ait jamais régné. Énumérer ses vertus, c'est énumérer les qualités dont l'homme accompli est susceptible. Le monde, pendant vingt-trois ans, fut gouverné par un père<sup>3</sup> ».

Ce n'est qu'à la mort de cet Empereur idéal en 161 que la guerre se ralluma entre Rome et les Parthes, toujours au sujet de l'Arménie.

Mommsen a comparé cette suzeraineté de Rome sur l'Arménie à celle des Empereurs d'Allemagne sur l'Italie au Moyen Age. Quoique purement nominale elle était considérée par de nombreux Arméniens et par les Parthes comme une usurpation et était une cause perpétuelle de guerres<sup>4</sup>.

De nouveau, les Parthes parvinrent à occuper l'Arménie avec l'aide des Arméniens, après une grande défaite infligée aux Romains à Elegeia (Erzeroum) par les armées parthes et arméniennes.

Mais les Romains firent venir leurs légions du Rhin pour prendre la place de leurs légions d'Orient qui s'étaient montrées inférieures à leur tâche. Le général romain Priscus parvint en 163 à reconquérir l'Arménie et à s'emparer de la capitale Artaxata qui fut de nouveau

(1) Voir RENAN, *Histoire des Origines du Christianisme*, tome VI, *L'Église Chrétienne*, Paris, 1879, p. 6.

(2) J. CAPITOLINUS.

(3) E. RENAN, *Histoire des Origines du Christianisme*, tome VI, *L'Église Chrétienne*, Paris, 1879, p. 295-296.

(4) MOMMSEN, tome V, p. 405.



rasée. Non loin de là, les Arméniens reconstruisirent une nouvelle ville Vagarchapat, qui devint plus tard Etchmiadzine.

Les troupes de l'Empereur romain Marc-Aurèle, l'Empereur stoïcien, continuèrent la guerre contre les Parthes et s'emparèrent en 165 de leur capitale Ctésiphon. Dans la paix qui suivit, Rome étendit ses frontières dans la direction de l'est, en Mésopotamie, mais reconnut de nouveau à l'Arménie le statut d'un pays autonome, tant l'existence de cet État tampon était essentielle pour Rome.

Après ces victoires en Orient qui accompagnèrent les succès qu'il remporta en Occident, Marc-Aurèle fit élever une magnifique colonne que l'on voit encore sur le Corso de Rome et qui porte l'inscription : « L'Empereur Aurèle après avoir vaincu par une très grande guerre les Arméniens, les Parthes et les Germains, a dédié cette colonne portant les sculptures des actions faites, à l'Empereur Antonin le Pieux, son Père<sup>1</sup> ».

Sous l'Empereur romain Septime le Sévère (l'Empereur travailleur), la guerre entre Rome et les Parthes reprit, mais, pour une fois, elle ne fut pas causée par la question de l'Arménie, mais par celle de Mésopotamie. Elle se termina de nouveau par une victoire romaine et la capture en 198 de Ctésiphon qui fut pillée par les Romains. Cent mille habitants furent emmenés et vendus comme esclaves. Toute la Mésopotamie fut annexée à l'Empire romain. L'Arménie, où régnait le roi Samatroukès conserva par contre son statut de royaume autonome, peut-être ainsi récompensée de l'attitude passive qu'elle adopta dans un conflit qui ne l'intéressait pas puisque tout se déroula cette fois en Mésopotamie.

Sous le règne de l'Empereur romain Caracalla, un fou furieux, l'Arménie eut à livrer la dernière grande guerre nationale contre Rome. Caracalla s'empara, par la ruse, du roi d'Arménie Vologèse II et de la reine. Les Arméniens prirent alors les armes contre Rome. Caracalla envoya contre eux une armée sous le commandement de l'un de ses généraux, Théocrète, mais celui-ci essuya une lourde défaite (an 216)<sup>2</sup>. Caracalla continua la guerre contre les Arméniens et les Parthes, mais fut finalement mis à mort par ses propres soldats en Mésopotamie.

Cette guerre fut la dernière de celles que se livrèrent les Romains, les Arméniens et les Parthes. Le troisième siècle allait, en effet, voir se produire deux événements d'une importance capitale qui allaient profondément modifier la face des choses dans le Moyen-Orient et amener un changement d'orientation de la politique

(1) SANDALGIAN, II, p. 554.

(2) SANDALGIAN, II, p. 559.



arménienne que nous allons noter dans le chapitre suivant. Ce fut d'abord en 224 l'écrasement de la puissance parthe en Iran, remplacée par les Sassanides. Ce fut d'autre part l'état de désordre, de désorganisation et même d'anarchie dans lequel tomba l'Empire romain de 235 à 270.

#### *Le statut de l'Arménie sous la suzeraineté romaine*

Le statut de l'Arménie pendant les périodes où ce pays fut sous la suzeraineté de Rome, fut toujours celui d'un pays autonome et même indépendant, se gouvernant suivant ses propres lois, et possédant sa propre armée. Mommsen souligne le fait et rappelle que l'Arménie ne fut jamais englobée dans le système douanier et fiscal de Rome<sup>1</sup>.

La conscription, c'est-à-dire la levée obligatoire de recrues pour les armées romaines, ne fut jamais appliquée à l'Arménie et les troupes arméniennes qui combattirent au côté des Romains le firent soit sous la forme d'unités arméniennes, commandées par des Arméniens et mises à la disposition de Rome par les rois d'Arménie, soit sous la forme d'engagés volontaires arméniens dont les légions romaines d'Orient allaient compter un nombre croissant.

De même au point de vue financier, si l'on fait abstraction du pillage du pays à certaines époques après une occupation par la force, la seule contribution de l'Arménie se borna à financer la levée et l'entretien des unités arméniennes mises à la disposition de Rome, ou à payer dans certains cas une partie des frais d'occupation. Bien mieux, à certaines époques, Rome paya des contributions assez importantes à l'Arménie pour participer aux frais résultant de l'entretien de cette armée arménienne dans l'existence de laquelle les Romains voyaient une garantie contre le danger du Nord.

#### *Organisation et gouvernement du royaume d'Arménie*

L'historien arménien Moïse de Khorène nous a donné une description de la cour et de l'organisation de l'Arménie sous le roi Vologèse I<sup>er</sup> (ou Vagharche) qui régna de 117 à 140 et qui montre que cet État était parvenu à un stade assez avancé d'organisation et de développement. Il faut toutefois ajouter que depuis l'avènement de la dynastie des Arsacides, l'Arménie avait adopté de nombreuses institutions telles qu'elles existaient chez les Parthes,

(1) MOMMSEN, V, p. 357.



et que l'influence iranienne se fait sentir d'une façon très nette sur la civilisation arménienne de cette époque.

Le roi Vologuèse, rapporte Moïse de Khorène, avait une cour, une maison royale, avec des charges réparties parmi les plus grandes familles de la noblesse. La famille des Bagratides (ou Bagratouni, dont nous retrouverons le nom à travers les siècles dans l'histoire d'Arménie) reçut par exemple la charge héréditaire de chef de la cavalerie. C'est également un de ses membres qui reçut le privilège de placer la couronne sur la tête du roi.

D'autres familles nobles se partageaient d'autres charges héréditaires : majordome et chambellan, surintendant des campagnes et intendant des greniers à blé, préposé aux chasses royales, etc. Le roi donna de grands fiefs aux familles de la plus haute noblesse. Il prit également un grand nombre de dispositions se rapportant à l'organisation de l'armée et au gouvernement du pays. Il nomma par exemple deux rapporteurs chargés de lui rappeler par écrit, l'un le bien à faire, l'autre les vengeances à exercer. Il enjoignit au premier de l'empêcher de donner, dans sa colère, des ordres iniques et de le rappeler à la justice et à la philanthropie.

Le roi créa également des cours de justice dans les villes et des juges dans les campagnes. Il ordonna aux citadins de tenir un rang supérieur à celui des paysans, exigea de ces derniers d'honorer les citadins comme leurs supérieurs et enfin aux gens des villes de ne pas se montrer hautains envers les paysans.

L'État arménien possédait de plus sous les Arsacides une administration centrale assez développée. Faustus de Byzance rapporte que sous les derniers Arsacides le nombre des fonctionnaires était d'environ un millier, y compris sans doute les hautes charges de la cour, mais non compris l'administration locale qui était assumée par la noblesse féodale.

La capitale de l'Arménie, la résidence des rois, était la ville d'Artaxata. Lorsque celle-ci fut détruite une dernière fois par le général romain Priscus au II<sup>e</sup> siècle, les rois d'Arménie transportèrent leur résidence dans la ville de Vagarchapat (Etchmiadzine) qui devint la capitale de l'Arménie jusqu'à la domination arabe.

### *Aspects militaires*

Pendant toute cette époque, même aux rares périodes où la suzeraineté romaine sur l'Arménie avait un caractère non seulement nominal mais effectif, le royaume d'Arménie conserva sa propre armée. Nous avons déjà vu que les Romains montrèrent l'importance qu'ils attachaient à une forte Arménie, capable de jouer le rôle d'un État tampon non seulement contre les Parthes,



mais plus encore contre les peuples guerriers et arriérés de la Transcaucasie et les Barbares du sud de la Russie actuelle, en versant à l'Arménie des subsides pour le maintien et le renforcement de l'armée arménienne<sup>1</sup>.

Dans les périodes où l'Arménie se trouva en guerre avec Rome, les forces arméniennes, aidées par les Parthes, se distinguèrent souvent, particulièrement à Rhandie et à Elegeia, où l'armée romaine subit deux de ses grandes défaites.

Toutefois avec le temps, les luttes de l'Arménie contre Rome devinrent de plus en plus difficiles, car les Romains comprirent graduellement que la question des transports et des communications représentait la clé de toutes opérations en Arménie. Les campagnes de Corbulon leur avaient montré les énormes difficultés rencontrées pour le ravitaillement de leurs troupes. Les successeurs de Néron entreprirent la construction de grandes routes stratégiques reliant les côtes de la Mer Égée et de la Mer Noire à l'Arménie et ces grandes artères facilitèrent à la fois le mouvement des troupes (par exemple le transport en Arménie des légions se trouvant dans la région du Danube) et celui des approvisionnements. Un historien a même comparé la construction de ces grandes routes à la construction des grands chemins de fer transcontinentaux au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce furent ces grandes artères qui permirent à Trajan, puis à Marc-Aurèle de concentrer et de ravitailler de grandes masses de troupes, rendant les succès que les Romains remportèrent dans leurs dernières guerres contre les Arméniens et les Parthes, plus rapides et plus décisifs<sup>2</sup>.

Mais ces luttes de l'Arménie contre Rome ne sont qu'un aspect de l'histoire militaire de ce temps. Il y a un autre aspect, ce sont les Arméniens alliés de Rome contre les Parthes au début de l'apparition de Rome dans le Moyen-Orient, et surtout les Arméniens alliés constants de Rome lorsqu'il s'agissait de dresser une barrière contre les peuples guerriers de la Transcaucasie ou d'aller y mettre de l'ordre (par exemple lors de l'intervention romaine qui aboutit à l'occupation d'une partie de l'Ibérie sous l'Empereur Vespasien).

Enfin, dès que la dynastie parthe des Arsacides fut remplacée en Iran par les Sassanides, l'Arménie se trouva dans le même camp que Rome et combattit à ses côtés.

Il est aussi nécessaire de mentionner qu'un nombre croissant d'Arméniens entrèrent comme volontaires dans les légions romaines d'Orient et qu'ils y jouèrent un rôle qui devait sans cesse croître en

(1) MOMMSEN, V, p. 411.

(2) CUMONT, *The Frontier Provinces of the East, The Cambridge Ancient History*, tome XI.



importance pour aboutir à cette prédominance qu'exercèrent les Arméniens lorsqu'ils représentèrent les troupes de choc de Byzance.

Le service militaire dans l'armée de l'Empire (cette armée qui atteignit à l'époque de son plus grand développement 250.000 légionnaires) fut pour les Arméniens une précieuse leçon, car l'armée romaine était une école d'obéissance mais non de servilité, elle enseignait la discipline tout en maintenant l'énergie et la fierté des caractères.

On trouva des unités arméniennes jusque dans les armées romaines de la frontière du Rhin. Ainsi Hérodien rapporte qu'en 236 l'Empereur Maximin, lors de son expédition contre les Germains, avait dans son armée « une grande multitude d'archers arméniens, amis et alliés<sup>1</sup> ». De même un contingent arménien prit part, sous Vespasien, à la longue campagne de Batavie<sup>2</sup>.

### *Aspects économiques et sociaux*

Il est hors de doute que l'agitation qui régna si souvent en Arménie pendant cette époque eut un effet défavorable sur la vie économique. Pourtant, malgré cela, l'Arménie resta un pays prospère et ceci en raison de sa situation géographique qui en faisait un organe de liaison obligé entre l'Occident et l'Orient, ainsi qu'à la suite de l'esprit d'entreprise de ses marchands qui ne reculaient pas devant les voyages les plus aventureux.

Strabon mentionne le rôle de l'Arménie comme pays de transit<sup>3</sup> et Mommsen nous dit<sup>4</sup> que les Arméniens étaient en relations commerciales suivies non seulement avec l'Occident et ses grands marchés de Cilicie et de Cappadoce, mais aussi avec le Caucase, les Scythes (habitants de la Russie actuelle), ainsi que, à travers la Caspienne, avec l'Asie centrale et la Chine, représentant ainsi des intermédiaires entre l'Occident et l'Orient.

Ajoutons que pendant les périodes où Rome était en guerre avec les Parthes l'importance économique de l'Arménie devenait encore plus grande, car alors les relations commerciales entre la Méditerranée et l'Asie centrale ainsi que l'Extrême-Orient ne pouvaient plus se faire qu'à travers l'Arménie, seule voie d'échange qui restait libre, du moins tant que l'Arménie ne faisait pas cause commune avec les Parthes.

Enfin, à elle seule, la proximité dans laquelle se trouvait l'Arménie des provinces orientales de l'Empire romain, qui étaient

(1) SANDALGIAN, II, p. 565.

(2) T. ASLAN, *Les Auxiliaires arméniens*, Vannes, 1917, p. 21.

(3) STRABON, *Géographie*, XI, 5, 8.

(4) MOMMSEN, V, p. 357.



les plus riches de l'Empire, suffisait à l'avantager. « Les provinces d'Occident de l'Empire romain, même en ayant à leur tête l'Italie, ne formaient qu'une partie de l'Empire inférieure en population et en richesses à la partie orientale<sup>1</sup> ».

On voit donc que même ces commerçants arméniens des temps modernes, qui représentent du reste le type le moins caractéristique du peuple arménien, ne sont pas tout à fait des parvenus et qu'ils ont derrière eux une tradition qui remonte à un temps où l'Arménie joua un rôle de premier plan dans ces grands courants d'échanges dont les descendants d'autres pays ou cités (les villes de la Hanse, Venise, Gênes, etc.) tirent encore de nos jours un orgueil légitime.

Ces échanges entre l'Occident et l'Asie, qui empruntaient partiellement la voie de l'Arménie, consistaient principalement en soie, riz, condiments, produits aromatiques, pierres précieuses venant de l'Asie centrale, de l'Asie méridionale et même de l'Extrême-Orient. L'Empire romain payait en partie ces importations en numéraire (monnaie d'argent ou d'or) et en partie en produits manufacturés, produits de luxe, facilement transportables (parfumerie et bijouterie provenant de la province d'Égypte, etc.)<sup>2</sup>.

Toute la partie orientale de l'Empire romain devint l'intermédiaire naturel de ces échanges et en récolta de gros bénéfices dont l'Arménie trouva sa part.

En ce qui concerne les productions propres à l'Arménie, elles étaient du même genre que celles de l'Asie Mineure, dont l'Arménie représentait, économiquement, le prolongement. L'Arménie exportait des métaux, produits de ses mines, des articles en métaux travaillés, des lainages (l'Asie Mineure était le centre de l'industrie de la laine de l'Empire romain, de même que la Syrie et l'Égypte étaient les centres de l'industrie du lin), des tapis, du vin, des peaux. On ne saurait trop répéter que c'est à l'Orient que l'Empire romain a emprunté presque toute la partie matérielle de sa civilisation.

Dans le cas de l'Arménie ce furent surtout ses riches gisements de fer, de cuivre, d'or et d'argent qui donnèrent naissance à une industrie des métaux dont la réputation s'étendait à tout le monde antique<sup>3</sup>.

L'Asie Mineure exportait également de grandes quantités de céréales qui servaient au ravitaillement de la Grèce, mais à noter

(1) FERRERO, VI, p. 53.

(2) ROSTOVITZEFF, *Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford, 1927, p. 66.

(3) F. MACLER, *Quatre Conférences sur l'Arménie*, Paris, 1932, p. 54.



les difficultés que rencontrèrent les Romains dans le ravitaillement en blé de leurs troupes en Arménie, il ne semble pas que l'Arménie elle-même ait possédé à cette époque un grand surplus exportable de céréales.

Il faut aussi remarquer que les grandes routes construites en Asie Mineure par les successeurs de Néron, et dont nous avons déjà signalé la grande importance du point de vue militaire, eurent une portée non moins grande du point de vue économique. Par la route Artaxata-Elégéïa-Trébizonde et par la route Satala-Mélitène, l'Arménie fut en communications aisées avec la Mer Noire, l'Asie Mineure et la Cilicie. Plus que jamais le grand mouvement des échanges entre l'Occident et l'Extrême-Orient emprunta la voie de l'Arménie, du nord de l'Iran, de la Caspienne et du Turkestan. Les commerçants de l'Empire traversaient régulièrement l'Arménie pour aller acheter à Tashgurkan les soieries de Chine.

En ce qui concerne la structure de la population, l'Arménie ne connaissait pas le système du petit paysan propriétaire ou fermier qui fit longtemps la force de Rome et de ses armées. Les terres appartenaient au roi, aux nobles ou aux sanctuaires religieux et étaient cultivées par des paysans qui étaient en réalité soumis à une espèce de servage. Seules jouissaient d'une plus grande liberté les populations qui vivaient à haute altitude et se vouaient à l'élevage au lieu de l'agriculture, menant une vie à demi nomade<sup>1</sup>.

La population rurale représentait la grande majorité des habitants et le nombre des villes était relativement limité en Arménie, plus restreint par exemple que dans les régions de l'Asie Mineure bordant la Mer Noire ou la Méditerranée.

### *L'ancienne religion des Arméniens*

Les conceptions religieuses des Arméniens à l'origine de leur installation en Arménie sont obscures. Suivant de Morgan quelques indices permettent de penser que, comme la plupart de leurs congénères aryens, ils ont débuté par le naturisme.

Puis, cette religion primitive donna naissance à une espèce de panthéisme national dans lequel entrèrent un grand nombre de dieux et de déesses dont certains furent empruntés à la mythologie grecque et romaine, d'autres à l'Iran. Au premier rang de ce panthéon figuraient la déesse de la fertilité et de la sagesse, Anahîde, la déesse de l'amour et de la beauté Asdghik, le dieu de la bravoure Vahakn.

Plus tard, sous l'influence des Parthes, Ahouramazda fit aussi son entrée dans le panthéon national. Mais ceci n'impliqua aucune-

(1) ROSTOVITZEFF, p 239.



ment une conversion des Arméniens au mazdéisme. Ahouramazda, perdant son caractère iranien, devint simplement une espèce de Zeus ou Jupiter, couronnant l'Olympe arménien<sup>1</sup>. On trouvera une description détaillée de la mythologie arménienne et du panthéon arménien dans les œuvres d'Alishan, de Gelzer et de Sandalgian<sup>2</sup>.

Georges Brandès a porté l'appréciation suivante sur cette mythologie arménienne : « Lorsque l'Arménie se convertit au christianisme, on ne détruisit pas seulement les temples païens, mais aussi les poèmes qui célébraient les dieux et les héros. Nous n'en possédons que des fragments qui rendent témoignage à l'esprit lyrique de ce peuple et cela suffit pour reconstituer le Panthéon des divinités arméniennes. Elles n'ont ni les proportions gigantesques des dieux asiatiques, ni la grâce des dieux grecs. Elles sont comme le peuple qui les créa, laborieuses, raisonnables, bonnes<sup>3</sup> ».

Le sanctuaire principal des Arméniens se trouvait à Aschdichad (Acésilène) dans la région de Taron (Mouch). Là se dressait, au milieu de la forêt, une série de temples, dont le plus célèbre était celui consacré à la déesse Anahïde, où se trouvait, dans une salle immense, la statue d'or de la déesse protectrice de l'Arménie. Les Romains racontent que lorsque l'armée de Marc Antoine mit à sac l'Arménie, le soldat qui, le premier, porta la main sur la statue de la déesse, devint à l'instant aveugle<sup>4</sup>.

Ces temples étaient entourés d'immenses parcs où s'ébattaient des animaux sacrés, les cerfs aux colliers d'or, que « Lucullus vit et admira ».

Le grand écrivain arménien Raffi a retracé dans son célèbre roman historique *Samouël* la fête solennelle par laquelle on célébrait autour de ce sanctuaire, la nouvelle année (qui commençait vers le 24 août). « Le roi d'Arménie y assistait ainsi que le Grand Pontife et les nobles. C'était le roi qui ouvrait la cérémonie des holocaustes par le sacrifice de cent taureaux blancs. Son exemple était suivi par tous les grands personnages. En cette fête, les Arméniens avaient à cœur de présenter à leurs dieux le fruit du labeur et du progrès de l'année écoulée. Des concours s'y célébraient. Le poète y chantait les vers qu'il avait composés, le musicien jouait son air, l'athlète faisait admirer la force de ses muscles, l'artiste, le chef-d'œuvre sorti de ses doigts. Les combats de l'homme contre le

(1) Jacques DE MORGAN, *Histoire du Peuple arménien*, Paris, 1919, p. 53.

(2) ALISHAN, *La Vieille Religion des Arméniens*; H. GELZER, *Zur armenischen Gotteslehre*, Dresden, 1896; SANDALGIAN, *Histoire documentaire de l'Arménie*, Rome, 1917, II. Voir aussi Kevork ASLAN, chapitre III, 3.

(3) G. BRANDÈS, *L'Arménie et l'Europe*, Genève, 1903, p. 17.

(4) FERRERO, VI, p. 99.



taureau ou les bêtes féroces, et les concours comme la course à pied, en char et à cheval, s'y succédaient. Le vainqueur recevait une des couronnes de roses qui ornaient le temple d'Asdghik. C'est pourquoi cette fête s'appelait la Fête des Roses. La nouvelle année apportait avec elle une nouvelle vie. La vieille année écoulée, il fallait expier les péchés passés, et entrer chaste et pur dans une nouvelle existence. La fête était une purification générale. D'un encensoir d'or, le Grand Pontife aspergeait la foule agenouillée de l'eau sacrée de l'Aradzani (Euphrate). Les fidèles ensuite s'aspergeaient l'un l'autre. Puis l'air se remplissait de milliers de colombes, auxquelles les pèlerins donnaient la liberté<sup>1</sup>.

Ces temples païens étaient les dépositaires d'immenses richesses, les propriétaires de grandes terres. De nombreux prêtres et serviteurs étaient attachés à chacun d'eux. On en comptait plusieurs milliers pour le sanctuaire d'Aschdichad.

Telle fut la religion des Arméniens jusqu'à l'adoption du christianisme, à la fin du III<sup>e</sup> siècle. Elle ne fut l'objet de persécution ni de la part des Romains ni de celle des Parthes. On connaît l'extraordinaire tolérance des Romains en matière religieuse ou même simplement doctrinale, qui est du reste la condition fondamentale de la création de tout grand empire. « Rome, écrit Renan, a laissé debout, les anciens cultes, n'en retranchant que ce qui était inhumain, séditieux ou injurieux pour les autres<sup>2</sup> ».

On trouve la même tolérance religieuse chez les Parthes qui ne cherchèrent pas à imposer à l'Arménie le mazdéisme iranien.

### *L'Arménie, sa position et sa politique*

En arrivant au terme de ce chapitre, il sied de considérer, en perspective, ces deux siècles et demi d'histoire au cours desquels l'Arménie, placée entre Rome et les Parthes, parvint à préserver son indépendance ou du moins son autonomie, à une époque où presque tout le monde connu était englobé dans l'Empire romain.

Ainsi que Chapot l'a noté : « A l'encontre de la plupart des pays avoisinants, l'Arménie était habitée par une race de guerriers. Ce n'était donc pas sa faiblesse qui la désignait pour être un terrain de contestations, mais sa position<sup>3</sup> ».

Cette forteresse naturelle qu'est l'Arménie dominait en effet à cette époque, comme de nos jours, le Moyen-Orient. L'Arménie

(1) RAFFI, *Samouël*. Traduction Alliar et Kibarian, Paris, 1924, p. 80-81.

(2) RENAN, *Histoire des Origines du Christianisme*, tome II, *Les Apôtres*, Paris, 1866, p. 334-335.

(3) CHAPOT, p. 380.



aux mains de Rome c'était une menace constante pour la Mésopotamie, la partie la plus riche de l'Empire des Parthes. Bien mieux c'était la possibilité pour Rome de frapper les Parthes directement au centre de leur puissance, en Iran, à travers la Médie Atropatène (région actuelle de Tabriz).

D'autre part, l'Arménie aux mains des Parthes signifiait immanquablement la suprématie des Parthes en Transcaucasie et de plus un accès direct à la Mer Noire, c'est-à-dire la possession du point d'aboutissement d'une des grandes voies commerciales reliant l'Europe à l'Asie centrale<sup>1</sup>. C'était aussi une menace directe pour l'Asie Mineure, la Cilicie, la Syrie, qui étaient parmi les provinces les plus riches de l'Empire romain. Il faut, en effet, souligner avec Ferrero que le centre de gravité de l'Empire se trouvait en Orient, par la richesse et l'importance de la population des provinces orientales. Ce ne fut que graduellement que le grand essor économique de la Gaule sous la domination romaine apporta un contre-poids à cette situation.

Ni l'un, ni l'autre des antagonistes ne pouvait donc permettre l'annexion pure et simple de l'Arménie par l'autre.

Quelle autre solution adopter ? Une grande Arménie entièrement indépendante, une grande puissance séparant complètement Rome des Parthes ? Ainsi que le remarque Rostovtzeff, cela était inacceptable à la fois aux Romains et aux Parthes, car ni les uns ni les autres n'avaient oublié la formidable puissance à laquelle Tigraue II parvint.

Le partage entre Rome et les Parthes, c'était là, ainsi que le note Chapot, une solution qui convenait à la Mésopotamie, vaste plaine où des peuples divers et malléables s'enchevêtraient et que rien ne disposait à l'autonomie, mais non à l'Arménie, « massif montagneux formant une unité, abritant une race distincte, guerrière, rebelle à toute fusion et concentrée, comme repliée sur elle-même ».

Il ne restait alors qu'une solution, intégrité territoriale de l'Arménie qui continuait à rester un État indépendant avec ou sans la suzeraineté de l'un ou de l'autre des deux grands empires limitrophes.

Ce fut la solution que Rome et les Parthes adoptèrent. Mais ce fut sur les modalités d'application de cette solution que Rome et les Parthes ne parvinrent jamais à se mettre d'accord, et ce fut ainsi que l'Arménie devint entre eux une cause permanente de guerres et de conflits.

Les Parthes désiraient une Arménie entièrement indépendante dans ses limites naturelles. Leur seule prétention était de voir,

(1) M. ROSTOVITZEFF, *The Parthians, The Cambridge Ancient History*, XI, p. 106.



si possible, sur le trône d'Arménie un prince originaire de leur famille royale, celle des Arsacides.

Rome, au contraire, voulait une Arménie autonome, mais sous la suzeraineté de Rome. Elle n'attachait pas en soi une grande importance à la question de savoir qui serait le roi d'Arménie, à condition qu'il fût dévoué à Rome et qu'il rendit hommage à l'Empereur, qui lui donnerait ou confirmerait sa couronne.

Quant aux Arméniens, on peut dire que leur attitude fut la suivante : au début de cette période, alors que les souvenirs de leurs anciennes guerres contre les Parthes, qu'ils considéraient comme leur plus grand danger, étaient vivaces, ils furent favorables à Rome.

Mais plus tard une partie prépondérante de la noblesse arménienne, représentant le parti national, se tourna vers les Parthes. Il semble du reste que la politique insensée suivie par Marc Antoine et Cléopâtre creusa entre l'Arménie et Rome un fossé qui se révéla longtemps infranchissable. Cette nouvelle orientation de l'Arménie était d'autant plus naturelle qu'en face des prétentions de Rome d'exercer une suzeraineté sur l'Arménie et d'en faire un État vassal, les Parthes adoptèrent une attitude très modérée, ne demandant qu'une Arménie indépendante dégagée de toute influence étrangère. Étant plus faibles que Rome, leurs prétentions sur l'Arménie étaient moindres, et cela seul suffisait à faire pencher les sympathies de l'Arménie en leur faveur.

Ne pouvant admettre la résistance à Rome dans un monde où sa domination est la loi commune, Tacite a dit des Arméniens : « C'est un peuple qui, ne connaissant pas la liberté, se tournait vers les Parthes pour leur demander un maître ». Mais Tacite a, dans ces mêmes Annales, justifié, peut-être malgré lui, l'attitude arménienne lorsqu'il a écrit au sujet du roi d'Arménie Artaxias II qui fut le premier à s'appuyer sur les Parthes, les lignes suivantes : « Ennemi des Romains parce qu'il se rappelait le meurtre de son père, il défendit contre les Romains son royaume, avec le secours des Arsacides ».

### *Rome et l'Arménie*

Il ne nous reste plus qu'à examiner encore, avec le recul de l'histoire, la politique suivie par Rome vis-à-vis de l'Arménie ainsi que leurs rapports réciproques. « L'histoire de Rome, a écrit Ferrero, c'est l'histoire d'un grand effort pour gouverner un immense empire. Ses échecs ne sont pas moins importants à étudier que ses succès ».

Au début de notre ère, Rome est maîtresse du monde. En deux siècles, elle est parvenue à assumer sa suprématie à la fois sur « la



civilisation en décadence de l'Orient et la barbarie encore informe de l'Occident ».

Mais maintenant qu'elle a mis le pied en Asie un grand problème se pose : jusqu'où aller ? Où finit l'ambition raisonnée et où commence l'aventure imprudente ?

L'Arménie représentait précisément pour la politique romaine un de ses plus importants problèmes. D'une part, elle ne pouvait pas se désintéresser de cette formidable forteresse, de cette place d'arme naturelle, qui, par sa position et sa configuration, permettait de dominer ou de menacer toutes les possessions orientales de Rome. D'autre part, l'annexion pure et simple de l'Arménie était non seulement difficile mais encore non désirable. Elle fut longtemps difficile parce que pour annexer l'Arménie, il aurait fallu vaincre définitivement les Parthes. Mais même aux époques où les Parthes furent à la merci de Rome (par exemple sous Auguste, puis ensuite sous Marc-Aurèle), nous voyons Rome renoncer à l'annexion et se contenter d'une Arménie autonome, alliée de Rome qui exerce sur elle sa suzeraineté.

Cette politique se heurta à de nombreuses difficultés. D'abord de la part des Arméniens eux-mêmes, car un fort parti national, s'appuyant sur les Parthes, combattit longtemps Rome et tous les rois d'Arménie qui s'appuyaient sur elle. Rome fit avec l'Arménie de nombreuses expériences défavorables, qui arrachèrent à Tacite des expressions sévères à l'égard des Arméniens.

Lorsque Rome plaçait sur le trône d'Arménie un prince arménien ou oriental élevé à Rome, celui-ci était trop étranger à la mentalité du pays pour s'entendre avec la noblesse locale. Lorsqu'on choisissait un prince du pays, même favorable à Rome, celui-ci ne pouvait s'opposer, avec le temps, au parti national et aux sympathies parthes de la majorité de la noblesse. Ce n'était que par la combinaison des plus rares des qualités qu'un tel prince, soutenu par Rome, parvenait à s'imposer et à se maintenir sur le trône<sup>1</sup>.

Quelles sont les raisons qui amenèrent Rome à souffrir un tel état de choses, à ne pas recourir à l'annexion pure et simple de l'Arménie, cette annexion que par exemple Strabon préconise quand il écrit : « Quant aux Arméniens ils n'auraient besoin que de la présence d'un légat romain. Cela seul pourrait les contenir ».

Au nombre de ces raisons, il faut signaler le fait que de tous les pays qui se trouvaient dans la sphère où Rome avait des intérêts, l'Arménie était le plus éloigné de Rome. Il suffit de regarder sur une carte pour se rendre compte que l'Arménie était beaucoup plus éloignée de Rome que toute autre région de l'Empire. En l'état

(1) J. ANDERSON, *The Eastern Frontier under Augustus*, *The Cambridge Ancient History*, tome X, p. 91.



où était alors le développement des moyens de transport et de communication, il était très difficile de gouverner de Rome un pays aussi distant.

Il fallait aussi compter avec la population guerrière de l'Arménie, cette belliqueuse noblesse, retranchée dans ses repaires dominant les montagnes et qui aurait obligé Rome à entretenir en permanence dans le pays, s'il avait été annexé, de nombreuses garnisons.

Enfin une dernière raison qui a probablement incité Rome à ne pas annexer l'Arménie, c'était une raison politique et stratégique. Non l'espoir d'utiliser une Arménie alliée contre les Parthes, car Rome se rendit graduellement compte que c'était une impossibilité à cause des sympathies du parti national pour les Parthes. Mais le rôle que jouait l'Arménie comme État tampon vis-à-vis de la Transcaucasie et de ses peuples turbulents ainsi que des Barbares de la Scythie était non moins important aux yeux de Rome.

Déjà amorcée par Pompée, compromise par Marc Antoine, consacrée par Auguste et suivie par tous ses successeurs, avec la seule exception de Trajan, la politique romaine tendait au maintien d'une Arménie autonome sous la suzeraineté de Rome. Elle rejeta la solution de l'annexion parce que Rome avait besoin de cet État tampon à l'est et au nord-est. L'annexion de l'Arménie, c'était l'obligation pour Rome de se mêler des affaires des peuples de Transcaucasie, puis de venir en contact avec les masses barbares au nord du Caucase. C'était peut-être créer une deuxième Germanie à ses flancs. Une Arménie autonome et distincte de Rome, ayant sa propre armée, c'était un barrage de ce côté. Quelles que soient les déceptions que l'Arménie ait causées à Rome dans sa lutte contre les Parthes, elle ne l'a jamais déçue dans ce rôle de bastion qu'elle a assumé dans la direction du Caucase.

Plus tard, au cours des terribles luttes de l'Empire romain avec l'Iran des Sassanides, l'Arménie représenta pour Rome un allié essentiel. Ainsi que le note Ferrero : « la situation de l'Empire romain en Orient était critique depuis Valérien, c'est-à-dire depuis que Rome avait perdu sa principale défense contre le nouvel Empire des Sassanides, l'Arménie<sup>1</sup> ».

Avec Rome, l'Arménie s'est trouvée associée au plus grand génie de gouvernement que l'histoire ait connu. *Lex et pax*, tels étaient ses objectifs fondamentaux, de même qu'ils restent le but de tout gouvernement digne de ce nom. La paix, Rome a essayé de l'assurer par ses institutions et par un système politique dont l'Arménie représentait un élément non négligeable. Quant à l'ordre, dans la

(1) G. FERRERO, *La Ruine de la Civilisation antique*, Paris, 1921, p. 107.

loi, Rome l'a préservé par sa législation, par ses institutions et par sa lutte presque continue contre les trop grandes fortunes et les trop grandes pauvretés.

La dette de l'Arménie envers Rome n'est du reste pas moindre que la dette de Rome envers l'Arménie. Sans Rome, sans le contre-poids représenté par la présence de la puissance romaine, l'Arménie aurait sans doute été absorbée par les Parthes.

Ensuite, l'influence que Rome a exercée sur l'Arménie a été une influence civilisatrice qui rapprocha l'Arménie de cet Occident auquel elle était déjà liée par l'origine de son peuple. Ce contact avec Rome fut de plus pour l'Arménie un nouveau lien avec la Grèce antique, car si la civilisation romaine devait à Rome et à l'Italie ses lois et ses mœurs, c'est à la Grèce qu'elle avait emprunté, pour une large part, son art et sa pensée.

Sans doute, l'Arménie n'a pas reçu l'empreinte de Rome au même degré que par exemple la Gaule. Mais par ses rois, ses princes, ses nobles éduqués à Rome, ou en contact avec ses représentants en Orient, une influence continue s'est fait sentir. Du reste, comme l'écrivait Paul Valéry : « Partout où l'Empire romain a dominé, et partout où sa puissance s'est fait sentir, et même partout où l'Empire a été un objet de crainte, d'admiration et d'envie — là est quelque chose d'européen ».

---



## CHAPITRE V

### L'ADOPTION DU CHRISTIANISME

---

Qu'ils conservent tant qu'ils voudront  
les temples du mensonge. Nous, nous  
gardons la glorieuse demeure de la vérité.

CONSTANTIN.

#### *L'avènement des Sassanides en Iran (224-228)*

En 224, se produisit en Iran un événement d'une grande portée qui allait affecter la position et l'attitude de l'Arménie et amener plus tard la perte par l'Arménie de son indépendance pendant plusieurs siècles. Il est essentiel pour l'intelligence des événements qui vont suivre de dire un mot sur les Sassanides.

Les Parthes, qui régnaient sur l'Iran depuis quatre siècles et auxquels l'Arménie était liée par de nombreuses attaches (communauté d'intérêt politique en face de la menace toujours possible d'un changement de la politique de Rome dans un sens annexionniste, parenté des dynasties, etc.), furent remplacés par les Sassanides sur le trône de l'Iran.

Un des vice-rois des Parthes, Ardashir, se révolta contre eux et s'empara de tout l'Iran en trois grandes batailles, mettant fin au règne du dernier roi parthe de l'Iran, Artabanos (224).

Ardashir I<sup>er</sup> (ou Artaxerxes), qui régna de 224 à 241, fonda ainsi la dynastie des Sassanides qui allait dominer l'Iran et une partie de la Mésopotamie jusqu'en 640, c'est-à-dire jusqu'à l'invasion arabe.

En face des Parthes, teintés d'occidentalisme, les Sassanides représentèrent une réaction dans la direction de la vieille tradition iranienne des Achéménides, c'est-à-dire un retour vers l'Orient et l'Asie.

On assista à un renouveau en Iran des anciennes traditions iraniennes, ainsi que de l'ancienne religion du pays, le zoroastrisme ou mazdéisme et à une politique militante d'agression et de domination.

Par rapport aux Parthes, les Sassanides adoptèrent une politique plus étroitement nationaliste, à la fois intolérante et agressive. En lieu et place de la politique de large décentralisation, d'autonomie accordée aux diverses régions de l'Iran, qui fut celle des Parthes, les Sassanides se mirent à pratiquer une politique de stricte centralisation, aboutissant à la création d'une forte administration centrale<sup>1</sup>.

L'Iran atteignit du reste sous les Sassanides un degré de développement avancé, surtout en comparaison avec l'Europe qui allait connaître une grande régression en raison de l'irruption des Barbares, détruisant le monde antique et sa civilisation. La cour des Sassanides brilla par son luxe et son élégance. C'est aux Sassanides que l'Iran doit, dans les domaines les plus divers, des réalisations dont il tire encore un légitime orgueil. Cette civilisation influença inévitablement l'Arménie qui fut en rapport avec les Sassanides, puis leur fut soumise pendant deux siècles. Elle influença encore plus le monde arabe. On peut dire que le khalifat de Bagdad fut une espèce d'héritier des Sassanides dont il adopta une partie des institutions.

Dans le domaine économique, les Sassanides eurent le mérite de continuer l'entretien des systèmes d'irrigation dont l'existence était indispensable à l'agriculture du Moyen-Orient.

#### *L'Arménie avec Rome contre les Sassanides (228-252)*

L'avènement des Sassanides en Iran changeait de fond en comble la position de l'Arménie. A l'encontre des Parthes, contre-poids indispensable à Rome et dont la politique modérée ne prétendait pas à l'hégémonie de l'Orient, mais simplement à la défense de leur pays et à la préservation de l'indépendance de l'Arménie qui était dans leur intérêt, les Sassanides désiraient subjuguier l'ensemble de l'Asie occidentale, chasser Rome de tout le Moyen et même le Proche-Orient, occuper et annexer l'Arménie.

Enfin, l'Arménie était liée aux Parthes par une dynastie commune, celle des Arsacides, cousins de ceux qui venaient d'être chassés d'Iran. De même que Napoléon, une fois monté sur le trône, ne put tolérer la présence des Bourbons à Naples ou en Espagne, les Sassanides, après avoir enlevé l'Iran aux Arsacides, considéraient comme une menace l'existence d'une dynastie arsacide en Arménie.

(1) Voir l'intéressant ouvrage de A. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, Copenhague, 1936 ; ainsi que le livre de G. RAWLINSON, *The Seventh Great Oriental Monarchy* (Sassanian Empire), Londres, 1870.



Mais comme l'a remarqué Bussel, la branche arménienne des Arsacides était devenue plus forte que la branche mère iranienne<sup>1</sup>. Elle parvint, en s'appuyant sur Rome, à préserver pendant plus d'un siècle à la fois son trône et l'indépendance du pays.

Dès l'an 228, les Sassanides dirigèrent une première attaque contre l'Arménie, mais ils furent repoussés. En 230, commença la grande guerre des Sassanides contre Rome. L'Arménie sous son roi Khosrov (aussi désigné sous le nom de Tiridate II) se rangea aux côtés de Rome. En Mésopotamie, les troupes romaines subirent une série de revers. L'Arménie, elle, tint victorieusement tête. En 232, l'Empereur romain Alexandre Sévère arriva avec des forces considérables et passa à la contre-attaque. Il divisa son armée en trois corps. Le premier se dirigea en Arménie et se joignit à l'armée arménienne pour menacer les Sassanides par le nord. Le second corps fut placé au centre, dans la région du Tigre. Enfin le troisième corps, le plus important, sous le commandement de l'Empereur en personne, se porta sur la Mésopotamie. Le corps du nord et l'armée arménienne avancèrent victorieusement dans la direction de la Médie Atropatène. Mais le roi Sassanide Ardashir, manœuvrant avec beaucoup d'habileté, ne laissa que des petits détachements en face des corps du nord et du centre et concentra ses forces en Mésopotamie sur le corps du sud commandé par l'Empereur qu'il parvint à écraser. Alexandre Sévère se retira avec son armée vaincue dans la direction d'Antioche<sup>2</sup>.

Puis les Sassanides se portèrent sur l'Arménie. L'armée arménienne soutenue par un corps romain commandé par Junius Palmatus se défendit avec succès et parvint à prolonger la lutte pendant de longues années. Mommsen indique que c'est cette résistance arménienne qui, en attirant les forces ennemies, empêcha les revers romains de se transformer en un désastre irréparable<sup>3</sup>.

Quant à Gibbon, il s'exprime en ces termes : « Les Sassanides triomphèrent de la maison des Arsacides. Mais de tous les innombrables souverains de cette maison il y en eut un, le roi d'Arménie Khosrov I<sup>er</sup>, qui leur résista victorieusement. S'appuyant sur la force naturelle de son pays, sur les transfuges et les réfugiés qui l'avaient rejoint, sur l'alliance romaine et avant tout sur son courage, il défendit l'Arménie. Il demeura invincible pendant une

(1) F. W. BUSSEL, *Essays on the Constitutional History of the Roman Empire*, Londres, 1910, II, p. 350.

(2) SANDALGIAN, *Histoire documentaire de l'Arménie*, Rome, 1917, tome II, p. 563-564.

(3) MOMMSEN, *Römische Geschichte*, Berlin, 1919, tome V, p. 421.



guerre de trente ans et les Sassanides ne purent venir à bout de lui qu'en le faisant traitreusement assassiner<sup>1</sup> ».

Entre temps, en 242, Rome avait repris l'offensive. Mais les légions romaines complètement démoralisées étaient plus soucieuses de politique que de combats. Elles proclamèrent leur chef, Philippe, Empereur et celui-ci s'en alla à Rome pour se saisir du pouvoir. On était en pleine période d'anarchie militaire. C'était l'époque des prétoriens. Philippe conclut avec le roi sassanide Sapor (ou Schah-pour) une paix d'abandon.

### *Tiridate III (252-330)*

Les Sassanides purent ainsi concentrer toutes leurs forces sur l'Arménie qu'ils finirent par occuper après avoir fait assassiner le roi Khosrov I<sup>er</sup>.

Le successeur de Khosrov I<sup>er</sup>, son fils Tiridate, était un enfant. Des nobles et des partisans fidèles sauvèrent par leur fidélité ce jeune garçon qui, suivant les mots de Gibbon, représentait l'espoir futur de l'Arménie et lui permirent de s'échapper à Rome. Pendant que l'Arménie connaissait pendant près de trente ans les souffrances d'une dure occupation par les troupes iraniennes, Tiridate recevait à Rome une éducation qui en fit un homme remarquablement instruit, versé dans les langues d'Occident et leur littérature, un prince se faisant une haute et juste idée de ses devoirs de souverain.

« Tiridate III, écrit Gibbon, sauvé par la fidélité des Arméniens, fut éduqué à Rome sous la protection de l'Empereur. Il tira de son exil des avantages qu'il lui aurait été probablement impossible d'acquérir s'il avait été placé dès le début sur le trône d'Arménie : la connaissance de l'adversité et des hommes, l'apprentissage de la discipline romaine. Dès son adolescence il se signala par ses traits de courage et de valeur. Il déploya une grande maîtrise dans le métier des armes. Il était du reste d'une force herculéenne et se distingua aux jeux olympiques<sup>2</sup> ».

Pendant ce temps, l'Empereur romain Valérien essaya de reprendre l'initiative, mais dans une grande bataille près d'Edessa (Ourfa), il fut fait prisonnier par les Sassanides et mourut en captivité.

Après cette victoire, les Iraniens s'emparèrent de la Syrie, de la Cilicie et de la Cappadoce. Mais alors se produisit, pendant que l'empire romain, paralysé par ses troubles intérieurs, semblait

(1) E. GIBBON, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, Londres, 1910, tome I<sup>er</sup>, p. 262.

(2) GIBBON, I, p. 355.



avoir abdiqué, l'extraordinaire épopée de Palmyre. Ce petit royaume de Palmyre, constitué autour de la ville qui occupe l'oasis de ce nom en Syrie, engagea sous la direction de son roi, Odaenathos, la lutte contre la toute-puissance des Iraniens et parvint à leur reprendre tour à tour la Syrie, la Cilicie, la Cappadoce et une partie de la Mésopotamie. L'Empire romain fut ainsi sauvé en Orient par Odaenathos qui devint une espèce de régent de l'Orient au nom de Rome.

Ce ne fut que lorsque l'Empereur Aurélien monta sur le trône en 270 que Rome réapparut en Orient. Aurélien arriva en Asie Mineure avec les armées romaines enfin reconstituées. Il reconquit sur les forces de Palmyre, dont les ambitions devenaient illimitées, la Cappadoce, la Cilicie et la Syrie. Il s'empara de la ville de Palmyre en 272 et emmena la reine Zénobie (épouse d'Odaenathos) en captivité. L'année suivante, Palmyre fut détruite par les Romains après une dernière tentative de révolte. Il n'en reste que des ruines évocatrices. Continuant la guerre contre l'Iran, l'Empereur Aurélien parvint à obliger les Sassanides à abandonner la Mésopotamie.

Tiridate III profita de cette contre-attaque victorieuse de Rome pour se présenter à la frontière arménienne. Il souleva le peuple et chassa les Iraniens (287). Il s'était lui-même distingué par son courage et sa force herculéenne dans les armées romaines. C'est ainsi qu'il sauva la vie du général romain Liscinus en barrant, l'épée à la main, de sa taille de géant, l'accès de la tente du chef romain à des légionnaires qui voulaient l'assassiner. A une autre reprise, au cours d'un combat, il traversa l'Euphrate à la nage, avec son armure complète.

Pendant cette guerre contre les Sassanides, un soldat de fortune, venant de l'Asie centrale, se distingua particulièrement dans les rangs arméniens. Il s'établit en Arménie et y fonda la célèbre famille des Mamikonian.

Toutefois, en 293, le roi Narseh monta sur le trône des Sassanides, et en 296, il déclara la guerre à Rome pour s'emparer de l'Arménie et de la Mésopotamie. Les Iraniens s'attaquèrent à l'Arménie. Celle-ci, sous la direction de son roi Tiridate III, se défendit avec succès. Les Sassanides parvinrent par contre à occuper une partie de la Mésopotamie.

Mais entre temps, l'Empire romain, cette « grande confédération méditerranéenne », a ressuscité sous l'impulsion d'un homme de génie, l'Empereur Dioclétien. « Si quelque chose, écrit Renan, prouve bien combien l'Empire romain était nécessaire par raison intrinsèque, c'est qu'il ne se soit pas disloqué dans cette anarchie qui dura de 236 à 284, c'est qu'il ait gardé assez de souffle pour



revivre sous la puissante action de Dioclétien et fournir encore une course de deux siècles<sup>1</sup> ».

L'Empereur Dioclétien arriva en Orient avec son armée et engagea la lutte contre les Sassanides. Il envoya en Arménie un corps de 25.000 hommes (composé de troupes d'élite, les célèbres légions d'Illyrie) sous le commandement d'un grand homme de guerre, Galère, auquel se joignirent les forces arméniennes, commandées par le roi Tiridate III. Dioclétien commandait lui-même le corps romain attaquant la Mésopotamie. Mais ce fut en Arménie que la décision se produisit. Les Sassanides y subirent en 297 une défaite décisive, le harem et le trésor du roi Narseh tombant aux mains de l'armée arméno-romaine. Le roi sassanide demanda alors la paix. Il laissait la Mésopotamie aux mains des Romains.

Cette campagne fut une des plus glorieuses de l'histoire d'Arménie. Le rôle du roi Tiridate III et de l'armée arménienne dans cette ultime contre-attaque victorieuse de Rome a été mis en évidence par les historiens. « Après cette guerre, écrit Gibbon, le célèbre Tiridate III jouit dans son royaume de la paix et de la gloire qu'il avait méritées par sa valeur et sa fidélité pour Rome<sup>2</sup> ».

Quant à Dioclétien, on sait qu'il fut un des plus grands reconstituteurs de l'histoire. Il accomplit dans l'Empire romain ce qui fut peut-être la plus grande œuvre de réorganisation de structure de tous les temps : séparation des fonctions civiles et militaires, création du premier gouvernement véritablement fonctionnel, multiplication du nombre des provinces (pour diminuer la puissance des gouvernements locaux), constitution des grands commandements super-provinciaux et des grands secteurs militaires sur les frontières de l'Empire.

L'importance de l'Arménie, qui avait joué un rôle si précieux dans la défense de la frontière orientale de l'Empire, n'échappa pas à ce grand homme d'État. Non seulement Dioclétien lui laissa son statut d'État indépendant sous la suzeraineté de Rome, mais il chercha à la renforcer par tous les moyens. Il poussa les frontières de l'Empire jusqu'au bord occidental du lac de Van. L'Arménie perdait ainsi sa partie occidentale, mais la frontière qu'elle avait désormais à défendre contre l'Asie était moins étendue. D'autre part, comme compensation, Dioclétien agrandit l'Arménie vers le sud-est en lui incorporant, ce fut là une des conditions de la paix imposée aux Sassanides, la presque totalité de l'Azerbeïdjan persan actuel.

(1) RENAN, *Histoire des Origines du Christianisme*, tome VII, Paris, 1882, p. 498.

(2) GIBBON, II, p. 157.



Vers la fin du règne de Dioclétien, l'Arménie se convertit au christianisme. On sait que Dioclétien fut, dans l'Empire romain, pour des raisons politiques, un grand persécuteur des chrétiens. Il ne semble pas toutefois qu'il ait tenu rigueur à l'Arménie de sa conversion.

Du reste l'adoption du christianisme par le successeur de Dioclétien, l'Empereur Constantin, allait bientôt mettre fin à cette différence des religions de Rome et de l'Arménie.

Malheureusement le règne de Constantin allait aussi préparer la fin de la présence de Rome en Orient. Rome n'y fut bientôt représentée que par l'Empire romain d'Orient ou Byzance, qui se substitua à elle sans véritablement la remplacer.

Au moment où Rome quitte la scène de l'Orient, il convient de relever le rôle de premier plan joué par ces guerres orientales dans l'écroulement de l'Empire romain. Ce fut en grande partie parce que l'Empire romain était en lutttes continuelles avec les Sassanides qu'il fut incapable de concentrer contre les Barbares de l'Occident des forces suffisantes pour leur infliger des échecs décisifs. Il ne put, suivant le mot de W. S. Davis, combattre les Barbares d'Occident que d'une main, l'autre main étant immobilisée par la menace représentée par les Sassanides<sup>1</sup>. On voit ici, une fois de plus, l'importance du rôle joué par l'Arménie dans ces ultimes lutttes de la civilisation antique.

Peut-être même que cet État tampon qu'était l'Arménie et qui, tel qu'il fut, se révéla si utile, aurait pu jouer un rôle d'une importance historique, assumer à lui seul la défense de la frontière orientale de l'Empire et permettre à Rome de concentrer toutes ses forces contre les Barbares d'Occident, si Rome, au lieu de précipiter l'Arménie dans des guerres et des conflits intérieurs qui l'affaiblirent, avait, pendant les siècles précédents, pris franchement le parti de non seulement préserver l'État arménien, mais de le renforcer et de l'agrandir. Ce fut la politique suivie par Dioclétien. Mais il était déjà trop tard.

*L'adoption du christianisme par l'Arménie (288-301)  
et saint Grégoire l'Illuminateur*

C'est pendant le règne de ce roi Tiridate III le Grand, dont nous venons d'évoquer la lutte courageuse aux côtés de Rome contre les Sassanides, que s'est produit l'adoption du christianisme, un événement qui a marqué pour toujours la vie du peuple arménien<sup>2</sup>.

(1) W. S. DAVIS, *A Short History of the Near East*, New York, 1923, p. 9.

(2) L'histoire de cette période nous est principalement connue par l'œuvre d'AGATHANGE, *Histoire du règne de Tiridate et de la prédication de saint Grégoire l'Illuminateur* (historien arménien du IV<sup>e</sup> siècle).



On peut considérer cet événement comme le point central de l'histoire de ce peuple. C'est en effet par rapport à lui que toute la suite des événements s'est ordonnée.

Le christianisme allait du reste se révéler pour l'Arménie un merveilleux élément de développement, puis de conservation. Suivant l'expression du savant autrichien H. Abich : « C'est parce que sous l'influence du christianisme le peuple arménien est arrivé si tôt à un degré élevé de culture qu'il représente un élément si important de l'histoire humaine<sup>1</sup> ».

Plus tard, comme l'a dit Bertrand Bareilles, lorsque l'Arménie sera subjuguée « c'est grâce à l'Église, que tout en devant céder à la force, tout en devant fléchir sous le poids d'une destinée sans pareil, elle pourra du moins sauver de ce naufrage, l'essentiel, c'est-à-dire les éléments de sa régénération ».

Selon la tradition, les premiers fondements de l'Église arménienne furent posés par deux disciples de Jésus-Christ, les apôtres Barthélemy et Thadée<sup>2</sup>. Leur œuvre fut continuée par une série d'évangélistes. C'étaient des Syriens venant du sud, de la région d'Edessa (Ourfa). Mais ils rencontrèrent pas mal de résistance auprès d'un peuple comme le peuple arménien, dont l'une des principales caractéristiques a toujours été un farouche attachement à ses anciennes traditions.

Malgré la présence dans le pays d'un certain nombre de chrétiens, surtout à partir du II<sup>e</sup> siècle, l'Arménie continua à faire partie du monde païen, à s'adonner à cette religion qui ne manquait ni de charme ni de poésie, mais qui était en réalité une idolâtrie. Cette idolâtrie était alors le sort commun de la majorité des peuples. Bossuet l'a stigmatisée dans ces lignes célèbres : « Tout était dieu, excepté Dieu même. Le genre humain s'était égaré jusqu'à adorer ses passions et ses vices ».

L'évangélisation de l'Arménie ne devait, en fait, se réaliser qu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle, par la foi et le génie de saint Grégoire l'Illuminateur, qui occupe dans l'histoire de l'Arménie une place correspondant à celle de saint Patrick dans l'histoire irlandaise.

Grégoire l'Illuminateur (Krikor Loussavoritch), l'apôtre de l'Arménie, était d'origine parthe et, dit-on, le fils de l'homme qui, sur l'instigation des rois Sassanides de l'Iran, assassina le roi d'Arménie Khosrov I<sup>er</sup>. Grégoire et sa famille furent obligés de s'enfuir d'Arménie et vinrent résider à Césarée en Cappadoce. C'est là que Grégoire se convertit au christianisme.

(1) H. ABICH, *Aus kaukasischen Ländern*, Wien, 1896, volume I<sup>er</sup>.

(2) M. ORMANIAN, *L'Église arménienne*, Paris, 1910, p. 3-4.



On raconte aussi que lorsque le fils de Khosrov I<sup>er</sup>, le roi Tiridate III, dut abandonner l'Arménie après l'invasion sassanide, Grégoire l'aïda et le servit loyalement dans l'exil, sans lui révéler son identité, et l'accompagna lorsqu'il rentra en Arménie lors de la défaite des Sassanides. Il s'attira la colère du roi en refusant, en raison de sa religion chrétienne, de déposer une couronne dans le temple de la déesse Anahïde à Erès (Erzindjian). Il fut alors jeté en prison, dans une espèce de fosse, où il resta près de treize ans.

Sa libération fut causée par une grave maladie du roi. Celui-ci consulta en vain les médecins et les mages et ne fut guéri que par Grégoire tiré de sa prison. Le roi Tiridate III se convertit alors au christianisme et adopta le christianisme comme religion officielle de l'Arménie (en 288 ou 301)<sup>1</sup>.

Ce fut un événement d'une grande importance, car l'Arménie fut ainsi le premier pays qui reconnut et adopta le christianisme comme religion d'État<sup>2</sup>. On sait, en effet, que la conversion de Constantin et l'adoption du christianisme, comme religion officielle par l'Empire romain date de l'an 313. Comme l'a marqué Henri Focillon : « c'est l'orgueil séculaire des Arméniens d'avoir fondé la plus ancienne de toutes les chrétientés<sup>3</sup> ».

L'évangélisation du pays commença et n'alla pas sans difficultés, ni sans des épisodes sanglants, en raison du farouche attachement d'une partie des habitants, surtout du peuple, à ses anciennes croyances. Dans la région de Taron (Mouch) où se trouvait à Aschdichad le grand sanctuaire païen avec ses temples dédiés aux dieux du Panthéon national, la résistance fut particulièrement acharnée. Le grand-prêtre Artzan et son fils Démétrius, à la tête de plusieurs milliers de prêtres et de serviteurs des temples, livrèrent un combat désespéré et périrent les armes à la main. Les temples païens, chefs-d'œuvre de l'ancienne architecture arménienne, furent détruits. Sur leurs ruines, Grégoire l'Illuminateur érigea la première église arménienne qui conserva le nom d'Aschdichad.

Ces luttes eurent pour conséquence non seulement la destruction des anciens temples, mais aussi, par un acte inconsidéré, de presque tous les vestiges de l'histoire de l'Arménie païenne, de documents qui représentaient pourtant un intérêt historique immense et dont la disparition fut une perte irréparable.

Grégoire reçut de Tiridate III le titre de patriarche suprême ou *Catholicos* de tous les Arméniens. Il retourna en Cappadoce où

(1) Kevork Aslan indique même l'an 305 comme date possible.

(2) Si l'on fait abstraction de petites principautés comme l'Osrhoène (Édesse) dont les souverains étaient déjà chrétiens au début du III<sup>e</sup> siècle.

(3) Préface de l'ouvrage de BALTRUSAITIS, *Études sur l'an médiéval en Géorgie et en Arménie*, Paris, 1929, p. VIII.



il fut consacré par l'archevêque de Césarée, puis revint en Arménie achever son œuvre. La nouvelle Église chrétienne d'Arménie tira sa doctrine, ses livres saints et plusieurs de ses prêtres, de la Syrie, qui était alors un des grands foyers de la foi.

La nouvelle Église chrétienne d'Arménie fut richement dotée car elle hérita des possessions de l'ancien culte païen et reçut d'autre part de nouvelles propriétés sous la forme de terres et de revenus. Elle acquit ainsi près de 10.000 exploitations agricoles qu'elle mit en valeur à l'exemple de la noblesse, tout en devant comme celle-ci fournir les redevances et prestations qui y étaient attachées. On relève ainsi qu'en temps de guerre, ces terres devaient fournir 5.000 cavaliers et 4.000 soldats d'infanterie.

Saint Grégoire créa un grand nombre de diocèses épiscopaux, non seulement en Arménie mais dans les pays voisins. Ce fut en fait lui qui présida à la conversion de l'Ibérie (Géorgie). Plus tard, des missionnaires arméniens commencèrent l'évangélisation du pays des Albans (Azerbeïdjan actuel).

Parmi les créations de saint Grégoire, on peut mentionner une sorte de séminaire où il éleva les fils des prêtres païens convertis et parmi lesquels il choisit les titulaires des sièges épiscopaux. L'idée d'hérédité était du reste si fortement ancrée en Arménie que les dignités ecclésiastiques devinrent l'apanage de familles sacerdotales et ce fut pendant plus d'un siècle dans la propre famille de Grégoire que se perpétua la dignité suprême de *Catholicos*.

Saint Grégoire et le roi Tiridate III firent construire un grand nombre d'églises dans les diverses parties du pays. La plupart de ces églises étaient des édifices fortifiés, entourés de murailles protectrices et ceci est caractéristique de ce pays qui fut, et resta à travers les siècles, un avant-poste toujours menacé et toujours défendu.

Mais ce ne sont pas seulement les édifices religieux de l'Arménie chrétienne qui unissaient l'idée de la foi et l'obligation de sa défense. C'était aussi son clergé. Les *Catholicos*, comme Nersès le Grand, Sahag, les plus célèbres prêtres, comme Mesrop, furent à la fois des hommes de guerre et des hommes d'Église. L'éducation militaire était considérée dans un tel pays, où la foi était toujours menacée, comme le complément indispensable de l'instruction religieuse. « Ils disaient la sainte messe devant l'autel du Seigneur, puis, quand les circonstances l'exigeaient, ils conduisaient le peuple à la guerre<sup>1</sup> ». Cette tradition se continuera. On verra, plusieurs siècles plus tard, avec Nersès III, un ancien général sur le trône des *Catholicos*. L'Arménie fut peut-être le premier pays qui produisit des hommes de cette espèce, ces grands hommes de

(1) RAFFI, *Samouël*, Paris, 1924, p. 86.



foi qui sont en même temps de grands hommes d'action (« La plus rare et la plus effective des combinaisons », a-t-on dit au sujet de Cromwell) et dont l'Occident donnera plus tard d'autres magnifiques exemples, au premier rang desquels il faut ranger l'évêque Absalon, le fondateur de Copenhague et le créateur du Danemark médiéval.

A la mort de Grégoire l'Illuminateur (en 325), le christianisme avait définitivement triomphé en Arménie. Il a depuis inspiré sa vie à travers les siècles. « Dieu, la famille, la patrie », tels furent désormais les mots d'ordre du peuple arménien.

Ainsi que l'a marqué Burt<sup>1</sup> : « Ce n'était pas une mince affaire pour un peuple que de prendre l'immense décision de suivre le premier, en tant que nation, un idéal absolument opposé à celui du reste du monde en ce début du iv<sup>e</sup> siècle. Mais cette décision une fois prise, il était inévitable que le christianisme devait signifier plus pour les Arméniens que pour les pays qui ne s'y sont convertis que plus tard, à une époque où la doctrine du Christ dominait déjà tout le monde civilisé ».

*L'Arménie sous les derniers rois  
de la dynastie des Arsacides (330-429)*

Tiridate III mourut après un règne d'une exceptionnelle longueur, marqué par des événements tragiques, puisqu'il fut obligé d'abandonner le pays à deux reprises devant l'ennemi, mais aussi par des revanches glorieuses ainsi que par des grandes réalisations dont la plus importante, immense de portée, fut l'évangélisation de l'Arménie. On dit qu'il mourut assassiné, à l'instigation des Sassanides, au cours d'une partie de chasse.

Après la mort de Tiridate III, l'Arménie entra dans une période difficile de son histoire, due à la fois à l'insuffisance de certains souverains, à des conflits intérieurs et avant tout à l'évolution des facteurs extérieurs, surtout l'accroissement de la puissance des Sassanides et l'affaiblissement de l'Empire romain<sup>2</sup>. Ce dernier va bientôt se diviser en un Empire d'Occident appelé à s'écrouler sous les coups des Barbares et un Empire d'Orient qui ne disposera plus d'une force égale à celle de Rome au temps de sa grandeur et dont la politique oubliera parfois les grandes directives immuables de la politique romaine.

(1) J. BURTT : *The People of Ararat*, Londres, 1926, p. 29.

(2) La principale source originale arménienne pour cette époque est FAUSTUS DE BYZANCE (historien arménien du début du v<sup>e</sup> siècle) avec son *Histoire* se rapportant à la période 344-392.



Quant aux conflits intérieurs, ils étaient causés par l'indocilité et le manque de discipline de la grande noblesse arménienne. En raison de sa configuration montagneuse favorisant le cloisonnement du pays et des dangers perpétuels auxquels elle était soumise, l'Arménie connut, ainsi que nous l'avons déjà vu, bien avant les autres pays de l'Occident, le régime de la féodalité avec une puissante noblesse qui se montra à la hauteur de ses tâches guerrières, mais qui affaiblit le pays par ses dissensions et ses ambitions.

C'était le régime bien connu depuis en Europe pendant le Moyen Age, où la seigneurie se substitue à la patrie, morcelle l'État, enchevêtre la souveraineté. Les nobles en lutte les uns contre les autres ou contre leur souverain, ne se font aucun scrupule de s'allier à d'autres puissances et de recevoir d'elles aide et subsides. D'autre part, comme sous tout régime féodal, les droits attachés à la propriété du sol étouffent la puissance publique et empêchent la formation d'un pays où toutes les forces sont disciplinées au service de l'État.

A ces causes de faiblesse s'en ajoutaient d'autres, représentées par des conflits entre la puissance royale et l'Église arménienne qui, en raison du fait que la dignité de *Catholicos* se transmettait de père en fils, en raison aussi de ses dotations et de ses richesses, ne représentait plus seulement une puissance spirituelle mais aussi une puissance temporelle se dressant, presque indépendante, à côté de la puissance royale et s'opposant parfois à elle.

C'est de ce côté que l'Église arménienne diffère déjà de l'Église byzantine, qui ne fut qu'un instrument docile dans les mains du souverain, dont elle est la servante, et s'apparente plutôt à l'Église occidentale marquée par la ferme et hautaine intransigeance des pontifes romains.

Enfin l'Arménie eut le malheur de compter au iv<sup>e</sup> siècle quelques rois qui ne surent pas faire preuve de l'énergie et du sens politique nécessaire et ceci à l'heure même où les circonstances exigeaient des souverains à la main vigoureuse et ferme, aux vues précises et nettes.

Sous le règne de Khosrov II (330-339), l'Arménie dut soutenir une dure guerre contre les peuples de la Transcaucasie (Ibères et Albans) commandés par le roi Sanesan.

Le roi Khosrov II montra dans le domaine des armes une incapacité qui était indigne du fils du vaillant roi Tiridate III. L'Arménie fut tout de même sauvée par deux grands hommes de guerre, Vatsche Mamikonian et Vahan Amadouni. Le roi Sanesan fut tué et ses armées défaites.

Mais vis-à-vis des Sassanides, le roi Khosrov II eut une attitude de soumission. Reculant devant leurs menaces, il leur rendit la



partie de l'Azerbeïdjan persan actuel que Dioclétien avait rattachée à l'Arménie pour la récompenser de la valeur du roi Tiridate III et de la part prise par les forces arméniennes dans la défaite des Sassanides<sup>1</sup>.

Le successeur de Khosrov II, son fils Diran, monta sur le trône à l'âge de seize ans, en 340. Sous son règne, l'Arménie fut affaiblie par des graves conflits entre le souverain et l'Église. Attaqué par les Sassanides, le roi fut trahi par son chambellan et fut livré avec la reine et son fils au roi sassanide Sapor, qui le fit aveugler.

La noblesse arménienne continua la lutte et appela à son secours l'Empire romain. Les Sassanides subirent une grande défaite à Oskha, en Arménie. Ils furent obligés de demander la paix et de libérer le roi désormais aveugle Diran qu'ils retenaient en captivité avec la reine et son fils. Diran abattu par ses malheurs et sa captivité abdiqua en faveur de son fils Arsace ou Archak II.

Ce dernier, qui épousa une princesse romaine et qui régna entre 351 et 367 se trouva placé dans une situation difficile. L'Arménie fut menacée, puis fut attaquée par les Sassanides dirigés par le roi Sapor II (ou Chabou), un monstre de perfidie et de cruauté, l'homme qui porta à l'Arménie des coups dont elle ne se releva pas. D'autre part, à Constantinople, régnait un Empereur anti-chrétien, Julien l'Apostat.

L'Empire romain d'Orient va du reste bientôt faire preuve d'une lâcheté indigne des héritiers de Rome. Il n'ose pas se mesurer aux Sassanides auxquels l'Arménie oppose une résistance acharnée. En 363, l'Empire romain d'Orient conclut avec le roi sassanide une paix honteuse par laquelle il lui cédait sans combat tout le nord de la Mésopotamie et le nord-est de la Syrie, y compris l'imprenable forteresse de Nissibe, bastion de l'Occident, et abandonnait l'Arménie à son sort.

Ainsi que le remarque Gibbon, on avait vu dans l'histoire de Rome des circonstances où l'on cédait à l'ennemi des provinces après une défaite, mais jamais on n'avait vu un exemple de ce qui venait de se passer : abandonner des provinces avant de se battre, par peur de se battre.

Le roi sassanide Sapor concentra dès lors ses efforts sur l'Arménie qui, abandonnée à ses propres forces, se défendit héroïquement pendant quatre ans sous la direction d'un grand homme de guerre, le général Vassak Mamikonian. Sapor attira alors le roi d'Arménie, Arsace II, et le généralissime arménien dans un guet-apens. Il invita le roi d'Arménie auprès de lui, sous le prétexte de négocier la paix, et le retint prisonnier, tandis que le généralissime arménien

(1) GIBBON, II, p. 158.



était exécuté. Sapor commença alors son œuvre de désintégration de l'Arménie, usant tour à tour de la force ou de la promesse. Désirant extirper la religion chrétienne en Arménie, il parvint à s'assurer, en leur promettant la couronne d'Arménie, la collaboration de deux traîtres issus de la grande noblesse arménienne.

Mais le peuple arménien continua la lutte groupé autour de la brave reine Pharamzem. Sous sa direction, les forces arméniennes se retranchèrent dans la place forte d'Artakèrt (vers la ville actuelle de Kaghizman). Le roi sassanide Sapor vint en faire le siège. La forteresse ne capitula qu'après une résistance héroïque de quatorze mois. La reine Pharamzem fut violée, puis tuée.

L'occupation de l'Arménie par les Iraniens sassanides fut accompagnée d'un long cortège d'atrocités. C'était peut-être la première fois que les Arméniens avaient à lutter contre un adversaire aussi féroce. C'est que l'Arménie était maintenant chrétienne et ce que les Sassanides combattaient maintenant en l'Arménie, ce n'était plus seulement l'État arménien, mais le christianisme qui était aussi la religion de leur ennemi principal, l'Empire romain. Ils désiraient à tout prix briser, pour des raisons politiques, cette communauté des croyances entre l'Arménie et l'Empire romain en imposant le mazdéisme à l'Arménie.

Les Iraniens s'attaquèrent aussi aux Juifs qui s'étaient établis en Arménie (restant des habitants de Palestine amenés de force par Tigrane II pour peupler les villes du sud de son royaume ou résultat de la dispersion du peuple juif après la destruction de Jérusalem) et qui se rangèrent aux côtés des Arméniens<sup>1</sup>. Les adorateurs du feu ne faisaient du reste pas de distinction entre le judaïsme et le christianisme qu'ils considéraient comme des religions parentes fondées sur une doctrine commune. Le roi Sapor emmena de force la plupart des Juifs, qui habitaient les villes où ils s'adonnaient au commerce et à l'artisanat, en Iran, pour y concentrer les échanges entre l'Asie et l'Occident et développer l'industrie de son pays.

Mais l'Arménie, quoique abandonnée par Byzance, ne se résigna pas à son sort. Un grand général arménien, Mouchekh Mamikonian, appartenant à une des plus grandes familles du pays, celle qui détenait d'une façon héréditaire le commandement en chef de l'armée, parvint avec l'aide des Romains à chasser les Iraniens et à permettre au fils du roi Arsace II, Babe (ou Pap) de remonter

(1) Après la prise et la destruction de Jérusalem par l'armée romaine commandée par Titus quelques survivants des grandes familles juives se réfugièrent en Arménie et chez les Parthes (Voir E. RENAN, *Histoire des Origines du Christianisme*, tome V, Paris, 1877, p. 2).



sur le trône. La bataille décisive, qui se déroula dans la plaine de Bagrevand, se termina par la déroute des Iraniens et de leurs alliés transcauciens.

Cette guerre fut menée avec acharnement, mais les Arméniens y montrèrent qu'il y avait en eux quelque chose qui les distinguait du fanatisme borné de leurs adversaires. Ainsi, lorsque le harem de Sapor tomba entre leurs mains, le roi Babe et le général Mouchekh Mamikonian, oubliant le sort que Sapor avait réservé à leurs parents, se conduisirent d'une façon chevaleresque et protégèrent non seulement les femmes de Sapor, mais les firent conduire dans le camp iranien, accompagnées par des prisonniers de guerre.

Le grand écrivain arménien Raffi a consacré un beau roman historique, dont il existe une traduction française, à cette période de l'histoire d'Arménie<sup>1</sup>. On trouve également un bon aperçu de ces luttes ultimes de l'Arménie des Arsacides pour sauver son existence, dans la célèbre œuvre de Gibbon<sup>2</sup>.

Le roi Babe, qui régna de 369 à 374, renforça la puissance royale et réduisit à l'obéissance les grands féodaux. Il entra en conflit avec l'Église arménienne dont les richesses et les pouvoirs lui paraissaient excessifs. Ainsi il ferma les couvents disant que les nonnes seraient plus utiles au pays en se mariant. Il confisqua plus de la moitié des immenses terres qui étaient la propriété de l'Église, estimant que ce qui lui restait était suffisant pour lui assurer les ressources nécessaires à ses besoins. Babe périt en 374, victime d'une machination du commandant des légions romaines d'Orient.

Le successeur de Babe fut Varazdat (374-378), un roi indigne qui fit tuer le héros national arménien, le général Mouchekh Mamikonian, mais fut alors chassé du pays par un parent de Mouchekh, Manuel Mamikonian.

Sous les rois suivants (Vagharchak de 378 à 380 et Khosrov III de 386 à 392), l'Arménie fut déchirée par des luttes intestines, deux partis, l'un soutenu par Byzance, l'autre par les Sassanides, s'affrontant. L'Arménie connut encore une dernière période de grandeur sous le règne du roi Vramchabou (392-414) au cours duquel le moine Mesrop composa l'alphabet arménien, en 404.

Deux derniers rois se succédèrent encore sur le trône d'Arménie, Sapor<sup>3</sup>, de 416 à 420, et Artachès, de 423 à 429, avant la fin de la dynastie des Arsacides (qui avait ainsi survécu en Arménie deux

(1) RAFFI, *Samouël*. Traduction Altier et Kibarian, Paris, 1924.

(2) GIBBON, II, p. 508-512.

(3) Fils du roi sassanide Yezdeguert I.



siècles à la branche régnant sur l'Iran) et la perte par l'Arménie de son indépendance.

En effet, à Constantinople, où l'on semblait avoir tout oublié des leçons de Rome, les empereurs de la dynastie théodosienne, devant leur impuissance, s'étaient résignés à l'idée d'un partage de l'Arménie entre Byzance et les Sassanides. Suivant le mot de Gibbon, cette solution qu'un Auguste aurait rejetée avec mépris fut acceptée par l'Empereur Théodose II comme susceptible de jeter quelque gloire sur un Empire en pleine décadence, plus habitué maintenant à perdre des territoires qu'à en acquérir<sup>1</sup>.

Déjà, en 386, un premier arrangement fut effectué, Byzance annexant la partie occidentale de l'Arménie. Quant à la partie orientale (régions actuelles de Mouch, Van et Érivan), elle continua à constituer le royaume d'Arménie, mais celui-ci était désormais sous la suzeraineté des Sassanides. Ceux-ci ne laissèrent subsister ce statut que jusqu'en 429, date à laquelle ils annexèrent purement et simplement l'Arménie, servis par l'inconscience des féodaux arméniens.

Ainsi que le souligne Nansen, ce partage fut une première faute capitale de la politique de Byzance. Une Arménie forte, homogène et indépendante aurait représenté un élément d'une valeur inappréciable pour la défense de Byzance contre les Sassanides et ensuite contre l'Islam. Sa disparition signifia l'ouverture d'une brèche par laquelle passeront bien des attaques et bien des invasions<sup>2</sup>.

Quant à l'Arménie, prisonnière de l'anarchie féodale, avec la puissance royale paralysée par la noblesse, elle ne put pendant cette période décisive réunir contre ses deux grands ennemis l'ensemble des forces du pays pour essayer, par un suprême effort, de conjurer le sort que ses puissants voisins avaient résolu de lui imposer.

En fait, ce furent les grands féodaux arméniens eux-mêmes qui portèrent le coup final au royaume d'Arménie, car ce sont eux qui, dans leur aberration, demandèrent aux Sassanides de les débarrasser du roi Artachès.

#### *La noblesse féodale arménienne et son rôle*

Au moment où l'Arménie Majeure perd son indépendance, il convient de dire quelques mots sur la noblesse arménienne et le rôle qu'elle a joué dans l'histoire de ce pays. Ce fut, en effet, elle qui fut peut-être la cause principale de la disparition de l'Arménie indépendante. Pendant les siècles à venir, soit sous la domination

(1) GIBBON, III, p. 322.

(2) NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 196.



iranienne ou arabe, soit dans le royaume arménien des Bagratides ou celui de la Nouvelle Arménie ou Cilicie, elle va encore jouer un rôle décisif.

Dès le début de son histoire, l'Arménie a connu, ainsi que nous l'avons déjà relevé, en raison de la configuration du pays, cloisonné en vallées séparées par de hautes montagnes, ainsi que de sa position qui la plaçait sous la menace continuelle d'attaques venant de l'extérieur, un système social qui sera plus tard en Europe, celui de la féodalité. Les terres appartenaient soit au roi, soit à l'Église, soit à la noblesse. Celle-ci se composait d'une grande noblesse, ceux qu'on appellera plus tard les princes ou iskhkans qui gouvernaient et possédaient des provinces entières, d'une noblesse intermédiaire représentée par les nakharars ou barons qui possédaient chacun un canton et enfin d'une noblesse inférieure qui possédait de petits bourgs.

Toutes ces familles avaient leur résidence dans de véritables châteaux forts érigés sur les montagnes et dont Tacite signale déjà l'existence. Leur histoire offre une assez grande analogie avec celle des clans de la Haute-Écosse.

Au IV<sup>e</sup> siècle, les plus importantes et les plus puissantes des familles de la grande noblesse étaient les suivantes : les Mami-konian, qui détenaient d'une façon héréditaire la charge de généralissime des armées arméniennes. Leurs possessions comprenaient les régions du Taron (région actuelle de Mouch), de Manazkert (Melazquert), de Bagrévand (région d'Alachquert) et d'Acharounik (au sud de Kars). Leurs domaines représentaient une longue région, d'un seul tenant, formant près du quart de la superficie totale de l'Arménie. Leur résidence principale était le grand château fort de Vorhagan se dressant sur la montagne au-dessus de la plaine de Mouch. Les Artzrouni qui possédaient le Vaspourakan (région au sud-est du lac de Van). Les Rechtouni qui possédaient la région au sud-ouest du lac de Van. Les Gnouni qui possédaient la région au nord du lac de Van (région du Sipan). Les princes de Siounie qui possédaient la région du même nom (région actuelle du Zanguezour). Les Kamsarakan qui possédaient le Vanand (plateau de Kars) et la province de Chirag. Enfin les Bagratides qui possédaient divers grands domaines dispersés, dans la région de Ispir (près de Baïbourt), de Makou et de Nakhitchévan<sup>1</sup>.

Quant à la famille royale, elle possédait également en propre de grands domaines, en particulier dans la région de l'Ararat et d'Érivan.

(1) Voir pour plus de détail sur l'origine et les possessions de ces familles Kevork ASLAN, *Études historiques sur le Peuple arménien*, Paris, 1928, p. 153-158.



Tant que des rois avec une forte personnalité, tels que les premiers Artaxias (Artaxias I<sup>er</sup>, Artavazd I<sup>er</sup>, Tigrane II, Artavazd III) régnèrent sur l'Arménie, cette noblesse fut disciplinée au service du pays. Mais après eux, on vit s'instaurer un régime qui se rapprocha de plus en plus du pur régime féodal, ce régime féodal dont Guizot a écrit, que s'il est bon pour faire faire à la société les premiers pas hors de la barbarie, il ne porte néanmoins en lui le germe d'aucune institution publique durable : « Comme il ne consacre que des rapports individuels, il ne peut jamais acquérir la consistance d'un corps politique<sup>1</sup> ». Un des traits caractéristiques de ce régime féodal réside, ainsi qu'on le sait, dans le fait qu'il est impossible d'y distinguer le droit public du droit privé.

Les conceptions de cette noblesse peuvent être résumées comme suit : les membres de cette vaste confédération aristocratique étaient prêts à reconnaître la souveraineté ou plutôt la suzeraineté du roi, à lui verser des redevances et à se mettre à sa disposition, à la tête de leurs levées de troupes, en cas de guerre. Cette contribution du sang était même celle que cette turbulente noblesse arménienne payait le plus volontiers. Elle n'a jamais ménagé sa vie dans les batailles. Plaies et bosses ne lui faisaient pas peur et elle savait mourir avec joie, surtout quand c'est elle qui attaquait. Mais là s'arrêtaient d'après elle ses obligations. Celles-ci remplies, les nobles entendaient être les maîtres absolus de leur domaine.

Nous avons comparé ci-dessus le régime de l'Arménie à celui de la féodalité en Europe au Moyen Age. En réalité, le système féodal arménien dépassait encore en liberté pour ses membres, c'est-à-dire en impuissance pour l'État central, celui que l'on connut plus tard en Europe. En effet, comme le remarque Laurent, par une étrange aberration, la grande noblesse arménienne, oubliant peu à peu qu'elle ne détenait ses domaines, ses provinces, que du roi, qui les avait données à ses ancêtres, vint à la conception que cette institution des grands fiefs, existait par elle-même et non par la volonté du pouvoir central. Au lieu de demander au pouvoir royal, comme au Moyen Age en Occident, confirmation de son existence, la grande noblesse en arriva à intervertir les rôles. C'est elle, croyait-elle, qui devait conférer la vie au pouvoir central, au roi, en le reconnaissant, et non le contraire.

On en arriva ainsi à une forme juridique inconnue de la féodalité occidentale. La direction d'une province, une fois acquise par un don du roi, ou par un coup de force, se transmettait directement comme une propriété, sans intervention du pouvoir central et sans

(1) Guizot, *Essais sur l'Histoire de France*, Paris, 1823.



nouvelle investiture à chaque génération<sup>1</sup>. Bien mieux, la grande noblesse estimait que le roi ne pouvait être qu'une sorte de président de cette confédération de grands aristocrates. Elle avait, pensait-elle, le droit sinon de le choisir, du moins de refuser l'obéissance à un roi qui lui déplaisait et surtout celui de s'opposer par tous les moyens, y compris l'entente et l'alliance avec l'étranger, à toute tentative du roi pour renforcer l'autorité du pouvoir central, pour limiter le pouvoir de la grande noblesse.

Le régime féodal arménien aboutissait ainsi fatalement à l'affaiblissement du pouvoir royal, à l'indépendance des grands feudataires. Il les amena, pour préserver leurs droits, à chercher des alliances, des appuis, où ils pouvaient en trouver, serait-ce même chez l'étranger. « Les nakharars ont laissé périr la dynastie des Artaxias, puis celle des Arsacides, parce qu'il leur importait peu que le chef de l'Arménie fut un Arménien ou un étranger, pourvu qu'il ne chercha pas à rendre le pouvoir central plus fort dans une Arménie plus soumise et plus forte, pourvu qu'il leur laissa, avec leurs États personnels, la liberté de s'y conduire comme il l'entendait<sup>2</sup> ».

Lorsque, pendant les guerres du iv<sup>e</sup> siècle, l'Arménie se trouva en face d'un adversaire rusé et perfide comme le roi Sapor II, sachant joindre l'offre avantageuse à la répression impitoyable, cet état de choses devint une menace terrible. Pendant ces luttes décisives, on vit deux représentants de la plus illustre noblesse arménienne, un Mamikonian et un Artzrouni, se joindre à l'ennemi et combattre dans ses rangs, par haine pour le roi de l'Arménie ou par ambition personnelle.

Ces épisodes, ainsi que les nombreux assassinats de rois par des membres de la noblesse, dans le courant des derniers siècles de l'indépendance de l'Arménie Majeure, jettent une lueur sinistre sur l'histoire de cette période.

Remarquons toutefois que l'histoire de nombreux pays pendant le Moyen Age et même les temps modernes, par exemple celle de la France et de l'Allemagne, présente des exemples nombreux de ces cas de trahison de grandes familles nobles se faisant les alliées des ennemis de l'extérieur contre la maison royale.

Certes, cette noblesse arménienne représenta aussi par ses incomparables qualités militaires un des principaux éléments de la force du pays. Plus tard, lorsque sous la domination iranienne puis arabe, l'Arménie aura perdu son indépendance, elle préservera son autonomie, et par cela même l'autonomie des diverses provinces armé-

(1) J. LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, Paris, 1919, p. 68.

(2) LAURENT, p. 70.



niennes<sup>1</sup>. Elle maintiendra aussi la réputation de l'Arménie par ses magnifiques états de service à la tête des contingents arméniens dans diverses guerres étrangères, au service de l'Iran, de Byzance, des Arabes.

Elle se mettra même à la tête du peuple arménien dans ses grandes insurrections contre les dominateurs étrangers lorsque ceux-ci voudront toucher à la race ou aux croyances du peuple. Elle assurera, à côté de l'Église, la pérennité de la nation arménienne et amènera par deux fois la résurrection d'une Arménie indépendante, une première fois au IX<sup>e</sup> siècle, sous la forme du royaume arménien des Bagratides, puis au XI<sup>e</sup> siècle, par la création en Cilicie du royaume de la Nouvelle Arménie.

Mais par sa présence, par sa mentalité, elle joua un rôle capital dans l'affaiblissement de l'État arménien. Sous la domination iranienne et arabe, cette autonomie que les conquérants furent obligés de laisser à ces grandes familles devint même une de leurs meilleures garanties contre une résurrection de l'Arménie indépendante, car elle permit aux Iraniens et Arabes de dresser et d'utiliser une grande famille contre l'autre et d'empêcher la formation d'un front unique, la coordination de tous les efforts contre l'étranger. « Au lieu de grouper leurs efforts dans l'intérêt commun de la nation, ils (les grands nobles) se conduisirent suivant la vieille coutume féodale qui faisait du salut égoïste de chacun, le suprême devoir du seigneur et de ses sujets. Les adversaires de l'Arménie trouvèrent toujours une partie d'entre eux prête à se dresser les uns contre les autres »<sup>2</sup>.

Remarquons, enfin, aussi que cette idée de la différenciation des classes, de la création d'une forte noblesse, de devoirs et de droits différenciés, est une conception sinon particulière, du moins caractéristique de la mentalité et de l'esprit des peuples indo-européens, et est une preuve supplémentaire de la communauté d'origine du peuple arménien et des peuples d'Occident.

On ne la rencontre pas au même degré dans l'histoire des peuples sémites ou touraniens<sup>3</sup>. Chez ceux-ci, il y a un pouvoir central plus arbitraire et plus tyrannique, mais aussi moins de distinction de classes, une plus grande égalité dans leur propre peuple, égalité dans la servitude peut-être, mais égalité quand même.

(1) C'est ce rôle de la noblesse arménienne qui fait écrire à Bussel : « L'Arménie a préservé son indépendance grâce à sa féodalité et non en dépit d'elle » (F. W. BUSSEL, *Essays on the Constitutional History of the Roman Empire*, Londres, 1910, p. 451).

(2) LAURENT, p. 7.

(3) « L'égalité sous un chef, c'est le vrai génie de l'Asie », a écrit Michelet.



*L'œuvre culturelle*

Pendant les deux siècles qui suivirent l'adoption du christianisme, le iv<sup>e</sup> et le v<sup>e</sup> siècle, l'Arménie connut un grand essor dans le domaine de la vie culturelle. On assista, sous l'influence de l'Église, à un épanouissement de la culture arménienne, qui devint une culture essentiellement chrétienne.

Deux grands prélats, le Catholicos Nersès I<sup>er</sup> (de 353 à 373) et son fils le Catholicos Sahag I<sup>er</sup> (de 387 à 438) jouèrent un rôle particulièrement important dans cet épanouissement de la vie intellectuelle et artistique.

Avant l'adoption du christianisme, la vie culturelle de l'Arménie avait été fortement tributaire de l'étranger, de la Grèce, de Rome, de l'Iran.

La culture originale de l'Arménie était représentée par des chants populaires, une poésie épique, œuvre de bardes nationaux, dont Moïse de Khorène et Grégoire Magistros nous ont transmis quelques fragments. Cette poésie épique chantait les dieux, les héros (Haïk). On ne sait pas au juste si elle se présentait sous la forme de productions isolées ou formait au contraire une épopée complète.

La réalisation la plus importante du christianisme, celle dont ont découlé toutes les autres, fut la création de l'alphabet arménien. Ce fut l'œuvre du Catholicos Sahag I<sup>er</sup> qui chargea son coadjuteur Mesrop, un savant lettré, de composer un alphabet spécial à la langue arménienne afin de permettre la traduction en arménien des Livres saints dont, jusque-là, seuls les exemplaires en grec ou en syriaque étaient répandus. Mesrop composa un alphabet de trente-six lettres (deux lettres furent ajoutées par la suite) qui était particulièrement adapté à la langue arménienne<sup>1</sup>.

Cette invention en 404 de l'alphabet arménien, sous le règne du roi Vramchabou, fut un événement d'une grande portée. Non seulement du point de vue culturel, en donnant naissance à la littérature arménienne, mais aussi du point de vue politique, car il contribua à préserver le caractère national du peuple arménien.

Le christianisme a fait pour le peuple arménien ce qu'il a fait pour de nombreux autres peuples. Il lui a donné conscience de sa nationalité. L'Église chrétienne s'est révélée comme un merveilleux facteur d'organisation, puis ensuite de conservation.

Ainsi que l'a fait remarquer Bertrand Bareilles, le rôle des Églises a été énorme dans la formation des nationalités. « Les Églises

(1) Voir sur l'origine de l'alphabet arménien V. INGLISIAN, *Das armenische Schrifttum*, Linz, 1929, et J. MARKWART, *Ueber den Ursprung des armenischen Alphabets*, Wien, 1917.



primitives se constituèrent en effet par ordre de nationalité. La raison de ce groupement fut déterminée sans doute par la nécessité où l'on fut d'évangéliser les masses dans leur propre langue. On dut inventer des alphabets pour les idiomes qui en étaient privés afin de rendre accessibles les Livres Saints, et ce fut là, pour les peuples illettrés, le premier pas vers la vie intellectuelle. Sans cette circonstance, il est probable que la plupart de ces éléments ethniques n'eussent formé que des agglomérations sans consistance qui se seraient fondues dans la masse des peuples conquérants ».

Mesrop forma une centaine de disciples. On compte parmi eux ceux qu'on appelle les « grands traducteurs » et qui furent envoyés dans les centres de la pensée chrétienne, qui étaient alors Edessa (Ourfa), Athènes, Constantinople, Césarée et surtout Alexandrie qui, avec sa célèbre bibliothèque fondée par Ptolémée, était depuis des siècles un foyer de culture, pour y recueillir les œuvres les plus importantes et les amener en Arménie.

Ces traducteurs, rentrés dans leur patrie, jetèrent les fondements de la célèbre « école arménienne des interprètes et traducteurs » qui brilla d'un si vif éclat jusqu'au commencement du VI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Parmi ces œuvres, qui furent ainsi traduites en arménien au V<sup>e</sup> siècle et rendues accessibles aux Arméniens, figurent un grand nombre d'ouvrages religieux, au premier rang desquels se trouvent évidemment les Livres Saints, ainsi que quelques ouvrages d'histoire et de philosophie.

La traduction arménienne de la Bible est encore considérée comme un remarquable monument littéraire. Parmi les autres œuvres traduites en arménien à cette époque, mentionnons la célèbre histoire ecclésiastique d'Eusèbe, évêque de Césarée, l'histoire de la vie de Constantin, diverses homélies, l'apologie de la religion chrétienne d'Aristide ainsi que de nombreuses traductions se rapportant pour la plupart à des œuvres religieuses mais comprenant aussi les œuvres d'Aristote.

« Athènes, Alexandrie, Constantinople, Rome, écrit Dulaurier, virent accourir en foule les Arméniens qui se pressèrent autour des chaires où les sciences, les lettres et la philosophie étaient alors enseignées avec tant d'éclat. Ils fréquentèrent surtout et se distinguèrent dans les écoles d'Athènes. Le plus illustre de ces représentants de l'Arménie dans la capitale de l'Attique fut ce Proaeresius dont parle Eunape dans ses *Vies des Philosophes* et qui s'était fait dans la chaire de l'éloquence qu'il occupait une telle réputation, qu'à Rome on lui érigea une statue. A partir de

(1) V. LANGLOIS, *Collection des Historiens anciens et modernes d'Arménie*, Paris, 1867, Introduction, p. 22.



cette époque, les Arméniens ne cessèrent d'étudier la littérature grecque avec une infatigable ardeur et de lui emprunter ses meilleurs auteurs, poètes, historiens, philosophes et mathématiciens qu'ils traduisirent dans leur langue<sup>1</sup> ».

Mais cette génération des grands traducteurs fut bientôt suivie de celle des écrivains arméniens produisant des œuvres originales. Ainsi que le note le grand savant français A. Meillet : « En des temps où la langue française ne se distinguait pas encore du latin et où les plus anciennes littératures de la majorité des peuples européens n'existaient pas, il y avait déjà une importante littérature arménienne<sup>2</sup> ».

Victor Langlois a dit que cette littérature arménienne du iv<sup>e</sup> et du v<sup>e</sup> siècle est l'une des plus fécondes et des plus intéressantes de l'Orient chrétien. « Les écrivains arméniens ont abordé presque tous les genres littéraires et bien que leurs compositions, soit en prose, soit en vers, se ressentent profondément de l'influence religieuse exercée sur le peuple par le clergé national, néanmoins la littérature profane est beaucoup plus riche que celles des autres nationalités chrétiennes de l'Asie. Les études historiques ont été presque à toutes les époques de l'existence du peuple arménien, une des préoccupations favorites de ses écrivains. Aussi les renseignements que les annalistes nationaux nous fournissent sur les événements qui se sont déroulés dans l'Asie Occidentale depuis les origines du monde jusqu'à nos jours, forment une série ininterrompue de documents de la plus grande valeur<sup>3</sup> ».

Parmi ces historiens du v<sup>e</sup> siècle, il faut particulièrement mentionner Faustus de Byzance, auquel on doit une admirable histoire de l'Arménie sous les derniers Arsacides, œuvre pleine de vie où l'on sent comme l'odeur de la terre arménienne; Korioun qui écrivit une biographie de Mesrop, Elysée Vartabed qui a laissé une histoire de la guerre de l'Arménie contre les Sassanides au v<sup>e</sup> siècle (œuvre remarquable non seulement du point de vue de l'histoire arménienne mais en raison des détails qu'il nous donne sur le mazdéisme et l'Iran des Sassanides), Lazare de Pharbe qui a écrit une histoire de l'Arménie au iv<sup>e</sup> siècle, Agathange qui a composé une histoire de saint Grégoire l'Illuminateur et de la conversion de l'Arménie au christianisme.

Mais l'œuvre peut-être la plus connue est l'histoire d'Arménie depuis les origines du peuple arménien jusqu'à la chute des Arsacides de Moïse de Khorène, un élève et disciple de Mesrop. Malgré

(1) E. DULAURIER, *La Société arménienne contemporaine*, Paris, 1854.

(2) A. MEILLET, *Revue Franco-Etrangère*, mai 1917.

(3) LANGLOIS, tome I<sup>er</sup>, p. 5.



ses inexactitudes, ses pieux mensonges, l'ouvrage de Moïse de Khorène, que l'on a appelé l'Hérodote arménien, reste une œuvre marquante, qui peut être consultée avec intérêt (mais qui doit être utilisée avec réserve et discernement, en faisant le départ entre la légende et la vérité historique contrôlée) non seulement sur l'histoire d'Arménie mais aussi sur l'histoire d'autres pays du Moyen-Orient. On attribue également à Moïse de Khorène une géographie, mais il semble maintenant établi que cet ouvrage ne peut pas être de lui, car il a été écrit, au plus tôt, au VII<sup>e</sup> siècle.

Parmi les autres œuvres d'écrivains arméniens, il faut encore signaler celles du philosophe David et du théologien Eznik qui écrivit une « Réfutation des Sectes » qui, par la pureté du style, le classe peut-être comme le meilleur écrivain de cette génération.

Il importe de savoir, pour apprécier à sa juste valeur la contribution apportée par les Arméniens à la civilisation et à la culture, que quelques-unes des œuvres que nous venons d'énumérer ont présenté une importance qui a dépassé le cadre de l'Arménie.

En effet, c'est par l'entremise des traductions arméniennes qui ont été les seules à être conservées, que quelques-uns des ouvrages les plus importants de la littérature religieuse du christianisme des premiers siècles, ont été préservés puis portés à notre connaissance.

D'autre part, les ouvrages historiques arméniens que nous venons de signaler ont représenté pour la science historique moderne une source précieuse, on peut dire inestimable, de renseignements, non seulement sur l'histoire des Arméniens, mais sur celles de nombreux autres peuples.

Le destin a voulu que l'histoire d'Arménie soit étroitement liée, parfois même mêlée, à celles d'autres grands peuples, et les renseignements que l'on a puisés dans ces œuvres d'historiens arméniens représentent une part essentielle de ce que nous savons par exemple sur les Parthes, les Sassanides, les peuples du Caucase, les Arabes, les Mongols, les Touraniens. C'est ce qui fait écrire à Victor Langlois que les « détails que racontent les annalistes arméniens sur les guerres de leur pays avec la Perse (Iran), sur les invasions arabes et mongoles et sur les Croisés, ont jeté un jour tout nouveau et une clarté inattendue sur l'histoire du moyen âge oriental »<sup>1</sup>.

C'est de plus par l'intermédiaire des œuvres de Moïse de Khorène et de Grégoire Magistros, que des fragments de l'œuvre d'historiens

(1) LANGLOIS, I, p. 5.



grecs, dont les œuvres originales ont été perdues, ont été préservés et portés à notre connaissance.

Ce rôle de clarification de l'histoire de l'Orient joué par les historiens arméniens continuera à travers les siècles. Au VII<sup>e</sup> siècle, cela sera l'œuvre capitale de l'évêque Sébéos sur les guerres de l'Empereur Héraclius et la conquête arabe, à laquelle nous devons des renseignements précieux sur Byzance et sur les Arabes ; au VIII<sup>e</sup> siècle, c'est le livre de Ghévond sur les guerres et conquêtes des Arabes en Arménie, puis plus tard l'ouvrage de Moïse de Kalankat sur l'histoire des Albans.

Enfin, parmi les contributions les plus curieuses apportées par les Arméniens à la civilisation, il faut compter l'influence qu'ils ont exercée sur un peuple germanique qui allait jouer un rôle dans l'histoire de l'Europe, les Goths. C'est ainsi que l'évêque goth Wulfila (ou Oulfila) était le fils d'un prisonnier arménien. On sait que c'est à lui qu'on doit, au IV<sup>e</sup> siècle, la première traduction de la Bible en langue gothique (traduction où l'on trouve du reste nombre de mots d'origine arménienne) et l'invention des caractères gothiques<sup>1</sup>.

Lorsque les Goths, qui venaient à l'origine de Suède, étaient établis au nord de la Mer Noire, ils furent en rapports assez étroits avec l'Arménie par des missionnaires, des commerçants et des émigrés arméniens. On pense du reste que c'est par eux que l'architecture arménienne a fait sentir son influence en Europe. Il est aussi à noter qu'au début du VIII<sup>e</sup> siècle, pendant la domination des Goths en Espagne, un de leurs princes portait le nom arménien d'Artavasdès<sup>2</sup>.

Nansen souligne que cette influence arménienne s'est fait sentir même en Scandinavie. Il signale la grande ressemblance existant entre les pierres tombales et les constructions trouvées dans certaines localités du nord, par exemple à Bohuslen et Blekinge, avec celles de l'Arménie ancienne ainsi que la présence en Islande, au XI<sup>e</sup> siècle, de trois évêques arméniens : Petros, Abraham et Stephan, au moment de l'évangélisation de cette île. Leur doctrine beaucoup plus douce que celle des autres évangélistes exerça une grande attraction et dut être combattue par l'archevêque Adalbert<sup>3</sup>.

Mais la contribution la plus importante apportée par l'Arménie à la civilisation et à la culture au cours de ces siècles qui marquent

(1) Voir NANSEN, p. 208; BASMADJIAN, p. 17.; BUGGE, *Ueber den Einfluss der Armenischen Sprache auf die Gotische. Indogerm. Forsch.*, V, p. 168-181

(2) NANSEN, p. 208; STRZYGOWSKI, II, p. 728.

(3) NANSEN, p. 208.

la fin du monde antique et le début du Moyen Age, se trouve dans le domaine de l'architecture, surtout de l'architecture religieuse. On en trouvera l'exposé dans le paragraphe que nous avons réservé à cette matière à la fin du chapitre suivant<sup>1</sup>.

(1) Pour une étude détaillée de la littérature et de la culture arméniennes nous renvoyons le lecteur aux ouvrages d'Archag Tchobanian.

---



## CHAPITRE VI

### LA DÉFENSE DU CHRISTIANISME

---

L'histoire d'Arménie, cette histoire de  
vaillance, d'énergie et de souffrance.

GUSTAVE SCHLUMBERGER.

#### *L'Arménie sous la domination des Sassanides et la bataille d'Avaraïr (430-634)*

Nous avons laissé le récit de l'histoire d'Arménie au point où l'Arménie Majeure perdit son indépendance et passa sous la domination des Sassanides, les souverains de l'Iran.

L'Arménie allait maintenant connaître deux siècles d'existence (de 430 à 634) où elle continua à subsister, non sous la forme d'un État indépendant, mais de quelques grandes principautés gouvernées par la grande noblesse arménienne, représentant des États presque autonomes mais soumis à la suzeraineté des maîtres de l'Iran.

Dès le début de cette période, l'Arménie fut obligée d'engager une lutte, presque surhumaine, pour préserver sa foi<sup>1</sup>.

Les Sassanides se trouvaient en Arménie en face d'une grande noblesse puissante (les familles comme les Mamikonian, les Kamsarakan, les Rechtouni, les Gnouni, les Siouni, les Artzrouni, les Bagratides) dont chacune possédait des terres étendues. Elles résidaient dans des châteaux forts perchés sur les montagnes, repaires presque inaccessibles, et disposaient de leurs propres armées. Les Sassanides avaient du reste utilisé ces familles, leur esprit d'indépendance et d'indiscipline à l'égard du pouvoir royal, pour amener l'affaiblissement et la désintégration du royaume d'Arménie. Ce résultat acquis et l'Arménie passée sous la suzeraineté de l'Iran, ces familles n'en continuaient pas moins à

(1) Les principales sources originales arméniennes pour cette période sont ÉLYSÉE VARTABED, *Histoire de Vartan et de la guerre des Arméniens*, et LAZARE DE PHARBE, *Histoire* (historiens arméniens de la fin du v<sup>e</sup> siècle).

représenter une force redoutable avec laquelle les Sassanides étaient obligés de compter et qu'ils espéraient pouvoir utiliser.

Ils furent donc amenés à leur garantir leurs privilèges. Chacune de ces principautés continuait à subsister comme par le passé. Les Iraniens se contentèrent de nommer au-dessus d'elles un gouverneur général ou marzpan, qui fut du reste parfois un Arménien choisi dans ces familles (Vassak Siouni, plusieurs Mami-konian et Bagratides, Philipos Siouni). Les obligations des princes arméniens se bornèrent à reconnaître la suzeraineté des Sassanides, à se mettre à leur disposition à la tête de leurs contingents de troupes lors de leurs guerres étrangères (spécialement contre les peuples du Caucase et les Touraniens du Turkestan) et à payer des tributs. Ces tributs, qui pouvaient du reste être payés en nature, étaient relativement modérés (à l'encontre de ce qui se passera sous la domination arabe où ces tributs furent parfois écrasants et devaient être acquittés en espèces).

Le grand conflit qui mit aux prises l'Arménie et l'Iran fut un conflit religieux. L'Iran des Sassanides n'était plus en effet l'Iran des Parthes avec sa tolérance en matière religieuse et ses attaches dynastiques avec l'Arménie, par la maison des Arsacides. L'Iran des Sassanides marquait un retour vers l'ancienne religion de l'Iran, le mazdéisme ou zoroastrisme, avec son culte du feu, de la lumière, du soleil et son clergé composé de mages. De cette religion, les Sassanides se firent les propagateurs fanatiques. Ils voulurent imposer cette croyance à toutes leurs possessions. Ils y parvinrent, sauf dans le cas de l'Arménie où ils se heurtèrent à une résistance farouche dont ils ne purent venir à bout.

En effet, en 449, le roi sassanide Yezdeguert II publia un manifeste enjoignant à tous les chrétiens de ses États de se convertir au mazdéisme. Ce fut le signal d'une terrible révolte en Arménie où le peuple se souleva sous la direction de Vartan Mamikonian, descendant d'une des plus grandes familles du pays, et qui avait servi comme général dans les armées de Byzance sous l'Empereur Théodose II. L'épiscopat arménien réuni à Aschdichad (450) proclama son inviolable fidélité à la foi dans une lettre apologétique.

Les Iraniens furent chassés du pays, leurs garnisons balayées, leurs mages massacrés, leurs temples du feu détruits, tandis que le peuple arménien s'armait pour faire face à la riposte des Sassanides qui ne pouvait tarder.

Dans ce soulèvement national qui groupa la masse de la nation, le peuple arménien fut toutefois trahi par quelques nobles qui, redoutant la vengeance des Sassanides et désirant avant tout préserver leurs biens et privilèges, allèrent se réfugier en Iran, assurant les Sassanides de leur fidélité.



Au printemps de 451, l'armée iranienne pénétra en Arménie et se heurta le 26 mai 451 à Avarair à l'armée arménienne commandée par le brave Vartan Mamikonian. Les historiens arméniens de l'époque donne le chiffre de l'armée iranienne comme se montant à 200.000 hommes et celui de l'armée arménienne comme représentant 60.000 hommes. Ces chiffres sont certainement tous deux exagérés, mais il est hors de doute que l'armée du Roi des rois avait une écrasante supériorité numérique<sup>1</sup>.

L'armée arménienne accomplit héroïquement son devoir et lutta jusqu'au bout en face des réserves de l'ennemi sans cesse renouvelées. Vartan Mamikonian avec huit généraux arméniens et plus du tiers de l'armée arménienne tombèrent au champ d'honneur.

Leur mémoire est célébrée chaque année par les Arméniens le jour anniversaire de cette bataille qui représente une des grandes pages de l'histoire de l'Arménie. Le souvenir des héros d'Avarair a aidé les Arméniens à traverser à travers les siècles les heures d'épreuve et de deuil. Ce nom symbolise les volontés et les espoirs d'un peuple écrasé mais non définitivement vaincu. Cette bataille sauva en effet la nation. Quoique vainqueurs, les Iraniens fortement éprouvés durent s'arrêter pour réparer leurs pertes. Comme ils durent bientôt porter la masse de leur armée sur la frontière du Turkestan pour parer aux attaques des Huns, ils renoncèrent à convertir l'Arménie au mazdéisme.

Mais sous le successeur du Roi des rois, Pérose (458-488), les persécutions religieuses reprirent. Vahan Mamikonian, neveu du héros d'Avarair, se mit alors à la tête du peuple arménien et continua la lutte, soutenu par les Ibériens (Géorgiens) eux aussi résolus à défendre la cause chrétienne.

Pendant une longue guerre, les Arméniens tinrent victorieusement tête aux forces de l'Iran<sup>2</sup>. Les hostilités se prolongèrent jusqu'à la mort de Pérose. Son successeur, le roi Vologuèse (488-491) renonça à l'idée de subjuguier et de déchristianiser l'Arménie par la force. Il nomma Vahan Mamikonian gouverneur général de l'Arménie et accepta les conditions arméniennes qui visaient spécialement l'autonomie du pays, la liberté du culte chrétien, la suppression des temples du feu.

(1) On sait que tous les chiffres concernant les effectifs des armées, donnés par les chroniqueurs du Moyen Age sont fortement exagérés. En réalité, dans un pays de montagnes comme l'Arménie, c'est-à-dire où les armées sont contraintes à suivre une route comportant des points de passage obligé, il n'était guère possible pour une armée de concentrer sur un champ de bataille plus de 20.000 ou 30.000 hommes.

(2) Kevork ASLAN, *Études historiques sur le Peuple arménien*, Paris, 1928, p. 248.



L'Arménie, qui avait ainsi par sa vaillance imposé à l'Iran une nouvelle politique et préservé sa religion, connut dès lors, un régime de quasi-indépendance<sup>1</sup>.

Pendant le VI<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècles, l'Arménie, ou plutôt les principautés qui la représentaient désormais, se trouvèrent dans une position difficile en raison des guerres entre Byzance et l'Iran des Sassanides, qui se déroulèrent bien souvent sur leur sol. Ce fut particulièrement le cas pour les grandes campagnes des Empereurs Maurice puis Héraclius. Le pays connut des périodes d'autonomie mais aussi de dures épreuves. En fait, la position des Arméniens entre Byzance et l'Iran des Sassanides était plus complexe qu'il ne le paraît au premier abord. Certes, le christianisme représentait un lien puissant rattachant l'Arménie à Byzance. Mais il faut compter avec le fait que la rupture de l'Église arménienne avec celle de Byzance avait creusé un fossé entre l'Arménie et l'Empire d'Orient. Au contraire, les Sassanides, ennemis traditionnels de Byzance, avaient pour principe de protéger les foies chrétiennes dissidentes<sup>2</sup>.

Il faut compter aussi avec l'antagonisme fondamental qui ne pouvait manquer d'exister entre la société éminemment féodale qu'était la société arménienne et le grand État bureaucratique et moderne qu'était Byzance. En fait, on vit les principautés arméniennes prendre parti, suivant les périodes, pour l'un et l'autre des antagonistes. On assista aussi à de véritables tentatives de destruction de la nation arménienne, comme par exemple celle de l'Empereur Maurice. Mais la vaillance arménienne surmonta toutes ces épreuves. Chacun des adversaires comprit avec le temps qu'il ne pouvait pas se passer de l'aide arménienne et que la tâche de subjuguier ces hardis montagnards, de les forcer dans leurs derniers retranchements en haute montagne, était au-dessus de ses forces. En fait, la principauté des Mamikonian parvint même pendant certaines périodes à recouvrer sa complète indépendance<sup>3</sup>.

Ainsi, pendant cette période, l'Arménie continua à conserver comme marques extérieures de son caractère national sa langue, sa grande noblesse autonome, ses contingents distincts de troupes et enfin, ce qui lui importait le plus, sa religion chrétienne.

L'admirable floraison de l'architecture arménienne entre le V<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècles, la contribution que l'Arménie apporta à cette époque à l'élaboration de l'art chrétien et sur laquelle nous revien-

(1) Percy SYKES, *A History of Persia*, Londres, 1915, tome I<sup>er</sup>, p. 474.

(2) F. W. BUSSEL, *Essays on the Constitutional History of the Roman Empire*, Londres, 1910, II, p. 338-339.

(3) Voir à ce sujet JEAN LE MAMIKONIAN, *Histoire de Taron*, traduction Langlois, Paris, 1869.



drons, montrent bien que l'Arménie jouit d'un régime où, malgré des difficultés passagères, elle eut le loisir de préserver sa vie nationale et à donner libre cours à son propre génie.

Du reste, l'Arménie était devenue par sa position l'un des points de contact des civilisations byzantine et sassanide. Il est probable que dans certains domaines, comme par exemple celui de l'architecture, elle a joué le rôle d'un creuset où sont venus se fondre les apports de ces deux grandes cultures.

### *La séparation de l'Église arménienne et ses conséquences*

La séparation de l'Église arménienne s'effectua au v<sup>e</sup> siècle. Elle est donc bien antérieure à la séparation entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe (schisme grec) qui n'eut lieu qu'au xi<sup>e</sup> siècle.

On sait que les premiers siècles de l'Église chrétienne furent marqués par la naissance et la propagation d'un nombre de doctrines différentes sur la nature de Jésus-Christ. Il était inévitable que l'Église arménienne, qui est une des plus vieilles églises existantes, qui a été la contemporaine de ces discussions et de ces conflits, ait été amenée à prendre position.

Les principales de ces diverses doctrines furent l'arianisme qui voyait en Jésus un être parfait, mais niait sa divinité, le nestorianisme qui considérait Jésus comme un homme devenu Dieu et le monophysisme qui considérait qu'en Jésus-Christ la nature divine avait absorbé la nature humaine.

L'Église de Rome et de Byzance avait, au concile de Nicée (325), en condamnant l'arianisme, proclamé que Jésus-Christ était de la même nature que Dieu. L'Église arménienne accepta cette doctrine, puis le monophysisme qui en était la conséquence ou le renforcement.

Lorsque plus tard au concile de Chalcédoine (451), l'Église de Rome et de Byzance adoptèrent une nouvelle doctrine, celle du pape Léon le Grand, considérant qu'il y avait en Jésus-Christ deux natures distinctes, une nature humaine et une nature divine, étroitement unies, mais non confondues, l'Église arménienne restant attachée au monophysisme, se sépara de celles de Rome et de Byzance, la rupture définitive intervenant en 491.

Il faut voir dans cette attitude de l'Église arménienne d'abord son attachement à la tradition et à la croyance originelle. Se considérant comme une Église apostolique, c'est-à-dire émanant directement des Apôtres et non comme une Église suffragante<sup>1</sup>,

(1) Voir à ce propos M. ORMANIAN, *L'Église arménienne*, Paris, 1910, p. 11-13.



elle eut le sentiment que cette série de conciles se succédant au iv<sup>e</sup> et au v<sup>e</sup> siècles, au cours desquels le dogme subissait continuellement de nouvelles adaptations, n'était pas compatible avec la dignité de la religion chrétienne. L'Église arménienne adopta en fait une attitude conservatrice, repoussant toutes nouvelles additions dogmatiques ainsi que toutes les initiatives qui, d'après elle, contribuaient à altérer la foi primitive.

Il faut aussi dire que toutes ces discussions, tous ces conflits, ne se rapportaient pas seulement à des problèmes de théologie, mais cachaient aussi des intérêts matériels. Ils représentaient une lutte d'influence entre les quatre patriarchats, les quatre métropoles du monde chrétien : Rome, Alexandrie, Antioche et Constantinople. Alexandrie, fière de l'immense rôle que jouèrent ses théologiens, ses lettrés, dans l'élaboration de la doctrine chrétienne, entendait s'ériger en arbitre de la vérité dogmatique, alors que Rome et Constantinople ne voulaient tolérer cette suprématie.

L'Église arménienne restait en dehors de ces querelles. Quand elle cherchait une inspiration, c'est plutôt vers Jérusalem et Antioche qui furent les foyers du christianisme, qu'elle se tournait. C'est ainsi qu'au iv<sup>e</sup> siècle, on la voit s'adresser à l'évêque Macarius de Jérusalem lui demandant des conseils sur l'organisation de l'Église. On trouve du reste de nombreux monastères arméniens sur le Mont des Oliviers déjà au v<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Indépendamment de cet attachement spirituel à ce qu'il considérait comme le christianisme primitif dont il était issu, la rupture du peuple arménien avec l'Église de Byzance a été, sinon causée, du moins perpétuée, par des facteurs politiques.

En effet, en face de Byzance qui fit très rapidement de l'Église d'Orient un instrument docile de sa politique, l'indépendance de l'Église arménienne fut une condition de la continuation de l'existence du peuple arménien comme une entité séparée, de sa non absorption par Byzance.

La conséquence de la création d'une église arménienne indépendante fut de laisser l'Arménie sans appuis fermes à l'Occident. Byzance, puis Rome, reprocheront constamment à l'Arménie ce schisme. Il y eut sans doute des périodes où soit Byzance, soit le Vatican (par exemple pendant les Croisades) soutinrent les Arméniens. Mais cette aide ou ces alliances se firent surtout en raison de considérations politiques, parce que sur le plan politique leurs intérêts et ceux de l'Arménie étaient identiques à certaines époques et non en raison de considérations religieuses.

(1) Jusqu'à nos jours l'Église arménienne partage à Jérusalem la possession du Saint-Sépulcre avec l'Église catholique, l'Église orthodoxe et l'Église copte.



On sait du reste que soit l'Église orthodoxe, soit l'Église catholique ont marqué une tendance à se montrer beaucoup plus libérales vis-à-vis des croyants d'autres religions ou des païens que vis-à-vis de ceux qu'elles considèrent comme des hérétiques, c'est-à-dire des chrétiens d'autres dénominations.

Byzance surtout, héritière indigne en cela de l'Empire romain avec sa large tolérance en matière religieuse, fit preuve d'un aveuglement sans borne. La haine qu'elle porta à l'Arménie en raison de sa foi, la poussa aux actes les plus insensés, ceux qui ouvrirent ses marches de l'est à l'invasion (affaiblissement puis partage au XI<sup>e</sup> siècle du royaume arménien des Bagratides, hostilité envers le royaume de la Nouvelle Arménie et les États des Croisés à l'époque des Croisades, persécutions religieuses dans les provinces arméniennes annexées à Byzance).

Mais si l'existence d'une Église nationale indépendante se traduisit pour l'Arménie par un affaiblissement du concours que l'Occident lui aurait prêté dans sa lutte, celle-ci lui doit malgré tout son existence et sa survivance. C'est par leur farouche attachement à cette Église arménienne que les Arméniens ont conservé leur foi. Cette Église ne fut non seulement leur faiblesse, elle fut aussi leur force. Elle a identifié leur peuple, leur nationalité. Sans elle, ils auraient été absorbés par Byzance.

Comme l'a remarqué Macler, cette obstination des Arméniens à conserver, à préserver leur Église, les a peut-être laissés sans amis, mais elle a assuré leur survivance politique. Sous la domination des Sassanides, puis des Arabes, cette non-identité de l'Église arménienne avec celle de Byzance a contribué, autant que la résistance arménienne, à amener les adorateurs du feu puis les Arabes musulmans à renoncer à convertir les Arméniens à leur propre croyance.

Enfin, il sied de noter que l'Arménie donna naissance à une secte religieuse de nos jours disparue, celle des Pauliciens, que l'on peut considérer comme les lointains précurseurs de ce qui sera plus tard la Réforme protestante. Cette secte naquit au VII<sup>e</sup> siècle dans l'Arménie Mineure, alors sous la domination de Byzance. Elle fut violemment combattue par le Patriarche orthodoxe de Constantinople et aussi par l'Église arménienne. Les empereurs byzantins transplantèrent plus tard nombre de Pauliciens en Thrace et en Macédoine où ceux-ci propagèrent leur religion chez les Bulgares et les Yougoslaves parmi lesquels ils firent nombre d'adeptes. Ce sont ces derniers qui ont inspiré les Bogomils yougoslaves qui exercèrent à leur tour une influence sur les Albigeois du Languedoc et les Hussites de Tchécoslovaquie<sup>1</sup>.

(1) Voir A. TOYNBEE, *A Summary of Armenian History*, Londres, 1916, p. 607-608.



*L'Islam et l'Empire arabe*

Au VII<sup>e</sup> siècle, se produisit un événement qui allait changer la face de l'Orient et profondément affecter la vie de tous les peuples qui y habitent, y compris celle du peuple arménien : la naissance de l'Islam accompagnée de la création de l'Empire arabe.

Comme cette puissance va jouer pendant quelques siècles un rôle prédominant en Orient et que l'Arménie va avoir de nombreux rapports avec elle, d'abord en passant sous sa domination, ensuite en rétablissant, sous son égide, un royaume arménien indépendant, celui des Bagratides, et enfin pendant les Croisades et l'époque de la Nouvelle Arménie, il importe de rappeler les grands traits de son histoire.

Lorsque Mahomet commença sa grande œuvre, les Arabes habitaient la partie la plus pauvre du Moyen-Orient, l'Arabie proprement dite. Les Sassanides, avec leur religion mazdéiste, qu'ils avaient essayé en vain d'imposer à l'Arménie, dominaient l'Iran, une partie de l'Arménie et la Mésopotamie. Le reste de l'Orient (Asie Mineure, une partie de l'Arménie, la Syrie, la Palestine et l'Égypte) était dominé par Byzance. Il est à noter qu'à cette époque la Syrie, la Palestine et l'Égypte étaient habitées par des populations en majorité chrétiennes, mais c'étaient des chrétiens monophysites (Église jacobite en Syrie, Église copte en Égypte) traités et parfois combattus comme des hérétiques par l'Église de Byzance.

A la mort de Mahomet (632), les Arabes n'avaient encore réalisé que l'unité de l'Arabie proprement dite. Ce furent les successeurs de Mahomet, Abou-Bekr le premier khalife, ainsi que le second khalife Omar, qui furent véritablement les organisateurs de la victoire.

Servis par les circonstances, l'affaiblissement de Byzance et des Sassanides qui s'étaient épuisés dans la longue guerre de l'Empereur byzantin Héraclius contre le Roi des rois sassanide Chosroès II, aidés par le mécontentement des chrétiens monophysites de Syrie et d'Égypte contre les persécutions de Byzance, secondés aussi par l'affaiblissement en Iran du mazdéisme par la doctrine de Mani, les Arabes parvinrent sous Abou-Bekr et Omar à conquérir tout l'Orient. Les armées de Byzance ainsi que celles des Sassanides s'écroulèrent devant ce « fanatisme scientifiquement dirigé » que représentaient les forces arabes. En 634, eut lieu la bataille décisive de Yarmouk (près du Jourdain) dont la suite fut la perte par l'Empire byzantin de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte dont les Arabes s'emparèrent entre 634 et 642. En même



temps, ils se lancèrent à la conquête de l'Iran, après avoir écrasé à la bataille de Kadessia (637), le meilleur général des Sassanides, Rustam. En 642, la conquête de l'Iran était terminée. Pendant les années suivantes (643-708), les Arabes s'emparèrent de toute l'Afrique du Nord ; enfin, en 711, ils firent irruption en Espagne. Mais bientôt la foudroyante expansion arabe trouva son terme lorsque, suivant l'expression de Pirenne « les murs de Constantinople d'une part, en 717, les soldats de Charles Martel d'autre part, en 732, brisèrent cette grande offensive enveloppante contre les deux flancs de la chrétienté ».

De 661 à 750, le centre de gravité du monde arabe se déplaça de La Mecque à Damas où s'établit une nouvelle dynastie de khalifes, les Ommiades. Sous leur règne, la domination arabe s'étendit au Turkestan, à l'ensemble de l'Afrique du Nord et à une partie de l'Espagne. En 750, le centre de l'Islam et du monde arabe fut transféré à Bagdad où s'établit une nouvelle dynastie de khalifes, les Abbassides. Avec eux, l'Empire arabe atteignit son apogée, mais connut également son déclin. Bagdad, où régna Haroun-er-Reschid, le Juste, rivalisa avec Byzance par ses richesses.

On assista à l'épanouissement de cette civilisation arabe attestée par la splendeur intellectuelle de Bagdad, de Cordoue, de Salerne, cette civilisation dont l'éclat fut incomparable, mais dont on ne doit pas oublier les sources. C'est ainsi que les Ommiades furent, en partie, les héritiers de la civilisation byzantine et de l'ancienne civilisation syrienne. Quant aux Abbassides, il ne faut pas oublier que l'histoire du khalifat de Bagdad est marquée par l'influence considérable, parfois même prépondérante, que le monde iranien exerça sur lui<sup>1</sup>.

Mais bientôt l'Empire arabe, qui était devenu trop étendu, commença à se démembrer. Les Abbassides perdirent graduellement l'Espagne, l'Afrique du Nord et l'Égypte où des émirs locaux se rendirent indépendants et fondèrent même (à Cordoue, au Caire) des dynasties de khalifes séparées.

Toutefois le khalifat de Bagdad restait maître d'un grand empire en dépit d'une tentative non réussie de s'emparer de Constantinople et de la reprise de l'Asie Mineure par Byzance.

Sa désintégration fut causée par les Touraniens. Ceux-ci venant du Turkestan s'infiltrèrent dès le ix<sup>e</sup> siècle en petits groupes à travers l'Iran et entrèrent au service des khalifes de Bagdad dont ils formèrent la garde. Peu à peu, ils se mirent à terroriser les Arabes et le khalifat. L'histoire de la brillante cour de Bagdad

(1) Voir RENAN, *De la part des peuples sémitiques dans l'Histoire de la Civilisation*, Paris, 1875, p. 22.



devint celle d'une série de complots et d'assassinats de la garde turque et de ses chefs. Les khalifes de Bagdad tombèrent ainsi sous la dépendance complète des Turcs. Leur pouvoir ne devint que nominal. La Mésopotamie et la Syrie se partagèrent en petits États gouvernés par des atabegs (chefs) turcs. Au XIII<sup>e</sup> siècle, pour comble de malheur, Bagdad fut prise et détruite et la Mésopotamie anéantie par les Mongols. Cette invasion eut des conséquences immenses, non pas tant par le sac de Bagdad que par la destruction des réseaux d'irrigation qui faisaient de la Mésopotamie un riche jardin depuis des milliers d'années, désastre qui ne fut jamais réparé.

Plus tard, lorsque les Turcs ottomans furent maîtres des Balkans et de l'Asie Mineure après avoir détruit Byzance, l'ensemble des pays arabes tomba sous leur domination, au XVI<sup>e</sup> siècle.

#### *Les campagnes des Arabes contre l'Arménie (639-654)*

Reprenons maintenant l'histoire de l'Arménie à la fin de la domination iranienne des Sassanides. Nous avons vu que l'Arménie, ou plutôt les principautés arméniennes gouvernées par la grande noblesse qui la composaient, avaient fini par s'assurer un régime où elles avaient pu sauvegarder leur autonomie et leur foi.

Les Arabes, après la foudroyante campagne qui leur livra tout l'Iran, commencèrent la conquête de l'Arménie. Ils y trouvèrent un adversaire qui leur opposa une résistance autrement sérieuse que celle qu'ils avaient trouvée dans les pays qu'ils avaient jusque-là conquis et qui s'étaient écroulés sous leurs coups comme des châteaux de paille.

Les historiens arabes (Beladhori, Tabari, Yakut) s'accordent avec les historiens arméniens (Sébéos, Ghévond) pour signaler la résistance acharnée qu'opposèrent les forces arméniennes à l'invasion arabe. Les grandes invasions de 640 et 642 furent victorieusement repoussées par les Arméniens et se terminèrent par des échecs sanglants<sup>1</sup>. Les forces arméniennes étaient commandées par Théodoros Rechtouni, un grand général qui s'était distingué au service de Byzance.

Vers 645, les Arabes, une fois maîtres de l'Iran, parvinrent, en suivant la vallée de l'Araxe, à porter la guerre au cœur même de l'Arménie. Ils se rendirent bientôt maîtres des vallées de l'Araxe et de l'Euphrate, mais la résistance continua avec succès dans les hautes régions, autour de ces forteresses érigées sur les montagnes. Les Arabes, devant cette résistance opiniâtre, se montrèrent prêts à traiter. Les Arméniens étaient de leur côté très déçus de l'attitude

(1) STRECK, *Armenien, Enzyklopedie des Islams*, tome I<sup>er</sup>, Leipzig, 1908.



passive de Byzance, qui ne leur avait prêté, dans cette lutte décisive, qu'un concours très limité. Des négociations s'engagèrent entre le général Théodoros Rechtouni et les Arabes qui aboutirent à l'arrangement suivant. Les Arabes reconnaissaient l'autonomie des principautés arméniennes. Par contre les Arméniens reconnaissaient la souveraineté des Arabes dans les mêmes conditions que celle que les Iraniens avaient précédemment exercée. Les Arabes nommeraient un gouverneur général (ostikan) de l'Arménie, qui serait le général Théodoros Rechtouni lui-même. Comme au temps des Sassanides, l'Arménie lèverait un contingent de sa célèbre cavalerie et le mettrait à la disposition des Arabes, pour combattre à leur service.

Voici du reste le texte du traité représenté par une lettre du khalife arabe : « Ceci est mon traité entre moi et vous, pour tout le temps que vous voudrez. Pendant trois ans, je ne lèverai aucun tribut sur vous. Puis vous donnerez autant que vous voudrez. Vous devrez ensuite entretenir 15.000 cavaliers dans votre pays et les payer sur le montant du tribut. Je n'appellerai pas cette cavalerie en Syrie (c'est-à-dire qu'il ne l'utiliserait pas dans les guerres contre Byzance), mais elle devra agir partout ailleurs où il me plaira de l'appeler. Je n'enverrai point d'émirs dans vos forteresses, pas d'officiers arabes et pas un seul cavalier. Si les Grecs marchent contre vous, je vous enverrai autant de renforts que vous le voudrez. Je jure par Dieu que je suis sincère<sup>1</sup> ».

Ce traité causa une grande déception à Byzance qui, incapable de se défendre, ses armées fuyant devant la fougue des armées arabes, avait espéré que l'Arménie continuerait par sa défense à attirer des forces arabes importantes. Il n'était pas toutefois dans l'intention des Arméniens de se sacrifier pour protéger un grand empire qui se révélait incapable de se protéger lui-même.

Cette lutte de l'Arménie contre les Arabes, la résistance acharnée qu'elle leur opposa à une époque où tous les autres peuples du Moyen-Orient se montrèrent incapables de se défendre, reste une des belles pages de l'histoire arménienne. Voici comment Sédillot l'a jugée dans son *Histoire des Arabes* : « A la suite de la réduction de la Mésopotamie, les Arabes attaquèrent l'Arménie. Mais dans ce pays de hautes montagnes, ils rencontrèrent une population fière et belliqueuse qui avait toujours gardé une sorte d'indépendance à l'égard de ses puissants voisins. Habités à se défendre eux-mêmes, les Arméniens soutinrent courageusement l'invasion des sectateurs de Mahomet, et peut-être avec plus d'union les auraient-ils repoussés<sup>2</sup> ».

(1) SÉNÉOS, *Histoire d'Heraclius*, traduction Macler, Paris 1904, p. 133.

(2) L. SÉDILLOT, *Histoire des Arabes*, Paris, 1854, p. 113.



*L'Arménie sous la domination arabe (654-859)*

L'Arménie resta sous la domination arabe pendant deux siècles. Les Arabes respectèrent, jusqu'à un certain degré, l'autonomie des principautés arméniennes. Ils se heurtèrent du reste dans les tentatives qu'ils firent pour les asservir à une résistance acharnée qui, jointe à la proximité de Byzance, obligea ceux des khalifes arabes qui caressaient l'espoir de réduire complètement l'Arménie, à renoncer à leurs desseins. En fait, Byzance intervint souvent en Arménie et occupa à plusieurs reprises le pays.

Mais à côté des principautés qui conservèrent leur autonomie, il y avait les vallées de l'Araxe et de l'Euphrate avec leurs villes et leurs plaines accessibles. Les Arabes y établirent graduellement leurs fonctionnaires et leurs garnisons qui étaient particulièrement concentrées dans les villes de Dvin, de Nakhitchevan, d'Erzeroum, de Gandja.

Ils dominaient ces régions et y firent peser une lourde servitude. Le pays fut accablé de lourds impôts pour subvenir aux écrasants tributs que les Arabes prélevaient sur tous les pays qui étaient sous leur domination.

Ils essayèrent également à plusieurs reprises d'imposer aux Arméniens la conversion à l'islamisme. Mais ni les exécutions, ni les promesses ne parvinrent à triompher du farouche attachement du peuple arménien au christianisme qui était devenu comme la raison d'être des Arméniens.

Il aurait fallu pour supprimer le christianisme en Arménie, exterminer toute la population arménienne. C'était probablement possible, sinon dans les principautés protégées par leurs montagnes, du moins dans les villes et les vallées de l'Araxe et de l'Euphrate, occupées par les Arabes. Mais il faut rendre cette justice aux Arabes que, quels que soient les sévices par lesquels leur domination a été marquée, ils firent bientôt preuve, la première période de prosélytisme passée, d'une assez grande tolérance religieuse dans toutes leurs possessions.

Le centre de leur gouvernement en Arménie était dans la ville de Dvin, où résidait le gouverneur général arabe ou ostikan et une garnison arabe de 5.000 hommes.

Le premier gouverneur général fut, ainsi que nous l'avons déjà dit, le général Théodoros Rechtouni. Le second et le troisième furent également des Arméniens, des Mamikonian. Leurs successeurs furent des Arabes, mais ils avaient toujours à côté d'eux un représentant de la grande noblesse arménienne, portant le titre de généralissime, assumant le commandement en chef de l'armée



féodale arménienne de 15.000 hommes qui servait à protéger le pays contre les dangers extérieurs ou qui combattait au service des Arabes. Ces généralissimes arméniens assuraient également les fonctions d'un intermédiaire entre les Arabes et les principautés arméniennes des princes ou iskhans arméniens. Ils étaient habituellement choisis dans les familles des Mamikonian, des Bagratides, des Artzrouni.

En fait, l'histoire de l'Arménie pendant ces deux siècles où elle fut sous la domination arabe est surtout l'histoire des principautés arméniennes. On en trouvera le détail dans l'ouvrage de Laurent<sup>1</sup>.

Les Arabes oscillaient entre les dangers que pouvaient présenter pour leur domination ces États autonomes avec leur population guerrière, leur noblesse indocile (« laisser de si braves guerriers établis si loin de la cour demande réflexion » pensaient certains khalifes<sup>2</sup>), et les services que ces princes arméniens leur rendaient.

D'abord, ils fournissaient à l'Empire arabe une cavalerie précieuse, un corps de 15.000 hommes qui se distingua plus d'une fois dans leurs rangs. D'autre part, les Arabes avaient reconnu, tout comme les Romains, le rôle précieux que les Arméniens jouaient comme une barrière entre eux et les peuples indociles de la Transcaucasie (les Géorgiens et les Albans). De plus, le nord du Caucase était occupé depuis le VI<sup>e</sup> siècle par un peuple touranien, barbare et sauvage, les Khazares qui inspiraient une véritable terreur aux Arabes ainsi qu'aux populations de Transcaucasie. Ils franchissaient périodiquement le Caucase et venaient piller la plaine de Transcaucasie, poussant parfois leurs incursions jusque dans l'Arménie du Nord. Ces attaques étaient le plus souvent suscitées par Byzance qui comptait sur les Khazares pour affaiblir les Arabes, de même qu'elle comptait dans le passé sur les Touraniens du Turkestan pour affaiblir par leurs attaques, l'Iran des Sassanides. Pour combattre ce fléau et protéger la Transcaucasie, les Arabes avaient un besoin impérieux des forces arméniennes.

Vis-à-vis de Byzance aussi, une Arménie capable de se défendre, qui gardait les éléments de sa force, représentait pour les Arabes un facteur utile et non négligeable.

Plus tard, lorsque l'Empire arabe commença à se désintégrer, les khalifes de Bagdad eurent même besoin du concours des Arméniens contre leurs propres représentants. En effet, les émirs musulmans, maîtres des États voisins, par exemple ceux de l'Azerbeïdjan persan et du Kurdistan, montraient des signes croissants d'indocilité vis-à-vis du pouvoir central et les khalifes

(1) J. LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, Paris, 1919.

(2) J. LAURENT, p. 154.



de Bagdad n'étaient pas mécontents d'avoir la ressource d'utiliser contre eux cette belliqueuse noblesse arménienne<sup>1</sup>.

Enfin, les khalifes trouvaient commode d'utiliser dans ce pays, habité par des chrétiens, les princes arméniens comme ils utilisaient les émirs dans leurs possessions musulmanes, c'est-à-dire comme des collecteurs d'impôts et des agents militaires.

En fait, les relations entre les principautés arméniennes et les Arabes fluctuèrent suivant la politique pratiquée par les khalifes, la personnalité des gouverneurs généraux et la situation politique générale.

A plusieurs reprises, les principautés arméniennes prirent les armes contre les Arabes, lorsque leurs représentants dans le pays revenaient à une politique de persécution religieuse, commettaient des exactions ou que le poids des tributs devenait intolérable.

Dans la plupart de ces révoltes, les princes arméniens parvinrent à chasser pour un temps les Arabes des positions qu'ils occupaient dans les grandes vallées. Mais les Arabes, par l'envoi de grandes armées ainsi que par une habile politique de division, en dressant et en utilisant les principautés arméniennes les unes contre les autres, parvinrent à réoccuper finalement les grandes vallées.

Les principales de ces révoltes furent les suivantes. Celle de 697-705. Elle fut conduite par Sembat Bagratouni qui anéantit dans la bataille de Varnakert la garnison arabe de Nakhitchevan qui, forte de 8.000 hommes, s'était portée à sa rencontre<sup>2</sup>. Il finit par occuper et délivrer, avec l'aide de Byzance, la plus grande partie de l'Arménie. Mais les Arabes réunirent finalement une grande armée, sous le commandement de Mohammed et celle-ci parvint à réoccuper l'Arménie, du moins les villes principales. Une terrible répression suivit. Elle fut marquée par le célèbre bain de sang de Nakhitchevan. Les Arabes rassemblèrent, sous le prétexte de les recenser, dans la cathédrale de cette ville, un grand nombre de nobles avec leurs familles (800 personnes en tout) et les massacrèrent (705).

Avec le gouverneur général arabe Merwan (723-744), l'Arménie connut un régime plus libéral. Mais après lui, un véritable régime de terreur commença avec les gouverneurs Soleiman, Bekir et Hassan (766-778). Les Arméniens se soulevèrent de nouveau sous le commandement de Mouchekh Mamikonian qui, à la tête d'une armée de 5.000 hommes, écrasa à Bagavan les 4.000 cavaliers arabes, représentant la garnison de Dvin, qui avaient été envoyés

(1) W. ALLEN, *History of the Georgian People*, Londres, 1932, p. 79.

(2) GRÉVOND, *Histoire des Guerres et Conquêtes des Arabes en Arménie*, traduction Chamazarian, Paris, 1856, p. 23.



contre lui<sup>1</sup>. Après cette victoire, Mouchekh Mamikonian occupa le centre de l'Arménie. Mais les Arabes envoyèrent contre lui une armée de 40.000 hommes. Mouchekh Mamikonian fut vaincu, après une héroïque résistance. Il tomba au champ d'honneur, les armes à la main. Sa défaite fut marquée par une terrible répression. Cette révolte entraîna l'écrasement de la principauté des Mamikonian qui fut démembrée par les Arabes au profit des autres principautés.

Au début du ix<sup>e</sup> siècle, les Arabes, qui étaient affaiblis par le commencement de la désintégration de leur Empire et qui avaient à faire face à de sérieuses révoltes des Iraniens, furent représentés en Arménie (de 818 à 835) par un excellent gouverneur, Haul, qui, comme Merwan au siècle précédent, sut gagner l'estime des Arméniens. C'était du reste après le règne à Bagdad du grand khalife Haroun-er-Reschid (le Juste). La cour de Bagdad nageait maintenant dans l'opulence et cette prospérité matérielle l'inclinait à une attitude plus libérale.

Ainsi que le remarque Laurent, « la force et la bravoure des Arméniens (c'est-à-dire des principautés) ne suffirent pas à transformer leur autonomie en unité, c'est-à-dire en force. Les Arméniens ne réunirent jamais l'ensemble de leurs forces et de leurs volontés dans une action commune<sup>2</sup> ».

En effet, ces révoltes des principautés n'eurent jamais le caractère d'une grande action coordonnée, mais se firent d'une façon successive. Les Arabes, après avoir réoccupé les vallées ne pouvaient s'aventurer aisément dans les montagnes, pour porter le coup de grâce à la principauté qui s'était révoltée. Mais ils avaient alors recours au système de dresser une autre principauté contre celle qui s'était révoltée en lui promettant ses terres comme prix de sa collaboration.

C'est ainsi que les Arabes parvinrent, en s'appuyant principalement sur deux familles de la grande noblesse arménienne, les Bagratides et les Artzrouni, à liquider graduellement la force des Mamikonian, des Kamsarakan, des Rechtouni, des Gnouni.

### *L'Arménie entre l'Empire arabe et l'Empire byzantin*

Il n'en reste pas moins que l'Arménie parvint, pendant ces deux siècles, malgré la présence de garnisons arabes dans les grandes vallées ainsi que les transformations que les Arabes purent apporter dans le nombre et la composition des principautés, à maintenir

(1) GHÉVOND, p. 133.

(2) LAURENT, p. 2.



ces principautés autonomes et à éviter ainsi un asservissement complet.

Les Arméniens arrivèrent à ce résultat, d'abord parce qu'ils purent continuer, quels que soient les échecs qu'ils subirent dans leurs tentatives pour chasser définitivement le gouvernement arabe et ses garnisons, la résistance dans les régions montagneuses. Ils y réussirent aussi parce que la proximité de Byzance et la menace qu'elle représentait empêchaient les Arabes d'entreprendre la longue campagne méthodique (dans le genre de celle des Russes au XIX<sup>e</sup> siècle dans le Caucase du nord) qui seule aurait permis la destruction des principautés autonomes par l'occupation successive de leurs centres de résistance dans la haute montagne.

Quant à Byzance, elle essaya de son côté de pénétrer en Arménie et occupa même une partie du pays, lors de certaines révoltes. Mais les Arméniens n'eurent recours à l'aide de Byzance qu'à la dernière extrémité et se dressèrent toujours contre une occupation permanente du pays par les armées byzantines.

L'antagonisme religieux entre l'Arménie et Byzance, la méfiance de la noblesse arménienne, à laquelle les Arabes avaient garanti le maintien du régime féodal, alors que Byzance avec son régime de centralisation administrative en aurait détruit le fondement, enfin les visées annexionnistes de la politique byzantine, tout cela empêchait une union totale et une collaboration permanente de l'Arménie avec Byzance.

Les Arabes, avec leur finesse innée, le comprirent très vite et cela les amena à reconnaître l'utilité de l'existence des principautés arméniennes autonomes, malgré les luttes et les révoltes ainsi que l'aide que les Arméniens trouvèrent parfois en Byzance contre eux.

En fait, cette période de l'histoire où l'Arménie se trouva entre Byzance et les Arabes présente une certaine analogie avec celle où l'Arménie se trouvait entre Rome et les Parthes.

Elle a été bien résumée par Laurent dans l'excellent ouvrage qu'il a consacré à cette époque : « L'Arménie occupait sur les confins de l'Empire byzantin et de l'Empire arabe, une position excentrique et lointaine, où ils ne pouvaient aventurer et maintenir leurs troupes que si la population du pays belliqueuse, bien armée et jalouse de son autonomie, n'utilisait contre eux ni les passes difficiles de ses montagnes, ni les murs de ses nombreuses forteresses. Les Arabes ne parvinrent jamais à détruire la force de l'Arménie. Ils durent toujours avant d'y avoir réussi, soit compter avec la faiblesse croissante de leur gouvernement, soit réagir contre des menaces ou des succès grecs et, pour éviter de jeter les Arméniens dans le parti de Byzance, leur accorder la paix et de nouveaux privilèges. Byzance, de son côté, dut oublier ses griefs contre les



Arméniens chaque fois que les Arabes firent mine d'anéantir ce peuple, car son existence éloignait le grand danger que l'Islam aurait fait courir à Constantinople, s'il était arrivé sur les côtes de la Mer Noire. Ainsi leur intérêt obligea Byzance et les Arabes à prolonger l'existence d'un peuple qu'ils trouvaient turbulent et indocile, mais dont aucun des deux empires ne pouvait méconnaître la force matérielle et l'activité belliqueuse. Entre les Arabes et Byzance, l'Arménie fut victime d'une lutte dont elle était en partie l'enjeu. Elle reçut des coups des deux adversaires, mais elle profita longtemps de leur rivalité pour les utiliser l'un contre l'autre et pour échapper à l'asservissement complet, par l'un ou l'autre<sup>1</sup> ».

Ainsi, grâce à cet antagonisme entre ses deux puissants voisins, grâce aussi au courage, à l'esprit guerrier et d'indépendance de sa noblesse et de ses montagnards, le peuple arménien parvint à préserver son autonomie et à conserver ses institutions.

Mais cette même noblesse fut également par son esprit particulariste, par sa tendance à faire passer ses intérêts particuliers avant ceux de la nation dans son ensemble, le principal obstacle à la transformation de cette autonomie en une indépendance complète. Elle empêcha les Arméniens de réunir l'ensemble de leurs forces dans une action commune.

Aucune des révoltes arméniennes du VIII<sup>e</sup> siècle ne fut entreprise avec l'armée de 40.000 hommes que l'Arménie aurait pu lever. Ce ne furent que des forces de 5.000 à 10.000 hommes qui entrèrent en campagne parce que les principautés ne coordonnèrent jamais leurs efforts, mais engagèrent la lutte avec les Arabes successivement et à des époques différentes.

On peut conclure l'histoire de cette période en citant Muyltermans : « Ce sont les faits et gestes des grandes familles princières, telles que celles des Bagratides, des Mamikonian, des Artzrouni, des Rechtouni, qui remplissent les annales de la féodalité arménienne. Toutes aussi illustres que puissantes, elles sont à la fois pour le pays une force, par leur attachement aux institutions nationales, et une faiblesse, par leurs ambitions rivales<sup>2</sup> ».

### *Aspects militaires*

Nous nous proposons d'examiner brièvement dans ce paragraphe les aspects militaires de l'histoire d'Arménie, non seulement pendant les quatre siècles de la domination iranienne et arabe mais aussi

(1) LAURENT, p. 1-2.

(2) J. MUYLDERMANS, *La Domination arabe en Arménie*, Paris, 1927, p. 143.



pendant les deux derniers siècles de l'existence du royaume arménien des Arsacides.

Du point de vue militaire, les deux derniers siècles du régime des Arsacides en Arménie (le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècles) furent dominés par le déséquilibre qui s'était produit entre les forces de l'Iran et celles de Rome.

En effet, les Sassanides représentèrent une force infiniment plus dangereuse que ne le furent les Parthes. Tout en conservant l'excellente cavalerie qui fit la réputation des Parthes, les Sassanides parvinrent à améliorer, par la formation d'une armée professionnelle, la qualité de l'infanterie iranienne qui fut toujours le point faible des Parthes, et à créer ce que les Parthes ne surent jamais s'assurer, un train de siège, propre à attaquer et à prendre les places fortes. Du coup le système des grandes forteresses (comme par exemple Nissibe) que les Romains avaient construit sur la frontière de l'Euphrate, perdit une partie de sa valeur.

On peut dire que les Romains avaient fait la guerre si longtemps aux Iraniens qu'ils avaient instruit ceux-ci dans les parties les plus scientifiques de l'art de la guerre qui avait été jusqu'ici leur faible. Les Romains auraient dû méditer le conseil de Lycurgue aux Spartiates : « Ne faites pas longtemps la guerre au même peuple pour ne pas lui apprendre à la bien faire ».

Mais l'armée romaine elle-même n'était plus ce qu'elle avait été. Les légions d'Orient renfermaient de plus en plus une grande proportion de soldats recrutés par exemple dans les provinces de Syrie et de Palestine. Redoutables adversaires dans le genre de guerre qui leur est propre, c'est-à-dire dans la guerre de harcèlement, ces soldats n'avaient qu'une médiocre valeur dans les batailles rangées. Or, c'était précisément cette guerre d'un genre classique que l'armée romaine, par son organisation, par ses traditions, entreprenait. Il était dès lors inévitable que l'équilibre des forces entre l'Occident et les Sassanides se rompit en faveur de ces derniers.

Plus tard sous l'impulsion de l'Islam, les Arabes représentèrent une force qui semblait irrésistible parce qu'elle incorporait le fanatisme scientifiquement dirigé. Cette conquête foudroyante de tout l'Orient par de petites armées arabes (chacune d'elles comptait en moyenne de 5.000 à 10.000 hommes) reste un des événements les plus extraordinaires de l'histoire.

Remarquons toutefois qu'à partir de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, les armées arabes envoyées en Arménie et contre lesquelles les Arméniens eurent à lutter dans leurs dernières insurrections contre la domination arabe, comptaient un nombre décroissant d'Arabes et furent bientôt principalement formées de mercenaires turcs au service des khalifes.



Quant aux Arméniens, ils se montrèrent pendant toute cette période dignes de leurs anciennes traditions militaires. Que cela soit dans les guerres du III<sup>e</sup> siècle aux côtés de Rome contre les Sassanides, dans les guerres du IV<sup>e</sup> siècle où le royaume d'Arménie eut à affronter à lui seul la puissance Sassanide, dans les grandes insurrections nationales du V<sup>e</sup> siècle contre le régime iranien, dans la résistance au VII<sup>e</sup> siècle à l'invasion arabe, et enfin la lutte au VIII<sup>e</sup> siècle contre la domination arabe, les armées arméniennes continuèrent à maintenir la réputation de valeur et de courage qui leur avait été léguée par leurs ancêtres.

Le moment est venu de donner quelques détails sur les institutions militaires arméniennes, telles qu'elles existaient au Moyen Age<sup>1</sup>.

Le fondement de l'armée arménienne, sa partie essentielle et seule toujours prête à entrer en action, était constitué par l'armée féodale. Elle découlait du régime social de l'Arménie que nous décrirons dans un des paragraphes suivants. Les droits étaient, dans la société arménienne, le privilège de ceux qui faisaient partie de l'armée féodale et, inversement, seuls ceux qui faisaient partie de l'armée féodale avaient le droit de propriété héréditaire sur une portion du sol. Chaque baron ou nakharar, chef et propriétaire d'un canton, avait sa petite armée féodale, composée exclusivement de petits nobles ou hommes libres (azatani ou zepou) qui étaient ses vassaux. Ils se groupaient en cas de guerre, et aussi pendant des exercices fréquents, autour de sa bannière. Ces guerriers étaient tous à cheval, mais combattaient aussi, en cas de besoin, à pied (dans les hautes montagnes, ou derrière les retranchements). Chaque baron ou nakharar disposait ainsi d'une troupe de plusieurs centaines d'hommes.

La grande noblesse (les princes ou ishkhans) gouvernait et possédait des provinces entières, et les barons ou nakharars étaient leurs vassaux. La réunion des troupes de tous les barons ou nakharars soumis à un prince constituait son armée. Cela représentait pour chaque prince une troupe de quelques milliers d'hommes.

L'ensemble de l'armée féodale arménienne représentait au total environ 15.000 hommes et ce chiffre resta presque constant pendant plusieurs siècles.

Cette noblesse était remarquable par ses qualités guerrières et son entraînement continuels aux métiers des armes. « Les nobles et leurs hommes d'armes ne connaissaient que le métier de la guerre. Ils étaient bardés de fer ainsi que leurs chevaux. Ils s'exerçaient

(1) LAURENT, chapitre III.



constamment au maniement de leurs armes qu'ils ne quittaient pas volontiers et dont ils se servaient, à pied ou à cheval, avec une habileté consommée. Ils pratiquaient tous les sports, notamment le jeu de la balle à cheval. On devenait célèbre chez eux par la beauté et la vigueur du corps. La taille et la force sont des qualités que les historiens arméniens de l'époque ne se lassent pas de louer chez leurs princes. Pour les Arméniens, le guerrier idéal devait pouvoir trancher l'ennemi, homme, casque et cuirasse, en deux moitiés, d'un seul coup d'épée. Les historiens rapportent un certain nombre d'exemples de tels exploits<sup>1</sup>.

Indépendamment de cette armée féodale qui remplissait les fonctions d'une armée sinon permanente, du moins toujours prête, on faisait appel, en cas de besoin, c'est-à-dire dans les grandes guerres de défense contre un envahisseur, ou dans les grandes insurrections, à la levée dite en masse des paysans et à la milice des villes. Cette armée distincte formée par les paysans et la milice représentait environ 25.000 hommes, portant le chiffre total de l'armée arménienne à 40.000 hommes.

Ce fut là le chiffre de l'armée qui fut mise en ligne contre les Sassanides dans les grandes guerres nationales du IV<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècles, puis contre les Arabes, au milieu du VII<sup>e</sup> siècle. Cela était relativement peu en face des grandes ressources en hommes des Sassanides, puis des Arabes.

De plus, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, le total des forces arméniennes atteignit rarement ce chiffre, car la plupart des guerres contre les Arabes n'eurent pas le caractère d'une guerre vraiment nationale où l'ensemble des forces étaient engagées en même temps, mais celui de combats de détail qui n'opposaient aux dominations étrangères qu'une principauté arménienne après l'autre, et les forces de chaque principauté, de chaque province, ne se montaient qu'à environ 5.000 hommes en moyenne, c'est-à-dire à une fraction du chiffre total<sup>2</sup>.

Une autre faiblesse de l'Arménie, et qui se fit sentir pendant ces derniers siècles de la dynastie des Arsacides, résidait dans le fait qu'elle ne possédait pas, à côté de cette armée féodale et de ces levées populaires, une armée permanente, troupe régulière de soldats professionnels, au service exclusif du roi, comme ce fut le cas par exemple au temps de Tigrane II. Une telle armée régulière professionnelle, existant à côté de l'armée féodale, était indispensable dans l'État pour assurer l'autorité du pouvoir royal en temps de paix et pour combattre à côté de l'armée féodale en temps de

(1) LAURENT, p. 53-55.

(2) LAURENT, p. 55.



guerre. La force des Turcs ottomans à la fin du Moyen Age et aux débuts des Temps Modernes résidera précisément dans l'existence chez eux, à côté de l'armée féodale, d'une petite armée permanente professionnelle représentée par les Janissaires et qui constitua par sa discipline et sa valeur, le fond de leur puissance.

Lorsque le royaume d'Arménie disparut, il n'était évidemment plus possible de créer une telle armée permanente régulière placée à la disposition du pouvoir royal. Mais la réunion de l'ensemble de l'armée féodale dans une lutte commune contre les agresseurs et dominateurs étrangers aurait suffi pour représenter une force non négligeable. Malheureusement une telle action commune n'eut lieu qu'à de rares occasions. Le plus souvent les princes ou ishkhans arméniens qui gouvernaient les provinces ou principautés purent être habilement divisés et opposés les uns aux autres par les Iraniens, puis ensuite les Arabes. Ils luttèrent donc habituellement d'une façon isolée, s'opposant à l'ennemi les uns après les autres, sans grouper et coordonner leurs efforts.

S'ils ne disparurent pas dans ces luttes inégales c'est à cause de la valeur guerrière des Arméniens, du caractère montagnoux de l'Arménie, et du talent inné des Arméniens pour la construction. Cette dernière qualité leur fut d'un grand secours dans la défense du pays. Cette période qui s'étend du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle est précisément celle où, dans le domaine religieux, l'architecture arménienne connut un magnifique essor et apporta à l'art chrétien une contribution que nous rappelons à la fin de ce chapitre.

Mais à côté de l'architecture religieuse, l'architecture militaire qui, dans un pays comme l'Arménie se confondait avec l'architecture civile, édifiait aussi des chefs-d'œuvre, ces puissantes forteresses perchées sur la montagne, résidences des nobles, et qui, couvrant l'ensemble du pays, représentaient un élément essentiel de sa défense.

On peut donner comme exemple de ces constructions la grande forteresse de Vorhagan, résidence de la famille princière des Mamikonian qui se dressait au-dessus de la plaine de Mouch. Indépendamment de sa ceinture de forts, de ses tours, la forteresse comprenait de longues galeries souterraines, creusées dans le roc, qui descendaient jusqu'au bord de la rivière voisine pour qu'on y puisse puiser l'eau même en cas de siège. D'autres galeries, qui aboutissaient dans les forêts voisines, permettaient de maintenir en tout temps les communications avec l'extérieur.

Notons aussi que pendant ces guerres du IV<sup>e</sup> siècle contre les Iraniens et qui furent les dernières guerres de l'Arménie Majeure indépendante, les armées arméniennes comprenaient de petites unités spéciales composées de soldats spécialement entraînés, que



l'on appelait les grimpeurs de roches. « C'était à eux, rapporte Raffi, que l'on confiait l'assaut des points fortifiés toujours construits sur des rochers inaccessibles. Ces soldats, qui tous avaient vécu et grandi parmi les cimes, qui depuis l'enfance se glissaient comme des lézards entre les rochers, étaient des grimpeurs téméraires. On les utilisait aussi pour grimper sur les murailles des forteresses. Ils effectuaient leurs ascensions en s'aidant de puissantes griffes de fer. Ils se protégeaient contre la grêle de flèches que les défenseurs des positions attaquées faisaient pleuvoir sur eux, au moyen de larges boucliers de cuivre, en forme de parasol, attachés à leurs épaules<sup>1</sup> ».

Pendant toute cette période, les qualités guerrières des Arméniens restèrent intactes. Ils le montrèrent non seulement dans la lutte contre leurs dominateurs étrangers, mais par leurs états de service dans les armées étrangères.

Les Sassanides employèrent l'armée féodale arménienne dans leurs guerres contre les peuples turbulents du Caucase ainsi que dans celles qu'ils livrèrent aux peuples touraniens du Turkestan qui menaçaient sans cesse le nord de l'Iran. Il en fut de même pour Byzance. Lorsque par exemple au VI<sup>e</sup> siècle l'Empereur byzantin Maurice occupa la partie ouest de l'Arménie après une révolte, il se contenta de demander, pour tout tribut, la levée de la cavalerie arménienne qu'il emmena en Thrace pour l'utiliser dans ses guerres<sup>2</sup>.

Mais indépendamment de la levée féodale, les armées de Byzance comptaient un grand nombre de soldats arméniens, volontaires et mercenaires, provenant des provinces arméniennes de l'Empire ou de la partie de l'Arménie qui était sous la domination iranienne puis arabe, et qui fournirent à Byzance des corps d'élite. La noblesse arménienne livra aux armées byzantines une partie de ses cadres et quelques-uns de ses plus illustres généraux. On trouvera du reste des renseignements plus détaillés sur les Arméniens soldats de Byzance, dans le chapitre consacré aux relations de l'Arménie et de Byzance.

Enfin les khalifes arabes utilisèrent, ainsi que nous l'avons déjà dit, cette noblesse arménienne, turbulente et guerrière, par exemple contre les émirs du Kurdistan et de l'Azerbeïdjan lorsque ceux-ci montraient des vellétés d'indépendance et de séparatisme. La contribution la plus importante que l'armée arménienne apportât aux Arabes consista toutefois dans sa participation aux luttes des Arabes contre les terribles Khazares, ce peuple touranien installé au nord du Caucase, jusqu'au Don, et qui, souvent sur l'instigation

(1) RAFFI, *Samouël*, Paris, 1924, tome II, p. 249-250.

(2) SÉNÉOS, p. 35.



de Byzance, attaquait les possessions des Arabes. Dans les campagnes de 717, 722, 727 et 813, les troupes arméniennes jouèrent un rôle décisif, aux côtés des Arabes, en chassant les Khazares hors de Transcaucasie et en les rejetant au delà de la chaîne du Caucase.

On peut dire, en conclusion, que les qualités militaires du peuple arménien jouèrent pendant ces quatre longs siècles qui suivirent la perte par l'Arménie de son indépendance, un rôle essentiel et que c'est avant tout grâce à elles que l'Arménie, sous la direction de sa noblesse, put préserver sa religion et s'assurer ce régime où le pays, quoique ayant cessé de former un grand État indépendant, subsistait sous la forme des principautés autonomes appartenant aux grandes familles nobles.

Nous empruntons à l'excellent ouvrage de J. Laurent, et qui se rapporte à l'Arménie sous la domination arabe, les lignes suivantes qui résument les aspects militaires de l'histoire de l'Arménie pendant toute cette période : « Les Arméniens vivaient constamment sous les armes. Cette manière d'être, après leur avoir assuré de vastes conquêtes et un grand empire, ne les avait pas préservés de la domination étrangère. Mais elle leur avait valu sous tous les régimes de ne pas connaître la tyrannie effrénée et l'arbitraire sans limite. Les Arabes avaient renoncé à réduire complètement par la force un peuple si bien armé. C'est que les Arméniens appliquaient toute leur énergie et toutes leurs ressources à la défense de leur sol. La nature de leur pays facilitait leur tâche. Il est couvert de hautes montagnes, coupé de vallées profondes, hérissé de rochers abrupts où les positions fortes abondent. Les Arméniens n'avaient subi l'installation permanente des Arabes que dans certaines villes de la vallée de l'Araxe ou de celle de l'Euphrate. Leurs nobles avaient par exemple abandonné la capitale, Dvin. Partout ailleurs, ils étaient restés maîtres du sol, sur lequel ils s'étaient organisés pour une défensive acharnée. Ils habitaient des forteresses escarpées, situées au milieu des rochers et des montagnes, véritables nids d'aigles où ils dérobaient à l'œil et aux coups des émirs arabes, leur vie privée, leurs trésors et leurs préparatifs militaires. Certains de ces lieux forts étaient aménagés pour recevoir et nourrir pendant un long blocus la population d'alentour. En somme l'Arménie était une vaste forteresse composée de multiples ouvrages. En avoir raison était une œuvre difficile dans laquelle les Arabes tout comme leurs prédécesseurs dans la domination du pays avaient échoué. Les Arméniens étaient de redoutables guerriers, car autrement ils ne seraient pas parvenus à conserver la plus grande partie de leur territoire national. Car jamais ils n'ont eu autant de soldats que les Arabes ; l'armée féodale arménienne représentait environ



15.000 hommes. Avec la levée en masse des paysans, l'effectif total n'a pas dû dépasser le chiffre de 40.000 hommes. C'était peu pour défendre une si vaste région contre les convoitises de tous les voisins, contre les forces lancées sur elle par le califat à diverses reprises (et qui comptèrent à certaines occasions plus de 100.000 hommes) et, dans la vie de tous les jours, contre les coups tentés par les Arabes, installés en propriétaires ou en fonctionnaires dans les diverses parties du pays. Les Arméniens ne se sont tirés d'affaire qu'à force de vaillance et d'astuce. Ils passaient leur vie à courir par monts et par vaux vers l'endroit menacé ou à guetter, de leurs nids d'aigle, l'occasion de remettre la main sur ce qu'on leur avait ravi<sup>1</sup> ».

#### *Aspects économiques*

Pendant les derniers rois de la dynastie des Arsacides ainsi que pendant la domination des Sassanides, l'Arménie continua à jouer un rôle économique important en restant une grande place de transit pour le commerce entre l'Occident et l'Orient. Au terme d'un traité conclu entre Byzance et les Sassanides après le partage de l'Arménie, les villes d'Artaxata, de Théodosiopolis (Erzeroum) et Nissibe devaient devenir des places d'échange et détenir une espèce de monopole du commerce de la soie.

On sait qu'à cette époque l'Extrême-Orient et l'Asie centrale produisaient seuls cette importante marchandise, qui était transportée en Europe par la célèbre route de la soie qui aboutissait en Arménie à travers l'Iran et le Turkestan (route : Ecbatan-Gandja-Artaxata-Théodosiopolis-Césarée).

Au VI<sup>e</sup> siècle, l'Empereur byzantin Justinien essaya de briser cette importance économique de l'Arménie et par cela même des Sassanides dont elle dépendait, en ouvrant une nouvelle route de la soie par l'Abyssinie, mais cette tentative fut sans succès. Procope cite Dvin comme un des centres principaux du commerce entre l'Asie et l'Europe.

Cette position privilégiée de l'Arménie comme grand entrepôt du commerce de la soie ne fut réellement affectée que quand l'élevage du ver à soie fut introduit en Syrie et que le développement de cette production dans le Moyen-Orient amena une diminution des échanges entre l'Europe et l'Asie.

Au III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècles, ce commerce de transit était particulièrement assuré par les Juifs qui avaient émigré en Arménie après la dispersion de leur peuple. On les trouvait dans les villes où ils

(1) LAURENT, pp. 51, 52 et 55.



représentaient une partie importante de la classe moyenne, les Arméniens se composant presque exclusivement de nobles et de paysans.

Pendant les guerres de l'Arménie contre le roi sassanide Sapor, dans la deuxième moitié du iv<sup>e</sup> siècle, un grand changement se produisit. Ces guerres acharnées amenèrent la dévastation et la ruine des villes qui dépérèrent et perdirent leur importance comme places d'échange, du moins pour le commerce local et les échanges intérieurs. On assista au développement d'une économie primaire du type autarcique où chaque région, chaque village devait en quelque sorte se suffire à lui-même. D'autre part, le roi sassanide Sapor, lorsqu'il occupa l'Arménie pendant ces guerres, emmena avec lui les Juifs, qui furent obligés de quitter les villes, du reste en grande partie dévastées et détruites, pour aller s'établir en Iran, où le roi désirait concentrer le commerce et développer l'artisanat.

Après leur départ, l'Arménie parvint de nouveau, grâce à sa position privilégiée, à jouer un rôle important dans le commerce de transit entre l'Europe et l'Asie. Par contre, les échanges locaux se réduisirent à un minimum en raison de ce développement d'une économie autarcique où chaque village et même chaque famille se mettait à produire elle-même tout ce dont elle avait besoin. Cette évolution ainsi que l'insécurité du pays, les guerres et les révoltes qui se succédèrent au v<sup>e</sup> siècle contribuèrent à réduire le nombre et l'importance des villes.

La domination arabe fut marquée par l'insatiable besoin d'argent des Arabes, qui imposaient à tous les pays sous leur domination des tributs de plus en plus élevés, tributs qui devaient être payés non en nature, mais en espèces, c'est-à-dire en argent. Les principaux impôts payés prélevés par les Arabes étaient la capitation, ou impôt personnel, prélevé sur tous les habitants (sauf les nobles et le clergé), l'impôt foncier qui portait sur les propriétés. Indépendamment des ces impôts, la noblesse et l'Église devaient payer des tributs spéciaux. Au total, l'Arménie (y compris l'Albanie ou Azerbeïdjan actuel qui était alors englobé dans l'Arménie) versait, vers la fin du viii<sup>e</sup> siècle, une somme annuelle de l'ordre de 10 millions de dirhams (l'équivalent de 2 millions de dollars actuels)<sup>1</sup>.

Les immenses et incessants besoins des Arabes et le fait qu'ils exigeaient le paiement des impôts et tributs, non en nature, mais en monnaie, eurent pour effet d'obliger les nobles et les paysans arméniens à abandonner leur système d'économie autarcique et à

(1) SORIAN, *Die soziale Gliederung des armenischen Volkes im Mittelalter*, Leipzig, 1927, p. 62.



commencer à produire des excédents de produits agricoles et travaillés qu'ils allaient vendre dans les centres pour se procurer l'argent nécessaire<sup>1</sup>.

On assista ainsi au développement des marchés, c'est-à-dire au renouveau des villes. C'est de cette époque que date l'essor de nouvelles villes, comme par exemple Kars, Bitlis, Akhlat, etc., qui apparaissent à côté des anciennes villes comme Van, Artaxata, Théodosiopolis. Une des conséquences des exigences arabes fut ainsi un développement de la production arménienne dans divers domaines, agriculture, mines, artisanat et industrie, développement qui atteindra plus tard son point culminant sous le royaume arménien des Bagratides et fournira les moyens matériels sur lesquels se basera la belle civilisation du royaume arménien d'Ani.

Du reste, l'Arménie devint graduellement, par le labeur et les dons de ses habitants, un pays que les historiens arabes nous rapportent comme étant une des parties les plus riches de l'Empire des khalifes. Elle exportait à Bagdad non seulement du bétail, mais aussi des céréales, des poissons, le sel de ses mines que l'on envoyait jusqu'en Syrie et en Égypte.

A défaut des mines d'or de l'Antiquité qui semblaient maintenant épuisées, on mit en exploitation des mines d'argent pour se procurer les métaux précieux nécessaires pour le paiement des tributs.

Dans le domaine de l'industrie, l'Arménie devint le centre d'une production textile et de colorants qui jouit d'une grande réputation dans tout l'Orient arabe. Ses tapis furent célèbres, ainsi que ses lainages et ses soieries. Le centre de l'industrie textile était à Dvin alors que celui de l'industrie chimique, le lieu où l'on fabriquait les colorants et où l'on apprêtait les étoffes, fut Artaxata, que les Arabes appelaient la ville de la couleur rouge (Karyat al Kirmit). C'est du reste le mot Arménie qui a donné leur nom à certaines teintures comme par exemple le carmin<sup>2</sup>.

Mentionnons enfin que la domination arabe marqua, non seulement en Arménie, mais dans tout l'Orient, le début d'une grave transformation. Les Arabes, hypnotisés par l'argent liquide et semblant ignorer que la production est la seule véritable source de richesse, négligèrent l'entretien des réseaux d'irrigation qui représentaient pourtant le fondement de l'agriculture de ces pays. Alors que depuis les Assyriens jusqu'aux Sassanides, tous les peuples qui avaient dominé l'Orient avaient placé au premier rang de leurs préoccupations l'entretien des systèmes d'irrigation, ceux-ci commencèrent à se détériorer sous la domination arabe.

(1) SORIAN, p. 64.

(2) W. WARFIELD, *The Gate of Asia*, New York, 1916, p. 280.



Ce ne fut toutefois que le commencement d'une évolution désastreuse. Ce furent en réalité les Touraniens qui, plus tard, portèrent le coup décisif à la prospérité de ces régions, par les grands massacres de populations accompagnés de la destruction, parfois systématique, des réseaux de canalisation et des systèmes d'irrigation, réduisant ainsi à l'état de déserts quelques-unes des plus riches contrées du globe.

### *Aspects sociaux*

La structure sociale de l'Arménie conserva à travers les siècles une remarquable stabilité. Telle qu'elle avait existé sous les derniers rois de la dynastie des Arsacides, elle resta pendant les siècles de la domination iranienne et arabe, se prolongea pendant l'existence du royaume arménien des Bagratides et ne disparut qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire avec les invasions touraniennes.

La terre, à part les propriétés, du reste considérables, de l'Église, appartenait à la noblesse. Les paysans étaient réduits à l'état de serfs.

La structure du pays était purement féodale et l'on sait que le propre de l'État féodal résidait dans le fait qu'il n'était pas formé d'une communauté d'individus mais d'une association hiérarchique de droits. « Les droits étaient dans la société arménienne le privilège de ceux qui faisaient partie de l'armée féodale (c'est-à-dire les nobles). Établis sur la propriété héréditaire du sol, qui était la chose sacrée de l'organisation arménienne, les droits de chacun étaient proportionnels à l'étendue de cette propriété<sup>1</sup> ».

Mais la terre était inégalement répartie entre ces possesseurs du sol. Il y avait en effet dans la noblesse trois échelons distincts. Il y avait d'abord la petite noblesse composée des azatani (hommes libres) ou zepous dont les membres possédaient chacun un petit domaine ou un bourg.

Au-dessus d'eux, venait un baron ou nakharar qui, outre ses propres terres, avait le pouvoir souverain sur tout un canton. Les petits nobles de ce canton étaient ses vassaux. Ils formaient son escorte et sa petite armée. Ces nakharars étaient l'élément central du système féodal arménien<sup>2</sup>. Ils commandaient à tous les nobles de leurs cantons qui trouvaient en lui leur chef naturel et obligatoire pour le service militaire. Cette troupe féodale qui se groupait autour de chaque nakharar comptait quelques centaines de cavaliers. Lorsque le nakharar avait besoin d'une troupe plus nombreuse,

(1) LAURENT, p. 60.

(2) LAURENT, p. 61.



il devait s'adresser aux paysans de ses terres et de celles de ses vassaux, qui lui fournissaient, dans les temps de levée en masse, une espèce de milice.

Dans son canton, le nakharar avait un pouvoir absolu. Son canton était sa chose. Il y était le juge suprême. Il exerçait sur tous ses vassaux le droit de vie et de mort. Même au temps des rois il n'abdiqua jamais entre leurs mains le droit de haute et basse justice<sup>1</sup>.

Au sujet du droit de succession chez les nakharars, disons que c'était le fils aîné du nakharar qui héritait de la puissance politique de son père. Il gardait aussi la partie la plus importante du canton, celle où se trouvait la résidence de la famille, le siège de l'évêché et la sépulture de ses ancêtres. Mais on suivait aussi souvent la pratique de constituer des apanages au bénéfice des autres fils, c'est-à-dire qu'on détachait une partie des domaines pour les leur donner, et ceci amenait inévitablement un morcellement croissant des terres<sup>2</sup>.

Enfin au-dessus des nakharars se trouvait la grande noblesse, les ishkhans ou princes dont chacun possédait et gouvernait une province entière, comprenant un grand nombre de cantons, et qui étaient les suzerains des nakharars. Ces provinces constituaient ces principautés arméniennes, ayant à leur tête de grandes familles comme les Mamikonian, les Rechtouni, les Gnouni, les Artzrouni, les Bagratides, les Kamsarakan, les Siouni, qui continuèrent à exister et à mener une vie autonome, sous la domination iranienne puis arabe.

Dans la grande noblesse c'était le fils aîné qui héritait du gouvernement de la province. Celle-ci n'était pas divisée ou morcelée entre les divers frères. Toutefois, l'exemple de cette constitution d'apanages pour les autres frères qui était courante chez les nakharars influença plus tard la grande noblesse, ou plutôt les familles des Bagratides et des Artzrouni lorsqu'elles eurent ceint la couronne royale, et c'est ainsi qu'on assistera, au x<sup>e</sup> siècle, à une division de leurs royaumes pour le plus grand malheur de l'Arménie qui avait avant tout besoin d'unité.

Cette société féodale que nous venons de décrire embrassait toute la population arménienne à l'exception du clergé et des bourgeois des villes. En effet, à côté du monde féodal et en dehors de lui, il y avait les villes. Les villes arméniennes possédaient depuis l'antiquité (depuis, semble-t-il, le règne du roi Vologèse II) leur autonomie administrative et leur milice, commandée par ses propres chefs. Les féodaux arméniens (les nakharars) n'avaient

(1) TOURNEBIZE, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, 1900, p. 82.

(2) LAURENT, p. 63.



aucune action sur la destinée des villes dont la milice, l'organisation et la vie quotidienne leur échappaient. Seuls les princes ou iskhhans, chefs des provinces ou principautés « avaient assez de puissance militaire et de pouvoir politique pour agir efficacement sur les bourgeois et le clergé et exiger au besoin leur concours financier ou militaire<sup>1</sup> ».

Les habitants des villes, les bourgeois, commerçants et artisans étaient donc des hommes libres. Il en était de même pour une partie seulement des ouvriers. L'autre, formée par exemple de ceux qui travaillaient dans les mines et certaines industries agricoles, était composée de serfs.

Il est enfin nécessaire de noter que pendant la domination arabe, les grands impôts prélevés par les Arabes eurent pour effet d'engendrer un mouvement de concentration dans le domaine de la propriété foncière, c'est-à-dire chez les nobles. Écrasées sous la charge des impôts, nombre de familles nobles furent obligées de se tourner vers d'autres familles plus riches, plus puissantes, ou celles favorisées par les Arabes et ceci eut pour conséquence une accumulation des pouvoirs et souvent aussi des propriétés dans les mains d'un petit nombre de familles nobles<sup>2</sup>.

Cette évolution réduisit le morcellement de la propriété et aussi la dispersion des pouvoirs qui avait longtemps caractérisé le monde féodal arménien. Elle prépara ainsi la renaissance de la force arménienne, par une plus grande concentration des moyens, qui donnera bientôt naissance au royaume arménien des Bagratides.

### *Aspects culturels*

Ni la domination iranienne, ni la conquête arabe n'amènèrent un arrêt de l'activité intellectuelle et artistique qui continua à se montrer féconde. Dès le <sup>v</sup>e siècle, la division politique de l'Arménie en deux parties, une partie occidentale et une partie orientale, eut pour conséquence, ainsi que l'écrit Adontz, une scission culturelle de la vie du peuple arménien due à la différence des dominations byzantines et iraniennes<sup>3</sup>. Si cette séparation avait de grands inconvénients, elle comportait aussi des avantages et elle ne fut peut-être pas étrangère au rôle considérable que les Arméniens jouèrent dans le domaine de l'architecture.

(1) LAURENT, p. 57.

(2) A. SORIAN, *Die soziale Gliederung des armenischen Volkes im Mittelalter*, Leipzig, 1927.

(3) N. ADONTZ, *L'Arménie à l'époque de Justinien*, Saint-Petersbourg (en russe), p. 3-4.



Nous rapporterons dans le paragraphe suivant la magnifique floraison que connut l'architecture arménienne du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle.

Dans le domaine des lettres, nous avons déjà mentionné l'apparition d'une histoire des guerres de l'Empereur byzantin Héraclius et de l'invasion arabe, par l'évêque arménien Sébéos au VII<sup>e</sup> siècle. Il faut y ajouter les ouvrages de Jean le Mamikonian.

Au VIII<sup>e</sup> siècle, c'est, outre l'histoire des Albans de Moïse de Kalankat et l'histoire des guerres arabes par Léoncius (Ghevond), l'œuvre du Catholicos Jean (Ohannès) III. Esprit cultivé, il a laissé des écrits qui témoignent d'une profonde érudition. Il est l'auteur de canons ecclésiastiques et de lettres canoniques qui ont doté l'Église arménienne de son droit canon. Jean III fut de plus un prince de l'Église avisé. Il réussit à établir de bonnes relations avec les khalifes arabes et à obtenir des privilèges et des concessions pour l'Église et la nation.

Mentionnons aussi le grand poème épique « David de Sassoun » qui célèbre les exploits des preux arméniens luttant contre la domination arabe.

Il faut de plus reconnaître que cette association de l'Arménie avec l'Empire arabe, à l'heure où la cour de Bagdad et la civilisation arabe parvenaient à leur apogée et où l'Occident, sous Charlemagne, se dégageait à peine des suites des invasions barbares, a contribué à enrichir la culture arménienne et à la rendre plus complète. Ainsi que le relève H. Focillon dans le domaine de l'art « le voisinage compte plus que l'inimitié. La domination des Arabes en Arménie doit être interprétée, non comme un phénomène de rupture, mais comme une occasion d'échanges et de pénétration<sup>1</sup> ».

L'influence arabe a préparé, à côté de l'influence continue du christianisme et de celle de Byzance, ce bel épanouissement de la civilisation arménienne qui allait se produire sous les Bagratides et a contribué à donner à l'Arménie cette figure qu'elle a assumée à travers les siècles et qui a fait son originalité, celle d'une synthèse de l'Occident et de l'Orient, d'un trait d'union entre deux cultures qui auraient dû se compléter au lieu de s'opposer.

#### *Le rôle de l'Arménie dans la création de l'architecture chrétienne*

Mais la contribution la plus importante apportée par l'Arménie à la civilisation et à la culture, dans les siècles qui accompagnèrent sa conversion au christianisme, se place dans le domaine de l'architecture, qui est toujours la manifestation la plus fidèle de l'esprit d'un peuple et d'une époque. C'est là que le peuple arménien a joué

(1) Préface de l'ouvrage de Baltrusaitis.



le plus pleinement ce rôle d'intermédiaire entre l'Occident et l'Orient. C'est dans ce domaine qu'il a manifesté avec le plus de force et d'originalité son génie propre et ses facultés créatrices.

Cette contribution a été mise en évidence par le grand historien autrichien de l'art, J. Strzygowski, qui a consacré à l'architecture arménienne et à ses rapports avec l'Europe, un de ses principaux ouvrages<sup>1</sup>. Dans cette œuvre qu'il a composée à la suite d'un long voyage d'études en Arménie en 1913, où il fut utilement secondé par Thoros Thoramian, l'admirable érudit et architecte arménien auquel son pays doit tant, Strzygowski a montré ce que l'architecture chrétienne d'Orient qui, ne l'oublions pas fut, jusqu'à l'apparition en Occident au XI<sup>e</sup> siècle de l'architecture romane, l'architecture dominante du christianisme, doit à l'Arménie. C'est en Arménie, dit-il, qu'il faut chercher l'origine de l'architecture chrétienne d'Orient. C'est là, déclare-t-il, que dans ses recherches sur l'art chrétien il a « pour la première fois senti un terrain solide sous ses pieds »<sup>2</sup>.

On sait que le christianisme à son origine n'a eu que peu d'inclination pour l'art, en qui il voyait un soutien du paganisme, une école d'idolâtrie et d'immoralité. Mais avec le temps, surtout à partir du IV<sup>e</sup> siècle, avec l'adoption du christianisme comme religion officielle d'abord en Arménie, puis dans l'Empire romain, on assista à une grande activité dans le domaine de l'architecture religieuse, les peuples comme les souverains désirant exalter leur attachement à la nouvelle religion par la grandeur et la splendeur des édifices qu'ils lui consacraient.

Dans l'Empire romain et à Constantinople, ces églises s'inspirèrent surtout de l'architecture antique. La plupart des églises étaient et restèrent pendant assez longtemps, de forme basilicale. Ce n'est que vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle et le début du V<sup>e</sup> siècle que commencèrent à apparaître une série de formes, de procédés, de techniques nouvelles, parmi lesquels il faut citer la coupole sur plan carré, le principe de l'église à plan central, la basilique à coupole et beaucoup d'autres formes qui ont révolutionné l'architecture chrétienne, donné naissance à ce qu'on appelle le style byzantin et dominé l'art religieux pendant des siècles.

Strzygowski montre dans son ouvrage que c'est à l'Arménie que l'architecture chrétienne doit une partie de ces créations et de ces innovations. Il considère que l'Arménie et l'Iran furent pour l'architecture du monde chrétien, ce que la Grèce fut pour l'archi-

(1) J. STRZYGOWSKI, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, Wien, 1918 (2 volumes).

(2) STRZYGOWSKI, p. 877.



itecture du monde antique. En rapports constants avec l'Iran païen et son architecture païenne qui utilisait depuis des siècles la coupole, dont la forme est du reste en rapport avec cette religion du mazdéisme où le soleil est adoré, l'Arménie lui a emprunté cet élément. Comme premier pays ayant adopté le christianisme comme religion d'État, l'Arménie fut un de ceux où la construction des églises reçut le plus tôt une grande impulsion. Comme l'a écrit Texier « l'influence exercée par le christianisme apparaît dans l'architecture arménienne comme une inspiration nationale<sup>1</sup> ».

On rencontre, ainsi que le note Charles Diehl rapportant les conclusions de Strzygowski, dans l'architecture arménienne durant cette période d'admirable épanouissement qui va du v<sup>e</sup> au vii<sup>e</sup> siècle, des basiliques voûtées, soit à nef unique, soit à triple nef (Tonnenbau), mais surtout on y trouve des applications diverses de la coupole sur plan carré (Zentralbau und Zentralkuppel). De la combinaison de la nef voûtée et de la coupole naissent en outre une série de formes nouvelles, comme le triconque, la basilique à coupole (längsgerichtete Kuppelbau), le plan en forme de croix grecque, la nef unique couronnée de coupoles (Kuppelhalle).

Comme le note Strzygowksi, toutes ces créations eurent lieu à l'époque où naquit l'écriture arménienne qui libéra l'Arménie de la prépondérance de la langue grecque et du syriaque. Elles marquent dans le domaine de l'art le même triomphe de l'élément national et le même affranchissement de l'influence grecque et syrienne qui, jusque-là, avait dominé en Arménie.

C'est d'Arménie, dit Strzygowski<sup>2</sup>, que la coupole est venue à Constantinople, en Grèce, dans les Balkans, puis qu'elle a passé en Italie, dans le sud de la France, pour atteindre ensuite le nord de l'Europe par les vallées du Rhône et du Rhin. C'est l'Arménie qui a fourni, dès le v<sup>e</sup> et le vi<sup>e</sup> siècles à l'art byzantin, les modèles de ses plus illustres monuments. C'est à la grande école de l'architecture arménienne que se sont formés, d'après Strzygowski, les architectes de Sainte-Sophie. Cette œuvre unique, avec cette coupole dont Procope écrivait qu'en raison de sa technique et de sa hardiesse elle « semblait moins reposer sur la maçonnerie qu'être suspendue du haut du ciel », est considérée par Strzygowski comme une église purement arménienne (rein armenisch)<sup>3</sup>.

(1) C. TEXIER, *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*, Paris, 1842, tome I<sup>er</sup>, p. 100.

(2) J. STRZYGOWSKI, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, p. 604-605.

(3) J. STRZYGOWSKI, *Ursprung der christlichen Kirchenkunst*, Leipzig, 1920, p. 39.



Byzance, qui savait d'où provenait l'inspiration et la technique qui ont permis la création de ce chef-d'œuvre, ne s'y est pas trompée. A la fin du x<sup>e</sup> siècle, après le tremblement de terre de 989 qui a ruiné la coupole de Sainte-Sophie, c'est en Arménie que Byzance est allée chercher en la personne du grand architecte Tiridate, l'auteur des admirables cathédrales d'Ani et d'Agine, le constructeur auquel elle confia la restauration de l'édifice.

Toujours d'après Strzygowski, les constructeurs de Germiny-les-Prés, Michel-Ange et Bramante avec Saint-Pierre, Vignole au Gesù, n'ont été que les élèves lointains des architectes d'Arménie. « Quand nous admirons dans Sainte-Sophie de Constantinople et Saint-Pierre de Rome (les monuments qui furent les centres respectifs de l'Église orthodoxe et de l'Église catholique) l'application de la coupole portée à son plus haut degré de perfection, nous devons nous souvenir que sans le travail de pionniers des architectes de l'ancienne Arménie chrétienne, ces deux chefs-d'œuvre n'auraient probablement pas été possibles<sup>1</sup> ».

Un autre grand historien de l'art, Charles Diehl, n'a pas voulu suivre Strzygowski dans toutes ces conclusions, du moins dans celles qui tendraient, dit-il, à faire de l'Arménie, en matière d'architecture chrétienne, l'élément original, dont tout procède. Comme il fallait s'y attendre de l'auteur de tant d'admirables livres sur Byzance, Charles Diehl continue à considérer Constantinople comme le lieu où l'art chrétien d'Orient se créa par la coordination des apports des mondes hellénique, arménien, iranien, syrien.

Mais il reconnaît que le mérite de Strzygowski réside dans le fait d'avoir révélé au monde la part que l'Arménie a prise dans la création de l'art chrétien. Ce rôle, dit-il, s'explique par sa position en rapports avec le monde iranien, sa conversion de bonne heure au christianisme ainsi que par le talent de ses constructeurs. « Les constructeurs arméniens, écrit Charles Diehl, on le sait, ont été de tout temps des techniciens incomparablement habiles. Vivant dans un pays où la pierre domine, ils ont développé la stéréométrie avec une singulière adresse. Voyageurs infatigables, ils ont cherché partout des enseignements et d'autre part propagé au loin leurs méthodes<sup>2</sup> ».

Charles Diehl rend hommage à l'incontestable service que Strzygowski a rendu à l'histoire de l'art en révélant au monde « ces monuments de formes et de types très divers qui attestent la floraison d'art merveilleuse que connut alors l'Arménie » et conclut

(1) J. STRZYGOWSKI, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, II, p. 747. Voir aussi à ce sujet F. NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 18-19.

(2) C. DIEHL, *Manuel d'Art byzantin*, Paris, 1925, p. 336.



qu'il faut désormais, et c'est là suivant lui le véritable mérite de Strzygowski, faire à l'Arménie sa part, dans l'histoire des origines de l'art chrétien<sup>1</sup>. « On ne saurait assez dire, écrit-il plus loin, tout ce que Byzance dut à ce puissant mouvement artistique ». Mais le grand historien continue à penser que c'est à Constantinople que les divers éléments qui constituèrent l'art chrétien d'Orient se rencontrèrent, se coordonnèrent, se combinèrent et voilà pourquoi, à ses yeux, Byzance doit continuer à garder le mérite légitime d'avoir été le foyer de cet art.

Quant à l'éminent historien de l'art, Henri Focillon, il a jugé en les termes suivants la portée des travaux de Strzygowski sur l'architecture arménienne : « L'art arménien a sollicité la vaste curiosité de Strzygowski, et l'on sait l'importance que ce savant lui attribue dans l'élaboration des formes au cours du haut moyen âge et du moyen âge proprement dit. Après l'avoir longtemps considéré comme un art byzantin provincial, on est ainsi conduit à voir, en lui, sinon le propagateur des éléments essentiels, du moins un foyer original, doué d'une grande puissance de rayonnement. Ce n'est pas seulement à Constantinople, au cours des hautes époques que nous trouvons ses constructeurs, mais plus loin encore et jusqu'à une époque tardive, par exemple dans les pays de Dniestr et du Sereth<sup>2</sup> ».

Parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture religieuse arménienne du v<sup>e</sup> au vii<sup>e</sup> siècle, et dont quelques-uns sont encore conservés, alors que d'autres subsistent à l'état de ruines, mentionnons les suivants. D'abord la cathédrale d'Etchmiadzine qui date de la fin du v<sup>e</sup> siècle, mais qui subit une restauration au vii<sup>e</sup>. Parmi les églises datant du vi<sup>e</sup> siècle, celles d'Aschtarak, d'Avan, d'Éghivard. Parmi celles du vii<sup>e</sup> siècle, l'église de Saint-Grégoire à Dvin, celle de Saint-Ripsimé à Vagharchapat, l'église de la citadelle d'Ani, l'église de Mzchet, celle de Sainte-Gaiané à Vagharchapat, les églises de Bagaran, d'Alaman, l'église de Saint-Grégoire à Zouarthnotz, les cathédrales de Talich et de Talin.

Les Catholicos, qui se succédèrent à la tête de l'Église arménienne, furent les inspirateurs et les organisateurs de cette grande œuvre de construction. Il faut particulièrement relever parmi eux, le nom du Catholicos Nersès III auquel le peuple arménien a donné le titre de Chinokh (le constructeur).

Ceux de ces monuments qui se dressent encore sur le haut plateau arménien, représentent un témoignage de la contribution

(1) C. DIEHL, *L'Architecture arménienne aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles*, *Revue des Études arméniennes*, Paris, 1921.

(2) Préface de l'ouvrage de Baltrusaitis.



originale que le peuple arménien a apportée à la culture et sans laquelle notre monde serait plus pauvre ou moins complet.

Ils attestent que si l'Arménie fut bien souvent la frontière extrême de la culture occidentale dans la direction de l'Asie, elle sut aussi être le foyer de départ de nouvelles formes culturelles vers les pays de l'Ouest<sup>2</sup>.

---

(2) Voir sur l'architecture arménienne l'étude récente et fortement documentée de A. KHATCHATRIAN (*Vostan*, n° 1).



## CHAPITRE VII

### LE ROYAUME ARMÉNIEN DES BAGRATIDES

---

Ani fut un boulevard du monde  
occidental, face à l'Asie.

W. S. DAVIS.

#### *L'ascension des Bagratides*

La seconde moitié du ix<sup>e</sup> siècle fut marquée par un événement d'une importance exceptionnelle dans l'histoire du peuple arménien. Le génie politique d'une des plus grandes familles de la noblesse arménienne allait, en se servant de l'évolution des facteurs extérieurs, ressusciter pendant deux siècles une Arménie indépendante. Ainsi la chaîne de la glorieuse histoire du royaume d'Arménie, rompue pendant 400 ans par les conquérants iraniens puis arabes, allait être rétablie en plein Moyen Age<sup>1</sup>.

Les Bagratides étaient une des plus anciennes familles de la noblesse arménienne et nous avons déjà mentionné que leurs ancêtres détenaient dans le royaume arménien des Arsacides la charge héréditaire de chefs de la cavalerie.

Cette famille perdit toutefois un peu de son importance pendant la domination iranienne. Au début de la domination arabe, elle ne détenait pas, par exemple, une puissance égale à celle des Mami-konian ou des Rechtouni.

A cette époque, les domaines des Bagratides, au lieu de former une province bien définie, et d'un seul tenant, comme les principautés des autres princes ou ishkhans arméniens, étaient dispersés dans divers endroits, sans continuité territoriale, comme ceux des Hohenzollern au début de leur expansion.

Les domaines principaux des Bagratides se trouvaient d'une part dans la région de Spir (Ispir) sur le Tchouk (près de Baï-

(1) Les principales sources originales arméniennes pour l'histoire de cette époque sont JEAN CATHOLICOS, *Histoire d'Arménie*; THOMAS ARTZROUNI, *Histoire des Artzrouni* et STEPHAN AZOGHIK, *Histoire d'Arménie* (historiens arméniens des x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles).

bourt), d'autre part dans la région qui s'étend entre les villes actuelles de Nakhitchevan et de Djoulfa. Les Bagratides possédaient enfin un troisième domaine, le Dariouk, représenté par la région actuelle de Bayazid-Makou.

Cette dispersion territoriale était pour les Bagratides à la fois une faiblesse et une force. C'était une faiblesse parce qu'à l'encontre des autres familles princières ils ne disposaient pas d'une principauté formant un tout ramassé et homogène. Mais c'était aussi une force en ce sens que cette dispersion de leurs domaines les rendait moins vulnérables. Lorsqu'ils entraient en conflit armé avec les Arabes et que le sort des armes leur était défavorable, ils avaient la ressource d'aller se réfugier dans leurs domaines de la région du Tchorouk, loin des forces arabes et à proximité immédiate de Byzance, à la frontière de ses possessions. Lorsqu'ils étaient au contraire en mauvais termes avec Byzance et que les armées de cette dernière envahissaient leurs possessions du Tchorouk, ils avaient la possibilité de passer dans leurs possessions de la vallée de l'Araxe et de continuer la lutte, appuyés par les Arabes<sup>1</sup>.

Nous avons déjà dit que les Arabes pratiquèrent pendant leur domination une savante politique, par laquelle ils opposaient les principautés arméniennes les unes aux autres et poursuivaient l'anéantissement des plus puissantes d'entre elles, celles des Mamikonian, des Kamsarakan, des Rehtouni. Les Bagratides furent avec les Artzrouni celles des grandes familles qui profitèrent le plus de cette politique. Recevant les dépouilles de quelques-unes des principautés supprimées, par exemple celle des Mamikonian dans la région de l'Euphrate et de l'Araxe, des Kamsarakan dans la région de Kars, les Bagratides furent peu à peu à même de souder leurs anciennes possessions en un tout continu.

Il est juste toutefois de dire qu'à l'encontre des Artzrouni qui appuyèrent presque constamment les Arabes, les Bagratides surent dans de nombreuses circonstances se dresser ouvertement contre eux. Ce fut, nous l'avons déjà noté, un Bagratide qui dirigea la première grande insurrection contre les Arabes au début du VIII<sup>e</sup> siècle. Plus tard ils eurent le tort de ne pas joindre leurs forces à celles des Mamikonian lors de l'héroïque tentative de ces derniers pour affranchir l'Arménie. Ils les laissèrent écraser et profitèrent du partage de leurs dépouilles. Mais ils prirent part aux dernières insurrections du VIII<sup>e</sup> siècle. Après la défaite, ils furent obligés d'abandonner leurs possessions dans le centre et l'est de l'Arménie pour aller se retrancher dans leurs domaines de la région de Spir. Là, s'appuyant sur Byzance, ils redevinrent

(1) J. LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, Paris, 1919, p. 86.



bientôt, suivant le mot de Laurent, « un élément essentiel de l'équilibre politique ».

Les Arabes, dépités, réservèrent pendant un temps leur appui exclusif à la famille et à la principauté des Artzrouni. Mais inquiets de l'espèce de prépondérance que cette famille était en train d'acquérir, ils furent heureux, vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, d'avoir de nouveau la ressource de se tourner vers les Bagratides<sup>1</sup>.

Ceux-ci récupérèrent toutes leurs anciennes possessions au centre et à l'est de l'Arménie. Pendant les premières décades du IX<sup>e</sup> siècle, se produisirent, dans le monde arabe, des événements qui contribuèrent à renforcer encore la position des Bagratides et à accroître leurs possessions. En effet, les émirs des régions avoisinantes de l'Arménie (particulièrement l'Azerbeïdjan persan) se révoltaient constamment contre les khalifes de Bagdad. Ces derniers furent obligés de faire fréquemment appel aux Bagratides pour tenir en échec ces rebelles et les attaquer. Les Bagratides se firent rétribuer ces services par l'octroi de nouveaux droits et de nouvelles terres. Ils parvinrent ainsi à relier les uns aux autres les anneaux de cette chaîne coupée que représentaient leurs possessions.

En fait, vers l'année 850, les Bagratides avaient sous leur domination l'ensemble de l'Arménie proprement dite, à part la région du Vaspourakan qui continuait à constituer la principauté des Artzrouni et le Zanguezour actuel qui restait en possession de la famille des Siouni. L'Arménie se dégagait ainsi de l'étreinte arabe.

Les Arabes avaient essayé, comme le note Laurent, pendant les deux siècles précédents, de décapiter l'Arménie en réduisant et supprimant successivement les plus puissantes familles. Ils y avaient si bien réussi qu'il ne restait plus personne à opposer aux Bagratides. L'Arménie avait ainsi acquis la chose qui lui avait le plus manqué dans le passé pour pouvoir vraiment déployer sa force, l'unité.

Tant que l'Arménie avait été divisée en plusieurs principautés, le véritable patriotisme n'avait pu exister chez cette grande noblesse arménienne. « Ils n'avaient pas la notion d'un État arménien auquel ils devaient tout donner. La patrie pour eux c'étaient leurs principautés. C'est pour elles qu'ils sacrifiaient leurs biens et leur vie. Leur patriotisme était purement local. Le lien qui les unissait n'était pas politique. Il n'existait que par les mœurs, la langue et la religion qui n'ont jamais suffi à eux seuls à faire une véritable nation<sup>2</sup> ».

Mais maintenant il y avait en lieu et place de ces principautés une puissance qui prenait la figure d'un véritable État, englobant

(1) LAURENT, p. 98.

(2) LAURENT, p. 69-70.



presque toute l'Arménie, ou du moins toutes les régions les plus chères au sentiment national des Arméniens et les plus propres à l'exalter.

Le vaste domaine des Bagratides comprenait en effet « le mont Ararat où leur race se reliait aux anciennes traditions bibliques, le Taron (région de Mouch) où avait commencé la vie chrétienne de l'Arménie, le bassin de l'Araxe, région particulièrement aimée des Arméniens qui avait été le centre de leur puissante royauté sous les Arsacides et qui possédait les sanctuaires les plus vénérés de leur nationalisme religieux<sup>1</sup> ».

Les Bagratides, maîtres d'une large part du territoire de l'ancien royaume d'Arménie, se firent les héritiers de sa tradition. Ils incarnèrent non plus le petit patriotisme local qui avait été le sentiment dominant des anciennes principautés, mais l'esprit national arménien.

En réalité les Bagratides furent pendant les deux siècles de la domination arabe, les rassembleurs de la terre arménienne. Leur histoire, dans le cadre de l'histoire de l'Arménie, présente une grande analogie avec celle des princes de Moscovie sous la domination tatare au XIV<sup>e</sup> siècle. Les Bagratides grandirent à l'ombre des khalifés arabes comme les princes de Moscovie grandirent à l'ombre de la Horde d'Or. Dans les deux cas on assista au même travail patient, à la même collaboration avec les dominateurs étrangers, à la même préparation silencieuse de la grandeur future dans l'abaissement présent, aux mêmes révoltes prématurées, aux mêmes échecs temporaires et au même succès final.

Les Bagratides ont ainsi recréé une Arménie indépendante grâce à une habileté et une constance dans l'action, qui forcent l'admiration.

Toutefois, il est juste de placer à côté de l'action des Bagratides celle de l'Église arménienne et de ses Catholicos qui eurent aussi leur part dans la résurrection de l'Arménie indépendante. Ainsi que l'a noté l'orientaliste belge Muyldermans : « Cette grandeur politique et militaire (à laquelle l'Arménie parvint sous les Bagratides) se complète par une force morale, dont le Catholicos est l'incarnation vivante. Ce n'est pas un personnage improvisé et médiocre, créature d'un prince puissant, briguant sa place ou haussé sur le trône par la faveur du népotisme. Les patriarches de Douin (Dvin) sont des hommes remarquables, autant par la sainteté que par la science. Arrachés à la solitude de la cellule, ils sont élevés à cette haute dignité par la grâce de Dieu. Au milieu du faste éclatant du palais patriarcal et de la pompe des cérémonies reli-

(1) LAURENT, p. 22.



gieuses, ils mènent une vie d'ascètes, et sous les vêtements brodés d'or, ils portent le cilice. Du ciel, ils obtiennent par leurs prières la pacification de leur patrie ; à tous, même au conquérant, ils imposent le respect et la vénération. Ces gloires nationales brillent avec d'autant plus d'éclat qu'elles rejaillissent sur le fond sombre de la persécution arabe<sup>1</sup> ».

### *L'Arménie recouvre son indépendance*

Vers 850, les Bagratides crurent que le moment était venu de se libérer des derniers vestiges de la domination arabe. Le prince Sembat Bagratouni se dressa contre les Arabes. Mais les khalifes de Bagdad parvinrent à envoyer contre lui une forte armée qui avec le concours des émirs musulmans des pays avoisinants (Azerbeïdjan et Kurdistan), vint à bout de sa résistance. Sempad Bagratouni fut fait prisonnier et envoyé à Bagdad.

Mais ce premier échec ne put arrêter une évolution que les facteurs extérieurs rendaient inéluctable. En face des émirs musulmans des régions avoisinantes qui se montraient de plus en plus indociles et que seul le concours arménien avait permis de tenir en échec au cours des années précédentes, les khalifes de Bagdad sentaient le besoin d'un fort contrepoids.

D'autre part, Byzance, qui allait bientôt retrouver, sous les empereurs arméniens de la dynastie macédonienne, son équilibre et sa force, restait le grand danger. Il fallait éviter de jeter les Arméniens dans les bras de Byzance, mais utiliser au contraire les aspirations arméniennes à l'indépendance pour laisser s'établir un fort État tampon qui protégerait la frontière nord de l'Empire arabe affaibli par les luttes intérieures.

L'équilibre entre l'Occident et l'Orient qui avait été rompu pendant des siècles au profit de l'Orient par la décadence de Byzance, l'essor de l'Iran sassanide, puis la force de l'Islam, menaçait maintenant non seulement de se rétablir, mais de se rompre aux dépens de l'Orient, avec un Empire byzantin régénéré et un Empire arabe qui donnait des signes de désintégration, avec ses émirs locaux se rendant indépendants et le khalifat de Bagdad miné par sa garde de prétoriens turcs.

Devant la force renaissante des Bagratides qui furent bientôt à même de mettre en ligne, sur pied de guerre, des effectifs considérables, les khalifes de Bagdad décidèrent de reconnaître l'inévitable. Ils donnèrent en 862 à Achod Bagratouni, fils de Sembat, le titre de prince des princes d'Arménie et reconnurent l'autonomie

(1) J. MUYLDERMANS, *La Domination arabe en Arménie*, Paris, 1927, p. 144.



de l'Arménie sous la suzeraineté de l'Empire arabe. Comme ils consentirent de plus à donner ce titre et ce pouvoir d'une façon héréditaire à la famille des Bagratides, on peut dire que le premier pas vers le retour d'un royaume arménien indépendant était fait.

Les émirs musulmans, gouvernant les régions voisines, par exemple ceux de Manzikert et d'Arzen, ne s'y trompèrent pas. Furieux de cette reconnaissance, du danger que représentait pour eux la formation d'une Arménie indépendante qui resterait probablement l'alliée des khalifes contre eux, ils l'attaquèrent sans tarder, de leur propre initiative (863). Mais ils trouvèrent dans le prince d'Arménie et son armée, un adversaire à leur taille.

Le prince Achod Bagratouni se porta avec son armée de 40.000 hommes à la rencontre de l'armée ennemie qui comprenait 80.000 hommes et lui infligea une lourde défaite sur les bords de l'Araxe<sup>1</sup>. Les Arméniens appelèrent ce champ de bataille, le champ des quarante, parce qu'une armée de 40.000 hommes y était venue à bout d'une force double.

Achod ne se borna pas à consolider ses États. Pour empêcher une utilisation possible des deux dernières principautés arméniennes restantes, celle des Artzrouni dans le Vaspourakan et celle des Siouni dans le Zanguezour, contre lui, il s'assura leur amitié en mariant ses deux filles à un Artzrouni et à un Siouni.

Le succès du prince Achod Bagratouni, sa force croissante, ainsi que le rapide relèvement de Byzance sous l'impulsion énergique de l'Empereur Basile I<sup>er</sup>, incitèrent les khalifes de Bagdad à franchir le dernier pas. En 885, ils envoyèrent la couronne royale à Achod Bagratouni qui, fondant la dynastie des Bagratides et ressuscitant le royaume d'Arménie, prit le titre de Achod I<sup>er</sup>.

L'Empereur byzantin Basile I<sup>er</sup>, dès qu'il apprit cette nouvelle, s'empressa d'envoyer de son côté une couronne royale à Achod, qui se trouvait ainsi en possession de deux couronnes au lieu d'une.

Cette situation découlait évidemment de la position de l'Arménie. Chacune des deux grandes puissances limitrophes tenait à s'assurer l'amitié du nouvel État. Cette rivalité entre l'Empire arabe et l'Empire byzantin avait du reste contribué à la résurrection de l'Arménie indépendante et était la garantie même du prolongement de son existence.

Le royaume d'Arménie devait continuer à payer un tribut aux khalifes de Bagdad. Mais le montant de ce tribut fut fortement réduit. Il s'élevait pour le royaume arménien des Bagratides à 1.000.000 de dirhams (environ 200.000 dollars) par an, auxquels il

(1) F. MACLEN, *Armenia, The Kingdom of the Bagratides, The Cambridge Medieval History*, tome IV, p. 158.



convient d'ajouter les 100.000 dirhams versés par les Artzrouni, alors que précédemment l'Arménie payait un tribut de 10 millions de dirhams (environ 2 millions de dollars) par an. Du reste, on peut dire que tout le monde payait des tributs aux Arabes, même l'Empire byzantin.

*Les rois-soldats : Achod I<sup>er</sup>, Sembat I<sup>er</sup>, Achod II*

Délivré par la force de ses armes des menaces de l'extérieur, Achod I<sup>er</sup> put consacrer toute son activité au développement du pays, à l'accroissement du bien-être matériel et moral de l'Arménie<sup>1</sup>. « Il fit construire de nouveaux bourgs, l'agriculture fut encouragée et le commerce facilité par la création de nouvelles voies de communication<sup>2</sup> ».

Son œuvre trouva un grand écho dans le peuple arménien que son indépendance recouvrée avait animé d'un sentiment nouveau.

Il se rencontra aussi, inmanquablement, quelques barons ou nakharars (particulièrement dans les régions du Vanand et de Gugargh) qui essayèrent de se dresser contre son autorité, mais Achod I<sup>er</sup> réprima sans peine cette agitation de quelques ambitieux.

Il ne négligea pas non plus les relations extérieures du nouveau royaume d'Arménie. Il se rendit à Constantinople et conclut avec l'Empereur byzantin un traité politique et commercial. L'Empereur Basile I<sup>er</sup> semblait faire grand cas de l'alliance arménienne. Dans une lettre adressée à Achod, il l'appelle son fils bien-aimé et lui donne l'assurance que de tous les États, l'Arménie était celui qu'il considérerait toujours comme l'allié le plus intime de l'Empire byzantin<sup>3</sup>. Achod consentit également à prêter à Byzance un contingent de troupes arméniennes dont cette dernière avait un pressant besoin pour ses guerres contre les Bulgares.

Achod I<sup>er</sup> mourut en 891 en voyage, sur le chemin de retour<sup>4</sup>. Les Arméniens ramenèrent son corps dans la terre natale et enterrèrent pieusement à Bagaran, qui était alors la capitale du royaume, la dépouille mortelle de ce grand souverain dont le règne marque la résurrection de l'Arménie indépendante.

Son fils, Sembat I<sup>er</sup> (892-914) lui succéda sur le trône. Tout comme son père il eut à faire face à l'hostilité des ostikans ou

(1) Voir sur l'essor matériel de l'Arménie sous Achod I THOPDSCHIAN, *Die inneren Zustände von Armenien unter Ashot I*, Berlin 1904.

(2) TOURNEBIZE, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, 1910, p. 105.

(3) JEAN CATHOLICOS, *Histoire d'Arménie*, traduction Saint-Martin, Paris, 1841, p. 126.

(4) MACLER, p. 159.



gouverneurs-généraux arabes de l'Azerbeïdjan (Azerbeïdjan persan actuel) qui n'avaient jamais approuvé la politique de Bagdad et qui considéraient que l'Arménie devait être un pays sujet où ils auraient la ressource d'aller effectuer périodiquement leurs expéditions de pillage.

Prenant prétexte d'un traité que Sembat I<sup>er</sup> avait conclu avec Byzance, le gouverneur de l'Azerbeïdjan, Afchin, attaqua l'Arménie. Sembat I<sup>er</sup>, à la tête de son armée, arrêta les Arabes, puis passant à la contre-attaque, s'empara de Dvin, résidence du gouverneur, et fit prisonniers nombre de chefs arabes<sup>1</sup>.

Malgré cet échec, Afchin, après une période d'accalmie, tenta une nouvelle invasion de l'Arménie. Quoique pris par surprise, Sembat I<sup>er</sup> parvint à concentrer ses forces et il anéantit l'armée arabe au pied de l'Aragatz (Alagöz).

Afchoun comprit après cet échec qu'il ne viendrait jamais à bout de l'Arménie avec ses seules forces. Il s'assura alors la collaboration du gouverneur arabe de la Mésopotamie du nord, Ahmed. Les forces des deux ostikans attaquèrent l'Arménie à la fois de l'Est et du Sud. Sembat I<sup>er</sup> opposa aux forces bien supérieures une résistance désespérée. Reculant pied à pied, il se rendit dans la partie nord de ses États, la province du Taïkh (région actuelle d'Olti-Ispir), que les forces arabes ne purent forcer. Elles vinrent mettre toutefois le siège devant la ville de Kars où se trouvaient l'épouse de Sembat I<sup>er</sup> et son fils. La ville fut obligée de capituler après un siège de quelques mois et Afchin conserva ses illustres prisonniers comme otages (900). A sa mort, son frère et successeur comme gouverneur de l'Azerbeïdjan, Youssouf, commença par relâcher les otages. Mais bientôt il se décida à tenter une nouvelle attaque contre l'Arménie. L'occupation et le pillage des villes arméniennes avaient été pendant les siècles précédents la ressource principale de ces gouverneurs des régions limitrophes de l'Empire arabe, et ils ne pouvaient se résoudre à y renoncer. Sembat I<sup>er</sup> parvint à repousser la première agression de Youssouf. Mais après ce premier échec, le gouverneur de l'Azerbeïdjan parvint à s'assurer la complicité de la principauté arménienne du Vaspourakan et de quelques autres nobles arméniens qui étaient les vassaux de Achod I<sup>er</sup> et qui supportaient malaisément ce nouveau régime où la féodalité arménienne devait se soumettre à la puissance royale au lieu de ne penser qu'à ses propres intérêts et à ses vaniteuses ambitions.

En face de cette coalition, Sembat I<sup>er</sup> se retira dans la forteresse de Kapouyt où il soutint un siège d'un an (913). Il capitula finale-

(1) MACLER, p. 160.



ment à condition que la vie de la garnison serait sauve. Youssouf accepta ces conditions mais ne les respecta pas. Il emprisonna le roi Sembat I<sup>er</sup>, puis le fit exécuter. Pendant près de dix ans, les vallées de l'Arménie restèrent la proie des forces du gouverneur arabe de l'Azerbeïdjan qui y commirent de grandes dévastations, à tel point que ce pays si florissant connut la famine. Quant aux princes du Vaspourakan, les Artzrouni, ils reçurent en 908 la couronne royale comme prix de leur trahison<sup>1</sup>.

Mais le fils de Sembat I<sup>er</sup>, Achod II surnommé Ergath ou le roi de fer (915-928) vengea son père et ressuscita le royaume d'Arménie. Se mettant à la tête de la portion de la noblesse qui était restée fidèle à Sembat I<sup>er</sup> et qui sans désarmer avait continué la lutte dans les montagnes, Achod II chassa en 915 les envahisseurs, s'emparant l'une après l'autre des forteresses qu'ils détenaient, et châtia sévèrement la ville de Kolp qui avait fait cause commune avec les Arabes.

Youssouf abandonna dès lors ses visées sur l'Arménie et se retourna contre le royaume du Vaspourakan qui eut à soutenir ses assauts.

Mais les visées de Youssouf furent bientôt reprises par un autre émir, Bekir, qui fit une dernière tentative pour asservir l'Arménie. A la tête d'une grande armée arabe (ces armées étaient en réalité composées d'un mélange d'Arabes, de mercenaires turcs, de Kurdes, d'Iraniens et compaient même des Arméniens convertis à l'Islam), Bekir envahit l'Arménie. Devant ces forces supérieures, Achod II se retira d'abord jusque dans la région du lac de Sevan. Mais de là, l'armée arménienne, commandée par un brave général, le prince Georges Marzpetouni, passa à la contre-attaque et infligea une sévère défaite à l'ennemi qui s'enfuit en déroute, poursuivi jusqu'à Dvin<sup>2</sup>.

Ces guerres et ces combats avaient assuré le maintien et la consolidation de l'indépendance arménienne. Sur cette base, sur cette fondation, vaillamment assurée, les successeurs des premiers Bagratides pouvaient maintenant construire.

Il sied enfin de relever que ces guerres qui ont assuré la résurrection d'une Arménie indépendante ont eu une portée qui dépasse le cadre de l'histoire arménienne. Comme l'a remarqué l'historien anglais Norman Baynes, ces luttes héroïques contre les Arabes des rois bagratides d'Arménie ont frayé le chemin à la grande contre-attaque par laquelle la Byzance des Nicéphore Phocas et des Jean Tzimiscès allait reconquérir la Syrie et la Mésopotamie et

(1) TOURNEBIZE, p. 110.

(2) MACLER, p. 161.



assurer une dernière fois à l'Empire les frontières de sa plus grande extension<sup>1</sup>.

*L'apogée des Bagratides : Abas I<sup>er</sup>, Achod III, Sembat II, Gaghih I<sup>er</sup>*

Sous les quatre rois suivants, Abas I<sup>er</sup> (928-951), Achod III (952-977), Sembat II (977-989) et Gaghih I<sup>er</sup> (990-1020) l'Arménie connut son âge d'or, « une période d'une incomparable splendeur » suivant les termes de Muyltermans<sup>2</sup>.

Ces quatre rois se succédèrent sur le trône d'Arménie comme une dynastie d'Antonins, mettant au service du pays à la fois l'autorité la plus ferme et l'administration la plus clairvoyante.

Abas I<sup>er</sup> commença son règne par la conclusion d'un traité de paix avec les gouverneurs de l'Azerbeïdjan. Ces derniers furent enfin amenés à reconnaître, après cette série de guerres qui se terminèrent pour eux de façon désastreuse, l'existence d'un royaume arménien indépendant à la place de l'ancien pays corvéable et taillable à merci. Les deux partis échangèrent leurs prisonniers.

Le roi Abas I<sup>er</sup> s'adonna à l'œuvre de reconstruction du pays, particulièrement des villes et des villages. Il restaura entre autres la ville de Kars où il construisit de nombreuses églises et dont il fit la seconde capitale du pays. Son règne fut un règne de paix. Les seules opérations militaires qu'il eut à entreprendre furent dirigées contre le roi des Abkhazes (région ouest de la Géorgie sur les bords de la Mer Noire) qui avait des prétentions sur la région de Kars. L'armée arménienne vainquit à deux reprises les Abkhazes et les rejeta au nord de la Koura<sup>3</sup>.

Sous le successeur d'Abas I<sup>er</sup>, le grand roi Achod III qui monta sur le trône en 952, le pays continua à se renforcer et à se développer dans tous les domaines. La force de l'Arménie était telle qu'elle pouvait maintenant mettre en ligne, sur pied de guerre, une armée de 90.000 hommes.

Le roi Achod III gagna l'amitié des khalifes de Bagdad en battant un usurpateur maître de l'Azerbeïdjan et de la Mésopotamie du nord et qui avait attaqué l'Arménie après s'être révolté contre le khalife.

Lors de la guerre de l'Empereur byzantin Jean Tzimiscès contre l'Empire arabe, l'Arménie déploya assez de force pour être à même de préserver sa neutralité et de faire respecter l'intégrité de son territoire. L'armée byzantine commença à se diriger vers la plaine

(1) NORMAN H. BAYNES, *The Byzantine Empire*, Londres, 1925, p. 55.

(2) MUYLDERMANS, p. 144.

(3) MACLER, p. 161.



de Mouch, espérant frapper l'Empire arabe à travers l'Arménie. Mais devant le corps de 30.000 hommes qu'Achod III concentra dans cette région, les Byzantins renoncèrent à leurs desseins et évitèrent le territoire arménien.

Pendant le règne de ce grand roi qui fut un infatigable constructeur, l'Arménie connut un grand développement et le peuple arménien démontra une fois de plus son admirable faculté de relèvement, sitôt qu'il peut jouir de quelques décades ou même quelques années de paix et de tranquillité. Le roi posa les fondations de la grandeur d'Ani dont il construisit la citadelle, et transporta sa capitale dans cette ville.

Le seul événement défavorable du règne fut une conséquence de la bonté excessive du roi. Désireux de créer un apanage pour son frère, le prince Mouchekh, Achod III lui donna la province de Kars (ou du Vanand) où Mouchekh établit un nouveau royaume arménien, celui de Kars. C'était là un développement préjudicieux aux intérêts de l'Arménie, car il affaiblissait l'unité du pays. Ce grand prince aurait dû, au contraire, profiter de sa force pour réaliser l'unité complète de l'Arménie et annexer à ses États les deux principautés arméniennes restantes, celles du Vaspourakan et de Siounie qui s'étaient, entre-temps, élevées, elles aussi, au rang de royaumes.

Mais le roi Achod III refusa de s'engager dans cette voie. « Le khalife de Bagdad sut gré au roi Achod III des services rendus et lui envoya divers présents parmi lesquels une double couronne. C'était un hommage rendu à son caractère. Habile et courageux, Achod III était à même d'agrandir son territoire. Il se contenta de défendre ses États, de fortifier les postes importants sur ses frontières. Il n'avait ni l'ambition ni le manque de scrupules qui caractérisent les conquérants. Il mérita de son peuple un plus beau titre que celui de Victorieux. Il fut surnommé Achod le Charitable. Il épuisa ses trésors à bâtir des églises, des écoles, des hôpitaux, des hospices. A table, il avait souvent à ses côtés quelques pauvres, et il se faisait honneur de servir lui-même les infirmes. La reine, Khorovanouch, rivalisa de générosité avec son époux. Ce fut elle qui fonda les couvents célèbres de Sanahin et d'Aghpat<sup>1</sup> ».

Son fils, le roi Sembat II, lui succéda en 977. Il continua l'œuvre d'édification de son père. C'est lui qui dota la ville d'Ani de la grande muraille double, flanquée de tours, qui la protège au nord et à l'ouest. Sous son règne, l'Arménie continua à jouir de la paix. Celle-ci fut à peine troublée par la dispute qui éclata entre le roi Sembat II et son oncle Mouchekh, roi de Kars. Le seul point

(1) TOURNEBIZE, p. 118.



d'ombre de ce règne fut un conflit entre le roi et l'Église arménienne, causé par le mariage du roi. Le roi avait en effet épousé sa propre nièce et l'Église arménienne protesta contre une telle union. Le roi Sembat II mourut en 989, à l'heure même où le célèbre architecte Tiridate posait, sur ses ordres, les fondations de l'admirable cathédrale d'Ani qui est restée, par la pureté de ses lignes et la sobriété de son ornementation, un des chefs-d'œuvre de l'architecture arménienne.

Sous le règne de son frère Gaghiq I<sup>er</sup> (Khatchik), l'Arménie des Bagratides connut le point culminant de sa force, de sa prospérité et de son développement culturel. « L'Arménie, écrit F. Macler, était assez forte pour décourager toute attaque des puissances étrangères. Le roi put concentrer toutes ses forces et son énergie au développement du bien-être moral et matériel du peuple<sup>1</sup> ».

Comme ses prédécesseurs, le roi s'attacha particulièrement à l'œuvre de construction des églises et multiplia les fondations pieuses. L'architecture arménienne connut un admirable épanouissement et toutes les branches de l'activité du pays un magnifique essor.

A côté du royaume arménien principal des Bagratides, le royaume arménien de Kars continua à prospérer. Le fils de Mouchekh, le roi de Kars, Abas (984-1029) fit de sa capitale, la ville de Kars, un grand centre de culture arménienne. De toute l'Arménie y accouraient les jeunes gens désireux d'étudier la philosophie, les belles lettres ou la théologie. « Ce prince, écrit Tournebize, dont la jeunesse passée dans l'indolence et la frivolité n'annonçait point un règne glorieux, parut un autre homme dès qu'il fut roi. Il réforma les abus, protégea les lettres et les arts et fit de sa capitale une petite Athènes<sup>2</sup> ».

### Ani

Mais le véritable centre de l'Arménie était la capitale du royaume principal des Bagratides, l'admirable ville d'Ani, la cité aux quarante portes et au mille et une églises<sup>3</sup>.

Située au bord de la rivière Akhurian (Arpa-Tchaï) qui la protégeait à l'est et au sud, défendue au nord et à l'ouest par une double muraille, bordée au sud-ouest par la vallée des fleurs, Ani, par le nombre de ses palais, de ses édifices religieux décorés de mosaïques

(1) MACLER, p. 162.

(2) TOURNEBIZE, p. 120.

(3) En se basant sur l'étendue de la ville, Paul Rohrbach a estimé à environ 50.000 le nombre des habitants de la ville d'Ani. PAUL ROHRBACH, *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903.



et ornés d'inscriptions, par son activité, et surtout par le haut niveau de la culture et de la civilisation qu'elle abritait, était vraiment, ainsi que le dit W. S. Davis, un boulevard de la civilisation occidentale et chrétienne face à l'Asie<sup>1</sup>.

Dès la fondation du royaume arménien des Bagratides, elle joua le rôle de la ville du sacre. Ce fut là que les premiers Bagratides furent couronnés. Puis Achod III en fit vraiment le cœur de l'Arménie en y établissant la capitale du royaume. Quelques années plus tard, les Catholicos qui avaient abandonné en 931 la ville de Dvin pour l'île d'Akhthamar sur le lac de Van, y transportèrent aussi leur résidence.

« Nous possédons en Europe, a écrit Jacques de Morgan, bon nombre de villes ceintes encore de leurs fortifications du Moyen Age ; il suffit de citer Avignon, Aiguesmortes, Carcassonne pour le seul midi de la France. Mais aucun site ne peut être comparé à celui d'Ani par l'impression profonde que laisse de nos jours au visiteur cette ville morte, perdue au milieu d'une profonde solitude, portant encore les blessures profondes qu'elle reçut lors de son agonie. Ani, sous les Bagratides, était une grande et belle ville, ornée de nombreuses églises, de palais, de belles murailles bâties en pierres volcaniques polychromes. La cathédrale, les églises, consacrées aux Apôtres, à saint Étienne, à saint Grégoire l'Illuminateur, à la Rédemption, étaient les principaux édifices religieux, mais les chapelles étaient sans nombre, à tel point que les habitants avaient coutume de jurer par les mille et une églises d'Ani. Les ruines de ces monuments mutilés se dressent encore alors que les édifices particuliers ont disparu sous les décombres de la cité. Cette ville, dont on parcourt aujourd'hui les ruines, non sans une poignante émotion, ne fut pas l'œuvre d'un seul souverain, mais bien celle de tous les Bagratides qui se plurent à l'embellissement de leur capitale et de tous les Arméniens qui donnèrent à la cité sans compter. Ani personnifiait l'Arménie si longtemps troublée. Les anciennes générations avaient vu Artaxata, Tigranocerte, Dvin et une foule de cités arméniennes florissantes. Mais l'une après l'autre des capitales avaient disparu ou étaient tombées sous la domination étrangère. En élevant Ani au rang de métropole, les Bagratides dotaient le peuple arménien d'un centre, d'un foyer qu'on pensait alors devoir être éternel. Ani devenait le cœur de l'Arménie<sup>2</sup> ».

(1) W. S. DAVIS, *A Short History of the Near East*, New York, 1923, p. 76.

(2) Jacques DE MORGAN, *Histoire du Peuple arménien*, Paris, 1919, p. 121-123. Voir aussi à ce sujet une belle page de ABICH dans son ouvrage : *Aus Kaukasischen Ländern*, Vienne, 1896, I, p. 186.



Suivant les mots de Tchobanian, les Bagratides ont fait de cette ville « un foyer magnifique de civilisation et d'art chrétien, une sœur asiatique de Byzance ».

### *Sembat III et la fondation du royaume de Lori*

Le roi Gagghik I<sup>er</sup> laissa à sa mort (1020) deux fils. L'aîné, Ohannès Sembat, lui succéda sous le titre de Sembat III. « Il était pacifique de caractère, indolent de tempérament, inhabile au métier des armes et à la guerre, à cause de son excessive corpulence. Au contraire son frère cadet, Achod, était un habile et indomptable guerrier<sup>1</sup> ».

Avec l'aide du roi du Vaspourakan et aussi des rois de Géorgie, Achod se dressa contre son frère et parvint à lui arracher la partie nord du royaume, où il fonda un nouvel État, le royaume arménien de Lori.

Les deux frères conclurent un accord suivant lequel les deux parties du royaume seraient de nouveau réunies après la mort du premier d'entre eux qui disparaîtrait, sous l'égide du survivant.

Cette division n'en représentait pas moins un nouveau morcellement de l'État arménien à l'heure même où le peuple arménien allait avoir besoin de réunir l'ensemble de ses forces pour lutter contre les invasions touraniennes.

### *Les Touraniens*

Le lieu d'origine des Touraniens est la vaste région, réservoir perpétuel d'invasions, qui s'étend en Asie centrale de la Mongolie au Turkestan. On désigne sous le nom de Turcs ceux des Touraniens qui se dirigèrent et s'établirent dans le Proche-Orient, sous le nom de Tatares ceux qui s'établirent en Russie et sous le nom de Mongols ceux qui, restant aux confins de la Chine, ne firent que des apparitions occasionnelles en Occident.

L'arrivée de ces peuples essentiellement nomades allait profondément changer la face et la structure de l'Orient. Elle allait donner un accroissement de force à l'Islam, dont ils embrassèrent la doctrine, mais aussi le déformer. La domination des Touraniens allait surtout amener un énorme appauvrissement de tout l'Orient en le recouvrant d'« un manteau de sécheresse et de deuil ».

Le flot des peuples touraniens, Turcs Seldjoucides, Mongols, Turcomans, Turcs Ottomans, va pendant des siècles se déverser sur

(1) TOURNEHIZE, p. 123.



le Moyen et le Proche-Orient, s'étendant et se renouvelant sans cesse. Il emportera tout sur son passage et amènera une dissolution générale de la civilisation de l'Orient, frappant de mort la culture de l'Arménie comme celle de l'Iran, celle des Arabes, comme celle de Byzance et des peuples des Balkans.

Au x<sup>e</sup> siècle, les premiers représentants de ces peuples nomades, excellents cavaliers et bons soldats, apparurent aux portes de l'Orient sous les traits des Turcs Seldjucides. Contenus dans la direction de la Transcaucasie par les royaumes des Bagratides, ils s'infiltrèrent à travers l'Iran et pénétrèrent en Mésopotamie.

### *La lutte sur deux fronts*

Dès le début du xi<sup>e</sup> siècle, les Turcs Seldjucides s'attaquèrent en force à l'Arménie<sup>1</sup>. Le royaume arménien des Bagratides ainsi que le royaume du Vaspourakan repoussèrent pendant des années, attaques sur attaques<sup>2</sup>.

Lorsque l'on sait les conséquences qu'eut plus tard l'arrivée des Touraniens, non seulement pour Byzance dont ils amenèrent l'écroulement, mais pour l'Europe dont ils occupèrent pendant des siècles le sud-est et menacèrent même le centre, on peut dire que l'Arménie constitua la clef de voûte de la défense de l'Occident.

Mais elle fut abandonnée par Byzance et dut faire face à cette vague ininterrompue, livrée à ses propres forces. Le royaume arménien du Vaspourakan, moins fort que le royaume des Bagratides, plia sous le choc. Le généralissime du roi du Vaspourakan, le général Chabou repoussa plusieurs attaques, mais le roi désespéré, se sentant incapable de continuer la lutte, conclut un arrangement avec l'Empereur byzantin Basile II par lequel il lui livrait son royaume en échange de la ville de Sivas et de la région environnante où il se transporta avec son peuple pour constituer un nouvel État arménien sous la suzeraineté de Byzance.

Près de 40.000 Arméniens quittèrent ainsi le sud de l'Arménie pour aller s'établir dans les régions de Sivas et d'Arabkir. Ce fut là un acte de désespoir qui eut des conséquences graves. Ainsi que le note Ormanian, « cette émigration en masse a été une des causes principales de la ruine de la patrie arménienne<sup>3</sup> ».

(1) Les principales sources originales pour cette phase de l'histoire de l'Arménie sont ARISTAKÈS DE LATISVERT et MATHIEU D'ÉDESSE (historiens arméniens du xi<sup>e</sup> et du xii<sup>e</sup> siècles).

(2) Voir F. W. BUSSEL, *Essays on the Constitutional History of the Roman Empire*, Londres, 1910, II, p. 427-428.

(3) ORMANIAN, *L'Église arménienne*, Paris, 1910, p. 46.



Par contre, le royaume arménien des Bagratides continua vaillamment la résistance, envers et contre tout. En 1021, sous les murs d'Ani, l'armée arménienne sous le commandement du général Vassak Pahlavani, qui tomba au champ d'honneur, infligea un sérieux revers aux hordes des Turcs Seldjocides.

Mais bientôt Byzance, non contente d'abandonner l'Arménie à son sort, va lui imposer la guerre sur deux fronts. L'indigne héritière de Rome va de ses propres mains détruire ce royaume d'Ani qui semblait se montrer de taille à arrêter la terrible invasion touranienne à sa source. « Les attaques turques contre l'Arménie au lieu d'induire les Grecs à secourir l'Arménie les incitèrent à profiter de cette occasion pour réaliser leurs anciens projets de conquête et d'annexion de l'Arménie. Cette politique eut des conséquences fatales non seulement pour l'Arménie mais pour Byzance elle-même<sup>1</sup> ».

Sous le règne de Sembat II un grand féodal arménien, David, seigneur du Taïq (région de Spir et d'Olti) s'était taillé, en luttant contre les Musulmans un vaste domaine s'étendant jusqu'à la région de Manzikert. David était un vassal de l'Empire byzantin. A sa mort l'Empereur Basile II, qui inaugura une nouvelle politique visant à l'annexion graduelle de l'Arménie occupa les domaines de David (1000). Cette politique d'agression fut poursuivie par ses successeurs. A la mort de Sembat III (1042), un des successeurs de Basile II, l'Empereur byzantin Michel Calaphate, imposa au royaume arménien des Bagratides, qui continuait à faire face aux Turcs Seldjocides, une lutte sur deux fronts. Au moment où le généralissime arménien Vahram Pahlavani s'apprêtait à faire couronner le successeur de Sembat III, son neveu Gaghik (Khatchik) II, alors âgé de 16 ans, l'Empereur byzantin lui opposa un rival, Vest Sarkis de Sioumi qui s'était fait l'agent des Grecs.

Puis le royaume arménien des Bagratides repoussa trois autres expéditions des Byzantins. Byzance fit alors un suprême effort pour s'emparer et annexer l'Arménie. Elle envoya contre le royaume des Bagratides une grande armée et incita en même temps le roi des Albans (c'est-à-dire de l'Azerbeïdjan actuel) à attaquer l'Arménie de l'Est. Mais dans une grande bataille qui se déroula sous les murs mêmes d'Ani, le général Vahram Pahlavani écrasa l'armée byzantine qui laissa 20.000 hommes sur le terrain<sup>2</sup>. Cette victoire permit à Vahram Pahlavani de couronner le jeune Gaghik II comme roi d'Arménie, puis de s'emparer de la citadelle d'Ani qui était restée aux mains de Vest Sarkis et de ses partisans.

(1) MACLER, p. 164.

(2) MACLER, p. 165.



Le jeune roi et son brave généralissime se retournèrent alors vers l'autre ennemi de l'Arménie, les Turcs Seldjoucides qui continuaient sans cesse leurs efforts pour submerger le royaume des Bagratides. L'armée arménienne se porta à leur rencontre sur les bords du Goktchaï. Le roi et son généralissime divisèrent l'armée arménienne en deux corps distincts. Le premier se porta au-devant de l'ennemi alors que le second se posta dans une position particulièrement favorable. Le premier corps engagea le combat avec les Turcs Seldjoucides puis, faisant semblant de fuir, attira l'ennemi dans l'embuscade préparée par le second corps. La bataille se termina par un désastre pour les Turcs Seldjoucides<sup>1</sup>.

Cet échec des Turcs fut le signal d'une offensive générale dans toute l'Arménie. Dans le Vaspourakan, les restants de la population arménienne, abandonnés par Byzance, brûlaient du désir de chasser les Touraniens. Ils se soulevèrent sous la direction d'un chef hardi, Khatchik le Lion, qui avait continué la résistance dans les montagnes et les Turcs Seldjoucides, mis en fuite, durent se retirer dans la direction de Khoï et de Salmas.

A peine débarrassé des Turcs Seldjoucides, le roi Gaghiq II dut faire face à une nouvelle attaque de Byzance dont l'Empereur, Constantin Monomaque, reprenait les visées de son prédécesseur. L'Empereur byzantin envoya une armée contre le royaume des Bagratides, invitant en même temps le gouverneur de Dvin, l'Arabe Aboul Aswar, d'attaquer l'Arménie par l'est.

Mais le roi Gaghiq II désarma Aboul Aswar par des cadeaux, concentra ses forces contre l'armée byzantine et la mit en déroute<sup>2</sup>.

Ce jeune et vaillant roi se montrait ainsi digne de la grande tradition des rois-soldats que lui avaient léguée les premiers Bagratides. « Il possédait à un degré assez rare pour son âge toutes les qualités qui conviennent à un roi. Intelligent, instruit, d'un extérieur imposant, affable et vertueux, il aurait protégé l'indépendance de l'Arménie si la trahison n'avait paralysé ses efforts<sup>3</sup> ».

En effet, Byzance allait maintenant essayer de réaliser par la trahison ce qu'elle n'avait pu atteindre par la force des armes.

Gaghiq II avait eu le tort de pardonner à Vest Sarkis sa trahison. Ce dernier continua à se faire l'agent de Byzance, dans le naïf espoir que les Byzantins, une fois maîtres de l'Arménie lui donneraient la couronne royale. L'Empereur invita le roi Gaghiq II, par l'intermédiaire de Vest Sarkis, à venir à Constantinople pour y signer un traité de paix perpétuelle. Gaghiq II tomba dans le

(1) TOURNEBIZE, p. 127.

(2) MACLER, p. 165.

(3) TOURNEBIZE, p. 127.



piège et se rendit à Constantinople. Là, l'Empereur lui demanda de renoncer à la couronne d'Arménie à son profit. Gaghiq II refusa et fut jeté en prison.

Puis les Byzantins envoyèrent une armée contre le royaume ainsi décapité. Les Arméniens, privés de leur roi, pensèrent un moment offrir la couronne du royaume aux Bagratides de Géorgie. Finalement les Grecs, avec la honteuse complicité du Catholicos Petros, parvinrent à occuper l'Arménie (1045). Dès qu'ils furent maîtres du pays, les Byzantins le convertirent en une province de l'Empire et y commirent de nombreuses exactions, meurtres et pillages. Ils s'attirèrent l'hostilité unanime des Arméniens par leurs persécutions religieuses. Seuls les royaumes arméniens de Kars et de Lori continuèrent à exister, le premier pour quelques dizaines d'années, le second, mieux protégé par sa position, pendant plus d'un siècle.

Mais en détruisant le principal royaume arménien des Bagratides, le royaume d'Ani, Byzance avait supprimé la seule force capable de tenir tête à la ruée touranienne. En effet, Byzance se révéla incapable d'opposer aux hordes touraniennes la splendide défense que le royaume d'Ani avait déployée. « Les Grecs comprirent trop tard, écrit Macler, la conséquence fatale de leur aveugle hostilité envers un pays qui avait représenté à l'est un rempart contre le plus dangereux de leurs ennemis<sup>1</sup> ».

Alfred Rambaud s'exprime de son côté en ces termes : « La conquête de l'Arménie par l'Empire fut un malheur pour l'une et l'autre. L'Empire y perdit son principal boulevard du côté de l'Orient. Jusqu'alors, l'Arménie avait su arrêter toutes les invasions. Mais quand l'Arménie eut perdu ses dynastes tout fut perdu<sup>2</sup> ».

Les conclusions d'autres historiens sont identiques. « Pendant un siècle décisif, dit Wigram, ces hardis montagnards arméniens continrent les Touraniens et c'était l'intérêt évident de Byzance de soutenir cet État tampon. Mais les Arméniens étaient aux yeux de Byzance des hérétiques parce qu'ils s'obstinaient à rester attachés à leur Église nationale. L'Arménie fut ainsi détruite et Byzance paya bientôt sa disparition par le désastre de Manzikert qui livra toute l'Asie Mineure aux Touraniens<sup>3</sup> ». Ranke remarque également comment l'acte de Byzance, brisant l'indépendance arménienne, venait mal à propos<sup>4</sup>.

Notons enfin, quoique la chose paraisse à première vue paradoxale, que l'affaiblissement de l'Empire arabe, qui se trouvait à

(1) MACLER, p. 167.

(2) A. RAMBAUD, *L'Empire grec au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1870, p. 520.

(3) WIGRAM, p. 10. Voir aussi les considérations de BUSSEL, I, p. 350, et II, p. 166.

(4) RANKE, *Weltgeschichte*, München, 1921, tome VII, p. 38.



cette époque en pleine décomposition, fut une des causes profondes de l'annexion de l'Arménie par Byzance. Ainsi que le note Rambaud : « L'effroi qu'inspirait encore le khalifat faisait la sûreté de l'Arménie vis-à-vis des Grecs. Quand Bagdad cessa de faire peur, les Byzantins perdirent tout scrupule et cet affaiblissement de l'antique ennemi de sa race et de sa religion fut pour l'Arménie une cause d'asservissement<sup>1</sup> ».

### *La fin d'Ani et ses conséquences*

Une fois maîtres de l'Arménie, les Byzantins s'avérèrent incapables de se substituer à elle dans sa mission historique, dans ce rôle de rempart, de boulevard, de l'Occident.

En 1048, les Turcs Seldjocides s'abattirent de nouveau, sous le commandement de Toghroul, sur l'Arménie. Ils ravagèrent le Vaspourakan et marchèrent sur la région de Garin (Erzeroum) où ils s'emparèrent de la ville d'Arzen dont ils massacrèrent la population et pillèrent les richesses.

Les Arméniens, leur État détruit par Byzance sous la domination de laquelle ils se trouvaient maintenant, ne pouvaient plus opposer à cette invasion une force organisée. L'armée byzantine recula sans oser engager le combat. En fait, les seules places qui résistèrent et qui empêchèrent les Turcs Seldjocides de s'installer dès cette époque dans le pays, furent celles, comme Ani ou Manzikert, où les Arméniens livrés à leurs propres ressources, improvisèrent eux-mêmes la résistance.

Toghroul quitta le pays pour attaquer d'autres régions plus faciles à conquérir, mais il revint à la tête de ses Turcs Seldjocides en 1054. La carence des Byzantins fut de nouveau complète. Encore une fois les Arméniens, abandonnés à leurs propres forces, furent obligés d'improviser la défense de leur sol. Toghroul, à la tête de son armée, se dirigea de nouveau sur la région d'Arzen puis vers le royaume de Kars. Le général arménien Thathoul essaya de l'arrêter à la tête de levées improvisées, mais fut battu et fait prisonnier. Au cours de la bataille, un des lieutenants favoris de Toghroul, le prince Asuran tomba, après avoir été blessé, aux mains des Arméniens. « S'il guérit de sa blessure, dit Toghroul à Thathoul, je t'épargnerai. Sinon ta mort le vengera ». « Si la blessure est de ma main, elle est mortelle », répondit le fier général arménien<sup>2</sup>.

De nouveau les places fortifiées, spécialement Ani et Manazkert résistèrent vaillamment à l'invasion. Même dans les provinces

(1) RAMBAUD, p. 517.

(2) TOURNEBIZE, p. 130.



byzantines de l'Arménie Mineure, les Arméniens firent des prodiges de valeur, par exemple à Édesse, à Mélitène et furent, devant la carence grecque, le seul élément qui opposa une vigoureuse résistance aux envahisseurs touraniens et qui leur infligea quelques revers sanglants<sup>1</sup>.

Mais à la longue, l'issue de cette lutte engagée par les Arméniens, couvrant l'impuissance byzantine<sup>2</sup> contre les Turcs Seldjocides, devait fatalement se terminer à l'avantage de ceux-ci.

Après la mort de Toghroul, son frère et successeur Alp Arslan parvint à s'emparer d'Ani en 1064. L'admirable capitale de l'ancien royaume des Bagratides fut détruite et la majeure partie de sa population massacrée ou emmenée en esclavage. Les chroniqueurs rapportent que les assaillants avaient un couteau dans chaque main et un troisième dans la bouche : « Les habitants furent fauchés comme de l'herbe ».

« Ce fut un massacre et une dévastation sans nom. Le sang comme un torrent coula dans les rues et sur les places ; des milliers et des milliers de gens périrent par le glaive et ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises succombèrent dans les ruines des édifices incendiés<sup>3</sup> ».

Une fois ce bastion de l'Occident emporté, les Touraniens pénétrèrent en Asie Mineure. L'Empereur byzantin Romanos IV essaya vainement de réagir. Il avança en 1071 avec une grande armée jusqu'à Manzikert (Melasquert) où il livra une bataille décisive au Sultan des Turcs Seldjocides Alp Aslan. En l'absence des Arméniens dont la force avait été brisée par l'aveuglement de Byzance, l'issue de cette bataille ne pouvait être que l'anéantissement de l'armée byzantine. Romanos IV tomba aux mains des Turcs.

Les Turcs Seldjocides purent ainsi se déverser sur toute l'Asie Mineure et anéantirent par le massacre, le pillage et la destruction une des plus riches régions du monde depuis l'Antiquité, celle sur laquelle s'appuyait la véritable force de Byzance, la source de ses richesses et aussi de ses armées. En l'espace de quelques décades, ce magnifique pays fut réduit à l'état semi-désertique qu'il a conservé jusqu'à nos jours. Trente ans après la bataille de Manzikert, la destruction était déjà si avancée que les Croisés manquèrent mourir de faim et de soif dans leur marche de Nicée à Tarse, c'est-à-dire dans la traversée d'un pays qui avait été un des greniers du monde civilisé.

(1) Voir à ce sujet F. W. BUSSEL, *Essays on the Constitutional History of the Roman Empire*, Londres, 1910, II, p. 451-453.

(2) Il faut lire dans Mathieu d'Édesse les plaintes des Arméniens contre un peuple « qui méprisait les luttes guerrières et la valeur militaire ».

(3) DE MORGAN, p. 156.



Cette invasion et cette destruction de l'Asie Mineure grecque au XI<sup>e</sup> siècle par les Turcs Seldjocides fut pour Byzance un coup dont elle ne se releva jamais. Elle continua à survivre pendant quatre siècles, mais d'une vie diminuée, ne conservant plus que l'apparence d'une puissance. Ce fut également de là que provient la pénétration ultérieure des Turcs dans les Balkans.

Cette invasion signifiait également la fin de l'indépendance de l'Arménie proprement dite qui connaitra pendant les siècles suivants toutes les horreurs de l'occupation par les peuples touraniens qui se succéderont sur son sol, les Turcs Seldjocides, les Mongols de Gengis-Khan et de Tamerlan, puis les Turcomans, pour finir par tomber au XVI<sup>e</sup> siècle sous la domination des Turcs ottomans.

Toutefois, une partie de la population refusa de se résigner à ce sort. Conduite par la noblesse, elle se dirigea, les armes à la main, à travers l'Arménie Mineure, vers la Cilicie, où elle fonda un nouvel État. Et ce fut l'épopée de la Nouvelle Arménie (1080-1375).

#### *Aspects militaires*

Toute l'histoire du royaume arménien des Bagratides fut dominée par la possession d'une puissante force militaire. C'est en réalité autant sur cette force que sur l'opposition de Byzance et des Arabes, que reposa l'indépendance arménienne.

Déjà Achod I<sup>er</sup> était à même de mettre en ligne, sur pied de guerre, une armée de 40.000 hommes (réunion de l'armée féodale, des levées de paysans et des milices des villes<sup>1</sup>).

Pendant le règne des rois-soldats qui se succédèrent sur le trône des Bagratides, cette armée montra sa valeur dans d'innombrables combats et préserva l'indépendance arménienne.

Ses effectifs augmentèrent graduellement pour atteindre, sur pied de guerre, un total de 90.000 hommes sous le règne d'Achod III<sup>2</sup>. C'était là un chiffre que l'armée arménienne n'avait jamais atteint depuis le règne de Tigrane II. Ce chiffre, énorme pour l'époque, joint à la valeur des soldats, faisait de l'Arménie des Bagratides une véritable puissance.

Il faut en effet se rappeler que le total des forces de ce grand Empire que fut Byzance ne dépassèrent jamais, même au temps de son apogée, 150.000 hommes, et le plus souvent 100.000 hommes.

(1) LAURENT, p. 55.

(2) MACLER, p. 161. Ce chiffre, comme tous ceux donnés par les chroniqueurs du Moyen Âge pour des effectifs est probablement exagéré. Mais il semble acquis que l'Arménie en raison de la forme de ses institutions militaires mettait en ligne une armée supérieure à celle de Byzance, eu égard à sa population.



C'est que Byzance avait des institutions militaires basées sur une armée professionnelle recrutée parmi des mercenaires, alors que les institutions militaires de l'Arménie des Bagratides reposaient déjà sur le principe du peuple en armes.

Cette puissance militaire aurait dû suffire pour préserver l'existence de l'Arménie des Bagratides. Mais à partir de la fin du x<sup>e</sup> siècle, la séparation des régions de Kars et de Lori et leur transformation en royaumes indépendants amenèrent un morcellement du royaume des Bagratides. Le royaume d'Ani, tout en continuant de représenter la partie principale de l'Arménie, ne pouvait plus disposer de la totalité de son ancienne puissance.

Pourtant, même ainsi réduite, l'armée du royaume arménien des Bagratides, du royaume d'Ani, continua à tenir victorieusement tête à ses adversaires. Ce ne fut qu'après s'être vu imposer une lutte sur deux fronts, à la fois contre Byzance à l'ouest et contre les Turcs Seldjoucides, que l'Arménie succomba, et encore la trahison de Vest Sarkis et du Catholicos Petros jouèrent un rôle dans l'écrasement final.

Il est toutefois nécessaire de signaler que dans ces campagnes, et celles qui suivront, les Touraniens avaient une supériorité marquée sur les Arméniens et les autres peuples du Moyen-Orient, supériorité qui résidait dans leur état arriéré de civilisation. En effet, si de nos jours la puissance militaire d'un peuple est fonction de son développement économique et social, il n'en était pas de même au Moyen Age. Avant l'apparition des armes à feu, c'est-à-dire avant les Temps Modernes, un peuple de nomades comme les Turcs jouissait d'une grande supériorité en raison du fait que la presque totalité de son armée pouvait être composée de cavaliers et atteindre ainsi une grande mobilité en comparaison avec les armées des peuples plus évolués (comme les Arméniens, les Grecs, les peuples des Balkans et d'Europe ainsi que les Chinois) dont le fond de la population se composait d'agriculteurs sédentaires.

En face de cette infanterie paysanne peu mobile et qui ne pouvait se porter qu'avec lenteur sur les points menacés, les peuples nomades avec leur armée de cavalerie avaient un avantage marqué et c'est cet avantage qui explique en partie les incursions victorieuses de ces peuples sauvages, par exemple celles des Huns en Europe, des Turcs en Orient, des Mongols en Orient et en Extrême Orient<sup>1</sup>.

Pour en revenir à l'Arménie, un autre trait des institutions militaires arméniennes de cette époque est à signaler. A l'encontre de ce qui se passait précédemment sous la dynastie des Arsacides

(1) O. SPENGLER, *Jahre der Entscheidung*, München, 1933, p. 37.



où le commandement en chef de l'armée arménienne était confié à titre héréditaire à une famille distincte, les Mamikonian, qui du reste se couvrirent de gloire, dans le royaume des Bagratides, c'est le roi lui-même qui est souvent un roi-soldat, passionné pour le métier des armes, ou son propre frère, qui est à la tête de l'armée et la conduit au combat.

Comme pendant les siècles précédents, la fortification continua à être, pendant cette époque, un élément essentiel de la défense arménienne. On poursuivit la construction des forteresses, des citadelles, des points d'appuis.

Indépendamment des châteaux forts, résidences de la noblesse, les villes arméniennes furent pourvues de solides citadelles, englobant une partie de la cité et servant de réduit où la presque totalité de la population pouvait se réfugier en cas de siège, et d'où l'on continuait la résistance.

Ainsi l'architecte arménien Thoramanian, dont nous avons déjà évoqué l'œuvre, est arrivé à la conclusion que les imposantes fortifications d'Ani qui subsistent encore à l'état de ruines, n'enserrent qu'une partie de l'ancienne ville d'Ani et que la majeure partie de la ville s'étendait à côté. C'est de cette époque que datent plusieurs des fières citadelles qui se dressent encore au côté de tant de villes de l'Arménie, seuls vestiges d'une civilisation détruite.

On jugera de l'importance de ces travaux quand on saura que dans la seule province du Vaspourakan (région au sud-est de Van), fief des Artzrouni, il y avait soixante-dix forteresses.

Mais ce n'étaient pas seulement les châteaux et les villes qui étaient fortifiées ; les bourgs, les églises, les monastères, les maisons de campagne étaient aussi pourvus de murs protecteurs. « Les Arméniens voyaient justement dans le nombre infini de leurs murs et de leurs tours, la garantie efficace de leur liberté personnelle, de leurs propriétés et de leur indépendance. Ces nombreuses murailles se couvraient, quand il le fallait, de défenseurs déterminés. C'étaient surtout les nobles et leurs troupes fidèles. A l'appel de leurs seigneurs, les paysans et les bergers accouraient avec leurs lances et leurs frondes. La population des campagnes était courageuse et d'une haute valeur militaire. Mais les villes avaient aussi leurs milices. Ces armées parvinrent à repousser l'ennemi, à le vaincre dans les combats, à le surprendre dans ses marches ou même, après ses victoires, à l'exterminer au cours de ses pillages<sup>1</sup> ».

(1) LAURENT, p. 53-54.



*Aspects économiques et sociaux*

Cette époque de l'histoire d'Arménie fut aussi marquée par un grand développement dans le domaine économique. Une civilisation aussi brillante que celle du royaume d'Ani, ces admirables constructions qu'elle a laissées, n'auraient pu évidemment s'élever sans une fondation matérielle correspondante.

L'agriculture, libérée des contraintes étrangères, assurée d'une sécurité relative, connut un merveilleux essor. « Le pays soigneusement cultivé, copieusement arrosé là où il le fallait par une savante irrigation, produisait de tout en abondance. Très riche en céréales, il exportait du blé jusqu'à Bagdad. Il donnait un peu partout d'excellents vins, ses vergers renfermaient les fruits du nord et du midi, les pommes et les noix, à côté des figues, des olives et de la canne à sucre. On y produisait la laine, la soie, le coton et la couleur pour les teindre richement. L'Arménie possédait un nombre considérable de pâturages renommés qui nourrissaient même l'hiver beaucoup d'animaux de boucherie, des chevaux solides et résistants, des ânes et des mulets très recherchés. Les cultivateurs avaient des bandes de volaille et les couvents de multiples ruchers. Les rivières et les lacs donnaient des poissons nombreux et succulents. On exportait les tarex du lac de Van, les truites du lac de Sevan, si belles qu'on les appelait ishkhans (princes), les sourmalis de l'Araxe. Des forêts arméniennes, on tirait des arbres de vingt empans de tour. Le noyer notamment donnait lieu à un important commerce. Mais les forêts étaient surtout pour l'aristocratie arménienne le théâtre préféré de ses exploits cynégétiques, car la faune y était très riche<sup>1</sup> ».

Nous avons d'autre part déjà relevé que l'un des effets de la domination arabe avait été, en raison des grands tributs à acquitter en monnaie, d'amener une augmentation des échanges et de la division du travail ainsi qu'un accroissement de la population et de l'importance des villes.

Ces villes et la production industrielle et artisanale, libérées sous le royaume arménien des Bagratides des anciennes charges écrasantes, connurent un développement unique. L'Arménie devint un des centres de production les plus importants de l'Orient par la variété et la qualité de ses fabrications. Cette production était particulièrement concentrée dans des villes comme Ani, Van, Kars, Dvin, Arzen (Erzeroum), Akhlat, Lori, Berkri, Manzikert (Melas-

(1) LAURENT, p. 38-40.



quert), Bitlis, Navasa, qui atteignirent un grand degré de développement et de richesse.

Au premier rang de ces industries, il faut mentionner l'industrie textile (production de lainages, de soieries, de châles, de voiles, de mouchoirs, de tapis). On trouve l'éloge des lainages de Dvin ou des mouchoirs de Mayafarkin dans les œuvres des écrivains arabes (Ibn Haukal, Sherif Namel). L'industrie chimique était représentée par la production de colorants, les teintureries et toutes ces activités auxiliaires indispensables à l'industrie textile. Les colorants fabriqués en Arménie, les teintures des textiles, étaient renommés. Il y a aussi l'industrie des métaux (Marr a retrouvé à Ani la trace de fonderies de cuivre), la fabrication d'objets en cuivre et celle des armes blanches (les lames de Garine et d'Ani étaient célèbres), le travail du cuir, l'orfèvrerie et la joaillerie où les artisans arméniens ont toujours excellé. On a mis à jour à Ani des pièces de textiles et de cuir remarquables par la qualité et le fini du travail.

« Les tapis arméniens passaient pour les meilleurs. Les grands du monde arabe les recherchaient particulièrement. Avec leurs métaux, les Arméniens fabriquaient surtout des armes, mais leurs orfèvres avaient la réputation d'être très habiles. Ils faisaient également un grand commerce de cuir et de fourrures. Les cuirs préparés à la mode d'Arménie étaient célèbres. On les employait à Byzance pour les bains de l'Empereur lorsqu'il était aux armées<sup>1</sup> ».

Il y avait enfin l'industrie de la construction, cette industrie nationale des Arméniens à travers les âges, avec ses productions auxiliaires (carrières de pierre, fours à chaux).

L'Arménie exportait à Byzance et à Bagdad, les deux plus grands centres de consommation du monde à cette époque (Byzance comptait près d'un million d'habitants, Bagdad plus d'un million), ses étoffes de luxe, ses lainages, ses châles, ses mouchoirs, ses tapis, ses rubans, ses dentelles, ses articles de cuir et d'orfèvrerie.

Parmi les produits naturels exportés, on peut mentionner le sel, les céréales, le vin, le bois, le bétail, les chevaux, les fourrures, le miel.

Le roi Sembat I<sup>er</sup> conclut déjà un traité de commerce avec Byzance. Les exportations vers cette ville se faisaient principalement par la voie de Trébizonde. Celles vers Bagdad par Van-Bitlis-Mossoul ou Dvin-Nakhitchevan-Tabriz.

De plus, indépendamment de cette production nationale que rien ne saurait remplacer, car elle représente la seule fondation

(1) LAURENT, p. 42.



sûre de la richesse d'un pays, l'Arménie continuait, en raison de sa position privilégiée, à être un des carrefours des grands courants d'échange. C'est en Arménie que passait la principale des voies commerciales qui mettait l'Occident en rapport avec l'Asie centrale et l'Extrême-Orient. Par le Turkestan et à travers la Mer Caspienne, arrivaient les produits de la Chine (soie brute qui sera travaillée en Arménie et dans d'autres pays du Proche-Orient, soieries, laques, thés) et qui étaient dirigés à travers l'Arménie, vers le Proche-Orient et l'Occident, par le port de Trébizonde ou par les routes traversant l'Asie Mineure et aboutissant à Constantinople ou en Cilicie. A travers l'Iran, c'étaient les produits des Indes, les épices, les perles, les bois précieux qui atteignaient l'Arménie et qui étaient dirigés vers l'Occident. Il y avait bien une route concurrente, celle qui aboutissait en Égypte, mais elle exigeait des transbordements (le canal de Suez n'existait pas) et elle empruntait la Mer Rouge infestée de pirates.

Même le transit entre Bagdad et Byzance, les échanges si importants qui s'opéraient immanquablement entre ces deux métropoles aux richesses innombrables, qui étaient alors les deux plus grandes villes du monde (si l'on fait abstraction de la Chine), se faisaient en partie à travers l'Arménie, par la route Mossoul-Bitlis-Garin (Erzeroum) ou la route Tabriz-Garin. C'est également à travers l'Arménie que passait la liaison entre la Géorgie et Bagdad et que se faisaient les échanges commerciaux entre la capitale de l'Empire arabe, la Russie du sud et la Scandinavie.

Ces derniers échanges furent particulièrement actifs au x<sup>e</sup> siècle lorsque les Vikings scandinaves, délaissant les expéditions purement guerrières, créèrent, à force d'entreprise et d'audace, une grande voie commerciale reliant la Mer Noire à la Baltique en empruntant les fleuves de la Russie, voie commerciale dont le Dniepr fut la grande artère et dont Kiev et Novgorod formèrent les grands entrepôts. Les produits de l'Asie centrale, de l'Empire arabe et de Byzance purent ainsi apparaître en Scandinavie et sur les bords de la Mer du Nord. Or, une partie de ces marchandises, celles venant par exemple de l'Asie centrale ou de Bagdad, devaient traverser l'Arménie, avant d'emprunter cette nouvelle grande artère commerciale.

Du point de vue social, on peut noter que, comme dans le passé, les terres continuaient à appartenir au roi, à la noblesse ou à l'Église, les paysans restant réduits à la condition de serfs. Cela était conforme aux idées du temps. Dans le code de lois arménien, composé au xii<sup>e</sup> siècle par Mekhitar Gos, il est dit par exemple : « Le pays appartient au roi et à la noblesse. Il est vrai que l'homme est né libre. Mais il doit se soumettre à une autorité supérieure



pour que la culture des terres et leur irrigation puissent être assurées ».

Indépendamment du roi, le pays comprenait cinq classes : la noblesse (les nakharars), la petite noblesse ou hommes libres, le clergé, la bourgeoisie et les paysans.

Au sujet de la population des villes, il est à noter qu'on comptait parmi elle de nombreux artisans qui menaient une vie mi-urbaine et mi-rurale, travaillant l'hiver dans la ville et cultivant en été leur petite propriété, dans les environs.

### *Aspects culturels*

Il était inévitable que la création du royaume arménien des Bagratides devait être le signe d'un nouvel essor de la pensée arménienne.

Pendant les siècles de domination étrangère, la culture arménienne avait continué à préserver son existence et à manifester sa vitalité. Mais maintenant, dans un État national libéré de toute servitude, jouissant des bienfaits de l'ordre et de la paix, elle trouva un terrain particulièrement propice à son développement.

C'est de nouveau dans le domaine de l'histoire, qui fut décidément le domaine de prédilection des écrivains arméniens, que l'on compte les œuvres les plus célèbres de cette époque.

C'est, au x<sup>e</sup> siècle, l'histoire d'Arménie du Catholicos Jean VI (Ohannès), l'histoire de sa famille princière par Thomas Artzrouni, une histoire de la vie du Catholicos Nersès I<sup>er</sup> par Mesrop. Mais le plus grand écrivain de cette période fut Grégoire de Naregh, celui que l'on a surnommé le Pindare arménien, auteur d'Homélies et d'Odes d'une haute inspiration.

Au xi<sup>e</sup> siècle, il faut mentionner l'histoire d'Arménie de Stephan Azoghik, l'histoire d'Arménie d'Oukhtannès, les œuvres de Mathéos, de Grégoire Magistros et l'histoire de la fin du royaume des Bagratides et des invasions des Turcs Seldjoucides par Aristakès de Latisvert où il dépeint l'Arménie « nue, gisant au bord du chemin, foulée au pied, chassée de sa maison, prisonnière et esclave ».

Enfin, au xii<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire après la perte par le royaume arménien des Bagratides de son indépendance, Mekhitar Gos codifia dans son Datastanagirk le droit arménien<sup>1</sup>. Ayant la claire perception que la faiblesse principale de l'Arménie au cours des siècles passés avait résidé dans les droits trop étendus de la noblesse féodale, Gos s'efforça de renforcer, dans son code, les pouvoirs

(1) Ce livre de lois a été traduit en allemand par J. KARST, *Das Armenische Rechtsbuch*, Strasbourg, 1905.



royaux. Ce livre de lois vint trop tard pour servir à l'Arménie Majeure. Mais il fut utilisé dans le royaume arménien de la Nouvelle Arménie (en Cilicie) dont il influença la législation dans le sens du renforcement de l'autorité royale.

### *L'architecture arménienne et son influence sur l'Occident*

Mais comme au cours des siècles précédents, c'est dans le domaine de l'architecture que l'Arménie, du temps des Bagratides, a apporté à la culture et à la civilisation sa contribution la plus précieuse et la plus originale. C'est en effet dans ce domaine de l'art de la construction que l'esprit arménien s'est montré vraiment novateur.

Pour mesurer l'importance de cette contribution, il faut se rappeler qu'au Moyen Age l'architecture fut partout l'art par excellence, celui auquel tous les autres étaient subordonnés, les peintres et les sculpteurs n'étant que les auxiliaires de celui qu'on appelait le maître d'œuvre, c'est-à-dire l'architecte.

C'est par cet art, qui est peut-être le plus puissant moyen d'expression du génie et de l'âme d'un peuple, que l'on peut encore retracer ce que fut la civilisation arménienne au moment où elle allait atteindre son apogée.

Les souverains du royaume arménien des Bagratides furent, ainsi que nous l'avons déjà dit, des constructeurs infatigables. C'est à l'édification de ces monuments qu'ils ont consacré une grande partie des ressources que leur assurait la prospérité de leur royaume.

C'est particulièrement à Ani que l'on peut admirer cette splendide floraison de monuments avec la cathédrale construite de 989 à 1001 par le célèbre architecte Tiridate (qui fut appelé plus tard à Constantinople pour y restaurer Sainte-Sophie), l'église de Saint-Grégoire bâtie vers 1000, l'église des Saints-Apôtres (fin du x<sup>e</sup> siècle), la chapelle de Saint-Grégoire, la chapelle du Rédempteur qui date de 1035.

Indépendamment de cet admirable ensemble des édifices d'Ani, il faut mentionner l'église Akhtamar sur l'île du même nom du lac de Van (915 à 921) et dont l'église arménienne de la rue Jean-Goujon à Paris est une copie, l'église de Marmaschen (998 à 1029), l'église Saint-Jean à Koskawank (1020 à 1040), l'église de Saint-Grégoire à Daratchitchag (1033), l'église des Saints-Apôtres à Kars, la cathédrale d'Argina, l'église de Sion à Ateni et plusieurs autres.

Il faut aussi englober dans cette liste nombre d'églises de Géorgie des x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles, qui sont des créations de l'école arménienne.

Suivant les mots de Charles Diehl, cette admirable floraison de monuments atteste le merveilleux essor que connut entre le ix<sup>e</sup>



et le XII<sup>e</sup> siècles, l'architecture arménienne, et, par la variété des plans et des formes ainsi que par la technique employée, forme un ensemble tout à fait particulier et digne de la plus grande attention. Elle confirme la thèse de Viollet-le-Duc quand il insistait sur l'harmonie complète qui a existé entre les arts du Moyen Âge et l'esprit des peuples au milieu desquels ils se sont développés.

Au sujet de la technique employée, Strzygowski a mis en évidence une méthode de construction originale qui semble avoir été adoptée par les constructeurs arméniens. Elle réside dans l'utilisation des pierres de taille qui ornent la construction non sous forme d'un simple revêtement, mais d'un véritable coffrage. Les pierres de taille, qui forment les façades extérieures des édifices, étaient mises en place en premier. Leur ensemble formait un coffrage à l'intérieur duquel les matériaux, qui constituaient la structure proprement dite de l'édifice, étaient ensuite coulés ou battus.

« Ani, déclare Wigram, montre que les Arméniens ont été à même de développer des formes architecturales originales et qui leur sont propres. On n'y rencontre pas de monuments de très grandes dimensions, mais la caractéristique et l'intérêt du style arménien de cette époque résident précisément dans le fait qu'il parvient à rendre impressionnants des monuments de dimensions moyennes, de conférer une impression de volume et de valeur à des édifices de grandeur modérée<sup>1</sup> ».

Cette impression de volume se retrouve à l'intérieur des églises. « Les intérieurs arméniens, écrit Strzygowski, peuvent être considérés comme des modèles de l'art d'impressionner le visiteur, de le préparer au recueillement et à la méditation, non par la richesse des ornements ou des motifs décoratifs, mais par l'effet des masses et des volumes, par la mise en valeur de l'espace grâce à l'alternance des zones d'ombre et de lumière<sup>2</sup> ».

Le caractère original de l'architecture arménienne de cette époque a frappé nombre d'historiens de l'art. « Il n'y a pas de doute, écrit Dalton, que les Arméniens étaient intellectuellement et artistiquement hautement doués. Leur architecture est remarquable par sa force et sa sévérité, par sa belle conception des masses ainsi que par la pureté de ses formes constructives<sup>3</sup> ».

Eberselt s'exprime, quant à lui, en ces termes : « Malgré toutes leurs épreuves, les Arméniens ont créé une architecture originale et brillante, un art vraiment national. Leurs monuments se

(1) WIGRAM, *The Assyrians and their neighbours*, Londres, 1930, p. 90.

(2) J. STRZYGOWSKI, *Ursprung der christlichen Kirchenkunst*, Leipzig, 1920, p. 186.

(3) O. DALTON, *East Christian Art*, Oxford, 1925, p. 34.



distinguent par le caractère régulier et énergique de l'ordonnance. L'édifice émeut par sa masse ; il s'en dégage une forte impression de solidité et d'austérité<sup>1</sup> ».

« Des traits remarquables apparaissent dans ces formes, écrit de son côté Charles Diehl. La coupole a, à l'extérieur, un aspect très particulier. Le tambour polygonal, assez haut, est surmonté d'un toit en forme de pyramide très élevé, qui dissimule la coupole et se dresse, comme une véritable tour, au centre de la construction. Les absides ne font point saillie sur l'extérieur de la façade, et sont simplement marquées par des fentes triangulaires assez profondes, creusées dans l'épaisseur du mur. A l'intérieur, on observe l'emploi de l'arc outrepassé, des piliers à faisceau de pilastres ou à colonnes engagées. L'ornementation des murailles extérieures n'est pas moins caractéristique. Des arcades aveugles, étroites et hautes, les décorent. Des sculptures ornementales les couvrent de leurs entrelacs. Généralement, la croix, colossale, se dresse à l'abside. Enfin, dans la technique, on constate l'emploi exclusif de la pierre de taille. Les hauts toits coniques eux-mêmes sont couverts de tuiles en pierre<sup>2</sup> ».

Et Charles Diehl de conclure que ces églises, avec leurs larges masses, leurs lignes sévères rappellent bien moins les types byzantins que les édifices romans d'Occident.

C'est précisément sur toutes ces constatations que s'est appuyé Strzygowski, ainsi que sur le fait que l'architecture romane, caractérisée par la voûte en plein cintre et le pilier, n'est apparue en Occident qu'au XI<sup>e</sup> siècle, pour déclarer que les Arméniens ont probablement joué un rôle considérable par leurs enseignements, leurs exemples, leurs contributions, dans l'inspiration et la naissance de cet art roman qui mit fin à cette période de longue décadence que connut du VI<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle l'architecture religieuse en Occident<sup>3</sup>.

Il est à noter que le XI<sup>e</sup> siècle fut précisément marqué par les premières migrations en masse des Arméniens à la suite de la conquête touranienne, non seulement vers l'Asie Mineure, mais aussi vers l'Europe.

Parmi d'autres traits qui montrent le degré de développement qu'atteint l'architecture arménienne plusieurs siècles avant l'Occident, il faut signaler aussi la présence d'arcs en tiers points dans la cathédrale d'Ani<sup>4</sup> qui est, ainsi que nous l'avons dit, de la fin du X<sup>e</sup> siècle, alors qu'en Occident le style dit gothique avec

(1) J. EBERSELT, *Monuments d'Architecture byzantine*, Paris, 1934, p. 116-117.

(2) Charles DIEHL, *Manuel de l'Art byzantin*, Paris, 1925, p. 173-174.

(3) J. STRZYGOWSKI, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, Wien, 1918.

(4) STRZYGOWSKI, p. 184.



ses admirables voûtes sur croisée d'ogive, ne naquit dans l'Île-de-France qu'au XII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

« En combinant, écrit Strzygowski dans un autre ouvrage, la coupole avec la basilique, les architectes arméniens avaient, dès le V<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècles montré le chemin à l'architecture médiévale d'Occident. Au X<sup>e</sup> siècle, avec la cathédrale d'Ani, chef-d'œuvre de Tiridate, ils ont préfiguré le passage de l'art roman à l'art gothique. En créant plus tard leurs chefs-d'œuvre, les architectes de l'Occident n'ont fait que continuer ou retrouver la voie tracée par leurs précurseurs arméniens<sup>2</sup> ».

### *La signification et la destinée du royaume arménien des Bagratides*

Le royaume arménien des Bagratides a joué, par son existence même, un rôle d'une grande portée dans l'histoire du peuple arménien. C'est en effet grâce à lui, ainsi que grâce au royaume de la Nouvelle Arménie en Cilicie, qu'un État arménien indépendant a existé au Moyen Âge, dans la plénitude de la civilisation médiévale.

C'est lui qui relie l'histoire moderne des Arméniens à celle de l'Arménie indépendante de l'Antiquité. Sans son existence, le peuple arménien risquerait d'être classé parmi ces débris de nations qui peuvent évidemment se prévaloir d'une vie indépendante dans le passé, mais qui s'est déroulée dans des temps si anciens qu'elle ne conserve aucun lien avec les temps présents.

Le royaume arménien des Bagratides représente, au contraire, pour le peuple arménien, ce lien reliant le passé au présent. En fait, dans la longue chaîne de l'histoire arménienne, il forme le maillon forgé du métal le plus pur. Ainsi que l'a noté Macler, les deux siècles d'existence du royaume des Bagratides marquent peut-être la phase la plus nationale de l'histoire d'Arménie, celle où le peuple et ses dirigeants eurent le plus pleinement conscience de leur héritage ancestral et montrèrent l'esprit national le plus marqué. C'est au cours de ces deux siècles que furent fixés les traits essentiels d'une civilisation caractéristique de la nation arménienne.

Cette époque fut aussi d'une importance décisive pour l'évolution du caractère de l'Arménie. Lorsque le royaume des Bagratides est né, lorsque les Bagratides ont renoué d'une main hardie le fil brisé de la vie arménienne, l'Arménie n'était qu'une province d'un Empire oriental. Lorsqu'il disparut, elle représentait à bien des

(1) Voir à ce sujet les considérations de F. NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 212.

(2) J. STRZYGOWSKI, *Ursprung der christlichen Kirchenkunst*, Leipzig, 1920, p. 62-63.



égards un État occidental, illustrant pleinement les mots de Jacques de Morgan lorsqu'il déclarait : « L'histoire du peuple arménien, c'est l'histoire d'un poste avancé de la civilisation indo-européenne face au monde asiatique ».

Nous avons déjà énuméré quels sont les facteurs qui suscitèrent et favorisèrent la résurrection de cette Arménie indépendante. L'énergie et la vaillance de ces populations de montagnards, le sens politique et l'esprit national d'une grande famille de la noblesse, la flamme perpétuellement entretenue par l'Église et enfin, dans le domaine de la politique extérieure, cette espèce d'équilibre qui s'était rétabli entre l'Empire byzantin et l'Empire arabe, par la renaissance du premier, la décadence du second.

Ce royaume arménien des Bagratides atteignit un grand degré de développement et représenta une force considérable. Malheureusement, il n'engloba pas la totalité des terres, des principautés arméniennes, puisque le Vaspourakan et la Siounie restèrent toujours en dehors de ses frontières et qu'il vit même se détacher de son sein les régions de Kars et de Lori, qui formèrent de petits royaumes séparés. Comme l'a noté Toynbee, ce fut un malheur pour l'Arménie médiévale de ne pas posséder un Tigrane II, capable de réaliser l'unité du pays à la manière de ce grand souverain qui, en réunissant l'Arménie Majeure et l'Arménie Mineure en un État homogène, avait permis à l'Arménie antique de subsister encore pendant près de cinq siècles<sup>1</sup>.

Cet éparpillement des forces, cette existence à côté du royaume principal des Bagratides, le royaume d'Ani, d'autres royaumes arméniens, alors que l'intérêt supérieur de la cause arménienne exigeait une concentration des ressources et des moyens, découlait à la fois de l'héritage féodal et de la configuration de l'Arménie.

Il présente du reste une certaine analogie avec l'histoire de l'Espagne à la même époque, c'est-à-dire lorsque l'Espagne s'est libérée de la domination arabe et a entrepris la reconquête du territoire (du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle). Parce que l'Espagne était comme l'Arménie un pays montagneux, découpé en de nombreux compartiments presque isolés par de hautes montagnes, on assista là aussi à la création non d'un seul État espagnol mais de plusieurs États séparés comme l'Asturie, le Léon, la Castille, la Navarre, l'Aragon, dont chacun combattit et avança pour son compte, empêchant une action combinée décisive contre l'ennemi extérieur<sup>2</sup>.

Mais, même avec cette division, ce morcellement, le royaume principal des Bagratides, le royaume d'Ani, se montra de taille à

(1) A. TOYNBEE, *A summary of Armenian History*, Londres, 1916, p. 601-603.

(2) R. BALLESTER, *Histoire d'Espagne*, Paris, 1928, p. 60.



faire victorieusement face à chacun de ses principaux adversaires, les gouverneurs de l'Azerbeïdjan, Byzance et les Turcs Seldjoucides, pris séparément. Il fallut la réunion monstrueuse des efforts de Byzance et des Turcs Seldjoucides, jointe à la fourberie byzantine et à la trahison, pour en venir à bout. « Ce ne fut qu'après une longue guerre dans laquelle le Basileus joua le triste rôle d'allié des Musulmans, et après de nombreux échecs des Grecs, qu'Ani, par la trahison, tomba entre leurs mains<sup>1</sup> ».

Cette folle attitude de Byzance fut un des grands contresens de l'histoire. Ses conséquences démontrèrent, une fois de plus, que tout ce qui est un péril pour l'Arménie est une menace pour l'Europe.

Ainsi disparurent les fruits de l'admirable civilisation arménienne du x<sup>e</sup> et du xi<sup>e</sup> siècles, « la splendeur architecturale d'Ani, la force militaire des Bagratides, la vie intellectuelle de Kars, la richesse commerciale de Bitlis et d'Ardzen<sup>2</sup> ».

L'Arménie des Bagratides avait en effet atteint au début du xi<sup>e</sup> siècle un degré de civilisation remarquable. Il y avait là un Etat de transition entre Byzance et le monde arabe, un pays qui représentait comme une synthèse de l'Occident et de l'Orient et qui, par sa situation, par ses aspirations, par ses origines, semblait appelé à une vocation particulière, celle de servir de lien, de trait d'union entre l'Occident et l'Orient. Cette double marque conférait à l'Arménie son originalité de même que c'est par exemple cette synthèse du Nord germanique et de la Méditerranée latine qui donne à la France son caractère unique.

Qu'elle continua de subsister comme un pays indépendant ou qu'elle fut englobée dans les possessions d'un Etat civilisé, l'Arménie était destinée à intensifier son apport à la civilisation, à enrichir la culture humaine. Mais l'histoire lui a refusé ce développement naturel. A l'heure où sa civilisation était en train de s'épanouir dans une floraison nouvelle, sa destinée fut brisée par l'invasion touranienne.

« Les monuments en ruine d'Ani, a écrit Lynch, projettent une forte lumière sur le caractère du peuple arménien et mettent en évidence les traits principaux de son esprit. Ils démontrent que le peuple arménien a sa place dans le groupe, très restreint, de peuples qui se sont montrés capables de la plus haute culture. Ils témoignent du rôle que les Arméniens ont joué comme médiateurs, pleins de compréhension, entre l'Empire byzantin avec son héritage romain et les peuples de l'Asie. Ils accusent enfin le caractère

(1) A. RAMBAUD, *L'Empire grec au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1870, p. 519.

(2) MACLER, p. 167.



tragique du coup du sort qui arrêta l'ascension du peuple arménien juste au moment où celui-ci, grâce à la liberté politique qu'il avait reconquise, était en train de déployer ses dons et ses facultés dans les domaines les plus variés<sup>1</sup> ».

(1) H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, tome 1<sup>er</sup>, p. 391. Voir aussi H. ABICH, *Aus kaukasischen Ländern*, Vienne, 1896, tome 1<sup>er</sup>, p. 82.

---



## CHAPITRE VIII

### L'ARMÉNIE ET BYZANCE

---

Le peuple arménien a tenu une place honorable dans l'histoire du monde civilisé, il a résisté aux Arabes et aux Turcs, il a mené pendant des siècles le gouvernement et les armées de Byzance, il a eu sur le sort des Croisades une influence qui n'est pas niable, il a trouvé le moyen de garder jusqu'à présent une originalité vigoureuse et bien tranchée, enfin il reste un élément nécessaire et inévitable dans l'équilibre et l'avenir de l'Asie occidentale.

J. LAURENT.

Il a été réservé à l'école historique française représentée par un Charles Diehl, un Alfred Rambaud, un Gustave Schlumberger, de renouveler en quelque sorte, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, l'histoire de Byzance, de nous la faire apparaître sous son véritable aspect, de montrer qu'elle a représenté autre chose qu'une décadence raffinée et sanglante, et qu'à côté des futiles discussions théologiques, des révolutions, des assassinats et des actes aveugles, il y a une épopée et une lutte de onze siècles, un État représentant, eu égard à l'époque, un facteur essentiel de civilisation, remplissant à la frontière de l'Europe une mission historique, un État sans l'existence duquel il n'y aurait peut-être pas aujourd'hui une Europe.

Ce n'est pas un des moindres mérites de la science historique moderne si dignement représentée par les grands noms que nous venons d'évoquer, et auxquels il convient d'ajouter ceux d'un Bury et d'un Bussel pour l'Angleterre<sup>1</sup>, d'un Gelzer pour l'Allemagne, d'un Jorga pour la Roumanie, que d'avoir mis en évidence le rôle de premier plan, on peut même dire prépondérant à certaines

(1) Voir en particulier l'étude capitale de F. W. BUSSEL sur le rôle des Arméniens dans l'histoire de l'Empire byzantin, publiée dans son ouvrage : *Essays on the Constitutional History of the Roman Empire*, Londres, 1910, tome II, p. 365-483.



époques, que l'Arménie, par les soldats, les généraux, les hauts fonctionnaires, les jurisconsultes, les architectes, les empereurs même qu'elle a donnés à Byzance, a joué dans cette épopée<sup>1</sup>.

### *Byzance, son rôle et sa signification*

Pour comprendre la contribution apportée à l'histoire par les Arméniens, à travers Byzance, il faut au préalable saisir le rôle et la signification de Byzance, cette version orientale de l'Empire romain.

Il nous est impossible de retracer ici l'histoire de Byzance, cette épopée de onze siècles allant de 330 à 1453, à laquelle Charles Diehl a appliqué le titre d'un beau livre de Maurice Barrès : « Du sang, de la volupté, de la mort ».

Rappelons brièvement la fondation de Constantinople, « la ville gardée de Dieu », par l'Empereur romain Constantin en 330, la division en 395 de l'Empire romain en un Empire d'Occident et un Empire d'Orient, la reconstitution pour une dernière fois avec Justinien de l'Empire romain, les guerres d'Héraclius contre l'Iran au VII<sup>e</sup> siècle, la dynastie des Isauriens brisant au VIII<sup>e</sup> siècle l'élan de l'Islam et évitant à l'Europe une lutte sur deux fronts, les grands empereurs d'origine arménienne de la dynastie dite macédonienne qui firent de Byzance au X<sup>e</sup> siècle une grande puissance militaire, la défaite immense de conséquence de Manzikert (Melazquert) devant les Turcs Seldjucides, le répit donné par les Croisades, la perte des Balkans et enfin l'écroulement final par la capture de Constantinople en 1453 par les Turcs.

Ce qui confère à Byzance une immense importance historique, c'est le fait que cet Empire a été un trait d'union dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace, comme intermédiaire entre l'Europe et l'Asie. Dans le temps, comme élément de liaison entre l'antiquité et les temps modernes.

Plus que le détail chronologique ou le récit des événements, c'est le rôle et la signification de Byzance qu'il importe de rappeler ici et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire à ce sujet une des plus belles pages d'Alfred Rambaud :

« L'Empire byzantin, en continuant de son mieux l'Empire romain, a été le bouclier de l'Europe du côté de l'Orient. A l'abri de ce rempart, l'Occident a pu se rasseoir, s'organiser, se civiliser. Que d'invasions les armées et les fortifications de cet Empire, son

(1) Il faut aussi citer ici les noms de deux éminents byzantinistes arméniens, Nicolas Adontz ainsi que Sirarpie Der Nersessian, dont l'ouvrage récent *Armenia and the Byzantine Empire* constitue une contribution essentielle à l'histoire des rapports entre l'Arménie et Byzance.



feu grégeois, ne nous ont-ils pas épargnés. A lui seul, sans le secours d'aucun des États Occidentaux, il a soutenu le choc des hordes asiatiques. Les chroniqueurs byzantins, en général aussi médiocres que les nôtres, se bornent à noter, année par année, pendant cette lutte de dix siècles, la prise ou la reprise d'une bicoque. Mais le détail minutieux, quotidien, leur cache la vue de l'ensemble. Aucun ne semble avoir compris la grandeur du rôle qui était dévolu à leur État : celui de gardien des frontières de l'Europe et de sentinelle avancée de la chrétienté. La lutte a été continue, acharnée, mêlée d'effroyables revers. Ce qui rendait la mission des Byzantins plus pénible à remplir, c'est qu'à cette extrémité de l'Europe où était l'extrême danger était en même temps l'extrême civilisation. Byzance avait des artistes et des poètes, se passionnait pour le cirque et le théâtre, se plaisait à des raffinements de bien-être, de luxe, de mode, de galanterie. C'était pourtant de ce milieu qu'il fallait sortir pour aller dans la plaine lutter contre ces Slaves qui se servaient de flèches empoisonnées, ou qui crucifiaient leurs prisonniers, contre ces Turcs qui les empalaient. Byzance a vécu, a lutté et pendant des siècles a vaincu. Elle fit mieux que vaincre ses adversaires. Ceux qui étaient susceptibles d'être civilisés, elle les civilisa. Tandis qu'elle laissait les peuples réfractaires à toute culture, les grossières tribus de la steppe, elle transformait les Serbes, les Croates, les Bulgares, les Russes en nations européennes. Et nous, les peuples d'Occident, ne lui devons-nous rien ? Combien posséderions-nous aujourd'hui d'écrivains grecs et latins si pendant que chez nous les guerriers brûlaient et que les moines grattaient les parchemins pour y écrire des sermons, il n'y avait pas eu à Byzance tout un monde de gens de lettres occupés à copier les auteurs païens et les Pères de l'Église, à les commenter, à les compiler. De quel pas aurait marché la civilisation européenne si par deux fois notre prise de contact avec la civilisation grecque ne nous avait donné nos deux renaissances, l'une qui suivit les Croisades et qui, par son origine, est grecque plus sûrement qu'arabe, la seconde dont l'exode des lettrés grecs, après la chute de Constantinople, donna le signal ».

On peut de plus se demander que serait devenue la civilisation européenne si Byzance n'avait au VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles empêché les Arabes de se créer une deuxième tête de pont dans une Europe faible et divisée, si ensuite, du XI<sup>e</sup> siècle au XV<sup>e</sup> siècle Byzance n'avait contenu et retardé l'invasion touranienne jusqu'à ce que l'Europe ait pu rassembler assez de force pour passer aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles à la contre-attaque<sup>1</sup>.

(1) F. NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 21.



Nous nous bornerons, dans ce chapitre consacré aux rapports de l'Arménie et de Byzance, à mettre en évidence le rôle important que l'Arménie ou plutôt les Arméniens ont joué dans cette « histoire d'une moitié de l'Europe pendant le Moyen Age tout entier », de montrer la contribution que l'Arménie a apportée à Byzance ainsi que celle, non moins grande, que Byzance a apportée à l'Arménie, et enfin à considérer la politique de l'Empire byzantin en relation avec l'Arménie.

On sait que l'histoire de l'Empire d'Orient se divise en trois parties successives. De 330 à 770, c'est l'époque de l'Empire romain d'Orient ; de 771 à 1071, c'est l'époque de l'Empire byzantin proprement dit, et enfin de 1071 à 1453, l'époque de l'Empire grec. Toutefois, conformément à la plupart des historiens, nous engloberons sous le nom de Byzance et de l'Empire byzantin, l'histoire de cette grande formation politique depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

#### *Les Arméniens, soldats de Byzance*

De toutes les contributions que l'Arménie a apportées à Byzance, la plus importante est probablement celle représentée par ses soldats.

Byzance, sans cesse menacée et menaçante, toujours en lutte contre l'Orient et parfois contre l'Occident ainsi que contre les peuples slaves, avait besoin d'une armée. Comme la population privilégiée de Byzance répugnait au métier des armes, cette armée n'était pas une armée nationale, levée par la conscription, mais une armée professionnelle, à la manière de l'armée anglaise et de l'armée américaine du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette armée professionnelle avait des effectifs relativement réduits. Elle ne dépassa jamais au total 150.000 hommes. Les corps, qui étaient envoyés pour défendre les diverses régions de l'Empire, pour entreprendre les diverses campagnes, même celles qui ont laissé les plus grands souvenirs dans l'histoire (reconquête de l'Italie, défense de l'Asie Mineure, lutte contre les Slaves), ne comptaient pas plus de 20.000 à 30.000 hommes.

Mais cette armée devait remplacer par son organisation, sa valeur, sa discipline, ce qui lui manquait en nombre. Elle fut, suivant le mot de Wigram, la seule force réellement scientifique de l'époque. Elle avait toutefois non seulement la force des armées professionnelles, leur haut degré d'instruction, mais aussi leur faiblesse, qui est la difficulté de les remplacer. Une fois anéantie dans un combat ou une campagne malheureuse, il était très difficile, pour ne pas dire impossible, de la remplacer à bref délai.



Comme la population de Byzance n'avait qu'une médiocre inclination pour le métier des armes, cette armée se recrutait parmi des volontaires, disons le mot, des mercenaires, venant des pays les plus divers. Tour à tour, on y voit des Romains, des Barbares (Huns, Goths, Vandales), des Slaves, des Scandinaves, des Normands de Sicile, des Latins (Français, Italiens, Allemands, Anglo-Saxons<sup>1</sup>). Mais parmi tous ces contingents, ceux qui paraissent avoir servi avec le plus de continuité et qui formèrent aux diverses époques le fond de la force militaire de Byzance et ses troupes de choc, furent les Arméniens.

Le fait est mis en évidence par tous les historiens de Byzance. « Les robustes montagnards d'Arménie étaient des soldats admirables », rapporte Charles Diehl<sup>2</sup>. Bussel note de son côté que « depuis l'époque de Justinien les meilleurs soldats de l'Empire étaient les Arméniens<sup>3</sup> », qui constituèrent par leurs milices locales et leurs mercenaires les véritables défenseurs de la frontière orientale de l'Empire.

Leur rôle n'en fut pas moins important sur la frontière occidentale de Byzance et le nom du soldat arménien est indissolublement lié aux campagnes de Thrace et de Macédoine. Ainsi Basile II, lors de sa première guerre contre le tzar des Bulgares Samuel, au lendemain de la défaite de Titoch « dut son salut aux fantassins arméniens qui lui firent un rempart de leurs corps et qui, par des chemins détournés, le ramenèrent sain et sauf à Philippopoli<sup>4</sup> ».

On trouve en fait les Arméniens partout où les armées de Byzance ont combattu et, ainsi que le souligne Bussel, la valeur arménienne a accompli des prodiges même sur les théâtres d'opération les plus éloignés, ceux d'Italie et d'Afrique<sup>5</sup>.

Ces Arméniens provenaient soit de la partie de l'Arménie sujette de Byzance, soit de la partie qui fut sous la domination iranienne, puis arabe, et enfin même, lorsque l'Arménie des Bagratides rétablit son indépendance, nombre d'Arméniens quittèrent le pays pour aller servir dans les armées de Byzance, à la manière des mercenaires suisses du Moyen Age et des temps modernes.

Nous avons déjà comparé l'Arménie par sa position et sa configuration à une Suisse du Moyen-Orient. Ici encore, le parallèle se prolonge et les mêmes causes produisent les mêmes effets. La nature

(1) Les Allemands et les Anglo-Saxons étaient considérés comme des Latins en tant que dépendant de l'Église d'Occident.

(2) C. DIEHL, *Byzance*, Paris, 1924, p. 38.

(3) F. W. BUSSEL, *Essays on the Constitutional History of the Roman Empire*, Londres, 1910, II p. 344. Voir aussi p. 182, 357 et 365.

(4) Guérin SONGEON, *Histoire de la Bulgarie*, Paris, 1913, p. 203.

(5) BUSSEL, II, p. 358-360.



du pays crée une race robuste et guerrière appréciée par les armées étrangères. La pauvreté relative du pays, accentuée dans le cas de l'Arménie par des périodes de domination étrangère, incite de nombreux jeunes gens à aller chercher fortune ailleurs, dans le métier des armes. Bussel note cette analogie et écrit au sujet des soldats arméniens de Byzance que « comme les Suisses, ils témoignaient un attachement impersonnel à l'Empire et déployaient des qualités viriles plutôt que des aptitudes d'intrigue<sup>1</sup> ».

On voit apparaître les Arméniens dans les armées de Byzance dès la fondation même de l'Empire romain d'Orient.

Mais c'est la profonde transformation qu'imposa à l'armée byzantine le désastre d'Andrinople (en l'an 378) qui a véritablement ouvert les portes de l'armée au recrutement arménien. En anéantissant à la bataille d'Andrinople l'armée de l'Empereur Valens, les Goths ont non seulement établi cette prédominance de la cavalerie sur l'infanterie qui allait marquer l'art de la guerre pendant la plus grande partie du Moyen Age. Ils ont aussi obligé Byzance de renforcer sa structure militaire en faisant désormais largement appel à des mercenaires germaniques et à ces rudes montagnards établis sur les confins orientaux de l'Empire, les Arméniens et les Isauriens<sup>2</sup>.

A partir du v<sup>e</sup> siècle, les Arméniens représentent un élément essentiel de la force militaire de l'Empire. Procope relate que les *scholarii* ou gardes du palais « étaient choisis parmi les plus vaillants Arméniens ». Sous Justinien, les soldats arméniens jouèrent un rôle important.

Mais c'est surtout pendant les guerres de l'Empereur Héraclius contre les Sassanides au début du vii<sup>e</sup> siècle et qui comptent parmi les campagnes les plus mémorables de Byzance, que les Arméniens se distinguèrent. Le roi sassanide de l'Iran Chosroès II était parvenu dans une foudroyante campagne, à s'emparer de la Syrie, de la Mésopotamie et de toute l'Asie Mineure. Seule la maîtrise des mers détenue par la flotte byzantine l'empêchait de traverser les détroits et de porter le coup de grâce à Constantinople déjà menacée au nord par les Barbares. L'Empereur byzantin Héraclius reprit l'offensive par une série d'opérations amphibies que lui permettait sa maîtrise des mers. Il fit un premier débarquement en Syrie du nord. Mais son opération principale comporta un débarquement sur les côtes de la Mer Noire, la traversée des provinces arméniennes et l'attaque de l'ennemi, encore maître de l'Asie Mineure, dans la

(1) BUSSEL, II, p. 361.

(2) Voir C. OMAN, *A History of the Art of War in the Middle Ages*, Londres, 1898, p. 14-16 et 22-23.



Mésopotamie du nord, coupant ainsi les Iraniens de leur base d'opération, l'Iran. La bataille, qui décida de la guerre, eut lieu dans les environs de la ville actuelle de Mossoul. Le roi sassanide, sachant que tout dépendait de ce combat et se méfiant des excuses que trouvent toujours les vaincus, avait dit à son général Razatès : « Si tu ne peux vaincre, tu peux au moins mourir ». L'armée de Byzance remporta une victoire complète. Pendant toute cette campagne, les unités arméniennes conduites par le brave général Mejège Gnouni, jouèrent un rôle décisif.

On retrouve la présence de soldats et de contingents arméniens tout au long des siècles suivants, particulièrement aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles qui marquèrent peut-être l'apogée des Arméniens dans les armées de Byzance. Les chroniqueurs byzantins et les historiens arabes s'accordent pour signaler leur valeur. « Les troupes arméniennes étaient alors particulièrement nombreuses et fort estimées », écrit de son côté Charles Diehl<sup>1</sup>. Un autre historien de Byzance relève le rôle décisif joué par l'infanterie arménienne dans les victoires de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiscès<sup>2</sup>.

Les Arméniens servirent à cette époque côte à côte avec les Scandinaves qui apparaissaient aussi dans les armées de Byzance et cette première rencontre des montagnards arméniens avec les fils du Nord est évoquée par Nansen qui rapproche ces deux éléments en rappelant que « ce furent les Arméniens qui constituèrent avec nos ancêtres scandinaves les troupes de choc de Byzance<sup>3</sup> ». Bussel a, du reste, souligné la similitude de l'esprit féodal arménien avec l'esprit de ces guerriers nordiques. Chez tous deux, on trouvait la même ignorance de la notion d'État et de bien public et le même attachement farouche à la conception de l'honneur personnel et de la fidélité à un chef<sup>4</sup>.

Les Arméniens servaient dans les armées de Byzance, soit dans les unités spéciales, levées par les nobles arméniens et qui combattaient à titre d'alliés, soit dans les unités régulières de l'armée byzantine. Ils formaient la grande majorité des troupes du célèbre thème (circonscription militaire) des Arméniaques.

A partir du XI<sup>e</sup> siècle, en raison de la conquête de l'Arménie proprement dite ainsi que des provinces arméniennes de l'Empire par les Turcs Seldjucides, cette source de soldats incomparables commence à se tarir et c'est précisément en raison de ce fait que

(1) C. DIEHL, *The Cambridge Medieval History*, volume IV. Voir aussi G. SCHLUMBERGER, *Un Empereur byzantin au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1890, p. 83 et 350.

(2) F. W. BUSSEL, II, p. 234.

(3) NANSEN, p. 21. Voir aussi à ce sujet : PAWLIKOWSKI-CHOLEWA (Lieutenant-Colonel Von), *Heer und Völkerschicksal*, München, 1936, p. 117.

(4) BUSSEL, II, p. 448.



la perte de l'Asie Mineure a eu des conséquences catastrophiques pour Byzance.

« Jamais, écrit Charles Diehl, Byzance ne devait se relever complètement du grand désastre de Manzikert (1071) par lequel elle perdait ces contrées, car désormais tout l'est de l'Asie Mineure, l'Arménie et la Cappadoce, toutes ces régions d'où l'Empire tirait ses meilleurs soldats, ses généraux les plus illustres, étaient perdues sans retour<sup>1</sup> ».

Mais ce ne fut pas seulement comme soldats que Byzance utilisa les Arméniens, ce fut aussi comme colons militaires installés sur les marches de l'Empire, dans les régions les plus menacées (Asie Mineure de l'est, Thrace, Macédoine). Cet établissement de colons arméniens fut particulièrement marqué sous les règnes des Empereurs Maurice (vi<sup>e</sup> siècle), Phocas (vii<sup>e</sup> siècle), Nicéphore Phocas (x<sup>e</sup> siècle) et Basile II (xi<sup>e</sup> siècle).

L'historien bulgare Isjirkov remarque ainsi que l'origine de la colonie arménienne de Bulgarie est constituée par les colons arméniens que les Empereurs byzantins établirent dans la vallée de la Maritza pour utiliser ce peuple contre la menace bulgare<sup>2</sup>.

C'est également là l'origine des nombreuses populations arméniennes que l'on trouvait dans les régions de Sivas, d'Amasia, de Tokat, jusqu'en 1915. Ces groupes de colons arméniens, ces îlots de population arménienne, rendirent les plus grands services à l'Empire byzantin, dont ils protégèrent les frontières<sup>3</sup>.

Voici du reste en quels termes l'historien arabe Aboulfaradj s'exprime sur les conséquences de l'installation des Arméniens dans la région de Sivas au x<sup>e</sup> siècle. « On attribua aux Arméniens le district de Sebaste (Sivas) en Cappadoce. Leur nombre s'accrût à tel point qu'ils devinrent de précieux auxiliaires pour les armées impériales. On les employait à tenir garnison dans les forteresses reconquises sur les Arabes. Ils formaient dans toutes les guerres une infanterie excellente pour les armées de Basileus, combattant constamment avec courage et succès aux côtés des Romains (c'est-à-dire des Byzantins)<sup>4</sup> ».

#### *Les généraux et les hauts fonctionnaires arméniens de Byzance*

Mais l'Arménie ne se borna pas à fournir à Byzance des soldats. Elle lui fournit aussi en grand nombre les cadres de ses armées et de son État.

(1) C. DIEHL, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, 1922, p. 134.

(2) ISJIRKOV, *Bulgarerrie*, Copenhague, 1918.

(3) Voir OMAN, p. 178.

(4) G. SCHLUMBERGER, *Un Empereur byzantin au X<sup>e</sup> siècle, Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 251.



Ce n'étaient pas seulement les montagnards, les paysans arméniens qui entraient dans les armées de Byzance. « La besogneuse et vaillante noblesse des districts arméniens, écrit Charles Diehl, donnait à l'armée de Byzance des cadres admirables. La solde des officiers dans l'armée impériale était du reste exceptionnellement avantageuse et bien faite pour tenter cette besogneuse noblesse d'Arménie<sup>1</sup> ». De son côté Oman, dans son étude classique sur l'art de la guerre au Moyen Age, relève que « les Arméniens étaient considérés, avec les Cappadociens et les Isauriens, comme les éléments donnant les meilleurs officiers<sup>2</sup> ».

Un grand nombre de ces officiers arméniens parvinrent à se hausser aux plus hauts grades de la hiérarchie militaire et la liste des généraux arméniens des armées de Byzance est innombrable. C'est du reste parmi eux que Byzance choisissait ordinairement les gouverneurs généraux de la partie de l'Arménie (Arménie Mineure) qui était annexée à l'Empire.

Déjà au VI<sup>e</sup> siècle, sous le glorieux règne de Justinien, l'armée comptait un très grand nombre de généraux arméniens, tels que Artabane, Aratios, Artavazd, Jean le Patrice, Pierre d'Arzazène, Hamazasp Mamikonian, Arsace qui commanda la garnison de Sura, etc.<sup>3</sup>.

Mais le plus célèbre d'entre eux, celui qui a laissé un tel nom dans l'histoire, fut Narsès (ou Nerses) dit l'Eunuque qui fut avec Bélisaire le plus grand homme de guerre de Byzance à l'époque de Justinien<sup>4</sup>.

Né en Arménie vers 473, il abandonna sa patrie, qui était sous la domination des Iraniens et entra au service de Byzance. Il avança rapidement, aidé, semble-t-il, par la faveur que lui témoigna l'impératrice Théodora, l'épouse de Justinien. C'était une femme au passé douteux, mais à la grande âme. On connaît la fière réponse qu'elle fit à l'Empereur Justinien, lorsque celui-ci, un moment affolé par la terrible insurrection de 532, songeait à fuir : « Si tu veux fuir, César, tu es libre ; tu as de l'argent, les vaisseaux sont prêts, la mer est ouverte ; pour moi, je reste : j'aime cette vieille maxime que la pourpre est un beau linceul ».

Narsès joua, au côté de Bélisaire (qui eut sur lui l'avantage d'avoir pour secrétaire un grand historien, Procope) un rôle décisif dans l'écrasement de la révolte.

(1) Charles DIEHL, *Byzance*, Paris, 1924, p. 39 et 123.

(2) C. OMAN, *A History of the Art of War in the Middle Ages*, Londres, 1898, p. 179.

(3) Charles DIEHL, *Justinien*, Paris, 1901. Voir aussi J. B. BURY, *History of the later Roman Empire from Theodosius to Justinian*, Londres, 1923, II, p. 345-346.

(4) « A feeble diminutive body concealed the soul of a statesman and a warrior ». E. GIBBON, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, Londres, 1887, III, p. 181.



Lorsque Bélisaire, après avoir reconquis l'Afrique du Nord, fut envoyé réoccuper l'Italie qui était aux mains des Barbares, il remporta quelques succès initiaux (prise de la Sicile, de Naples, puis de Rome) mais échoua dans une seconde campagne (544-548) en face des Goths dirigés par l'habile et énergique Totila. La situation fut alors sauvée par Narsès qui le remplaça et dépassa le grand général non certes en courage, car c'était impossible, mais en audace et en esprit de décision. Narsès écrasa les forces des Goths à Taginae (552), puis en Campanie. Il débarrassa ensuite l'Italie des hordes franques<sup>1</sup>. Il permit ainsi cette reconstitution, pour une dernière fois, de l'Empire romain sous Justinien, et gouverna lui-même l'Occident reconquis jusqu'en 568, comme vice-roi (patrice), de sa résidence, Rome. Il avait mené ses campagnes avec les contingents toujours limités en nombre de Byzance. Son armée comptait à peine 25.000 hommes.

Dans les siècles suivants, l'Arménie continua à donner à Byzance un grand nombre de généraux. Relevons, vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, un autre Narsès, commandant en chef des armées byzantines contre l'Iran<sup>2</sup>; au VII<sup>e</sup> siècle, les noms de plusieurs Bagratides, de Mouchekh Mamikonian qui à la tête d'un corps arménien rejeta les Avars au delà du Danube; de Mèjègè Gnouni qui parvint bien près du trône; d'Isaac l'Arménien (un Kamsarakan) qui fut, de 625 à 643, l'exarque de Ravenne; de Théodoros Rechtouni qui, plus tard, rentré au pays, dirigea la résistance arménienne à l'invasion arabe.

Au VIII<sup>e</sup> siècle, c'est le patrice Vartan, le général Tadjat Antzevasti qui commanda en chef contre les Bulgares, le général Artavazd Mamikonian qui vainquit les Arabes. C'est de cette époque que date vraiment la prédominance des Arméniens à Byzance. Comme l'a noté Bussel, ce sont les terribles guerres de Byzance contre l'Islam qui ont hissé au pouvoir l'élément arménien, c'est-à-dire une noblesse militaire qui, rivalisant désormais avec la bureaucratie grecque, maintint à Byzance l'ancienne tradition militaire romaine et fournit à l'Empire ses plus braves défenseurs<sup>3</sup>.

Cette influence arménienne devint encore plus marquée au IX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Comme l'a relevé Oswald Spengler, les Arméniens jouent désormais à Byzance un rôle analogue à celui joué par les

(1) Voir sur les campagnes de Narsès J. B. BURY, *A History of the later Roman Empire from Arcadius to Irene*, Londres, 1899, I, p. 412-414, ainsi que OMAN, p. 32-37.

(2) GIBBON, III, p. 285-286.

(3) F. W. BUSSEL, *Essays on the Constitutional History of the Roman Empire*, Londres, 1910, II, p. 325, 336-337, 344-345.

(4) Voir J. B. BURY, *A History of the Eastern Roman Empire from Irene to Basil I*, Londres, 1912, p. 429.



Turcs à Bagdad pendant la même époque, c'est-à-dire celui d'un élément militaire étranger dominant l'État<sup>1</sup>. Ils monopolisent dès lors les grands commandements militaires. Signalons parmi ces grands généraux arméniens, qui furent, suivant le mot de Bussel, les véritables maîtres et sauveurs de l'Empire, les noms de Manuel Mamikonian, d'Ohannès Gourguen (Jean Curcuas) qui reconquit Théososiopolis (Erzeroum) et Métilène (Malatia), de Bardas Phocas, de ses fils Nicéphore, Léon et Constantin, et enfin de Romain Lecapène, de Jean Tzimiscès et de Grégoire de Taron<sup>2</sup>.

Ces hommes de guerre contribuèrent du reste indirectement, par leurs victoires et l'amoindrissement de la puissance arabe, à la résurrection de l'Arménie sous la forme du royaume des Bagratides. Pour Byzance elle-même, cette montée de l'élément arménien fut, ainsi que l'écrit Bury, « une force de rénovation qui contribua largement à maintenir la vitalité de l'État<sup>3</sup> ».

### *Les Empereurs arméniens de Byzance*

Mais au IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> siècles, l'Arménie ne va pas se borner à fournir à Byzance des soldats, des officiers, des généraux, de hauts fonctionnaires. Elle va lui donner, par le truchement de l'armée, des Empereurs.

Déjà au cours des siècles précédents, des Arméniens et des Arméniennes étaient apparus sur le trône de Byzance. Notons parmi eux les noms de Philippicus Bardanès (Vartan) qui régna de 711 à 713 et d'Artavazd, gendre de Léon III, qui occupa le trône une courte période en 741<sup>4</sup>.

Au IX<sup>e</sup> siècle apparaît l'empereur Léon V, dit l'Arménien, descendant de l'illustre famille des Artzrouni. Ce généralissime des armées d'Asie fut porté sur le trône par un pronunciamiento militaire en 813. Il continua là la tradition des souverains iconoclastes, tradition qui était du reste dans une large mesure le produit de l'influence arménienne<sup>5</sup>. Léon V défendit Byzance

(1) Oswald SPENGLER, *Der Untergang des Abendlandes*, München, 1927, II, p. 531.

(2) Voir BUSSEL, II, p. 402-404 et 417-418 ; voir aussi A. RAMBAUD, *L'Empire grec au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1870, p. 535-538, ainsi que G. SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, p. 276 et 350.

(3) BURY, p. 429.

(4) Il sied aussi de signaler qu'Adontz range également Héraclius parmi les Empereurs d'origine arménienne.

(5) Voir à ce sujet BUSSEL, II, p. 124-125, 339 et 393-396. Il est à noter que l'austère simplicité des églises arméniennes a toujours formé un contraste avec la riche décoration des églises catholiques ou orthodoxes. Les statues et sculptures y sont généralement bannies, à l'exception d'une image de la Vierge avec l'Enfant, placée au-dessus de l'autel.



contre les Bulgares qui s'étaient emparés d'Andrinople et étaient apparus en 813 jusqu'aux murs de Constantinople. Léon V écrasa l'armée bulgare à Mesembria (817) et sauva l'Empire<sup>1</sup>. Il disparut en 820, assassiné à la suite de l'un de ces complots dont l'histoire sanglante de Byzance est si riche<sup>2</sup>.

Mais ce fut avec l'accession en 866 de la dynastie dite macédonienne que l'Arménie va avoir sur le trône de Byzance ses plus remarquables représentants.

Le fondateur de cette dynastie, Basile I<sup>er</sup>, était né fort humblement d'une famille de paysans des environs d'Andrinople, pauvres colons arméniens que les circonstances avaient transplantés là. Il se hissa au pouvoir par l'assassinat de Michel III (lui-même à demi Arménien par sa mère), acte ignoble mais qui est bien dans la tradition de l'époque et de ce milieu sanglant de Byzance.

L'origine arménienne de cette dynastie est établie par l'empereur-historien Constantin VII (petit-fils de Basile I<sup>er</sup>) et les autres chroniqueurs grecs. Elle est tenue comme indiscutable par les plus grands historiens de Byzance. Ainsi Bury écrit au sujet de Basile I<sup>er</sup> que « son origine arménienne est établie d'une façon qui ne laisse aucun doute<sup>3</sup> ». C'est également là l'opinion de Diehl, de Gelzer, de Rambaud, de Schlumberger<sup>4</sup>. Oswald Spengler appelle de son côté la dynastie macédonienne « la dynastie militaire arménienne<sup>5</sup> ». Quant à Busset, il souligne le fait que le premier acte de Basile I<sup>er</sup>, une fois monté sur le trône, fut une marque de vénération pour son ancienne patrie arménienne<sup>6</sup>.

C'est du reste non seulement Basile I<sup>er</sup> et ses descendants qui sont liés à l'Arménie par leur origine, mais encore, par une rencontre du sort, ces glorieux usurpateurs : Romain Lécapène, Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès, qui régnèrent à Constantinople comme co-empereurs sans que la dynastie légitime fut détrônée et qui contribuèrent pour une telle part à la grandeur de Byzance, furent tous des Arméniens<sup>7</sup>. « Chose remarquable et qui prouve bien, écrit Rambaud, leur prépondérance sur le vieil élément byzantin, le sceptre ne sort plus de leurs mains. Après le meurtre du demi-

(1) Charles DIEHL, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, 1922, p. 81.

(2) On trouvera une description du règne de Léon V dans l'ouvrage de J. B. BURY, *A History of the Eastern Roman Empire from Irene to Basil I*, Londres, 1912, p. 43-55.

(3) J. BURY, *A History of the Eastern Roman Empire from Irene to Basil I*, Londres, 1912, p. 165.

(4) C. DIEHL, *Figures byzantines*, Paris, 1922, p. 159; H. GELZER, *Byzantinische Kulturgeschichte*, Tübingen, 1909, p. 80; A. RAMBAUD, *Études sur l'Histoire byzantine*, Paris, 1919, p. 180.

(5) Oswald SPENGLER, *Der Untergang des Abendlandes*, München, 1927, II, p. 531.

(6) Voir BUSSET, II, p. 408.

(7) Voir BUSSET, II, p. 408.



Arménien Michel III, Basile fonde une dynastie toute arménienne qui dura près de deux siècles. Il y a, au x<sup>e</sup> siècle, trois interruptions seulement dans la succession légitime, trois tuteurs de Porphyrogénètes mineurs : Lécapène, Phocas, Tzimiscès. Tous trois sont Arméniens<sup>1</sup> ».

Charles Diehl a admirablement décrit le rôle immense de cette dynastie qui domine peut-être toute l'histoire de Byzance. « De 867 à 1025, sous cette dynastie, l'Empire byzantin a connu 150 ans d'une incomparable grandeur. Pendant un siècle et demi, il a eu à sa tête une succession de souverains qui, presque tous, ont été des hommes remarquables. Ils n'ont pas été des Empereurs de Byzance tels qu'on se plait volontiers à les imaginer. Ce sont des âmes énergiques et dures, des volontés autoritaires et fortes, sans scrupules et souvent sans pitié, plus soucieuses de se faire craindre que de se faire aimer. Mais ce sont des hommes d'État passionnés pour la grandeur de l'Empire, des chefs de guerre illustres dont la vie se passe dans les camps parmi les soldats en qui ils voient et aiment la source de la monarchie. Ce sont des administrateurs habiles, d'une énergie tenace et inflexible que rien ne fait hésiter quand il s'agit d'assurer le bien public. Épris de gloire, le cœur plein des ambitions les plus hautes, ils ont voulu faire de l'Empire byzantin la plus grande puissance du monde oriental, champion tout ensemble de l'hellénisme et de l'orthodoxie, et par l'effort magnifique de leurs armes et la souple habileté de leur diplomatie, par la vigueur de leur gouvernement, ils ont réalisé leur rêve. Depuis la fin du ix<sup>e</sup> siècle et davantage encore à partir du début du x<sup>e</sup>, hardiment, sur toutes les frontières, l'Empire reprend partout l'offensive. En Asie, les Arabes reculent jusqu'à la ligne de l'Euphrate, les armées impériales parcourent victorieusement la Cilicie, la Syrie, la Palestine où Jean Tzimiscès pousse ses escadrons jusqu'aux portes de Jérusalem. En Europe, le puissant empire bulgare s'écroule dans le sang sous les coups de Basile II. Avec une extension qu'on ne lui avait plus connue depuis le temps de Justinien, l'empire règne de la Syrie au Danube, de l'Arménie à l'Italie du sud reconquise<sup>2</sup> ».

Bornons-nous à résumer les points capitaux de l'œuvre de cette dynastie. Sous Basile I<sup>er</sup>, ce sont les campagnes victorieuses en Asie Mineure, en Cappadoce et en Cilicie (878-879) contre les Arabes et la reconquête de l'Italie du sud. Sous Romain Lécapène

(1) Voir A. RAMBAUD, *Études sur l'Histoire byzantine*, Paris, 1919, p. 180 ; BUSSEL, I, p. 315 ; G. SCHLUMBERGER, *Un Empereur byzantin, Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 276 et 350.

(2) C. DIEHL, *Byzance*, Paris, 1924, p. 13-14.



et Romain II, ce sont les armées de Byzance pénétrant en Arménie Mineure et en Syrie, sous Nicéphore Phocas c'est la continuation victorieuse de la lutte en Cilicie et en Syrie (964-968), sous Jean Tzimiscès c'est la guerre poussée jusqu'en Mésopotamie et en Palestine et l'offensive reprise en Bulgarie. En fait, pendant 150 ans, jusqu'à la mort de Basile II, l'Empire byzantin ne rencontre que des succès. Rambaud a dit de cette dynastie « qu'elle produisit des souverains qui nous apparaissent, Basile II surtout, comme les plus grands hommes de guerre qu'ait connus le Moyen Age européen<sup>1</sup> ».

C'est là l'œuvre militaire. A elle s'ajoute l'œuvre diplomatique, la création ou le renforcement tout le long des frontières de l'Empire d'États tampons alliés qui forment une première ligne de défense (les républiques de Naples, de Gaëte, d'Amalfi dans l'Italie du sud, les États slaves des Balkans, la Crimée, l'Arménie, l'Ibérie, alliées de Byzance). Il y a aussi l'œuvre religieuse, couronnée par la conversion de la Russie au christianisme. L'œuvre administrative, la réorganisation totale de l'administration avec une ampleur qui n'est dépassée que par l'œuvre de Dioclétien. L'œuvre législative, qui place Basile I<sup>er</sup>, comme législateur, au rang de Justinien.

Il y a même plus. Avec ce sentiment de la continuité, de la famille, qui est bien un sentiment arménien, il y a le premier effort pour donner à Byzance ce qui lui a toujours manqué, l'idée de la légitimité, de la continuité de la dynastie, de l'attachement populaire à une famille royale et à ses descendants.

Comme l'a souligné Bussel, il est impossible de comprendre l'histoire de Byzance sans tenir compte de cette lutte qui s'est déroulée dans son sein entre deux éléments primordiaux absolument opposés, d'un côté l'élément grec de Constantinople, élément civil, héritier de la tradition d'un empire centralisé et bureaucratique, et de l'autre côté l'élément arménien, élément militaire, imbu de l'esprit féodal et dominé par les attaches de famille<sup>2</sup>.

Cette phase de l'histoire de Byzance qui s'étend du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, fut précisément marquée par la suprématie de l'élément arménien. A la fin du VII<sup>e</sup> siècle l'Empire byzantin était encore dominé par une savante bureaucratie. Sa structure était, à bien des égards, celle d'un État moderne, mais cet État semblait avoir épuisé sa formule et ses moyens. Il était usé par la décadence des institutions et des mœurs. Il se révélait en particulier incapable

(1) A. RAMBAUD, *L'Empire grec au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1870, p. 538.

(2) F. W. BUSSEL, *Essays on the Constitutional History of the Roman Empire*, Londres, 1910, II, p. 339-345.



de déployer la force militaire nécessaire pour se défendre avec succès contre les assauts d'une Asie galvanisée par l'Islam.

Ainsi que l'a montré Bussel, cet Empire byzantin, qui semblait condamné, fut ranimé par l'élément arménien, élément militaire qui a joué dans les annales de l'Empire d'Orient un rôle analogue à celui des Germains dans l'histoire de l'Occident<sup>1</sup>.

Cette suprématie arménienne a sauvé l'Empire. Mais elle a aussi, et ce fut là la rançon de cette résurrection, amené une transformation de la structure de l'État en réduisant l'importance de la bureaucratie et en développant ces traits féodaux qui étaient liés aux conceptions de la noblesse arménienne.

On peut conclure avec Bussel que « la race arménienne a ainsi marqué Byzance de l'empreinte ineffaçable de son ferme caractère, elle a remplacé plus qu'à moitié sa population et rendu possible ce grand renouveau féodal qui permettra à l'Empire de continuer sa course pendant encore près d'un demi-millénaire<sup>2</sup> ».

#### *La civilisation arménienne et Byzance*

Il était inévitable que de toutes ces relations existant entre l'Arménie et Byzance, auxquelles s'ajoutèrent les rapports politiques, résulta une influence réciproque.

L'influence, la contribution de l'Arménie à l'art byzantin est un des chapitres les plus intéressants de l'histoire culturelle de l'Arménie. Nous avons déjà indiqué dans un des chapitres précédents la part que l'Arménie, avec son école de construction, ses architectes, prit dans ce premier âge d'or de l'art byzantin que fut le VI<sup>e</sup> siècle. Nous avons rapporté l'opinion de Strzygowski qui voit dans l'Arménie la grande inspiratrice de l'architecture chrétienne d'Orient et de l'art byzantin dans le domaine de la construction.

« L'historien de l'art, a écrit Strzygowski dans son célèbre ouvrage, doit abandonner la fiction suivant laquelle les Arméniens barbares furent amenés dans le cercle de la civilisation par Rome puis Byzance. Les Arméniens avaient en réalité leurs églises avant même que l'art de la Méditerranée chrétienne commençât à faire sentir son influence. La vieille culture de la branche asiatique de la famille aryenne resta prédominante chez eux, et ceci explique que ce fut la coupole et non la basilique qui domina chez eux, puis partit d'Arménie pour s'imposer en Europe ».

Relevons aussi une appréciation du célèbre historien russe de Byzance, A. Vasiliev, sur la période de la dynastie macédonienne

(1) BUSSEL, II, p. 345.

(2) BUSSEL, II, p. 465.



qui fut, avec celle de Justinien, la meilleure époque de l'art byzantin au point de vue de la vitalité et de l'originalité de l'art : « L'influence arménienne se fit sentir très fortement à l'époque de la dynastie macédonienne. Un grand nombre d'artistes et d'architectes arméniens travaillèrent à Byzance ». Vasiliev note que la Nouvelle Église, la célèbre Nea, qui fut pour l'époque de Basile I<sup>er</sup> ce que Sainte-Sophie fut pour celle de Justinien, a été probablement réalisée d'après un plan arménien<sup>1</sup>.

La contribution culturelle de l'Arménie ne se limita toutefois pas à ce domaine de l'art. Elle s'étendit aussi au domaine du droit. L'Arménie fournit en effet à Byzance quelques-uns de ses grands juristes, ceux qui contribuèrent sous Justinien à préserver l'héritage du droit romain et qui, dans les siècles suivants, aidèrent l'Empire à adapter sa structure juridique à ses besoins<sup>2</sup>.

Mais les rapports de l'Arménie et de Byzance, qui se sont étendus sur une période de près de dix siècles, n'ont pas un caractère simplement unilatéral. Byzance n'a pas été seulement la dominatrice, mais aussi la civilisatrice, de l'Orient médiéval.

Encore une fois, c'est à la plume de cet admirable connaisseur de l'époque et du milieu qu'est Charles Diehl que nous emprunterons cette puissante synthèse des rapports de l'Arménie et de Byzance.

« Par sa position géographique entre le monde oriental, perse ou arabe, et le monde byzantin, l'Arménie se trouvait soumise à une double influence et en effet, pendant les longues années qui précédèrent la conquête touranienne du XI<sup>e</sup> siècle, toujours elle flotta, politiquement, intellectuellement, artistiquement, entre ces deux puissants voisins. Cependant les rapports politiques qu'elle entretenait avec Byzance ne pouvaient manquer de la mettre assez fortement sous la dépendance hellénique. Une partie des provinces arméniennes faisaient partie de l'Empire grec, les régions qui conservaient leur indépendance acceptaient plus ou moins docilement la suzeraineté du Basileus. De bonne heure, entre l'Arménie et Byzance, ce fut un incessant va-et-vient de diplomates, de généraux, de négociants. Les Arméniens, et même les plus hostiles à Byzance, sentaient profondément la grandeur, la majesté, la sainteté de l'Empire. Qu'ils le voulussent ou non ils subissaient à un haut degré l'influence byzantine. Sans doute et malgré tout cela, les Arméniens demeurèrent longtemps assez jaloux de leur indépendance et l'antagonisme religieux aussi les mit souvent en conflit avec Byzance. Ils ont cependant beaucoup appris au contact des Grecs et si la civilisation et l'art arménien

(1) A. VASILIEV, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, 1932, tome I<sup>er</sup>, p. 490.

(2) Voir A. RAMBAUD, *L'Empire grec au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1870, p. 538.



ont conservé assurément une forme originale, si on peut admettre que les Arméniens n'ont pas été étrangers à l'éclat de l'Empire grec, ils ont reçu de lui plus encore qu'ils n'ont donné. Les ouvrages de la littérature grecque ont été fréquemment traduits en arménien. L'âge d'or de la littérature arménienne au v<sup>e</sup> siècle est caractérisé par le groupe des premiers traducteurs qui ont traduit en arménien les livres saints et donné au pays, avec le concours de Byzance, sa langue littéraire. Plus tard, la longue série des historiens arméniens s'inspire bien souvent des chroniques byzantines. On ne saurait évidemment nier que la civilisation et l'art de l'Arménie ont un caractère propre qui en fait l'originalité et l'intérêt. Il n'en demeure pas moins que c'est Byzance qui, au ix<sup>e</sup> siècle, a fait entrer l'Arménie dans le cercle des peuples civilisés et que par la prépondérance politique qu'elle exerça dans le pays elle l'a, sur bien des points, modelé à son image<sup>1</sup> ».

#### *La politique de Byzance vis-à-vis de l'Arménie.*

Pour Byzance, l'Arménie était non seulement un État tampon mais un bouclier qui protégeait une des frontières les plus sensibles de l'Empire contre le danger de l'Est, représenté tour à tour par l'Iran des Sassanides, les Arabes et enfin les Touraniens.

Quoique héritière de Rome en Orient, Byzance ne fit preuve qu'à de rares occasions de cet instinct politique qui avait caractérisé la politique romaine.

Déjà au début du v<sup>e</sup> siècle, nous la voyons, sous la dynastie théodosienne, se prêter au partage de l'Arménie avec les Sassanides, amenant ainsi un renforcement de ses adversaires et un affaiblissement de sa propre position qui la plaça dans un état d'infériorité au vi<sup>e</sup> et au vii<sup>e</sup> siècles.

La conséquence de ce partage fut l'impossibilité ou la difficulté d'élever une barrière solide contre les Arabes au vii<sup>e</sup> et au viii<sup>e</sup> siècles. Il est juste, toutefois, de reconnaître que pendant cette même période, l'Empire byzantin, ne serait-ce que par sa présence à la frontière de l'Arménie, joua un rôle important dans la préservation par les Arméniens de leur autonomie sous la domination arabe. Il empêcha les Arabes de subjuguier complètement les principautés arméniennes et les incita, par la menace qu'il représentait, à accorder finalement au royaume arménien des Bagratides son indépendance.

Avec les premiers empereurs d'origine arménienne de la dynastie macédonienne, la politique de Byzance sembla se hausser à une

(1) C. DIEHL, *Byzance*, Paris, 1924, p. 307-309.



appréciation claire des nécessités. Elle se prêta à l'existence du royaume arménien des Bagratides qui constitua au x<sup>e</sup> et au début du xi<sup>e</sup> siècle, un rempart précieux contre les Touraniens. « L'Arménie était pour l'empire un boulevard de toute importance qu'il ne fallait à aucun prix s'aliéner<sup>1</sup> ». Grâce à l'Arménie, les hordes de l'Asie centrale ne parvinrent pas pendant près d'un siècle à s'infiltrer en Asie Mineure comme elles s'infiltraient en Iran et dans les pays arabes.

Mais, peu à peu, la politique de Byzance changea. Par haine religieuse, par désir d'accroître ses possessions, Byzance ne fit rien pour renforcer l'unité et la puissance de résistance du royaume des Bagratides qui constituait pourtant pour elle un rempart. Cette politique aveugle trouva son couronnement dans l'acte néfaste de Basile II et de ses successeurs, détruisant le royaume arménien des Bagratides en 1045 en lui imposant une lutte sur deux fronts, contre Byzance et contre les Turcs, et sa conséquence logique dans le désastre militaire de Manzikert en 1071 qui ouvrit l'Asie mineure aux Turcs et porta à Byzance un coup dont elle ne se releva jamais complètement.

Plus tard, vis-à-vis du royaume de la Nouvelle Arménie et des États des Croisés, ce fut la même politique. Les Empereurs byzantins semblaient porter plus d'intérêt à imposer par les armes leur suzeraineté à la Nouvelle Arménie et aux États des Croisés, les obligeant ainsi à lutter sur deux fronts, qu'à parer au véritable danger, qu'à expulser les Turcs d'Asie Mineure.

On peut conclure avec Jacques de Morgan : « Ce qu'il fallait pour Byzance en Arménie, c'était non pas des sujets, mais un royaume allié s'étendant du Tigre à la Mer Noire, de l'Euphrate à la Mer Caspienne et peuplé de dix millions d'habitants, capable de mettre en ligne de nombreuses légions de combattants, résolus à repousser les ennemis de la chrétienté. L'Arménie fournissait cette ressource. Concevoir un tel État, c'était sauver l'Empire byzantin. Mais à Constantinople, dans cette capitale désolée par des querelles de dogme, par d'incessantes révolutions de palais, on avait perdu de vue les grandes lignes de la politique romaine<sup>2</sup> ».

(1) G. SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, p. 352.

(2) Jacques de MORGAN, *Histoire du Peuple arménien*, Paris, 1919, p. 160.



## CHAPITRE IX

### LE ROYAUME DE LA NOUVELLE ARMÉNIE

---

Parmi les autres mérites de la nation arménienne envers l'Église et la République chrétienne, il en est un qui est éminent et digne de particulière mémoire, c'est que, lorsque jadis les princes et les armées chrétiennes allaient au recouvrement de la Terre Sainte, nulle nation et nul peuple plus promptement et avec plus de zèle que les Arméniens ne leur prêta son aide en hommes, en chevaux, en subsistances, en conseils ; avec toutes leurs forces et avec la plus grande bravoure et fidélité, ils aidèrent les chrétiens en ces saintes guerres.

Le Pape GRÉGOIRE XIII  
(*Ecclesia romana*, 1584).

#### *L'arrivée du Prince Rouben dans les montagnes de Cilicie*

Ce fut vraiment une idée hardie que cette tentative de recréer un nouvel État sur les bords de la Méditerranée pour remplacer celui qui avait disparu sous les coups conjugués de Byzance et des Touraniens, sur les bords de l'Araxe.

Certes, l'histoire offre un certain nombre d'exemples de créations semblables, représentant comme un prolongement ou une reproduction de la mère patrie à des centaines ou même des milliers de kilomètres de distance. Ce fut en particulier le cas de la Nouvelle Angleterre, berceau des États-Unis, de la Nouvelle France (Canada), de la Prusse.

Mais l'épopée de la Nouvelle Arménie a un caractère particulier en ce sens qu'elle ne s'est pas appuyée, comme ces autres créations, sur les ressources, l'aide et les concours que fournissait une mère patrie qui restait un pays puissant. Les Arméniens, leur pays d'origine tombé sous la domination étrangère, ne pouvaient compter que sur leurs propres forces.



Le seul parallèle historique que l'on peut trouver à cette période de l'histoire du peuple arménien, est celui du peuple russe au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles, époque où l'on vit après la destruction de la Russie de Kiev sous les coups des Touraniens, une nouvelle Russie, la Russie moscovite, se constituer à l'autre extrémité de la plaine orientale de l'Europe.

De même les Arméniens, leur pays submergé par les nomades de l'Asie centrale, surent se grouper sous la direction d'un grand prince, conquérir les armes à la main et de haute lutte une nouvelle patrie et prolonger de trois siècles l'existence de l'Arménie indépendante.

Si l'on tient compte du fait que lorsque l'Arménie Majeure, l'Arménie des Bagratides, perdit son indépendance au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, le nombre des Arméniens habitant la Cilicie était minime, on peut dire que cette création, moins de cinquante ans plus tard, d'un nouvel État arménien dans ce pays, un État qui allait subsister jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, a un caractère particulier et représente une des plus glorieuses pages de l'histoire arménienne.

« N'est-il pas d'une vitalité extraordinaire, constate Fridtjof Nansen, ce peuple qui, après avoir subi un sort cruel, a réussi cependant à fonder un royaume florissant sur un sol étranger et à le maintenir pendant trois siècles, malgré les ennemis qui l'entouraient de tous côtés<sup>1</sup> ».

Dès le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, un certain nombre d'Arméniens étaient venus s'installer, sous la direction de leurs nobles, dans la région du Taurus. Il entra en effet dans la politique de Byzance de garnir les défilés donnant accès à la Cilicie, une de ses plus riches provinces, mais aussi une de celles qui étaient les plus exposées aux attaques des Musulmans, d'éléments guerriers, capables de défendre les cols et les passes<sup>2</sup>. C'est ainsi que les Empereurs de Byzance favorisèrent la création dans cette région montagneuse de quelques principautés arméniennes, jouissant d'une certaine autonomie mais vassales de l'Empire.

Mais bientôt arrivèrent dans cette région des éléments arméniens animés de l'intention, non de se soumettre à Byzance, mais de rester indépendants. Ce groupe d'Arméniens trouva un chef digne de la difficulté de l'entreprise en la personne du prince Rouben qui était un proche parent de l'ancien roi Gaghik II, issue de cette même famille des Bagratides, dont le nom domine l'histoire de l'Arménie pendant la plus grande partie du Moyen Age.

(1) F. NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 202.

(2) J. DE MORGAN, *Histoire du Peuple arménien*, Paris, 1919, p. 165.



Ces Arméniens se dirigèrent eux aussi vers la Cilicie, région d'étendue limitée mais que ses ressources faisaient une des plus riches de tout l'Orient, un pays que le général Brémond a bien défini en l'appelant « une petite Égypte, mais une Égypte qui aurait des Alpes ». Elle appartenait alors encore nominalement à l'Empire byzantin, mais les Turcs Seldjoucides commençaient à s'y installer,

Le prince Rouben s'établit d'abord dans la partie montagneuse de la Cilicie. La forteresse de Partzerperd, non loin de Sis, fut le centre de cette nouvelle principauté arménienne.

A l'encontre des seigneurs arméniens qu'il trouva établis dans le voisinage, le prince Rouben ne sollicita pas la protection de l'Empire byzantin. Il se déclara indépendant et même ouvertement ennemi de Byzance et se donna par ce fait même la prépondérance sur les autres barons arméniens<sup>1</sup>.

Telle fut l'origine de ce nouvel État arménien, de cette baronnie de la Nouvelle Arménie qui deviendra plus tard le royaume de la Nouvelle Arménie et qui comprendra bientôt dans ses limites toute la Cilicie. On lui donne aussi parfois le nom de Petite Arménie par opposition à l'Arménie Majeure, c'est-à-dire l'ancien royaume arménien sur le haut plateau arménien proprement dit.

Pendant quinze années décisives (de 1080 à 1095), le prince Rouben I<sup>er</sup> dirigea les destinées de cette nouvelle principauté qui renfermait désormais tous les espoirs des Arméniens. Installés dans ces repaires montagneux, ceux-ci parvinrent à repousser toutes les tentatives des États voisins pour les en chasser.

A la mort de Rouben I<sup>er</sup>, les Arméniens étaient solidement établis dans les montagnes du Taurus. Ces montagnes allaient former le noyau du nouvel État, la base d'opération grâce à laquelle les Arméniens allaient s'emparer dans les années à venir de l'ensemble de la Cilicie.

Il faut toutefois reconnaître que les Arméniens furent aidés dans cette tâche, dans la création et la consolidation de ce nouvel État, par les circonstances extérieures, c'est-à-dire par l'état du Moyen-Orient à la fin du XI<sup>e</sup> siècle ainsi que par l'arrivée inattendue, on peut dire providentielle, des Croisés.

### *Le Moyen-Orient à la fin du XI<sup>e</sup> siècle*

L'état général du Moyen-Orient vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle était en effet particulièrement favorable à l'entreprise que les Arméniens allaient tenter.

(1) MORGAN, p. 166.



Cette époque marquait la fin et la désintégration de l'Empire arabe et le déclin de l'Islamisme, du moins de l'Islamisme considéré comme un élément de civilisation et une force active.

Cette évolution désastreuse avait été causée par plusieurs facteurs, mais avant tout par l'arrivée des Touraniens, représentés par les Turcs Seldjocides qui, en moins d'un siècle, s'étaient rendus maîtres de la majeure partie du Moyen-Orient, y compris l'Iran, l'Arménie, la presque totalité de l'Asie Mineure, la Mésopotamie (où les khalifes de Bagdad étaient réduits au rôle de simples figurants) et de la Syrie.

Seules les régions côtières de l'Asie Mineure restaient en possession de Byzance qui montrait du reste des signes croissants de dégénérescence.

En 1071, Jérusalem elle-même tomba aux mains des Turcs Seldjocides. A l'encontre des Arabes qui s'étaient montrés tolérants pour les chrétiens établis en Terre Sainte et qui ne s'étaient pas opposés aux pèlerinages, les Turcs Seldjocides se mirent à attaquer les pèlerins qui venaient d'Europe et à profaner les Lieux Saints. Ce fut là, ainsi qu'on le sait, une des causes des Croisades.

Mais ce grand empire des Turcs Seldjocides n'eut qu'une durée de moins de quarante ans. Il atteignit son apogée sous Mélik Shah (fils d'Alp Arslan, le conquérant d'Ani) qui gouverna de sa résidence en Iran cet immense empire de 1072 à 1092. A sa mort, en 1092, l'Empire des Turcs Seldjocides, se démembra en une série de principautés indépendantes comme les sultanats de Perse, de Kerman, d'Alep, de Damas, de Roum ou Ikonium (région de Konieh), de Sivas (ce dernier gouverné par un chef d'origine arménienne, Damischmend), et même en de petites unités territoriales dirigées par des atabegs (chefs) locaux.

Tous ces États représentaient des formations indépendantes, en lutte les unes contre les autres, et qui se montrèrent incapables d'opposer un front unique et une force coordonnée à leurs adversaires. Si on ajoute à cela que l'Égypte, qui se trouvait entre les mains des khalifes fatimites, était en lutte contre les Turcs Seldjocides (qui étaient du reste du rite sunnite alors que l'Égypte resta, jusqu'à Saladin, attachée au rite shiïte), on se rend compte que le monde de l'Islam était à cette époque profondément divisé.

Juste avant l'apparition des Croisés, en 1098, les sultans fatimites d'Égypte parvinrent à chasser les Turcs Seldjocides de Jérusalem et ce fut ainsi eux qui défendirent la ville contre les Croisés l'année suivante.

C'est de cette situation, dont profitèrent les Arméniens, tout comme les Croisés, et l'épopée de la Nouvelle Arménie n'aurait



pas été vraisemblablement possible, sans cette désintégration du monde de l'Islam<sup>1</sup>.

*La Nouvelle Arménie, alliée des Croisés (1095-1100)*

A la mort du prince Rouben en 1095, son fils, le prince Constantin, lui succéda. Rouben fondait ainsi une nouvelle dynastie arménienne, la dynastie roubénienne-bagratide. Constantin I<sup>er</sup> agrandit le patrimoine reçu de son père en enlevant aux Musulmans plusieurs forteresses, tout en défendant le nouvel État contre les entreprises des émirs et atabegs voisins.

Son règne (1095-1100) fut marqué par un événement d'une importance capitale, l'arrivée en Cilicie de la première Croisade.

Le prince Constantin et les Arméniens se rangèrent résolument aux côtés des chrétiens d'Occident, et l'on peut dire que leur contribution active joua un rôle décisif dans le succès de la première Croisade.

« Quand les Croisés de la première Croisade, écrit Laurent, arrivèrent, en fort mauvais point, exténués, aux défilés du Taurus, les Arméniens reçurent en frères ces chrétiens venus de si loin et issus de la même race que les nombreux mercenaires dont ils avaient vu la bravoure pendant des siècles, en combattant à leurs côtés dans les armées de Byzance. Les Arméniens guidèrent donc les Croisés. Ils les approvisionnèrent. Ils leur rendirent possible la prise d'Antioche, partant celle de Jérusalem. Sans eux, la première Croisade aurait eu dans les plaines de Cilicie ou de Cappadoce, la triste fin des expéditions latines qui essayèrent après elle de gagner la Palestine à travers l'Asie Mineure<sup>2</sup> ».

Dès qu'ils parvinrent à Nicée, les Croisés envoyèrent des messagers aux Arméniens. Baudouin de Flandre, le propre frère de Godefroy de Bouillon, fut rejoint par un envoyé arménien qui l'accompagna et le guida dans sa marche à travers l'Asie Mineure<sup>3</sup>.

Baudouin, qui marchait à la tête de l'armée des Croisés, obliqua sur le conseil des Arméniens vers l'est, c'est-à-dire au lieu de se diriger sur la plaine de Cilicie, il se rendit dans la région montagneuse du Taurus, vers Marache et fut ainsi en contact direct avec les forces arméniennes. Puis il marcha sur Edesse (Ourfa). Ainsi que

(1) Pour une étude détaillée de l'histoire du Proche Orient au Moyen Age, voir les œuvres capitales de René GROUSSET, *Histoire des Croisades*, Paris 1935-1939 et *l'Empire du Levant*, Paris 1946.

(2) J. LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, Paris, 1919, p. 6-7.

(3) W. STEVENSON, *The First Crusade, The Cambridge Medieval History*, tome V, p. 286.



le note Stevenson<sup>1</sup>, il ne put s'emparer de cette région, où il établit ainsi qu'on le sait, une principauté dont il devint le chef, que grâce au concours arménien. La principauté d'Édesse devint ainsi la voisine et l'alliée de la principauté du prince Constantin et Baudouin cimentant cette alliance en épousant la nièce de Constantin.

Puis Baudouin, son armée renforcée par des contingents arméniens, alla rejoindre les Croisés qui étaient arrivés dans la plaine de Cilicie et qui allaient entreprendre le siège de la place d'Antioche.

Le gros de l'armée des Croisés était parvenu en Cilicie dans un état lamentable, totalement épuisé et ne dut son salut pendant l'hiver 1097-1098 qu'aux Arméniens qui le ravitaillèrent jusqu'au printemps, époque où les Croisés reçurent des approvisionnements et des renforts par voie de mer, grâce à la maîtrise de la Méditerranée assurée par les flottes des États italiens<sup>2</sup>.

Pendant le siège d'Antioche, les Croisés trouvèrent dans les Arméniens des alliés précieux.

Le prince Constantin reçut des Croisés, en récompense des grands services et de la belle attitude des Arméniens, le titre de marquis.

Par son existence même, la Nouvelle Arménie, en prolongeant vers le nord le système de nouveaux États que les Croisés allaient établir sur la côte du Levant, rendait un grand service à leur cause. Elle allait, dès lors, être mêlée à leurs luttes et jouer un rôle d'une grande importance, en tenant en échec deux de leurs plus dangereux adversaires, les sultanats de Roum (Konieh) et d'Alep, sans compter l'Empire byzantin qui, aveuglé par ses haines religieuses, adopta toujours une attitude hostile aux Croisés.

Il faut de plus se rappeler que la faiblesse constante des Croisés résida dans le fait que, éloignés de leur base, l'Occident, ils ne purent faire venir qu'avec difficulté, et en quantité insuffisante, des renforts et des approvisionnements.

D'où l'importance énorme pour eux des concours qu'ils pouvaient trouver sur place, soit pour les ravitailler, les aider dans leurs travaux et soit surtout pour compléter leurs effectifs. Or, les Arméniens représentaient une race éminemment guerrière, et l'importance de leur concours résidait précisément dans le fait qu'ils constituaient le seul élément militairement utilisable que les Croisés trouvèrent au Levant, c'est-à-dire installé sur place et sur lequel ils pouvaient s'appuyer<sup>3</sup>.

(1) W. STEVENSON, *The Crusaders in the East*, Cambridge, 1907, p. 22.

(2) W. STEVENSON, *The First Crusade*, p. 289. Voir aussi C. OMAN, *History of the Art of War in the Middle Ages*, Londres, 1898, p. 238.

(3) Voir à ce propos C. OMAN, *History of the Art of War in the Middle Ages*, Londres, 1898, p. 257.



Il est d'autre part évident que les Croisés par leur arrivée et leur installation au Levant, par la fondation des États latins du Levant (on désignait sous le nom de Latins tous les Occidentaux arrivés en Orient à la suite des Croisades) rendaient un énorme service à la Nouvelle Arménie dont ils supprimaient l'isolement.

*La lutte victorieuse de la Nouvelle Arménie  
contre Byzance et les Musulmans (1100-1187)*

A la mort du prince Constantin I<sup>er</sup>, ses deux fils Thoros I<sup>er</sup> (Théodore), puis Léon I<sup>er</sup> se succédèrent à la tête du nouvel État qui était devenu la baronnie de la Nouvelle Arménie. Thoros, qui la gouverna de 1100 à 1129, eut à lutter à la fois contre les Byzantins et les Turcs.

Les Croisés s'étaient en effet engagés à rendre à Byzance les villes d'Asie Mineure dont ils chasseraient les Turcs. Dans leur esprit, cette promesse ne se rapportait qu'au plateau d'Anatolie proprement dit. Mais les fonctionnaires et l'armée de Byzance qui suivaient les Croisés pour prendre possession des territoires que la valeur des Croisés avait libérés, s'installèrent dans la plaine de Cilicie à leur suite<sup>1</sup>.

Byzance fit plus, dès le début du XII<sup>e</sup> siècle, elle se mit à élever des prétentions sur la principauté d'Arménie et celles d'Édesse et d'Antioche. C'est donc contre Byzance que les Arméniens eurent d'abord à lutter pour défendre leurs possessions, pour étendre la domination arménienne sur la Cilicie et aussi pour protéger les États des Croisés contre les entreprises des Grecs.

Il faut dire que Byzance trouva des auxiliaires parmi certains seigneurs arméniens de la région, ceux qui s'étaient installés dans le pays avant le prince Rouben, avaient reconnu la suzeraineté de Byzance, dont ils se considéraient comme les protégés, et qui étaient hostiles à cette famille des Roubéniens-Bagratides qui tâchait de constituer un nouvel État arménien indépendant.

Parmi ces familles arméniennes qui restaient attachées à Byzance, la plus célèbre, et celle contre laquelle les Roubéniens-Bagratides eurent le plus souvent à combattre, était issue d'un baron (nakharar) de la région de Gandja. Les Empereurs de Byzance lui avaient permis de s'installer dans le district de Lampron sur le Tarsous Tchai actuel, et soit par reconnaissance envers Byzance, soit par jalousie envers les Roubéniens-Bagratides, ses membres combattirent longtemps aux côtés des Byzantins.

(1) OMAN, p. 234.



Dès les années 1102 et 1103, Thoros aida les Croisés à repousser les attaques des Byzantins contre Édesse et Antioche. Puis, allié à Tancrède, le prince d'Antioche, il prit lui-même l'offensive et arracha aux Byzantins les importantes villes d'Anazarbe et de Sis.

En 1107-1108, il repoussa une attaque des Turcs Seldjocides. Puis, s'alliant avec un Arménien appelé Basile Kogh qui s'était rendu maître de la région de Marache, il parvint en 1109 à infliger une défaite décisive aux Turcs Seldjocides faisant prisonnier le chef turc qui avait conduit ces attaques et qui se faisait déjà appeler le Sultan d'Arménie<sup>1</sup>.

Ce fut également sous le règne de Thoros I<sup>er</sup> que l'assassinat du roi Gaghiq II, le dernier roi de l'Arménie Majeure fut vengé. Les troupes arméniennes s'emparèrent du château de Cyzistra et mirent à mort les trois Grecs qui avaient pendu le dernier roi bagratide<sup>2</sup>.

Le nom de Thoros I<sup>er</sup> est attaché à la construction du célèbre monastère de Trazargh où plusieurs membres de la famille régnante furent inhumés.

Le successeur de Thoros I<sup>er</sup>, son frère Léon I<sup>er</sup>, qui gouverna la baronnie ou principauté de la Nouvelle Arménie, de 1129 à 1137, continua son œuvre. Il parvint à chasser les Byzantins de la plus grande partie de la Cilicie et à occuper les villes de Mamistra (Missis), d'Adana et de Tarse, étendant ainsi le territoire du nouvel État jusqu'à la Méditerranée.

Il repoussa, de plus, plusieurs attaques des Turcs Seldjocides. Ainsi que le souligne Jacques de Morgan, cette hostilité des Turcs Seldjocides envers la Nouvelle Arménie était entretenue à prix d'or par la cour de Byzance qui conservait toujours des vues sur la Cilicie et même sur la principauté d'Antioche<sup>3</sup>. Le frère de Léon I<sup>er</sup>, Stéphane, enleva aux Turcs Seldjocides, en 1135, la ville de Marache.

Mais en 1137, l'Empereur Byzantin Jean II Comnène (qui régna de 1118 à 1143) profitant d'une querelle qui avait éclaté entre Léon I<sup>er</sup> et les princes d'Antioche au sujet de la possession des places fortes de l'Amanus méridional, c'est-à-dire la chaîne de montagnes qui domine le Golfe d'Alexandrette, envahit la Cilicie. Léon I<sup>er</sup> se retira en combattant dans les montagnes, mais fut obligé de capituler. Il mourut en captivité et pendant huit ans (de 1137 à 1145) la Nouvelle Arménie fut livrée aux dévastations des Grecs et des Turcs Seldjocides.

(1) TOURNEBIZE, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, 1910, p. 171.

(2) F. MACLER, *Armenia, The Cambridge Medieval History*, tome IV, p. 169.

(3) MORGAN, p. 173.



Des quatre fils de Léon I<sup>er</sup>, l'un fut tué par les Byzantins, le second Thoros retenu prisonnier par eux, et enfin les deux autres, Stéphan et Mleh, trouvèrent un asile auprès du Sultan d'Alep Nourredin. Ce fut à Thoros que le sort réserva la mission de devenir le vengeur de son père et le libérateur du territoire. Il parvint à s'enfuir de Constantinople déguisé en marchand, sur un vaisseau génois ou vénitien, puis se rendit à Chypre et de là passa à Antioche où il fut bien accueilli par le prince de cette principauté. Pénétrant en Cilicie par les montagnes de l'Amanus, il souleva la population arménienne et, à la tête de plusieurs milliers d'hommes, ayant aussi à ses côtés ses frères Stéphan et Mleh, il reconquit de haute lutte le pays, d'abord les forteresses de Vakha, de Simankha et d'Avindz, puis la plaine de Cilicie avec les villes d'Anazarbe et d'Adana et enfin la ville de Sis.

L'empereur byzantin Manuel Comnène (1143-1180) envoya alors une armée de 12.000 hommes commandés par Andronic Comnène qui, avec l'aide des familles nobles arméniennes hostiles aux Roubéniens-Bagratides, repoussa Thoros II et son armée. Celui-ci se retira dans la forteresse de Mamistra dont les Byzantins commencèrent l'investissement. La situation des Arméniens était critique car, pris à l'improviste, ils n'avaient pas eu le temps de réunir dans la place les approvisionnements nécessaires pour soutenir un long siège. Mais tous comprirent que le temps était maintenant venu de vaincre ou de périr. L'armée arménienne sortit de la place pendant une nuit et livra à l'armée byzantine, renforcée de transfuges arméniens, une bataille qui se termina par une victoire éclatante<sup>1</sup>. Un grand nombre d'officiers ennemis furent capturés par les Arméniens, qui les relâchèrent plus tard contre de fortes rançons.

L'Empereur Manuel Comnène incita alors le sultan d'Ikonium (Konieh) Masoud à attaquer la Nouvelle Arménie, mais celui-ci fut repoussé par Thoros II à deux reprises. L'Empereur s'allia alors à Renaud de Châtillon, régent d'Antioche, avec lequel Thoros avait une dispute au sujet de la possession du château de Gastin dans l'Amanus, et l'invita à entrer en guerre contre la Nouvelle Arménie. Cette diversion se termina par une nouvelle victoire arménienne près d'Alexandrette<sup>2</sup>.

L'Empereur réunit alors une grande armée de 20.000 hommes à la tête de laquelle il vint en personne, en 1158, attaquer la Nouvelle Arménie. Il put occuper la plaine de Cilicie, mais Thoros II se retira dans le château de Dadjehikhar dans le Taurus, d'où il

(1) MACLER, p. 170.

(2) MACLER, p. 170.



continua la lutte pendant que son frère Stéphan défendait la région de Marache.

Finalement la paix fut conclue en 1159 grâce à la médiation du roi de Jérusalem, Baudouin III. L'Empereur abandonnait à la Nouvelle Arménie la majeure partie de la plaine de Cilicie, mais conservait les importantes villes d'Anazarbe et de Mamistra.

Les années suivantes du règne de Thoros II furent marquées par des guerres victorieuses contre les sultans d'Ikonium et d'Alep, la dernière de ces guerres fut du reste entreprise par les Arméniens pour venir en aide aux Croisés contre leur redoutable adversaire.

L'Empereur de Byzance crut qu'il pouvait profiter de cette guerre pour reconquérir la Cilicie. Après avoir attiré le frère de Thoros, Stéphan, dans un guet-apens, il envoya une nouvelle armée contre les Arméniens. Dans une bataille décisive qui eut lieu près de Tarse, l'armée byzantine fut vaincue par les forces arméniennes (1163)<sup>1</sup>. La plaine de Cilicie était dès lors définitivement arrachée à Byzance et devenait une partie intégrante de la Nouvelle Arménie. De même l'œuvre commencée par Constantin I<sup>er</sup> et qui visait à ranger sous l'autorité de sa dynastie tous les seigneurs arméniens, même ceux qui s'étaient considérés comme les tributaires de Byzance, pouvait être maintenant considérée comme achevée.

Ce vaillant prince, Thoros II, qui fut avec Rouben I<sup>er</sup> et Léon II le véritable fondateur de la Nouvelle Arménie, laissa la succession à son fils Rouben II.

Sous celui-ci la Nouvelle Arménie connut des temps agités, en raison des intrigues de son oncle Mleh. Mleh, qui était jadis entré dans l'ordre des Templiers, avait apostasié, s'était fait musulman et mis au service du sultan d'Alep Nourredin. Avec son aide, il parvint à se substituer à Rouben II et à devenir le maître de la Nouvelle Arménie. Il repoussa à trois reprises les armées grecques, mais fut finalement tué à Sis par les Arméniens.

Le prince suivant, Rouben III, était le fils d'un autre frère de Thoros II, Stéphan le vaillant défenseur de Marache. Rouben III, souverain animé des meilleures intentions, eut la bonne fortune d'avoir à ses côtés son frère Léon, le futur Léon II. Bohémond III, souverain d'Antioche, qui convoitait la Cilicie, parvint à attirer à sa cour Rouben III et, tout en le retenant prisonnier, il attaqua la Nouvelle Arménie qu'il croyait ainsi privée de son chef naturel. Mais Léon, le frère du roi, montra dans ces circonstances qu'il avait l'étoffe d'un grand homme de guerre. Il se plaça à la tête de

(1) MACLER, p. 171.



l'armée, repoussa les troupes de Bohémond III et obligea ce dernier à relâcher son frère<sup>1</sup>.

Rouben III, de retour dans son pays, se montra, comme dans le passé, un souverain d'une grande bonté et le pays jouit d'une sage administration. Il construisit des villes et des couvents et fit de nombreuses dotations. Très pieux, il finit par se retirer dans un monastère, cédant le gouvernement du pays à son frère Léon.

#### *Les États des Croisés et la contre-attaque de l'Islam*

Mais avant de décrire le règne de Léon II, le plus grand souverain que la Nouvelle Arménie ait connu, il sied de dresser un bref tableau de ce que fut le Moyen-Orient pendant le XII<sup>e</sup> siècle.

Après le succès de la première Croisade et la prise de Jérusalem, les Croisés établirent une série d'États, appelés les États latins du Levant, dont le premier, le comté d'Édesse dirigé par Baudouin de Flandre, se trouvait à l'est de la Cilicie et les trois autres : la principauté d'Antioche (gouvernée par Bohémond), le comté de Tripoli (gouverné par Raymond de Toulouse) et le royaume de Jérusalem (gouverné par Godefroy de Bouillon lui-même), au sud.

En l'an 1100, tous ces États étaient constitués et leur ensemble représentait une petite Europe organisée à l'image de la grande. La féodalité s'y établit sous une forme plus sévère même que dans aucun pays de l'Occident. L'ordre hiérarchique et tous les détails de la justice féodale y furent réglés dans les fameuses assises de Jérusalem.

Remarquons que cette division des possessions des Croisés en plusieurs États distincts et qui découlait elle-même de l'esprit féodal, était une grave faiblesse, car seule la constitution d'un État homogène représentant une force ramassée aurait permis aux Croisés de faire face avec succès aux grands dangers auxquels ils restaient exposés.

Au début, les États des Croisés et la Nouvelle Arménie n'eurent à lutter que contre des adversaires eux-mêmes profondément divisés. Les sultanats d'Ikonium (Konieh), d'Alep, d'Homs, de Damas, le premier composé de Turcs Seldjoucides, les trois derniers d'Arabes, mais souvent dominés par des Turcs Seldjoucides, luttaient chacun pour leur compte, et parfois les uns contre les autres. Ils n'avaient de plus aucun rapport avec les khalifes fatimites d'Égypte qui appartenaient alors à un rite différent, le rite shiite, et qui étaient les adversaires des Turcs Seldjoucides.

(1) MACLER, p. 171.



Les États des Croisés n'eurent donc pas de peine à tenir tête à leurs adversaires d'autant plus que le royaume de Jérusalem parvint à s'allier avec le sultanat de Damas, alors que celui d'Alep était tenu en échec par les Arméniens.

Mais bientôt, dès 1127, se créa autour de Mossoul, sous la direction du célèbre atabeg Zangui, un nouvel État musulman qui allait se révéler comme le plus formidable adversaire des Croisés. En l'an 1144, Zangui infligea un premier échec grave aux Croisés en s'emparant d'Édesse (Ourfa). C'est ce premier revers qui suscita la seconde Croisade qui ne put du reste se frayer un chemin jusqu'en Terre Sainte. Le fils de Zangui, Nourredin, s'empara de Damas et, pénétrant dans le royaume de Jérusalem, menaça Jérusalem et Saint-Jean d'Acre.

Mais ce fut à un neveu de l'un des généraux de Nourredin, à Saladin, qu'était réservé le sort de porter aux Croisés des coups dont ils ne se relevèrent jamais. Saladin était un Kurde, né à Takrit d'une famille originaire de Adjanakan dans l'Arménie du sud. Son père et ses oncles étaient des généraux au service des atabegs de Mossoul. Il fut lui-même éduqué à Damas qui était à l'époque un des centres du monde savant musulman. Saladin fut le plus grand homme que la race kurde ait produit. On trouve dans son caractère nombre de traits, comme un esprit chevaleresque, une absence de fanatisme et une modération, qui le placent au rang des figures les plus séduisantes de l'Orient médiéval.

Faisant partie de l'armée que Nourredin envoya contre l'Égypte, dont les khalifes fatimites marquaient autant d'hostilité aux Turcs Seldjoucides sunnites qu'aux Croisés, il s'y empara du pouvoir, y fonda une nouvelle dynastie qui sera celle des Sultans Mameloucks et obligea le pays à abandonner le rite shiite et à adopter le rite sunnite.

Après avoir ainsi réalisé l'unité religieuse de la portion du monde musulman aux prises avec les Croisés, il en réalisa bientôt aussi l'unité politique, en s'emparant de Damas, d'Homs et d'Alep (1174-1182). Le monde musulman engagea dès lors sous un commandement unique, le sien, la lutte contre le royaume de Jérusalem et infligea aux Croisés une défaite décisive près de Tibériade en 1187, défaite qui amena bientôt la capitulation de Jérusalem.

Les possessions des Croisés se limitèrent ainsi à un royaume de Jérusalem qui ne comprenait plus cette ville, mais une longue et mince bande de territoire le long de la mer englobant Saint-Jean d'Acre et Tyr, ainsi qu'aux principautés de Tripoli et d'Antioche.



*Léon II le Magnifique (1187-1219)*

Maintenant que nous pouvons placer son règne dans son propre cadre, revenons à Léon II, auquel l'histoire a décerné le titre de Léon II le Magnifique et qui fut un des plus grands hommes que l'Arménie ait produit dans son histoire millénaire. Lorsqu'il succéda à son frère Rouben III, les fondations du nouvel État étaient désormais solidement posées. Mais il fallait encore construire l'édifice, doter la Nouvelle Arménie d'une forte structure administrative, économique et militaire, et le couronner, c'est-à-dire élever la baronnie au rang d'un royaume. Ce fut là l'œuvre de ce grand souverain.

Ainsi que l'écrit Victor Langlois, les règnes des premiers successeurs du prince Rouben avaient été employés à lutter contre les forces combinées des Byzantins et de la fraction de la noblesse arménienne qui les soutenait, et les États musulmans voisins. Ce que les premiers Roubéniens avaient pu faire, la conquête d'une nouvelle patrie, ils l'avaient accompli. Mais il restait maintenant à créer un système régulier de gouvernement, à faire reconnaître la Nouvelle Arménie par l'Occident comme un royaume indépendant et à la transformer en un État fort et stable. Ce fut là la mission historique qui incombait à Léon II<sup>1</sup>. Ce fut par lui, grâce à lui, que la cause de la Nouvelle Arménie fut définitivement gagnée.

Son long règne de 32 ans (1187-1219) fut une des périodes les plus constructives, les plus riches en résultats et en conséquences, de l'histoire du peuple arménien. Le pays connut une prospérité et une stabilité uniques dans ses annales.

Comme tant d'autres rois d'Arménie Léon II fut tout d'abord un roi soldat. La protection active du pays contre les menaces des ennemis qui entouraient la Cilicie de toutes parts, était la condition préalable de l'œuvre qu'il allait entreprendre.

A peine était-il sur le trône qu'il eut à soutenir en 1187 une lutte sévère contre les sultans d'Alep et de Damas dont il repoussa les forces réunies. Cette première campagne de Léon II a une assez grande importance historique, car par cette lutte les Arméniens attirèrent sur eux et détournèrent ainsi une partie des forces musulmanes au moment même où Saladin entreprenait sa campagne décisive contre le royaume de Jérusalem<sup>2</sup>.

En 1188 Léon II arrêta le chef turc Rustem qui s'avancait sur Sis, puis détruisit son armée dans une bataille près de Marache,

(1) V. LANGLOIS, *Essai historique sur la constitution sociale et politique de l'Arménie sous les rois de la dynastie roubénienne*, Saint-Petersbourg, 1860, p. 44.

(2) W. STEVENSON, *The Crusaders in the East*, p. 243.



bataille où Rustem trouva la mort<sup>1</sup>. Puis dirigeant ses forces vers l'ouest Léon II conquiert sur le sultanat d'Ikonium, l'Isaurie. C'était là une précieuse acquisition qui doublait l'étendue des côtes du nouvel État sur la Méditerranée.

Léon II transporta néanmoins la capitale de la Nouvelle Arménie de Tarse à Sis, pensant, avec raison, que cette ville située dans la région montagneuse qui fut le berceau et restait le siège de la force de la Nouvelle Arménie, convenait mieux comme capitale qu'une ville aussi exposée que Tarse.

Léon II déploya de plus des efforts inlassables pour accroître la puissance militaire de l'État arménien. Il éleva l'effectif de l'armée, voua tous ses soins à son instruction et fit entrer à son service nombre d'officiers allemands, anglais, français et italiens. Il se livra aussi à de grands travaux de fortification aux frontières du pays.

Mais, comprenant que l'avenir de son pays était intimement lié à la cause et à la puissance de l'Occident, il inaugura une politique de collaboration active avec l'Europe et ses représentants au Levant, les Croisés, dont ses mariages avec Isabelle d'Antioche puis Sybille de Lusignan furent l'un des aspects. Il fut en relations constantes avec l'Occident et on le trouve par exemple à Chypre le 12 mai 1191 assistant au mariage du roi d'Angleterre, le célèbre Richard Cœur de Lion, avec une princesse de Navarre<sup>2</sup>.

Lorsqu'à la suite du désastre qu'avait subi le royaume de Jérusalem, l'Empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, se décida à entreprendre une nouvelle Croisade, les étapes de cette expédition furent préparées avec une minutie toute germanique. L'Empereur trouva un ami et un allié en Léon II qui lui promit l'aide et l'assistance de l'Arménie.

On sait que Frédéric Barberousse caressait un plan grandiose, la reconstitution de l'Empire romain dans son intégralité, en doublant le saint Empire romain germanique d'un Empire de l'Orient, dominé par l'Occident. Dans ce plan, ainsi que Paul Rohrbach l'a souligné, Frédéric Barberousse réservait un rôle particulièrement important à la Nouvelle Arménie et c'est la raison pour laquelle il promit la couronne royale à Léon II.

Voici du reste comment l'historiographe de Frédéric Barberousse, H. Prutz, relate ces relations existant entre l'Empereur et l'Arménie. « En tant qu'avant-poste le plus avancé de la chrétienté dans la direction de l'Est, l'Arménie présentait une grande importance. C'est ce que Frédéric Barberousse comprit, de même que les

(1) TOURNEBIZE, p. 189.

(2) J. BURRT, *The People of Ararat*, Londres, 1926, p. 37.



Arméniens réalisèrent l'intérêt qu'il y avait pour eux à établir des relations étroites avec ce puissant souverain. La guerre victorieuse par laquelle Léon II avait arraché au sultanat d'Ikonium la province d'Isaurie, contribuait à faire du prince arménien l'allié naturel de Frédéric Barberousse. Des relations s'établirent entre eux avant même l'arrivée de l'armée allemande en Cilicie. L'Empereur qui appréciait à sa juste valeur l'importance de l'Arménie résolut de faire revivre dans cette partie du monde, où il était tombé dans l'oubli, le nom de l'Empereur romain, de reconnaître Léon II comme son feudataire et de se servir de l'Arménie dans son plan pour établir sa suprématie dans le Levant<sup>1</sup> ».

Prutz relate dans son livre les conditions dans lesquelles l'armée germanique épuisée, ayant perdu la majeure partie de ses chevaux et de ses bagages, arriva à la frontière arménienne, après avoir anéanti les Turcs Seldjucides à la bataille de Konieh. Frédéric Barberousse fut reçu, dans les cols du Taurus, par l'envoyé de Léon II qui confirma la promesse d'aide que le prince arménien avait déjà faite à l'Empereur. Il annonça que les approvisionnements dont l'armée de l'Empereur avait un pressant besoin, avaient été réunis dans la ville d'Isauria. Guidée par les Arméniens, l'armée de Frédéric Barberousse s'engagea dans les défilés du Taurus. La marche en avant se poursuivit au milieu d'énormes difficultés dues à la nature du terrain. Enfin l'armée parvint dans la plaine de Cilicie, et le gros des troupes entra dans la ville d'Isauria. L'Empereur, qui suivait à courte distance, s'arrêta le 10 juin 1190 avec sa suite et les envoyés arméniens au bord d'une rivière, le Seleph. Après le repas, souffrant de la chaleur excessive, l'Empereur résolut de se baigner dans la rivière, malgré les supplications de sa suite. Il entra dans l'eau, commença à nager, puis, pris de congestion, disparut dans les flots. Les Allemands et les Arméniens qui l'accompagnaient se jetèrent dans la rivière, mais ne purent ramener que son cadavre<sup>2</sup>.

Lorsque Léon II accompagné du Catholicoz arriva à Isauria pour rencontrer Frédéric Barberousse, il trouva le camp germanique dans la désolation et apprit la mort de son grand allié.

Le fils et successeur de Frédéric Barberousse, l'Empereur Henri VI, tint toutefois à témoigner sa reconnaissance à celui qui fut l'allié de son père et, fidèle à sa mémoire, il décerna à Léon II la couronne royale.

Le 6 janvier 1199, le cardinal Conrad de Wittelsbach, de Mayence, légat du pape Célestin II et représentant de l'Empereur, présentait

(1) H. PRUTZ, *Kaiser Friedrich I*, Dantzig, 1874, tome III, p. 347-348.

(2) PRUTZ, p. 348-349.



à Léon, dans l'église de la Sainte Sagesse du Christ à Tarse, en présence de quinze évêques, de trente-neuf seigneurs arméniens et d'une foule de chevaliers latins, la couronne royale, et le Catholico Grégoire VI sacrait le nouveau souverain qui devenait ainsi le feudataire de l'Empire d'Occident.

Il convient de relever que l'acte par lequel Henri VI conféra la couronne royale à Léon II était en relation avec ses propres vues politiques. Héritier de l'idéal de son père, idéal qui était celui de la monarchie universelle, Henri VI songeait à une annexion possible de Byzance à l'Empire d'Occident. En s'assurant, ainsi qu'il le fit, le concours de la Nouvelle Arménie et de Chypre, il se ménageait la possibilité de prendre en quelque sorte à revers, l'Empire byzantin<sup>1</sup>.

Dès que l'Empereur de Byzance apprit le couronnement de Léon II il s'empressa de lui envoyer une couronne royale rehaussée d'or et de pierreries et lui fit don d'un étendard sur lequel était peint un lion (c'est ainsi que le lion figure dans les armes royales de la Nouvelle Arménie alors que dans les armes de l'ancien royaume arménien c'était l'aigle qui symbolisait la puissance arménienne). Léon II accepta ces dons mais, affectant de les considérer comme de simples cadeaux, il eut l'habileté d'envoyer à son tour de précieux présents à l'Empereur byzantin, marquant ainsi qu'il ne se considérait pas comme son feudataire, mais comme celui de l'Empire d'Occident.

Il restait maintenant à Léon II de faire de son pays un État véritablement européen par ses institutions et son esprit. Il s'y employa de toutes ses forces et l'on trouvera un aperçu de son œuvre, dans les domaines les plus divers, dans les derniers paragraphes de ce chapitre.

Bornons-nous à rappeler ici l'adoption des Assises d'Antioche, comme lois de la Nouvelle Arménie<sup>2</sup>, la création d'une série de tribunaux, l'organisation du royaume et de la cour sur le modèle européen, l'adoption des principes de la féodalité occidentale, l'établissement de rapports économiques étroits avec l'Italie et l'Europe occidentale, l'encouragement de l'industrie, la création d'écoles, d'orphelinats, d'hôpitaux, de couvents, le développement d'une collaboration étroite avec les grands ordres religieux militaires des Croisés.

Léon II accomplit cette tâche quoique ayant sans cesse à lutter contre les ennemis de l'extérieur. Obligé d'entreprendre une guerre contre la principauté d'Antioche pour y rétablir les droits d'un

(1) A. VASILIEV, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, 1932, tome II, p. 94-95.

(2) Voir l'étude d'ALISHAN, *Les Assises d'Antioche*, Venise, 1876.



parent, le prince Rouben-Raymond, violés par un usurpateur, il fut attaqué en même temps par le Sultan des Turcs Seldjoucides d'Ikonium (Konieh) dont le prince d'Antioche s'était assuré l'alliance par des présents. Léon II parvint avec son armée à tenir tête à ces deux adversaires et à les écraser successivement, puis à s'emparer d'Antioche, et ceci malgré la trahison dont les Templiers, dont il avait chèrement acheté les services, se rendirent coupables envers l'Arménie<sup>1</sup>.

Plus tard le Sultan d'Alep, fils du grand Saladin, ayant eu l'audace de lui demander le versement d'un tribut, Léon II marcha sur lui avec son armée, lui infligea une défaite écrasante et l'obligea à payer lui-même le tribut qu'il avait exigé<sup>2</sup>.

Vers la fin de son règne, en 1217, le Sultan d'Ikonium vint mettre le siège devant la ville de Kapan. Les Turcs parvinrent à repousser une armée envoyée au secours des assiégés. Mais Léon II dirigea alors une attaque contre le territoire du sultanat, et le sultan, s'empressant de lever le siège pour défendre son propre pays, fut obligé de demander la paix<sup>3</sup>.

Tels furent les traits essentiels de ce grand règne marqué avant tout par l'union étroite que Léon II réalisa avec l'Occident. Il sentit, écrit Heyd<sup>4</sup>, pour lui-même et ses successeurs, la nécessité d'un accord intime avec les puissances de l'Occident et les États des Croisés, pour tenir tête à la fois aux princes musulmans et aux empereurs byzantins. Cette conviction une fois établie, il y conforma tous ses actes. Il se fit l'allié de Frédéric Barberousse, devint le feudataire du Saint Empire romain germanique, le formidable auxiliaire des États Latins du Levant. Il essaya par tous les moyens d'intéresser l'Europe à la prospérité de son royaume. Il y parvint en adoptant les institutions de l'Occident médiéval, en développant les échanges commerciaux de l'Arménie avec l'Europe, en distribuant des possessions à des barons francs et aux grands ordres religieux militaires, enfin en travaillant à une réconciliation de l'Église arménienne avec l'Église catholique romaine.

Turnebize a résumé en ces termes le caractère de ce grand souverain : « Avec Léon II le principauté cilicienne atteint son apogée. Son règne, même passé au crible de la critique historique, mérite encore d'être admiré. Pour parvenir à se faire conférer la couronne royale, quelle énergie, quelle ténacité et quelle souplesse

(1) MACLER, p. 173.

(2) MACLER, p. 173.

(3) MACLER, p. 174.

(4) W. HEYD, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, Leipzig, 1923, volume I<sup>er</sup>, p. 360.



il déploya. Ses historiens honorent sa bravoure qui était réelle, son habileté de cavalier qui était peu ordinaire, son humeur amiable et enjouée. Mais le trait saillant qui le met à part, c'est la prudence, la finesse du diplomate, la perspicacité du politique. Par des alliances habilement ménagées, il sut intéresser les principales cours chrétiennes de l'époque à la prospérité de sa famille et de son royaume. Il sut aussi discerner autour de lui les hommes de mérite et les attacher à sa cause. Entendait-il parler d'un sage conseiller, d'un savant, d'un homme de bon conseil, de plume ou d'épée, il ne négligeait rien pour s'assurer ses services. Dans cette élite, les guerriers étaient naturellement les plus nombreux et parmi les seigneurs qui commandent les soixante-douze forteresses de la Nouvelle Arménie énumérées par les anciens auteurs, nous remarquons à côté de noms arméniens, des Grecs, des Allemands et surtout des Français (comme Roger du Mont, Thomas Maslebrun, Guillaume d'Isle et plusieurs autres)<sup>1</sup> ».

#### *La fin des États des Croisés*

Il sied de tracer de nouveau un rapide tableau général du Moyen Orient pendant le XIII<sup>e</sup> siècle pour permettre au lecteur de considérer l'histoire de la Nouvelle Arménie sous les successeurs de Léon II en la plaçant dans un ensemble.

Après les succès remportés par Saladin et qui amenèrent la perte de Jérusalem, les plus importantes des Croisades du XIII<sup>e</sup> siècle, par exemple la cinquième Croisade (1219-1221) et la septième (1248-1249) eurent pour objectif l'Égypte qui était maintenant devenue le centre de la puissance musulmane ; mais aucune d'entre elles n'aboutit à un succès décisif. La quatrième Croisade (1201-1204) en se détournant sur Constantinople eut même pour effet de briser ce qui restait de la force de résistance de l'Empire Grec.

Sur la côte de Syrie, la Nouvelle Arménie ainsi que les États des Croisés, restaient dans une situation difficile, pressés par les attaques des Musulmans.

Le seul succès notable remporté par les Croisés, et il fut obtenu non par la force des armes mais à la suite d'une négociation entre l'Empereur Frédéric II et les successeurs de Saladin, fut la réoccupation pendant une courte période (de 1229 à 1234) de la ville de Jérusalem.

Toutefois, vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle un événement d'une grande portée se produisit. Ce fut l'arrivée des Mongols dans le Moyen Orient. Gengis Khan avait déjà occupé au début du

(1) *TOURNEBIZE*, p. 192-193.



xiii<sup>e</sup> siècle l'Arménie Majeure. Sous la direction de son petit-fils, Houlagou, les Mongols submergèrent la Mésopotamie et la Syrie, chassant les troupes des sultans Mameloucks d'Égypte, massacrant Turcs et Arabes.

Si en Arménie Majeure l'occupation des Mongols avait été une calamité pour les Arméniens, il n'en fut pas de même pour la Nouvelle Arménie. En effet les Mongols n'attaquèrent ni la Nouvelle Arménie ni les États des Croisés et concentrèrent leurs assauts sur les Turcs et les Arabes, rétablissant en faveur des États chrétiens l'équilibre des forces en présence.

Des projets furent même caressés par les Arméniens de convertir les Mongols au christianisme mais ils n'aboutirent pas. Après avoir balayé les Turcs Seldjoucides et les Arabes, les Mongols furent arrêtés aux portes de l'Égypte, sans pouvoir porter le coup de grâce aux Sultans Mameloucks qui étaient devenus, depuis Saladin, les plus forts et les plus dangereux adversaires des États Latins du Levant et de la Nouvelle Arménie.

Les Mongols se retirèrent bientôt vers l'Arménie Majeure et l'Iran et les Sultans Mameloucks d'Égypte, réoccupant Damas et Alep, se portèrent de nouveau contre ce qui restait des possessions des Croisés au Levant. La principauté d'Antioche cessa d'exister en 1268. Le célèbre Krak des chevaliers qui était la plus importante forteresse des Hospitaliers, tomba en 1271. En 1289 ce fut le tour du comté de Tripoli puis, en 1291, les derniers vestiges de l'ancien royaume de Jérusalem qui se trouvait du reste réduit à quelques ports, disparurent à leur tour.

En 1291, c'est-à-dire environ 200 ans après l'arrivée de la première Croisade, il ne restait plus qu'un seul État chrétien sur la côte du Levant, le royaume de la Nouvelle Arménie qui continua encore la lutte pendant près d'un siècle, abandonné à ses propres forces.

#### *La dynastie éthoumienne et l'alliance mongole (1220-1300)*

Léon II<sup>1</sup> ne laissa pas de fils mais une fille, Zabel (Isabelle), qui lui succéda sur le trône à sa mort, en 1220, assistée d'un conseil

(1) A l'encontre de plusieurs historiens, mais suivant l'exemple de Macler dont l'œuvre nous a guidé dans la rédaction de l'histoire de cette période, nous avons englobé dans une seule succession l'ensemble des souverains de la Nouvelle Arménie au lieu de distinguer deux successions distinctes, celle des barons puis celle des rois. C'est ainsi que nous avons conservé le titre de Léon II à Léon le Magnifique au lieu de le changer en Léon I<sup>er</sup> à partir de 1199, année où il reçut la couronne royale. De même, le dernier souverain de la Nouvelle Arménie portera le titre de Léon VI dans notre récit au lieu du titre de Léon V.



de régence. La Nouvelle Arménie fut en réalité gouvernée pendant les six années suivantes (1220-1226) par un de ces régents, le grand-baron Constantin, un ancien général de Léon II qui réunit en ses mains tout le pouvoir. Il appartenait à la célèbre famille des Héthoum de Lambron qui fut longtemps un des soutiens de l'influence byzantine en Cilicie, avant de devenir un des principaux feudataires de la dynastie roubénienne.

Dès la mort de Léon II le grand-baron Constantin dut défendre le pays contre les visées d'un prétendant, Rouben-Raymond d'Antioche, qui pénétra en Cilicie et occupa même Tarse. Mais Constantin lui infligea une défaite écrasante à Mamistra et le fit prisonnier.

Soucieux de trouver un mari pour Zabel et un roi pour la Nouvelle Arménie, Constantin fit épouser à Zabel, Philippe d'Antioche. Mais, une fois sur le trône, ce dernier se révéla comme l'instrument de son père Bohémond d'Antioche et sa politique visait clairement au remplacement des Arméniens par les Latins et à l'annexion de la Nouvelle Arménie par Antioche.

Constantin le chassa et maria alors Zabel à son propre fils, Héthoum. Le roi Héthoum I<sup>er</sup> (qui régna de 1226 à 1270) fonda ainsi une nouvelle dynastie, la dynastie héthoumienne qui succéda à celle des Roubéniens-Bagratides.

Les Turcs d'Ikonium avaient profité de ces troubles pour s'emparer de la plus grande partie de l'Isaurie, c'est-à-dire de l'ouest du pays. Héthoum I<sup>er</sup> commença par leur reprendre ces conquêtes. Vis-à-vis de la puissance des Sultans Mameloucks d'Égypte qui s'avéraient les plus grands et les plus forts des adversaires de la Nouvelle Arménie après leurs victoires sur les Croisés, Héthoum I<sup>er</sup> s'appuya sur les Mongols. Il n'hésita pas à se rendre jusqu'à Karakorum pour solliciter l'alliance mongole, fabuleux voyage qui témoigne bien de l'intrépidité arménienne.

Pendant l'invasion de Gengis Khan qui menaçait l'Asie Mineure, la Nouvelle Arménie avait fait partie de l'alliance des États (en majorité turcs seldjoucides) d'Anatolie qui repoussèrent les Mongols. Mais après la mort de Gengis Khan un de ses petits-fils, Ogodai (ou Oktaï) Khan, se détourna vers le Sud, c'est-à-dire contre les États musulmans de Syrie et de Mésopotamie, tributaires des Sultans d'Égypte. Héthoum conclut une alliance avec Ogodai Khan.

Les forces arméniennes se joignirent à celles des Mongols commandées par Houlagou, frère d'Ogodai. Le plan des alliés était d'envahir la Syrie et la Palestine pour délivrer Jérusalem que les Mongols déclaraient vouloir rendre aux Chrétiens, se contentant de la possession du reste de la Syrie et de la Mésopotamie. Les



Arméniens et les Mongols réunirent leurs forces à Édesse et battirent le Sultan d'Alep.

Mais le Khan mongol Ogodaï mourut sur ces entrefaits et Houlagou fut obligé de rentrer en Asie Centrale pour prendre la succession de son frère. Les Sultans Mameloucks d'Égypte parvinrent à repousser l'armée mongole privée de son chef, puis ils occupèrent Antioche et attaquèrent la Nouvelle Arménie, occupant la plaine de Cilicie où ils se livrèrent à des atrocités et à des destructions sans nombre. Héthoum I<sup>er</sup> réfugié dans la partie montagneuse du pays dut, pour obtenir la paix, céder au Sultan d'Égypte le château de Derbessak. Le roi se retira bientôt dans un monastère et laissa le trône à son fils, Léon III.

Léon III qui régna de 1270 à 1289 eut tout d'abord à faire face à une révolte de certains nobles arméniens mécontents. Le Sultan d'Égypte, Bibars, profita de cet état de choses pour attaquer à nouveau la Nouvelle Arménie. Il parvint à s'emparer de la plaine de Cilicie et entra à Tarse (1273) dont les édifices furent brûlés. Une partie des habitants furent massacrés, le reste emmenés en captivité. Comme de coutume le roi et les débris de l'armée arménienne purent se retirer dans les montagnes du Taurus et continuer là la résistance. Ainsi la forteresse de Sis, capitale du royaume, résista à tous les assauts ennemis. Puis en 1276, Léon III, qui avait pu enfin grouper autour de lui l'ensemble des forces arméniennes, passa à la contre-attaque. Il parvint à attirer l'armée ennemie dans une embuscade où elle fut taillée en pièces. Le Sultan d'Égypte Bibars, mortellement atteint par une flèche, ne put atteindre, dans sa fuite, Damas, que pour y mourir<sup>1</sup>.

Le Sultan d'Ikonium avait profité de ces événements pour envahir de son côté l'ouest du pays. Mais Léon III, une fois les Mameloucks chassés du pays, se retourna contre les Turcs Seldjoucides et les obligea à la retraite.

Puis, alliant ses forces à celles des Mongols, Léon III marcha sur la Syrie. L'armée arménienne et l'armée mongole rencontrèrent l'armée du Sultan d'Égypte à Homs sur l'Oronte. La bataille était gagnée lorsqu'à la fin de la journée le chef mongol, Mangou Timour, donna l'ordre à ses troupes de se retirer. Léon III fut obligé de rentrer en Arménie. Le Khan mongol infligea une punition exemplaire à Mangou Timour et à son armée pour cette conduite inexplicable. Tous les généraux furent décapités et les soldats condamnés à s'habiller en femmes<sup>2</sup>.

(1) F. MACLER, *Armenia, The Cambridge Medieval History*, tome VI, p. 176.

(2) MACLER, p. 176.



Le successeur de Léon III fut son fils Héthoum II (1289-1305). En face de la toute-puissance des Sultans Mameloucks d'Égypte qui avait détruit les derniers vestiges des États des Croisés sur les côtes du Levant, le nouveau roi continua à s'appuyer sur les Mongols. Il essaya aussi d'établir des relations amicales avec l'Empire byzantin et Chypre qui représentaient, avec la Nouvelle Arménie, les derniers États chrétiens restant dans le Proche et le Moyen Orient. C'est ainsi qu'il maria une de ses sœurs, Mariam, à l'Empereur Michel IX de Byzance, et une autre sœur, Zabel, à Amaury de Tyr, frère du roi de Chypre Henri II.

Héthoum II qui était un écrivain et un historien de talent se retira à plusieurs reprises dans un monastère pour se vouer à ses études, laissant le trône tour à tour à ses frères Thoros, Sempad et Constantin. Mais il reprit le pouvoir chaque fois que les circonstances l'exigèrent. Ces retours au pouvoir n'allèrent, du reste, pas sans des conflits sanglants avec certains de ses frères qui, ayant pris goût au pouvoir, ne le cédèrent à nouveau, à son véritable titulaire, que contraints par la force.

Dès le début de son règne Héthoum II dut subir une attaque du Sultan d'Égypte qui s'empara de Romkha, résidence du Catholicos, en 1292, après un siège de trente-trois jours, massacrant les habitants et enlevant le Catholicos. Héthoum II parvint finalement à repousser les troupes du Sultan d'Égypte. Ce dernier, obligé de rappeler ses troupes pour faire face aux Croisés qui avaient mis le siège devant Alexandrie, relâcha le Catholicos et conclut la paix.

Quelques années plus tard le vice-roi de Damas, Susamich, attaqua la Nouvelle Arménie à la tête de son armée, mais il fut battu par Héthoum II et contraint de se retirer<sup>1</sup>.

Puis le roi de la Nouvelle Arménie, allié aux Mongols commandés par Gazan Khan, envahit la Syrie. Le but de cette invasion était de pousser jusqu'en Palestine et de délivrer Jérusalem. Le Khan mongol dut bientôt retourner en Perse avec son armée pour y réprimer une révolte. L'armée arménienne, abandonnée à ses propres forces remporta quelques succès, mais dut finalement renoncer à l'entreprise devant la supériorité numérique des forces musulmanes et les lourdes pertes encourues.

#### *Les derniers souverains de la dynastie héthoumienne (1300-1342).*

Vers la fin du règne de Héthoum II l'équilibre des forces en présence fut modifié, au détriment de l'Arménie, par la conversion graduelle des Mongols à l'Islamisme. Ainsi en 1303 le successeur de

(1) MACLER, p. 177.



Gazan Khan, Ouljaitou, attaqua la Nouvelle Arménie avec ses Mongols. La plaine de Cilicie fut réduite en ruines et le roi et son armée furent obligés d'aller se retrancher dans les montagnes du Taurus. Après le départ des Mongols les Turcs Seldjoucides du sultanat d'Ikonium et les Mameloucks d'Égypte occupèrent le pays pour y continuer le pillage. Mais Héthoum II attaqua à la tête de son armée les troupes ennemies qui se préparaient à quitter le pays, chargées de butin, et leur infligea une défaite sanglante, leur tuant 7.000 hommes<sup>1</sup>. Le Sultan d'Égypte ainsi que les Turcs d'Ikonium furent ainsi réduits à conclure la paix.

En face de la perte de l'alliance mongole Héthoum II chercha une compensation du côté de l'Occident. Se faisant des illusions sur les possibilités d'intervention d'un Occident où l'autorité du Pape déclinait et où les États nationaux naissants ne s'occupaient que de leurs intérêts égoïstes, Héthoum II et ses successeurs cherchèrent à gagner l'aide active du Vatican et de la Chrétienté en préparant l'union de l'Église arménienne avec l'Église catholique. Héthoum II parvint à gagner à ses vues le Catholicos Grégoire VII Anavarzetsi, puis se retira dans un monastère laissant à son successeur, son neveu Léon IV (1305-1307), le soin de réaliser l'union.

Mais le peuple arménien, toujours farouchement attaché à l'indépendance de son Église, se souleva puis, dans un moment d'aberration insensée, appela les Mongols qui occupèrent le pays et mirent à mort Léon IV et Héthoum II.

Le successeur de Léon IV, son frère Ochine (1308-1320), dut d'abord chasser les Mongols. Puis ce souverain se voua à l'œuvre de réorganisation et de renforcement de l'État et du pays. Il releva les fortifications, réorganisa l'armée. On lui doit aussi nombre de beaux édifices comme la splendide église de Tarse, qui subsiste encore, mais convertie en mosquée.

En politique étrangère Ochine continua la politique de ses prédécesseurs qui consistait à essayer de gagner l'aide active de l'Occident. Cette orientation fut marquée par ses mariages. Il épousa d'abord Isabelle de Lusignan, fille du roi Hugues III, puis Jeanne d'Anjou, nièce du roi Robert de Naples et fille de Philippe d'Anjou qui devint Empereur latin de Byzance. Ochine poursuivit également, mais d'une façon plus discrète que ses prédécesseurs, pour ne pas soulever le peuple, les tentatives d'union avec l'Église catholique.

Son fils Léon V (1320-1342) qui lui succéda eut d'abord à faire face à une révolte des éléments nationaux arméniens, mécontents

(1) MAGLER, p. 178.



du caractère latin que prenait la cour arménienne en raison de ces mariages des souverains avec des princesses occidentales et catholiques. Cette révolte réprimée, Léon V qui épousa lui-même Constance d'Aragon, veuve d'Henri II de Lusignan, dut faire face à une nouvelle attaque du Sultan Mamelouck d'Égypte, Nasir.

Ce dernier, désirant anéantir le dernier État chrétien qui restait sur la côte du Levant, État qui aurait constitué un point d'appui précieux pour l'Occident en cas d'un retour offensif de la Chrétienté et qui, comme tel, représentait une menace pour le monde musulman, s'allia aux Turcs Seldjoucides et aux Turcomans et envahit la Nouvelle Arménie. Celle-ci, abandonnée à son sort par l'Europe, fut sauvée une fois de plus par l'héroïsme arménien. L'armée arménienne se cachant dans les montagnes, parvint à surprendre l'armée des Mameloucks dans un col et la tailla en pièces<sup>1</sup>. Le sultan d'Égypte accepta alors une paix de compromis. Il consentait à une trêve de quinze ans et s'engageait à faire reconstruire à ses frais Lajazzo et d'autres forteresses arméniennes qui avaient été détruites. La Nouvelle Arménie devait, par contre, lui remettre la moitié du revenu des douanes.

En 1335, Léon V eut le tort d'écouter les promesses d'aide du roi de France Philippe VI et du Vatican qui l'engagèrent à reprendre la lutte contre le Sultan d'Égypte. L'aide de l'Occident se réduisit à quelques milliers de florins au lieu des forces promises<sup>2</sup>. Les Mameloucks envahirent le pays et le roi dut se retirer dans les montagnes. Il fut bientôt contraint à accepter les conditions du Sultan d'Égypte victorieux. Ce dernier consentait à laisser subsister le royaume de la Nouvelle Arménie, mais le roi dut jurer sur la Bible qu'il n'entreprendrait désormais plus de relations avec l'Occident.

*La dynastie des Lusignan  
et la fin de la Nouvelle Arménie (1342-1375)*

A la mort de Léon V qui ne laissait pas de descendant, la couronne de la Nouvelle Arménie passa à la famille des Lusignan. Cette famille de la grande noblesse française régnait déjà sur le royaume de Chypre, qui représentait le dernier État latin issu des Croisades qui subsistât en Orient. Ses droits sur la couronne de la Nouvelle Arménie provenaient du mariage de Zabel, sœur du roi Héthoum II, avec Amaury de Tyr, frère du roi de Chypre Henri II.

Deux fils, Jean et Guy, étaient issus de ce mariage et étaient

(1) MACLER, p. 180.

(2) MACLER, p. 180.



entrés au service de Byzance. Jean vint en Arménie à la mort de Léon V et fut régent du royaume pendant une courte période. Bientôt son frère Guy le rejoignit et fut couronné roi de la Nouvelle Arménie. Une fois sur le trône Guy refusa de verser le tribut annuel au Sultan d'Égypte. Attaqué par ce dernier, Guy demanda des secours au monde chrétien. Le Pape Clément VI lui envoya un millier de cavaliers. Mais le nouveau souverain qui était latin (c'est-à-dire catholique) mécontenta les Arméniens en s'entourant de Latins et en poursuivant les négociations pour l'union des Églises arménienne et catholique, et il fut finalement assassiné (1344).

Après sa mort la couronne passa à deux usurpateurs latins. Le premier Constantin IV (1344-1363) fils de Baudouin, maréchal d'Arménie, tint victorieusement tête à une invasion des Mameloucks d'Égypte. Allié aux royaumes de Rhodes et de Chypre il passa à son tour à l'offensive et captura Alexandrette (1357). Son successeur, un autre usurpateur latin, Constantin V, fut assassiné par les Arméniens, et le pays fut un temps gouverné par sa veuve, Marie de Gorigos, jusqu'à l'avènement en 1374 du dernier roi d'Arménie, Léon VI de Lusignan, neveu du roi Guy et petit-fils de Zabel, la sœur du roi Héthoum II.

Mais le dernier roi de la Nouvelle Arménie trouva le pays dans une situation désespérée, en grande partie occupé par les troupes du Sultan d'Égypte Mélik-el Achraf et celles des chefs turcomans Daoubach et Boubakir.

Le Sultan d'Égypte était résolu à faire disparaître coûte que coûte ce dernier État chrétien du littoral asiatique représenté par la Nouvelle Arménie, base d'opération possible pour l'Occident dans le cas d'un retour offensif de l'Europe. Il était prêt à respecter le nouvel État seulement dans le cas où le roi et les habitants se convertiraient à l'islamisme.

Comme le roi et les Arméniens refusèrent d'envisager de telles conditions, la lutte s'engagea, menée par près de 30.000 hommes, auxquels les Arméniens ne purent opposer que quelques milliers de combattants, qui se réfugièrent dans la forteresse de Sis et y organisèrent une résistance désespérée. Cette dernière lutte de la Nouvelle Arménie fut assombrie par le manque d'union qui existait entre le roi et une partie des Arméniens qui soupçonnaient les Lusignan de vouloir, en cas de victoire, réaliser l'union de l'Église arménienne avec l'Église catholique.

En 1375 Sis dut capituler, entraînant la fin du royaume de la Nouvelle Arménie qui tomba ainsi sous les coups de ses ennemis mais, comme l'a souligné Jorga, les armes à la main<sup>1</sup>.

(1) N. JORGA, *L'Arménie Cilicienne*, Paris, 1930.



Léon VI fut emmené au Caire comme prisonnier. Comparaisant devant le Sultan d'Égypte il refusa de recouvrir son royaume au prix de l'apostasie. En 1382 il fut libéré à la suite des efforts du roi de Castille et se rendit à Rome, puis de là en Espagne et en France. Léon VI, qui reçut une pension du roi de France Charles VI, mourut à Paris en 1393 et repose à Saint-Denis, au côté des rois de France.

Quant à la Cilicie elle resta sous la domination des Sultans d'Égypte jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, époque où elle passa en possession des Turcs Ottomans.

Cette riche contrée où les Arméniens continuèrent à constituer jusqu'en 1921 la majorité de la population, connut le sort de toutes les autres régions de l'Empire Ottoman, c'est-à-dire qu'elle tomba en ruines et que les Arméniens y furent réduits au statut d'un peuple de raïas.

« Il est vrai, écrit Tournebize, qu'une parcelle d'autonomie survivra à tous les revers. Des Arméniens réfugiés vers Hadjin et surtout Zeitoun, y maintiendront, à force d'activité et d'héroïsme, d'anciens privilèges, comme l'épave d'un grand naufrage, arrachée à la fureur des flots. Mais, autour et au-dessous de ces régions montagneuses, une main barbare a bien accompli son œuvre. De tant d'églises, de tant de monastères, de tant de châteaux ou de villes florissantes, bâties par la munificence des princes arméniens, il ne reste guère que des ruines au milieu desquels on découvre, çà et là, quelques monnaies<sup>1</sup> ».

### *L'organisation du royaume de la Nouvelle Arménie*

Le trait fondamental de la Nouvelle Arménie et qui distingue cette période de l'histoire arménienne des précédentes, c'est qu'au contact et à l'école des Croisés, de ces États du Levant dominés par des princes et des chevaliers latins, parlant la langue française, vivant à la française, suivant les usages du monde féodal français, la Nouvelle Arménie avait adopté la conception occidentale du régime féodal.

C'est à Léon II le Magnifique que le royaume de la Nouvelle Arménie doit cette réforme essentielle, comme il lui doit aussi la majorité de ses institutions politiques, administratives et judiciaires<sup>2</sup>.

(1) TOURNEBIZE, p. 753.

(2) Consulter sur les institutions politiques et administratives du royaume de la Nouvelle Arménie les remarquables ouvrages de DULAURIER, *Étude sur l'organisation politique, religieuse et administrative du Royaume de la Petite Arménie*, Paris, 1861; et de LANGLOIS, *Essai historique sur la Constitution sociale et politique de l'Arménie sous les Roubéniens*, Paris, 1860.



Par la manière dont il accomplit cet aspect de son œuvre, par le bonheur avec lequel il sut concilier, allier, les anciennes traditions arméniennes avec les enseignements et les réalisations de l'Occident médiéval, Léon II donna un nouveau témoignage de son génie politique.

Ce grand souverain avait appris à connaître et à admirer les institutions de l'Occident telles que les Croisés les lui avaient révélées. Il résolut de les introduire en Arménie, mais non à la manière d'une grossière copie, d'une servile imitation, à la portée de tous les ignorants, ainsi que l'histoire nous en donne encore des témoignages, mais en les mettant en harmonie avec les traditions, les aspirations, les particularités et les besoins du peuple arménien.

Il eut soin de ne pas toucher le fond même des institutions arméniennes. La législation, le droit de propriété et surtout la religion des Arméniens conservèrent leur ancien caractère. Mais la forme extérieure de l'État changea, le régime arménien fut renouvelé et réadapté, la cour modelée sur l'étiquette en usage dans celles d'Occident, enfin des organes nouveaux d'administration furent créés.

Mais la principale de ses réformes porta sur le régime féodal. Ce régime qui triomphait du reste à cette époque dans on peut dire le monde entier, restait le fondement de la société arménienne. Toutefois, conformément aux enseignements de l'Occident, il fut adapté pour être non un élément d'impuissance, comme il avait fini par le devenir en Arménie Majeure, mais un élément de force. Les grands nobles devenaient des feudataires, c'est-à-dire des vassaux du roi auquel ils devaient fidélité, obéissance et service, en échange de leurs privilèges.

En montant sur le trône Léon II confirma aux grands barons arméniens, maîtres des forteresses et des villages, la possession de leurs châteaux et de leurs terres. Il leur donna même de nouvelles terres et de nouveaux fiefs. Mais en même temps il eut soin de bien définir leurs devoirs vis-à-vis de la couronne. Les possessions des grands vassaux n'avaient plus un caractère absolu, mais dépendaient de l'investiture royale. Le roi restait libre d'enlever à tout moment ses domaines à un baron qui avait manqué à ses devoirs ou violé son serment de fidélité. De même qu'en Occident, et à l'encontre de ce qui s'était passé dans l'ancienne Arménie, les grands barons, quelle que soit l'étendue de leurs possessions, restaient les feudataires et les vassaux du roi. Leur pouvoir sur leurs propres domaines, s'il était très étendu, cessait d'être absolu.

Ainsi la noblesse arménienne conservait le droit de juger, mais conformément aux anciennes règles de la législation arménienne,



règles qui avaient malheureusement fini par être oubliées, le droit de condamner à mort était réservé au roi seul. En rétablissant cette garantie essentielle, Léon II empêchait l'arbitraire des grands barons et rendait à la royauté sa véritable mission, qui fut toujours de protéger les humbles contre les abus des grands.

De nombreux historiens, entre autres Tournebize, ont souligné cet assujettissement beaucoup plus étroit des seigneurs arméniens de Cilicie au souverain, que ce ne fut le cas dans l'ancienne monarchie arménienne. « Les anciens nakharars arméniens devinrent des barons et des comtes. Ils se liaient au roi par un serment de vassalité et s'engageaient à lui fournir des troupes en temps de guerre. De son côté le roi les appelaient à siéger dans la haute cour qui réglait les principales affaires du royaume. Ils les confirmait dans la possession de leurs fiefs. Il pouvait aussi confisquer aux seigneurs les domaines qu'ils tenaient de lui<sup>1</sup> ».

Conformément à l'évolution qui était en train de s'effectuer en Occident la royauté cessait d'être impuissante. Elle retrouvait, pour employer l'expression de Guizot « son caractère public et redevenait la tête de la nation ».

Certes, l'histoire de la dernière période de la Nouvelle Arménie est marquée par certaines défections. Ainsi à quelques reprises, par exemple sous le règne de Léon III, on a l'impression que devant la menace représentée par les Sultans d'Égypte, certains nobles arméniens n'excluaient pas la possibilité d'un accord qui, tout en sacrifiant l'État arménien, leur garantirait leurs privilèges personnels.

De même la puissance de résistance de la Nouvelle Arménie fut affaiblie à partir du début du XIV<sup>e</sup> siècle par ce conflit continu entre les souverains désireux de réaliser l'union de l'Église arménienne et de l'Église catholique, dans l'espoir, du reste vain, de renforcer ainsi l'intérêt porté par l'Occident au royaume de la Nouvelle Arménie, et la majorité de la noblesse et du peuple inébranlablement attachés à leur ancienne foi.

Il n'en reste pas moins évident que l'épopée de la Nouvelle Arménie, la prolongation de l'existence de cet État entouré d'ennemis après la disparition des États des Croisés, n'a été possible que parce que la Nouvelle Arménie a continué à représenter, grâce à sa structure et à ses institutions, un État plus homogène que la monarchie des Arsacides sur le haut plateau arménien.

Le royaume de la Nouvelle Arménie fut aussi doté par Léon II d'une cour et d'une administration qui, par leur éclat et leur

(1) TOURNEBIZE, p. 195.



efficacité, ne le cédaient en rien à celles des pays les plus avancés de l'époque.

Les principaux dignitaires du royaume étaient les suivants. D'abord le généralissime. C'était là l'ancienne institution arménienne du sparabed qui reçut maintenant le nom occidental de connétable. Outre la dignité de connétable Léon II créa, à l'exemple de l'Occident, la dignité de maréchal. Il y avait de plus le grand chambellan, le chancelier du royaume (remplissant tout à la fois les fonctions de ministre des affaires étrangères et de l'intérieur), le trésorier royal ou proximos (remplissant les fonctions d'un ministre des finances), les capitaines des ports comme Lajazzo, et les préposés royaux aux douanes qui dépendaient du trésorier royal.

Enfin des ambassadeurs furent fréquemment envoyés par le royaume de la Nouvelle Arménie dans les États des Croisés, à Byzance, chez les sultans musulmans voisins, à Rome, à Naples, à Gênes, à Venise, et même aux cours de France, d'Allemagne et d'Angleterre.

Léon II dota également l'Arménie de ses institutions judiciaires. Il s'inspira pour cela sur les Assises d'Antioche, elles-mêmes calquées sur les Assises de Jérusalem. On sait que ce système judiciaire créé par les Croisés au Levant était plus complet qu'aucun de ceux existant à cette époque en Occident.

Au sommet de l'édifice judiciaire arménien, Léon II plaça, à l'exemple des Latins, une haute cour royale présidée par le roi lui-même ou son représentant. Cet organe qui siégeait à Sis était le tribunal suprême du royaume, celui où l'on jugeait les barons et, en dernière instance, les contestations qui survenaient entre sujets du roi et les étrangers. Au-dessous de cette cour il y avait un autre tribunal qui correspondait aux cours des bourgeois de l'Occident. Enfin, il y avait de plus la justice des barons pour les vassaux, la justice des abbés des monastères, la justice des ordres religieux occidentaux établis en Arménie et les tribunaux consulaires des Génois et des Vénitiens.

Ainsi que nous l'avons déjà relevé, seule la haute cour ou cour royale avait qualité pour prononcer des condamnations à mort et les féodaux étaient obligés de lui référer tous les cas où la peine capitale était requise.

Il convient toutefois de noter un domaine où l'influence de l'Occident ne se fit pas sentir dans un sens favorable pendant cette période. Ce fut celui de l'Église, où la hiérarchie ecclésiastique arménienne, à la suite du contact avec les Latins, tendit à perdre cette simplicité primitive qui a toujours été un des traits caractéristiques de l'Église arménienne.



On peut conclure en disant, avec Victor Langlois, que le système de gouvernement créé par Léon le Magnifique et conservé par ses successeurs, représentait une fusion harmonieuse des anciennes institutions arméniennes, celles de la vieille monarchie qui avait existé sur le haut plateau arménien, avec les conceptions de la féodalité occidentale.

Léon II a su incorporer à son pays les réalisations les plus effectives de l'Occident, tout en gardant intact les aspirations et les traditions du peuple arménien et cette réussite dans une œuvre qui s'est toujours révélée comme une des plus difficiles de celles qu'un homme d'État peut entreprendre, est un de ses plus sûrs titres de gloire.

### *Aspects militaires*

Pendant toute cette période le régime féodal resta à la base de l'organisation militaire arménienne. Mais l'adaptation et la régénération de ce régime féodal, à la lumière des enseignements de l'Occident médiéval que Léon II avait entreprise et menée à bien, résulta en un renforcement de la puissance militaire du pays. L'armée arménienne, tout en conservant le caractère d'une armée féodale, se présenta désormais sous la forme d'une force coordonnée, obéissant à une impulsion supérieure, celle de la couronne qui, grâce à son autorité accrue, pouvait partout faire sentir sa volonté.

Les principaux éléments de l'armée arménienne étaient représentés par les nobles et leurs contingents qui assuraient sur place la défense du pays et qui, en cas de véritable guerre, se mettaient à la disposition du roi.

La défense du littoral était particulièrement assurée par les barons de Lajazzo, de Lamas, de Gorigos, d'Anemour. La défense des frontières orientales était confiées aux barons de Tell-Bascher, d'Ablasta, de Pardzerperd, de Bahga et de Marache. Celle des frontières occidentales aux barons d'Antioche, de Seguin et des châteaux de l'Isaurie. Les passages qui donnaient accès à la Cilicie furent donnés en garde aux barons de Gamar (Demir-Kapou), de la Portelle, de Gaban, de Gouglag, de Bodandas (Bozanti).

Quant aux qualités guerrières déployées par les Arméniens et à leur contribution militaire à l'histoire de cette époque, elles ont été relevées par nombre d'historiens. Ainsi Wigram s'exprime dans les termes suivants à leur sujet : « Les Croisés vinrent, et ce peuple guerrier ne se borna pas à leur fournir des soldats dont l'armée de Godefroy de Bouillon avait un urgent besoin pour compléter ses effectifs, mais rendit le siège d'Antioche possible en approvisionnant les assiégeants. On oublie trop souvent que ce sont les Arméniens



qui ont rendu possible le succès de la première et de la plus grande des Croisades, ainsi que les qualités militaires dont ils firent preuve dans cette campagne et plus tard, chaque fois qu'ils en eurent l'occasion. Les barons arméniens furent les alliés fidèles et appréciés des Croisés. Si les Croisés étaient heureux d'avoir trouvé des alliés aussi braves, ces Chrétiens considérèrent également les Francs comme leurs amis, et cette alliance continua aussi longtemps que durèrent les Croisades, avec les Arméniens luttant et combattant côte à côte avec les chevaliers de Saint-Jean, les chevaliers du Temple et les chevaliers teutoniques<sup>1</sup>.

Comme par le passé les ingénieurs militaires arméniens se distinguèrent particulièrement. Ainsi au siège de Tyr en 1124, les Croisés firent venir un ingénieur arménien du nom d'Hanedic, qui jouissait d'une grande réputation dans l'art de diriger les machines à lancer les pierres et, grâce à lui, rapporte Guillaume de Tyr, la ville tomba entre les mains des Latins<sup>2</sup>. « Le 21 juin les Musulmans, grâce à une sortie victorieuse, parvinrent à détruire la plus puissante des machines de siège des Croisés. Mais un ingénieur militaire arménien, originaire d'Antioche, ranima tous les courages par son talent, et peu après la ville capitulait<sup>3</sup> ».

Mentionnons aussi que le grand général des khalifes fatimites, d'Égypte, Badr al Djamale, qui défendit leurs possessions contre le premier grand assaut des Turcs Seldjocides, était d'origine arménienne. C'est lui qui inaugura ce que l'on a appelé la période arménienne des Fatimites, période de grandeur et de prospérité<sup>4</sup>. Son fils, Afdal, fut un homme de guerre non moins célèbre et ce fut lui qui reprit Jérusalem aux armées des Turcs Seldjocides<sup>5</sup>.

Mais c'est dans l'armée arménienne elle-même, dans les contingents de la Nouvelle Arménie, que l'on trouve les plus belles pages de l'histoire arménienne de cette époque, dans cette lutte implacable contre les armées de Byzance, des Sultans Seldjocides d'Ikonium, d'Alep, d'Homs, de Damas et de tous les atabegs turcs des régions avoisinantes. Schlumberger a évoqué ces actes d'héroïsme et de foi dans les belles lignes suivantes : « Je revois ces courageux rois arméniens chevauchant hardiment leurs beaux coursiers arabes, conduisant avec une fureur guerrière leurs vaillantes et rudes milices à l'éternel combat contre l'Infidèle, dix fois supérieur en nombre, je revois le patriarche de Sis, à la

(1) WIGRAM, *The Assyrians and their neighbours*, Londres, 1929, p. 106.

(2) Guillaume de TYR, *Histoire*, livre XIII, chapitre X.

(3) W. STEVENSON, *The Crusaders in the East*, Cambridge, 1907, p. 116.

(4) Mohamed ZAKY EL-IBRAELY Pacha, *Précis d'Histoire d'Égypte*, Le Caire, 1932, II.

(5) Thomas BERTRAM, *The Arabs*, Londres, 1937, p. 220.



grande barbe flottante et ses prêtres belliqueux, à cheval eux aussi, agitant au-dessus de la mêlée farouche la double croix<sup>1</sup> ».

Au sujet de la grandeur de l'armée que le royaume de la Nouvelle Arménie mit en ligne il faut remarquer que la grande caractéristique des guerres du Moyen-Orient, comme du reste de l'Occident, pendant le Moyen Age, fut la modicité des effectifs en présence.

La science historique a ramené, par exemple, à leurs justes proportions les chiffres se rapportant aux armées des Croisés et que certains chroniqueurs avaient enflés outre mesure. Il ne semble pas que l'armée de la première Croisade comptât plus de 100.000 hommes à son arrivée à Constantinople et c'était déjà là un chiffre énorme pour l'époque.

Cette armée avait fondu à moins de la moitié lorsque les Croisés arrivèrent en Cilicie et dans la région du Taurus. Stevenson évalue à 15.000 hommes (dont 1.500 chevaliers) l'armée des Croisés au siège de Jérusalem et estime que l'ensemble des forces dont disposèrent les États des Croisés au Levant ne dépassa jamais 25.000 hommes<sup>2</sup>.

Les forces des États musulmans, comme par exemple les sultanats d'Alep et de Damas, étaient également réduites. Chacun d'entre eux a rarement mis en ligne plus de 10.000 hommes.

Roloff a mis en évidence cette grandeur très réduite des armées qui combattirent au Levant à cette époque et a estimé à 20.000 hommes au plus l'armée mongole qui parvint à conquérir l'Iran, la Mésopotamie et une partie de la Syrie sur les Turcs et les Arabes au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

Cette situation était une conséquence du régime féodal. Même en Europe, jusqu'à la fin du Moyen Age, les effectifs mis en ligne, par exemple à Tannenberg en 1410 ou à Azincourt en 1415, ne dépassèrent guère 15.000 hommes dans chaque camp.

Dans ces conditions les armées dont le royaume de la Nouvelle Arménie disposa et qui s'élevaient à environ 5.000 hommes et qui dans certaines occasions, par exemple sous le règne de Thoros I<sup>er</sup> et de Léon II, se montèrent jusqu'à 10.000 hommes, représentaient une force appréciable.

Il est à noter que la supériorité des Sultans d'Égypte résida précisément dans le fait qu'ils parvinrent à mettre en ligne, grâce

(1) G. SCHLUMBERGER, *Récits de Byzance et des Croisades*, Paris, 1922, tome II, p. 170.

(2) W. STEVENSON, *The First Crusade, The Cambridge Medieval History*, volume V, p. 293.

(3) G. ROLOFF, *Asiatische und europäische Kriegsführung, Der Islam*, Berlin, 1940, n° 2.



à l'étendue de leurs possessions, des effectifs plus considérables et à intervenir en Syrie avec des armées de l'ordre de 30.000 à 40.000 hommes.

La caractéristique de toutes ces armées était la prépondérance de la cavalerie, cavalerie cuirassée chez les Croisés, cavalerie légère chez les Turcs et les Arabes (les Mongols n'avaient même que des cavaliers, ou plutôt une espèce d'infanterie montée qui constituait la totalité de leur armée). L'armée arménienne était également composée surtout de cavalerie<sup>1</sup>.

### *Aspects économiques*

Du point de vue économique le royaume de la Nouvelle Arménie a joué un rôle essentiel dans l'économie et les échanges du monde médiéval. Sa position géographique, l'esprit de travail et les aptitudes de ses habitants, enfin la politique avisée de ses souverains, tout a contribué à faire de ce royaume un centre de production important et surtout une des grandes places d'échange, on peut même dire la place d'échange principale, reliant l'Occident à l'Orient.

Ce rôle de premier plan de la Nouvelle Arménie a été bien mis en évidence par Heyd dans son ouvrage capital sur l'histoire du commerce du Levant pendant le Moyen Age<sup>2</sup>. C'est sur les deux chapitres que Heyd a consacrés dans son célèbre livre au royaume de la Nouvelle Arménie que nous avons basé la description sommaire que nous donnons ci-dessous du rôle économique de ce pays.

Ce fut encore Léon II qui, unissant à ses qualités de grand soldat et d'habile homme politique, une compréhension des besoins et des possibilités économiques, posa les fondations du développement économique de la Nouvelle Arménie. « Il voyait, écrit Heyd, plus loin que la majorité de ses compatriotes et il comprenait que ni la valeur éprouvée de la population arménienne, ni les chaînes de montagnes qui formaient au pays une ceinture presque ininterrompue, ne constituaient au nouveau royaume un rempart suffisant. Il fallait intéresser l'Europe à la prospérité de son royaume. C'est à cet ordre d'idées, fidèlement suivi par lui et par ses successeurs,

(1) Consulter sur l'organisation militaire, la tactique et les armes de cette époque les ouvrages de C. OMAN, *History of the Art of War in the Middle Ages*, Londres, 1898 ; D'HEERMANN, *Gefechtsführung abendländischer Heere im Orient in der Epoche des ersten Kreuzzuges*, Marburg, 1888 ; et de VON PAWLKOWSKI-CHOLEWA (lieutenant-colonel), *Die Heere des Morgenlandes*, Berlin, 1942.

(2) W. HEYD, *Geschichte des Levanthandels*, Leipzig, 1879, 2 volumes. Il existe une traduction française de cet ouvrage sous le titre de : *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, Leipzig, 1923, 2 volumes.



que les marchands occidentaux durent l'accueil prévenant qui les attendait dans le royaume arménien. Il pouvait venir un moment, pensait Léon II, où le besoin de maintenir le trafic commercial engagerait les puissances occidentales, les puissances maritimes surtout, à s'intéresser activement à sa défense<sup>1</sup>.

Dès l'arrivée des Arméniens la production de la Cilicie se développa à un rythme accéléré. « Les produits du pays étaient très variés, rapporte Heyd. La culture du coton qui fut remise en honneur par les Arméniens était très florissante et livrait à l'industrie une matière première d'excellente qualité. On recherchait la laine et surtout le poil de chèvre d'Arménie ; cette dernière matière servait sur place à la fabrication d'étoffes à long poil du genre de la peluche, très estimées. Dans les mines du Taurus on extrayait divers métaux, surtout du fer, les forêts de la montagne fournissaient du bois en abondance, tandis que les plaines livraient à l'exportation du blé, du vin, des raisins secs. Enfin les chevaux et les mulets d'Arménie étaient très appréciés à l'étranger<sup>2</sup> ».

Il faut ajouter à cette liste des produits du pays que la Nouvelle Arménie exportait vers l'Occident les cuirs, les pelleteries et la soie<sup>3</sup>.

D'autre part la Nouvelle Arménie était le centre d'une industrie textile importante, particulièrement de fabrication de lainages et de soieries. C'est des Arméniens, dit Heyd, que les Vénitiens ont appris la fabrication des étoffes de laine à long poil. Du reste les Vénitiens créèrent en Cilicie même, des entreprises qui fabriquaient des étoffes pour leur compte<sup>4</sup>.

Les principaux centres commerciaux et industriels de la Nouvelle Arménie étaient les villes de Lajazzo, de Tarse, de Mamistra, d'Adana et de Sis.

Mais indépendamment de la production du pays et de son exportation, l'importance économique de la Nouvelle Arménie se basait aussi et surtout sur le trafic de transit qui fit bientôt de la Cilicie l'une des places d'échange et l'un des entrepôts principaux du commerce entre l'Occident et l'Orient.

Ainsi que le note Heyd, le royaume de la Nouvelle Arménie était situé, de ce point de vue, dans des conditions particulièrement favorables. Il présentait, eu égard à sa superficie, un développement de côtes considérable. Ses principaux ports étaient les villes maritimes de Lajazzo et de Gorigos. De plus, Tarse était alors

(1) HEYD, I, p. 366.

(2) HEYD, I, p. 368-369.

(3) HEYD, II, p. 82.

(4) HEYD, II, p. 83.



presque une ville maritime, car la mer ne s'était pas encore retirée aussi loin qu'elle est actuellement. Le Cydnus (Tarsus-Tchai actuel) qui la traverse n'était pas encore obstrué par les sables. Plus loin, à l'intérieur des terres, les villes d'Adana et de Mamistra (actuellement Missis) étaient reliées à la mer par des cours d'eau navigables que pouvaient remonter les bateaux à condition que leur tonnage ne soit pas trop considérable<sup>1</sup>.

D'autre part, ainsi que le fait remarquer le même auteur, par sa situation au sommet de l'angle formé par la Syrie et l'Asie Mineure, la Nouvelle Arménie ou Cilicie était un point de passage obligé des caravanes. L'importante route reliant la Syrie à Constantinople par Ikonium (Konieh) et à laquelle venaient aboutir les routes d'Arabie et les routes de l'Euphrate, traversait la Nouvelle Arménie dans toute sa longueur.

Une autre grande route commerciale, celle reliant l'Asie Centrale à la Méditerranée par l'Iran (Tabriz) et l'Arménie Majeure, venait également aboutir, par Malatia et Marache, en Cilicie. Enfin une dernière liaison importante était celle reliant la Cilicie au Golfe Persique par la Syrie du Nord et Bagdad. C'est par ces deux dernières routes que les produits de l'Asie Centrale et des Indes parvenaient en Nouvelle Arménie pour être réexpédiés vers l'Occident et même vers les autres ports de la Méditerranée Orientale.

Il y avait bien la route concurrente aboutissant en Égypte, à Alexandrie, mais les épices fines comme le poivre cubèbe, le clou de girofle, la noix muscade, le gingembre, la cannelle et d'autres, passaient de préférence par la route Tabriz-Arménie Majeure-Nouvelle Arménie ou la route Golfe Persique-Bagdad-Nouvelle Arménie. En effet la valeur de ces articles était relativement grande pour un poids réduit et les frais d'un plus long transport par voie de terre n'avaient pas d'influence sensible sur leur prix de revient, alors que ces articles, en raison de leur valeur, avaient à acquitter en Égypte des droits très lourds. Enfin on estimait que pour les épices délicates les risques de détérioration étaient moindres avec le transport par voie de terre que pour le transport par voie de mer<sup>2</sup>.

Mais la possession de tous ces avantages naturels ne suffisaient pas pour transformer la Nouvelle Arménie en une grande place d'échange. Il fallait encore attirer en Nouvelle Arménie les marchands de l'Occident, faciliter leur séjour et leur activité au lieu de l'entraver. Léon II ne faillit pas à cette tâche. En 1201,

(1) HEYD, I, p. 367.

(2) HEYD, II, p. 78.



il reçut le premier ambassadeur de Gênes, Ogerio de Pallo, et conclut un traité par lequel il accordait aux citoyens de Gênes tous les droits susceptibles de les attirer dans le pays pour y exercer leurs activités commerciales. Ainsi tous les citoyens de Gênes recevaient l'exemption des droits de douane (ceux-ci étaient en moyenne de 4 % à l'entrée et à la sortie), de péage et autres impôts sur toute l'étendue de la Nouvelle Arménie. Le roi mit également à la disposition des Génois des terrains à Sis, à Mamistra, à Tarse pour qu'ils y bâtissent la résidence de leur représentation permanente, des entrepôts, des tribunaux, des maisons communes, des églises. Il leur céda également des églises déjà existantes à Mamistra et à Tarse. Enfin les ambassadeurs de Gênes se voyaient accorder le droit de juridiction sur tous leurs compatriotes établis en Nouvelle Arménie<sup>1</sup>.

Six mois plus tard Léon II recevait l'ambassadeur de Venise, Jacopo Badoaro, envoyé avec pleins pouvoirs par le doge Enrico Dandolo. L'ambassadeur obtint des concessions analogues à celles faites aux Génois. Le nombre des établissements que les Vénitiens avaient le droit de bâtir était toutefois moins considérable que celui prévu pour les Génois. C'était inévitable car, comme l'écrit Heyd, si les Européens en général étaient autorisés à compter sur un bon accueil de la part de Léon II, les Génois y avaient droit avant tous les autres, car ils avaient secondé de tout leur pouvoir les ambassadeurs arméniens en Occident (probablement à l'occasion des négociations nouées avec l'empereur et avec le pape)<sup>2</sup>.

Plus tard, avec l'accroissement continu de l'importance économique de la Nouvelle Arménie, des marchands d'autres pays y établirent des comptoirs d'achat et de vente. Ce furent des maisons de Florence (dont la célèbre maison de banque et de commerce Bardi), des Pisans, des marchands du Midi de la France (particulièrement de Montpellier) ainsi que des Catalans.

Sans obtenir des conditions aussi favorables que les Génois et les Vénitiens, qui jouissaient, comme nous l'avons dit, de l'exemption des droits de douane, ces autres commerçants obtinrent eux aussi des privilèges (qui se traduisirent, dans la plupart des cas, par l'abaissement des droits de douane de 4 à 2 %).

« En général, écrit Heyd, les rois d'Arménie secondèrent de tout leur pouvoir les progrès du commerce. Ils aimaient à voir les nations occidentales se disputer une place dans leurs États ; il ne leur suffisait pas d'être assurés des sympathies générales de la chrétienté ; il était bon que ce sentiment fût corroboré par un

(1) HEYD, I, p. 369.

(2) HEYD, I, p. 369.



intérêt matériel, car, sans l'assistance efficace des puissances maritimes d'Occident, cernés de toutes parts par les Musulmans, surtout après la chute des États des Croisés, ils eussent été hors d'état de résister à leurs ennemis ».

En effet, à partir de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, à la suite de la destruction des États des Croisés sous les coups des Musulmans, la Nouvelle Arménie devint la seule tête de pont de l'Occident sur le continent asiatique. Cette situation en fit la dernière base du commerce entre l'Occident et l'Orient. La majorité des échanges se concentra désormais en Nouvelle Arménie qui devint alors, suivant le mot d'Heyd « le véritable vestibule de l'Asie Centrale ». Ceci, d'autant plus, que l'accès des ports sarrasins (musulmans) fut prohibé par le Saint-Siège aux marchands de l'Occident sous les peines les plus sévères. Les marchands qui redoutaient les foudres du Saint-Siège allaient désormais en Nouvelle Arménie<sup>1</sup>.

Le port de Lajazzo connut en particulier un énorme développement. Aboulféda parle ainsi de Lajazzo comme d'un port célèbre, comme d'un rendez-vous auquel accourent les marchands par terre et par mer. Au temps de Marco Polo, Lajazzo était le point de départ ordinaire des marchands et autres voyageurs occidentaux qui se proposaient de pénétrer dans l'intérieur du continent asiatique. C'était aussi le port où ils venaient se rembarquer au retour. C'est à Lajazzo que Marco Polo débarqua en 1271 pour entreprendre en compagnie de ses frères un de ses grands voyages. Il nous dit que ce port était un marché de premier ordre et qu'on y trouvait « toutes les espèces possibles d'épices, de soieries, de brocarts d'or et d'autres marchandises qu'on y apportait de l'intérieur de l'Asie » et que les marchands de Gênes, de Venise et de tous les pays y venaient livrer les produits de l'Occident et les échanger contre ceux de l'Orient<sup>2</sup>.

La Nouvelle Arménie devint ainsi le plus grand entrepôt commercial de tout l'Orient. Les marchands de l'Occident venaient y acheter les épices, les parfums, les colorants, les soieries, les mousselines, les tapis, les cotonnades, les perles, les porcelaines.

Ils livraient en échange de l'or, de l'argent, des métaux, des armes, des lainages et des draperies produites par l'industrie lainière (particulièrement celle des Flandres, cette Ruhr textile du Moyen Age, et de Toscane).

On assista enfin, pour la première fois dans l'histoire, à la création d'une flotte arménienne dont les unités assuraient la liaison entre le Levant et l'Italie. Ainsi Alichan a trouvé dans les décisions du

(1) HEYD, II, p. 80.

(2) *Le livre de Marco Polo*, édition Panthier, Paris, 1865, tome I<sup>er</sup>, p. 15, 18, 34.



Sénat de Venise et dans d'autres documents de nombreuses mentions de cette flotte et de ses unités<sup>1</sup>.

Mais, dès le début du xiv<sup>e</sup> siècle, la situation du royaume de la Nouvelle Arménie, ayant à faire face seul aux assauts des Sultans d'Égypte, devint plus difficile. Ces derniers voulaient détruire la prospérité de Lajazzo pour attirer en Égypte le commerce de l'Occident. Ils attaquèrent le royaume à plusieurs reprises ainsi que nous l'avons vu et lui imposèrent déjà par le traité de 1285 un tribut d'un million de dirhams, puis, plus tard, par le traité de 1323, exigèrent la moitié des revenus des douanes et des salines de Lajazzo et de Portella. Pour faire face à ces énormes tributs et pour assurer malgré cette perte de revenus, les besoins de l'État, les rois de la Nouvelle Arménie furent obligés de se procurer de nouvelles ressources. Ils s'abstinrent de toucher aux traités qui abaissaient ou supprimaient, au bénéfice des marchands de l'Occident, les droits de douane (d'entrée et de sortie), mais ils créèrent de nouveaux impôts (taxes d'ancrage dans les ports, taxes de péage sur les routes, taxes de passage de cours d'eau, taxes de marchés)<sup>2</sup>.

Pendant les guerres contre les Sultans d'Égypte le port de Lajazzo fut trois fois pris et pillé et tomba finalement dans leurs mains en 1347. Sa ruine fut ainsi définitivement consacrée trente ans avant la disparition du royaume lui-même.

### *Aspects sociaux*

La société du royaume de la Nouvelle Arménie se composait de cinq classes distinctes :

Tout en haut, immédiatement au-dessous du roi, il y avait la haute noblesse composée des grands barons descendants pour la plupart de la noblesse arménienne qui avait accompagné Rouben en Cilicie et pris part à la conquête du pays. Cette haute noblesse comprenait les grands vassaux qui relevaient directement de la couronne. Elle se composait des barons maîtres des principales forteresses et investis des hautes charges de la cour, des évêques et de tous ceux dont le roi était le seigneur, le suzerain direct.

Au-dessous de cette grande noblesse se trouvaient les barons de second ordre, les chevaliers, les officiers attachés à la personne du roi, les abbés des monastères et en général tous ceux qui relevaient du roi non directement mais par personne interposée. Ces nobles

(1) ALISHAN, *Haï Vénét*, Venise, 1896. Voir aussi F. MACLER, *La Flotte arménienne*, dans *Nouvelle Mosaïque Orientale*, Paris, 1923.

(2) HEYD, II, p. 89.



de la deuxième catégorie avaient tous un suzerain qui était un grand noble lui-même vassal du roi. Mais ils jouissaient des droits de seigneurie et de justice, qui étaient le grand privilège de la noblesse en général.

Une autre catégorie de la population était représentée par la bourgeoisie des villes. Celle-ci ne se composait du reste qu'en partie d'Arméniens, car les Italiens et les Grecs formaient un élément important de cette classe.

Parmi les éléments vivant de l'agriculture, les paysans arméniens avaient une position à part. Quoique l'essence même du régime féodal était le partage des hommes et des terres entre les possesseurs de fiefs (les nobles) et la transformation des paysans en serfs, une exception très importante avait été faite en faveur des paysans arméniens. Il ne faut pas oublier en effet que l'occupation de la Cilicie par les Arméniens avait un caractère de conquête, de colonisation et était relativement récente. A titre de représentants du peuple conquérant, les paysans arméniens, rapporte Willebrand d'Oldenbourg, n'avaient pas été réduits au statut de serfs, mais étaient plutôt des hommes libres auxquels on avait donné des terres à cens. Ils se trouvaient dans une condition que l'on peut assimiler à celle de colons<sup>1</sup>.

Enfin les anciens habitants que les Arméniens avaient trouvés dans le pays, c'est-à-dire à la campagne, lors de la conquête de la Cilicie étaient attachés à la glèbe et constituaient une population de serfs ou de sujets.

#### *Aspects culturels*

Au point de vue culturel l'histoire de la Nouvelle Arménie est comme pénétrée de l'influence que l'esprit occidental, particulièrement l'esprit latin, a exercée sur le peuple arménien pendant toute cette période.

Les Croisades, en mettant le peuple arménien en contact continu et intime avec l'Europe, ont ouvert des voies nouvelles et plus larges à l'esprit arménien. C'est ainsi que le français devint, à côté de l'arménien, la langue employée à la cour et par la noblesse. De même à la chancellerie du royaume, le latin et le français prirent, à côté de l'arménien, un caractère officiel, alors que la langue italienne dominait dans le monde du commerce.

Cette période fut également marquée par une littérature d'un grand intérêt. Elle est considérée comme l'âge d'argent de la

(1) V. LANGLOIS, *Essai historique sur la Constitution sociale et politique de l'Arménie sous les Rouvéniens*, Saint-Petersbourg, 1860.



littérature arménienne, l'âge d'or étant représenté par les grandes œuvres du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Comme par le passé ce fut dans le domaine de l'histoire qu'excellèrent les écrivains arméniens, dont plusieurs appartenaient aux classes les plus élevées. On compte ainsi parmi eux, outre des princes de l'église, un connétable du royaume, Sempad, et le neveu du roi Héthoum.

Citons parmi ces œuvres les célèbres élégies des Catholicos Nerses Schnorhali (le Gracieux) et Grégoire Dgha (neveu et successeur de Nerses Schnorhali). La première est consacrée à la prise d'Édesse, la seconde à celle de Jérusalem.

Parmi les autres œuvres il faut mentionner l'Histoire de Mathieu d'Édesse (couvrant la période allant de 952 à 1136), celle de Michel Grégoire, l'Histoire de la dynastie roubénienne écrite par Vahram Rabouni, secrétaire du roi Léon III, la chronique (allant de 952 à 1274) laissée par le connétable Sempad.

Il faut ajouter à cette liste nombre d'ouvrages de théologie (comme les Oraisons et Commentaires sur la liturgie de Nerses de Lambron, évêque de Tarse), de médecine, de philologie, etc.

Parmi toutes ces œuvres ce sont incontestablement celles des historiens et des chroniqueurs arméniens de l'époque qui ont la plus grande importance, car leur ensemble représente une contribution capitale à l'histoire des Croisades dont elles permettent d'éclaircir bien des points et de fixer nombre de détails<sup>1</sup>.

Les rois de la dynastie roubénienne ont également laissé une belle collection de monnaies médiévales.

Il convient enfin de rappeler le rôle qu'ont joué les architectes et les ouvriers arméniens, héritiers de la tradition d'un peuple qui excella toujours dans le domaine de la construction, dans l'édification des chefs-d'œuvre de l'architecture militaire que les Croisés ont laissés au Levant.

Il semble du reste que ce contact des Arméniens avec les Croisés a été une des voies par lesquelles l'architecture arménienne a apporté sa contribution à l'admirable floraison de l'architecture occidentale à partir du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. C'est à cela que Henri Focillon a fait allusion dans les lignes suivantes : « Une Arménie nouvelle fuyant son berceau avait été fondée par des émigrés à la fin du <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle. Les rapports de ces seigneurs du Taurus et barons de Cilicie avec les Croisés forment un important chapitre de l'histoire de l'Orient latin. Ils évoquent bien des possibilités d'échange. A la fin du <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle les Arméniens pratiquaient avec sûreté et d'une

(1) Voir E. DULAURIER, *Historiens des Croisades*, tome I<sup>er</sup>, *Documents arméniens*, Paris, 1869; et C. KOHLER, *Histoire des Croisades*, tome II, *Documents arméniens*, Paris, 1906.



façon systématique des procédés de structures qui n'apparaissent ailleurs qu'à titre d'expédient. Dès cette époque les Francs ont pu les connaître<sup>1</sup> ».

On peut dire, en conclusion, que pendant ces trois siècles de son histoire, marqués par l'existence du royaume de la Nouvelle Arménie, le peuple arménien a continué à bien des égards, à assumer ce rôle de médiation civilisatrice entre l'Occident et l'Orient qui fut le sien à travers les âges.

### *La portée historique de la Nouvelle Arménie*

En terminant l'histoire de la Nouvelle Arménie il sied de rappeler quelle fut la mission, le rôle joué par ce vaillant petit royaume, soit dans l'histoire générale du monde, soit dans l'histoire du peuple arménien.

Du point de vue de l'histoire générale un caractère essentiel du rôle de la Nouvelle Arménie a été relevé par l'historien Clemens Klein dans son histoire des Croisades. « Ces branches de l'épopée des Croisades que représentaient les royaumes de la Nouvelle Arménie et de Chypre, si elles se sont façonnées à l'exemple des États des Croisés, leur ont survécu pendant plus d'un siècle. A un degré plus marqué que les Croisades elles-mêmes elles ont assuré et prolongé ce contact de la civilisation orientale, représentée par la culture de Byzance, avec l'Europe occidentale, qui a été un des stimulants de la Renaissance humaniste de l'Occident<sup>2</sup> ».

Quant à sa portée et à sa signification dans l'histoire du peuple arménien lui-même, elle n'est pas moins grande, car elle a mis l'Arménie en relation et en contact avec le monde occidental dont elle est devenue l'alliée et le disciple. Les Croisés, écrit F. Macler, étaient en relations multiples avec la Nouvelle Arménie. Ils utilisaient ses routes, empruntaient ses troupes, recevaient ses ambassades, combattaient ses ennemis, établissaient des États féodaux à ses portes, épousaient des Arméniennes<sup>3</sup>. C'est grâce à leur influence que la Nouvelle Arménie est devenue un véritable État européen, se rapprochant de l'Église de Rome, envoyant ses représentants dans les principales cours de la Chrétienté.

Cette époque fut pour le peuple arménien un magnifique enseignement, car elle représente pour lui un contact, une liaison

(1) Préface de l'ouvrage de BALTRUSAITIS, *Études sur l'Art médiéval en Géorgie et en Arménie*, Paris, 1929, p. x.

(2) C. KLEIN, *Die Kreuzzüge*; HELMOTT, *Weltgeschichte*, Leipzig, 1920, volume II, p. 533.

(3) Presque toutes les reines du royaume latin de Jérusalem furent des Arméniennes.



étroite, avec cet Occident médiéval que ni les peuples de l'Orient, ni ceux des Balkans n'ont vraiment connu.

Au point de vue politique et culturel la Nouvelle Arménie fut à l'école de cet Occident du XII<sup>e</sup> siècle, la période la plus féconde du Moyen Age, celle où naquirent à la fois toutes les créations les plus originales du monde médiéval, la chevalerie, la courtoisie, la galanterie, celle où l'on assista à une résurrection du droit et à une renaissance de l'enseignement.

On sait quelle part capitale la France prit à ces créations. Si l'on ajoute que les Croisades furent avant tout l'œuvre de la France, puisque c'est un pape français, Urbain II, qui prêcha et des chefs français qui conduisirent la première Croisade et que c'est de France que vinrent pendant ces deux siècles la majorité des Croisés<sup>1</sup>, on comprendra que c'est de cette époque que datent les liens qui unissent l'Arménie avec la France.

« Gesta Dei per Francos », les actes de Dieu par les Francs, cette expression de Guilbert de Nogent donne bien son caractère dominant à cette grande entreprise. C'est du reste depuis cette époque que le nom de Francs est devenu en Orient, jusqu'au siècle dernier, le nom commun de tous les Occidentaux.

L'histoire de la Nouvelle Arménie marque également une période de collaboration entre le Vatican et les Arméniens. Faisant preuve, en l'occurrence, d'un sens politique étendu, le Vatican fit tout ce qui fut en son pouvoir pour renforcer la Nouvelle Arménie.

L'histoire de la Nouvelle Arménie est en fait liée aux noms de certains papes, comme Célestin II et Innocent II, qui se firent les auxiliaires du roi Léon II, l'introduisirent auprès des cours d'Occident et le soutinrent par tous leurs moyens.

Léon II, dont toute l'action visait à lier étroitement le peuple arménien à l'Occident, essaya même de réaliser, selon le vœu le plus ardent des papes, l'union de l'Église arménienne avec l'Église catholique. Mais il se heurta là, et il en fut de même pour ses successeurs, au farouche attachement du clergé et du peuple arménien à leur ancienne Église et à leurs traditions.

L'histoire de la Nouvelle Arménie marque aussi le premier contact des Arméniens avec les Allemands, si l'on fait abstraction de la présence de contingents arméniens dans les armées romaines qui combattirent contre les Germains.

Nous avons déjà relaté le rôle que Frédéric Barberousse avait réservé à la Nouvelle Arménie dans son grand projet de reconstitution de l'Empire romain. Lorsque son fils, l'Empereur Henri VI,

(1) On a du reste donné le nom de « Nouvelle France » à cet Empire qui s'étendit un temps de la Grèce au Levant en passant par Rhodes et Chypre.



décerna, par fidélité à la mémoire de son père, la couronne royale à Léon II, l'Empereur d'Allemagne devint le suzerain du royaume de la Nouvelle Arménie. Ces rapports entre la Nouvelle Arménie et l'Empire furent rendus encore plus étroits par les multiples relations qui existèrent entre la Nouvelle Arménie et les chevaliers de l'Ordre Teutonique qui furent ses alliés.

Enfin du point de vue économique le contact direct et étroit de la Nouvelle Arménie avec cette Italie des derniers siècles du Moyen Age où s'élaboraient déjà toutes les institutions et les techniques telles que la banque, la lettre de change, l'escompte, la commandite, le consulat, la comptabilité, qui ont depuis dominé la vie commerciale de tous les peuples, a constitué un enseignement précieux qui explique le rôle que les Arméniens ont plus tard joué dans la vie économique de l'Orient.

On peut dire, en conclusion, que l'épopée de la Nouvelle Arménie a eu une importance considérable, car c'est grâce à elle, grâce à cette union de l'Arménie avec l'Occident, que le peuple arménien a connu ce qui a, par exemple, manqué à Byzance et aux peuples formés à son image, un véritable contact avec le Moyen Age occidental, c'est-à-dire le moyen âge de la chevalerie, de la courtoisie, celui des troubadours, des trouvères, des scolastiques et des légistes de l'Occident.

---



## CHAPITRE X

### L'ARMÉNIE SOUS LA DOMINATION TOURANIENNE

---

Prenez une carte, examinez notre situation géographique et souvenez-vous que nous avons tenu.

T. MASARYK.

#### *L'invasion des Turcs Seldjocides*

Nous avons déjà indiqué dans quelles circonstances les Touraniens sont apparus dans l'histoire du Moyen-Orient.

A la fin du x<sup>e</sup> siècle, les premiers représentants de ces peuples nomades, excellents cavaliers et bons soldats, apparurent aux portes de l'Arménie sous les traits des Turcs Seldjocides.

Au début du xi<sup>e</sup> siècle, leur migration prit un caractère plus massif. En 1040, après la bataille de Merv, les Turcs Seldjocides furent les maîtres de l'Iran. Plus à l'ouest, l'Arménie empêcha pendant des années leurs infiltrations, puis contint leurs assauts. Particulièrement pendant les premières décades du xi<sup>e</sup> siècle le royaume arménien des Bagratides repoussa attaque sur attaque. Mais lorsque l'insensée politique de Byzance eut supprimé, par l'annexion de l'Arménie, ce rempart de l'Europe et détourné des Grecs, par les persécutions religieuses, les sympathies des Arméniens, l'inévitable se produisit. L'armée de Byzance se montra incapable de se substituer aux forces arméniennes et en 1064 les Turcs Seldjocides parvinrent à submerger l'Arménie et à s'emparer d'Ani. En 1071 eut lieu à Manzikert (Melazquert) une bataille décisive où les Turcs Seldjocides, commandés par le Sultan Alp Arslan, anéantirent l'armée byzantine commandée par l'Empereur byzantin Romanos IV<sup>1</sup> (Romain Diogène).

Cette bataille est une des plus importantes de l'histoire. En fait, elle dépasse par ses conséquences la prise de Constantinople par

(1) Voir pour une étude détaillée de la bataille de Manzikert, C. OMAN, *History of the Art of War in the Middle Ages*, Londres, 1898, p. 218-220.



les Turcs Ottomans, quatre siècles plus tard, et on peut s'étonner avec l'historien américain W. S. Davis qu'on ne lui réserve pas une place plus importante dans les manuels d'histoire.

Après cette bataille l'Asie Mineure grecque, une des plus riches régions du monde depuis l'Antiquité, celle sur laquelle s'appuyait la véritable force de Byzance, la source de sa prospérité et de ses armées, fut perdue, et en l'espace de quelques décades ce pays fut anéanti.

Après leur victoire à Manzikert, les Turcs Seldjocides pénétrèrent en Asie Mineure jusqu'à Césarée. Sous le fils et successeur d'Alp Arslan, Melik Shah (un souverain généreux sous lequel les Arméniens eurent quelques années de répit), le centre de leur puissance resta encore en Iran, mais un général de Melik Shah, Soleiman, acheva la conquête de l'Asie Mineure et ses fils y fondèrent un État turc seldjocide dont la capitale était Ikonium (Konieh).

Cette occupation de l'Asie Mineure grecque se fit pour ainsi dire sans combat. En effet, les populations de l'Empire byzantin n'avaient pas les mêmes traditions que celles de l'Arménie. A Byzance la guerre était le fait d'une armée professionnelle. Une fois celle-ci détruite il ne fallait pas compter sur les populations, pourtant éminemment guerrières, de l'Asie Mineure, pour se substituer à elle<sup>1</sup>.

C'est ce qui explique l'extrême rapidité de cette occupation de l'Asie Mineure par les Turcs Seldjocides. Ainsi les chroniqueurs byzantins passent d'un bond de la bataille de Manzikert à la domination turque sur la plus grande partie de l'Asie Mineure. A une page les Turcs Seldjocides combattent encore en Arménie, à la page suivante ils sont presque aux portes de Constantinople.

Pendant plus de deux siècles ces populations turques restèrent essentiellement nomades et ce n'est qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle qu'elles s'établirent véritablement dans les villes et sur la terre<sup>2</sup>. En fait, la population turque actuelle représente le produit d'une fusion entre les envahisseurs touraniens et la population autochtone de l'Asie Mineure dont la majorité perdit avec le temps sa langue grecque et sa religion chrétienne.

(1) W. RAMSAY, *The intermixture of races in Asia Minor*. Proceedings of the British Academy, 1916.

(2) A. WÄCHTER, *Der Verfall des Griechentums in Kleinasien im XIV Jahrhundert*, Leipzig, 1902.



*Les invasions mongoles*

L'Arménie resta jusqu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle sous le joug des Turcs Seldjoucides. Elle connut toutefois une période de répit à la fin du XII<sup>e</sup> siècle lorsque les rois bagratides de Géorgie parvinrent, en repoussant les Turcs Seldjoucides, à occuper une partie de l'Arménie, y compris Ani et Kars.

Mais elle eut bientôt à subir les horreurs d'une nouvelle invasion touranienne, celle des Mongols sous Gengis (Tchinguiz) Khan, celui qu'on a appelé l'Empereur du genre humain. Il vécut de 1154 à 1227 et établit un grand empire qu'un historien a appelé « l'Empire de la Désolation » et qui s'étendit de Péking à Erzeroum, englobant la Mongolie, la Chine du Nord, le Turkestan, la Russie du Sud, le Caucase, l'Iran, l'Arménie, en fait le plus grand empire d'un seul tenant que l'histoire ait connu. La quantité de destructions et d'atrocités qu'il accomplit, le nombre d'êtres humains qu'il a massacrés, sont incommensurables. Rien qu'en Chine du Nord il a tué, suivant un historien chinois, 18 millions d'êtres humains. C'est lui qui a donné le coup de grâce à ce qui restait de la civilisation que l'Iran avait édifiée dans le Turkestan occidental. Boukhara fut réduite en cendres Samarcande rasée au sol.

Après sa mort son petit-fils, Houlagou, poussa jusqu'en Mésopotamie, détruisit Bagdad, saccagea le pays, tuant 1.600.000 êtres humains, puis s'empara d'Alep et de Damas et ne fut repoussé qu'en Palestine par les Sultans d'Égypte, les successeurs du grand Saladin, dans une bataille décisive à Ain Jalut (1260). Puis l'empire de Gengis Khan se démembra et les efforts des Mongols se portèrent surtout sur l'Asie Centrale et l'Extrême Orient. Mais l'Arménie resta au XIV<sup>e</sup> siècle sous la domination des Touraniens (Turcs Seldjoucides ou Mongols, suivant les périodes). Au début du XV<sup>e</sup> siècle, les Mongols réapparurent en force avec Tamerlan (ou Timour Lenk, c'est-à-dire Timour le boiteux). Ils n'étaient plus païens comme au temps de Gengis Khan, mais s'étaient convertis entre-temps à l'Islamisme.

Tamerlan était un aventurier qui s'était rendu maître du Turkestan et de l'Iran du Nord et qui avait sa capitale à Samarcande. Il conquiert le reste de l'Iran, puis une partie de la Russie et de la Sibérie, marquant sa marche d'atrocités sans nombre, comme cette pyramide de 70.000 crânes humains qu'il fit ériger à Ispahan.

En 1400, il pénétra en Arménie et en Asie Mineure tuant et saccageant tout sur son passage. Après s'être emparé de Sivas il en tua tous les défenseurs (Turcs comme Arméniens). La garnison fut enterrée vivante. Les enfants en bas âge furent rassemblés



et piétinés par les chevaux. A Van, Tamerlan obligea la garnison à sauter dans le vide du haut de la citadelle. Le Sultan des Turcs Ottomans, Bayazid, se porta à la rencontre de Tamerlan. Cette bataille se déroula à Angora (1402) et se termina par l'écrasement de l'armée turque. Bayazid fait prisonnier fut promené par Tamerlan à sa suite, placé dans une cage de fer, et mourut bientôt de honte et d'humiliation.

Tamerlan et ses Mongols s'emparèrent de Smyrne, de Brousse et de Nicée, mais ils ne purent passer les détroits pour attaquer Byzance. Puis Tamerlan retourna en Asie Centrale et mourut en chemin, de maladie, en 1405, avant d'avoir pu réaliser ses nouveaux projets qui consistaient en de nouveaux bains de sang à infliger à la Chine et au Proche Orient.

L'Arménie connut ainsi le flux et le reflux de toutes les migrations touraniennes et se trouva, du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, sous le joug soit des Turcs Seldjocides soit des Mongols. Au XII<sup>e</sup> siècle elle était aux mains des Turcs Seldjocides qui établirent à Akhlat un gouvernement réuni de l'Arménie et du Kurdistan. C'est à un chef kurde, un cousin du grand Saladin nommé Shah-i-Armen (roi d'Arménie) que les Turcs Seldjocides confièrent le gouvernement de l'Arménie. A partir de 1240 l'Arménie passa entre les mains des Mongols, mais continua à être sans cesse traversée par de nouvelles tribus touraniennes qui émigraient vers l'Asie Mineure.

Enfin au XV<sup>e</sup> siècle, après la mort de Tamerlan, l'Arménie passa sous la domination des Turcomans, un autre peuple touranien qui était arrivé du Turkestan et s'était établi en Iran, en Arménie et au Kurdistan. Les deux principales tribus de ce peuple étaient les Moutons-Noirs et les Moutons-Blancs. Ils établirent le siège de leur domination à Diarbékir.

Les conséquences de ces invasions et de ces dominations touraniennes sur l'Arménie furent immenses de portée. On peut dire que c'est ce flot, s'étendant et se renouvelant sans cesse, qui a coupé le fil des destinées de l'Arménie. Ces invasions ont détruit la brillante civilisation qui était celle de l'Arménie et qui allait atteindre son apogée dans le royaume arménien des Bagratides. Elles entraînent une destruction énorme de population et de richesse et causèrent un affaiblissement du pays qui le paralysa pendant des siècles.

### *La première grande migration arménienne*

La chute d'Ani, la conquête de l'Arménie par les Turcs Seldjocides au XI<sup>e</sup> siècle, puis l'invasion mongole du XIII<sup>e</sup> siècle causèrent



la première grande migration arménienne. Certes, il y avait déjà eu auparavant des migrations, mais elles étaient de peu d'importance relativement à celle-ci. Déjà les Empereurs byzantins avaient installé des colons arméniens sur les marches de l'Empire pour utiliser ce peuple guerrier contre leurs ennemis (en Thrace et en Macédoine contre les Slaves, en Asie Mineure contre les Arabes).

Une deuxième migration plus importante, parce qu'elle avait contribué à affaiblir la force de résistance de l'Arménie, fut celle du prince arménien Artzrouni quand au début du XI<sup>e</sup> siècle, las de lutter contre les Turcs Seldjoucides, il céda sa province, le Vaspourakan (région de Van), à Byzance en échange de la permission de s'installer, avec une partie de ses sujets, dans la région de Sivas.

Mais ce n'est qu'après l'occupation définitive du pays par les Touraniens et au moment des invasions mongoles (XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles) que l'on assista à des départs en plus grand nombre.

Nous avons déjà vu qu'une partie de la population arménienne, résolue de ne pas se soumettre à la domination étrangère, s'était dirigée, les armes à la main, luttant pas à pas, sous la direction de ses nobles, dans les montagnes de Cilicie où elle créa un nouvel État arménien, la Nouvelle Arménie, qui devait préserver son indépendance pendant trois siècles. Ce fut l'épopée de la Nouvelle Arménie, que nous avons déjà décrite dans le chapitre précédent.

D'autres Arméniens, au nombre d'environ 200.000, se dirigèrent vers la Crimée et la Moldavie. Au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles, lorsque les Tatares occupèrent la Crimée une partie de ces Arméniens, au nombre d'environ 50.000 s'établirent en Pologne, particulièrement à Lemberg (Léopold). Ils reçurent un excellent accueil de la part des rois de Pologne qui comptaient utiliser leur esprit de travail. Au XIV<sup>e</sup> siècle le roi de Pologne Casimir III accorda aux Arméniens la création d'un conseil national de douze juges dans chacune des villes où ils s'étaient établis.

Avec le temps les Arméniens de Pologne s'assimilèrent graduellement, par des mariages, à la population polonaise. Les services rendus par les Arméniens de Pologne à leur patrie d'adoption sont évoqués dans les paragraphes consacrés aux aspects militaires et économiques de cette période.

Quant aux Arméniens de Moldavie arrivés dans le pays aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, ils y restèrent jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Lorsqu'en 1675 les Turcs envahirent la Moldavie la majorité d'entre eux, au nombre d'environ 25.000, passèrent en Transylvanie et en Hongrie.

En Transylvanie les Arméniens fondèrent des villes comme Elisabethstadt et Armenierstadt. L'Empereur Charles VI leur



accorda au XVIII<sup>e</sup> siècle des privilèges importants, ces deux villes devenant des villes libres de la couronne.

Enfin, la Crimée, qui fut un temps surnommée « Armenia Maritima », resta jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle un centre arménien important.

### *Les Turcs Ottomans et la création de l'Empire Ottoman*

Les Turcs Ottomans étaient à l'origine une petite tribu touranienne entre tant d'autres qui, sous l'effet des invasions mongoles du XIII<sup>e</sup> siècle, fut obligée de quitter son pays d'origine, le Turkestan, et d'émigrer en Asie Mineure, pays qui était alors dominé par les Turcs Seldjocides.

Ayant porté secours à un sultan seldjocide dans un combat que celui-ci livrait aux Mongols, le chef des Turcs Ottomans Ertoghrl (à ne pas confondre avec le chef des Turcs Seldjocides au XI<sup>e</sup> siècle) reçut la permission de s'installer avec sa tribu dans la région actuelle d'Eski Chehir.

Les Turcs Ottomans, qui se révélèrent bientôt comme les plus remarquables de tous les peuples touraniens par leur énergie et leur esprit de discipline, ainsi que par certaines qualités d'organisation, allaient en moins de deux siècles fonder un grand empire. Ils n'y parvinrent toutefois que parce qu'ils furent extraordinairement servis par les circonstances. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'Empire des Turcs Seldjocides, qui dominait toute l'Asie Mineure, se décomposa en un nombre de petits États touraniens, ce qui facilita singulièrement la tâche des Turcs Ottomans. D'autre part, l'Empire byzantin était en pleine décadence. Déchiré par ses luttes intérieures, affaibli par la prise de Constantinople par les Croisés, il n'avait même pas su faire au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècles le faible effort qui aurait suffi pour chasser d'Asie Mineure les Turcs Seldjocides.

Le fils et successeur d'Ertoghrl, Osman I le Ghazi, profitant de la faiblesse de Byzance, élargit, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, le domaine des Turcs Ottomans aux dépens de ce qui restait des possessions de Byzance en Asie Mineure.

Son successeur, Orchan I, s'empara de Brousse qui devint la capitale des Turcs Ottomans, puis de Nicée et de Nicomédie. Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle Byzance avait ainsi perdu ses dernières possessions en Asie Mineure. Mais l'État des Turcs Ottomans restait un petit État qui n'englobait que la région de Brousse, Nicée, Ismidt et Eski Chehir. Le reste de l'Asie Mineure était aux mains d'autres petits États ayant à leur tête des émirs seldjocides indépendants.



Ce fut l'inconscience des Grecs qui prépara le chemin à l'expansion des Ottomans. Déchirée par les luttes intestines, en guerre avec les peuples slaves des Balkans, Byzance appela à son aide les Turcs Ottomans. Ceux-ci une fois en Europe occupèrent la presqu'île de Gallipoli qu'ils gardèrent en leur possession.

Sous Mourad I et Bayazid I (fin du xiv<sup>e</sup> siècle) les Turcs Ottomans s'emparèrent d'Andrinople dans une guerre contre les Grecs et y transférèrent leur capitale, puis écrasèrent séparément les peuples slaves des Balkans (Bulgares et Serbes).

Seule Byzance, dont le territoire était maintenant pratiquement réduit à la ville de Constantinople et à ses abords, continuait à résister.

Au début du xv<sup>e</sup> siècle Bayazid I se préparait à l'attaquer lorsque se produisit la deuxième grande invasion mongole, celle de Tamerlan. Bayazid I se porta avec son armée, ainsi que nous l'avons déjà relaté, à la rencontre de Tamerlan qui venait d'Arménie, tuant tout sur son passage. La bataille entre les deux armées touraniennes, les Turcs Ottomans sous Bayazid et les Mongols sous Tamerlan, eut lieu à Angora (1402) et se termina par la défaite de l'armée turque et la capture de Bayazid I. Tamerlan, ainsi qu'on le sait, se dirigea bientôt vers l'est et mourut en chemin. Son empire se démembra. Le résultat de son aventure fut toutefois de retarder de cinquante ans la chute de Constantinople.

Mahomet I et Mourad II, les successeurs de Bayazid I, purent bientôt rétablir l'État ottoman et poursuivre son expansion. Mourad II, après une tentative infructueuse pour s'emparer de Constantinople, écrasa les Hongrois à Varna (1444) puis s'empara de la Bosnie. Toutefois en Albanie les Turcs Ottomans se heurtèrent à une magnifique résistance de la part de ce peuple de montagnards, dirigés par leur grand héros national, Scanderbeg. Élevé à la cour du Sultan Mourad II dans la religion de l'Islam, Scanderbeg retourna dans son pays et à la foi de ses pères. Il se mit à la tête de son peuple et tint pratiquement tête à l'ensemble des forces turques. Les Ottomans ne purent se rendre maîtres de l'Albanie qu'après sa mort, en 1467.

Il ne restait plus au fils et successeur de Mourad II, Mahomet II, qu'à parachever l'œuvre de ses prédécesseurs en s'emparant de Constantinople. C'est ce qu'il fit le 29 mai 1453, après avoir réuni une armée de 200.000 hommes, et à la suite d'un siège mémorable de deux mois, où le dernier empereur byzantin, Constantin XI, et la petite armée byzantine de 10.000 hommes, abandonnés à leurs propres ressources, sauvèrent du moins l'honneur par leur héroïque résistance.

C'est ainsi que les Turcs purent établir leur Empire et soustraire à l'Europe pendant des siècles tout le Sud-Est du continent qu'ils



ont ainsi isolé de l'Occident et de sa civilisation, avec des effets qui sont encore visibles jusqu'à nos jours. Jusqu'en 1453 Byzance avait été un boulevard de l'Europe face à l'Asie. A partir de cette date elle devint un poste avancé de l'Asie établi en Europe<sup>1</sup>.

### *Les Arméniens et les Turcs Ottomans*

Il importe de souligner, soit pour comprendre l'histoire de l'Empire Ottoman, soit pour suivre les relations des Turcs Ottomans avec les Arméniens, qu'à l'heure de la chute de Constantinople et de la fondation de l'Empire Ottoman, la puissance des Turcs Ottomans, les plus étendues et les plus importantes de leurs possessions, se trouvaient en Europe, dans les Balkans, et non en Asie Mineure où ils n'étaient maîtres que d'un territoire réduit, dans la partie nord-ouest de la péninsule. La plus grande partie de l'Asie Mineure était encore aux mains d'autres États ou peuples touraniens (les Turcs Seldjocides, les Turcomans, etc.).

On croit généralement que ce n'est qu'une fois maîtres de l'Asie Mineure que les Turcs Ottomans se sont emparés des Balkans, alors qu'en réalité c'est le contraire qui s'est produit. Ce n'est qu'une fois maîtres des Balkans que les Turcs Ottomans se sont emparés de l'ensemble de l'Asie Mineure puis de l'Arménie et des pays arabes.

Les Turcs Ottomans ne firent que traverser l'Arménie au XIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque où ils ne représentaient qu'une petite tribu touranienne en lutte contre leurs voisins mongols et seldjocides. En fait, les Turcs Ottomans n'entrèrent vraiment en contact avec l'Arménie elle-même qu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire cinquante ans après la prise de Constantinople, lorsqu'ils occupèrent le pays à la suite de leurs guerres contre l'Iran. Mais dans la partie occidentale de l'Asie Mineure où ils étaient cantonnés au XIV<sup>e</sup> siècle, les Turcs Ottomans avaient déjà trouvé quelques colonies arméniennes. Il semble qu'à cette époque où les Turcs Ottomans luttèrent contre les forces supérieures de leurs voisins et frères de race, ils trouvèrent dans ces quelques Arméniens des auxiliaires dont ils apprécièrent les qualités. On trouve très tôt des Arméniens au service des Ottomans, par exemple dans les rangs des Janissaires qui comprenaient à l'origine nombre de volontaires chrétiens. On peut dire que depuis Osman I le Ghazi les Arméniens jouissaient de la confiance des Turcs Ottomans. Les Arméniens voyaient eux-mêmes dans les Turcs Ottomans un peuple touranien qu'ils estimaient supérieur aux autres (par

(1) CROMER, *Political and Literary Essays*, Londres, 1916, III, p. 76.



exemple aux Turcs Seldjoucides, aux Mongols, aux Turcomans) par leur énergie, leur discipline, leur esprit d'organisation. Les Turcs Ottomans de leur côté appelleront longtemps les Arméniens « la nation fidèle » (*milleti sadyka*).

On sait que lorsque Mahomet II s'empara de Constantinople il octroya au chef religieux des Grecs des attributions sociales et civiles. Le patriarche grec de Constantinople se trouva revêtu d'une espèce de juridiction civile sur tous les Grecs, et non seulement sur les Grecs, mais aussi sur tous les chrétiens de religion orthodoxe de la Turquie (Bulgares, Serbes, Roumains) auxquels le Sultan ne reconnut pas des églises distinctes et qu'il plaça sous la domination religieuse et civile de l'Église grecque.

Mais le Sultan Mahomet II le Conquérant voulut aussi opposer à ce patriarche grec, pour contrebalancer sa puissance, un autre élément chrétien, celui qu'il jugeait le plus attaché à ses intérêts, les Arméniens. Il fit venir à Constantinople l'évêque arménien de Brousse, qu'il éleva à la dignité de patriarche, lui donnant de même la juridiction civile sur tous les Arméniens de l'Empire<sup>1</sup>.

Les Turcs placèrent par la suite sous la juridiction du patriarche arménien tous les monophysistes de l'Empire, c'est-à-dire les Jacobites de Syrie, et les Coptes. En fait, ils ne reconnaissaient que deux éléments chrétiens principaux : les Grecs (chargés de conduire et de représenter aussi les Bulgares, les Serbes, les Roumains) et les Arméniens (chargés d'une même tutelle sur les autres chrétiens monophysistes).

Si l'on tient compte du fait qu'à cette époque l'Empire Ottoman n'englobait pas encore l'Arménie, on peut dire que les Turcs Ottomans accordèrent aux Arméniens, soit par calcul politique, soit en reconnaissance des services rendus, une place que leur nombre dans l'Empire ne devait justifier que plus tard, lorsque l'Arménie proprement dite et la Cilicie furent englobées dans ses frontières.

### *La conquête de l'Arménie par les Turcs Ottomans*

La conquête de l'Arménie par les Turcs Ottomans n'eut lieu qu'au xvi<sup>e</sup> siècle. Elle entre dans le cadre de la grande expansion de l'Empire Ottoman qui suivit la prise de Constantinople. Dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle et au cours du xvi<sup>e</sup> siècle les Turcs s'emparèrent graduellement de la Syrie, de la Palestine, de la Mésopotamie, de l'Égypte et, en Europe, de la Hongrie.

Du côté de l'est, c'est-à-dire de l'Arménie, le Sultan Mahomet II s'attaqua, après la prise de Constantinople, à l'État grec de

(1) M. ORMANIAN, *L'Église arménienne*, Paris, 1910, p. 60-61.



Trébizonde qu'il conquiert en 1461. Il détruit et annexe graduellement les petits États indépendants que les Turcs Seldjoucides avaient constitués en Asie Mineure après la désintégration de leur Empire.

A la frontière de l'Arménie Mahomet II se heurta aux Turcomans qui dominaient l'Iran et l'Arménie, et qui menaçaient l'Asie Mineure. Il écrasa l'armée turcomane à Terdshan, sur les bords de l'Euphrate. Ce fut une bataille acharnée, peut-être la plus difficile de toutes celles que Mahomet II eût livrées. Les Turcs Ottomans ne durent leur victoire qu'à la supériorité que leur conférait leur artillerie. La menace turcomane sur l'Asie Mineure fut ainsi écartée et à la mort de Mahomet II l'Empire Ottoman s'étendait jusqu'à la région actuelle d'Erzindjian.

L'Arménie proprement dite était restée, ainsi que l'Iran, aux mains des Turcomans, mais bientôt l'Iran, secouant avec Ismael la domination étrangère, se souleva, écrasa les Turcomans non seulement en Iran mais aussi en Arménie d'où le Shah Ismael chassa les Turcomans en 1472.

Cette domination iranienne sur l'Arménie devait être toutefois de courte durée. Dès le début du xvi<sup>e</sup> siècle les successeurs du Sultan Mahomet II reprirent l'expansion vers l'est, de l'Empire Ottoman. Le Sultan turc Selim I attaqua l'Iran, battit le Shah Ismael et s'empara de la plus grande partie de l'Arménie par la guerre de 1514-1516.

Selim I le Féroce, qui régna de 1512 à 1520, fut en fait le grand conquérant du Moyen Orient, l'homme qui étendit la domination turque sur cette partie du monde. Lorsqu'il monta sur le trône l'Empire Ottoman ne s'étendait à l'est que jusqu'à Erzindjian et Adana. C'est lui qui poussa cette frontière jusqu'à l'Ararat et, au sud, jusqu'à Assouan, annexant ainsi la plus grande partie de l'Arménie, la Syrie et l'Égypte. Il avait de plus, dit-on, des visées sur l'Iran et les Indes. Mais son successeur, Soliman II, qui régna de 1520 à 1566, se tourna surtout contre l'Europe et fit la conquête de la Hongrie. Ce fut toutefois sous le règne de Soliman II que l'Empire Ottoman s'empara de Bagdad et annexe la Mésopotamie (Iraq).

Pendant le même règne l'Empire Ottoman étendit sa suzeraineté sur Alger et Tunis, non par conquête mais à la suite d'un arrangement conclu avec le grand chef de pirates Barberousse (originaire de Mithylène) qui s'était rendu maître de ces régions. Quant au Maroc il resta, ainsi qu'on le sait, toujours indépendant de l'Empire Ottoman.

Cet Empire n'en représentait pas moins une des plus grandes formations que l'histoire ait jamais connues. Déjà successeurs des



Empereurs de Byzance, les Sultans Ottomans étaient aussi devenus les héritiers des khalifes arabes. Désormais étaient réunies sous le même sceptre les deux souverainetés qui s'étaient depuis des siècles disputées le monde oriental.

Dans la direction de l'Iran, l'expansion de l'Empire Ottoman pendant le règne de Soliman II et de son successeur, Mourad III, fut moins marquée. Toutefois en 1585, les Turcs étaient maîtres de l'ensemble de l'Arménie, et même de la Géorgie et de l'Azerbeïdjan persan.

Le Shah de Perse, Abbas I, essaya de reconquérir l'Arménie au début du xvii<sup>e</sup> siècle. La guerre dura de 1602 à 1620. Au début les Iraniens parvinrent à s'emparer de la partie orientale de l'Arménie, mais ils durent bientôt reculer devant le retour offensif des Turcs. Finalement par la paix de 1620 l'Empire Ottoman gardait la majeure partie de l'Arménie, mais laissait à l'Iran les importantes régions d'Érivan, de Nakhitchevan et du Karabagh.

L'Arménie fut ainsi pendant plus d'un siècle le champ de bataille où se rencontrèrent les armées de l'Empire Ottoman et de l'Iran et le pays souffrit énormément des dévastations, réquisitions, vols et pillages qui sont le cortège inévitable de la guerre, surtout en Orient.

Par contre, pendant ces guerres, le fanatisme religieux, si souvent présent en Orient, sembla se détourner d'eux, passagèrement. Les Turcs et les Iraniens appartenaient en effet à deux branches distinctes de la religion musulmane, les Turcs appartenant au rite sunnite alors que les Iraniens appartiennent au rite shiite. Les haines religieuses semblèrent, pour un temps, se concentrer sur les deux rites opposés de la religion musulmane, et les adversaires brûlaient les mosquées du parti ennemi plutôt que les églises arméniennes<sup>1</sup>.

#### *L'Arménie sous la domination des Turcs Ottomans*

A partir du xvi<sup>e</sup> siècle la plus grande partie de l'Arménie fut annexée à l'Empire Ottoman, c'est-à-dire se trouva sous la domination des Turcs Ottomans. Ceux-ci représentaient, nous l'avons déjà dit, parmi les différents peuples touraniens, l'élément le plus évolué et le plus énergique. Une fois maîtres de Constantinople ils assimilèrent certaines des institutions de Byzance, particulièrement dans le domaine de l'administration. Leur immense empire s'étendit, à l'époque de son apogée, des environs de Vienne aux environs de Tabriz.

(1) SCHILLINGER, *Persianische und Ost-Indianische Reise*, Nüremberg, 1707.



Il est incontestable que le nouveau régime que connut l'Arménie sous les Turcs Ottomans représentait un progrès sensible relativement à ce qu'avait été le sort du pays sous la domination des autres Touraniens, les Turcs Seldjucides, les Mongols et les Turcomans. Les Turcs Ottomans avaient un sultan tout-puissant, un fort pouvoir central, un appareil administratif inspiré par le modèle de Byzance. Ils parvinrent à faire régner dans leurs possessions un ordre relatif, du moins dans le nord de l'Arménie. Quant au Sud du pays, livré par les Turcs aux Kurdes nomades, il resta le théâtre de scènes de désordres et de pillages périodiques.

Mais ce nouveau régime, quel que soit le progrès qu'il représentait par rapport à la situation précédente, n'en représentait pas moins un état de choses auquel aucun peuple, surtout si son histoire ne se résumait pas à des courses de nomades, mais comprenait une période de vraie grandeur et de civilisation, ne pouvait se résigner. C'était le même régime que celui imposé par les Turcs aux peuples chrétiens des Balkans et que ceux-ci trouvèrent toujours intolérable.

Ce régime était basé sur la servitude des sujets chrétiens considérés comme autant de représentants de peuples captifs que le gouvernement ottoman avait le droit de réduire au statut de peuples esclaves. Le rôle de ces peuples esclaves était d'abord de fournir des ressources à l'État sous la forme d'impôts exclusifs ou différentiels, de redevances féodales ou de « reprises » opérées à la faveur de guerres ou de désordres.

Ils devaient également fournir à l'État un matériel humain, non sous la forme du service militaire dont ils étaient exclus, mais d'enfants en bas âge pris pour le corps des Janissaires, ou de femmes destinées aux harems.

Pour en revenir à l'évolution de l'Empire Ottoman, on peut dire qu'à partir du xvii<sup>e</sup> siècle son histoire fut celle d'une décadence graduelle. Sous le régime des grands sultans les droits réduits des sujets chrétiens furent à peu près respectés et la justice assez impartialement rendue par les tribunaux. Les Arméniens trouvèrent souvent une protection efficace auprès d'eux. Jorga relève que le Sultan Mourad III intervint énergiquement en faveur des Arméniens de Valachie, persécutés en raison de leur religion par les orthodoxes, qui voulaient les convertir<sup>1</sup>.

Il est probable que sous le règne de Soliman II le sort des paysans chrétiens de l'Empire Ottoman n'était pas beaucoup plus dur que celui des serfs en Europe à la même époque.

Mais l'époque des sultans qui furent à la fois des fondateurs d'États et des grands chefs militaires, se termine à la fin du

(1) N. JORGA, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1938.



xvi<sup>e</sup> siècle. A partir de ce moment les sultans ne jouent plus qu'un rôle effacé et l'affaiblissement du pouvoir central résulta en un état d'anarchie, le pouvoir passant aux mains de tyrans locaux.

Le xvii<sup>e</sup> siècle est marqué à Constantinople par le règne du harem impérial, des sultanes mères et des sultanes favorites. A la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et au début du xviii<sup>e</sup> siècle il y eut une cinquantaine d'années où l'État fut aux mains des grands-vizirs. Puis, pendant toute la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle et les premières années du xix<sup>e</sup>, ce fut le régime des Janissaires et des chefs des eunuques du harem impérial.

En fait, les Turcs Ottomans montrèrent très tôt, malgré leur discipline et leurs qualités militaires, leur incapacité à gouverner d'autres peuples.

Le régime turc fut caractérisé par l'oppression, l'arbitraire, les vexations continuelles et surtout par une corruption qui a dépassé tout ce que l'histoire avait connu jusque-là. La pratique de voir les gouverneurs de provinces acheter leur poste en payant une somme globale au gouvernement central ou une redevance forfaitaire, avec le droit de trouver une compensation en encaissant à leurs profits les impôts de la province, s'implanta. C'était comme si en France, sous l'Ancien Régime, le fermier général était devenu le gouverneur de la province, cumulant ses fonctions de fermier général avec celles des anciens intendants. On s'imagine aisément quels purent être les abus et les crimes auxquels ce régime donna lieu.

Soumis à des humiliations et à des vexations sans nombre, les peuples chrétiens représentèrent bientôt le seul élément actif de l'Empire. On s'est plu à relever le fait que les grands commerçants et les banquiers de l'Empire ottoman étaient tous des Grecs et des Arméniens. Ce que l'on omet d'ajouter c'est que derrière le commerçant grec il y avait le hardi marin grec, et derrière le commerçant arménien, l'audacieux « caravanier » arménien traversant les solitudes hostiles de l'Asie centrale touranienne où les commerçants européens n'osaient s'aventurer.

### *L'Arménie et l'Iran*

Avant de considérer les relations entre l'Arménie et l'Iran au cours de cette période de l'histoire il convient de dire quelques mots sur l'histoire de l'Iran au point où nous l'avons laissé, c'est-à-dire en 641, date à laquelle l'Empire des Sassanides s'écroula sous les coups des Arabes.

Au xi<sup>e</sup> siècle l'Iran, qui était nominalement sous la domination arabe, mais qui se présentait sous la forme d'un nombre d'États



ou de principautés, fut envahi par les Turcs [Seldjocides après la bataille de Merv.

Au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles l'Iran connut l'invasion et la domination mongole avec son effroyable cortège de massacres et de destructions, puis au XV<sup>e</sup> siècle une nouvelle invasion, celle des Turcomans.

Enfin à la fin du XV<sup>e</sup> siècle l'Iran regagna son indépendance à la faveur du déclin de la puissance touranienne<sup>1</sup>. Un grand chef, Ismael Séféris, écrasa les Turcomans et fonda une nouvelle dynastie iranienne. Continuant son œuvre il chassa aussi les Turcomans de la majeure partie de l'Arménie et du Kurdistan.

Nous avons déjà conté comment au cours des guerres entre les sultans turcs de l'Empire Ottoman et les shahs de Perse, au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Iran, après avoir été obligé un temps de céder toute l'Arménie et même l'Azerbeïdjan persan aux Turcs, parvint finalement à conserver la partie orientale de l'Arménie (régions d'Érivan, de Nakhitchevan et du Karabagh) par la paix de 1620.

Ces guerres entre l'Empire Ottoman et l'Iran qui se déroulèrent principalement en Arménie, ont eu une certaine importance historique, importance qui a été longtemps méconnue, mais qui a été récemment mise en évidence par des historiens anglais. En détournant sur lui pendant un siècle décisif la puissance ottomane, l'Iran a amoindri la pression exercée par les Turcs sur l'Europe<sup>2</sup>. Ce fut probablement l'Iran qui empêcha le flot touranien de submerger entièrement le centre de l'Europe en imposant à la Turquie une lutte sur deux fronts, qui donna à l'Europe un précieux répit<sup>3</sup>.

Ces guerres turco-iraniennes qui se déroulèrent en Arménie ravagèrent le pays. Ce fut surtout la longue campagne du shah Abbas I qui fut funeste à l'Arménie. Ce souverain qui releva l'Iran et réorganisa son armée, tenta, dans une longue guerre qui dura de 1602 à 1620, de chasser les Turcs de l'Arménie. Obligé de se retirer devant un retour offensif turc, il couvrit sa retraite en transformant le pays en un désert et en obligeant une partie de la population arménienne à se retirer avec lui. Cette migration forcée porta sur une population d'environ 50.000 Arméniens, dont près de la moitié périt en route à la suite de privations. Le shah Abbas I installa ces Arméniens dans un quartier d'Ispahan auquel il donna le nom de Nouveau-Djoulfa en souvenir de l'accueil

(1) Consulter sur cette période W. HINZ, *Iran Aufstieg zum Nationalstaat im 15. Jahrhundert*, Berlin, 1936.

(2) E. G. BROWNE, *A History of Persian Literature*, Londres, 1924.

(3) MARGOLIOUTH, *The Place of Persia in the History of Islam*, Londres, 1925.



chaleureux qu'il avait reçu, au cours de sa campagne, de la part des Arméniens de Djoulfa sur l'Araxe<sup>1</sup>.

La partie de l'Arménie placée sous la domination de l'Iran, c'est-à-dire les régions d'Érivan (y compris la ville d'Etchmiadzine, siège du Catholicos de tous les Arméniens), de Nakhitchevan et du Karabagh, jouit, surtout au début de la domination iranienne, d'un régime plus libéral que la partie du pays placée sous la domination turque. Plus tard les conditions s'aggravèrent en raison de la décadence de l'Iran au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il sied enfin de dire encore quelques mots sur le régime spécial dont jouit le Karabagh sous la domination de l'Iran.

### *Les principautés arméniennes du Karabagh*

Lorsque les Iraniens entrèrent en possession d'une partie de l'Arménie, ils trouvèrent parmi ces possessions la région montagneuse du Karabagh (située approximativement entre Érivan et Bakou), habitée par une population arménienne guerrière, qui aidée par la configuration du pays avait pu, même pendant des périodes où le reste de l'Arménie était submergé par les Touraniens, défendre, sous la direction de ses chefs, son indépendance les armes à la main.

Les Iraniens comprirent qu'il y avait là une population farouchement attachée à ses seigneurs et à ses libertés et qu'il ne serait pas facile de la soumettre. Ils eurent donc la sagesse de renoncer à l'administration directe de cette région et de lui conserver son autonomie, en laissant ces principautés montagneuses subsister sous la direction de leurs chefs nationaux.

C'est ainsi que se maintinrent, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, cinq principautés arméniennes qui furent les derniers refuges de l'indépendance ou de l'autonomie arménienne.

Ces cinq principautés, qui chacune était dirigée par une famille qui reçut le titre de Mélik (ou prince), étaient celles de Gulistan gouvernée par la famille Mélik Béglarian, celle de Djraberd gouvernée par la famille Mélik Israëlïan, celle de Khatchen gouvernée par la famille Hassan Djalalian, celle de Varanda gouvernée par la famille des Mélik Chahnazarian et celle de Tizak gouvernée par la famille Mélik Avanian<sup>2</sup>.

(1) F. TOURNEBIZE, *Shah Abbas I et l'émigration forcée des Arméniens de l'Ararat*, Vienne, 1911.

(2) Le grand écrivain arménien Raffi a consacré une étude historique du plus haut intérêt aux Méliks arméniens du Karabagh et à leurs principautés (RAFFI, *Histoire des Méliks du Karabagh*, Vienne, 1906, en arménien).



Le Karabagh devint ainsi un centre de ralliement de la vie arménienne. Mais son existence fut souvent menacée par des conflits avec les chefs musulmans voisins ainsi que par la politique de Téhéran, lorsque régnaient des souverains aux vues étroites.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, au cours de la longue guerre qui eut lieu entre la Turquie et l'Iran, les Arméniens du Karabagh purent reconquérir pendant une période de huit ans (de 1722 à 1730) leur indépendance complète. Attaqués par les Turcs, les Arméniens du Karabagh livrèrent une série de durs combats, sous le commandement d'un héros national, David Beg. Le Karabagh fut finalement occupé par les Turcs. Mais lorsqu'en Iran un grand usurpateur, Nadir Shah, s'empara du pouvoir et chassa les Turcs des régions qu'ils occupaient (1735), le Karabagh retrouva son ancien statut.

Les successeurs de Nadir Shah essayèrent toutefois à nouveau d'arracher aux princes arméniens du Karabagh leurs privilèges. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle le Karabagh fut dévasté par une série de luttes entre deux usurpateurs touraniens et la couronne iranienne. Les Arméniens du Karabagh tournèrent désormais leurs regards vers la grande puissance qui, venant du Nord, s'étendait continuellement vers le Sud, la Russie.

Elle finit par s'emparer du Karabagh ainsi que de l'Azerbeïdjan actuel au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais dans ce grand Empire fortement centralisé qu'était la Russie il n'y avait pas de place pour des statuts particuliers ou des principautés autonomes et le Karabagh devint simplement une province russe.

Le Karabagh n'en a pas moins joué un grand rôle dans l'histoire des Arméniens. Il a été, avec les montagnes du Taurus et Sassoun, le dernier refuge de l'indépendance ou de l'autonomie arménienne. Pendant que le reste de la nation était soumis à la domination étrangère, avec tous les effets de la servitude, les Arméniens du Karabagh qui se gouvernaient eux-mêmes ont pu préserver, plus pures et plus complètes, les anciennes qualités de la race, particulièrement ses traditions guerrières, son énergie, son esprit d'entreprise.

#### *Aspects militaires*

En considérant les aspects militaires de cette époque il faut remarquer qu'elle marque une période dans laquelle l'Arménie a perdu son indépendance. On ne verra donc plus, à l'exception des événements du Karabagh, une armée ou des contingents arméniens luttant sur les champs de bataille comme entités distinctes et maintenant les grandes traditions militaires de ce peuple.



Dans le Karabagh, le héros national arménien, David Beg, commença au XVIII<sup>e</sup> siècle, la lutte contre les Turcs avec une troupe de 500 hommes qui augmenta graduellement et atteignit finalement 7.000 hommes lorsqu'il parvint à réunir sous ses ordres les forces de tous les Méliks arméniens du Karabagh. David Beg livra des combats épiques à Kafan et à Halitzor et mit en déroute les forces turques commandées par Sari Mustapha.

Au service de l'étranger les Arméniens se retrouvent dans les rangs des Janissaires. On sait que cette troupe, composée de soldats d'origine chrétienne, enlevés de force à leurs parents par un impôt spécial, l'impôt du sang, représenta le fondement de la puissance de l'Empire Ottoman pendant plusieurs siècles. Il y eut de nombreux enfants d'Arméniens dans leurs rangs, quoique la majorité d'entre eux se composât d'enfants chrétiens de la Péninsule Balkanique.

En Égypte, les Arméniens se retrouvent en grand nombre dans les rangs des Mamelouks. On sait que cette formation militaire, recrutée suivant un système qui rappelle celui des Janissaires, finit par devenir le maître de l'Égypte. Parmi les Mamelouks de la garde impériale que Napoléon avait amenés d'Égypte on comptait une vingtaine d'Arméniens tels que Roustam, Chahin qui devint colonel, Mir David, Jean de Chouchi et Pierre Abressof qui fut aide-de-camp du Prince Eugène de Beauharnais<sup>1</sup>.

L'origine arménienne du plus célèbre d'entre eux, Roustam, le mamelouk de l'Empereur, est pleinement confirmée par ses mémoires. Il s'appelait en réalité Rostom Kovian et était né à Tiflis où son père était un négociant arménien originaire du Karabagh. Roustam passa du reste lui-même une partie de son enfance à Choucha, capitale du Karabagh<sup>2</sup>.

En Crimée, à Caffa (Théodosia), il y avait au service de ces marchands militaires que furent les Génois une gendarmerie arménienne qui défendit plus d'une fois la ville contre les attaques extérieures<sup>3</sup>.

Un autre aspect de l'histoire militaire des Arméniens mérite d'être signalé ici. Le rôle que jouèrent les émigrés arméniens de Pologne dans les grandes luttes de leur nouvelle patrie. On peut dire qu'ils payèrent largement leur dette de reconnaissance envers le pays qui leur avait accordé l'hospitalité. Les historiens polonais ont rendu hommage à cette contribution militaire des Arméniens et leur ardent patriotisme est resté légendaire.

(1) BASMADJIAN, *Histoire moderne des Arméniens*, Paris, 1922, p. 181. Voir aussi : *Précis de l'histoire d'Égypte*, Le Caire, 1932, II, p. 242.

(2) Voir P. COTTIN, *Souvenirs de Roustam*, Paris ; voir aussi DULAUERIE, p. 247.

(3) F. MACLER, *Arménie et Crimée*, Paris, 1930.



En Hongrie, les Arméniens prirent part aux interminables luttes de leur patrie d'adoption contre les Turcs et on les trouve déjà dans les rangs de l'armée hongroise à la bataille de Varna en 1444<sup>1</sup>. Plus près de nous deux généraux d'origine arménienne, Erno Kis et Wilmos Lazar, tombèrent au champ d'honneur à Arad pendant la grande insurrection nationale hongroise de 1849.

Il faut aussi relever le rôle joué dans l'armée géorgienne par la noblesse arménienne qui suivit les Bagratides et émigra dans ce pays après la chute du royaume d'Ani.

On retrouve de nombreux autres Arméniens aux services d'autres pays, particulièrement dans le domaine de l'armement et de la fortification, branches dans lesquelles les Arméniens se distinguèrent depuis la plus haute antiquité.

En Turquie les ingénieurs militaires et les ouvriers arméniens jouèrent un rôle important dans le service des arsenaux, dans la fabrication des armes, des canons et de la poudre. Ainsi que le notait Bertrand Bareilles : « L'Arménien a été l'un des facteurs de la force ottomane. Après avoir forgé l'épée des premiers janissaires il a fondu les canons et fabriqué la poudre qui foudroyèrent les murs de Belgrade et de Rhodes. Sans l'industrie arménienne les Turcs auraient probablement disparu comme les torrents dévastateurs que furent leurs congénères tartares, mongoles et kirkhizes<sup>2</sup> ».

A Venise on trouve l'ingénieur militaire arménien Antonio Sourian, renommé pour ses inventions, ses dispositifs permettant d'accrocher et d'immobiliser les galères ennemies et que la flotte de la République Très Sereine utilisa avec succès dans ses combats navals.

En fait, chaque fois qu'ils en eurent l'occasion les Arméniens, même privés de leur indépendance et de l'accès au métier des armes en Turquie, montrèrent qu'ils restaient un peuple guerrier chez lequel les anciennes vertus militaires n'étaient pas éteintes.

#### *Aspects économiques et sociaux*

La conquête de l'Orient par les Touraniens a transformé en un pays pauvre et à moitié désertique, une vaste région qui pendant l'antiquité et le moyen âge était une des plus riches du monde.

L'Arménie partagea le sort de tous les pays soumis à la domination touranienne et son histoire, comme celle de tout l'Orient, devint celle d'une décadence précipitée dans le domaine économique. A la ruine de l'agriculture par la destruction et l'abandon

(1) BASMADJIAN, p. 45.

(2) B. BAREILLES, *Les Turcs*, Paris, 1917, p. 83.



des réseaux d'irrigation ainsi que par le déboisement, s'ajouta la ruine de l'industrie et du commerce causée par l'insécurité perpétuelle et la paralysie des transports.

L'économie arménienne fut obligée d'abandonner le principe de la division du travail qui avait été adopté sous le royaume arménien des Bagratides et de retourner à ce régime d'autarchie de chaque village qu'elle avait connu au début du moyen âge. Les échanges se réduisirent à un minimum, et le paysan fut obligé de subvenir lui-même, dans le cadre de la famille, à la plupart de ses besoins. Dans chaque famille on filait sur le rouet la laine et le lin qui étaient ensuite travaillés « à façon » par les tisserands que l'on trouvait encore au début du *xx<sup>e</sup>* siècle à peu près dans chaque village.

La seule production importante qui subsista pendant la dernière partie du moyen âge et les temps modernes fut celle de la soie grège dans la partie orientale de l'Arménie et les régions avoisinantes de l'Azerbeïdjan, c'est-à-dire la zone placée sous la domination iranienne. La soie du Karabagh (appelée Seta Canare d'après le château de Canar situé au centre des plantations de mûriers), la soie de Gandja (Seta Gangie) et la soie de Chemakha étaient exportées jusqu'en Europe où elles jouissaient d'une grande réputation<sup>1</sup>. Ces mêmes régions cultivaient et exportaient en Europe et aux Indes la garance dont on se servait pour teindre en rouge les étoffes.

Il n'en reste pas moins que toute cette époque fut marquée par un appauvrissement énorme des villes et des campagnes. C'est à partir de cette époque que l'Arménie, ainsi que l'Asie Mineure, ont pris cette marque de désolation qui contraste si vivement avec les descriptions que nous ont laissées les écrivains de l'antiquité et du moyen âge.

Avec la formation de l'Empire Ottoman, un minimum d'organisation remplaça l'arbitraire complet des époques précédentes, celles dominées par les Turcs Seldjoucides, les Mongols et les Turcomans. Mais cette organisation était conçue de manière à faire retomber sur les chrétiens, seul élément vraiment actif, la plupart des charges de l'État.

Indépendamment de l'impôt foncier ordinaire qui était prélevé à la fois sur les musulmans et sur les chrétiens et par lequel les cultivateurs devaient payer le 10 % de la récolte à l'État, il y avait un autre impôt foncier spécial, le Haratch, prélevé seulement sur les chrétiens.

(1) W. HEYD, *Histoire du Commerce du Levant*, Leipzig, 1923, tome II, p. 670-672.



La méthode de prélèvement de ces impôts fonciers, qui rapportaient à l'Empire Ottoman plus de la moitié de ses ressources totales, était de nature à gêner les travaux de la moisson. Celle-ci ne pouvait en effet commencer qu'en présence des agents du fisc et devait se faire suivant des règles immuables, ce qui empêchait tout changement, particulièrement l'introduction de tout perfectionnement dans les méthodes employées pour les travaux des champs.

Il y avait de plus l'impôt de capitation ou impôt personnel par tête qui était prélevé exclusivement sur les sujets chrétiens. Il devait être versé par tous les sujets chrétiens excepté le clergé et les enfants au-dessous de dix ans.

Même les droits de douane avaient un caractère différentiel. Si l'importateur était un sujet chrétien le droit de douane était de 3,5 % alors que si l'importateur était un musulman le droit de douane s'abaissait à 2 %.

Du point de vue de l'industrie et du commerce on peut signaler qu'aux causes directes de déclin économique vinrent s'ajouter des facteurs extérieurs, comme la destruction de Bagdad par les Mongols au XIII<sup>e</sup> siècle, la décadence de Constantinople après sa prise par les Turcs au XV<sup>e</sup> siècle, qui éliminèrent ou réduisirent les deux plus grands centres où les produits de l'Arménie et de tout l'Orient trouvaient de riches marchés. Rappelons aussi, en ce qui concerne le commerce, le développement de la route du Cap de Bonne-Espérance dans les échanges entre l'Occident et l'Extrême Orient, réduisant l'importance de la position de l'Arménie. Cette dernière connut toutefois encore, grâce à l'esprit d'entreprise de ses commerçants, aux anciennes relations qu'ils avaient nouées et maintenues, un trafic de transit entre les Indes, l'Iran et l'Occident par Erzeroum et Trébizonde. Erzeroum resta un entrepôt important de ce commerce. « Cette ville, écrit Tournefort, est le passage et le reposoir des marchandises venant de l'Inde et de l'Iran, comme la soie, le coton, les condiments, les toiles peintes ».

Les commerçants arméniens continuaient, dans des conditions on ne peut plus difficiles, la tradition des siècles précédents. Leur travail ardu, qui comportait de véritables expéditions qui duraient souvent des années, et les exposaient à tous les dangers de la nature et de l'insécurité des régions, exigeait des qualités de courage et d'endurance physique dont on se fait difficilement une idée à notre époque où le commerce se réduit bien souvent à un travail de simple distribution. Tournefort rapporte par exemple la scène suivante : « Les Arméniens sont infatigables dans les voyages et méprisent les rigueurs des saisons. Nous en avons vu plusieurs, et des plus riches, passer de grandes rivières à pied, ayant l'eau jusqu'au col, pour



relever les chevaux qui s'étaient abattus et sauver leurs balles de soie ou celles de leurs amis... Rien n'est plus édifiant que de voir avec quelle charité ils se secourent entre eux et même les autres nations, pendant les caravanes<sup>1</sup> ».

Un autre illustre voyageur français, Tavernier, rend un semblable hommage aux marchands arméniens « gens robustes et de fatigue pour entreprendre de longs voyages, ... d'autant plus propres pour le négoce qu'ils vivent de grande épargne et sont fort sobres<sup>2</sup> ». Il nous dit que c'étaient eux qui exportaient en Europe les soieries de Perse et les épices des Indes. Ils rapportaient en échange les draps d'Angleterre et de Flandres, la mercerie et la quincaillerie de Nuremberg, la verrerie de Venise.

Par leurs marchands et leurs « caravaniers » les Arméniens ont été pour l'Asie occidentale, pendant des siècles, ce que les Grecs ont été sur mer pendant l'antiquité pour le Proche Orient<sup>3</sup>. C'est ainsi que le chef de caravane arménien est devenu un type classique, le précurseur du « capataz » argentin. Comme le notait Varandian, la charrue et la caravane furent les deux puissants leviers de la civilisation arménienne, les deux traits caractéristiques de l'instinct créateur de la race.

Ce fut également l'époque où les marchands arméniens formaient des compagnies, des corporations, et créaient des établissements permanents en Europe (par exemple à Amsterdam et à Livourne), aux Indes, en Insulinde. Ce sont eux qui dominèrent la grande route commerciale par caravanes entre la Crimée et les Flandres, avec point terminus à Bruges. Plus tard, ils jouèrent un rôle de premier plan dans les échanges entre la Perse et la Géorgie d'une part, la Russie et le Nord de l'Europe de l'autre, échanges qui empruntaient la voie d'Astrakhan et d'Arkhangel.

Leur esprit d'initiative suppléait à la carence des gouvernants turcs. Ce sont eux qui organisèrent le service d'intendance de l'armée ottomane.

On ignore aussi généralement que la célèbre compagnie anglaise des Indes n'a fait qu'hériter d'une situation créée par une compagnie arménienne qui jouissait des pouvoirs civils et militaires<sup>4</sup>.

En Europe, les plus grands artisans de la grandeur française leur témoignent leur intérêt. C'est Jacques Cœur qui fait appel à eux pour ranimer le commerce<sup>5</sup>. C'est Richelieu qui, par ses lettres du

(1) TOURNEFORT, *Relation d'un Voyage du Levant*, Paris, 1707, p. 393.

(2) TAVERNIER, *Les Six Voyages*, Paris, 1679, p. 465-467.

(3) N. et H. BUXTON, *Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914, p. 176.

(4) ORMANIAN, p. 165.

(5) F. MACLER, *Autour de l'Arménie*, Paris, 1917, p. 45.



24 juin 1635, autorise les Arméniens à faire librement commerce en France<sup>1</sup>. C'est Colbert qui, dans un long rapport conservé dans les archives du ministère français de la Marine, souligne l'utilité des Arméniens pour la propagation du commerce français<sup>2</sup>.

En Pologne les Arméniens dont nous avons déjà relaté l'établissement dans ce pays, jouèrent un rôle économique d'une grande importance, que F. Macler a décrit comme suit : « A Lemberg (Léopold) les Arméniens étaient les maîtres du commerce avec l'Orient. L'organisation des caravanes était un monopole arménien et de leurs services profitèrent même les marchands allemands de Nuremberg et tout le monde commercial polonais de Dantzig, de Cracovie et d'ailleurs. Après que les Génois eurent organisé la grande voie commerciale Caffa<sup>3</sup>-Lemberg-Cracovie-Nuremberg-Bruges, les Arméniens donnèrent à ce commerce un essor prodigieux. Puis après la décadence de Caffa et la ruine des Génois, le chemin de Lemberg en Orient conduisait à Andrinople par Jassy. Le chef d'une caravane était toujours un Arménien. Son pouvoir et sa juridiction étaient absolus et ressemblaient fort au pouvoir d'un capitaine de navire. Ces chefs arméniens de caravane parlaient toutes les langues orientales. Ils étaient bien armés et fort braves, car les voyages en Orient n'étaient pas toujours à cette époque une entreprise sans danger. Leur connaissance de l'Orient désigna aussi les Arméniens comme interprètes diplomatiques du gouvernement polonais. Outre les interprètes officiels il y avait des compagnies arméniennes qui, pour faciliter les entreprises commerciales, accompagnaient les légations diplomatiques. Elles étaient affranchies des douanes et des impôts au même titre que les diplomates. Ces Arméniens de Lemberg importaient surtout des objets de luxe, tapis, broderies, armes ornées d'or et de pierres précieuses, bijoux. Ces objets qui, au début, venaient de l'Orient furent ensuite fabriqués à Lemberg même par les Arméniens. C'étaient d'excellents artisans qui introduisirent en Europe beaucoup de motifs orientaux spécialement en ce qui relève de l'orfèvrerie<sup>4</sup> ».

On trouve des Arméniens apportant leur contribution au développement de la vie économique dans nombre d'autres pays. En France, ils contribuèrent à introduire sous Henri IV l'élevage du ver à soie. Plus tard ce fut un Arménien, Jean Althen,

(1) F. MACLER, *Notices de manuscrits arméniens*, *Revue des Études Arméniennes*, 1922, p. 9 et 21.

(2) ERNEST LAVISSE, *Notre Politique orientale*, *Revue de Paris*, 15 mai 1897.

(3) Caffa, le célèbre centre commercial de Crimée, était le nom de la ville actuelle de Théodosia.

(4) F. MACLER, *Les Arméniens de Galicie*, *Revue des Études Arméniennes*, Paris, 1926.



qui introduisit la culture de la garance qui fit la richesse de toute une région et élargit les possibilités de l'industrie textile française en lui fournissant un de ces colorants qui firent la réputation des anciens textiles arméniens. La ville d'Avignon a du reste élevé un monument à ce hardi novateur<sup>1</sup>.

En Virginie au xvii<sup>e</sup> siècle le gouverneur de la colonie fit venir deux Arméniens pour y introduire l'élevage du ver à soie<sup>2</sup>.

Lorsque Catherine II se mit à coloniser la Russie du Sud elle se servit des Arméniens de Crimée. On peut juger de leur rôle d'après l'inscription que l'on trouve dans un bas-relief de la célèbre salle de Catherine à Moscou où il est dit à leur sujet : « Ils transformèrent des déserts en villes<sup>3</sup> ».

### *Aspects culturels*

Les invasions et la domination touraniennes portèrent un coup irrémédiable au peuple arménien, brisant sa civilisation, arrêtant son développement.

Pourtant telle était la force de l'élan pris et de la tradition reçue que l'on vit encore paraître, çà et là, des œuvres isolées écrites la plupart dans ces monastères qui furent le dernier refuge de la pensée. Ils jouèrent pour le peuple arménien dans les temps modernes le rôle qu'ont joué les couvents en Occident au moment des grandes invasions, ces monastères qui « devinrent des espèces de forteresses où la civilisation se mit à l'abri », empêchant la chaîne qui lie le passé au présent de se briser.

Notons parmi ces œuvres, au xiii<sup>e</sup> siècle, une Histoire écrite par Kirakos de Gandzak qui contient des renseignements précieux sur les Mongols, les Géorgiens et les Albans, une histoire des Tatares par Malakia, une œuvre historique par Vartan, un traité d'astronomie par Jean Erzenga.

Au xiv<sup>e</sup> siècle, c'est une histoire de la Siounie par Stephan Orbelian, évêque de cette province, une histoire des Tatares par Héthoum, des ouvrages de théologie par Ohannès d'Oronte et Grégoire de Tatev. Au xv<sup>e</sup> siècle une histoire de Tamerlan par Thomas de Medsoph. Au xvii<sup>e</sup> siècle une histoire de l'Arménie persane sous le Shah Abbas I par Arakel de Tabriz.

Mentionnons également les œuvres, au xv<sup>e</sup> siècle, du médecin arménien Amirdovlat d'Amasia, dont le plus important ouvrage

(1) P. ACHARD, *Note sur Jean Allhen et la culture de la garance*, Avignon, 1843.

(2) Voir à ce sujet E. EGGLESTONE, *The Beginners of a Nation*, New York, 1897 ; et P. BRUCE, *Economic History of Virginia in the Seventeenth Century*, tome I, p. 365 et 368.

(3) BERBEROW, *Russen über Russland*, Francfort, 1906, p. 641.



est le célèbre traité de médecine « Angitaz Anpet » et enfin, et surtout, la belle pléiade des poètes arméniens du xiv<sup>e</sup>, du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècles, parmi lesquels il faut particulièrement relever les noms de Frik, Constantin Erzenga, Arakel Baghechtzi, Meguerditch Nagache, Ohannès Thoulkourantzi, Grégoire Akhtamartzi, Nahapet Koutchak et Djivani<sup>1</sup>.

Quant aux artistes et aux artisans arméniens, ils atteignirent un degré de perfection qui, suivant les termes de Macler, leur permet de supporter avantageusement la comparaison avec leurs confrères des autres pays.

Mentionnons également les admirables stèles funéraires arméniennes, blocs de pierre finement ciselés et dont quelques-uns donnent l'impression de véritables dentelles.

Les architectes, les constructeurs, les ouvriers arméniens continuèrent à se distinguer, non plus hélas ! par la construction d'édifices faisant partie du patrimoine arménien, mais au service des conquérants.

En conclusion on peut dire que si la contribution arménienne à la culture et à la civilisation fut plus limitée pendant les siècles où ce pays resta sous la domination des Touraniens, elle ne s'arrêta pas tout à fait et représente, eu égard aux circonstances, un ensemble digne d'attention.

---

(1) Voir l'œuvre d'Archag TCHOBANIAN, en particulier son recueil *Les trouvères arméniens* et son grand ouvrage *La Roseaie d'Arménie*.



CHAPITRE XI  
LA RENAISSANCE ARMÉNIENNE

---

Les nations, de même que les individus,  
ne doivent leur énergie qu'à de grands  
sentiments.

BALZAC.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle la nation arménienne et l'ensemble de l'Orient se trouvaient encore dans une sorte de Moyen Age.

Ce n'est que pendant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, qu'au contact de l'Europe, un mouvement de réforme et d'émancipation embrassa l'ensemble de cette région du monde et modifia à la fois la structure et l'esprit des peuples qui y habitent.

Pour le peuple arménien, qui fut l'un des premiers à accueillir et à propager autour de lui ces nouvelles conceptions, ce mouvement donna naissance à une véritable renaissance qui est à l'origine de l'histoire arménienne contemporaine. Ce fut en effet pendant cette époque qu'ont été établies les fondations de l'Arménie moderne.

Nous montrerons dans ces pages que cette rénovation intellectuelle et morale n'a été possible que parce que le peuple arménien, au cours de plusieurs siècles de domination étrangère, est resté fidèlement groupé autour de son Église, inébranlablement attaché à sa foi.

Nous exposerons également ce que ce réveil de la conscience arménienne doit à l'action des Mékhitaristes, aux écrivains arméniens, ainsi qu'aux savants occidentaux.

C'est en effet par l'étude de leur langue, de leur littérature et de leur ancienne histoire que les Arméniens, comme les peuples chrétiens des Balkans ou les nations ressuscitées de l'Europe Centrale, ont repris conscience de leur nationalité.

Ainsi que l'a écrit un historien au sujet de la résurrection des peuples chrétiens des Balkans : « Il a fallu d'abord pour cela des gardiens de la flamme qui furent les prêtres, puis des excitateurs qui



furent des écrivains, des philosophes, des intellectuels, des savants, avant que le constructeur politique, puis le soldat, apportassent les conditions du succès définitif. Aux nations qui prennent leur revanche il faut d'abord des esprits nobles et désintéressés ne laissant pas succomber l'idée. Il faut ensuite des poètes, des écrivains capables de susciter cette élite enthousiaste qui arrache les peuples à leur torpeur, recueille l'idée conservée dans les sanctuaires et lui rende la vigueur et la nouveauté de la jeunesse ».

Nous allons successivement voir toutes ces forces à l'œuvre dans la renaissance de la nation arménienne. Mais si elles purent s'exprimer et agir c'est que l'évolution extérieure des idées et des faits avait enfin créé un terrain propice à leur déploiement.

### *L'évolution des idées et des faits*

Cette évolution extérieure des faits consistait tout d'abord dans le puissant développement de la civilisation européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle. Un des effets de ce développement fut une augmentation des rapports et des relations entre l'Occident et l'Orient.

L'élément grec de l'Empire Ottoman fut le premier à entrer en contact plus intime avec l'Europe. Ces relations étaient d'autant plus aisées que les Grecs avaient à l'étranger, par exemple dans le Sud de la Russie, à Vienne, en France, des colonies de commerçants.

Ce fut par les Grecs que la lecture des Encyclopédistes, de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau se répandit dans la partie éclairée de la population chrétienne de Constantinople.

L'avance continue de la Russie et de l'Autriche, ainsi que le recul de l'Empire Ottoman pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, ne manquèrent pas également d'exercer leur influence sur l'esprit de tous les peuples chrétiens de l'Orient et de leur faire entrevoir la possibilité d'un changement de régime<sup>1</sup>.

La Révolution française, si elle eut pour effet immédiat de sauver l'Empire Ottoman du démembrement, en détournant la Russie et l'Autriche de leurs desseins et en occupant leurs armées dans les guerres de la Révolution et de l'Empire, n'en exerça pas moins une influence énorme, par ses idées de libération et d'émancipation, sur tous les peuples soumis à une servitude étrangère. C'est grâce à la Révolution française, et à la Révolution de 1848 par laquelle elle s'est prolongée, qu'a commencé à s'imposer le principe suivant lequel toute nationalité constitue un corps souve-

(1) Voir au sujet de ces effets un épisode au cours de l'occupation d'Erzeroum par les Russes en 1829, noté par Smith et Dwight dans : *Missionary Researches in Armenia*. Londres, 1834, p. 61.



rain qui, quelle que soit sa faiblesse, ne peut être placé sous une domination étrangère sans son assentiment, ni y être maintenu contre sa volonté<sup>1</sup>.

L'action du romantisme allemand et particulièrement l'œuvre de Herder, que l'on a justement appelé le père idéologique des nations nouvelles, a été également considérable sur les peuples opprimés, y compris les Arméniens qui ont été en rapports avec ces idées par l'intermédiaire des étudiants arméniens de l'Université de Dorpat.

De plus, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, deux grands souverains réformateurs apparurent en Orient, le vice-roi Méhémet-Ali en Égypte, le Sultan Mahmoud II en Turquie. Ces règnes représentaient tous deux une rupture avec la tradition, un choc, et créèrent des conditions propices à un réveil des différents peuples de l'Orient.

Plus tard le Risorgimento italien et les luttes qui aboutirent à la création de l'État italien, ainsi que la grande figure de Garibaldi, exercèrent une action marquée sur l'imagination des peuples asservis. Le porte-parole de la jeune Italie, Mazzini, n'a-t-il pas invoqué la libération de toutes les nationalités opprimées comme la conséquence de la libération de sa patrie italienne et comme la condition de sa vraie indépendance.

On sentait de toute part, au cours de ce grand XIX<sup>e</sup> siècle qui fut, ainsi que l'a justement souligné Clément-Grandcourt, le siècle idéaliste par excellence, que l'heure de l'émancipation allait un jour sonner pour les peuples opprimés, les peuples « expulsés » de l'Histoire.

Les missions religieuses eurent également leur large part dans ce réveil des peuples de l'Orient qui ont puisé dans leur œuvre un des éléments de leur régénération. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle des Jésuites français, puis plus tard les Lazaristes et les Dominicains, ouvrirent des écoles françaises en Turquie. Au XIX<sup>e</sup> siècle les missionnaires protestants, Anglais, mais surtout Américains, apparurent à leur tour. Par leur publication et leur diffusion de la Bible dans les langues du pays, ainsi que par leurs établissements d'enseignement, ils exercèrent une influence certaine dans le sens des idées de progrès<sup>2</sup>.

(1) Cette conception a été résumée par Bonaparte, en 1797, à une époque où l'ancien robespierriste était encore l'interprète des idées de la Révolution, dans son message adressé aux Grisons qui essayaient de maintenir leur domination sur la Valteline : « Un peuple ne peut être le sujet d'un autre peuple sans détruire les fondements du droit public international ».

(2) Parmi les mémoires et relations publiées par les premiers missionnaires américains et qui se rapportent à leurs voyages en Arménie dans les premières décades du XIX<sup>e</sup> siècle il faut citer l'ouvrage de E. Smith et G. Dwight : *Missionary Researches in Armenia*, Londres, 1834, ainsi que le livre de H. Southgate, *Narrative of a Tour*



Il faut aussi relever l'accroissement graduel des échanges commerciaux entre l'Europe et le Proche-Orient, car les échanges de marchandises sont aussi accompagnés d'échanges d'idées.

A partir de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle on assista aux premières créations d'États balkaniques indépendants ou autonomes ainsi qu'à la pénétration de l'Empire russe en Transcaucasie et en Arménie orientale. Tous ces faits contribuèrent à raffermir et à encourager la renaissance arménienne.



### *L'Église arménienne et son rôle*

Mais la renaissance du peuple arménien au XIX<sup>e</sup> siècle, si elle a dépendu, comme celle de tous les peuples chrétiens de l'Orient, de l'évolution que nous venons de décrire, n'a été possible que parce que l'Église arménienne, dépositaire du patriotisme et de la foi, avait pendant des siècles de domination étrangère, préservé les vestiges de l'ancienne culture arménienne.

Et elle a accompli cette œuvre de salut non dans les conditions dans lesquelles agissaient les Églises des peuples des Balkans, c'est-à-dire dans une région faisant partie de l'Europe, à proximité de la capitale de l'Empire, mais dans cette Asie Mineure et cette Arménie turque dont la population se trouvait isolée, entourée de peuples autrement plus arriérés et fanatiques<sup>1</sup>.

Comme l'a souligné Bertrand Bareilles, cette Église arménienne s'est révélée comme un merveilleux principe d'organisation et de conservation. « Dans l'Église, où il s'est réfugié, l'Arménien a trouvé non seulement un centre de ralliement mais l'arche où s'est fidèlement conservé tout ce qui l'attachait au passé : traditions, mœurs, langue et littérature ».

C'est en effet à son Église que le peuple arménien doit la persistance du sentiment national à travers des siècles de servitude. Dans ce Proche et Moyen-Orient, où la religion a toujours été le cadre et la sauvegarde des nationalités, l'Église arménienne a été le corps où battit, ranimée par elle, l'âme du peuple arménien, en attendant le jour de sa résurrection. Elle a été comme un centre profond où la vie s'est retirée pour reparaitre un jour.

« Pour durer, écrit Bareilles, les Arméniens n'ont eu qu'à se grouper autour de leurs églises, à l'ombre desquelles ils ont vécu,

*through Armenia, Kurdistan, Persia and Mesopotamia*, Londres, 1840. Signalons aussi les intéressants mémoires de C. Hamlin, le créateur du Robert College, publiés sous le titre : *My Life and Times*, Boston, 1893.

(1) Voir à ce sujet les considérations de Paul ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898, p. 212.



attendant l'heure de la résurrection. Éveillés au contact des idées occidentales ils ont pu reprendre leur route sans se douter qu'ils sortaient d'un sommeil plusieurs fois séculaire. Ils se sont repris à vivre la vie nationale comme si elle n'avait jamais subi d'interruption, renouant les traditions et s'assimilant les idées nouvelles<sup>1</sup> ».

Cette action a été d'autant plus profonde que l'Église arménienne, héritière en cela des traditions du christianisme des premiers siècles, a toujours été caractérisée par une union intime avec le peuple et par un caractère essentiellement démocratique<sup>2</sup>.

« La première chose qui frappe, a encore écrit Bertrand Bareilles, quand on étudie l'Église arménienne, c'est sa constitution essentiellement démocratique. Le clergé n'y forme point une caste séparée. La nation et l'Église n'y sont qu'une seule et même chose. Entre elles il n'y a pas de conflits d'influence ou d'autorité. C'est sans doute à cette étroite identité d'intérêts, à cette harmonie de sentiments avec l'élément laïque, que cette Église est redevable de ses idées de tolérance et de libéralisme<sup>3</sup> ».

Au point de vue culturel elle a représenté pendant de longs siècles de servitude, le seul centre intellectuel de la nation. En embrassant la carrière ecclésiastique l'élite intellectuelle arménienne échappait au monde temporel. Affranchie des intérêts matériels, elle pouvait se vouer à l'étude des manuscrits, se livrer à des productions littéraires ou historiques, préservant et augmentant ainsi le patrimoine culturel du peuple arménien<sup>4</sup>. Dans ces monastères la vie nationale a pu continuer « à l'abri de la tourmente, proscrite, mais intacte ».

C'est ainsi que l'Église a assuré la survivance de la nation en la préservant de la mort morale. C'est grâce à elle que l'idée de la nationalité arménienne a survécu à tous les désastres.

Indépendamment de cette contribution essentielle, l'Église arménienne a, en fait, dirigé la nation arménienne, dans le cadre de l'Empire Ottoman, car le statut qui lui avait été conféré par Mahomet II faisait d'elle le maître de la vie civile des sujets arméniens de l'Empire. Il faut se reporter, pour trouver une com-

(1) B. BAREILLES, *Introduction à l'ouvrage d'Ormanian: L'Église arménienne*, Paris, 1910, p. 5.

(2) Voir sur la démocratie religieuse arménienne le rapport de l'archevêque Tourian à la conférence « Faith and Order », Lausanne, 1927.

(3) BAREILLES, p. 2 et 3. Voir aussi sur l'esprit de tolérance de l'Église arménienne, H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, II, p. 94.

(4) M. ELLIOT, *Beginning again at Ararat*, New York, 1924. Voir aussi F. NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 204.



paraison, au Moyen Age, en Europe, où l'Église remplissait nombre de fonctions qui sont de nos jours remplies par l'État.

D'après les pouvoirs qui leur avaient été conférés par le Sultan Mahomet II, les patriarches grecs et arméniens de Constantinople devinrent non seulement les chefs spirituels de leur coreligionnaires dans tout l'Empire, mais aussi leurs chefs temporels et leurs intermédiaires officiels auprès du gouvernement turc.

Ce régime découlait de la législation civile ottomane qui, étant toute religieuse, puisque le Koran est à la fois une bible et un code de lois, ne pouvait être appliquée à des chrétiens.

Indépendamment de ces attributions étendues, les profonds sentiments religieux des Arméniens, leur attachement à leur foi, ont contribué à renforcer la position de leur Église et à en faire le véritable centre de la nation.

Cet attachement des Arméniens à leur Église était d'autant plus grand qu'elle représentait le seul symbole de leur nationalité, la dernière relique de leur ancienne souveraineté<sup>1</sup>.

Même lorsqu'au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle une fraction de la classe intellectuelle se détacha des pratiques religieuses, elle continua à vénérer dans l'Église arménienne le symbole de la nation. « J'ai eu souvent l'impression, écrivait Bareilles<sup>2</sup>, que même lorsqu'il cesse de croire l'Arménien ne cesse pas pour cela de rester fidèle à son Église. Il sent d'instinct que si elle venait à être sapée, tout s'écroulerait ».

Pour la nation arménienne, dépourvue pendant des siècles de vie politique, cet attachement à l'Église nationale a été selon les mots du Patriarche Ormanian « une ancre de salut. Cette force qui a exercé une action si efficace sur ses destinées n'a cessé d'agir. Elle a été l'âme visible de la patrie absente<sup>3</sup> ».

Dans le domaine intellectuel l'œuvre de l'Église arménienne, même aux époques de pire abaissement, se fit sentir d'une façon continue. Nous allons décrire dans le paragraphe suivant l'admirable contribution des Mékhitaristes. Mais il est juste de relever qu'en 1609, l'évêque Sarkis et le père Guiragos ont fondé en Arménie orientale ce monastère de Tatev qui fut un des foyers où la renaissance intellectuelle du peuple arménien s'est préparée. Plus tard, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un éminent Catholicos, Siméon I, ainsi que deux patriarches arméniens de Constantinople, Kolot et Nalian, ont contribué par leur œuvre culturelle, à préparer les voies du réveil arménien.

(1) H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, I, p. 231.

(2) BAREILLES, p. 5.

(3) M. ORMANIAN, *L'Église arménienne*, Paris, 1910, p. 169.



Dans les premières décades du XIX<sup>e</sup> siècle le Catholicos Nerses apporta lui aussi une contribution marquée à cette grande entreprise<sup>1</sup>.

Est-ce à dire que pendant toute cette période de la domination turque en Arménie Occidentale (et de la domination persane en Arménie Orientale) l'Église arménienne se soit toujours montrée au-dessus de toute critique ? Certes non. Le milieu de despotisme et d'abaissement qui fut celui de ces empires à l'époque de leur décadence, la dégénérescence des institutions, l'abaissement des caractères, ne pouvaient manquer d'influencer défavorablement l'Église arménienne et son esprit<sup>2</sup>.

Peu à peu l'ignorance, et pire encore, la simonie et la concussion, firent leur apparition. En contact avec les cours et les gouvernements dépravés de Constantinople et de Téhéran, les hauts dignitaires de l'Église arménienne donnèrent parfois de tristes exemples.

Mais ces ombres qui n'étaient que la conséquence de la profonde corruption qui régnait dans les empires ottoman et persan, ainsi que du régime imposé par les souverains à leurs sujets, ne peuvent pas cacher l'œuvre admirable de ce clergé. « Quand on se rappelle, écrivait Saint-René Taillandier, tout ce que ce clergé a fait pour entretenir les anciennes traditions d'un glorieux passé, on hésite à signaler son ignorance, ses routines, ses superstitions ».

Du reste, l'Église arménienne n'atteignit jamais le degré de simonie de l'Église grecque dans les provinces turques des Balkans, que l'historien allemand Ranke a comparée à un grand établissement de crédit, avec les hautes charges épiscopales monnayées contre des reconnaissances de dettes, les évêques vendant à leur tour les charges des papes et ces derniers se remboursant sur le peuple.

Au surplus, toutes ces pratiques se rapportent à la période de plus grand abaissement des peuples chrétiens de l'Empire ottoman au XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup> siècle, époque qui correspond à l'état de l'Église romaine à la veille de la grande rénovation du XVI<sup>e</sup> siècle. Le XIX<sup>e</sup> siècle a représenté pour les églises chrétiennes d'Orient, et particulièrement pour l'Église arménienne, une période de rénovation correspondante.

La part qu'allait prendre le clergé arménien à la renaissance du XIX<sup>e</sup> siècle et qui est symbolisée par l'œuvre du futur Catholicos Khrimian Hairig, l'héroïque attitude du clergé arménien pendant

(1) Voir sur le Catholicos Nerses et son œuvre culturelle et constructive, A. VON HAXTHAUSEN, *Transkaukasien*, Leipzig, 1856, volume I, ainsi que H. ABICH, *Aus kaukasischen Ländern*, Vienne, 1896, I, p. 401-403, II, p. 276-277.

(2) Voir F. PARROT, *Reise zum Ararat*, Berlin, 1834, p. 94.



les événements de 1895-1896<sup>1</sup> et de 1915-1918, les innombrables évêques, prêtres, et ecclésiastiques qui sont tombés à la tête de leur peuple, prouvent que le clergé arménien était retourné depuis longtemps aux véritables traditions de sa foi et de sa nation.

### *Les Mékhitaristes*

Si l'Église arménienne a été pour le peuple arménien le rempart à l'abri duquel les Arméniens ont pu attendre pendant des siècles le réveil du sentiment national, il faut reconnaître que ce réveil n'aurait peut-être pas été possible sans l'œuvre admirable de l'ordre catholique des Mékhitaristes, créé par l'un des Arméniens qui ont le plus fortement imprimé leur sceau personnel sur les destinées de leur peuple.

Ainsi que l'a écrit Dulaurier<sup>2</sup> : « Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle la nation arménienne, après tous les désastres qui l'avaient frappée, dégradée par l'oppression, s'acheminait rapidement vers une complète décadence intellectuelle. Sa langue et ses traditions allaient se perdant chaque jour pour faire place aux idiomes et aux mœurs des peuples parmi lesquels elle vivait. Pour la relever de cet état d'abaissement, il fallait une volonté puissante, un patriotisme ardent. Tel fut l'œuvre de Mékhitar ».

Mékhitar était un moine arménien originaire de Sivas et résidant à Erzeroum. Entré en relations avec des missionnaires jésuites, il se rendit en 1701 à Constantinople dans le but de travailler à l'union de l'Église arménienne avec Rome.

Persécuté par les Arméniens et les Turcs, il trouva un refuge à l'ambassade de France, passa en Morée (Péloponnèse) qui était alors sous la domination de Venise, puis se rendit à Venise où il créa en 1717, sur l'île Saint-Lazare, l'ordre et le monastère arménien des Mékhitaristes.

« La pensée du fondateur de cet ordre à la fois religieux et savant fut la régénération intellectuelle de ses compatriotes. Raviver le

(1) Rappelons à ce propos les courageuses et fières paroles prononcées en janvier 1895, c'est-à-dire au milieu de la terreur hamidienne, par le patriarche arménien de Constantinople, Ismirlian, en prêtant serment lors de son intronisation : « Ce serment doit avoir un triple caractère de fidélité, de fidélité au gouvernement, de fidélité à la nation arménienne, de fidélité à la constitution. Ma fidélité va d'abord au gouvernement. Mais cet engagement est limité par les droits que nous avons à la vie, à la propriété, à l'honneur, à la sécurité. Toute déclaration de fidélité, sans cette réserve, serait un mensonge et une fraude, dangereuse pour les intérêts de la nation et du gouvernement » (V. BÉRARD, *La Politique du Sultan, Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> janvier 1897, p. 89).

(2) E. DULAURIER, *La Société arménienne contemporaine, Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1854, p. 245.



culte et l'étude de la langue arménienne antique, publier sous une forme correcte et dans des conditions de bon marché les ouvrages principaux de cette langue, l'enrichir de traductions des meilleurs ouvrages des littératures occidentales, créer un enseignement calqué sur les meilleures méthodes européennes et approprié aux besoins et au génie de la nation, enfin la ramener par la prédication à se réunir à la grande famille catholique, tels furent la pensée de Mékhitar et les moyens qu'il conçut comme les plus propres à la réaliser<sup>1</sup>.

Le siège de cette institution était particulièrement bien choisi pour réaliser cette œuvre de liaison intellectuelle entre l'Occident et l'Orient. Venise a en effet gravité, ainsi que Pirenne l'a remarqué<sup>2</sup>, dans l'orbite de Byzance, subissant son attraction à travers les mers, et grandissant sous son influence. On a souvent souligné que ce qui fait l'originalité de l'Arménie et de sa culture c'est qu'elle représente, à bien des égards, une synthèse de l'Occident et de l'Orient, une union harmonieuse de ces deux grandes forces complémentaires. Or, c'est là aussi la caractéristique de Venise. C'est cette juxtaposition de deux civilisations différentes qui fut la marque distinctive de la République Très Sereine et qui fait encore le charme de Venise.

Par l'entremise des Mékhitaristes Venise a joué un rôle de premier plan dans le développement culturel et la régénération du peuple arménien, un rôle que l'on peut comparer à celui que Raguse, cette petite république dominée par Venise, a joué dans la renaissance serbe.

Indépendamment de l'établissement de Venise, qui a subsisté jusqu'à nos jours, les Mékhitaristes fondèrent une succursale à Trieste sur un terrain que leur céda l'Impératrice Marie-Thérèse. L'Empereur Joseph II témoigna une sollicitude particulière à cet établissement et confirma ses privilèges. En 1807, obligés par Marmont de quitter Trieste, les Mékhitaristes trouvèrent un refuge à Vienne où l'Empereur François II, dont la femme avait pour confesseur un père mékhitariste, leur donna pour résidence un ancien couvent de Capucins<sup>3</sup>.

L'influence de ces deux établissements sur la vie culturelle et la renaissance arméniennes fut immense. Selon l'expression de Georges Brandès<sup>4</sup>, ces deux monastères ont été comme deux

(1) DULAURIER, p. 245.

(2) H. PIRENNE, *Les Villes du Moyen Age*, Paris, 1927, p. 76.

(3) DULAURIER, p. 247.

(4) G. BRANDÈS, *L'Arménie et l'Europe*, Genève, 1903, p. 19.



universités arméniennes, deux centres d'études, de recherches et de formation.

Leurs bibliothèques sont remarquables par le nombre des manuscrits qui y sont réunis. Dès 1816 la congrégation créa une Académie qui reçut parmi ses membres tous les savants, sans distinction de confession, qui s'étaient signalés dans l'étude de la langue et de l'histoire arméniennes.

Déjà du vivant de Mékhitar les Mékhitaristes publièrent plusieurs ouvrages, principalement des grammaires et des dictionnaires.

Sous ses successeurs et particulièrement sous Akontz Köver, noble arménien de Transylvanie qui dirigea l'ordre de 1800 à 1824, les Mékhitaristes éditèrent les œuvres classiques arméniennes.

Ils publièrent également un grand nombre de grammaires de langues occidentales pour Arméniens ainsi que des manuels pour l'enseignement et des traductions des chefs-d'œuvre de la littérature classique et moderne. Tous ces ouvrages représentèrent la base de l'enseignement scolaire arménien pendant la majeure partie du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Il faut ajouter à ces publications des dictionnaires, des encyclopédies, des œuvres littéraires, historiques, géographiques, archéologiques, linguistiques, etc., parmi lesquels l'on doit citer l'histoire d'Arménie du Père Michel Tchamtchian, la Géographie d'Arménie du Père Lucas Indjidjian, les études historiques du Père Léonce Alishan consacrées à diverses provinces arméniennes, ainsi que le monumental dictionnaire arménien publié sous la direction du Père Avkarian.

L'œuvre de Tchamtchian a une importance particulière car son histoire d'Arménie, en faisant revivre le passé historique de la nation, a donné aux Arméniens une fierté légitime et affermi leur patriotisme. On peut la comparer, par son influence, à l'histoire de Serbie que Rajitch publia à Vienne en 1794 ou à l'histoire des Bulgares publiée par Vénéline à Moscou en 1829, et dont on sait le rôle dans le réveil de la conscience nationale de ces deux peuples.

Les Mékhitaristes ont de plus établi, grâce aux donations de deux riches Arméniens des Indes, deux collèges, le premier à Venise, le second à Padoue et qui fut plus tard transféré à Paris, puis à Sèvres<sup>2</sup>.

L'écrivain et érudit arménien Archag Tchobanian a justement marqué le rôle de premier plan des Mékhitaristes et leur influence sur la pensée arménienne, en écrivant : « Les Mékhitaristes, pénétrés

(1) H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, p. 97-98.

(2) Voir la brochure : *Discours prononcé par M. de Lamarline à l'inauguration du Collège arménien de Samuel Moural à Paris*, Paris, 1848.



de l'esprit classique, de l'esprit et de la culture grecque et latine, ont projeté un faisceau de lumière sur toutes les branches de la vie arménienne et y ont apporté l'ordre. Alors que les Mékhitaristes de Venise se sont surtout voués aux travaux littéraires, ceux de Vienne, influencés par l'esprit scientifique allemand, se sont tournés surtout vers les études historiques, linguistiques et archéologiques, apportant dans leurs travaux cette conscience et cette précision qui est la marque propre de la science occidentale<sup>1</sup>.

Les Mékhitaristes ont bien mérité de la nation arménienne. Ils ont, par leur existence même, contribué à secouer la torpeur du clergé grégorien. Ils ont contribué à faire connaître à l'Europe, par leurs œuvres d'une grande valeur scientifique, le peuple arménien, son histoire, sa littérature, sa langue. Ils ont d'autre part rétabli le contact entre le peuple arménien et la civilisation occidentale.

Leur œuvre a été comme le support de l'essor culturel du peuple arménien au sortir de cette longue période de sommeil léthargique que les circonstances extérieures lui avaient imposée.

#### *La redécouverte des Arméniens par l'Occident*

Le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles furent également marqués par la redécouverte des Arméniens par l'Occident. En effet, on trouve dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, des allusions assez nombreuses à ce peuple dans les œuvres des écrivains de cette époque dont une des caractéristiques fut, ainsi qu'on le sait, une curiosité générale, embrassant toutes les questions et toutes les régions du monde.

C'est ainsi que Jean-Jacques Rousseau fut en relation avec quelques Arméniens, et qu'on le vit lui-même revêtir un costume arménien qu'il avait adopté en raison de sa simplicité et de son confort<sup>2</sup>. On trouve aussi une ou deux allusions aux Arméniens, du reste pas très bienveillantes, dans l'œuvre de Voltaire. Au contraire, le grand philosophe allemand Emmanuel Kant s'exprimait en ces termes à leur sujet : « Chez un autre peuple chrétien, les Arméniens, on rencontre un esprit d'entreprise tout spécial qui les a conduit depuis les confins de la Chine jusqu'à la côte de Guinée. Ce peuple intelligent et laborieux a des représentants sur toute l'étendue de l'ancien continent et les relations qu'il a établies avec tous les peuples offrent une similitude frappante avec quelques-uns des meilleurs traits du caractère grec<sup>3</sup> ».

(1) A. TCHOBANIAN, *Figures arméniennes*, Paris, 1924 (en arménien), p. 51.

(2) Voir J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, édition de 1927, III, p. 75.

(3) IMMANUEL KANT, *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht*, Königsberg, édition de 1800, p. 310-311.



Pendant ce même siècle le maître hollandais Van Mour qui semble, ainsi que l'écrit Macler, avoir eu une prédilection particulière pour les Arméniennes, fixa sur la toile des scènes de la vie de la société arménienne de Constantinople.

Quant à Napoléon il témoigna durant sa vie quelque intérêt au peuple arménien en qui il vit un facteur possible dans ses projets. Les immenses lectures de sa jeunesse lui avaient révélé l'existence et la position de ce peuple. En Égypte nombre de Mameloucks d'origine arménienne entrèrent à son service (Roustam, Chahin, Mir David, Jean Chouchi, Pierre Abressof). Devant Saint-Jean d'Acre en 1799, lorsqu'il pensa un moment terminer la campagne en marchant sur Constantinople par Damas et Alep « en grossissant mon armée, en avançant dans le pays, de tous les mécontents » il tenait compte de l'appui qu'il trouverait éventuellement chez les Arméniens de Cilicie. En 1812, à la veille de la campagne de Russie, il confiait à Narbonne un projet fabuleux de marcher sur l'Inde à travers la Caucase, après avoir anéanti, comme il le comptait, la Russie, et en rassemblant à Tiflis une armée de Français et d'auxiliaires arméniens et géorgiens.

Il témoigna de plus à plusieurs reprises sa volonté de se ménager les sympathies des Arméniens. Traçant au général Brune, son ambassadeur à Constantinople, ses instructions, il lui écrivait le 18 octobre 1802 : « L'ambassadeur de France à Constantinople doit prendre sous sa protection les chrétiens de Syrie et d'Arménie<sup>1</sup> »

Lorsqu'en 1810 Napoléon supprima par un décret les couvents dans le royaume d'Italie il épargna celui des Mékhitaristes de Venise dont il se posa comme le protecteur. Les Mékhitaristes de Trieste furent, par contre, obligés de se transporter à Vienne, en tant que sujets autrichiens.

Mais c'est particulièrement avec le XIX<sup>e</sup> siècle que les Arméniens allaient véritablement être révélés à l'Europe et à eux-mêmes.

Ainsi que l'écrivait en 1829 le jeune Victor Hugo dans son introduction des « Orientales » : « On s'occupe plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait. Les études orientales n'ont jamais été poussées si avant. Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste. Jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à la fois ce grand abîme de l'Asie. Nous avons aujourd'hui un savant cantonné dans chacun des idiomes de l'Orient ».

En effet, la grande école orientaliste française illustrée par des noms comme J. Saint-Martin, Victor Langlois, M. Brosset, Le Vaillant de Florival, E. Prudhomme et Dulaurier allait révéler

(1) REY, *La Protection diplomatique et consulaire dans les Echelles du Levant*, Paris, 1899, p. 349-350.



au monde savant occidental, dans les deux premiers tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, la langue, la littérature et l'histoire de l'Arménie.

En Angleterre le plus célèbre de ces arménisants de la première heure ne fut nul autre que Lord Byron lui-même. Il passa quelques mois de sa vie aventureuse au monastère arménien des Mékhitaristes de Venise, sur l'île Saint-Lazare, pour s'y consacrer à l'étude de la langue arménienne. Il collabora avec son professeur d'arménien, le Père Pascal, à la préparation d'une grammaire arménienne-anglaise<sup>1</sup>.

Quant à la contribution de la science allemande, elle fut capitale dans l'établissement de la filiation de la langue arménienne. C'est par les travaux de Gosche, de Hübschmann, de Lagarde, de F. et A. Müller, de Petermann et de Windischmann que le caractère de la langue arménienne a été définitivement dégagé et que celle-ci a pris sa place dans la grande famille des langues indo-européennes.

Tous ces travaux ont exercé une grande influence non seulement sur l'intérêt que l'Occident a témoigné aux Arméniens, mais sur les Arméniens eux-mêmes, en leur rappelant la grandeur et la portée de leur passé et de leur culture. Comme ce fut le cas pour les peuples chrétiens des Balkans, les philologues et les historiens occidentaux, en contribuant à révéler la nation arménienne à elle-même, ont joué un rôle considérable dans la résurrection de sa conscience nationale.

Indépendamment de cette contribution capitale il faut aussi mentionner le nombre croissant de voyageurs étrangers qui parcoururent l'Arménie au XIX<sup>e</sup> siècle et dont les récits de voyage contribuèrent à faire connaître le pays et ses habitants. Alors que du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle on ne possède qu'une vingtaine de relations de ce genre, leur nombre s'accroît au XIX<sup>e</sup> siècle et porte sur un ensemble de quelques centaines d'ouvrages<sup>2</sup>.

Rappelons parmi ces voyageurs le nom illustre de Lamartine qui a appelé les Arméniens « les Suisses de l'Orient<sup>3</sup> ». Toutefois Lamartine, comme nombre de voyageurs étrangers qui ont décrit les Arméniens à cette époque, n'a connu que les colonies arméniennes de Constantinople et du Levant.

Ce n'est qu'à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que commencèrent à paraître des études fortement documentées de voyageurs ayant connu le peuple arménien dans sa patrie, c'est-à-dire sur le haut

(1) Voir P. AUSCHER and LORD BYRON, *A Grammar, Armenian and English*, Venise, 1819, 2<sup>e</sup> édition, 1873.

(2) On trouvera une liste de toutes ces œuvres dans la bibliographie très complète jointe à l'ouvrage de H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, volume II, p. 472 et suivantes.

(3) LAMARTINE, *Voyage en Orient*, Paris, 1845, volume II, p. 232.



plateau arménien et qui contribuèrent à renseigner l'Occident sur les Arméniens, leur caractère, leurs coutumes et leur activité.

Signalons parmi ces relations, dans l'ordre chronologique, les ouvrages du baron Auguste de Haxthausen<sup>1</sup>, du futur Lord Bryce<sup>2</sup>, de H. Abich<sup>3</sup>, de E. et B. Chantre<sup>4</sup>, de H. Lynch<sup>5</sup>, de Paul Rohrbach<sup>6</sup> et de N. et H. Buxton<sup>7</sup>.

C'est à ces œuvres capitales, remarquables par la sûreté et l'étendue de l'information, qu'il faut se reporter pour connaître ce que furent et ce que sont les Arméniens d'Arménie.

### *Les Arméniens et l'imprimerie*

L'invention de l'imprimerie, que les Arméniens furent l'un des premiers peuples à utiliser, contribua elle aussi à préparer les voies de la renaissance arménienne.

Les Arméniens employèrent en effet très tôt ce puissant moyen de diffusion de la pensée et des connaissances humaines, et c'est cette antériorité qui explique en partie l'avance que prirent les Arméniens sur la majorité des autres peuples de l'Orient dans le domaine de l'éducation et du développement intellectuel.

Ainsi les premiers ouvrages arméniens furent imprimés à Venise en 1512 dans une imprimerie italienne<sup>8</sup>. Pour juger de la portée de cette date il faut se rappeler que le premier livre imprimé, la Bible de Gutenberg, ne remonte qu'à 1453. Jusqu'en 1512 seules des impressions en latin, grec, en langues occidentales, en arabe et en hébreu avaient vu le jour. Les premières impressions en de nombreuses langues de l'Est européen sont postérieures aux premières impressions arméniennes. Quant aux premières impressions en turc et en persan elles ne datent que du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La première véritable imprimerie arménienne fut établie à Venise en 1565 par Abgar de Tokat qui avait été envoyé d'Etchmiadzine par le Catholico Mikael I avec des lettres de recommandation pour le Pape Pie IV, afin d'y étudier l'imprimerie<sup>9</sup>.

(1) A. VON HAXTHAUSEN, *Transkaukasien*, Leipzig, 1856 (2 volumes).

(2) J. BRYCE, *Transcaucasia and Ararat*, London, 1877.

(3) H. ABICH, *Aus kaukasischen Ländern*, Vienne, 1896 (2 volumes).

(4) E. CHANTRE, *Les Arméniens*, Lyon, 1897; B. CHANTRE, *A travers l'Arménie russe*, Paris, 1893.

(5) H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901 (2 volumes).

(6) PAUL ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898. Du même auteur *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903.

(7) N. et H. BUXTON, *Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914.

(8) TOTOMIANZ, *Die Armenier und die Buchdrückerei*. *Mitteilungsblatt*, juin 1941.

(9) ORMANIAN, *L'Église arménienne*, Paris, 1910, p. 59.



Deux ans plus tard cette imprimerie fut transférée à Constantinople et installée dans la cour d'une église arménienne. Ce fut elle qui imprima une première grammaire arménienne élémentaire destinée à l'enseignement.

Puis les créations d'autres imprimeries arméniennes se succédèrent dans les centres de l'émigration, à Lemberg en 1616, à Ispahan en 1639, à Amsterdam en 1660, à Constantinople en 1677, à Smyrne en 1758, à Madras en 1772, enfin à Etchmiadzine en 1774.

Quant aux Mékhitaristes ils utilisèrent aux débuts les imprimeries arméniennes existantes, mais établirent bientôt leurs propres imprimeries, à Trieste en 1776, à Venise en 1789.

### *L'œuvre culturelle*

Le réveil de la conscience arménienne est également intimement lié au développement des établissements d'instruction et à celui des centres culturels.

Un grand prélat, le Catholicos Nerses, avait déclaré au début du XIX<sup>e</sup> siècle : « La préparation de l'esprit et le développement de l'instruction sont les conditions préalables du relèvement de la nation arménienne ».

Dès cette époque les Arméniens s'efforcèrent sans relâche de s'initier aux lettres et aux arts, et cela avec une énergie d'autant plus grande qu'ils sentaient que c'étaient non seulement les individus mais la nation, considérée comme une entité, qui profiteraient de ces efforts.

Jusqu'en 1790 le droit à l'enseignement public était interdit aux sujets chrétiens de l'Empire Ottoman. Seuls quelques séminaires destinés à la formation du clergé étaient tolérés. Dès que cette interdiction fut levée les écoles paroissiales arméniennes commencèrent à se développer, d'abord à Constantinople où les premières écoles de garçons furent créées entre 1790 et 1800. A partir de 1820 on assista également à l'ouverture d'écoles de filles.

A la même époque se place la fondation des premières écoles arméniennes dans l'émigration, à Astrakhan, à Calcutta, à Rostov.

Comme les États turcs et russes se refusaient à apporter une contribution quelconque à la création de ces écoles<sup>1</sup>, celles-ci furent entretenues par les seules ressources des communautés arméniennes (contributions prélevées sur les familles aisées et dons).

Malgré les charges correspondantes ces écoles fonctionnèrent, dès le début, conformément à l'esprit essentiellement démocratique du

(1) Voir à ce sujet H. ЛУНЦ, *Armenia*, Londres, 1901, II, p. 97.



peuple arménien, suivant le principe de la gratuité absolue de l'enseignement.

A partir de 1845 ces écoles prirent un essor croissant et un réseau correspondant d'écoles paroissiales fut établi dans les provinces arméniennes de Turquie. Non seulement les Arméniens de Turquie, mais aussi ceux de Russie firent d'importantes contributions pour permettre la réalisation du but que l'on s'était tracé : à côté de chaque église, une école.

C'est grâce à ces écoles que le peuple arménien devint bientôt, avec les Grecs, l'élément le plus avancé de l'Empire Ottoman. « C'est ce réseau d'écoles, écrivait en 1910 Bertrand Bareilles, qui fait des Arméniens le premier élément de l'Empire Ottoman au point de vue de l'instruction ».

Quant aux établissements d'enseignement secondaire, ils se développèrent tout d'abord sous la forme d'écoles primaires principales auxquelles on adjoignit des classes supérieures où étaient enseignées les matières de l'enseignement secondaire.

On assista ensuite à la création de plusieurs établissements d'enseignement secondaire. Signalons parmi les plus importants d'entre eux le Collège Sanassarian à Erzeroum fondé en 1881 grâce à une donation d'un riche Arménien de Russie, l'École Centrale de Constantinople, l'École Normale de Van et le séminaire du monastère de Varag<sup>1</sup>.

Ces quatre établissements furent les berceaux de l'élite intellectuelle arménienne de l'Empire Ottoman. C'est là que furent formés une grande partie du corps enseignant arménien et les intellectuels qui ont dominé la vie arménienne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>.

Les écoles et établissements d'enseignement secondaire américains et français en Turquie ont aussi largement contribué à la diffusion de l'instruction parmi les Arméniens. Mentionnons parmi les établissements américains le Robert College et l'American College for Women à Constantinople ainsi que les collèges américains de Mersivan, d'Aïntab et de Kharpout.

En ce qui concerne les religieux français, ces missionnaires qui, suivant la belle expression d'un homme d'État oriental, « ont fait germer la France sous leurs pas », il faut particulièrement citer l'admirable œuvre d'éducation que les Dominicains ont entreprise,

(1) Voir sur le Collège Sanassarian H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, II, p. 213, 216. Sur l'École Normale de Van E. CHANTRE, *De Beyrouth à Tiflis, Le Tour du Monde*, Paris 1889, p. 284. Quant au séminaire du monastère de Varag, Deyrolle qui le visita, en 1869, s'exprime sur lui en ces termes : « Les classes de l'établissement furent pour moi un véritable sujet d'étonnement ; tout y était admirablement installé » (T. DEYROLLE, *Voyage dans le Lazistan et l'Arménie, Le Tour du Monde*, 1876, p. 388).



avec une abnégation totale, dans une des régions les plus isolées de l'Arménie.

En Arménie russe le développement des écoles arméniennes se poursuit parallèlement, mais il fut fortement entravé, surtout après le décret de 1884, par la politique de russification forcée du gouvernement tzariste.

Citons parmi les établissements d'enseignement secondaire et supérieur qui purent néanmoins s'établir l'Institut Lazaref à Moscou, le séminaire Nersessian à Tiflis et l'Académie d'Etchmiadzine.

L'Institut Lazaref de Moscou, un des plus célèbres établissements d'enseignement de la Russie des tsars, fut créé par un riche Arménien originaire de Perse, Jean Lazarian qui avait amassé une fortune considérable par ses manufactures de soieries et de cotonnades<sup>1</sup>. Fondé en 1815, l'Institut Lazaref comprenait un établissement modèle d'enseignement secondaire qui forma une partie des cadres et de l'élite arméniens de Russie, une école des langues orientales vivantes, une académie orientale et une imprimerie.

Le séminaire Nersessian fondé à Tiflis en 1825 par le futur Catholicoŝ Nerses, a formé un grand nombre d'instituteurs arméniens et de prêtres. Il faut aussi relever parmi les établissements d'enseignement secondaire qui ont contribué à former l'élite arménienne, les gymnases russes de Tiflis.

Enfin l'Académie d'Etchmiadzine fondée en 1874 par le Catholicoŝ Kevork IV fut, jusqu'à la fondation de l'Université arménienne en 1920, le seul établissement d'enseignement supérieur existant en Arménie.

Malheureusement l'opposition de la bureaucratie tzariste empêcha les écoles arméniennes, et spécialement les établissements d'enseignement secondaire, de se multiplier.

Haxthausen, après avoir marqué le loyalisme des Arméniens de Transcaucasie et le rôle de ferment du progrès qui semblait être dévolu aux Arméniens parmi les peuples orientaux, a commenté cette attitude en ces termes : « Si la Russie veut accomplir sa mission historique elle doit renoncer à vouloir tout régenter et réglementer. Ce n'est pas en recevant une éducation calquée sur celle des fonctionnaires russes, mais une culture basée sur leurs traditions nationales que les Arméniens lui seront le plus utiles<sup>2</sup> ».

(1) Jean Lazarian possédait à Ropscha, aux environs de Saint-Petersbourg, une magnifique résidence où il reçut en 1793 un émigré français de marque, le comte d'Artois. Il céda plus tard ce château au tzar Paul I<sup>er</sup>.

(2) HAXTHAUSEN, I, p. 292.



A côté des établissements ordinaires d'instruction il faut rappeler le grand rôle joué par certaines institutions culturelles arméniennes ayant pour but de donner à des adultes illettrés un fondement d'instruction. Sir Edwin Pears rapporte dans ses souvenirs une visite à une école du dimanche arménienne où des hamals (porteurs) appartenant au plus pauvre prolétariat de Constantinople apprenaient à lire et à écrire, et déclare que ce fut là l'un des spectacles les plus pathétiques qui lui fût donné de voir.

En ce qui concerne les études universitaires, les Arméniens se mirent à suivre, en l'absence d'une université arménienne, les cours des universités russes et occidentales et on assista graduellement à la formation d'une importante classe intellectuelle arménienne composée de médecins, d'agronomes, d'ingénieurs, de juristes et de lettrés.

Pour les Arméniens de Russie l'Université allemande de Dorpat, fondée en Esthonie par le tzar Alexandre I<sup>er</sup>, a joué un rôle important dans les origines du mouvement intellectuel.

Cette Université, qui fut un avant-poste de la science germanique dans la direction de l'est européen et dont le premier recteur Parrot était d'origine huguenotte, a exercé sur la renaissance de la culture arménienne un rôle que Paul Rohrbach a souligné.

Le premier Arménien qui étudia à Dorpat fut le grand écrivain Abovian, le créateur de la littérature arménienne moderne, qui y passa six années (de 1830 à 1836).

Nombre d'autres Arméniens suivirent l'exemple d'Abovian et c'est ainsi que de 1835 à 1889 environ cinquante étudiants arméniens passèrent par l'Université de Dorpat. Mentionnons parmi eux l'écrivain Nazariantz, ami et disciple d'Abovian, le publiciste Simonianz, les poètes Dodochianz et Patkanian, l'écrivain Barchoudarian qui fut le traducteur de Schiller, de Goethe et de Lessing<sup>1</sup>.

Cette présence d'étudiants arméniens eut aussi pour effet d'inciter nombre de professeurs de l'Université de Dorpat à suivre l'exemple de Parrot<sup>2</sup>, à visiter l'Arménie et à orienter vers l'Arménie nombre de savants voyageurs comme le baron August von Haxthausen, Friedrich Bodenstedt, Moritz Wagner, Karl Koch et Hermann Abich.

Quant aux Arméniens de Turquie on les rencontrait déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les universités italiennes où ils étudiaient particulièrement la médecine<sup>3</sup>.

(1) A. ABEGHIAN, *Studienreise nach Dorpat*, *Mitteilungsblatt*, décembre 1939.

(2) Ce fut Parrot qui fit, en 1829, accompagné d'Abovian, de deux paysans arméniens et de deux soldats russes la première ascension de l'Ararat (Voir F. PARROT, *Reise zum Ararat*, Berlin, 1834, p. 163).

(3) Voir TOKKOMIAN, *Les anciens Médecins arméniens diplômés des Universités d'Italie (1700-1840)*. Paris, 1900.



A partir du XIX<sup>e</sup> siècle c'est surtout en France que les Arméniens de Turquie vinrent faire leurs études universitaires<sup>1</sup>. On les rencontre à la Sorbonne, dans les grandes écoles françaises (ainsi Boghos Nubar Pacha était un ancien élève de l'École Centrale), aux Universités de Montpellier et de Nancy.

Les facultés de médecine françaises et américaines de Beyrouth formèrent également un grand nombre de médecins et de pharmaciens arméniens.

Les Arméniens de Russie fréquentaient, de leur côté, les établissements d'enseignement supérieur russes, particulièrement les Universités de Moscou, de Saint-Petersbourg, de Kharkov, l'Institut Agronomique de Moscou, les Écoles Polytechnique, des Mines et des Ponts et Chaussées de Saint-Petersbourg. Ceux d'entre eux qui se rendaient à l'étranger fréquentaient surtout les Universités allemandes<sup>2</sup> (Université de Leipzig, de Berlin, de Marbourg, de Halle, École Polytechnique de Dresden, École des Mines de Freiberg).

Enfin la Suisse représenta aussi un important foyer de culture supérieure pour l'élite arménienne et un grand nombre d'Arméniens de Russie et de Turquie firent leurs études aux Universités de Genève et de Lausanne et à l'École Polytechnique de Zurich.

Le nombre des étudiants arméniens marqua un accroissement constant et en 1914 le nombre des étudiants arméniens fréquentant les universités russes était de plusieurs milliers, alors que plusieurs centaines d'entre eux suivaient les cours des universités de l'Europe occidentale et une centaine ceux des universités américaines<sup>3</sup>. Toute cette studieuse jeunesse se mettait à l'école de l'Occident tout en songeant aux horizons lointains de la patrie.

C'est à la vue de cette œuvre culturelle qui embrassait les domaines les plus divers qu'Haxthausen, un des meilleurs observateurs de la vie des peuples orientaux, écrivait au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : « Le peuple arménien semble se trouver à un tournant de son destin. On peut s'apercevoir comment tout ce qui touche à l'esprit trouve en lui un profond écho. Il existe chez lui une volonté indéniable de s'assimiler la culture et l'esprit de l'Occident<sup>4</sup> ».

(1) Voir TORKOMIAN, *Liste des Médecins arméniens diplômés de la Faculté de Paris de 1843 à 1921*, Evreux, 1922.

(2) Voir à ce sujet H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, I, p. 249.

(3) J. LORIS MELICOF, *La Révolution russe et les Républiques Transcaucasiennes*, Paris, 1920, p. 146.

(4) HAXTHAUSEN, I, p. 290-291.



*Le mouvement littéraire*

Le XIX<sup>e</sup> siècle fut aussi marqué par un grand mouvement littéraire qui donna naissance à la littérature arménienne moderne.

L'art national arménien avait subsisté dans ses formes les plus populaires au cours des siècles précédents. Comme l'a noté Fournol pour tous les peuples chrétiens de l'Empire Ottoman, la poésie populaire a été chez eux la conservatrice d'abord, puis la source de l'idée nationale, et la contribution des musiciens, des artistes, des folkloristes au mouvement national a été très grande.

Mais bientôt apparût, pour renforcer cette action et l'adapter aux sentiments et aux besoins de l'époque, la littérature arménienne moderne.

Il est impossible de donner dans le cadre de cet ouvrage une liste, même approximative, des auteurs et écrivains qui se sont illustrés pendant cette époque dans les genres les plus divers. Historiens, poètes, romanciers, prosateurs, dramaturges, publicistes, tous les genres sont représentés dans cette nouvelle littérature arménienne<sup>(1)</sup>. Nous devons nous borner à relever les noms les plus saillants.

Nous avons déjà marqué la part qu'il faut faire aux Mékhitaristes dans cette renaissance arménienne et signalé l'importance des œuvres historiques d'un Michel Tchamtchian et d'un Lucas Indjidjian. Les Mékhitaristes ont également compté dans leurs rangs un des plus grands poètes épiques arméniens, Arsène Bagratouni. Ce fut toutefois le Mékhitariste Alishan, qui comme historien et comme poète exerça l'influence la plus marquée sur la pensée arménienne. Aucun poète arménien n'a peut-être décrit avec des accents aussi émouvants les gloires passées, les ruines présentes et n'a exalté avec autant de force la gloire de la révolte arménienne. Comme le constatait Varandian « ses poésies resteront admirées tant qu'il restera sur la terre un Arménien pour les comprendre ».

Mais le véritable créateur de la littérature arménienne moderne fut Khatchadour Abovian (1804-1848). Ce grand écrivain qui, ainsi que nous l'avons déjà relevé, fut le premier étudiant arménien de l'Université de Dorpat, fut le premier auteur qui abandonna l'arménien classique et adopta l'arménien moderne pour ses écrits, leur assurant ainsi une véritable diffusion. En effet, depuis quelques siècles les Arméniens parlaient l'arménien moderne alors que toutes les publications se faisaient en arménien ancien ou classique, langue qui est à l'arménien moderne ce que, par exemple, le latin est au français. Il était évident que, dans ces conditions, les ouvrages

(1) Voir A. LEIST, *Armenische Litterarische Skizzen*, Leipzig, 1886.



publiés ne se trouvaient à la portée que d'un petit nombre de lettrés, de savants et d'ecclésiastiques.

Abovian, en employant pour la première fois l'arménien moderne, créa une littérature arménienne nouvelle, véritablement accessible au peuple. « C'était, écrit Macler, l'époque où les idées de liberté et d'affranchissement se faisaient jour dans le Proche-Orient et dans l'Europe orientale. A des idées nouvelles, il fallait une langue et une littérature nouvelle<sup>1</sup> ».

L'ouvrage le plus célèbre d'Abovian est un roman épique intitulé « Les Blessures de l'Arménie ». L'auteur y décrit la vie du paysan arménien dans le village de Kanakir aux environs d'Érivan où la famille des Abovian exerçait les fonctions de chefs de village, ainsi que les souffrances du peuple arménien sous la domination étrangère.

Abovian fut non seulement un grand écrivain arménien mais aussi un patriote ardent qui se voua à l'œuvre du relèvement du peuple arménien. Entrevoquant la résurrection de l'Arménie il consacra sa vie à élever le niveau culturel du peuple arménien et à faire connaître l'Arménie et son peuple à l'étranger<sup>2</sup>.

Parmi les autres noms qui ont illustré les lettres arméniennes pendant le XIX<sup>e</sup> siècle il faut mentionner, pour l'Arménie orientale ou russe : Prochian, Mikael Nalbandian, Stepanos Nazarian, Grégoire Artzrouni, le dramaturge Soundoukian, le philologue Patkanian, le poète Kamar Katiba, Dzeventz qui a écrit des nouvelles historiques se rapportant à l'épopée du royaume de la Nouvelle Arménie, l'historien Emin, l'évêque Aïwasowski et surtout le grand romancier Raffi (1837-1888).

On peut dire que Raffi occupe dans l'histoire arménienne la place que Taras Schwetschenko occupe dans l'histoire de l'Ukraine moderne. Comme lui, il a donné une impulsion décisive au mouvement national arménien en faisant revivre dans ses œuvres la grandeur du passé historique arménien.

Signalons parmi les œuvres de Raffi les romans « Djélaleddin »<sup>3</sup> et « Khent » se rapportant tous deux à la période de 1877-1878 et dépeignant les souffrances du peuple arménien sous l'oppression turque, le roman « Kaitzer » où ses héros luttent pour la libération

(1) F. MAGLER, *Chrestomatie de l'arménien moderne*, Paris, 1932, p. 7.

(2) On trouvera d'intéressants renseignements sur la personnalité d'Abovian, sa famille et son œuvre dans les ouvrages de Parrot, de M. Wagner, de Bodensiedt, d'Haxthausen et d'Abich qu'il pilota à travers l'Arménie et qui ont gardé une haute estime pour ce grand Arménien.

(3) Paul Rohrbach a donné une traduction résumée de « Djélaleddin » dans un des chapitres de son ouvrage : *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903.



de leur peuple et enfin une série de romans historiques dont le plus célèbre est « Samuel »<sup>1</sup>.

Cet admirable écrivain a été le meilleur interprète de sa nation et de ses sentiments. Il a su voir tout ce qui est humain, et par conséquent tout ce qui est grand, dans le peuple arménien.

Pour l'Arménie occidentale ou turque un nom domine tous les autres, celui de futur Catholicos Khrimian Haïrig qui fut vraiment le chef spirituel de la nation arménienne pendant une époque décisive de son histoire et qui fut non seulement un prince de l'Église et un homme d'État, mais un professeur de patriotisme et un écrivain de talent, poète et prosateur. Le souvenir de ce grand homme, qui incarne la renaissance de l'esprit arménien, est resté profondément enraciné dans l'âme du peuple arménien.

Parmi les autres écrivains arméniens de Turquie au XIX<sup>e</sup> siècle il faut mentionner les poètes Bechiktachlian et Bedros Tourian, les écrivains et publicistes Odian, Arpiarian et H. Baronian.

Deux traits frappent dans la production littéraire de toute cette période. D'abord la hauteur des sentiments exprimés dans ces œuvres et qui montre que la nation arménienne, après une longue période d'abaissement, était en train de reconquérir la conscience de sa dignité. Ensuite l'intensité du sentiment patriotique reflété par tous ces ouvrages qui sont autant l'expression de la nation entière que celle d'individus isolés.

A côté de cette production littéraire arménienne originale la traduction et la publication des œuvres occidentales joua un rôle considérable dans le développement de l'esprit arménien.

On assista également à la création de nombre de théâtres arméniens principalement à Constantinople et à Tiflis et des troupes arméniennes y interprétèrent non seulement des pièces arméniennes, tirées des légendes et des traditions nationales, mais aussi les chefs-d'œuvre étrangers.

Signalons parmi les plus célèbres acteurs arméniens Adamian, que l'on a appelé le Salvini de l'Arménie et qui fut un grand interprète de Shakespeare et, parmi les actrices, Hratchia et Siranouche.

Le mouvement littéraire dont nous avons essayé de donner un aperçu, a marché de pair avec le réveil de la conscience nationale arménienne. Comme l'a constaté A. Sarkissian<sup>2</sup> : « La littérature romantique a fait son œuvre sur un peuple sentimental. Le romantisme engendre le patriotisme et ce dernier a donné naissance au nationalisme arménien moderne. Vers 1885 ce nationalisme était devenu une profession de foi pour la masse du peuple arménien ».

(1) Il existe une traduction française de cette dernière œuvre publiée à Paris en 1924.

(2) A. SARKISSIAN, *History of the Armenian Question to 1885*, Urbana, 1938, p. 130.



*La naissance et la diffusion de la presse arménienne*

Cette époque fut aussi marquée par la naissance de la presse arménienne qui assumait non seulement le rôle d'un organe d'information, mais aussi celui d'un véritable moyen d'éducation<sup>1</sup>.

Les premiers journaux arméniens furent fondés au XVIII<sup>e</sup> siècle par la colonie arménienne des Indes<sup>2</sup>. Puis parut une publication créée par les Mékhitaristes à Venise et le Puzantian Tidag (L'Observateur de Byzance) à Constantinople. Ce dernier journal, qui commença à paraître en 1812, fut la première gazette qui ait existé en Turquie.

Le premier véritable quotidien arménien, l'Archalouys (l'Aurore) fut créé, en 1840, par Luc Balthazar à Smyrne, dont la colonie arménienne s'était toujours distinguée par son esprit progressiste. Une large diffusion fut assurée à ce journal qui eut des abonnés non seulement parmi les Arméniens de l'Empire Ottoman, mais aussi parmi ceux de Russie et même des Indes.

Puis de 1840 à 1866 on assista à la fondation à Constantinople de quatorze journaux arméniens. Mentionnons spécialement parmi eux le Massis édité par Utudjian, que Basmadjian a appelé le Temps arménien en raison de sa tenue et du caractère de ses articles. Le Massis devint une véritable institution arménienne qui a dominé pendant plusieurs décades la vie intellectuelle de Constantinople et son rédacteur, Utudjian, fut le maître qui forma toute une génération de journalistes arméniens<sup>3</sup>. Signalons aussi parmi les organes arméniens de Constantinople, la Guitare, rédigé par une jeune Arménienne. Plus tard, vers 1885, A. Arpiarian fit du Haïrenik le principal organe arménien de Constantinople. Un grand nombre de revues et de périodiques furent également créés à Constantinople.

Mais les périodiques les plus importants furent deux revues mensuelles, l'Aigle de Vaspourakan et l'Aigle de Taron. Créés par le futur Catholicos Khrimian Haïrig, ce guide spirituel de la nation arménienne dans la voie de son relèvement, ces organes qui paraissaient en Arménie même (à Varag près de Van et à Sourp Karapet près de Mouch) eurent une immense influence sur la

(1) Voir sur la presse arménienne et son rôle A. RAVRY, *La Presse et l'Histoire, Revue des Questions historiques*, 1935, nos 4-5, ainsi que A. LEIST, *Armenische Literarische Skizzen*, Leipzig, 1886, chapitre IX.

(2) Il est intéressant de noter, à titre de comparaison, que le premier journal serbe fut créé à Vienne en 1791, que les premiers journaux grecs parurent à Vienne et à Paris vers la même époque et que le premier journal bulgare fut créé à Leipzig en 1846.

(3) SARKISSIAN, p. 120.



population arménienne d'Arménie, c'est-à-dire celle formant le noyau de la nation.

Khrimian Haïrig forma une génération d'écrivains parmi lesquels il faut citer l'évêque Servantzedian et le futur grand écrivain Raffi.

En Transcaucasie le premier journal arménien, le *Caucase*, fut créé en 1846. Puis se succédèrent l'*Ararat* (1850) et l'*Abeille d'Arménie* (1858). Une place spéciale doit être faite à la revue *Hussiapayl* (l'*Aurore Boréale*), organe de Stepanos Nazarian, ainsi qu'à la revue *Portz* (Essai) de Hovhnessian qui fut une sorte de *Revue des Deux Mondes* arménienne.

Mais parmi tous les organes paraissant à Tiflis, la capitale intellectuelle des Arméniens de Russie, le plus important fut le *Mechag* (Travailleur) de Grégoire Artzrouni.

Grégoire Artzrouni qui avait fait de brillantes études en Russie, en Allemagne et en Suisse, fut le créateur de ce journal, le plus important organe arménien, un journal que Sarkissian a comparé par sa tenue et son esprit libéral au *Manchester Guardian*<sup>1</sup>. Attaquant à la fois le clergé et la classe riche arménienne, Artzrouni fit de son journal le champion de l'idée de progrès et d'émancipation. Il groupa autour de lui des collaborateurs de grand talent comme Raffi, et le dramaturge Soundoukian.

Il faut enfin signaler la haute valeur des publications périodiques des Mékhitaristes, le *Bazmavep* publié à Venise et le *Handes Amsorya* publié à Vienne.

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle Paul Rohrbach pouvait remarquer que l'essor de la presse arménienne témoignait, soit par le nombre des organes, soit par la qualité des articles, du caractère particulier d'un peuple qui, bien qu'habitant l'Orient, présentait les traits de l'esprit occidental<sup>2</sup>.

### *Le sentiment national arménien*

La conjugaison de toutes ces initiatives donna bientôt naissance à une série de centres intellectuels arméniens.

En Arménie même, ces centres intellectuels furent Etchniadzine, siège du Catholicos et de l'Académie, Érivan, Van en raison de l'action de Khrimian Haïrig, Erzeroum à cause de l'existence du collège Sanassarian et Choucha.

En dehors de l'Arménie les centres les plus importants furent Constantinople, Smyrne, Tiflis, Moscou et, en Europe Occidentale,

(1) SARKISSIAN, p. 123.

(2) PAUL ROHRBACH, *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903, p. 12.



Venise et Vienne en raison de la présence des Mékhitaristes, Paris et Genève comme centres de la jeunesse universitaire, puis plus tard Boston comme centre intellectuel de l'émigration arménienne aux États-Unis.

Ces centres devinrent les foyers de la pensée arménienne et représentèrent les lieux où l'idée du relèvement de la nation arménienne prit corps puis se répandit dans l'ensemble de la nation.

Ce n'est, en fait, qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que la renaissance arménienne a appris aux Arméniens à prendre conscience de leur passé par un retour à leurs origines lointaines. C'est au spectacle, à la lecture, des grandes choses accomplies par leurs ancêtres que les Arméniens ont commencé à se sentir une entité nationale dans le présent. Comme l'a si bien dit Joseph de Maistre, « l'âme d'un peuple c'est sa tradition nationale ».

Ce réveil de la conscience arménienne se manifesta par de nombreux indices, parmi lesquels il faut spécialement relever la naissance d'un sentiment de solidarité entre les Arméniens, à travers les frontières. Alors que précédemment les Arméniens de Turquie, de Russie et de Perse vivaient sans contact, à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle un courant de solidarité commença à s'établir. Ainsi les Arméniens de Russie contribuèrent largement par leurs dons, à la fondation du réseau d'écoles arméniennes en Arménie turque.

En 1872, Artzrouni pouvait déjà écrire dans son journal, le *Mechag* : « Hier, nous n'étions qu'une communauté ecclésiastique, demain nous serons une nation ».

Malgré sa division entre trois États et la dispersion d'une partie des Arméniens, le peuple arménien prenait conscience de son unité. Les Arméniens commençaient à se sentir véritablement liés par un même passé et solidaires d'un même destin. L'esprit national recomposait, à travers les frontières, l'unité du peuple arménien.

Quant à la forme que prit ce sentiment national arménien naissant, l'historien allemand Zimmerer l'a décrite dans les lignes suivantes : « Ce n'est qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle que les représentants de l'élite intellectuelle arménienne sont parvenus à la conviction que leur nation avait droit à une existence digne, dans des conditions qui correspondent à celles où vivent les peuples de l'Europe. Ils se sont fondés pour cette assertion sur trois faits que personne ne peut leur contester : tout d'abord la glorieuse histoire de l'ancien royaume d'Arménie, l'originalité de leurs institutions religieuses et la ténacité avec laquelle ils les ont maintenues, enfin leur contact intime et leur affinité avec la civilisation occidentale<sup>1</sup> ».

(1) H. ZIMMERER, *Armenien in neuerer Zeit*; HELMOLT, *Weltgeschichte*, Leipzig, 1920, II, p. 402.



Ces sentiments, qui ne furent tout d'abord que l'apanage d'une élite, se propagèrent graduellement et finirent par gagner, si l'on excepte quelques Levantins, tous les Arméniens<sup>1</sup>.

Les conditions de l'époque, le progrès des idées libérales, la résurrection graduelle de nombreuses nationalités précédemment placées sous le joug turc, tout contribuait à susciter et à affermir ces sentiments. « Ce qui caractérise notre siècle », disait Renan en 1884, à une fête franco-hellénique, « c'est qu'une foule de choses qui paraissaient mortes, enterrées, condamnées par l'histoire, sont de notre temps sorties de leur suaire, ont affirmé leur existence et ont vécu ».

En ce qui concerne le peuple arménien, ses aspirations, telles qu'elles étaient personnifiées par le mouvement national dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ne pouvaient viser ni à la constitution d'une Arménie indépendante, ni à une annexion de l'Arménie turque par l'Empire des Tzars. Il était en effet évident que la Russie tzariste était opposée à la création d'un État arménien, État qui aurait exercé une attraction inévitable sur les sujets arméniens de l'Empire et renforcé, par son existence même, les aspirations des peuples de Transcaucasie à une plus large autonomie. Quant à l'annexion de l'Arménie turque par la Russie, elle aurait eu pour conséquence d'étendre à cette région la politique de russification progressive des peuples allogènes, qui était celle du gouvernement tzariste. Une telle annexion aurait donc représenté une grave menace pour la préservation du patrimoine culturel arménien.

C'est pour ces raisons que les aspirations du mouvement national arménien<sup>2</sup> se limitaient à protéger la nation contre la menace d'assimilation par la Russie tzariste, à préserver sa religion et sa langue, à élever son niveau de culture et à assurer aux Arméniens de Turquie, soumis à un régime abject, le respect de leur dignité et la sécurité de leur vie et de leurs biens, c'est-à-dire les droits élémentaires de tout peuple, même sujet d'une puissance étrangère.

### *Khrimian Haïrig*

Parmi tous les noms qui sont liés à ce réveil de la conscience arménienne, il en est un qui domine tous les autres. C'est celui d'un grand homme de foi qui fut aussi un grand homme d'action,

(1) M. VARANDIAN, *Les origines du mouvement arménien*, Genève, 1912 (en arménien).

(2) Voir à ce sujet, Paul ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898, p. 235-237.



Meguerditch Khrimian qui devint plus tard le Catholicos Khrimian Haïrig et qui est considéré à juste titre par les Arméniens comme le père de la patrie<sup>1</sup>.

Cet inlassable apôtre du patriotisme arménien que Sarkissian a comparé à un Bossuet, un Pie IX et un Garibaldi fondus en un même personnage, était né à Van en 1820. Un premier voyage à Etchmiadzine, ce foyer du peuple arménien, produisit un profond effet sur son esprit. Il devint d'abord instituteur, puis moine. Il résida dans divers centres arméniens, à Constantinople, à Jérusalem, en Cilicie, au monastère de Sis, et publia des relations de ses voyages à Etchmiadzine et Jérusalem. De retour à Van en 1854, il amena avec lui une presse et commença, en 1856, la publication d'un périodique, l'Aigle de Vaspourakan, dans lequel il fit revivre l'histoire de l'Arménie. Abbé du monastère de Varag il lutta sans répit contre l'ignorance du monde ecclésiastique arménien. On lui confia bientôt la direction d'un autre célèbre monastère arménien, celui de Sourp Karapet près de Mouch. Il y fonda une autre revue, l'Aigle de Taron.

Ainsi que le remarquait Varandian, Khrimian était un autre Alishan, mais établi sur le sol même de la patrie, en contact avec le drame qui s'y déroulait. Ses revues étaient les seuls organes de la patrie, les seuls qui, tout en pleurant les ruines, adressaient à la nouvelle génération des appels de lutte.

Élu en 1869 patriarche arménien de Constantinople, il plaida sans relâche la cause des Arméniens des provinces orientales soumis à un régime intolérable. Il dut bientôt quitter ce poste en raison de l'hostilité du gouvernement turc, appuyé par les notables levantins de Constantinople qui étaient à sa solde<sup>2</sup>. En 1878, il fut un des délégués arméniens au Congrès de Berlin. De retour en Turquie il s'installa dans sa ville natale, Van. Envoyé en 1889 en exil honoraire à Jérusalem, il fut élu en 1892 Catholicos des Arméniens et fut le chef spirituel de l'ensemble de la nation arménienne au cours des événements tragiques de 1895-1896 et ensuite lors de la réaction tzariste de 1900-1905.

Par son action, son œuvre et ses écrits, Khrimian Haïrig a été l'incarnation du sentiment national arménien. « Lorsque l'abbé du monastère de Varag, a écrit Lynch, jeta sa pierre dans les eaux alors stagnantes de la vie arménienne, il n'éveilla d'abord que peu

(1) Voir sur Khrimian Haïrig H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, I, p. 236-242 et II, p. 86 et 115; Paul ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898, p. 192-197; Paul ROHRBACH, *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903, p. 25; A. LEIST, *Armenische Litterarische Skizzen*, Leipzig, 1886, chapitre X; E. CHANTRE, *De Beyrouth à Tiflis*, p. 288.

(2) Paul ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898, p. 195-196.



d'échos parmi les Arméniens, en dehors des limites de sa province natale. Mais les vagues qu'il a ainsi mises en mouvement ne se sont dès lors plus jamais immobilisées et qui peut dire vers quel rive de promesse ou de désappointement elles sont un jour destinées à atterrir. Si jamais il y eut dans ce monde une cause juste ce fut celle dont il se fit le champion et jamais sentiments ne furent plus purs que les siens. Son but était l'élévation des Arméniens et leur préparation à la nouvelle ère qu'il prévoyait. Cette ère devait être inéluctablement marquée par l'éveil du sentiment national chez les peuples opprimés et l'approche de nouvelles influences venant de l'Occident. Il voyait les conditions intolérables et sans issue de l'Empire Ottoman. Il savait aussi que les méthodes du despotisme russe étaient incompatibles avec l'esprit d'un peuple aussi fortement individualiste que le peuple arménien, en contact direct avec la culture occidentale. Il savait que les Arméniens avaient derrière eux une longue histoire et que leurs progrès, pour être réels et permanents, devaient être fondés sur un réveil de la conscience de leur passé<sup>1</sup> ».

L'action de Khrimian Haïrig fut d'une importance décisive dans l'éveil et le renforcement du sentiment national arménien. C'est le propre des grandes natures comme la sienne lorsqu'elles se sentent le dépositaire d'une idée noble et généreuse, d'étendre à leur peuple, on peut dire au monde entier, le champ de leur action.

Dès sa jeunesse, lors de son premier séjour à Etchmiadzine, dans ce centre de la vie arménienne, ou de ce qu'il en restait, son esprit ardent s'était attaché à l'idée du relèvement du peuple arménien. Il partit pour sa grande mission, armé des principes qui devaient désormais dominer toute sa vie.

Khrimian Haïrig a été le guide du peuple arménien sur la route de l'émancipation. Sa vie a servi d'exemple, et son œuvre de ralliement, pour toute une nation<sup>2</sup>.

On a dit d'Henrik Ibsen que son mérite réside dans le fait qu'il a appris à son peuple à penser grand. Un jugement semblable peut être porté sur Khrimian Haïrig. Avec une vue anticipée de l'avenir il a appris à un peuple de paysans, d'artisans et de commerçants à voir plus loin et plus grand qu'une servitude à la merci de bandes nomades et d'une administration corrompue.

(1) H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, I, p. 240-241.

(2) Voir le récit de l'émouvante entrevue que Paul Rohrbach eut avec le Catholicoz Khrimian Haïrig dans Paul ROHRBACH : *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898, p. 192-197.



*L'action et l'influence des Arméniens en Orient*

Mais le réveil du peuple arménien au XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas seulement rendu à ce peuple la conscience de lui-même. Il a exercé sur les autres peuples de l'Orient une action directe et a assumé, par cela même, une influence d'une plus vaste portée.

Formant à la fois par leur instruction et leurs mœurs, une véritable élite de la Turquie d'Asie, ayant été, avec les Grecs, les premiers à entrer en contact avec la civilisation occidentale et à assimiler ses conceptions et ses techniques, les Arméniens ont joué un rôle d'initiateurs. « C'est principalement par leur intermédiaire, a écrit Bertrand Bareilles, que leurs compatriotes musulmans ont pris d'abord contact avec les idées et les usages de l'Occident<sup>1</sup> ».

Lord Cromer, le grand administrateur britannique qui a dirigé pendant des décades les destinées de l'Égypte, a écrit à ce sujet, après avoir rappelé la place que les Arméniens ont occupée dans les plus hauts rangs de l'administration et du gouvernement de l'Égypte au XIX<sup>e</sup> siècle : « Je peux dire que ceux des Arméniens avec lesquels j'ai été en contact m'apparaissent constituer l'élite intellectuelle de l'Orient<sup>2</sup> ».

De son côté, le vicomte de Vogüé s'est exprimé en ces termes : « Ce petit peuple arménien a donné ou opposé à ses divers maîtres quelques politiques de premier ordre ; j'en ai connu deux à l'œuvre : l'évêque Azarian et Nubar-Pacha ; ils m'ont apparu égaux sinon supérieurs aux hommes d'État que j'ai vu opérer sur de plus grands théâtres<sup>3</sup> ».

Cette action des Arméniens a été liée à l'apparition sur la scène orientale de deux hommes de génie, deux grands souverains réformateurs : le vice-roi Méhémet Ali qui est le créateur de l'Égypte moderne, et le Sultan Mahmoud II qui tenta de faire passer la Turquie en quelques années du Moyen Age aux Temps Modernes.

Soit Méhémet Ali, soit Mahmoud II, ont largement utilisé les services des Arméniens pour réaliser leurs grands projets. C'est depuis Méhémet Ali, remarquait lord Cromer, que l'on trouve d'une façon continue des Arméniens occupant des hautes positions dans le gouvernement de l'Égypte<sup>4</sup>.

(1) BAREILLES, p. 7. Voir aussi les observations semblables de E. CHANTRE, *De Beyrouth à Tiflis, Le Tour du Monde*, 1889, p. 288.

(2) LORD CROMER, *Modern Egypt*, Londres, 1911.

(3) *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> mars 1889, p. 44.

(4) CROMER, p. 630.



Bertrand Bareilles note de son côté que « c'est parmi eux que le Sultan Mahmoud II trouva les premiers auxiliaires de la réforme dont il fut l'initiateur impitoyable<sup>1</sup> ».

Lorsque les institutions et l'administration de l'Empire Ottoman commencèrent au XIX<sup>e</sup> siècle à s'organiser sur des principes calqués sur ceux de l'Occident, on fut obligé, en raison de l'état arriéré de la population turque, de faire largement appel aux Arméniens qui, avec les Grecs, donnèrent à l'Empire Ottoman quelques-uns des meilleurs éléments de son administration. « Les Arméniens, montagnards laborieux, écrivait Seignobos, formaient dans toute l'Asie Mineure et à Constantinople, une partie des fonctionnaires dans les emplois où il fallait un travail effectif<sup>2</sup> ».

Sir Edwin Pears écrit de son côté, relatant l'histoire de l'administration de la Dette Publique Ottomane : « Cette administration trouva bientôt, particulièrement parmi les Arméniens, des auxiliaires capables et sûrs. Une fois que ceux-ci comprirent que les pratiques courantes orientales de corruption ne seraient pas tolérées et qu'ils seraient protégés dans leur résistance à ces méthodes, ils devinrent des auxiliaires d'une grande valeur. Ce sont eux qui ont démontré pour la première fois que la Turquie pouvait produire des fonctionnaires intègres et capables<sup>3</sup> ».

Quant à Bertrand Bareilles, il releva que « la plupart des hommes d'État turcs de l'ère dite de la Réforme s'adjoignaient un Grec ou un Arménien qui leur mâchait la besogne ». Et l'auteur, qui est un des Français qui ont le mieux connu la Turquie, cite spécialement parmi eux le Dr. Servicen (Vichemian) qui fut le conseiller de Fuad Pacha et G. Odian, le collaborateur de Midhat Pacha, l'auteur de la constitution ottomane de 1876<sup>4</sup>.

C'est ainsi que l'Arménie a donné au XIX<sup>e</sup> siècle à la Turquie, sur la voie du modernisme, sinon de l'occidentalisation, un grand nombre de fonctionnaires et d'administrateurs. Tous leurs efforts ont visé à entraîner l'Empire Ottoman dans la voie des idées libérales, telles qu'elles étaient particulièrement représentées par la France, où nombre d'entre eux avaient reçu leur formation.

A la Russie, les Arméniens ont également donné un grand nombre de fonctionnaires de valeur, du moins jusqu'à ce que la politique anti-arménienne se fut installée à Saint-Pétersbourg. Ainsi lord Bryce remarquait au cours de son voyage en 1876, que de même

(1) BAREILLES, p. 7.

(2) C. SEIGNOBOS, *Histoire politique de l'Europe contemporaine*, Paris, p. 605.

(3) Sir Edwin PEARS, *Life of Sultan Abdul-Hamid*, Londres, 1917, p. 177.

(4) Bertrand BAREILLES, *La Diplomatie turco-phanariote. Introduction au Rapport secret de Karatheodory Pacha sur le Congrès de Berlin*, Paris, 1919, p. 25.



qu'en Russie d'Europe les Baltes jouaient un grand rôle dans l'administration russe, en Transcaucasie c'étaient les Arméniens qui donnaient à la Russie quelques-uns de ses meilleurs éléments dans le domaine de l'administration publique<sup>1</sup>.

Parmi tous les Arméniens qui se sont distingués dans les rangs de l'administration ou dans les conseils des gouvernements, nous relèverons particulièrement les noms de trois grands hommes d'État, le général Loris Melikian en Russie, Boghos Bey et Nubar Pacha en Égypte.

Le général Loris Melikian (1825-1888), dont le nom restera dans l'histoire comme celui de l'homme qui a manqué sauver la Russie, appartenait à une vieille famille de la noblesse arménienne de Transcaucasie. Il entra au service de la Russie et se distingua pendant les campagnes du Caucase du Nord et la guerre russo-turque de 1853-1856. Au cours de la guerre russo-turque de 1877-1878, Loris Melikian commanda brillamment l'armée du Caucase et s'empara de Kars et d'Erzeroum. Au moment de la grave crise de régime qui suivit cette guerre, le Tzar Alexandre II nomma Loris Melikian, qui était non seulement un grand homme de guerre, mais un administrateur intègre, ministre de l'Intérieur avec des pouvoirs extraordinaires qui en firent le dictateur de l'Empire russe. Esprit profond, intelligence hors de pair, Loris Melikian savait, à l'exemple de Gladstone, que la vraie fonction de l'homme d'État est de prévenir la révolution par la réforme et que l'ordre n'a pas de fondement plus sûr que le progrès. Il s'attacha à guider l'autocratie russe dans la voie de la monarchie constitutionnelle, tout en réprimant l'agitation terroriste. Reprenant la tradition de Capo d'Istria il essaya de conduire la Russie vers le libéralisme. Soutenu par l'opinion publique, Loris Melikian obtint du tzar l'octroi d'une constitution. Mais le jour même où celle-ci devait être promulguée, le 13 mars 1881, le tzar tomba sous les bombes d'une bande de terroristes. Son fils et successeur, Alexandre III, esprit borné, abandonna ce grand dessein et adopta une politique de brutale réaction dont on sait l'aboutissement final.

Boghos Bey mérite de son côté une place dans l'histoire, car il fut le conseiller principal et le bras droit du célèbre Méhémet Ali, le créateur de l'Égypte moderne. « Vrai modèle d'un premier ministre, il avait administré le pays pendant de longues années et n'avait ni ennemis ni envieux ; il avait eu les finances de l'État entre ses mains et il mourut pauvre<sup>2</sup> ».

(1) Voir J. BRYCE, *Transcaucasia and Ararat*, Londres, 1877, p. 397, et H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, I, p. 60.

(2) A. VINGTRINIER, *Soliman Pacha* (Colonel Sève), Paris, 1886, II, p. 446-447.



Quant à Nubar Pacha (1825-1899), il était né à Smyrne et avait reçu une solide formation en Suisse et en France. Entré au service du gouvernement égyptien, il fut le secrétaire du vice-roi Méhémet Ali et de son fils et successeur, Ibrahim Pacha. Nubar représenta ensuite l'Égypte dans toutes les négociations relatives à la construction du canal de Suez. Ministre des affaires étrangères, il créa les tribunaux mixtes. Devenu premier ministre de l'Égypte en 1884, dans des circonstances critiques, il essaya de concilier les intérêts du pays avec la situation créée par l'occupation anglaise. Nubar Pacha quitta le pouvoir en 1888, dans des conditions qui font honneur à son caractère. Il s'attira en effet l'hostilité de lord Cromer, le tout-puissant représentant britannique au Caire, par sa défense des intérêts et du prestige de l'Égypte, qu'il estimait compromis par la politique envahissante de la puissance occupante.

Les Arméniens fournirent également à la Russie tzariste une pléiade de généraux qui se distinguèrent dans les campagnes du Caucase et sur lesquelles nous nous étendrons dans un des chapitres suivants.

Il n'est pas jusqu'à l'Angleterre où l'on ne trouva un parlementaire d'origine arménienne, Alexandre Raphaël Gharamian qui représenta vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle Saint Albans à la Chambre des Communes<sup>1</sup>.

L'influence des Arméniens en Orient pendant le XIX<sup>e</sup> siècle fut aussi considérable dans le domaine de l'enseignement. On trouve un grand nombre de maîtres arméniens dans les écoles et collèges turcs où ils enseignaient principalement les sciences et les langues. L'École de Médecine de Constantinople qui fut longtemps, avec l'École militaire, le seul établissement supérieur d'instruction sur le modèle européen que possédait la Turquie, fut fondée en 1838 par le Sultan Mahmoud II sur la suggestion de son médecin arménien Chachian et elle compta, parmi son corps enseignant, un grand nombre de professeurs arméniens.

En Égypte, les premiers directeurs de l'École Polytechnique et de l'École des Arts et Métiers, toutes deux fondées par Méhémet Ali, furent des Arméniens<sup>2</sup>.

On rencontre également les Arméniens dans nombre d'établissements d'instruction persans au XIX<sup>e</sup> siècle. Philips Price relevant le fait, observe que les Arméniens ont toujours été le premier élément à être influencé par la nouvelle culture venant de l'Europe

(1) DULAURIER, p. 212.

(2) YACOB ARTIN PACHA, *L'Instruction publique en Égypte*, Paris, 1890.



et qu'ils ont joué un rôle considérable dans l'occidentalisation de l'Orient<sup>1</sup>.

Il n'est pas jusqu'à certaines manifestations du mouvement nationaliste turc contemporain qui ne doivent aux Arméniens leurs premiers fondements. Duda remarque, par exemple, que ce furent les orientalistes arméniens de l'Institut Lazaref à Moscou qui entreprirent au XIX<sup>e</sup> siècle les premiers efforts pour fixer la langue turque originale en séparant les mots purement turcs des mots d'origine arabe ou persane<sup>2</sup>.

Dans le domaine de l'architecture nombre de créations dont Constantinople s'est enrichie au XIX<sup>e</sup> siècle sont dues aux Balian, architectes des palais impériaux.

Il faut d'autre part signaler que ce sont les Arméniens qui ont créé au XIX<sup>e</sup> siècle le théâtre turc. C'est à eux que le théâtre turc doit ses premières traductions des œuvres occidentales et ses premières compositions de pièces turques, ainsi que ses premiers interprètes<sup>3</sup>.

Ainsi au cours de cette période la nation arménienne fut pour ses voisins une initiatrice et une source de progrès. Suivant l'expression d'Étienne Lamy elle a servi de levain pour soulever dans l'Orient la pâte plus lourde des autres races<sup>4</sup>.

Restant fidèles à leur passé, un passé au cours duquel leur mission fut bien souvent de coordonner les inconciliables, les Arméniens se sont efforcés, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, de multiplier les rapports entre l'Occident et l'Orient, d'amener ces deux mondes à confronter et à échanger leurs valeurs.

(1) Philips PRICE, *War and Revolution in Asiatic Russia*, Londres, 1918, p. 94. Voir aussi Brayley HODGETTS, *Round about Armenia*, Londres, 1896, p. 216.

(2) H. DUDA, *Die Gesundung der türkischen Sprachreform. Der Islam*, Berlin, 1940.

(3) J. DE MORGAN, *Histoire du Peuple arménien*, Paris, 1919, p. 329. Voir une description du théâtre arménien en langue turque de Kadi-Keui par Théophile Gauthier, *L'Orient*, Paris, 1877, p. 87-100.

(4) Voir E. LAMY, *La France du Levant*, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1899, p. 859.



## CHAPITRE XII

### LA QUESTION D'ORIENT

---

Dès qu'il y eut des Turcs en Europe,  
il y eut une Question d'Orient.

Albert SORZI.

Comme, suivant l'expression de Francis de Pressensé<sup>1</sup>, la question arménienne n'a été qu'une des multiples faces de la grande et redoutable Question d'Orient, il sied de résumer brièvement l'histoire de cette Question d'Orient, en la considérant particulièrement du point de vue de son influence sur le développement de la question arménienne.

#### *Le reflux des Touraniens*

Il put paraître un temps que l'ensemble de l'Asie et de l'Europe était destiné à tomber sous la domination des Touraniens. Mais les forces de l'Occident et de l'Extrême-Orient sont finalement parvenues à maîtriser cet ouragan de nomades et à repousser les Touraniens dans la direction de leur lieu d'origine.

En Asie Orientale le déclin de la puissance touranienne commença déjà au xiv<sup>e</sup> siècle, époque où les Chinois se libérèrent de la domination éphémère de la dynastie mongole des Yuan. Il ne resta bientôt plus, comme vestige de la puissance touranienne à l'est du Moyen-Orient, que l'Empire dit du Grand Mogol dans l'Inde, qui subsista jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle, époque où les Anglais l'annihilèrent.

En Russie la Moscovie se dégagea à la fin du xv<sup>e</sup> siècle du joug tatare, puis entreprit cette contre-attaque victorieuse qui amena au xvi<sup>e</sup> siècle l'écrasement des khanats de Kazan et d'Astrakhan et qui, se poursuivant au xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, eut pour consé-

(1) F. DE PRESSENSÉ, *La Question arménienne*, *Revue des Deux-Mondes*, 1<sup>er</sup> décembre 1895, p. 673.



quence d'éliminer ce rameau de la famille touranienne en tant que facteur politique.

On a justement mis en évidence le rôle joué aux confins de l'Europe par les Cosaques dans cette lutte contre les Touraniens, rôle que l'on ne saurait comparer qu'à celui des hardis pionniers du Wild West américain, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans la conquête du continent américain. Tous les éléments qui devaient quitter la Russie ou l'Ukraine, victimes innocentes de l'arbitraire gouvernemental ou de persécutions religieuses, serfs avides d'indépendance, aventuriers, criminels, se groupèrent dans les steppes du Sud de la Russie et de l'Ukraine et constituèrent ce peuple extraordinaire de cavaliers et de soldats désigné sous le nom de Cosaques formant une espèce de chevalerie populaire. Ces Cosaques, surtout les Cosaques du Don, les Cosaques ukrainiens ou Zaporogues et plus tard les Cosaques du Kouban, devinrent l'arme principale des Tzars dans leur lutte contre les Touraniens, celle avec laquelle ils ont conquis sur les Tatares et les peuples qui leur sont apparentés le Sud et l'Est de la Russie d'Europe, puis ensuite la Sibérie.

Mais cette épopée cosaque n'était elle-même que l'une des manifestations d'une action plus réglée représentée par l'avance continue de la grande nation agricole qu'est la Russie, arrachant aux nomades touraniens les terres qu'ils avaient converties en steppes ou en déserts, y installant ses paysans sédentaires et intégrant les confins de l'Europe et le Nord de l'Asie dans l'économie mondiale. Comme le constatait un grand historien, c'est non seulement l'épée des tzars mais bien plus la charrue du moujik qui a repoussé vers l'Orient l'Asie scythe ou mongole.

Il y a là une action civilisatrice qui est restée peu connue en Europe, mais qui place les Russes au premier rang des peuples colonisateurs, une œuvre de pionniers qui ne peut se comparer, par son ampleur et par l'énergie qu'elle a exigée, qu'à la conquête par les Anglo-Saxons et les Français du continent nord-américain sur ces autres nomades qu'étaient les Indiens.

Quant à la branche de la race touranienne représentée par les Turcs elle fut arrêtée dans sa marche vers le cœur de l'Europe par la Hongrie et l'Autriche des Habsbourg qui furent au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, comme le rempart de l'Europe. Toutefois, la retraite turque ne fut consacrée qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à partir de l'époque où la Russie entra en lice.

« Pendant trois siècles, a écrit Hanotaux, l'Europe occidentale se rua tête baissée sur les Turcs, sans parvenir à les refouler, eux par contre menaçaient souvent sa tranquillité et son repos. Tout changea quand sur les plaines inconnues de l'Europe orientale un nouvel adversaire, la Russie, se fut levé. Par sa position géogra-



phique il prenait de flanc la ligne de défense turque que l'Europe s'obstinait à attaquer de front. Quand le tzar parut sur la Mer Noire, il y eut dans le pays de la défaite un long frémissement<sup>1</sup> ».

Déjà à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle la Turquie devait laisser à la Russie une première fenêtre sur la Mer Noire, Azov, abandonner la Hongrie à l'Autriche et renoncer à ses prétentions sur la Transylvanie. La paix de Carlowitz (1699) marque en fait le premier recul permanent de l'Empire Ottoman sur le continent européen.

Au xviii<sup>e</sup> siècle, dans une série de guerres, les Autrichiens arrachèrent à l'Empire Ottoman le Banat (1718) et la Bukovine (1775) alors que la Russie s'emparait de la Crimée (1783) puis de la région d'Odessa (1792).

Parmi les divers traités qui terminèrent les guerres entre la Russie et l'Empire Ottoman il faut particulièrement mentionner celui de Kaïnardji dicté par Catherine II et qui marque, en fait, la fin de l'Empire Ottoman en tant que grande puissance.

#### *La Question d'Orient jusqu'en 1877*

La Question d'Orient telle qu'elle commença à se poser au xviii<sup>e</sup> siècle et qui a absorbé une grande part de l'attention de la diplomatie européenne au xix<sup>e</sup> siècle, a son origine dans le déclin de la force des Turcs Ottomans, la décadence de leur État, ainsi que dans l'extension de la puissance de la Russie et de l'Autriche, c'est-à-dire les deux pays qui, après avoir été pendant des siècles les principales victimes des Touraniens, ont joué le rôle principal dans leur défaite.

Ainsi que l'a souligné Albert Sorel, c'est particulièrement la création de la Russie moderne qui, en introduisant un élément nouveau, a profondément influencé l'ensemble de la politique européenne et changé les données de la Question d'Orient.

C'est au xviii<sup>e</sup> siècle que cette nouvelle grande puissance fut véritablement créée sous l'impulsion de deux souverains de génie, Pierre le Grand et Catherine II. Avec Pierre le Grand la Russie s'installa sur les bords de la Mer Baltique, avec Catherine II elle s'établit sur les bords de la Mer Noire. L'Empire d'un seul tenant, allant de la Mer Noire à la Baltique, était ainsi constitué.

Nous avons déjà relevé que l'entrée en lice de la Russie fut la cause principale du recul continu des Turcs Ottomans au cours du xviii<sup>e</sup> siècle.

Vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au moment où éclata la Révolution française, la Russie et l'Autriche se préparaient pré-

(1) G. HANOYEAUX, *Histoire de la France contemporaine*, Paris, 1908, IV, p. 75-76.



cisement à liquider l'Empire Ottoman et Catherine II caressait le grand projet d'une reconstitution, sous l'égide de la Russie, d'un nouvel État grec qui aurait englobé une partie des Balkans et la région des Détroits<sup>1</sup>.

Ainsi que l'ont marqué nombre d'historiens, parmi lesquels on peut citer Victor Bérard, Seignobos, Albert Sorel<sup>2</sup>, l'Empire Ottoman, condamné à être partagé entre la Russie et l'Autriche, fut en réalité sauvé par la Révolution française, de même que la Révolution russe de 1917 sauva ce qui restait de l'Empire Ottoman en permettant aux Turcs de conserver les Détroits et la majeure partie de l'Arménie et du Kurdistan.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire vinrent détourner les forces de la Russie et de l'Autriche et donnèrent aux Turcs un précieux répit de vingt-cinq ans (1790-1815).

Or, après ce répit, l'Empire Ottoman échappa à son sort, c'est-à-dire au démembrement, parce qu'il trouva un précieux allié dans l'Angleterre. Les Anglais adoptèrent en effet, après leur installation aux Indes, le principe d'écarter de la route des Indes toutes les grandes puissances.

Pour maintenir libre la route des Indes, l'Angleterre soutint pendant près d'un siècle l'Empire Ottoman en décadence, qui apparaissait à ses yeux comme la sentinelle idéale, assez forte pour protéger cette route, mais trop faible pour pouvoir elle-même la menacer.

La Méditerranée orientale devint graduellement la zone de défense principale de l'Empire britannique, une zone de défense qui a joué dans les préoccupations des dirigeants anglais un rôle analogue à celui de la ligne du Rhin dans celles des hommes d'État français<sup>3</sup>.

Aux yeux des Anglais la défense de la route des Indes contre la menace russe devait graviter autour de trois points principaux : les Détroits, le Golfe d'Alexandrette et le Golfe Persique<sup>4</sup>. Comme l'occupation par les Russes du haut plateau arménien aurait permis à ces derniers de menacer ces trois points, l'Angleterre chercha

(1) E. LALOY, *Les Plans de Catherine II pour la conquête de Constantinople*, Paris, 1913.

(2) A. SOREL, *La Question d'Orient au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1889.

(3) Il est à noter que l'importance du Moyen Orient n'a fait qu'augmenter, avec le temps, pour l'Empire britannique. Ainsi on peut dire que depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ce n'est plus l'Angleterre qui est le centre de l'Empire britannique, mais l'Océan Indien. C'est en effet autour de cet océan que se trouvent toutes les possessions importantes de l'Empire, si l'on excepte le Canada. Et la Méditerranée qui relie l'Angleterre à l'Océan Indien représente pour l'Empire britannique ce que le Transsibérien représente pour l'Empire russe.

(4) N. et H. BUXTON, *Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914, p. 146.



pendant le XIX<sup>e</sup> siècle à empêcher ou à retarder l'expansion russe en Asie Mineure.

Cette défense de l'Empire Ottoman fut pendant près d'un siècle un principe immuable de la politique anglaise. Elle commença avec Pitt au cours de la dernière décade du XVIII<sup>e</sup> siècle, malgré les protestations de Burke, de Fox et de Grey<sup>1</sup>, et continua avec Palmerston et Disraëli.

Cette politique amena l'Angleterre, en contradiction avec la politique qu'elle pratiqua au XIX<sup>e</sup> siècle dans les autres parties du monde et qui visait, au contraire, à soutenir les mouvements d'indépendance (par exemple en Amérique du Sud, en Italie, en Pologne) et les idées libérales, à fermer les yeux sur les tares, les exactions et les atrocités du gouvernement de Constantinople.

Or, la possession de la région des Détroits dont l'Angleterre voulait à tout prix empêcher la conquête par la Russie, représentait une importance capitale pour cette dernière<sup>2</sup>.

La Russie était d'abord poussée vers les rives du Bosphore et de la Mer Noire par des motifs historiques. Héritière de l'Empire byzantin elle se sentait appelée à délivrer de la domination turque les lieux qui furent le berceau de sa culture. Que l'on s'imagine l'état d'esprit des États catholiques si Rome, le foyer de leur foi, était aux mains des Turcs.

L'installation de la Russie à Constantinople aurait également offert à celle-ci des avantages marqués. Une fois installés dans les Détroits, les Russes auraient exercé une influence considérable sur les Balkans, l'Asie Mineure et même la Méditerranée orientale.

Mais le désir de s'assurer la possession des Détroits était également dicté par des considérations d'ordre militaire. Tant que les Détroits restaient aux mains des Turcs, ceux-ci pouvaient à tout moment ouvrir à une puissance ennemie l'accès de la Mer Noire et lui permettre de frapper la Russie dans des régions particulièrement sensibles (l'Ukraine, le Caucase). Au contraire, une fois les Détroits en sa possession, la Russie aurait pu concentrer la défense de tout le littoral de la Mer Noire dans cette région facile à tenir et à défendre, réalisant ainsi une économie énorme de forces et de moyens.

Dans cette politique la Russie s'est constamment heurtée au XIX<sup>e</sup> siècle à l'Angleterre et à l'Autriche-Hongrie.

Ce fut cette hostilité de l'Angleterre et de l'Autriche qui empêcha au XIX<sup>e</sup> siècle la Russie de provoquer le démembrement de

(1) Buxton, p. 128.

(2) Consulter sur la question des Détroits l'excellent ouvrage de Phillipson et Buxton, *The Question of the Bosphorus and Dardanelles*, Londres, 1917.



l'Empire Ottoman. Assez puissante pour écraser la Turquie, elle dut toujours compter avec la possibilité de voir les Turcs appeler à leur aide les Anglais et les installer dans les Détroits. D'autre part, la possession de la Galicie et de la Transylvanie, plaçait l'Autriche-Hongrie dans une situation particulièrement favorable pour attaquer les forces russes dans le flanc au cours d'une marche sur Constantinople à travers la Roumanie et les Balkans.

Quant à la France, qui avait appuyé l'Empire Ottoman contre l'Autriche et la Russie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le but de maintenir l'équilibre européen, elle avait changé de politique dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Elle prêta non seulement aux Grecs, dans leur lutte pour l'indépendance, un appui précieux, mais soutint l'Égypte de Méhémet Ali, pays où elle exerçait une influence prédominante, contre la Turquie.

Plus tard, il est vrai, Napoléon III se laissa entraîner dans la guerre de Crimée (1854-1856). Mais en 1860 la France protectrice traditionnelle des chrétiens catholiques de l'Empire Ottoman (de même que la Russie était la protectrice des chrétiens orthodoxes) intervint militairement au Liban pour faire cesser le massacre des Maronites et obligea le gouvernement turc à leur accorder une certaine autonomie.

Deux ans plus tard, en 1862, Napoléon III intervenait avec succès au bénéfice des montagnards arméniens de Zeitoun qui formaient une communauté semi-indépendante de tribus guerrières, une espèce de Monténégro arménien, et auxquels la Porte voulait enlever leur autonomie<sup>2</sup>.

La ligne de conduite suivie par la France pendant la Monarchie de Juillet et le Second Empire fut celle que Guizot avait tracée quand il disait : « chaque fois qu'une nationalité nouvelle apparaît en Orient avec des chances de vie, l'Europe doit guider ses premiers pas ». Elle visait à empêcher que la dissolution de l'Empire Ottoman ne profitât à l'agrandissement d'autres grandes puissances mais plutôt aux peuples orientaux auxquels la France voulait donner la possibilité de s'élever et de s'organiser, en attendant l'heure où ils pourraient constituer des États indépendants<sup>3</sup>.

Quant aux principaux événements qui marquèrent l'évolution de la Question d'Orient jusqu'en 1876, ils peuvent être résumés comme suit. Pendant la guerre d'indépendance des Grecs (1821-1828) l'Angleterre, la France et la Russie furent amenées à inter-

(1) G. RUSSEL, *William Ewart Gladstone*, Londres, édition de 1923, p. 244.

(2) A. VANDAL, *Les Arméniens et la Réforme de la Turquie*, Genève, 1903, p. 31.

(3) Voir sur cette politique Vandal, p. 33-34.



venir en leur faveur. La constitution du nouvel État grec fut en fait assurée par la victoire de la Russie sur la Turquie en 1828-1829.

Pendant les dix années suivantes la scène est dominée par les guerres de Méhémet Ali, le puissant pacha d'Égypte, contre la Turquie. Soutenu par la France, dont l'influence était dominante en Égypte, Méhémet Ali infligea des défaites décisives aux Turcs et s'empara de la Syrie. Le Sultan affolé appela à son secours la Russie et signa le traité d'Unkiar Skelessi (1833) qui assurait à cette dernière une influence prépondérante en Turquie.

Mais la diplomatie anglaise travailla sans relâche à maintenir intacte l'intégrité de l'Empire Ottoman. Elle parvint, en s'appuyant sur l'Autriche, à obliger la Russie à renoncer au traité d'Unkiar Skelessi et à délivrer ainsi les Détroits de la menace russe. A l'autre extrémité des possessions ottomanes elle mit tout en œuvre pour briser l'influence française en Égypte, ne voulant tolérer un contrôle français sur cette région qui était considérée comme la clef de la route des Indes. Contre la France qui soutenait le vice-roi d'Égypte Méhémet Ali, dans ses prétentions sur la Syrie, l'Angleterre parvint à monter une coalition européenne (1839-1840). La France fut obligée de céder devant la menace d'une guerre contre l'Europe, mais ainsi que le nota Gladstone un demi-siècle plus tard, elle céda dans l'honneur, gardant intact sinon son prestige du moins sa dignité<sup>1</sup>.

Enfin en 1853 éclatait, à la suite d'un conflit d'une portée minime entre la France et la Russie, la guerre de Crimée<sup>2</sup>.

Par le congrès et le traité de Paris, en 1856, le gouvernement turc fut même admis pour la première fois dans ce qu'on appelait le concert européen.

Dans l'esprit des gouvernements de Londres et de Paris l'Empire Ottoman sauvé à Sébastopol par les puissances occidentales, devait du moins s'engager de réformer ses institutions et de libérer ses populations chrétiennes de l'oppression. En fait, la Turquie profita de la victoire franco-anglaise pour renforcer sa tyrannie. Comme l'a écrit Renan : « La guerre de Crimée, qui n'eut été légitime que si elle avait abouti à émanciper les populations tenues dans la sujétion par la Turquie, n'eut pour résultat que de fortifier le principe ottoman<sup>3</sup> ».

On peut dire en conclusion que le démembrement de l'Empire Ottoman, rendu inévitable par les circonstances et la décompo-

(1) J. MORLEY, *The Life of Gladstone*, Londres, édition de 1911, II, p. 762.

(2) Voir sur cette guerre l'opinion de John Bright rapportée par G. RUSSEL, *William Ewart Gladstone*, Londres, édition de 1923, p. 123.

(3) E. RENAN, *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, Paris, 1871, p. 43.



sition du régime, fut empêché par la rivalité des puissances qui maintint debout ce cadavre empaillé. Suivant le mot de lord Bryce, « la jalousie mutuelle des grandes puissances empêcha le jeu naturel des forces légitimes qui détruisent les mauvais gouvernements<sup>1</sup> ».

Le démembrement de l'Empire Ottoman s'avérait très difficile parce que cet Empire comprenait Constantinople et les Détroits et qu'aucune grande puissance ne pouvait se résoudre à abandonner cette pièce maîtresse à une autre.

C'est ainsi que les Détroits restèrent malgré tout dans les mains des Turcs, leur permettant de se ménager suivant les époques et les besoins du moment, l'appui des puissances les plus diverses.

### *L'état de l'Empire Ottoman*

La Question d'Orient était en réalité posée par l'état de décadence dans lequel se trouvait l'Empire Ottoman et que les immenses progrès accomplis par l'Occident au cours du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles, rendaient particulièrement évident.

Cette décadence avait son essence dans l'incapacité administrative et gouvernementale des Turcs, du moins tant qu'il s'agit de gouverner des peuples étrangers, ainsi que dans la co-existence, dans le même État, de races opprimées, mais en pleine évolution (Grecs, Bulgares, Arméniens, Arabes) et d'une race conquérante mais arriérée, celle des Turcs touraniens.

L'Empire Ottoman était un État à base théocratique fondé sur l'inégalité politique et sociale entre croyants et infidèles. Voulant vivre en maîtres, c'est-à-dire en embrassant la carrière de fonctionnaire ou celle de militaire, les Turcs avaient pour principe d'exploiter les peuples vaincus et soumis.

En fait, cette exploitation était effectuée non par le peuple turc lui-même, composé en grande majorité de paysans anatoliens, mais par une classe dirigeante de militaires et de fonctionnaires, comprenant une part prépondérante de Levantins turquifiés<sup>2</sup>.

Quant à la position des peuples chrétiens qui se trouvaient sous le joug turc, elle était celle de peuples réduits à la servitude, dénués des droits les plus élémentaires, leurs biens et leur vie constamment exposés à l'arbitraire du gouvernement et aux attaques des sujets musulmans de l'Empire.

(1) Préface à l'ouvrage de N. et H. BUXTON, *Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914.

(2) T. E. Lawrence a très bien fait ressortir ce caractère fondamental de l'État et de la société turcs. Voir T. E. LAWRENCE, *Seven Pillars of Wisdom*, Londres, 1935, p. 55 et 56.



Si les populations chrétiennes jouissaient d'une certaine autonomie dans la constitution intérieure de leurs communautés, elles étaient livrées à l'arbitraire dans leurs rapports avec l'État et avec les sujets musulmans.

Cette portion laborieuse de la population représentée par les chrétiens (principalement les Bulgares et les Grecs dans les provinces d'Europe, les Arméniens et les Grecs dans les provinces d'Asie) était soumise à des vexations continuelles et dénuée des garanties les plus élémentaires<sup>1</sup>.

Dans les contestations et conflits entre Chrétiens et Musulmans c'était le tribunal du cadi ou du musselim qui jugeait d'après le Koran au nom du commandeur des croyants, c'est-à-dire du khalife. Le témoignage d'un chrétien n'y était pratiquement jamais admis contre un musulman, le croyant y avait toujours raison, l'infidèle toujours tort<sup>2</sup>.

La population chrétienne devait aussi subir des attaques de la part de bandes musulmanes armées (composées de Turcs, d'Albanais, de Circassiens, de Kurdes) sans que la Porte, dont l'autorité s'était effritée, pût leur assurer même la faible protection dont les Chrétiens avaient joui pendant les périodes précédentes, celles où l'autorité des Sultans se faisait encore sentir sur l'ensemble de leurs sujets.

La décadence de l'Empire avait en effet abouti au XVIII<sup>e</sup> siècle à une situation où les gouverneurs des provinces et les chefs féodaux locaux pouvaient agir à leur guise, rançonnant, pillant et attaquant les communautés laissées à leur entière discrétion.

Le système administratif de la Turquie reposait, ainsi que le notait Burnouf, sur l'avidité des uns et la corruption exercée par les autres, et ses procédés de gouvernement s'exprimaient par un seul mot : la force<sup>3</sup>.

Mais cette exploitation éhontée, ces appétits féroces avaient abouti à leur conclusion logique : un véritable état d'anarchie. « Il faut renoncer, écrit l'historien anglais Creasy, à donner une description du nombre et de la nature de ces pouvoirs locaux en lutte les uns contre les autres ainsi que contre le gouvernement central et qui amenèrent non seulement les abus les plus flagrants, mais même un véritable état d'anarchie<sup>4</sup> ».

(1) Voir P. MÜLLER-SIMONIS, *Du Caucase au Golfe Persique*, Paris, 1892, p. 399.

(2) M. Mac COLL, *L'Arménie devant l'Europe*, Paris, 1897, p. 4-8. Voir à ce sujet les épisodes caractéristiques rapportées par H. SANDWICH, *Geschichte der Belagerung von Kars*, Braunschweig, 1856, p. 164 et 209.

(3) *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1869.

(4) S. CREASY, *History of the Ottoman Turks*, Londres, 1878.



On peut conclure avec l'historien allemand Ranke, « l'ébranlement général de la Turquie favorisa nécessairement, par contre-coup, les tendances à l'indépendance qui existaient au sein des nations asservies. Des conflits d'un genre tout nouveau devaient naître et naquirent effectivement<sup>1</sup> ».

### *Les tentatives de réforme de l'Empire Ottoman*

Les grandes puissances européennes, et particulièrement celles qui, comme l'Angleterre, soutenaient l'intégrité de l'Empire Ottoman, comprirent avec le temps que la seule alternative à une décomposition rapide de cet État, résidait dans l'introduction de réformes.

Les Turcs eux-mêmes avaient essayé dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle de renforcer la structure militaire et administrative de leur État en la modernisant. Un grand Sultan, Mahmoud II (dont la mère était une française, Aimée Dubac de Rivery, née à la Martinique, faite prisonnière par des pirates mauresques et qui échoua finalement dans le harem impérial) exécuta un certain nombre de réformes, marquées par l'anéantissement du corps des Janissaires et la création d'une armée organisée suivant les principes européens.

Mais alors que ces mesures ne visaient qu'à la transformation de l'État turc, les grandes puissances insistaient sur des mesures susceptibles d'améliorer la situation intérieure de l'Empire, et le sort des sujets chrétiens, livrés à l'arbitraire le plus absolu.

Sous leur influence, le successeur de Mahmoud II, le Sultan Abdul-Medjid, secondé par un de ses ministres, Rechid Pacha, promulga en 1839 un firman (ordonnance) de réforme connu sous le nom de « Hatti-Cherif » qui promettait, entre autres, de garantir la sécurité de tous les sujets de l'Empire sans distinction de race et de religion<sup>2</sup>.

Mais, comme l'a noté Albert Vandal, « le Hatti-Cherif n'était pas un code de dispositions positives, c'était simplement un énoncé de principes. Dans cet ordre rien ou presque rien ne fut fait, et ce qui fut fait fut plus nuisible qu'utile. Au nom de la réforme l'autorité se centralisa et se renforça. Elle brisa les autonomies locales qui constituaient pour certains groupes de population des remparts contre l'arbitraire ottoman. Elle fit passer sur tout

(1) E. VON RANKE, *Die serbische Revolution*, 1844.

(2) On trouvera le détail de cette tentative de réforme et de celles qui suivirent au cours du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'ouvrage de ENGELHARDT, *La Turquie et le Tanzimat*, Paris, 1882.



l'Empire le rouleau niveleur d'une administration vexatoire et tyrannique, si bien que le sort des peuples en fut moins amélioré qu'aggravé<sup>1</sup> ».

Les seules transformations durables apportées par le Hatti-Cherif résidèrent en effet dans l'organisation d'une armée modernisée et dans une réorganisation de la structure administrative de l'Empire<sup>2</sup>.

A la suite de la guerre de Crimée le Sultan fut amené à promulguer un nouveau firman de réforme sous la pression de la France et l'Angleterre qui, « à Sébastopol avaient sauvé la Turquie mais qui n'entendaient pas la sauver telle qu'elle était<sup>3</sup> ».

Ce nouveau firman de réforme appelé le « Hatti-Houmayoun » et qui fut signé le 18 février 1856, marquait, toujours sur le papier, un nouveau pas en avant en garantissant la liberté, et en établissant l'égalité légale, de tous les sujets de l'Empire. Il supprimait l'impôt de la capitation, créait des conseils provinciaux, admettait les sujets chrétiens à tous les emplois et grades.

En réalité ce firman se révéla aussi dénué de valeur que le précédent. La capitation fut rétablie sous la forme de la taxe d'exemption de service militaire, les conseils provinciaux furent organisés de manière à toujours assurer une grande majorité aux représentants turcs, même dans les régions où les Turcs étaient en minorité, les chrétiens ne furent admis que dans les emplois subalternes, enfin la réforme des impôts (qui prévoyait la suppression du système de l'affermage) resta lettre morte.

De plus, la vie et les biens des sujets chrétiens continuaient à rester exposés à l'arbitraire du gouvernement et aux entreprises des bandes de pillards et d'assassins ainsi qu'en témoignèrent les massacres du Liban en 1860 (qui amenèrent l'intervention armée de la France qui envoya un corps expéditionnaire de 10.000 hommes), les désordres de Bosnie en 1875 et les horreurs de Bulgarie en 1876, suivies par le massacre des consuls européens à Salonique.

En 1875, le Sultan Abdul-Aziz signait, sur l'intervention des puissances, un nouveau firman de réforme qui fut la réédition solennelle des déclarations de 1839 et de 1856. Le nouvel acte contenait entre autres la stipulation suivante qui jette une lueur

(1) A. VANDAL, *Les Arméniens et la Réforme de la Turquie*, Genève, 1903, p. 19.

(2) Voir sur les effets de ces mesures L. DE CONTENSON, *Chrétiens et Musulmans*, Paris, 1901, p. 63.

(3) W. S. DAVIS, *A short history of the Near East*, New York, 1923, p. 306. On trouvera de plus un tableau très coloré de l'Empire Ottoman à cette époque et de son personnel dirigeant dans B. BAREILLES, *La Diplomatie turco-phanariote*, Paris, 1919.



crue sur les conditions existantes : « Désormais, dans tout l'Empire, les gendarmes seront recrutés parmi les honnêtes gens<sup>1</sup> ».

La comédie des réformes fut couronnée en décembre 1876 par la publication d'une constitution libérale établissant un gouvernement représentatif, la liberté de presse et de réunion, et qui, comme toutes les autres soi-disantes réformes, resta lettre morte.

A la veille de la guerre de 1877-1878 et du congrès de Berlin la preuve était surabondamment faite que l'idée d'une réforme générale de l'Empire Ottoman était chimérique et que seule l'amélioration des conditions de certaines provinces, nominalement désignées, et dotées d'un statut particulier, était de nature à résoudre le problème des nationalités soumises à la domination turque.

Le chancelier russe, le vieux prince Gortchakof, définissait dans cette formule lapidaire le dilemme auquel l'Empire Ottoman était désormais acculé : « autonomie ou anatomie ».

### *L'émancipation des peuples chrétiens des Balkans*

En dépit de toutes les influences qui travaillaient dans le sens du maintien de l'intégrité de l'Empire Ottoman, le XIX<sup>e</sup> siècle fut marqué par l'émancipation graduelle de la majorité des populations chrétiennes des Balkans, de l'oppression turque.

Cette libération fut due, tout d'abord, aux luttes et aux sacrifices héroïques de ces peuples. Mais elle n'aurait néanmoins pas été possible sans l'aide active que ces peuples reçurent de quelques grandes puissances, au premier rang desquelles il faut placer la Russie.

Déjà au cours de leurs guerres du XVIII<sup>e</sup> siècle contre la Turquie, la Russie et l'Autriche avaient imposé à la Turquie certains allègements au sort des Roumains et des Serbes.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle ce fut le peuple serbe qui parvint, le premier, à reconquérir une large autonomie. Tour à tour aidés et abandonnés par l'Autriche et la Russie, au gré des intérêts du moment, les Serbes réussirent à obtenir à la suite de leur longue révolte de 1804-1812, dirigés par le légendaire Kara-Georges, l'autonomie de leur pays.

Peu après, en 1821, commença l'héroïque lutte des Grecs pour l'indépendance que Driault a appelée « le premier chapitre romantique de l'histoire des libertés du monde<sup>2</sup> ».

La lutte continua en dépit des massacres et des atrocités turques et souleva un ardent mouvement de sympathie en Europe. Malgré

(1) A. VANDAL, p. 23.

(2) E. DRIAULT, *Histoire diplomatique de la Grèce*, Paris, I, p. 128.



l'attitude hostile des gouvernements réactionnaires d'une Europe dominée par la Sainte Alliance, l'opinion publique obligea finalement les gouvernements à intervenir.

En 1827 la Grèce, presque reconquise, fut sauvée par la bataille de Navarin où les flottes anglaise, française et russe anéantirent la flotte turco-égyptienne et l'intervention d'un corps expéditionnaire français qui reprit la Morée (Péloponnèse). Mais ce fut en réalité la guerre de 1828-1829 entreprise par la Russie contre la Turquie qui consacra l'indépendance hellénique et obligea le Sultan à reconnaître le nouvel État grec.

Les principautés roumaines profitèrent, elles, de leur position géographique qui amena la Russie dans la plupart de ses guerres contre la Turquie (1808-1812, 1828-1829, 1853-1854), à les occuper et à y établir des administrations autonomes. Chaque retrait des Russes fut marqué par de nouvelles concessions arrachées aux Sultans et qui aboutirent à la fondation d'un État roumain indépendant (1856).

Le Monténégro qui était toujours resté une enclave montagnaise pratiquement indépendante, fut élevé au rang de principauté par son chef, Danilo, en 1851. Le Sultan envoya contre le Monténégro une armée, mais la Russie le força à la rappeler (1852).

Toutes ces luttes et ces événements sont pleins d'enseignements et offrent plus d'un parallèle avec l'histoire de la lutte des Arméniens pour l'amélioration de leur sort. Paul Rohrbach a très justement remarqué que « le réveil de la conscience nationale arménienne et les aspirations de ce peuple ne peuvent, objectivement, être considérés autrement que les mouvements analogues qui eurent lieu chez les Grecs, les Serbes et les Bulgares, peuples qui parvinrent au XIX<sup>e</sup> siècle à constituer des États indépendants, grâce à l'aide qu'ils reçurent de l'Europe ».

L'histoire des peuples des Balkans comporte nombre de défaites et d'abandons de ces peuples par leurs alliés. « Combien souvent, écrit R. Gauthier, les Serbes n'ont-ils combattu pour l'empereur habsbourgeois que dans l'espoir de conquérir leur liberté. Combien souvent n'ont-ils été trahis. Il en fut ainsi, une fois de plus à la paix de Sistova en 1791<sup>1</sup> ». Vingt ans plus tard, en 1812, c'est la Russie qui les abandonna à leur sort après les avoir utilisés, en concluant une paix séparée avec les Turcs.

Les dissensions que l'on remarquera chez les Arméniens, l'impossibilité, pour un peuple qui ne possède pas un État, d'engager la lutte sous la forme d'une force coordonnée, se retrouvent de

(1) BAYET, *La Révolution française et l'Europe Centrale et les Balkans*, Paris, 1939.



même chez les Grecs pendant leur lutte pour l'indépendance. En 1827, à la veille de l'intervention décisive des puissances européennes en faveur des Grecs, l'amiral français de Rigny écrivait (13 janvier 1827), en faisant allusion aux terribles dissensions intestines des Hellènes : « J'ose croire que, quand on en viendra à traiter pour les Grecs, il faudra traiter à peu près sans eux. Ce sera un service à leur rendre<sup>1</sup> ».

Même après la conquête de leur indépendance, l'histoire intérieure de la Grèce, de la Serbie, puis de la Bulgarie est dominée par des périodes d'anarchie parlementaire et de luttes intérieures jusqu'à ce qu'un véritable homme d'État à la forte poigne, Stamboulof en Bulgarie, Vénizélos en Grèce, Patchitch en Serbie, eut réduit les politiciens professionnels et leurs coterie particulières à la raison<sup>2</sup>.

On voit donc que les calomnies complaisamment répandues au sujet des Arméniens et qui les représentent comme un peuple déchiré par des luttes intérieures, incapables de participer à l'administration de leur pays ou de former un État autonome, ne faisaient qu'exploiter des traits que l'on retrouvait chez tous les peuples chrétiens du Proche-Orient et qui n'étaient que la conséquence de leur situation<sup>3</sup>. Ces traits n'ont pas empêché les peuples des Balkans de constituer des États qui se sont révélés autrement plus prospères et plus stables que l'Empire Ottoman et qui ont illustré, une fois de plus, les paroles d'un grand homme d'État hongrois, le comte Andrassy lorsqu'il déclarait : « Toute parcelle de territoire perdue par l'Empire Ottoman est gagnée par la civilisation ».

Quant aux sacrifices que consentirent ces peuples pour gagner leur liberté, sans atteindre le chiffre des hécatombes arméniennes, ils furent énormes. Ainsi la Grèce perdit 300.000 morts de 1821 à 1828, pour assurer l'existence du petit royaume indépendant qui ne comptait à l'origine que 700.000 habitants.

L'histoire de la libération des peuples balkaniques comporte de plus un enseignement particulièrement important. Elle montre que l'émancipation de ces nations, si elle fut due avant tout aux aspirations de ces peuples et à leurs sacrifices, ne fut possible,

(1) JURIEN DE LA GRAVIÈRE, *Les Missions extérieures de la Marine, Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1873.

(2) S'adressant à Corfou au Sénat des Iles Ioniennes, comme envoyé extraordinaire du gouvernement britannique, Gladstone a, le 3 décembre 1859, admirablement exprimé ce que devait être le mot d'ordre des nations chrétiennes du Proche-Orient libérées du joug turc : « La double conciliation de la liberté et de l'ordre public ainsi que de la science et de la foi chrétienne ». G. RUSSEL, *William Ewart Gladstone*, Londres, 1923, p. 140-141.

(3) L. DE CONTENSON, *Chrétiens et Musulmans*, Paris, 1901, p. 201-202.



dans presque tous les cas, que par l'intervention armée d'une grande puissance, la Russie. L'histoire de l'insurrection bulgare de 1876 est particulièrement suggestive à ce point de vue. Cette insurrection fut réprimée en quelques jours à la suite de la supériorité écrasante des forces militaires organisées de la Turquie et la libération du peuple bulgare ne put être réalisée que par les victoires de l'armée russe en 1877-1878<sup>1</sup>.

C'est du reste particulièrement avec la question bulgare que la question arménienne, telle qu'elle allait se présenter dans le seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, offrait des affinités, et ceci d'autant plus qu'il existe entre le paysan bulgare et le paysan arménien de nombreux traits communs qui ont été plus d'une fois soulignés<sup>2</sup>.

La position de ces deux peuples était en effet infiniment moins favorable que celle des Serbes, des Grecs et des Roumains. Alors que les territoires habités par ceux-ci se trouvaient aux extrémités de l'Empire, dans une position excentrique, les Bulgares habitaient une contrée située à proximité immédiate de Constantinople et les Arméniens dans la partie orientale de la Turquie d'Asie.

Les Turcs étaient résolus à tout tenter pour empêcher la création d'une Bulgarie qui aurait amené la perte de la majeure partie de la Turquie d'Europe et qui aurait représenté une menace directe pour leur capitale. Ils entendaient de même empêcher à tout prix l'Arménie de suivre l'exemple des peuples chrétiens des Balkans, de manière à ne pas risquer de voir s'amoinrir leur patrimoine en Turquie d'Asie, région sur laquelle ils entendaient se concentrer pour compenser les pertes de territoire subies en Europe<sup>3</sup>.

De plus, alors que le nombre de Musulmans habitant dans les territoires serbes, grecs et roumains était minime, la Bulgarie tout comme l'Arménie comptait, indépendamment de sa population chrétienne, une importante population musulmane.

Lorsque, vers 1870, les Bulgares montrèrent les premiers signes de vouloir mettre fin au régime intolérable qui leur était imposé, les Turcs réagirent d'une façon encore plus brutale que précédemment.

On assista aux mêmes mesures que celles qui furent plus tard prises contre les Arméniens : une campagne de calomnies qui

(1) Il importe de souligner ce fait, car il comporte une réponse à ceux qui ont reproché au peuple arménien de ne pas être parvenu à réaliser ses aspirations, livré à ses propres forces.

(2) Voir à ce sujet N. et H. BUXTON, *Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914, p. 31-32 ; et Philips PRICE, *War and Revolution in Asiatic Russia*, Londres, 1918, p. 31.

(3) Voir à ce sujet E. LAMY, *La France du Levant*, *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1898, p. 424.



visait à représenter les Bulgares comme un peuple profondément arriéré et dénué de toutes qualités militaires<sup>1</sup>, une politique forcée d'émigration visant à transformer les Bulgares en une minorité dans leur propre pays, par l'établissement d'émigrés musulmans qui se livrèrent à des meurtres et des pillages<sup>2</sup>. Lorsque les Bulgares firent, en 1876, une tentative pour se défendre contre ces sévices, les Turcs organisèrent une série de massacres qui firent environ 25.000 victimes (dans la seule localité de Batak 5.000 habitants sur 7.000 furent massacrés)<sup>3</sup>.

Ces atrocités que Gladstone stigmatisa dans une publication célèbre<sup>4</sup>, engendrèrent un mouvement d'opinion en Europe, particulièrement en Angleterre, alors qu'en Russie une émotion intense éclatait.

Disraëli qui était au pouvoir à cette époque chercha en vain à nier et à masquer les faits par une œuvre d'étouffement et de falsification<sup>5</sup>. La vérité, révélée par le consul général américain à Constantinople et par des journalistes anglais, souleva l'indignation de l'opinion publique anglo-saxonne<sup>6</sup>.

Finalement cette tentative des Turcs pour supprimer la question bulgare par la suppression du peuple bulgare fut déjouée par l'intervention armée de la Russie qui, par la guerre de 1877-1878, permit la création d'un État bulgare indépendant.

(1) Citons un exemple, parmi tant d'autres, de ces calomnies intéressées répandues sur les Bulgares et qui sont semblables à celles que les écrivains qui prenaient leur mot d'ordre à Constantinople répandront plus tard sur les Arméniens. E. Heusinger écrivait en 1876 (Einblicke in die gegenwärtigen Zustände des türkischen Reiches, Braunschweig) : « Les Bulgares qui sont au nombre d'environ 2 millions sont absolument inutilisables au point de vue militaire car il leur manque tout courage ». On sait que les Bulgares, sitôt qu'ils n'ont plus été livrés désarmés aux bandes d'assassins, se sont révélés au cours des campagnes de 1885 et 1912-1913 parmi les meilleurs soldats d'Europe.

(2) Le gouvernement turc eut recours pour cette tâche aux Circassiens, de même qu'ils utilisaient les Kurdes contre les Arméniens.

(3) Voir sur les atrocités turques en Bulgarie la célèbre brochure de GLADSTONE, *Bulgarian Horrors and the Question of the East*, Londres, 1876. Il existe une nombreuse littérature sur ces événements, parmi laquelle nous relèveront spécialement les mémoires de Sir Edwin PEARS, *Forty Years in Constantinople*, Londres, 1915, chapitre II.

(4) C'est dans ce pamphlet que Gladstone écrivit les lignes bien connues : « Let the Turks now carry away their abuses in the only possible manner, namely by carrying off themselves. Their Zaptiehs and their Mudirs, their Bimbashis and their Yuzbashis, their Kaimakans and their Pashas, one and all, bag and baggage, shall I hope clear out from the province they have desolated and profaned ».

(5) Voir l'opinion de Gladstone sur les mobiles de Disraëli dans Morley, II, p. 160.

(6) Voir Dr. George WASHBURN (President of Robert College) : *England and Turkey*, *International Review*, juin 1879 ; W. S. DAVIS, *A short History of the Near East*, New York, 1923 ; Sir Edwin PEARS, *Forty Years in Constantinople*, Londres, 1915.



Il est évident que cette libération graduelle des peuples chrétiens des Balkans ne manqua pas d'affermir les Arméniens dans leurs efforts pour améliorer leur sort et mettre fin au régime qui leur était imposé.

Toutefois, à l'encontre des peuples des Balkans, les revendications arméniennes ne comportaient pas, à cette époque, la constitution d'un État arménien indépendant, ni même l'annexion des provinces arméniennes de Turquie par la Russie. La constitution d'un État arménien indépendant était impossible, car ainsi que nous l'avons déjà relevé la Russie tzariste se serait opposée pour des raisons que nous avons déjà évoquées, à l'existence d'un tel État à ses frontières. D'autre part, l'annexion de l'Arménie turque par la Russie aurait abouti à étendre à la majorité de la population arménienne la politique de russification forcée et de persécution religieuse, à laquelle la Russie tzariste se livrait déjà en Transcaucasie. Il faut aussi relever que les Arméniens étaient plus intimement liés à la structure et à la vie économique et administrative de l'Empire Ottoman, que par exemple les Bulgares.

C'est la raison pour laquelle les Arméniens cherchèrent à obtenir une amélioration de leur sort, dans le cadre même de l'Empire Ottoman. Leurs revendications, comme on peut aisément s'en rendre compte en consultant les documents présentés en leur nom à la Conférence de Constantinople (1876), au Congrès de Berlin (1878), aux cabinets européens et à l'opinion, ne firent aucune allusion à la création d'un État arménien indépendant ou à une annexion de l'Arménie turque par la Russie. Ces revendications des Arméniens de l'Empire Ottoman portèrent exclusivement sur une amélioration des conditions intolérables existant en Arménie turque, et sur une participation de l'élément arménien à l'administration et à la défense de cette région<sup>1</sup>.

(1) Voir à ce sujet Sir Edwin PEARs, *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 226 ; et T. DEYROLLE, *Voyage dans le Lazistan et l'Arménie, Le Tour du Monde*, 1875, p. 272.



## CHAPITRE XIII

### LA RUSSIE EN TRANSCAUCASIE

---

Vue de l'Europe la Russie peut paraître comme une nation arriérée. Elle n'en représente pas moins, vue de l'Asie, un grand élément de médiation civilisatrice entre l'Occident et l'Orient.

Jean LORIS-MELICOF.

#### *Le terme de l'isolement arménien*

L'installation des Touraniens en Asie Mineure et leur substitution à Byzance avait gravement affecté la position de l'Arménie en tant qu'intermédiaire entre le monde occidental et le monde oriental.

Lorsqu'au xv<sup>e</sup> siècle Constantinople elle-même tomba aux mains des Turcs, les régions arméniennes, de même que la Géorgie, virent se fermer la dernière voie par laquelle elles pouvaient se maintenir en contact avec l'Occident. Le peuple arménien avait désormais perdu non seulement son indépendance mais sa position, à la limite de deux civilisations.

Alors qu'au temps de Rome et de la grandeur de Byzance la frontière entre l'Europe et l'Asie était représentée en fait par la ligne de l'Euphrate, c'est-à-dire passait par l'Arménie, l'Empire Ottoman, par son existence même, reporta cette frontière sur le Danube et peu s'en fallut même qu'il ne la poussa jusqu'à l'Elbe.

Cette liaison territoriale de l'Arménie avec l'Europe fut rétablie à partir du xix<sup>e</sup> siècle, mais non comme on aurait pu l'escompter, du fait d'une avance des puissances occidentales sur Constantinople, mais à la suite de la pénétration de la Russie en Orient. S'étendant rapidement vers le Sud l'Empire russe pénétra en Transcaucasie et raccorda à nouveau l'Arménie avec l'Europe, mettant ainsi fin à un isolement de plusieurs siècles.



*Les guerres russo-persanes*

Les guerres de la Russie contre l'Empire Ottoman au XVIII<sup>e</sup> siècle se déroulèrent sur les bords occidentaux de la Mer Noire, car à cette époque la Russie n'avait pas de frontière commune avec la Turquie en Asie.

L'Arménie russe actuelle, ainsi que l'Azerbeïdjian et le Daghestan appartenaient en effet non à l'Empire Ottoman, mais à la Perse (Iran) qui dominait aussi la Géorgie.

Ce fut donc, non sur l'Empire Ottoman, mais sur la Perse ou Iran, que la Russie conquit à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Géorgie, l'Azerbeïdjian et l'Arménie orientale (qui devint l'Arménie russe), dans une série de guerres<sup>1</sup>.

Pierre le Grand, l'illustre souverain que l'on considère à juste titre comme le créateur de la Russie moderne, avait déjà tenté d'étendre la domination russe à ces parages. Voyant dans la Transcaucasie la clef qui lui permettrait de pénétrer en Orient, désireux aussi d'empêcher un accès éventuel de l'Empire Ottoman à la Mer Caspienne, Pierre le Grand caressa le projet d'un protectorat russe sur la Géorgie et l'Arménie<sup>2</sup>. C'est ainsi qu'il entra en relations avec les Arméniens du Karabagh et reçut leur représentant, Ori<sup>3</sup>. L'action de Pierre le Grand se réduisit toutefois à une première guerre contre la Perse, marquée par une descente des Russes à Derbent (1722) et même jusqu'à Bakou. Pierre le Grand avait l'intention d'inviter les Arméniens à venir s'installer dans cette région<sup>4</sup>. Mais ce projet n'eut pas de suite, car ces conquêtes furent évacuées par les Russes après la mort du grand souverain.

La seconde guerre russo-persane eut lieu vers la fin du règne de Catherine II. Elle fut provoquée par une attaque du Shah de Perse Mohammed, qui envahit la Géorgie et détruisit la ville de Tiflis. Catherine II envoya au secours des Géorgiens une armée placée sous le commandement de Valérien Zoubof. Cette guerre entraîna quelques années plus tard, l'incorporation de la Géorgie à l'Empire russe.

Catherine II avait même caressé un temps un plan d'intervention en Arménie et elle fit préparer par Souvarof un projet d'établis-

(1) La relation la plus complète, en langue occidentale de ces guerres russo-persanes se trouve dans l'ouvrage de O. BADDELEY, *The Russian Conquest of the Caucasus*, Londres, 1908. Il existe de plus, sur ce sujet, de nombreux ouvrages en langue russe parmi lesquels il faut mentionner les œuvres très détaillées de Potto et de Doubrovine.

(2) P. MILIOUKOV, *Histoire de Russie*, Paris, 1932, II, p. 360.

(3) K. BASMADJIAN, *Histoire moderne des Arméniens*, Paris, 1922, p. 35-37.

(4) A. LOBANOV-ROSTOVSKY, *Russia and Asia*, New York, 1933, p. 78.



sement d'un État arménien sous la protection de la Russie<sup>1</sup>. Ce projet fut activement discuté entre l'impératrice et son favori Potemkine qui serait devenu le souverain du futur État arménien.

Ces préparatifs furent poussés assez loin<sup>2</sup>. Mais, ainsi qu'on le sait, ce projet n'eut pas de suite, car l'intervention russe en 1797 s'arrêta aux frontières de la Géorgie.

La troisième guerre russo-persane qui dura de 1803 à 1807 fut provoquée par une tentative des Persans de rétablir leur suzeraineté sur la Géorgie. L'armée russe commandée par le général géorgien Tsitanof refoula l'armée persane du prince héritier. Tsitanof continua la campagne par la prise de Gandja, puis marcha sur Ériwan. Il parvint à battre l'armée persane sur les bords de l'Araxe, près de Nakhitchévan (juin 1804), mais ne put s'emparer de la place forte d'Ériwan que les Persans et les Tatares défendirent vaillamment.

En 1805 les Russes s'emparèrent de Choucha et de Noukha presque sans combat, grâce à des négociations avec les Khans du Karabagh et du Chakin. En 1806 Tsitanof s'apprêtait à faire de même avec Bakou. Mais le Khan de cette région, simulant d'entrer en négociations, attira Tsitanof dans un guet-apens et le fit assassiner.

Après une courte trêve de 1807 à 1809 la guerre reprit, à la fois contre la Perse et la Turquie<sup>3</sup>. Les Russes commandés par le célèbre Yermolof s'emparèrent d'Akhalkalaki défendu par les Turcs. Puis, dans une bataille décisive sur les bords de l'Araxe, à Aslandouz, ils infligèrent une lourde défaite au prince héritier de Perse.

Le 24 octobre 1813 la Perse signait le traité de Gulistan par lequel elle renonçait à ses droits sur la Géorgie et abandonnait à la Russie le Nord de l'Azerbeïdjan et le Karabagh.

La Russie avait déjà trouvé, lors de son expansion vers le Sud, des colonies arméniennes en Crimée, dans le Caucase du Nord et à Astrakhan. Mais par l'annexion de la Géorgie et du Karabagh elle englobait maintenant une partie de l'Arménie orientale (régions de Lori, de Delidjian, du Karabagh montagneux). Toutefois, la majeure partie de l'Arménie orientale, représentée par les provinces d'Ériwan et de Nakhitchévan, restait encore en possession des Persans.

(1) J. BURTT, *The People of Ararat*, Londres, 1926, p. 41 ; BASMADJIAN, p. 54.

(2) Voir N. et H. BUXTON, *Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914, p. 202-203.

(3) La diplomatie européenne n'était pas tout à fait étrangère à ces retours offensifs de la Perse. Suivant que la Russie d'Alexandre I<sup>er</sup> était l'ennemie ou l'alliée de Napoléon, c'était la France ou l'Angleterre qui poussait Téhéran à reconquérir le Caucase, dans le but de voir immobiliser une partie des forces russes.



Ces provinces furent conquises par les Russes au cours de la quatrième guerre russo-persane, celle de 1826-1827. Cette campagne débuta par une rapide avance de l'armée persane, toujours commandée par l'infatigable prince héritier Abbas-Mirza et dont les forces se montaient à environ 35.000 hommes, sur Gumri (Alexandropol) et Gandja (Gandzac ou Élisavethpol). Ces deux villes furent rapidement occupées. Un vent de panique soufflait sur Tiflis dont on s'attendait à la chute. La situation fut rétablie par l'héroïque résistance pendant 6 semaines de la place de Choucha défendue par sa population arménienne et une petite garnison de 350 hommes commandée par le colonel Reout<sup>1</sup> et par la brillante victoire remportée le 2 septembre 1826, à Schamkhor, par le général Madatian qui, à la tête de son détachement de 2.000 hommes repoussa un corps persan de 10.000 hommes et reprit Gandja<sup>2</sup>.

Puis le général Paskiewitch, qui avait remplacé le vieux Yermolof comme commandant en chef, arriva avec un corps de 8.000 hommes, auquel se joignirent les forces de Madatian, et infligea aux Persans une nouvelle défaite aux environs de Gandja.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1827, Paskiewitch occupa Etchmiadzine et mit le siège devant Ériwan. Puis il s'avança vers Nakhitchevan qu'il occupa en juin. En août les Persans, toujours commandés par le prince héritier Abbas-Mirza, pénétrèrent dans la plaine d'Ériwan avec l'intention d'obliger les Russes à lever le siège d'Ériwan, mais ils furent défaits dans une bataille à Ach-tarak. Enfin le 2 octobre la garnison d'Ériwan (4.000 hommes, 50 canons) capitulait. Les détachements de volontaires arméniens d'infanterie et de cavalerie prirent part à toutes ces opérations au côté des troupes russes<sup>3</sup>.

Après la chute d'Ériwan Paskiewitch avança sur Tabriz et se préparait à continuer sa marche sur Téhéran, lorsque le Shah de Perse signa la paix de Tourkmentchaï (février 1828) par laquelle la Perse cédait à la Russie les provinces arméniennes d'Ériwan et de Nakhitchevan et payait une contribution de guerre de 20 millions de roubles.

Une des clauses du traité prévoyait le droit pour tout Arménien qui habitait les territoires qui restaient sous la domination persane d'émigrer, s'il le désirait, dans les territoires nouvellement annexés par la Russie. Conformément à cet article environ 35.000 Arméniens venant en majorité des régions de Salmas et d'Ourmiah vinrent

(1) A. VON HAXTHAUSEN, *Transkaukasien*, Leipzig, 1856, II, p. 73.

(2) BADDELEY, p. 157-158.

(3) BADDELEY, p. 166.



s'établir en Arménie russe<sup>1</sup>. Il est à relever que c'est en cherchant à faire exécuter cette partie du traité, en insistant sur le droit des femmes arméniennes détenues dans les harems de Téhéran de passer, si elles le désiraient, en Transcaucasie, que l'ambassade russe de Griboyedof fut massacrée dans la capitale persane<sup>2</sup>.

Cette paix eut une première conséquence importante en faisant passer une partie de l'Arménie sous la domination russe. Assurée désormais d'un régime d'ordre et de sécurité, en contact avec cette Russie tzariste qui, malgré ses lacunes et ses imperfections n'en représentait pas moins un progrès sensible sur un régime purement asiatique, une fraction appréciable du peuple arménien était désormais destinée à se développer rapidement dans les domaines les plus divers. Ce développement même allait faire apparaître d'autant plus intolérable l'état où se trouvait l'autre fraction du peuple arménien, celle placée sous la domination turque.

Du point de vue géographique cette pénétration de la Russie jusqu'en Transcaucasie et en Arménie eut une importance non moins grande, car elle brisa, ainsi que nous l'avons déjà marqué, l'isolement dans lequel le peuple arménien s'était trouvé depuis le XI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire depuis l'époque où l'Asie Mineure hellénisée qui le rattachait à l'Occident, avait été détruite par les Touraniens.

Cet isolement de l'Arménie au milieu d'un monde exclusivement musulman, si l'on fait abstraction de la Géorgie chrétienne, elle-même ceinturée par des peuples mahométans, cessa ainsi, grâce à la Russie, au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Enfin, pour la Russie cette occupation de la Transcaucasie avait une portée considérable. On sait que les richesses minérales de la Transcaucasie sont en effet devenues une des bases de l'essor matériel russe. Quant au pays lui-même, conformément à sa situation géographique et à sa mission historique, il a joué pour la Russie le rôle d'un véritable pont, lui ouvrant l'accès et la mettant en rapports avec le Proche et le Moyen Orient.

#### *Les guerres russo-turques du XIX<sup>e</sup> siècle*

Une autre conséquence de cette conquête par la Russie de la Transcaucasie et de l'Arménie orientale sur la Perse, fut d'amener la Russie en contact avec l'Empire Ottoman en Asie.

Si la question des Détroits continua à absorber l'attention principale de la Russie dans les affaires d'Orient, l'Arménie devint

(1) E. DULAURIER, *La Société arménienne contemporaine*, Paris, 1854 ; HANTHAUSEN, I, p. 217.

(2) BADDELEY, p. 203-204.



pour elle un élément secondaire, mais tout de même non négligeable, de la question d'Orient. « A partir de ce moment il y aura, entre la Turquie et la Russie, une question arménienne, longtemps obscure et dissimulée, mais qui devait se préciser un jour<sup>1</sup> ».

De plus, en raison même de cette frontière commune entre la Russie et la Turquie qui avait été créée en Arménie, les guerres russo-turques du XIX<sup>e</sup> siècle comprendront, indépendamment du théâtre d'opération principal dans les Balkans ou en Crimée, un théâtre d'opération secondaire en Arménie.

La première des guerres russo-turques du XIX<sup>e</sup> siècle eut lieu en 1828-1829, si l'on fait abstraction de la campagne de 1808-1812. Elle eut son origine dans l'intervention de la Russie au profit des Grecs insurgés contre le Sultan. Quoique son issue fût décidée par les victoires russes dans les Balkans qui obligèrent le Sultan à conclure la paix en reconnaissant la création du royaume de Grèce, elle donna lieu à une brillante campagne conduite en Arménie par le maréchal Paskiewitch, généralissime de l'armée du Caucase, et à laquelle participèrent des détachements arméniens<sup>2</sup>.

Le généralissime russe qui disposait d'une armée d'environ 25.000 hommes (indépendamment de 15.000 hommes qu'il laissa au Caucase pour occuper le pays ou en observation devant la Perse) partit de Gumri (Alexandropol) et commença par s'emparer de Kars. Puis il marcha vers le Nord et se rendit successivement maître d'Akhaltzikh et d'Ardahan.

Au printemps 1829, les Turcs, qui avaient réuni à nouveau des forces importantes, lancèrent une attaque, avec 10.000 hommes, sur Akhaltzikh après une diversion dans la direction de Kars. Mais, après avoir mis en déroute ce détachement turc, Paskiewitch prit lui-même l'offensive avec 20.000 hommes en partant de Kars, dans la direction d'Erzeroum. Deux armées turques lui étaient opposées dans les régions montagneuses du Soghanlou (environs de Sarikamich). Très habilement Paskiewitch se plaça entre les deux corps turcs qui, quoique opérant sur le même théâtre, combattaient chacun pour son compte, sans se seconder mutuellement, et les défit séparément, les accablant l'un après l'autre dans trois combats.

Ces victoires lui ouvrirent la route d'Erzeroum dont il s'empara pour ainsi dire sans combat à la fin de juillet. De là Paskiewitch poussa des colonnes sur Baibourt, Gumusch Khané et Khnis. Il se préparait à marcher sur Sivas, lorsque la Turquie également

(1) V. BÉRARD, *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> janvier 1897, p. 72-73.

(2) H. PASDERMADJIAN, *La campagne de 1828-1829*, *Razmig*, Paris, 1938 (en arménien).



vaincue sur le théâtre de guerre des Balkans signa, en septembre 1829, la paix d'Andrinople. Par ce traité la Turquie reconnaissait l'indépendance du nouveau royaume de Grèce. Sur la frontière d'Asie, l'hostilité de l'Angleterre obligea la Russie à se contenter de l'annexion de la région de Poti et d'une étroite bande de territoire comprenant les villes d'Akhaltzikh et d'Akhalkalaki.

Une partie des populations arméniennes des régions occupées par les Russes (principalement celles d'Erzeroum, d'Alachkert, de Bayazid, de Kars et de Van) quittèrent le pays à leur suite et c'est ainsi qu'environ 100.000 Arméniens vinrent s'établir dans les régions d'Akhalkalaki (40.000), de Chirag (12.000) et d'Érivan et de Sevan (25.000), en Arménie russe, à la suite de cette guerre.

Cette immigration fut encouragée par les autorités russes qui en confièrent la direction au colonel arménien Lazaref et qui offrirent aux émigrants des concessions de terre avec exemption de l'impôt pendant 5 ans.

Pendant la guerre dite de Crimée (1853-1856) l'Arménie représenta de nouveau le théâtre d'opération secondaire. Une armée russe de 6.000 hommes commandés par le général Béboutian remporta un premier succès le 14 novembre 1853 en battant une armée turque de 12.000 hommes commandés par Akhmed pacha sur les bords de l'Arpa-Tchaï, près de Gumri (Alexandropol).

En été 1854 les Russes commandés par le général Mouravief vinrent mettre le siège devant la place de Kars, commandée par un grand soldat, le général anglais Williams. Toutes les tentatives pour venir au secours de Kars, en partant soit d'Erzeroum ou de Batoum, furent repoussées par les Russes. La garnison turque de Kars, après une héroïque résistance, au cours de laquelle elle repoussa une tentative russe d'assaut général, dut finalement capituler le 27 novembre 1855, ayant épuisé tous ses vivres.

Le traité de Paris (1856) qui mit fin à la guerre de Crimée à la suite de la chute de Sébastopol, obligea les Russes à évacuer Kars.

La guerre russo-turque de 1877-1878 qui aboutit à la libération de la Bulgarie amena une nouvelle campagne des Russes en Arménie<sup>1</sup>. L'armée russe du Caucase commandée par le général Loris Melikian comprenait deux corps principaux. Le premier sous les ordres du général Heyman marcha sur Kars qu'il investit puis se dirigea vers Erzeroum. Le second commandé par le général Ter-Goukassian quitta la région d'Érivan, s'empara de Bayazid et

(1) H. PASDERMADJIAN, *La campagne d'Arménie de 1877-1878*, Razmig, Paris, 1939 (en arménien).



se dirigea vers la plaine d'Alachkert. Mais le commandant en chef turc, Moukhtar pacha, qui se révéla un véritable homme de guerre, accomplit une habile manœuvre sur position centrale, dans le plus beau style napoléonien, battant chacun de ces deux corps russes séparément avant leur réunion, le premier à Zewin, le second à Delibaba.

L'armée russe fut obligée d'abandonner le siège de Kars et de se retirer sur l'ancienne frontière russo-turque. Mais Loris Melikian, après avoir reçu des renforts, reprit l'offensive. Il remporta sur l'Arpa-Tchaï une éclatante victoire grâce à un mouvement tournant exécuté par son aile gauche commandée par le général Lazarian et qui encercla l'aile droite de l'armée de Moukhtar pacha. Loris Melikian fut ainsi bientôt à même de reprendre le siège de Kars. Cette place forte fut enlevée d'assaut dans la nuit du 18 novembre par l'armée russe dirigée par Loris Melikian qui reçut du tzar la croix de Saint-George et de l'Empereur d'Allemagne Guillaume I<sup>er</sup>, l'Ordre pour le Mérite, pour ce fait d'armes. La campagne se termina par la prise d'Erzeroum. Au terme des traités de San Stefano et de Berlin, la Russie obtenait Batoum, Ardahan et Kars comme prix de ces victoires, mais évacuait le reste de l'Arménie turque.

La retraite des armées russes fut de nouveau suivie par une migration d'Arméniens. Environ 25.000 d'entre eux abandonnèrent la région d'Erzeroum pour aller s'installer en Arménie russe.

Mais l'occupation temporaire de vastes régions de l'Arménie turque par les armées russes, c'est-à-dire par une puissance chrétienne, exerça même sur ceux des Arméniens de Turquie qui restèrent dans leurs foyers, un effet inévitable. Elle rompit la continuité du joug qui avait paru jusque-là avoir un caractère éternel, éveilla les esprits, raffermi les caractères. Désormais ceux-ci supportèrent avec moins de patience leur servitude<sup>1</sup>.

### *La Transcaucasie sous la domination russe*

Pour juger à leur juste valeur les progrès que le régime russe, malgré ses imperfections, a fait accomplir à la Transcaucasie pendant le XIX<sup>e</sup> siècle il est nécessaire de considérer la situation de

(1) Il en avait du reste été de même dans les Balkans. Ainsi en 1789-1790, l'Autriche en guerre avec la Turquie envahit une partie de la Serbie. Lorsqu'après la paix de 1791, les Turcs réoccupèrent le pays, ils se plaignirent aux Autrichiens de l'attitude plus fière et plus indépendante des Serbes et leur dirent : « Voisins, qu'avez-vous fait de nos rayas (bétail). Nous ne les reconnaissons plus » (W. S. DAVIS, *A short history of the Near East*, New York, 1923, p. 287).



ce pays en 1828, c'est-à-dire à l'époque où l'ensemble de la Transcaucasie (à l'exception des régions de Batoum et de Kars) passa sous la domination russe.

L'Arménie orientale et l'Azerbeïdjan avaient été jusque-là sous la domination de la Perse. En raison de la décadence de la Perse au XVIII<sup>e</sup> siècle, ces régions tombèrent dans un état d'abandon, de délabrement et d'insécurité qui causèrent la ruine du pays. L'Arménie orientale et l'Azerbeïdjan étaient divisés en un nombre de khanats. Chaque khanat avait à sa tête un khan, tributaire de Téhéran, et qui exerçait une véritable tyrannie sur la population<sup>1</sup>. Ces khans corrompus trouvaient des auxiliaires et des complices dans une noblesse locale (les begs tatares et les méliks arméniens) qui avaient fini par se laisser gagner par l'exemple venant d'en haut. L'ensemble de ces pays végétait misérablement et la population totale de la Transcaucasie était tombée au début du XIX<sup>e</sup> siècle à moins de 1.500.000 habitants<sup>2</sup>.

La domination russe apporta, sinon la liberté, du moins un régime d'ordre et de sécurité, qui permit un développement graduel du pays et un accroissement énorme de la population de la Transcaucasie qui passa de 1.400.000 d'habitants en 1828 à 7.000.000 d'habitants en 1914, alors que la population de la Turquie d'Asie resta à peu près stationnaire pendant le XIX<sup>e</sup> siècle.

Les principaux centres urbains se développèrent à une cadence accélérée. Tiflis, qui avait environ 25.000 habitants en 1828, en avait 300.000 en 1914<sup>3</sup>, Bakou qui atteignait à peine 8.000 habitants en 1828 en comptait 250.000 en 1914.

L'essor économique de la Transcaucasie fut non moins remarquable. On en trouvera un aperçu dans un des chapitres suivants.

Enfin il sied de relever que la pénétration de la Russie au Caucase et en Transcaucasie a exercé une influence non négligeable sur la vie culturelle du peuple russe. Ainsi que l'a noté un historien russe, cette conquête « a stimulé l'imagination du peuple russe en raison de la splendeur du cadre où elle s'est déroulée et de l'esprit chevaleresque de ces peuples. Il advint que deux des plus grands poètes russes, Pouchkine et Lermontov (et on peut ajouter à ces noms

(1) Voir W. VON FREYGANG, *Lettres sur le Caucase et la Géorgie*, Hambourg, 1816, p. 255.

(2) Il est toutefois juste de relever que le régime persan était plus libéral que le régime turc et que l'Arménie turque enviait la situation, toute difficile qu'elle était, des provinces placées sous la domination persane (Voir F. PARRON, *Reise zum Ararat*, Berlin, 1834, p. 77-78).

(3) Il est à noter que pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, les Arméniens formèrent la majorité de la population de la ville de Tiflis. En 1914, Tiflis comptait 140.000 Arméniens sur une population totale de 300.000 habitants.



celui du grand romancier Tolstoï) ont participé à cette conquête. La littérature et, plus tard, la musique russes ont été fortement influencées par elle. Le trait oriental que l'on trouve dans la musique russe moderne, par exemple dans les œuvres de Rimsky-Korsakov et de Borodine, peut être retracé à cette origine<sup>1</sup>.

### *La politique tzariste en Transcaucasie*

Toutefois, et ce fut là le revers du tableau, la Russie tzariste commença très tôt sa politique de russification forcée des populations de la Transcaucasie.

Pendant la guerre russo-persane de 1826-1827 et la guerre russo-turque de 1827-1828, lorsque les Arméniens de Transcaucasie se rangèrent du côté des Russes et combattirent dans leurs rangs, l'archevêque arménien de Tiflis, Nerses, avait reçu des Russes des promesses qui laissaient entrevoir la création d'une province arménienne autonome, dans le cadre de l'Empire russe. Tout d'abord les Russes semblèrent vouloir remplir cet engagement. Les anciens khanats d'Érivan et de Nakhitchevan furent réunis en une province arménienne (Armenskaïa Oblast) et son administration confiée à un conseil provisoire dont l'archevêque Nerses fit partie. Il fut même question de créer un corps militaire permanent de 2.000 Arméniens.

Ces premières mesures éveillèrent de grands espoirs dans le monde arménien et un riche Arménien des Indes plaça sa fortune à la disposition de cette nouvelle unité territoriale. Mais bientôt l'éternelle politique de stricte centralisation qui fut celle du tzarisme russe se révéla dans tous ses effets. La province arménienne fut assimilée à une simple province russe et l'archevêque Nerses envoyé en exil en Bessarabie.

Puis, en 1836, une ordonnance du gouvernement russe ferma nombre d'écoles arméniennes et réduisit fortement l'enseignement en langue arménienne dans les établissements restants<sup>2</sup>. Le gouvernement tzariste intervint, de plus, d'une façon active dans les affaires de l'Église arménienne. Ainsi, lors de l'élection du Catholikos, au lieu de se borner à faire proclamer le prélat qui avait obtenu le plus grand nombre de voix, le gouvernement de Saint-Pétersbourg s'arrogea le droit de lui substituer le prélat qui se trouvait en seconde position par le nombre des suffrages qu'il avait réunis. Leroy-Beaulieu en relevant le fait, remarquait judi-

(1) A. LOBANOV-ROSTOVSKI, *Russia and Asia*, New York, 1933, p. 120.

(2) Fridtjof NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 214.



cieusement : « Qu'on s'imagine le roi d'Italie choisissant le pape entre les deux cardinaux auxquels le conclave a donné le plus de voix<sup>1</sup> ! ».

En fait, l'administration russe s'immixta d'une façon croissante dans les affaires de l'Église arménienne, et particulièrement à partir de 1890, ne cacha pas son hostilité pour une institution qu'elle considérait comme un obstacle à ses plans de conversion graduelle de toutes les populations de l'Empire russe à la religion orthodoxe<sup>2</sup>.

L'attitude de la bureaucratie russe produisit aussi chez les Géorgiens un malaise indéniable et engendra un mécontentement croissant. Ce malaise n'empêcha pas les Arméniens de témoigner un grand loyalisme vis-à-vis de la Russie dont ils ne désiraient pas le départ, car ce départ les aurait livrés à la Turquie, mais simplement l'instauration d'un régime plus libéral et le respect de leur langue ainsi que de leurs traditions nationales.

Ainsi Haxthausen notait vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : « Les Arméniens n'ont pas considéré l'occupation par la Russie de la Transcaucasie comme une conquête, mais comme une délivrance. Ils sont le seul peuple de la Transcaucasie qui fait preuve d'un loyalisme entier vis-à-vis de la Russie, une attitude que les bureaucrates russes ne semblent malheureusement pas assez reconnaître »<sup>3</sup>.

Le Chesnais a remarqué de son côté : « La Turquie et la Perse étaient des pays où manquait l'administration régulière et ordonnée, sans laquelle il n'y a pas de sécurité pour le cultivateur ou le commerçant. On ne pouvait y être que serf si l'on n'y était pas fonctionnaire, voleur ou chef féodal et les pays ainsi gouvernés dépérissent, même lorsqu'ils sont naturellement riches. Échapper au régime turc ou au régime persan, était une question vitale pour les populations chrétiennes du Caucase et l'on comprend que l'oppression due au caractère policier de la bureaucratie tzariste leur ait paru légère, en comparaison avec le danger dont les aurait menacé l'absorption musulmane<sup>4</sup> ».

Les dirigeants russes exploitèrent largement cette position des Arméniens et des Géorgiens et montrèrent très peu d'égards vis-à-vis de deux peuples qu'ils savaient obligés de se tourner malgré tout vers la seule puissance chrétienne à pied d'œuvre, c'est-à-dire la Russie.

(1) A. LEROY-BEAULIEU, *L'Empire des Tsars et les Russes*, Paris, 1889, III, p. 587.

(2) Voir à ce sujet H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, I, p. 314.

(3) A. VON HAXTHAUSEN, *Transkaukasien*, Leipzig, 1856, I, p. 275. Consulter également F. BODENSTEDT, *Tausend und ein Tag im Orient*, Berlin, 1850, II, p. 166.

(4) LE CHESNAIS, *Les Peuples de la Transcaucasie pendant la Guerre et devant la Paix*, Paris, 1921, p. 127-128. Consulter aussi sur la politique tzariste vis-à-vis des Arméniens, PAUL ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898.



C'est ainsi qu'ils refusèrent à la Transcaucasie même les minimales concessions qu'ils firent en Russie aux aspirations populaires, telles que l'institution de conseils consultatifs départementaux (*zemstvos*), celle du jury dans les tribunaux, et s'opposèrent constamment à la fondation d'une université, même russe, en Transcaucasie<sup>1</sup>.

Les dirigeants tzaristes firent même plus. En Arménie russe ils pratiquèrent le plus souvent une politique qui visait au renforcement de l'élément tatar, considéré par eux comme moins dangereux pour l'absolutisme tzariste, parce que plus arriéré, au détriment de l'élément arménien. Cette politique allait à l'encontre des intérêts du pays. Un des meilleurs connaisseurs de la Transcaucasie, le célèbre géographe Abich écrivait à ce sujet : « Les efforts de la Russie pour développer la Transcaucasie et l'amener au niveau de notre époque ne seront couronnés de succès que dans la mesure où ils parviendront à faire de l'Arménie orientale une province arménienne. L'élément tatar et kurde avec ses tendances nomadisantes empêche en effet la création d'une véritable prospérité qui ne peut être basée que sur l'essor de l'agriculture. La différence existant entre l'élément nomade, aux tendances pillardes, qui dévaste le pays, et le paysan sédentaire arménien qui est un élément progressiste et constructeur, saute aux yeux<sup>2</sup> ».

#### *Aspects militaires*

Le long intervalle pendant lequel l'histoire militaire du peuple arménien fut interrompue par la domination touraniennne prit fin avec le xviii<sup>e</sup> siècle. L'arrivée de la Russie en Asie Mineure devait donner l'occasion aux Arméniens de faire revivre leurs anciennes traditions militaires.

Bien que la Russie n'étendit le service militaire obligatoire aux populations de la Transcaucasie qu'en 1886, les Arméniens de l'Arménie orientale et de la Transcaucasie prirent, par les officiers et généraux qu'ils donnèrent à l'armée des Tzars, par les corps de volontaires qu'ils formèrent pendant les périodes de guerre, une part active dans toutes les campagnes du Caucase au xix<sup>e</sup> siècle.

De nombreux membres de la noblesse arménienne de Géorgie et de l'Arménie orientale, entrèrent en effet au service de la Russie, dans la carrière des armes, tandis que de nombreux volontaires

(1) Consulter pour une intelligente critique de la politique suivie par la Russie en Transcaucasie et de son incapacité à tenir compte des conditions et besoins locaux, A. VON HAXTHAUSEN, *Transkaukasien*, Leipzig, 1856, I, p. 61-63 ; et H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, I, p. 60 et 227.

(2) H. ABICH, *Aus kaukasischen Ländern*, Vienne, 1896, I, p. 454.



arméniens, rassemblés en bataillons de milice, accouraient sous les drapeaux du Tzar chaque fois que les armées russes entraient en campagne.

La première participation des Arméniens à ces luttes aux côtés des Russes date de la guerre russo-persane de 1826-1828. Nous avons déjà relevé le nom du général arménien Madatian qui fut un des héros de cette guerre<sup>1</sup>. Madatian, qui était originaire du Karabagh était entré au service de la Russie. Après avoir participé aux dernières campagnes de l'Empire il rejoignit le général russe Yermolof au Caucase, et lui rendit des services signalés au cours des campagnes de Transcaucasie et du Daghestan. Ainsi que l'historien Baddeley l'a noté, la gloire du célèbre Yermolof était en réalité largement faite des victoires que gagna le brillant Madatian<sup>2</sup>. Sa connaissance intime du pays et des populations fit du général arménien un auxiliaire d'une grande valeur pour les Russes. Ce fut lui qui leva et organisa des unités de cavalerie indigène recrutées parmi les populations locales (Arméniens, Tatares, etc.) qui rendirent, suivant les mots de Baddeley, des services inestimables aux Russes.

Nous avons noté la brillante victoire que le général Madatian remporta à Schamkhor, le 28 septembre 1826, sur l'armée persane, au début de la guerre de 1826-1828, victoire qui sauva Tiflis<sup>3</sup>.

Pendant cette même campagne les Arméniens du Karabagh prirent part à la célèbre défense de Choucha qui, par sa résistance de six semaines, changea les données de la guerre. Les Arméniens du Karabagh, de Géorgie, puis ceux de la région d'Érivan constituèrent des unités de volontaires qui combattirent côte à côte avec les armées russes<sup>4</sup>. L'archevêque arménien de Tiflis, le futur Catholicos Nerses, véritable Garibaldi en soutane suivant le mot de Varandian, seconda de son mieux le généralissime russe. On le vit « toujours à côté du général en chef Paskiewitch, la nuit couchant sous sa tente, le jour marchant à la tête des colonnes russes, la croix à la main<sup>5</sup> ». L'Empereur Nicolas I<sup>er</sup> lui décerna les insignes en diamant de l'ordre Saint-Alexandre Newsky pour la part qu'il prit au succès des armes russes.

Pendant la campagne d'Arménie de Paskiewitch contre les Turcs en 1828-1829, le rôle des Arméniens fut encore plus marqué et est lié à deux des faits d'armes les plus glorieux de cette guerre.

(1) DULAURIER, *La Société arménienne contemporaine*, Paris, 1854, p. 222.

(2) BADDELEY, p. 171.

(3) BADDELEY, p. 157-158.

(4) BADDELEY, p. 166.

(5) DULAURIER, p. 240.



Ce fut en effet un Arménien, le général Béboutian, issu d'une célèbre famille arménienne de la noblesse de Géorgie, qui dirigea l'héroïque résistance de la place d'Akhaltzikh assiégée par les Turcs pendant l'hiver 1828-1829. Retranché dans la citadelle avec quelques compagnies, le général Béboutian repoussa non seulement tous les assauts des assiégeants forts de plusieurs milliers d'hommes, mais effectua au début de mars une sortie au cours de laquelle l'armée ennemie fut mise en déroute et contrainte de lever le siège<sup>1</sup>.

Quant aux bataillons de volontaires arméniens qui combattaient dans le cadre de l'armée de Paskiewitch, ils furent engagés à l'autre extrémité du théâtre d'opérations, dans la région sud de l'Arménie turque.

Ils prirent part à la célèbre défense de la place de Bayazid (dont la garnison comprenait 2.500 hommes, dont 1.000 Arméniens) contre les troupes du pacha de Van, défense qui compte parmi les plus célèbres faits d'armes de l'armée du Caucase<sup>2</sup>.

Rappelons enfin le beau fait d'armes du colonel arménien Argoutian qui s'empara d'Olti à la tête de son détachement de cavalerie<sup>3</sup>.

A l'issue de ces guerres le maréchal Paskiewitch s'exprima en termes particulièrement élogieux à l'égard des Arméniens qu'il appela « nos braves compagnons d'armes et nos fidèles alliés<sup>4</sup> ».

Pendant la guerre dite de Crimée (1853-1856) on trouve de nouveau les Arméniens aux premiers rangs, soit parmi les chefs militaires, soit parmi les soldats, dans les opérations qui se déroulaient sur le théâtre de guerre auxiliaire représenté par l'Arménie.

C'est de nouveau un Arménien, un autre général Béboutian, qui infligea le premier revers à l'armée turque d'Asie en battant à la bataille de Gumri (Alexandropol) sur les bords de l'Arpa-Tchaï, le corps d'armée d'Akhmed Pacha le 14 novembre 1853<sup>5</sup>. Vers la fin de la campagne, en novembre 1855, lorsque que le général turc Omer Pacha conçut l'audacieux dessein d'obliger les Russes à lever le siège de Kars en s'avancant avec son armée de Batoum sur Tiflis, ce fut ce même général Béboutian qui déjoua cette manœuvre en arrêtant l'armée turque devant Koutaïs<sup>6</sup>.

(1) FONTON, *La Russie dans l'Asie Mineure. Campagnes du Maréchal Paskiewitch*, Paris, 1840.

(2) FONTON, p. 478-479 et 484.

(3) DULAURIER, p. 224.

(4) R. BERBEROW, *Die Armenier* (J. MELNIK, *Russen über Russland*), Francfort, 1906, p. 641.

(5) Colonel W. RÜSTOW, *Militärisches Wörterbuch*, Zürich, 1858.

(6) L. GUÉRIN, *Histoire de la Guerre de Russie 1853-1856*, Paris, 1858.



Pendant toute cette campagne le colonel Loris Melikian, le futur vainqueur de la campagne de 1877-1878 et premier ministre d'Alexandre II, se distingua à la tête d'un régiment composé de volontaires arméniens et caucasiens. Il se couvrit de gloire à la tête de cette unité le 20 décembre 1855 dans un combat qui se déroula entre Kars et Alexandropol et le tzar lui conféra un sabre d'honneur pour cet exploit<sup>1</sup>.

De nombreux officiers arméniens se distinguèrent également dans les rangs de l'armée russe pendant les guerres du Caucase du Nord et du Daghestan qui se prolongèrent pendant de longues années, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui aboutirent à l'établissement de la domination russe dans ces régions habitées par des peuples de montagnards, braves et chevaleresques. C'est dans ces combats que ceux qui seront les plus célèbres généraux arméniens de l'armée russe (Loris Melikian, Lazarian, Ter-Goukassian, Chelkovnikian) reçurent le baptême de feu et firent leurs premières armes.

Mais c'est pendant la guerre russo-turque de 1877-1878 que les généraux arméniens au service de la Russie donnèrent vraiment toute leur mesure. Le général Loris Melikian fut le commandant en chef de l'armée du Caucase pendant cette campagne. Parmi les généraux placés sous ses ordres mentionnons le général Lazarian qui commandait l'aile gauche de l'armée russe à la bataille de l'Arpa-Tchaï. Ce fut lui qui effectua le mouvement tournant qui aboutit à la destruction de l'armée de Moukhtar Pacha et qui décida du sort de la campagne. Au cours des opérations devant Erzeroum ce fut un officier d'état-major arménien, Tarnaïan, qui conçut et exécuta l'audacieuse attaque sur le fort d'Azizi et paya de sa vie ce fait d'armes<sup>2</sup>. Quant au général Ter-Goukassian (un grand ingénieur militaire) il commandait le corps qui opéra dans l'Arménie turque méridionale<sup>3</sup>. Ce fut également dans cette partie du théâtre d'opérations que furent engagés les bataillons de volontaires arméniens qui combattirent dans les rangs russes au cours de cette guerre<sup>4</sup>. Ils prirent une part glorieuse à la seconde défense de Bayazid<sup>5</sup>.

(1) *Schilderung des Russisch-Türkischen Krieges*, Leipzig, 1878, p. 14.

(2) H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, I, p. 465-466.

(3) Voir sur le général Ter-Goukassian le jugement de C. NORMAN (le correspondant de guerre du *Times*) dans son ouvrage : *Armenia and the Campaign of 1877*, Londres, 1878, p. 247.

(4) Minas TCHÉRAZ (Reminiscences of a Delegate to the Congress of Berlin, *L'Arménie*, Londres, 15 août 1892) donne le nombre des volontaires arméniens comme se montant à 2.000 (indépendamment des 400 officiers d'origine arménienne qui servaient dans l'armée du Caucase au cours de cette campagne).

(5) Voir à ce sujet Paul ROHRBACH, *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903, p. 47-49.



Il faut enfin relever les brillants états de service des Arméniens dans les unités de gardes-frontière, surveillant les confins de la Transcaucasie. Ce corps d'élite qui maintenait l'ordre dans ces régions montagneuses sans cesse parcourues par les bandes armées et les Kurdes nomades, comprenait dans ses rangs nombre d'Arméniens<sup>1</sup>.

(1) Consulter sur ce point H. Lynch, qui trace d'intéressants portraits d'officiers et de gendarmes arméniens appartenant à ce corps (I, p. 59-60, 204 et 468).



## CHAPITRE XIV

### LA QUESTION ARMÉNIENNE

---

Nous sommes à une époque où l'humanité ne peut pas vivre avec, dans sa cave, le cadavre d'un peuple assassiné.

Jaurès.

#### *Les traités de San Stefano et de Berlin (1878)*

À la veille de la guerre russo-turque de 1877-1878 la situation des Arméniens en Arménie turque était aussi difficile et même pire que celles des Serbes en Bosnie ou des Bulgares en Roumélie et Macédoine.

Les voyageurs qui ont parcouru la Turquie d'Asie pendant les décades précédentes ont rapporté de nombreux épisodes caractéristiques<sup>1</sup>.

En 1862 de véritables massacres eurent lieu dans la région du Taurus<sup>2</sup>.

En 1869, avec l'élection de Khrimian Haïrig au patriarcat, les Arméniens d'Arménie eurent enfin un défenseur résolu à remplir tout son devoir au lieu de chercher avant tout à gagner les bonnes grâces de la population levantine de Constantinople. En prenant possession de son siège ce grand prélat avait déclaré : « Je ne me considère pas comme le patriarche des Arméniens de Constantinople, mais comme celui de tous les Arméniens de Turquie ».

Il présenta sans relâche à la Porte des descriptions de l'état des

(1) Voir par exemple E. SMITH et H. DWIGHT, *Missionary Researches in Armenia*, Londres, 1834, p. 77 ; BORÉ, *Correspondance et Mémoires d'un Voyageur en Orient*, Paris, 1840, II, p. 76 et 92 ; H. SOUTHGATE, *Narrative of a Tour through Armenia*, Londres, 1840, p. 43 ; SUZANNET, *Les Provinces du Caucase, Revue des Deux Mondes*, avril, 1841, p. 52-53.

(2) V. LANGLOIS, *Les Arméniens du Taurus et les Massacres de 1862, Revue des Deux Mondes*, 15 février 1863.



Arméniens dans les provinces arméniennes<sup>1</sup>. Mais ses efforts furent vains. Les Turcs, avec la complicité des éléments levantins de Constantinople, obligèrent bientôt ce grand défenseur des Arméniens à se retirer.

Les scènes de brigandage et de violences continuèrent à se dérouler en Arménie turque et la population arménienne resta livrée aux attaques des Kurdes nomades et aux exactions d'une administration corrompue. En 1876 la populace turque, dans un accès de fanatisme, mit le feu au quartier arménien de Van<sup>2</sup>.

Lorsque, quelques mois avant le début de la guerre russo-turque de 1877-1878, une conférence internationale se réunit à Constantinople pour essayer, vainement devant l'opposition turque, de régler pacifiquement la question bulgare, les Arméniens tentèrent d'y présenter leurs revendications<sup>3</sup>.

Pendant la guerre russo-turque de 1877-1878 l'Arménie fut de nouveau le théâtre d'une série d'atrocités, commises par les détachements d'irréguliers qui formaient partie des forces turques.

C'est ainsi que la population arménienne des régions de Bayazid, de Diadin et d'Alachquert fut en majeure partie exterminée<sup>4</sup> (dans la seule ville de Bayazid 2.400 Arméniens furent massacrés<sup>5</sup>) alors que celle des régions de Kars, de Bassen et de Van était fortement éprouvée.

On comprend, dans ces conditions, que lorsque la Turquie fut obligée d'engager des négociations avec le chef des armées russes sur le front des Balkans, le grand-duc Nicolas, les représentants des cercles dirigeants des Arméniens de Turquie demandèrent au commandant en chef russe de prévoir, dans le traité de paix, des garanties pour les Arméniens<sup>6</sup>.

Le grand-duc Nicolas, après avoir reçu l'assentiment du tzar Alexandre II, fit un accueil favorable aux revendications armé-

(1) Voir dans A. SARKISSIAN, *History of the Armenian question to 1885*, Urbana, 1938, p. 35-40, le résumé des requêtes arméniennes présentées à la Porte entre 1870 et 1874.

(2) Voir à ce sujet le *Blue Book (British Parliamentary Reports), Turkey, 1877*, n° 15, p. 8.

(3) Voir à ce sujet SARKISSIAN, p. 51-54, ainsi que K. ACHGUARD, *Rapport du Patriarche arménien de Constantinople sur les Arméniens de Turquie*, Paris, 1877.

(4) Voir sur ces massacres le témoignage du correspondant du *Times* qui suivait les opérations du côté turc, C. NORMAN, *Armenia and the campaign of 1877*, Londres, p. 247, 260, 267, 273, 299. Voir la confirmation de ces atrocités dans l'ouvrage de l'écrivain militaire turc le général IZZET FUAD PACHA : *Autres Occasions perdues*, Paris, 1908.

(5) NORMAN, p. 273.

(6) L'histoire de ces négociations a été relatée par le Père Rousdjouklian, prêtre arménien d'Andrinople, dans le journal arménien *Razmig* de Philippopoli (1906-1907). On en trouvera un résumé dans SARKISSIAN, p. 61-64.



niennes qui visaient à des réformes à exécuter en Arménie turque et à l'octroi d'une certaine autonomie administrative à la région représentée par les vilayets d'Erzeroum, de Van et de Mouch, où les Arméniens représentaient alors la majorité de la population.

Il est important de noter que ces premières revendications arméniennes furent en fait encouragées par le gouvernement turc. Celui-ci, encore sous l'impression de ses défaites, et craignant de voir les Russes s'installer définitivement dans les régions de l'Arménie turque qu'ils avaient occupées, vit dans les revendications arméniennes qui se bornaient à demander des réformes et une certaine autonomie, un argument pour le maintien de ces provinces sous la souveraineté turque<sup>1</sup>.

Les clauses les plus importantes du traité de San Stefano, dont la Russie dicta les termes à la Turquie et qui fut signé le 3 mars 1878, étaient celles qui se rapportaient à la création d'une grande Bulgarie englobant la Macédoine<sup>2</sup>. En ce qui concerne la Turquie d'Asie, la Russie obtenait la cession des régions de Batoum, d'Ardahan, de Kars, de Bayazid et d'Alachkert. Elle s'engageait à évacuer la province d'Erzeroum que ses troupes avaient occupée, mais elle tint à assurer, sur les insistances des Arméniens, les réformes nécessaires dans ces régions par l'article 16 du traité de San Stefano qui était originairement ainsi conçu : « Comme l'évacuation par les troupes russes des territoires qu'elles occupent en Arménie et qui doivent être restitués à la Turquie pourrait y donner lieu à des conflits et à des complications préjudiciables aux bonnes relations des deux pays, la Sublime Porte s'engage à réaliser, sans plus de retard, l'autonomie administrative exigée par les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Circassiens et les Kurdes ».

Sur la demande des délégués turcs, déjà rassurés sur les intentions de la Russie<sup>3</sup> et appuyés par l'Angleterre, le grand-duc Nicolas, qui était le principal délégué russe, consentit à modifier ce texte de la façon suivante. On substitua aux mots « l'autonomie administrative » les mots « les améliorations et les réformes<sup>4</sup> ».

Mais même cette modification ne satisfit pas la politique anglaise qui avait peur de voir la Russie utiliser cette clause comme un prétexte pour ne pas évacuer les territoires qu'elle occupait en

(1) Voir à ce sujet : J. DE MORGAN, *Histoire du Peuple arménien*, Paris, 1919, p. 256 ; K. TAHMAZIAN, *Turcs et Arméniens*, Paris, 1919, p. 10 ; A. MANDELSTAM, *La Société des Nations et les Puissances devant le problème arménien*, Paris, 1925, p. 34-35.

(2) Voir sur le traité de San Stefano les considérations de J. DE MORGAN, p. 256-257.

(3) Voir MANDELSTAM, p. 35.

(4) K. BASMAJIAN, *Histoire moderne des Arméniens*, Paris, 1922, p. 118.



Arménie turque<sup>1</sup>. Alors que cette clause prévoyait que les réformes devaient être exécutées avant le retrait des troupes russes, ce qui était la seule garantie de leur exécution, l'Angleterre était résolue à changer cet article dans un sens qui assurerait l'évacuation immédiate de la région par les Russes, c'est-à-dire avant l'exécution des réformes.

Comme on sait le traité de San Stefano ne fut jamais exécuté, car le premier ministre anglais Disraeli voulant à tout prix s'opposer à l'affaiblissement de l'Empire Ottoman résultant de ce traité (particulièrement aux clauses qui créaient une grande Bulgarie), parvint à obliger la Russie à renoncer à ce traité et à accepter la convocation d'un congrès à Berlin, chargé d'élaborer un nouveau traité.

Entre la signature du traité de San Stefano et l'ouverture du Congrès de Berlin la diplomatie anglaise, guidée par Disraeli, s'employa sans relâche à faire triompher ce qu'elle croyait être son intérêt.

Elle obligea la Russie à se contenter des régions de Batoum, d'Ardahan et de Kars et à renoncer aux régions d'Alachkert et de Bayazid, celles dont la population arménienne venait d'être en grande partie anéantie<sup>2</sup>.

En même temps Disraeli conclut secrètement avec la Turquie la convention de Chypre, du 4 juin 1878, par laquelle l'Angleterre s'engageait à garantir le retrait des Russes des régions qu'ils occupaient en Arménie avant l'exécution des réformes. Par contre, le Sultan promettait, aux termes même de la Convention « d'introduire les réformes nécessaires, à être arrêtées plus tard par les deux puissances (l'Angleterre et la Turquie), ayant trait à la bonne administration et à la protection des sujets chrétiens et autres de la Sublime Porte qui se trouvent dans les territoires en question... »<sup>3</sup>.

Comme prix de sa garantie et du service rendu, l'Angleterre recevait l'île de Chypre<sup>4</sup>.

(1) Sir Edwin PEARSON, *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 218. Voir aussi R. SETON-WATSON, *Disraeli, Gladstone and the Eastern Question*, Londres, 1935, p. 424.

(2) Consulter sur les mobiles de l'opposition anglaise à une extension de la domination russe en Asie Mineure : G. CECIL, *Life of Lord Salisbury*, Londres, 1921, II, p. 266-268. Sur les raisons qui amenèrent l'Angleterre à obliger la Russie à rendre Alachkert et Bayazid, voir V. BÉRARD, *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 15 janvier 1897, p. 423.

(3) Pour le texte complet de la Convention de Chypre voir G. NORADOUNGHIAN, *Recueil des Actes internationaux de l'Empire Ottoman*, Paris, 1897-1903, III, p. 522.

(4) Il est à noter qu'en 1847 le jeune Benjamin DISRAELI avait écrit dans son roman *Tancredé*, cette phrase prophétique : « Les Anglais ont besoin de Chypre et la prendront comme compensation. Ils ne feront pas de nouveau les affaires des Turcs pour rien ».



Cette Convention de Chypre, par les conditions dans lesquelles elle a été négociée, par le gain illicite qu'elle a assuré à l'Angleterre aux dépens des Arméniens, représente un des actes les plus répréhensibles commis par la politique anglaise<sup>1</sup>. Elle marque du reste une étape décisive dans l'histoire de l'impérialisme moderne<sup>2</sup>. Il est à noter que la politique de Disraeli au cours de ces mois entraîna la démission de deux membres de son gouvernement, lord Carnarvon et lord Derby (le ministre des affaires étrangères) qui refusèrent de suivre Disraeli dans ses combinaisons équivoques<sup>3</sup>.

La grande voix de Gladstone a stigmatisé, comme il convenait, à la Chambre des Communes, cet exemple de duplicité<sup>4</sup>.

Le résultat de cette transaction était que l'Angleterre s'engageait à obliger les Russes à évacuer l'Arménie turque avant l'exécution des réformes, mais qu'elle assumait, par ce fait même, une responsabilité toute spéciale dans l'accomplissement de ces réformes<sup>5</sup>. Comme l'a noté l'historien anglais Buxton, si la Russie n'avait pas été obligée par l'Angleterre d'évacuer l'Arménie turque avant l'exécution des réformes arméniennes, les massacres de 1895-1896 et, on peut ajouter, la tragédie de 1915, n'auraient sans doute pas eu lieu.

Ainsi, au moment même où elle se posait pour la première fois devant l'Europe moderne, la question arménienne devenait une pièce sur l'échiquier de la rivalité anglo-russe en Asie<sup>6</sup>.

Lorsque le Congrès de Berlin commença ses travaux le 13 juin 1878 la Convention de Chypre était déjà signée, mais elle était encore tenue secrète, ce qui n'empêcha pas la délégation anglaise d'y plaider le principe de l'intégrité de l'Empire Ottoman.

Les Arméniens envoyèrent à Berlin pour y plaider leur cause, une délégation composée du futur Catholicos Khrimian Haïrig,

(1) Voir sur les visées de Disraeli : W. S. BLUNT, *Secret History of the English Occupation of Egypt*, Londres, 1907, p. 31-33.

(2) Voir à ce sujet J. L. HAMMOND, *Gladstone and the Irish Nation*, Londres, 1938, p. 738-739.

(3) J. MORLEY, *Life of Gladstone*, Londres, édition de 1911, II, p. 182.

(4) « I value our insular position but I dread the day when we shall be reduced to a moral insularity ».

(5) Voir au sujet de la responsabilité assumée par l'Angleterre envers les Arméniens à la suite de la Convention de Chypre, l'article de GLADSTONE, *The Massacres in Turkey*, *Nineteenth Century Review*, octobre 1896. Voir sur le même sujet, DUKE OF ARGYLL, *Our responsibilities for Turkey*, Londres, 1896 ; T. BOWLES, *The Cyprus Convention*, Londres, 1896 ; J. BRYCE, *Introduction à l'ouvrage de N. et H. Buxton, Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914 ; D. LLOYD GEORGE, *The Truth about the Peace Treaties*, Londres, 1938, II, p. 1014, 1256 et 1257 ; M. MAC COLL, *England's Responsibility to Turkey*, Londres, 1896 ; J. MORLEY, *The Life of Gladstone*, Londres, 1911, II, p. 183-186 ; SARKISSIAN, p. 76.

(6) H. TEMPERLEY, *A History of the Peace Conference*, Londres, 1924, p. 80.



de l'évêque Narbey, de Minas Tchéraz et de S. Papazian<sup>1</sup>. Cette délégation se rendit de Constantinople<sup>2</sup> à Berlin en passant par Paris et Londres. Elle fut reçue dans cette dernière ville par Gladstone, lord Salisbury, James Bryce et nombre de défenseurs anglais de la cause des chrétiens d'Orient.

A Berlin, au Congrès, les délégués arméniens se heurtèrent à l'hostilité constante de Bismarck<sup>3</sup> et de Disraeli. Ils trouvèrent, par contre, un accueil bienveillant auprès du premier délégué français, Waddington, et de lord Salisbury.

Les revendications arméniennes, telles qu'elles furent présentées par ces délégués, ne visaient ni à l'indépendance de l'Arménie turque, ni au rattachement de cette région à la Russie, mais portaient uniquement sur les réformes nécessaires pour mettre fin à la situation intolérable des Arméniens, particulièrement dans les régions d'Erzeroum, de Mouch et de Van. Ils demandaient la réforme du système de la perception des impôts et de la justice et la création d'une gendarmerie mixte à laquelle les Arméniens auraient accès. Ils suggérèrent, de plus, la nomination de gouverneurs chrétiens. Si ces revendications avaient été acceptées cette région de l'Orient aurait, en fait, reçu un statut analogue à celui consenti au Liban en 1861 et qui fonctionnait depuis cette date à la satisfaction de tous<sup>4</sup>. « Ils (les délégués arméniens) sont loin de se livrer aux idées d'ambition politique. Ce qu'ils demandent c'est d'avoir dans l'Arménie turque une organisation chrétienne autonome, entourée des mêmes garanties que celle du Liban<sup>5</sup> ».

Quand le traité de Berlin fut signé le 13 juillet 1878 après un mois de négociations, les modifications les plus importantes, du point de vue de la question arménienne, qu'il apportait au traité de San Stefano étaient les suivantes. Tout d'abord la Russie devait se contenter de Batoum, Ardahan et Kars et renoncer à Bayazid et à Alachkert<sup>6</sup>. D'autre part, l'article 16 du traité de San

(1) Minas Tchéraz et S. Papazian ont publié leurs souvenirs sur cette mission. Une traduction des souvenirs de Minas Tchéraz a paru sous le titre de « Reminiscences of a delegate to the Congress of Berlin » dans le périodique *L'Arménie*, Londres, 1892.

(2) D'après V. Bérard cette délégation quitta Constantinople avec le plein assentiment de la Porte aux abois (*Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> janvier 1897, p. 74). Au contraire, selon A. Sarkissian, le gouvernement turc, déjà rassuré par les pourparlers avec l'Angleterre, tenta de s'opposer au départ de la délégation arménienne.

(3) B. BAREILLES, *Le Rapport secret sur le Congrès de Berlin de Carathéodory Pacha*, Paris, 1919, p. 71.

(4) Voir J. PROBYN, *Armenia and Lebanon*, Londres, 1897.

(5) E. DE LA JONQUIÈRE, *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, édition de 1914, II, p. 126.

(6) Voir sur l'histoire de la détermination de la frontière russo-turque de 1878, les souvenirs inédits du Comte Schouwaloff cités par G. HANOTAUX, *Histoire de la*



Stefano se rapportant aux réformes arméniennes, devenait l'article 61 du traité de Berlin et était modifié comme suit<sup>1</sup> :

« La Sublime Porte s'engage à réaliser sans plus de retard les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux des provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Circassiens et les Kurdes. Elle donnera connaissance périodiquement des mesures prises à cet effet aux puissances qui en surveilleront l'application ».

La caractéristique de cet article, si on le compare à l'article correspondant du traité de San Stefano, réside dans le fait que les réformes ne devaient plus être exécutées avant le retrait des forces russes d'occupation, mais après leur retrait. C'était évidemment là une faute capitale. D'autre part, l'article donnait à l'engagement de la Turquie d'introduire des réformes un caractère d'obligation internationale placée sous le contrôle de l'ensemble des grandes puissances<sup>2</sup>. Cette substitution de la garantie des grandes puissances à celle d'une seule puissance, était un autre amoindrissement de la portée de cet article, car ainsi que le duc d'Argyll le constata vingt ans plus tard : « What is everybody's business is nobody's business<sup>3</sup> ».

Il est de plus à noter que les délégués arméniens ne demandaient l'introduction des réformes et l'établissement d'un régime spécial que dans les régions comprenant les provinces d'Erzeroum, de Mouch et de Van<sup>4</sup>. C'était en effet dans cette région que les Arméniens représentaient jusqu'en 1876 la majorité absolue de la population. En 1914, après les massacres de 1877-1878 et de 1894-1896 (ces derniers firent 150.000 victimes dont plus de la moitié dans cette région), l'émigration continue des Arméniens vers la Transcaucasie, les Balkans et l'Amérique (60.000 Arméniens de Turquie se réfugièrent en Transcaucasie pendant la seule période 1895-1896<sup>5</sup>) et l'établissement en grand nombre des Kurdes venant du Sud du Taurus, les Arméniens avaient perdu la majorité absolue, mais détenaient encore la majorité relative dans cette région.

*France contemporaine*, IV, p. 357-358. On trouvera le tracé comparé des frontières de San Stefano et de Berlin, en Arménie turque, dans une carte jointe à l'ouvrage de MEDLICOTT, *The Congress of Berlin and after*, Londres, 1938.

(1) Voir l'histoire de la rédaction de cet article dans Sir Edwin PEARs, *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 219.

(2) A. MANDELSTAM, *La Société des Nations et les Puissances devant le Problème arménien*, Paris, 1925, p. 5.

(3) DUKE OF ARGYLL, *Our Responsibilities for Turkey*, Londres, 1896.

(4) Voir sur ce point H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, II, p. 408.

(5) Paul ROHRBACH, *In Armenien und Turan*, Berlin, 1898. Voir aussi LYNCH, II, p. 219.



Ces provinces étaient aussi celles où les conditions des Arméniens étaient les plus difficiles, en raison de leur éloignement et du fanatisme d'une population plus arriérée que partout ailleurs.

Mais les représentants des grandes puissances, dans leur ignorance de la géographie de cette partie du monde, au lieu de circoncrire clairement dans l'article 61, le territoire où les réformes devaient être exécutées, se bornèrent à employer le vague terme de provinces habitées par les Arméniens<sup>1</sup>. Comme on trouvait des Arméniens non seulement sur le haut plateau arménien, mais aussi en Arménie Mineure (régions de Sivas, de Malatia, de Kharpout, Diarbekir), en Cilicie et même en Asie Mineure (Tokat, Amasia, Yozgat, Angora), ce terme vague englobait la moitié de l'Asie Mineure. Cette extension malheureuse fournit une arme aux Turcs et à leurs partisans qui basèrent dès lors leur hostilité à l'exécution des réformes sur le fait que celles-ci, si elles étaient entreprises, mettraient en question la souveraineté turque sur une grande partie de la Turquie d'Asie<sup>2</sup>.

Tel qu'il était rédigé, malgré toutes ses imperfections, l'article 61 du traité de Berlin, constituait pour les Arméniens un droit<sup>3</sup>, pour la Turquie une obligation, pour l'Europe un devoir. C'est sur l'application de cet article, devenu « la base légale de la question arménienne, le titre irréfragable conféré aux revendications arméniennes<sup>4</sup> », que va se concentrer pendant près de quarante ans, c'est-à-dire jusqu'à 1914, la question arménienne.

Quant aux autres clauses du traité de Berlin elles modifiaient également le traité de San Stefano dans un sens favorable à la Turquie que Disraeli considérait comme un bastion indispensable sur la route des Indes. C'est ainsi que la Turquie resta en possession d'une grande partie de la péninsule balkanique et que des millions de chrétiens restèrent placés sous le joug turc.

Comme on le sait, le traité de Berlin s'avéra bientôt, pour employer l'expression d'Asquith, un chef-d'œuvre d'impotence et d'aveuglement diplomatique<sup>5</sup>. Il ne régla définitivement aucune question et presque toutes ses clauses engendrèrent des difficultés et des complications (Roumélie, Macédoine, Crète, Arménie, Bosnie-Herzégovine) qui vinrent surcharger l'atmosphère interna-

(1) H. LYNCH, II, p. 409.

(2) H. LYNCH, II, p. 411.

(3) Suivant les mots de A. Sarkissian (p. 28) : « In that article the politically uneducated Armenian people hoped to find their eventual salvation and the Armenians cherished their hope with a zeal that was surpassed only by their simple but sincere belief in the book of the Scriptures ».

(4) A. VANDAL, *Les Arméniens et la Réforme de la Turquie*, Genève, 1903.

(5) ASQUITH, *Fifty Years of Parliament*, Londres, 1926, I, p. 51.



tionale et contribuèrent pour une large part au déclenchement de la grande catastrophe de 1914<sup>1</sup>.

On peut dire, avec un diplomate français, que « jamais la diplomatie qui par métier ou nécessité est toujours portée aux demi-mesures, n'avait rien fait de plus incomplet ni de plus manifestement provisoire ».

### *La politique des grandes puissances, 1878-1894*

Il sied de rappeler en quelques traits la politique orientale des grandes puissances européennes de 1878 à 1894 pour établir la position que chacune d'elles allait être amenée à prendre vis-à-vis de l'Empire Ottoman et du problème arménien<sup>2</sup>.

Le trait essentiel de cette période est marqué par la modification de l'attitude de l'Angleterre et de la Russie, vis-à-vis du problème oriental.

Cette évolution fut due à de nombreuses causes comme par exemple les changements intervenus dans le personnel dirigeant (l'arrivée au pouvoir de Gladstone en 1880 en Angleterre et l'avènement d'Alexandre III en Russie) et l'occupation de l'Égypte par les Anglais. Mais le facteur déterminant dans ce renversement des positions respectives de l'Angleterre et de la Russie a probablement résidé dans l'attitude des États chrétiens indépendants des Balkans qui, au lieu de graviter autour de la Russie, comme l'escomptait Saint-Petersbourg, ne cachaient pas leur méfiance pour le grand frère du Nord.

Si l'on se rappelle que la Russie a joué un rôle décisif dans la libération du joug turc de chacun de ces peuples, on est tenté de les accuser d'une noire ingratitude. Il faut, en réalité, tenir compte de la brutalité et de l'esprit d'intrigue du personnel gouvernemental russe qui, par ses maladresses, ses insolences et sa duplicité, a fini par aliéner à la Russie les sympathies les mieux fondées.

La Russie ressentit une profonde désillusion et un grand ressentiment, particulièrement vis-à-vis de la Bulgarie, dont la libération du joug turc, grâce aux sacrifices russes, ne remontait qu'à quelques années en arrière. Elle adopta désormais pendant plusieurs décades une politique de rapprochement avec l'Empire Ottoman.

(1) R. SETON-WATSON, *Disraeli, Gladstone and the Eastern Question*, Londres, 1935, p. 526-527.

(2) Consulter pour une étude détaillée l'ouvrage de G. P. GOUGH, *History of Modern Europe 1878-1919*, Londres, 1923.



L'attitude de la Russie dans la question arménienne fut également largement influencée par ses déboires dans les Balkans<sup>1</sup>. Cette attitude a été cyniquement exposée à E. J. Dillon par un homme d'État russe de l'époque : « Nous avons deux manières de traiter avec les nations chrétiennes d'Orient et elles ont été illustrées par nos rapports avec la Géorgie et la Bulgarie. Lorsque les Géorgiens furent attaqués par la Perse (à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) ils demandèrent notre aide active comme alliés. Mais nous leur répondîmes que nous étions occupés ailleurs. Là-dessus les Persans saccagèrent leur pays et tuèrent deux habitants sur trois. Les Géorgiens s'adressèrent alors de nouveau à nous, mais non plus comme des alliés et des égaux, mais comme des humbles suppliants. Cette fois-ci nous sommes intervenus et avons annexé leur pays. Par contre, dans le cas des Bulgares nous avons commis la faute impardonnable de voler à leur secours, sans attendre qu'ils aient perdu deux habitants sur trois. Nous les avons libérés du joug turc sans conditions. Et le résultat c'est que nos petits frères bulgares sont devenus nos ennemis. Nous sommes résolus à ne pas commettre la même faute avec les Arméniens ou les Macédoniens<sup>2</sup> ».

Il faut aussi se rappeler que, après l'assassinat du tzar Alexandre II et le départ de Loris Melikian, la politique russe était dominée, sur le plan intérieur, par une clique réactionnaire ayant à sa tête le célèbre Poïbiedonostev, qui inaugura une politique de russification forcée dirigée contre tous les peuples allogènes, mais particulièrement ceux qui, comme les Finlandais, les Baltes, les Polonais et les Arméniens, lui apparaissaient les plus évolués.

Dans leur hostilité envers les Arméniens de Russie les dirigeants russes se mirent à craindre que l'exécution des réformes dans les provinces arméniennes de Turquie, soit le premier pas vers une autonomie qui aurait engendré, plus tard, la création d'un État arménien indépendant, État qui aurait exercé une attraction inévitable sur les Arméniens de Russie et aurait constitué une barrière à la pénétration future de la Russie en Asie Mineure<sup>3</sup>.

Cette nouvelle orientation de la politique russe fut ébauchée dès 1881, c'est-à-dire dès l'avènement d'Alexandre III et prit, avec le temps, particulièrement après 1890, un caractère particulièrement accusé.

L'Angleterre avait au contraire relevé avec le plus grand intérêt l'évolution des États balkaniques et y avait vu la preuve que les

(1) Voir à ce sujet Paul ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898, p. 240-241.

(2) E. J. DILLON, *The Eclipse of Russia*, Londres, 1918, p. 225.

(3) Philips PRICE, *War and Revolution in Asiatic Russia*, Londres, 1918, p. 240.



peuples chrétiens d'Orient, une fois libérés du joug turc, ne devenaient pas obligatoirement des satellites de la Russie, mais aspiraient à mener une vie indépendante.

Sans abandonner sa ligne de conduite qui visait à l'établissement d'un fort rempart entre la Russie et la route des Indes, l'Angleterre arriva à la conclusion qu'il était vain de chercher ce rempart dans un Empire Ottoman en pleine décadence.

Seul un Empire Ottoman régénéré pouvait représenter pour l'Angleterre cette barrière indispensable sur la route des Indes, d'où les efforts incessants de l'Angleterre pour inciter la Turquie à renforcer sa structure intérieure par des réformes et à mettre fin au régime d'arbitraire et de désordre qui était celui des Ottomans.

Lorsque devant la mauvaise foi et l'incapacité des gouvernants de Constantinople, l'Angleterre se rendit compte que l'Empire Ottoman était irrémédiablement condamné, elle estima, en considérant la vitalité et l'indépendance dont faisaient preuve les États des Balkans, que le renforcement de ces États, et même la constitution dans le Moyen-Orient d'États nationaux semblables (arabes, arménien, kurde) représenteraient un élément de stabilité et une barrière plus permanente qu'un Empire Ottoman moribond et qui risquait de tomber, malgré tout, sous la dépendance de la Russie<sup>1</sup>.

Ce changement de l'attitude anglaise a été bien reflété par Lord Bryce, le grand lettré et diplomate anglais, qui avait du reste une connaissance intime des Arméniens et de l'Arménie qu'il a été un des premiers à révéler à son pays et à l'Europe, lorsqu'il écrivait : « Le problème tel qu'il se pose maintenant n'est plus de maintenir en vie à tout prix l'Empire Ottoman mais de chercher ce qu'on peut lui substituer et aussi les moyens de réduire les chocs que sa chute inévitable produira<sup>2</sup> ».

Lord Salisbury, qui fut pourtant un des négociateurs du traité de Berlin, fut lui-même amené à déclarer un jour devant le spectacle que donnait l'Empire Ottoman et la politique du Sultan vis-à-vis des Arméniens : « En soutenant au Congrès de Berlin l'intégrité de l'Empire Ottoman, nous avons misé sur le mauvais cheval<sup>3</sup> ».

Tyler a de plus remarqué qu'après l'installation de l'Angleterre à Chypre (1878) et surtout en Égypte (1882), la valeur de la

(1) Voir à ce sujet : J. BRYCE, *The Future of Asiatic Turkey*, *The Fortnightly Review*, juin 1878, p. 934, et LORD RONALDSAY, *The life of Lord Curzon*, Londres, 1926, III, p. 209.

(2) J. BRYCE, *Transcaucasia and Ararat*, Londres, 1877, p. 418.

(3) Chambre des Lords, 19 janvier 1897. Voir à ce sujet E. BERNSTEIN, *Die Leiden des armenischen Volkes und die Pflichten Europas*, Berlin, 1902, p. 33.



Turquie comme élément de défense de la route des Indes semble avoir sensiblement diminué aux yeux de la politique anglaise, qui avait désormais moins besoin des services de la Turquie pour protéger cette artère essentielle.

Il faut aussi dire que même pendant les périodes où l'Angleterre avait soutenu le plus fortement les Turcs, ceux-ci n'avaient jamais représenté à ses yeux qu'un mal nécessaire (« necessary evil »)<sup>1</sup>. La politique de soutien de la Turquie pratiquée par l'Angleterre pesait à nombre d'Anglais et était en contradiction avec la politique que l'Angleterre avait pratiquée partout ailleurs au XIX<sup>e</sup> siècle en soutenant les aspirations des peuples à une vie indépendante (Amérique du Sud, Italie, Pologne).

Ce changement de la politique anglaise avait déjà été entrevu par Salisbury pendant la crise de 1876-1878. Quoique collaborateur principal de Disraeli au Congrès de Berlin, Salisbury s'était déjà rendu compte, dès cette époque, de ce qu'avait de faux la position que l'Angleterre avait été amenée à prendre sous l'influence de Disraeli.

Cette opinion fut partagée par la grande majorité des Anglais ainsi qu'en témoigna le résultat des élections parlementaires de 1880 qui se firent sur la question de la politique orientale de Disraeli<sup>2</sup>. Gladstone, qui s'était remis à la tête du parti libéral, mena contre cette politique une lutte électorale impitoyable qui est restée célèbre dans les annales de l'histoire anglaise sous le nom de « Midlothian campaign »<sup>3</sup>.

Aux élections de 1880 Gladstone et le parti libéral remportèrent un triomphe complet. Le charme singulier de « l'homme aux yeux de gazelle » qui avait tenu trop longtemps l'Angleterre sous son étrange influence, était désormais rompu. La politique de soutien inconditionnel de la Turquie de certains milieux anglais y subit une défaite dont elle ne s'est plus jamais entièrement relevée.

(1) M. TYLER, *The European Powers and the Near East 1875-1908*, Minneapolis, 1925, p. 147.

(2) G. RUSSEL, *William Ewart Gladstone*, Londres, 1923, p. 244-245.

(3) On oublie trop, et ses biographes sont restés singulièrement silencieux sur ce point, que Disraeli, par sa création de la philosophie impérialiste, par sa flatterie des plus malsains instincts des foules, ainsi que par sa propagande chauviniste a été le grand précurseur des dictateurs modernes dans le domaine de la politique étrangère. Au cours de cette mémorable campagne électorale, Gladstone a exécuté l'homme et sa politique dans un réquisitoire célèbre : « La vraie mission de l'homme d'État, a-t-il dit, est de tranquilliser l'esprit de son peuple et non de dresser devant lui de faux mirages de gloire, de flatter ses passions les plus basses et de lui faire croire qu'il vaut mieux que les autres peuples de la terre en encourageant un détestable esprit de domination ».



On assista dès lors à un refroidissement marqué des rapports anglo-turcs, qui fut encore accentué par l'occupation anglaise de l'Égypte en 1882.

Quant aux autres grandes puissances leur influence sur la politique orientale fut moins profonde que celle de la Russie et de l'Angleterre.

En France les intérêts d'affaires s'étaient graduellement substitués aux grands bourgeois libéraux qui avaient jusque-là dirigé la politique extérieure. Une politique de défense des intérêts matériels remplaça désormais en Orient la politique de défense des intérêts généraux. Elle a produit les résultats que l'on sait.

L'Autriche-Hongrie, de plus en plus affaiblie par le réveil de ses nationalités, dut modérer ses visées sur Salonique et se contenter de soutenir l'intégrité de l'Empire Ottoman comme un moindre mal.

Quant à l'Allemagne, qui jusqu'en 1890 ne s'intéressa que médiocrement au Proche Orient, elle soutenait, en règle générale, conformément à la tradition bismarckienne, les oppresseurs contre les opprimés.

#### *La question arménienne de 1878 à 1894*

Après la signature du traité de Berlin, en 1878, l'Angleterre qui avait assumé, ainsi que nous l'avons vu, une grande responsabilité en imposant l'évacuation de l'Arménie turque par les troupes russes avant l'exécution des réformes, fit un effort incontestable pour obtenir une amélioration de la condition des Arméniens.

Nous avons déjà relevé que le ministre des affaires étrangères de Disraeli, lord Salisbury, ne partageait ni le cynisme ni les illusions de son chef. Il lui apparut que toute mesure susceptible d'établir un ordre tolérable dans les diverses parties de l'Empire Ottoman, et particulièrement dans les provinces arméniennes, était de nature à consolider la Turquie et à servir ainsi les intérêts anglais en ôtant à la Russie un prétexte ou une tentation d'intervenir.

Un des premiers actes de l'Angleterre fut d'étendre ses services consulaires en Arménie turque et Asie Mineure par la nomination de 8 consuls militaires, placés respectivement sous les ordres du major Trotter, consul général à Erzeroum et du major Charles Wilson, consul général à Sivas<sup>1</sup>. La mission de ces consuls était de renseigner leur gouvernement sur l'état de ces provinces et la

(1) Il est intéressant de noter que le futur Lord Kitchener fut l'un de ces huit consuls militaires.



situation des Arméniens pour permettre à l'Angleterre de remplir ses engagements, en connaissance de cause.

D'autre part, l'ambassadeur britannique à Constantinople, sir Henry Layard, reçut l'ordre de se mettre en rapport avec le Sultan et de le presser, dans l'intérêt même de la Turquie, à exécuter les réformes, prévues par l'article 61 du traité de Berlin, dans les provinces arméniennes<sup>1</sup>. Salisbury fit présenter un projet de réformes qui se rapportait à l'administration de la police, des impôts et de la justice dans les provinces arméniennes et qui prévoyait un contrôle européen<sup>2</sup>.

Salisbury, désirant arracher l'assentiment du Sultan, eut même l'idée de joindre à ce projet de réforme une offre d'emprunt de 6 millions de livres sterling.

Dans l'intervalle de temps les rapports consulaires qui arrivaient ne laissaient aucun doute sur le régime d'exactions et de violence qui régnait dans un pays dont la population arménienne était soumise à des brigandages et des attentats continuels<sup>3</sup>.

Salisbury poursuivit ses efforts<sup>4</sup> mais le Sultan Abdul Hamid, rassuré par la présence au pouvoir de Disraeli, continua à faire la sourde oreille.

En mai 1880 Gladstone remplaça Disraeli à la tête du gouvernement britannique. Le grand homme d'État n'avait jamais caché sa sympathie pour les peuples opprimés par le régime turc et son opposition à la politique de Disraeli<sup>5</sup>. Il remplaça à l'ambassade de Constantinople Layard par Goschen et, avec son ministre des affaires étrangères, lord Granville, s'attacha à obtenir du Sultan l'exécution des clauses du traité de Berlin. En ce qui concerne le problème des frontières du Monténégro et de la Grèce, il parvint, grâce à son attitude énergique, à obliger la Turquie à exécuter les clauses du traité ou à se soumettre aux décisions des puissances. C'est ainsi que, comme la Turquie s'obstinait à soutenir les insurgés qui occupaient la région de Dulcigno qui

(1) G. CECIL, *Life of Lord Salisbury*, Londres, 1921, II, p. 304-305 ; Sir Edwin PEARS, *The Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 82-84 ; *Blue Book, Turkey*, 1878, n° 51.

(2) G. CECIL, II, p. 304 ; A. SARKISSIAN, *History of the Armenian Question to 1885*, Urbana, 1938, p. 93-94.

(3) Voir ces rapports dans les *Blue Books, Turkey*, 1887, n° 53 et 54 et *Turkey*, 1879, n° 10. Consulter aussi sur la situation en Arménie turque GOOCH, p. 20 ; Sir Edwin PEARS, *The Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 221 ; A. SARKISSIAN, *History of the Armenian Question to 1885*, Urbana, 1938, p. 92 et 98-102 ; H. TOZER, *Turkish Armenia and Eastern Asia Minor*, Londres, 1881 ; H. BARKLEY, *A ride through Armenia*, Londres, 1901.

(4) Voir les *Blue Books, Turkey*, 1880, n° 4, 7 et 10.

(5) Voir R. SETON-WATSON, *Disraeli, Gladstone and the Eastern Question*, Londres, 1935.



devait revenir, d'après le traité de Berlin, au Monténégro, Gladstone obligea le Sultan à remplir ses obligations en envoyant un ultimatum à la Turquie ainsi qu'un navire de guerre britannique à Smyrne avec la menace d'y saisir les douanes.

Par contre, en ce qui concerne la question arménienne, ses efforts échouèrent en raison de l'absence d'appui de la part des autres puissances lorsqu'il s'agit d'obliger la Turquie à remplir ses engagements.

L'ambassadeur britannique à Constantinople, Goschen, avait continué, sur les ordres de son gouvernement, les négociations en faveur de l'exécution des réformes arméniennes<sup>1</sup>. Lorsqu'il se heurta, comme précédemment, à la sourde opposition du gouvernement turc, les représentants des grandes puissances à Constantinople adressèrent, le 11 juin 1880, une note identique au gouvernement turc, où ils relevaient l'état déplorable des provinces arméniennes et déclaraient expressément que les puissances ne pouvaient « admettre que les clauses du traité de Berlin relatives à cet état de choses, restent plus longtemps à l'état de lettre morte »<sup>2</sup>.

Comme la Porte, dans sa réponse du 5 juillet<sup>3</sup> démontra une fois de plus sa mauvaise foi, les puissances revinrent à la charge par une importante note collective datée du 7 septembre 1880 et remise le 11 septembre, par laquelle elles demandaient l'exécution complète et immédiate de l'article 61 du traité de Berlin<sup>4</sup>.

Devant l'attitude évasive de la Turquie et la mauvaise foi évidente du Sultan, le ministre des affaires étrangères anglais, lord Granville, envoya le 12 janvier 1881 des instructions aux ambassadeurs britanniques à Paris, Berlin, Vienne, Saint-Petersbourg et Rome, leur demandant de proposer une action commune des puissances pour obliger la Porte à remplir ses engagements<sup>5</sup>. Mais cette initiative se heurta à l'hostilité de Bismarck<sup>6</sup>. En réalité Bismarck, qui opprimait en Allemagne les Alsaciens-Lorrains, les Polonais et les Danois, trouvait dangereuses ces négociations

(1) Voir à ce sujet les *British Parliamentary Reports (Blue Books), Turkey, 1880 et 1881*.

(2) Voir le texte de cette note dans le *Blue Book, Turkey, 1880*, p. 1-3. Ce texte est également reproduit par K. BASMADJIAN dans son ouvrage : *Histoire moderne des Arméniens*, Paris, 1922, p. 124-125.

(3) *Blue Book, Turkey, 1880*, n° 23, p. 271-273.

(4) Voir le texte intégral de cette note qui dépeint la situation en Arménie turque et énumère clairement les besoins de ces provinces dans le *Blue Book, Turkey, 1881*, n° 6, p. 140-146, et dans BASMADJIAN, p. 12-139.

(5) Voir le texte de ces instructions dans le *Blue Book, Turkey, 1881*, n° 6, p. 290.

(6) Voir N. et H. BUXTON, *Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914, p. 130 ; GOOCH, p. 22 ; SARKISSIAN, p. 110 ; A. LYALL, *The Life of Dufferin*, Londres, I, p. 323. Voir aussi *Die Grosse Politik der Europäischen Kabinette*, Berlin, 1923, vol. 9, p. 209.



ayant pour but d'améliorer le sort d'une nation opprimée. Le leader social-démocrate allemand Édouard Bernstein a relevé, précisément au sujet de l'attitude de l'Allemagne vis-à-vis de la question arménienne, comment l'Allemagne du XIX<sup>e</sup> siècle, en raison des peuples étrangers qu'elle avait sous sa domination, a toujours hésité à favoriser les mouvements d'émancipation à l'étranger<sup>1</sup>.

Quant à la Russie, qui fit d'abord un accueil favorable aux démarches anglaises elle adopta ensuite, pour les raisons que nous avons déjà énumérées, une attitude passive. Elle n'était du reste pas mécontente de voir les événements confirmer la thèse qu'elle avait défendue en 1878, à savoir que les réformes dans les provinces arméniennes ne pouvaient être effectivement imposées qu'avant le retrait des troupes russes<sup>2</sup>.

Bientôt l'Angleterre elle-même ne s'occupa que de réaliser ses visées sur l'Égypte et n'accorda qu'un intérêt secondaire à la question des réformes arméniennes<sup>3</sup>.

En fait, ainsi que l'a noté Albert Vandal, « pendant les années qui suivirent le traité de Berlin, pendant la période de mise en application du traité, les difficultés extrêmes que rencontrèrent les délimitations des frontières turques (Monténégro, Grèce) vinrent épuiser et lasser l'ardeur intervenante des puissances. Il n'en resta plus guère pour résoudre les questions soulevées à l'intérieur de l'Empire<sup>4</sup> ».

On peut dire en conclusion qu'à partir de 1883 les efforts tentés pour réaliser les réformes prévues au traité de Berlin furent abandonnés. Le seul résultat de toutes ces négociations fut d'attirer l'attention de l'Europe et de la Turquie sur l'existence d'un problème arménien.

En effet, l'Angleterre, qui avait rappelé ses consuls militaires, maintint néanmoins des vice-consulats à Van et à Diarbekir, indépendamment du consulat existant déjà à Erzeroum, et la présence de ces consuls contribua à renseigner l'Europe, par l'entremise des Livres Bleus britanniques, sur la situation en Arménie turque et le régime d'abus, de persécutions et de violence qui y régnait.

Ces sévices soulevaient les protestations de l'opinion européenne mais, ainsi que le relevait Nansen, « les hommes d'État des grandes puissances se servaient de l'émotion du public européen devant les

(1) E. BERNSTEIN, *Die Leiden des armenischen Volkes und die Pflichten Europas*, Berlin, 1902, p. 38-39.

(2) PEARS, p. 224-225.

(3) Sir William RAMSAY, *Impressions of Turkey during Twelve Years Wanderings*, Londres, 1897, p. 145-146. Voir aussi à ce sujet BLOWITZ, *Une Course à Constantinople*, Paris, 1884, p. 92.

(4) A. VANDAL, *Les Arméniens et la Réforme de la Turquie*, Genève, 1903, p. 26.



horreurs qui se passaient en Arménie, simplement comme d'un moyen de pression sur la Turquie, pour lui arracher de nouvelles concessions pour leurs pays respectifs, sans aider réellement le peuple martyr, dont les souffrances continuaient à fournir un beau thème de discours<sup>1</sup> ».

### *La politique turque*

Si le gouvernement de Constantinople opposait sa mauvaise volonté aux efforts tentés pour assurer l'exécution de l'article 61 du traité de Berlin, il était loin de rester inactif.

Jusqu'en 1876, la politique turque, si elle favorisait les Kurdes en Arménie, n'avait pas un véritable caractère anti-arménien. La situation souvent tragique des Arméniens, découlait de leur position de peuple sujet et des conditions générales de l'Empire, plutôt que d'une action concertée du gouvernement. En fait, les interventions de Constantinople dans les affaires arméniennes au cours des décades précédentes avaient été surtout marquées par le souci de protéger l'indépendance de l'Église arménienne vis-à-vis des efforts d'assimilation venant du côté catholique ou orthodoxe<sup>2</sup>.

En 1863 le gouvernement turc avait approuvé la constitution, d'un esprit libéral, que la communauté arménienne s'était donnée conformément aux dispositions du « Hatti-Houmayoun ».

Mais après la signature du traité de Berlin, les dirigeants turcs, loin de tirer l'enseignement nécessaire des événements de Bosnie et de Bulgarie qui s'étaient traduits par la perte de deux riches provinces, et de chercher le renforcement de l'Empire par des réformes, ne pensèrent, dominés par la peur, qu'à miner les éléments non turcs, et particulièrement ceux qui, comme les Arméniens, leur apparaissaient les plus évolués. « On peut dire sans crainte d'être suspect d'exagération, a écrit Mandelstam, que la politique du Sultan visait tout simplement à la réduction, voire, dans des circonstances favorables, à l'extermination des éléments chrétiens de son Empire. Des terribles amputations subies par la Turquie au début de son règne, Abdul Hamid n'avait retiré aucun enseignement salutaire. Il n'en gardait qu'une grande méfiance vis-à-vis de toute intervention européenne qu'il se proposait de

(1) Fridtjof NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 214-215.

(2) Voir par exemple à ce sujet le rapport de Pertew Effendi au Sultan Mahmoud II (UBICINI, *Lettres sur la Turquie*, Paris, 1854, II, p. 446-447) et le testament politique de Fuad Pacha (Ce document qui date de 1869 a été reproduit dans la *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> novembre 1896).



prévenir non par des réformes spontanées, mais par la suppression graduelle de ceux qui donnaient lieu à cette intervention<sup>1</sup> ».

Les dirigeants turcs virent en particulier dans les Arméniens une menace pour l'intégrité de l'Empire<sup>2</sup>. L'Arménie leur apparut comme une seconde Bulgarie qu'il fallait annihiler à temps<sup>3</sup>.

Toute la politique turque à partir de 1878 fut dominée par le dessein de détruire les bases d'une autonomie arménienne future, en amoindrissant artificiellement l'importance numérique de l'élément arménien, de manière à transformer les Arméniens en une minorité dans le foyer de leur race.

Un des premiers actes du gouvernement turc avait été de procéder à un remaniement territorial des provinces arméniennes<sup>4</sup>. Les nouvelles limites furent déterminées de manière à réduire l'importance relative de l'élément arménien. Par un découpage arbitraire et par l'inclusion de nouveaux territoires où les Musulmans prédominaient le gouvernement turc parvint à modifier la structure ethnique de plusieurs vilayets arméniens<sup>5</sup>.

Il faut de plus noter que l'extermination de la majorité de la population arménienne des régions d'Alachkert et de Bayazid en 1877-1878 avait déjà créé, entre l'Arménie russe et les régions de Mouch ou de Van où l'élément arménien formait la grande majorité de la population, une bande de territoire à prédominance kurde.

Les Arméniens continuaient néanmoins à former un bloc compact autour du lac de Van. On pouvait en fait encore tracer sur la carte une région d'environ 50.000 kilomètres carrés où l'élément arménien était en majorité<sup>6</sup>.

La politique turque se donna pour but de disloquer cette masse compacte arménienne et d'amoindrir la force numérique de l'élément arménien dans les régions avoisinantes. Elle eut recours, pour atteindre ses fins, aux moyens suivants :

Tout d'abord le gouvernement de Constantinople incita les tribus nomades kurdes qui se trouvaient au sud du Taurus à venir s'établir dans les régions de Mouch, de Van et d'Erzeroum et à

(1) A. MANDELSTAM, *La Société des Nations et les Puissances devant le Problème arménien*, Paris, 1925, p. 18.

(2) Voir à ce sujet une déclaration d'Abdul Hamid à VAMBÉRY rapportée par ce dernier dans ses mémoires : *The Story of my Struggles*, Londres, édition de 1904, II, p. 308.

(3) GOOCH, p. 22. Voir aussi J. MARRIOT, *The Eastern Question*, Londres, 1917, p. 350-351.

(4) Voir P. QUILLARD, *Pour l'Arménie, Cahiers de la Quinzaine*, III, 19, Paris, 1902, p. 102-103.

(5) Paul ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898, p. 231-233.

(6) Paul ROHRBACH, p. 232.



s'installer sur des terres appartenant aux Arméniens qui furent dans de nombreux cas dépossédés et chassés de leurs foyers<sup>1</sup>.

Déjà encouragée par les Turcs pendant les périodes précédentes<sup>2</sup> cette invasion de l'Arménie par les Kurdes prit un caractère encore plus continu à partir de 1877. On peut estimer à environ 100.000 le nombre des Kurdes qui vinrent s'établir entre 1877 et 1914 dans les régions de Mouch, de Van et d'Erzeroum. Ainsi le consul anglais d'Erzeroum, Taylor, rapportait que presque tous les Kurdes de ce vilayet étaient originaires de la région de Diarbekir<sup>3</sup>.

Cette installation continue de Kurdes nomades n'avait du reste pas échappé aux grandes puissances, du moins tant qu'elles avaient encore à cœur d'assumer réellement les obligations qui découlaient du traité de Berlin. C'est ainsi que dans leur note du 7 septembre 1880 les représentants des grandes puissances, relevaient : « L'élément kurde nomade vivant dans les montagnes et ne descendant dans les plaines habitées par les chrétiens que pour y porter le désordre, ne devrait pas être compris dans les relevés statistiques qui détermineront la majorité des habitants de chaque commune<sup>4</sup> ».

Cette migration des Kurdes vers le nord et leur installation dans les régions arméniennes eurent pour conséquence inévitable d'amoinrir fortement la richesse et la capacité de production du pays, car leur présence avait pour effet de transformer en pâturages une partie des terres qui étaient précédemment cultivées par les Arméniens<sup>5</sup>.

Mais ce qui était beaucoup plus important, aux yeux des dirigeants turcs, c'étaient les actes d'expropriation et de violence qui accompagnaient cette migration. Ils comptaient précisément sur ces méfaits, ainsi que sur le fanatisme de la population turque attisé par leurs soins, pour rendre la situation des Arméniens intolérable et les inciter à quitter en grand nombre ces régions<sup>6</sup>.

Un spécialiste des questions orientales aussi favorable aux Turcs que W. S. Blunt a reconnu ce caractère fondamental de la politique

(1) Voir sur cet aspect de la politique turque et ses effets Philips PRICE, *War and Revolution in Asiatic Russia*, Londres, 1918, p. 250-251 ; Paul ROHRBACH, *Die wirtschaftliche Bedeutung Westasiens*, Halle, 1902, p. 46 ; K. HASSERT, *Das Türkische Reich*, Tübingen, 1918, p. 152 ; W. WARFIELD, *The Gate of Asia. A Journey from the Persian Gulf to the Black Sea*, New York, 1916, p. 292-293.

(2) BUXTON, p. 8.

(3) LYNCH, II, p. 421.

(4) *Blue Book, Turkey*, 1881, n° 76, p. 140-146 ; K. BASMADJIAN, *Histoire moderne des Arméniens*, Paris, 1922, p. 130.

(5) J. BURTT, *The People of Ararat*, Londres, 1926, p. 39 ; H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, II, p. 11.

(6) GOOCH, p. 233.



arménienne de Constantinople quand il résumait la situation en ces termes : « Le Sultan pour empêcher l'octroi d'une autonomie à l'Arménie sous le prétexte que les chrétiens y détiennent la majorité dans une province quelconque, encouragea les Musulmans à maltraiter les Chrétiens de manière à les forcer à émigrer<sup>1</sup>. »

Cette utilisation des Kurdes pour décimer les Arméniens était d'autant plus inique que pendant les révoltes kurdes du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, la population arménienne avait fait preuve d'un loyalisme parfait vis-à-vis de la Turquie, se refusant d'accepter les propositions kurdes de collaboration contre les Turcs<sup>3</sup>.

Mais les dirigeants de Constantinople étaient résolus, malgré les déboires que leur avaient causés précédemment les Kurdes (qui pendant la guerre de 1853-1856 avaient militairement soutenu les Russes) à se servir de ce peuple arriéré et sauvage, pour amoindrir l'élément arménien.

Ainsi que Buxton l'a écrit, les Turcs « estimèrent que si les Kurdes étaient inutilisables comme contribuables et même comme soldats, ils pouvaient être utilisés par eux pour les aider à dominer ce pays étranger. Si le niveau de développement des Kurdes était au-dessous de celui des Turcs, ils pouvaient être néanmoins employés pour détruire les Arméniens, c'est-à-dire le peuple qui avait atteint un degré d'évolution que les Turcs ne pouvaient tolérer<sup>4</sup> ».

Dans le but de donner un caractère encore plus accusé à cette politique et de renforcer l'élément kurde qui en était l'instrument, le gouvernement turc organisa bientôt l'enrégimentation des tribus kurdes dans des unités de cavalerie irrégulière, les tristement célèbres régiments Hamidié<sup>5</sup>.

Cette mesure eut pour effet d'armer les Kurdes à profusion, de couvrir de l'autorité de la loi leurs méfaits et de donner un caractère organisé à l'œuvre de dépossession et de décimation des Arméniens<sup>6</sup>. Ainsi que le notait Thoumaïan « du moment où le Kurde commence à porter l'uniforme militaire, avec l'immunité du

(1) W. S. BLUNT, *My Diaries*, Londres, 1921, I, p. 190.

(2) BUXTON, p. 19.

(3) G. SASSOUNI, *Les Arméniens et les Kurdes*, *Halrenik Monthly*, Boston, 1929-1930 (en arménien).

(4) BUXTON, p. 19. Voir aussi l'article de A. SARKISSIAN, *The Armenians*, *Contemporary Review*, juillet 1936, p. 87.

(5) *Blue Book, Turkey*, 1892, n° 1, p. 15, 37 et 38.

(6) Voir sur les sévices de ces régiments Hamidié Paul ROHRBACH, *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903, p. 57 et 197 ; ainsi que H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, II, p. 4-6, 26, 219 et 259 ; W. RAMSAY, *Impressions of Turkey*, Londres, 1897, p. 210 ; et L. DE CONTENSON, *Chrétiens et Musulmans*, Paris, 1901, p. 48-50.



soldat, le brigand se change en autorité, l'attaquer ou se défendre contre lui c'est résister à l'autorité, se mettre en révolte<sup>1</sup> ».

Les efforts de la Porte, s'ils étaient dirigés contre tous les Arméniens, visaient particulièrement les régions où de hardis montagnards étaient parvenus, « à force d'activité et d'héroïsme » pour employer l'expression de Tournebize, à maintenir leurs anciens privilèges et à mener une vie semi-autonome.

Les plus connues de ces régions étaient celles de Zeitoun<sup>2</sup> et d'Hadjin au nord de la Cilicie, de Sassoun au sud-ouest de Mouch<sup>3</sup> et de Chatakh au sud de Van<sup>4</sup>. Elles étaient habitées par des montagnards formant un peuple de pasteurs et de soldats, que nulle oppression n'avait pu dompter.

Tout fut mis en œuvre par les Turcs pour briser l'esprit de ces populations qui représentaient, avec celle du Karabagh, celles qui avaient conservé le plus purement les traditions d'honneur et de virilité de la race arménienne.

Cette politique suivie par la Turquie en Arménie était d'autant plus bornée qu'à la même époque son ennemie, la Russie, témoignait une hostilité croissante à l'égard des Arméniens. L'occasion aurait été particulièrement favorable pour se concilier les Arméniens qui se montraient de plus en plus opposés à la Russie tzariste dont ils ressentaient la politique d'assimilation<sup>5</sup>.

Même si les réformes prévues avaient, en introduisant des conditions de vie plus normales en Arménie turque, amené le développement naturel d'une race prolifique et industrielle, et risqué d'aboutir un jour à l'autonomie de cette région, l'existence d'un État arménien autonome entre l'Asie Mineure et la Russie aurait été tout à l'avantage de la Turquie. A l'autre extrémité de l'Empire, les États balkaniques indépendants ou autonomes se

(1) G. THOUMAIAN, *Les Massacres d'Arménie*, Paris, 1897, p. 9. Voir aussi E. BOURGEOIS, *Manuel historique de politique étrangère*, Paris, 1926, IV, p. 250.

(2) Voir sur Zeitoun et sa population les descriptions de Victor LANGLOIS, *Voyage en Cilicie*, Paris, 1860, p. 130; AGHASSI, *Zeitoun depuis les origines jusqu'en 1895*, Paris, 1897; A. D'AVRIL, *Les Arméniens indépendants du Taurus, Questions diplomatiques et coloniales*, Paris, 1897; Albert VANDAL, *Les Arméniens et la Réforme de la Turquie*, Genève, 1903, p. 31-32; W. J. CHILDS, *Across Asia Minor on Foot*, Londres, 1917, p. 393-403.

(3) Voir sur Sassoun Victor BÉRARD, *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 15 décembre 1896, p. 880-881.

(4) Voir sur Chatakh LERMAN-HAUPT, *Armenien einst und jetzt*, Berlin, 1926, II, partie I, p. 81-83.

(5) Voir V. BÉRARD, *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> janvier 1897. Voir aussi à ce sujet l'article de LANIN (E. Dillon) : *Armenia and the Armenians*, *Fortnightly Review*, Londres, août 1890; et Sir Edwin PEARS, *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 231-232 et 264.



révélaient précisément comme le plus grand obstacle à la marche de la Russie vers les Détroits.

Mais c'était sans doute trop exiger de l'esprit politique des dirigeants de Constantinople. Un des meilleurs connaisseurs de l'Europe Orientale, Leroy-Beaulieu, constatait en 1889 : « En n'exécutant pas l'article 61 du traité de Berlin, la Porte a négligé d'élever entre elle et le Caucase russe, la barrière d'une Arménie autonome<sup>1</sup> ».

La Turquie continua donc sa politique anti-arménienne tout en amusant l'Europe avec de vaines paroles et en opposant aux remontrances des puissances les ressources classiques de sa diplomatie<sup>2</sup>.

Les dirigeants turcs se livrèrent également pendant toute cette période à une œuvre de falsification statistique visant à représenter les Arméniens, dans les provinces arméniennes, comme une petite minorité<sup>3</sup>.

Tant que la question arménienne ne s'était pas posée, les évaluations officielles turques sur la population de l'Empire accordaient aux Arméniens une population considérable. Ainsi l'ouvrage officiel turc de Salaheddin évaluait en 1867 la population arménienne de l'Empire Ottoman à 2.400.000<sup>4</sup>. Mais sitôt que la question arménienne fut soulevée après la guerre de 1877-1878 le gouvernement turc s'attacha à réduire arbitrairement, dans ses statistiques fantaisistes, l'importance numérique de l'élément arménien.

Lors des négociations de 1880 avec les puissances le grand vizir Abedine Pacha donna la population de six vilayets (provinces) arméniens d'Erzeroum, Van, Bitlis, Diarbekir, Kharpout et Sivas auquel il adjoignit les vilayets d'Alep, Adana et Trebizonde, comme se montant à 3.620.000 musulmans (Turcs, Kurdes, Arabes) contre 727.000 Arméniens et 283.000 autres chrétiens.

Cette falsification fut relevée dans la note collective que les ambassadeurs des grandes puissances adressèrent au gouvernement turc le 7 septembre 1880 et qui contenait les passages suivants :

(1) A. LEROY-BEAULIEU, *L'Empire des Tzars et les Russes*, Paris, 1889, III, p. 586. Paul Cambon notera de son côté quelques années plus tard : « L'Arménie, qui par la bêtise insondable des Turcs, va occuper toute l'Europe » (Paul CAMBON, *Correspondance*, Paris, 1940, I, p. 392).

(2) Voir M. ROLIN-JACQUEMYS, *L'Arménie, les Arméniens et les traités*, *Revue de Droit international et de Législation comparée*, Bruxelles, 1887. Voir aussi Fridtjof NANSSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 215.

(3) Voir L. DE CONTENSON, *Chrétiens et Musulmans*, Paris, 1901, p. 125-126.

(4) SALAHEDDIN BEY, *La Turquie à l'Exposition Universelle de 1867*, Paris, 1867, p. 216-217.



« Le caractère particulier de ces provinces étant, d'ailleurs, la prédominance de l'élément chrétien dans des districts d'une grande étendue... » et « La Porte cherche, il est vrai, à diminuer la portée de cet article (il s'agit de l'article 61 du traité de Berlin) en s'appuyant sur le chiffre de la population chrétienne comparé à celui de la population totale. La proportion indiquée diffère tellement de celle que donnent d'autres renseignements que les puissances ne sauraient l'accepter comme exacte<sup>1</sup> ».

En réalité, ainsi que le notait sir Edwin Pears, la population totale des six vilayets arméniens à cette époque s'élevait à environ 2.600.000 habitants dont environ 1.200.000 Arméniens<sup>2</sup>. Dans l'ensemble des six vilayets arméniens les Arméniens ne représentaient pas la majorité absolue mais la majorité relative, la population musulmane se divisant en parties à peu près égales, en Turcs et Kurdes. D'autre part les Arméniens représentaient la majorité absolue dans au moins deux vilayets, ceux de Van et de Bitlis (l'ancien vilayet de Mouch).

Pendant toute la période suivante le gouvernement turc eut soin d'arranger ses statistiques pour les besoins de sa cause. C'est ainsi que les chiffres donnés par Vital Cuinet, qui était au service de la Porte, dans son ouvrage sur la Turquie d'Asie publié de 1890 à 1894, furent soigneusement préparés pour faire paraître les Arméniens, comme formant une minorité dans toutes les provinces arméniennes<sup>3</sup>.

Ce furent ces chiffres, établis en réalité par le gouvernement turc, que ce dernier employa désormais pour fonder une légende nécessaire à sa propagande.

Toutes les objections que les Turcs et leurs partisans<sup>4</sup> ont présentées aux revendications arméniennes ont été fondées sur ce travail, accompli pour la Turquie, au moment même où la question arménienne était l'épouvantail des dirigeants de Constantinople, par un étranger à sa solde.

Les évaluations faites par les Occidentaux qui connaissaient intimement le pays ont donné des résultats tout différents<sup>5</sup>.

(1) *Blue Book, Turkey*, 1881, n° 6, p. 140-146.

(2) Sir Edwin PEARS, *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 215.

(3) Voir sur le crédit qu'on peut accorder aux chiffres de Vital Cuinet les observations de H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, II, p. 79, ainsi que de L. DE CONTENSON, p. 125.

(4) Ce sont ces chiffres que Hanotaux et Lobanof citèrent en 1895.

(5) Voir à ce propos, J. BRYCE, *The Future of Asiatic Turkey*, *The Fortnightly Review*, Londres, 1878, p. 931 ; Major TROTTER, Consul général à Erzeroum, *Blue Book, Turkey*, n° 6, 1881, p. 248-260 ; E. CHANTRE, *De Beyrouth à Tiflis, Le Tour du Monde*, Paris, 1889, p. 260 ; Paul ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898, p. 231-233 ; L. DE CONTENSON, *Chrétiens et Musulmans*, Paris, 1901, p. 125-126 et 150-



### La situation en Arménie turque

La ligne de conduite suivie par les dirigeants turcs vint encore aggraver la situation lamentable dans laquelle se trouvaient les Arméniens dans les provinces arméniennes<sup>1</sup>.

Impôts illégaux, pillages, expropriations, meurtres, assassinats, viols et enlèvements<sup>2</sup>, tels étaient les actes essentiels du régime de terreur auquel étaient soumis les Arméniens<sup>3</sup>.

Les persécutions et les sévices que faisait subir à la population arménienne une administration corrompue et dénuée de tout sentiment de responsabilité<sup>4</sup>, qui attisait le fanatisme de la population musulmane locale et utilisait la barbarie des Kurdes nomades pour réaliser ses visées, dépassaient en horreur le régime subi par la population chrétienne de Macédoine et qui soulevait l'indignation de l'opinion européenne<sup>5</sup>.

Ce régime a été bien défini par le futur lord Bryce dans une phrase lapidaire : « L'anarchie plus le collecteur d'impôts<sup>6</sup> ».

Déjà dans la note collective du 7 septembre 1880 adressée par les grandes puissances au gouvernement turc, pour lui demander d'exécuter les réformes stipulées par l'article 61 du traité de Berlin, il était expressément parlé du « degré d'anarchie qui règne dans ces provinces, et la gravité d'un état de choses dont la prolongation entraînerait, selon toute vraisemblance, l'anéantissement des populations chrétiennes dans de vastes districts<sup>7</sup> ».

151 ; Paul ROHRBACH, *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903, p. 150-151 ; A. TOYNBEE dans : *The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire*, Londres, 1916, p. 648-649 ; K. HASSERT, *Das Türkische Reich*, Tübingen, 1918, p. 145 ; W. J. CHILDS, *Armenia, Encyclopaedia Britannica*, édition de 1922, I, p. 197.

(1) Voir G. ARZRUNI, *Die ökonomische Lage der Armenier in der Türkei*, Saint-Petersbourg, 1880. Un résumé de cette étude est reproduit dans l'ouvrage de Brayley HODGETTS, *Round about Armenia*, Londres, 1896, p. 113-134.

(2) Voir sur le rôle de ces viols dans la politique de décimation des Arméniens, W. WARFIELD, *The Gate of Asia. A Journey from the Persian Gulf to the Black Sea*, New York, 1916, p. 294.

(3) Voir à ce sujet les rapports consulaires anglais dans les *Blue Books, Turkey*. Voir aussi C. WATSON, *The Life of Major-General Sir Charles Wilson*, p. 117-131 et 168 ; Sir Edwin PEARS, *Forty Years in Constantinople*, Londres, 1916, p. 153-154 ; l'ouvrage du même auteur : *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 228 et 233 ; le rapport de DILLON dans le *Daily Telegraph* du 2 avril 1895 ; Général C. BALLARD, *Kilchener*, Londres, 1930, p. 20 ; W. RAMSAY, *Impressions of Turkey during twelve years' wanderings*, Londres, 1897, p. 204-212 ; BARKLEY, *A Ride through Asia Minor*, Londres, 1891, p. 109 ; E. CHANTRE, *De Beyrouth à Tiflis, Le Tour du Monde*, Paris, 1889, p. 267.

(4) Voir sur l'administration turque, RAMSAY, chapitre VII.

(5) Paul ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898, p. 212.

(6) J. BRYCE, *Transcaucasia and Ararat*, p. 405.

(7) *Blue Book, Turkey*, 1881, n° 6, p. 140-146 ; H. ZIMMERER, *Die Armenische Frage*, HELWOLT, *Weltgeschichte*, Leipzig, 1920, p. 425.



Indépendamment des lourds impôts prélevés par les autorités turques, les Arméniens étaient obligés de payer des redevances illégales aux chefs des tribus kurdes<sup>1</sup>. La Barbe a remarqué que si dans les pays civilisés on fait la distinction entre les impôts directs et les impôts indirects, pour le paysan arménien de Turquie la classification des impôts qu'il payait devrait se faire sur une base différente, d'une part les impôts légaux et d'autre part les impôts illégaux<sup>2</sup>.

De plus, les villages arméniens étaient obligés d'héberger gratuitement pendant l'hiver les tribus kurdes qui quittaient à la fin de l'automne les pâturages de haute montagne pour venir prendre leurs quartiers d'hiver dans la plaine<sup>3</sup>.

Mais cette dernière pratique n'était pas nouvelle. Ce qui rendait la situation des Arméniens intolérable, c'est que le gouvernement turc excitait de plus en plus les Kurdes contre eux et incitait ces nomades à les déposséder graduellement et systématiquement de leurs terres<sup>4</sup>.

Plus tard, lorsque la politique turque contre la population arménienne atteignit son point culminant, eurent lieu des dragonnades, c'est-à-dire l'installation de soldats turcs dans les familles arméniennes<sup>5</sup>.

La vie et les biens des Arméniens de toutes ces régions étaient à la merci de nomades pillards<sup>6</sup> et tout essai de résistance de leur part aux sévices des Kurdes était considéré comme une révolte par les autorités turques et amenait l'intervention contre eux des forces militaires turques stationnées dans la région.

La situation de l'Arménie turque et les principaux éléments du problème posé par cette région ont été bien résumés par Philips Price dans les lignes suivantes : « La faiblesse fondamentale du régime turc n'était nulle part mise en évidence d'une façon aussi saisissante que dans les vilayets arméniens. Il y avait là trois éléments raciaux et politiques différents. Une nombreuse popula-

(1) Ministère des Affaires Étrangères : *Documents Diplomatiques* (Livre Jaune), Affaires Arméniennes (1893-1897), Paris, 1897, p. 98. Voir aussi *Blue Book, Turkey*, 1890-1891, n° 1, p. 80, ainsi que T. DEYROLLE, *Voyage dans le Lazistan et l'Arménie, Le Tour du Monde*, Paris, 1876, p. 370.

(2) LA BARBE, *Die Steuer in türkischen Armenien und die Ursachen der armenischen Bewegung*, *Neue Zeit*, 1897.

(3) J. BRANT, *Notes of a Journey through part of Kurdistan*, *Journal of the Royal Geographical Society*, 1841.

(4) A. MANDELSTAM, *La Société des Nations et les Puissances devant le Problème arménien*, Paris, 1925, p. 36.

(5) Voir à ce sujet le témoignage de H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, II, p. 250 ; et Paul ROHRBACH, *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903, p. 125.

(6) *Blue Book, Turkey*, 1890-1891, n° 1, p. 35.



tion de chrétiens arméniens, agriculteurs et artisans, l'organisation féodale des tribus kurdes nomades et enfin une administration turque qui était devenue absolument corrompue et incapable. La révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle et le développement continu de son influence économique dans les régions même les moins accessibles de la terre, avait contribué à élargir le fossé existant entre les nomades et les agriculteurs sédentaires du haut plateau arménien. Les Arméniens s'étaient de plus en plus attachés au sol comme cultivateurs et le commerçant arménien était entré dans la sphère du système économique européen. La classe dirigeante turque, d'autre part, en raison de ses privilèges politiques et sociaux, était demeurée apathique. Quant aux Kurdes ils étaient restés dans leur système d'organisation féodale avec leurs chefs semi-indépendants. La classe dirigeante turque s'est révélée graduellement incapable de s'assurer le respect et la confiance de ces autres éléments et ceci explique l'état de chaos et de désordre qui a été celui de ces régions pendant les trente dernières années<sup>1</sup>.

En face de la population musulmane armée à profusion, les Arméniens étaient pratiquement sans défense car il leur était interdit, comme à tous les sujets chrétiens de l'Empire, de détenir des armes. Devant la carence du gouvernement seul l'armement des Arméniens aurait été susceptible de garantir leur sécurité et d'amener la tranquillité dans ces régions. Ainsi que l'écrivait Buxton : « La seule proposition constructive qui ait été faite, a été celle d'armer les Arméniens. Comme ces derniers représentent une force supérieure à celle de leurs voisins, l'armement des Arméniens aurait assuré la paix<sup>2</sup> ».

Or, comme le note un autre écrivain anglais, Burt, le gouvernement turc refusait d'une part de défendre les Arméniens contre les attaques dont ils étaient l'objet et prétendait, en même temps, interdire aux Arméniens de se défendre eux-mêmes<sup>3</sup>.

Les campagnes arméniennes étaient livrées aux attaques et aux outrages des bandes kurdes. Dans les villes la politique d'oppression et d'étouffement systématique pratiquée par les autorités turques rendait la position des Arméniens intenable<sup>4</sup>. Elle visait, suivant une pratique constante du régime turc, à décapiter la population arménienne en tuant ou exilant ses notables. Le plus retentissant de ces assassinats fut celui de Khatchadour Pasdermadjian, la

(1) Phillips PRICE, *War and Revolution in Asiatic Russia*, Londres, 1918, p. 237-238.

(2) N. et H. BUXTON, *Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914, p. 26.

(3) J. BURTT, *The People of Ararat*, Londres, 1926, p. 43.

(4) Voir sur l'atmosphère régnant dans les villes de Van et de Mouch en 1893-1894, LYNCH, II, p. 84-85 et 169-172. Voir pour d'autres détails, LYNCH, II, p. 95 et 180, ainsi que MÜLLER-SIMONIS, *Du Caucase au Golfe Persique*, Paris, 1892, p. 231-232.



personnalité la plus représentative de l'Arménie turque, assassiné en plein jour à Erzeroum, à l'instigation du vali Sami Pacha<sup>1</sup>.

On peut conclure avec Tyler que « tout historien qui s'est penché sur les rapports consulaires, les témoignages des missionnaires ou les relations des voyageurs qui ont parcouru cette région pendant cette époque, retrouve partout la même histoire d'incompétence foncière de l'administration, de désordre, de pillages et de meurtres, répétée à satiété, jusqu'à ce que l'esprit en soit obsédé<sup>2</sup> ».

Cet état de choses amena de 1878 à 1894 l'émigration en Transcaucasie et en Amérique de plusieurs dizaines de milliers d'Arméniens<sup>3</sup>.

Mais la masse de la population arménienne resta dans le pays, farouchement attachée au sol natal. Les Arméniens sentaient que cette émigration était précisément le but recherché par la politique turque et qu'ils devaient déjouer ce dessein en restant accrochés à leur terre<sup>4</sup>.

C'est ainsi que, face à toutes ces persécutions, « l'Arménie contemporaine se constituait peu à peu, lente et douloureuse évolution qui ressemblait plus à une agonie qu'à la croissance d'un peuple<sup>5</sup> ».

Il est inévitable que la situation qui était faite aux Arméniens dans leur pays, jointe à l'exemple des États chrétiens des Balkans qui, depuis qu'ils étaient libérés du joug turc, réalisaient de rapides progrès, engendra un profond mécontentement et donna naissance aux comités et partis arméniens visant à l'amélioration de la condition des Arméniens de Turquie et à la défense de la nationalité arménienne. Comme l'a noté Surbezy : « Las d'attendre les réformes solennellement promises mais dont ils ne voyaient jamais un semblant de réalisation, les Arméniens commencèrent à s'organiser<sup>6</sup> ».

Peu à peu, ces mouvements recrutèrent un nombre croissant d'adhérents. Mais ce furent les massacres de 1894-1896 qui rallièrent autour d'eux la majorité de la nation arménienne et son élite intellectuelle.

(1) Voir E. DOUMERGUE, *L'Arménie, les Massacres et la Question d'Orient*, Paris, 1916, p. 162.

(2) M. TYLER, *The European Powers and the Near East 1875-1908*, Minneapolis, 1925, p. 152.

(3) Voir à ce sujet H. LYNCH, II, p. 219 ; et Sir Edwin PEARCE, *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 231.

(4) Voir à ce propos une conversation avec Khirmian Halrig rapportée par Paul ROHRBACH dans : *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898, p. 193-195.

(5) F. DE PRESSENSÉ, *La Question Arménienne*, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> décembre 1895, p. 676.

(6) F. SURBEZY, *Les Affaires d'Arménie et l'Intervention des Puissances européennes de 1894 à 1897*, Montpellier, 1911, p. 14.



La situation et l'évolution de l'état d'esprit en Arménie turque sont bien reflétées dans les documents officiels suivants : Le 2 octobre 1890, le consul britannique à Erzeroum, Clifford Lloyd, rapportait : « Je crois que dans aucune classe de la population arménienne de ces provinces on n'entretient l'idée d'une révolution. Une révolution armée serait du reste impossible. Mais tout signe de mécontentement et tout essai de protestation est considéré par les autorités locales turques comme sédition et une politique telle que celle que j'ai déjà décrite dans mon message est poursuivie, dépouillant les Arméniens de toute liberté et sécurité, et aucune justification n'existe pour une telle attitude. Elle aggrave le mécontentement existant et crée un esprit d'animosité entre musulmans et chrétiens qui disparaîtrait autrement. Aucun des crimes ou des offenses dont les chrétiens ont été victimes au cours de l'année passée dans la province d'Erzeroum, n'a été puni<sup>1</sup> ».

L'année suivante le consul Hampson écrivait d'Erzeroum, le 12 juin 1891 : « J'estime que les Arméniens seraient un peuple parfaitement satisfait, laborieux et des sujets fort lucratifs pour le sultan, si on voulait les protéger contre les Kurdes, leur donner une part raisonnable dans l'administration locale des districts où ils forment une grande proportion de la population et s'ils étaient traités sur le même pied que leurs voisins mahométans<sup>2</sup> ».

Enfin l'ambassadeur de France à Constantinople, le grand diplomate que fut Paul Cambon et qui représentait alors la France auprès de la Porte, s'exprimait en ces termes dans un rapport du 20 février 1894 à son gouvernement : « En 1878, le réveil de la nationalité arménienne ne s'était pas encore produit. L'idée de l'indépendance arménienne, n'existait pas, ou, si elle existait, c'était seulement dans l'esprit de quelques réfugiés en Europe. La masse souhaitait simplement des réformes et ne rêvait que d'une administration régulière sous la domination ottomane. L'inaction de la Porte a découragé la bonne volonté des Arméniens. Les exactions des fonctionnaires sont restées scandaleuses, la justice n'a pas été améliorée, la création des régiments kurdes Hamidié, soi-disant destinés à surveiller les frontières, n'a pas été autre chose que l'organisation officielle du pillage aux dépens des chrétiens arméniens. C'est vers 1885 qu'on entendit parler pour la première fois en Europe d'un mouvement arménien. Il fallait faire pénétrer dans la masse de la population arménienne deux idées très simples, l'idée de la nationalité et l'idée de la liberté. Les comités révolutionnaires arméniens se chargèrent de les répandre. Les Turcs, par leur

(1) *Blue Book: Turkey*, 1890-1891, n° 1, p. 81-82.

(2) *Blue Book: Turkey*, 1892, n° 1, p. 57.



système inintelligent de persécutions et d'exactions, se chargèrent de les faire valoir. Peu à peu, ils se sont rendus odieux et insupportables à des populations qui s'étaient accoutumées à leur esclavage, et comme s'il ne leur suffisait de provoquer ce mécontentement, les Turcs se sont plu à le grossir, en traitant les mécontents de révolutionnaires et les protestations de complots. A force de dire aux Arméniens qu'ils complotaient, les Arméniens ont fini par comploter ; à force de leur dire que l'Arménie n'existait pas, les Arméniens ont fini par croire à la réalité de son existence, et ainsi, en quelques années, des sociétés secrètes se sont organisées qui ont exploité en faveur de leur propagande les vices et les fautes de l'administration turque, et qui ont répandu à travers toute l'Arménie, l'idée du réveil national et de l'indépendance<sup>1</sup> ».

Telle était la situation des provinces arméniennes de Turquie avant les événements de 1894-1896. C'est cette situation qui fut la cause de l'éveil et du développement du mouvement révolutionnaire arménien. Jamais mouvement de protestation et de défense ne fut plus légitime, quoiqu'en aient pu dire certains exploités intéressés de l'incurie du régime ottoman et certains Levantins d'origine arménienne.

En réalité le peuple arménien ne demandait qu'à vivre dans l'honneur et la tranquillité et à s'assurer ces droits élémentaires qui sont pour l'homme un élément de sa dignité<sup>2</sup>. Ses aspirations réveillées, comme celles des autres peuples de l'Empire Ottoman, par de nombreuses causes que nous avons décrites dans un chapitre précédent, mais avant tout par l'excès même des maux qu'il avait endurés, le peuple arménien ne visait qu'à modifier les conditions qui le maintenaient dans la servitude et l'abjection<sup>3</sup>.

Et même si certains esprits caressaient l'idée de préparer, après des siècles de servitude, la résurrection d'une Arménie indépendante, il n'y avait là rien que de légitime. On peut citer une vingtaine de nationalités d'Europe ou de l'Orient qui avaient, à la même époque, des aspirations semblables.

Asquith a rapporté dans ses souvenirs une conversation qu'il eut un jour avec Gladstone et où le grand homme d'État anglais, qui manifesta toujours une sympathie touchante aux Arméniens,

(1) *Livre Jaune : Affaires arméniennes 1893-1897*, Paris, 1897, n° 6, Lettre de l'ambassadeur Paul Cambon du 20 février 1894. Voir également un rapport de l'ambassadeur Radowitz, publiée dans « Die Grosse Politik der Europäischen Kabinette », vol. 9, document n° 2175.

(2) Voir les revendications des Arméniens d'Erzeroum telles qu'elles furent transmises au Major Trotter, dans le *Blue Book, Turkey*, 1880, n° 23, p. 17-26.

(3) Voir aussi sur l'état d'esprit et les aspirations des Arméniens, Sir Edwin Pears, *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 226.



défendait en ces termes la légitimité des aspirations des peuples opprimés à une vie digne : « Les théologiens et les moralistes oublient, lorsqu'ils citent les paroles de saint Paul prêchant la soumission aux puissances terrestres, que ce dernier parlait des individus considérés isolément et non des communautés. Je suis pour ma part convaincu qu'il n'est rien d'aussi démoralisant à la longue pour une nation qu'une soumission passive à des souffrances non méritées<sup>1</sup> ».

Les actes de violence contre les Arméniens se multiplièrent. En 1888 le chef kurde Moussa Beg, qui s'était signalé par ses assassinats et ses pillages, fut arrêté sur l'instance des puissances et triomphalement acquitté par un tribunal turc.

Le 2 février 1890 le patriarche arménien de Constantinople remit à la Porte une pétition contre la passivité des fonctionnaires turcs devant les attaques dont les Arméniens étaient victimes dans les provinces arméniennes.

En juin 1890 un épisode particulièrement sanglant se déroula à Erzeroum. Les autorités turques, sur la base d'une fausse dénonciation, firent une perquisition dans la cathédrale arménienne d'Erzeroum pour y rechercher des armes. Les Arméniens, outrés de la violation de leur sanctuaire religieux, voulurent défendre l'église sous la direction d'un notable Haroutioun Pasdermadjian, et furent fusillés à bout portant par la force armée<sup>2</sup>. La première balle turque était destinée à Haroutioun Pasdermadjian qui fut sauvé par l'héroïsme d'un groupe de jeunes Arméniens<sup>3</sup>. « La perquisition se fit, écrit Victor Bérard, avec la maladresse et la brutalité que le pouvoir turc apporte d'ordinaire à ces opérations. L'église cathédrale, défendue par les Arméniens, fut prise de force et profanée par les soldats. La perquisition prouva qu'il n'y avait ni armes, ni poudre. Mais vingt Arméniens avaient été tués et plus de trois cents blessés<sup>4</sup> ».

Dans les années suivantes le régime de terreur imposé aux Arméniens s'accrut encore et les sévices se multiplièrent<sup>5</sup>. Des milliers d'Arméniens prenaient la route de l'exil, de la prison et de l'échafaud.

(1) ASQUITH, *Fifty Years of Parliament*, Londres, 1926, I, p. 237.

(2) Carl von SAX, *Geschichte des Machtverfalles der Türkei*, Vienne, 1913, p. 499-500.

(3) G. PASDERMADJIAN, *Why Armenia should be free*, Boston, 1918, p. 6.

(4) V. BÉRARD, *La Politique du Sullan*, *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> janvier 1897, p. 79.

(5) Voir à ce sujet les témoignages des consuls britanniques consignés dans les *Blue Books*, comme par exemple le *Blue Book, Turkey*, 1892, n° 1, p. 8, 9, 15, 24, 25, 36, 48, 60 et 77. Voir aussi PEARS, p. 268 et V. BÉRARD, *La Politique du Sullan*, *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> janvier 1897, p. 88 et 89.



En face de cette situation intolérable les comités arméniens essayèrent de grouper la population arménienne et entreprirent leurs premiers actes de défense.

Les Turcs répondirent par des arrestations et des exécutions en masse. « Quand, écrit Victor Bérard, un placard, un assassinat ou un attentat survient, on arrête tout un village ou tout un quartier. Évidemment pour supprimer la résistance des meneurs, on veut supprimer une nation<sup>1</sup> ».

En 1893 se déroulèrent, à la suite d'une tentative des Turcs de réprimer l'activité du parti arménien Hintchak, les événements de Mersivan, marqués par l'incendie du collège américain, l'arrestation et la condamnation à mort de plusieurs Arméniens, événements qui soulevèrent l'indignation du monde anglo-saxon et amenèrent l'intervention de l'Angleterre<sup>2</sup>.

Mais le Sultan Abdul Hamid et son gouvernement étaient décidés à faire franchir une nouvelle étape à la politique anti-arménienne suivie depuis des années à Constantinople. L'affaiblissement de l'élément arménien n'allait plus être laissé aux seules conditions existant dans les provinces arméniennes. Il allait être stimulé par des exterminations organisées<sup>3</sup>.

Les sentiments anti-arméniens exprimés par les cercles dirigeants de Saint-Petersbourg ne firent qu'encourager les gouvernants turcs dans cette voie. Une occasion favorable s'offrait pour régler la question arménienne sans danger d'intervention de la Russie, et même avec son assentiment<sup>4</sup>.

Seule la présence à la tête du gouvernement britannique de Gladstone, qui était revenu une dernière fois au pouvoir en 1892, obligeait le gouvernement turc à quelque circonspection. Lorsqu'en 1894, Gladstone se retira en raison de son grand âge (il avait atteint quatre-vingt-cinq ans) la voie sembla libre. Le Sultan Abdul Hamid était désormais résolu à saisir la première occasion favorable pour mettre en exécution ses criminels desseins<sup>5</sup>.

(1) V. BÉRARD, p. 90.

(2) Voir sur ces événements le *Blue Book, Turkey*, 1896, n° 3.

(3) Voir à ce sujet une déclaration d'Abdul Hamid à VAMBÉRY en 1890 et rapportée par ce dernier dans ses mémoires : *The Story of my Struggles*, Londres, 1904, p. 367. Consulter également V. BÉRARD, p. 91-93 et E. BOURGEOIS, *Manuel historique de Politique étrangère*, Paris, 1926, IV, p. 250. Voir aussi une dépêche de l'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, reproduite dans « Die Grosse Politik der Europäischen Kabinette », Berlin, 1923, vol. 10, document n° 2482.

(4) J. MARRIOT, *The Eastern Question*, Londres, 1917, p. 352.

(5) Voir sur la personnalité et le régime d'Abdul Hamid, VICTOR BÉRARD : *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> janvier 1897 ; Sir Edwin PEARS, *The Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917 ; et A. VAMBÉRY, *The Story of my Struggles*, Londres, 1904, tome II.



*Les massacres de 1894-1896*

La préface des massacres de 1894-1896 fut représentée par les tueries de Sassoun. Les Arméniens de cette région montagneuse avaient particulièrement à souffrir des méfaits des Kurdes qui, depuis la constitution des régiments Hamidié, étaient armés à profusion. Indépendamment des impôts qu'ils devaient verser aux autorités turques, les Arméniens devaient payer des redevances illégales aux chefs kurdes des environs<sup>1</sup>.

En 1893, les Arméniens de Sassoun refusèrent de se prêter à ces extorsions, c'est-à-dire de payer aux Kurdes ces redevances illégales qui les ruinaient. Ils continuèrent par contre à remplir leurs obligations vis-à-vis du trésor turc. Les Kurdes, furieux, attaquèrent les Arméniens de Sassoun mais furent repoussés par ces vaillants montagnards<sup>2</sup>. Les Kurdes firent alors appel aux autorités turques qui envoyèrent sur place des troupes régulières. Celles-ci, commandées par le général Zekki Pacha, se joignirent aux Kurdes, occupèrent la région de Sassoun et se livrèrent à une abominable œuvre d'extermination (août 1894)<sup>3</sup>. Ces massacres qui représentèrent le premier maillon d'une longue chaîne d'atrocités qui devait aller de 1894 à 1922, dépassèrent peut-être en horreur tout ce qui s'est accompli par la suite<sup>4</sup>. Sur les 12.000 habitants arméniens de Sassoun 3.500 furent tués<sup>5</sup>.

Sur l'initiative du gouvernement anglais, informé par son vice-consul à Van<sup>6</sup>, les puissances se résignèrent à ordonner une enquête sur place qui fut menée par leurs représentants. Malgré les essais de sabotage du gouvernement russe<sup>7</sup> cette enquête établit l'inanité

(1) Voir à ce sujet Pierre QUILLARD, *Pour l'Arménie, Mémoire et Dossier, Cahiers de la Quinzaine*, série III, cahier 19, Paris, 1902, p. 11-12.

(2) Victor BÉRARD, *La Politique du Sultan, Revue de Paris*, 15 décembre 1896, p. 885 ; et M. LEVEYRE, *Les Massacres de Sassoun, Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> septembre 1895, p. 81-82.

(3) Voir sur les horreurs de Sassoun le rapport de la commission d'enquête reproduit dans le *Blue Book* (British Parliamentary Report), *Turkey*, 1895, n° 1 et dans le *Livre Jaune* (Ministère des Affaires Étrangères, Documents Diplomatiques) : *Affaires arméniennes*, Paris, 1897. Voir aussi V. BÉRARD, p. 885-888 ; l'article de M. LEVEYRE ; ainsi que l'enquête de Brayley HODGETTS, *Round about Armenia*, Londres, 1896, p. 85-112.

(4) Voir en particulier le témoignage du chef de corvée Vartan devant la commission d'enquête, reproduit par Bérard.

(5) La commission d'enquête établit nominativement, avec les circonstances de la mort, une liste de 900 victimes, environ le quart du chiffre total. On y lit les noms d'enfants de quatre mois.

(6) Voir Victor BÉRARD, *La Politique du Sultan, Revue de Paris*, 15 janvier 1897, p. 434.

(7) V. BÉRARD, p. 499.



des explications du gouvernement turc qui prétendait que le massacre avait été provoqué par une révolte des Arméniens contre l'autorité turque. Elle démontra aussi que les troupes régulières turques, une fois arrivées sur place, s'étaient simplement jointes aux Kurdes dans leur œuvre d'extermination<sup>1</sup>.

L'ambassadeur de France à Constantinople, Paul Cambon, a écrit que les conclusions de l'enquête sur les événements de Sassoun « si adoucies qu'elles aient dû forcément être, n'en sont pas moins une condamnation formelle des procédés turcs. Les résultats, bien qu'incomplets, prouvent péremptoirement que les plaintes des Arméniens sont justifiées<sup>2</sup> ».

En réponse aux demandes des puissances visant à la punition des coupables, Abdul Hamid décora le mufti de Mouch et le chef des troupes turques qui avaient dirigé les tueries<sup>3</sup>.

Ces événements tragiques incitèrent le chef du gouvernement anglais, lord Rosebery, à proposer un plan de réformes visant à exécuter les stipulations de l'article 61 du traité de Berlin.

Cette démarche découlait des responsabilités que l'Angleterre avait assumées en 1878. Comme l'a souligné Victor Bérard « il était évident que l'Angleterre ayant eu le bénéfice de la Convention de Chypre devait aussi en remplir les charges, c'est-à-dire veiller au bien être des sujets chrétiens de l'Empire Ottoman en Asie<sup>4</sup> ».

Les représentants arméniens n'avaient cessé depuis 1878 de demander, conformément à l'article 61 du traité de Berlin, l'exécution de réformes dans les provinces arméniennes. Les revendications arméniennes portaient sur les points suivants : la reconstitution des six provinces arméniennes dans leurs limites naturelles ; la nomination dans chaque province d'un gouverneur qui devait être agréé par les puissances ; la réforme du système de perception des impôts qui n'était jusque-là qu'un brigandage organisé ; la réforme de la justice ; la création d'une gendarmerie mixte, c'est-à-dire à laquelle les Arméniens auraient accès ; une représentation proportionnelle dans les conseils locaux<sup>5</sup>.

Ce furent ces revendications qui constituèrent le fond du projet de réformes très étudié que l'ambassadeur d'Angleterre à Constan-

(1) Voir le texte du rapport de la commission d'enquête dans le *Blue Book, Turkey*, 1895, n° 1. Consulter aussi G. GOOCH, *History of Modern Europe*, Londres, 1923, p. 235 ; M. TYLER, *The European Powers and the Near East*; Minneapolis, 1925, p. 157 ; et J. LEPSIUS, *Armenien und Europa*, Berlin, 1897, p. 11-12.

(2) *Livre Jaune : Affaires arméniennes* (1893-1897), Paris, 1897, p. 96.

(3) GOOCH, p. 234.

(4) VICTOR BÉRARD, *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 15 janvier 1897, p. 422.

(5) Voir sur les revendications des Arméniens et de leurs amis en Europe, A. VANDAL, *Les Arméniens et la Réforme de la Turquie*, Genève, 1903, p. 28.



tinople, sir Philip Currie, appuyé par ses collègues français et russe (Paul Cambon et Nelidof) présenta, le 11 mai 1895, c'est-à-dire après les événements de Sassoun, au Sultan<sup>1</sup>.

Mais le Sultan Abdul Hamid, rassuré par l'attitude du ministre des affaires étrangères russe, le prince Lobanof qui ne cachait pas son hostilité envers les Arméniens<sup>2</sup> et encourageait ouvertement le Sultan à la résistance, opposa ses réponses dilatoires aux ambassadeurs<sup>3</sup>.

Il se décida même, en face d'une situation si favorable, à préparer les tueries dont le but devait être de rendre inexécutables, par l'anéantissement d'une large portion des Arméniens, les réformes<sup>4</sup>.

Mettant à profit les enseignements des massacres de Bulgarie de 1876 où l'opinion européenne fut rapidement soulevée par les témoignages affluant du théâtre des atrocités, le gouvernement turc eut soin, cette fois, de préparer les tueries en isolant les provinces arméniennes par une série de mesures telles que l'interdiction des voyages et l'établissement de la censure postale<sup>5</sup>.

Les massacres eux-mêmes furent organisés d'une façon non moins systématique<sup>6</sup>. Des émissaires, envoyés dans les provinces arméniennes, haranguèrent la population, rassemblée dans les mosquées. Ils lui dirent que le Sultan avait obtenu des preuves de l'existence d'une grande conspiration arménienne dont le but était d'attaquer la religion mahométane. Les habitants furent invités à tuer les Arméniens pour déjouer ce complot et à s'emparer de leurs biens. Puis on procéda à des distributions d'armes<sup>7</sup>. Cette organisation préalable des tueries par le gouvernement et ses agents locaux a été clairement mise en évidence par les rapports diplomatiques et consulaires<sup>8</sup>.

(1) Voir le texte de ce projet dans le *Livre Jaune: Affaires arméniennes*, Paris, 1897. Le texte intégral est également reproduit par Pierre QUILLARD, *Pour l'Arménie*, Paris, 1902, p. 101-121.

(2) Voir à ce sujet le *Blue Book, Turkey*, 1896, n° 1 (particulièrement les p. 16, 18, 67-69, 70-73); GOOCH, p. 237 et BÉRARD, p. 441-446.

(3) Consulter sur ces négociations le *Blue Book, Turkey*, 1896, n° 1; et le *Livre Jaune: Affaires arméniennes*, Paris, 1897.

(4) J. LEPSIUS, *Armenien und Europa*, Berlin, 1896.

(5) *Livre Jaune: Affaires arméniennes*, p. 16. Voir aussi Sir Edwin PEARS, *Forty Years in Constantinople*, Londres, 1916, p. 156, et *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 234 et 241.

(6) Voir à ce sujet H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, II, p. 432; L. DE CONTENSON, *Chrétiens et Musulmans*, Paris, 1901, p. 101-102; W. RAMSAY, *Impressions of Turkey*, Londres, 1897, p. 156.

(7) Sir Edwin PEARS, *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 233-234, et *Forty Years in Constantinople*, Londres, 1916, p. 156-157.

(8) • Il est avéré que le massacre des Arméniens a été prémédité et organisé de



En septembre 1895 une manifestation des Arméniens de Constantinople, organisée par le parti Hintchak, fut noyée dans le sang<sup>1</sup>.

Les massacres de grande envergure se déroulèrent de septembre à décembre 1895<sup>2</sup>. Les tueries se firent sur une échelle particulièrement grande à Trébizonde<sup>3</sup>, Baibourt, Erzeroum<sup>4</sup>, Erzindjian, Bitlis<sup>5</sup>, Diarbekir<sup>6</sup>, Kharpout, Arabkir, Malatia<sup>7</sup>, Sivas, Mardin, Aintab, Marach, Césarée. Les massacres atteignirent leur point culminant à Ourfa où, au cours de la semaine de Noël, 3.000 Arméniens, principalement des femmes et des enfants, furent brûlés vivants dans la cathédrale arménienne où ils avaient cherché refuge<sup>8</sup>.

Nous ne reproduirons pas dans ces pages le détail de ce terrifiant martyrologe. « C'est, comme le notait Georges Clemenceau, avec une monotonie désespérante, le récit des mêmes crimes, des mêmes horreurs perpétrées par les mêmes méthodes, dans des conditions identiques<sup>9</sup> ».

longue date ». *Livre Jaune Français : Affaires arméniennes*, p. 163. Voir dans le même recueil le rapport adressé à Paris par Paul Cambon, le 30 octobre 1895.

(1) *Livre Jaune : Affaires arméniennes*, p. 137 et 143.

(2) Parmi la nombreuse documentation qui existe sur ces massacres il faut tout spécialement relever les documents officiels anglais et français qui représentent des recueils de rapports diplomatiques et consulaires. Les documents officiels anglais ont été publiés dans les *British Parliamentary Papers (Blue Books), Turkey*, 1896, n° 2, 3, 5 et 6, et *Turkey*, 1897, n° 1. Les documents officiels français se trouvent dans la publication du Ministère des Affaires Étrangères : *Documents Diplomatiques (Livre Jaune), Affaires arméniennes (1893-1893)*, Paris 1897, et Supplément (1895-1896), Paris 1897. Les documents officiels allemands sont reproduits dans *Die grosse Politik der Europäischen Kabinette*, vol. 10. Une autre source essentielle est représentée par les nombreuses lettres des missionnaires catholiques, témoins oculaires des événements, publiées dans le *Bulletin de l'Œuvre des Écoles d'Orient*, Paris, 1895-1898. Parmi les enquêtes effectuées sur les lieux des massacres, il faut particulièrement signaler les ouvrages de L. DE CONTENSON, J. HARRIS, G. HEPWORTH et P. ROHRBACH.

(3) Voir sur le massacre de Trébizonde le rapport du consul général austro-hongrois reproduit dans *Die grosse Politik der Europäischen Kabinette*, vol. 10, document 2444.

(4) Voir sur le massacre d'Erzeroum, E. BLISS, *Turkey and the Armenian atrocities*, Londres, 1896, p. 415-425.

(5) Voir sur les massacres d'Erzindjian et Bitlis, G. CLEMENCEAU, *Les Massacres d'Arménie. Témoignages des Victimes*, Paris, 1896.

(6) Voir sur le massacre de Diarbekir, le rapport du vice-consul de France, M. MEYRIER, publié dans le *Livre Jaune : Affaires arméniennes*, p. 30. Voir aussi le *Blue Book, Turkey*, 1896, d° 2, et V. BÉRARD, *La Politique du Sullan, Revue de Paris*, 15 décembre 1896, p. 889-895.

(7) Sur les massacres de Kharpout, Arabkir et Malatia (qui firent 12.000 victimes), voir BLISS, p. 427-446.

(8) Voir sur les tueries d'Ourfa, où 6.000 Arméniens trouvèrent la mort, le *Livre Jaune : Affaires arméniennes*, Supplément ; ainsi que l'enquête de L. DE CONTENSON, *Chrétiens et Musulmans*, Paris, 1901, p. 57-62.

(9) G. CLEMENCEAU, *Les Massacres d'Arménie. Témoignages des Victimes*, Paris, 1896, p. 11.



Le nombre total des victimes des massacres de 1894, 1895 et 1896 a été évalué à 150.000 morts, en ajoutant aux 100.000 à 110.000 Arméniens tués ou martyrisés<sup>1</sup> les quelques dizaines de milliers qui sont morts de faim et de froid dans le terrible hiver arménien à la suite de la destruction de leurs foyers et les enfants qui ont péri à la suite de la mort de leurs parents. Suivant les mots de Gladstone « the powers of language hardly suffice to describe what has been done and exaggeration is almost beyond power ».

Il faut ajouter à ce chiffre les conversions forcées à l'islamisme dont le nombre a été évalué par l'ambassade de France à 40.000<sup>2</sup>.

Mais le coup ainsi porté à la population arménienne était encore renforcé par l'état de dénuement total dans lequel se trouvaient les survivants. En effet, 2.500 villages furent dévastés. Les survivants de nombreux districts furent dépossédés de leurs biens (qui passèrent dans les mains des Turcs et des Kurdes). Ces faits précipitèrent dans la misère la plus complète une population de l'ordre d'un demi-million<sup>3</sup>.

Enfin, plus de 100.000 Arméniens de Turquie quittèrent pendant les seules années 1894-1897 le pays pour aller se réfugier en Transcaucasie<sup>4</sup>, dans les Balkans et en Amérique.

Si l'on fait le total de toutes ces pertes, on peut estimer que par les massacres de 1894-1897, le gouvernement de Constantinople est parvenu à réduire artificiellement de 400.000 âmes (dont 200.000 pour les seules régions d'Erzeroum, de Van et de Bitlis) la population des provinces arméniennes.

Les dirigeants turcs commencèrent d'abord, suivant leur habitude constante, à nier l'existence des massacres. Il n'y avait que des troubles<sup>5</sup>. Mais bientôt les Turcs et leurs avocats les plus

(1) Consulter sur l'évaluation des victimes le *Livre Jaune: Affaires arméniennes*; Sir Edwin PEARs, *The Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917; Fridtjof NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 220; L. DE CONTENSON, p. 150; E. LAMY, *La France du Levant*, *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1898, p. 428; Sir William RAMSAY, *Impressions of Turkey*, Londres, 1897, p. 157.

(2) *Livre Jaune: Affaires arméniennes*, p. 229 et 238. Voir aussi à ce sujet un rapport du premier drogman de l'ambassade d'Angleterre, G. Fitzmaurice, reproduit dans le *Blue Book, Turkey*, 1896, n° 5, et un épisode caractéristique relevé par P. ROHRBACH, dans *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903, p. 77.

(3) Voir sur les effets économiques des massacres et des pillages qui les accompagnèrent, le témoignage de deux voyageurs ayant parcouru le haut plateau arménien en 1898 dans H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, II, p. 341 et 333; et P. ROHRBACH, *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903, p. 65-74 et 147.

(4) De 1895 à 1897, 60.000 Arméniens ont émigré en Transcaucasie à la suite des massacres. Voir Paul ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898.

(5) « On commence à parler de troubles dans les vilayets d'Arménie, relevait Georges Clemenceau. On sait ce que signifie ce mot. C'est l'euphémisme officiel pour désigner le massacre méthodique des Arméniens ». G. CLEMENCEAU, *Les Massacres d'Arménie. Témoignages des Victimes*, Paris, 1896, p. 5.



ardents furent obligés, devant les preuves irrécusables, de reconnaître l'évidence des faits<sup>1</sup>. Les Turcs cherchèrent alors des circonstances atténuantes sous prétexte que les massacres n'étaient que la réponse du gouvernement à une insurrection générale des Arméniens<sup>2</sup>.

Gladstone répondit comme il convenait à cette fable d'une insurrection arménienne, lorsqu'au meeting de Chester il déclara : « Si cela signifie quelque chose, cela signifie clairement que les Arméniens, bien que dépourvus d'armes, s'efforçaient de défendre leurs biens, leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants<sup>3</sup> ».

Du reste les avocats des Turcs en Europe, oubliant de coordonner leurs arguments avec ceux de leurs amis turcs (dans certains cas le mot de commanditaire serait plus approprié), essayèrent de flétrir au contraire les Arméniens en leur reprochant de n'avoir pas offert une résistance armée aux attaques turques. C'est du reste le reproche couramment adressée aux Arméniens par les défenseurs des Turcs. Le même argument avait été utilisé contre les Bulgares après les massacres de 1876. « Ce que les turcophiles et les voyageurs ignorants, notait Mac Coll, disaient des Bulgares il y a dix-huit ans, on n'hésite pas à le dire aujourd'hui des Arméniens, en dépit de la façon par laquelle la Bulgarie libre a réduit ses détracteurs au silence<sup>4</sup> ».

En réalité les Arméniens, tout comme les Bulgares en 1876, opposèrent là où ils le purent, une résistance désespérée aux agressions et nombre d'entre eux sont tombés en héros et en martyrs<sup>5</sup>.

Ce fut le cas en particulier à Chatakh (au sud de Van) dont la vaillante population arménienne qui était munie d'armes, parvint à repousser les assauts des Turco-Kurdes<sup>6</sup>.

A Zeitoun les Arméniens, organisés par le parti Hintchak, résistèrent avec succès et s'emparèrent de la forteresse de Zeitoun.

(1) Voir à ce propos A. VAMBÉRY, *The Story of my Struggles*, Londres, édition de 1904, II, p. 367-368 ; et Pierre LOTI, *La Turquie agonisante*, Paris, 1913, p. 170-171. Pierre Loti s'exprime en ces termes : « Oui, il y a les massacres d'Arméniens. Ici, ce n'est plus de la calomnie, ce n'est plus de la légende, c'est de l'effrayante réalité. Ici, c'est la grande tache dans l'histoire de ceux que, en mon âme et conscience, je crois infiniment dignes d'être défendus, mais que je ne saurais soutenir envers et contre tout lorsqu'ils sont coupables ».

(2) Consulter sur ce sujet Sir Edwin PEARS, *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 237-238 ; et Nansen, p. 221.

(3) Mac COLL, *L'Arménie devant l'Europe*, Paris, 1897, p. 105.

(4) Mac COLL, p. 11.

(5) Sir Edwin PEARS, p. 246.

(6) Lord BRYCE, *The Treatment of the Armenians in the Ottoman Empire (Blue Book)*, Londres, 1916, p. 60.



Ils ne déposèrent les armes que lorsque leurs conditions, transmises à la Porte par les ambassadeurs des puissances, furent acceptées<sup>1</sup>.

A Van, pendant le massacre de 1896, 800 Arméniens se défendirent pendant sept jours dans un des quartiers de la ville<sup>2</sup>.

Mais, dans l'ensemble, les Arméniens désarmés ne purent pas s'opposer aux bandes turco-kurdes, appuyés par l'armée régulière, pas plus que les Bulgares (qui pour leur part ont pris une belle revanche en 1912) ne purent, en 1876, se défendre avec succès contre un meurtre organisé par un gouvernement disposant de toutes les ressources de l'État.

Ce qui montre l'inanité de l'accusation de lâcheté, c'est que, comme Bryce, Buxton, Pears, Townsend et nombre d'autres l'ont souligné, la grande majorité des victimes auraient pu sauver leur vie en se bornant à lever la main droite et à prononcer la confession de foi musulmane<sup>3</sup>.

Enfin la propagande turque essaya finalement, et elle suivit la même tactique après les massacres de 1915-1916, de rejeter la responsabilité exclusive des tueries sur les Kurdes.

En réalité, les Kurdes ne jouèrent qu'un rôle d'auxiliaires, et les massacres furent organisés par le gouvernement turc et exécutés par la populace, les bandes armées et les forces régulières (qui à Van et Kharpout utilisèrent même l'artillerie<sup>4</sup>), et auxquelles les Kurdes se joignirent dans un but de pillage<sup>5</sup>.

Au cours de son admirable enquête, conduite sur place, E. J. Dillon a rapporté cette déclaration caractéristique d'un chef kurde : « Les Turcs haïssent les Arméniens alors que nous ne les haïssons pas. Ce que nous voulons nous, c'est de l'argent et du pillage, alors que les Turcs eux veulent leur vie<sup>6</sup> ».

Il y eut toutefois un certain nombre de Turcs, qui, en face de ce fanatisme organisé, eurent une attitude digne et courageuse<sup>7</sup>.

(1) Voir sur l'héroïque résistance de Zeitoun, AGHASSI, *Zeitoun*, Paris, 1897 ; V. BÉRARD, *La Politique du Sultan, Revue de Paris*, 15 janvier 1897 ; A. RAMBAUD, *Histoire de Russie*, Paris, édition de 1918, p. 850 ; A. TOWNSEND, *A Military Consul in Turkey*, Londres, 1910, p. 86 ; L. DE CONTENSON, *Chrétiens et Musulmans*, Paris, 1901, p. 107-110.

(2) Pierre QUILLARD, *Pour l'Arménie, Mémoire et Dossier*, Paris, 1902, p. 84.

(3) N. et H. BUXTON, *Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914, p. VIII et 32 ; Sir Edwin PEARS, *Forty Years in Constantinople*, Londres, 1916, p. 158 ; et *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 242 ; A. TOWNSEND, *A Military Consul in Turkey*, Londres, 1910, p. 92.

(4) P. ROHRBACH, *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903, p. 155.

(5) Voir à ce sujet V. BÉRARD, *La Politique du Sultan, Revue de Paris*, 15 décembre 1896, p. 888 et 896. Voir aussi Brayley HODGETTS, *Round about Armenia*, Londres, 1896, p. 95.

(6) E. J. DILLON, *The Condition of Armenia, Contemporary Review*, août 1895.

(7) Voir à ce sujet Sir Edwin PEARS, *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 238 et 239 ; et BÉRARD, p. 868 et 877.



Il faut ainsi relever la belle attitude de certains fonctionnaires qui refusèrent leur concours à l'œuvre d'extermination.

Devant cette hécatombe lord Salisbury, qui avait remplacé entre temps lord Rosebery à la tête du gouvernement anglais, proposa aux puissances une intervention commune pour obliger le Sultan à cesser les atrocités et à exécuter les réformes. Mais il se heurta à l'indifférence complice de la Russie et de l'Allemagne.

Le ministre des affaires étrangères russe, le prince Lobanof, s'opposa à une intervention des puissances qui aurait représenté, d'après lui, une atteinte à la souveraineté turque<sup>1</sup>. C'était là la thèse même du gouvernement turc qu'Henri Finot a défini en ces termes : « Forcé d'avouer les massacres commis, le gouvernement turc fait appel au droit international pour qu'on lui permette de les continuer<sup>2</sup> ».

Devant la carence des grandes puissances Gladstone et la majorité des libéraux anglais exigèrent alors l'intervention directe de l'Angleterre, même isolée. Mais Salisbury refusa d'aller jusque-là, dans la crainte que l'intervention isolée de l'Angleterre amènerait une coalition des puissances contre elle et l'installation de la Russie, à la faveur de ces événements, dans les Détroits.

#### *La prise de la Banque Ottomane*

En 1896 les massacres se poursuivirent, quoique sur une moindre échelle. Les régions de Mouch, de Van, de Killis et d'Éghin furent le théâtre de nouvelles atrocités<sup>3</sup>.

Le parti révolutionnaire arménien Dachnak décida alors, pour obliger les puissances européennes à intervenir, de s'emparer par un coup hardi du bâtiment de la Banque Ottomane à Constantinople, principal établissement de la finance internationale en Orient.

Suivant les termes de Victor Bérard, « après six mois de massacres ininterrompus, l'Europe, feignant de croire la question tranchée, les Arméniens avaient voulu montrer à l'Europe qu'il existait encore une Arménie et qu'il n'existait plus de gouvernement turc<sup>4</sup> ».

Le mercredi 26 août 1896, à une heure de l'après-midi, vingt-six Arméniens appartenant au parti Dachnak, occupèrent sous

(1) G. GOUGH, *History of Modern Europe*, Londres, 1923, p. 238-240. Voir aussi le *Blue Book, Turkey*, 1896, n° 2, p. 210, 293 et 312.

(2) H. FINOT, *Introduction à l'édition française de l'ouvrage de Mac Coll: Le Sultan et les grandes Puissances*, Paris, 1899.

(3) Voir sur les massacres de Van, C. F. LEHMANN-HAUPT, *Armenien einst und jetzt*, Berlin, 1931, II, 2, p. 929-999.

(4) VICTOR BÉRARD, *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 15 janvier 1897, p. 457.



le commandement de Babken Siuni l'établissement, après avoir tué à bout portant les sentinelles turques de garde. Babken Siuni trouva la mort des héros sur le seuil même de la banque et ce fut Armen Garo Pasdermadjian qui dirigea dès lors la défense de l'établissement contre les tentatives des forces turques pour s'en rendre maîtres<sup>1</sup>.

Les révolutionnaires arméniens avaient adressé ce jour même, aux ambassadeurs une circulaire où ils disaient : « Nous sommes à la Banque Ottomane et nous n'en sortirons qu'avec la promesse du Sultan de faire droit à nos requêtes et de remettre la question arménienne à un arbitrage international, sinon au bout de trois jours nous faisons sauter la banque avec nous<sup>2</sup> ».

Ils traitèrent avec tous les égards le personnel qu'ils retinrent prisonnier. Ils leur dirent : « Nous ne vous en voulons nullement, et vous n'avez rien à craindre. Nous ne voulons toucher ni à votre argent, ni à vos dépôts. Nous voulons seulement dicter d'ici nos conditions<sup>3</sup> ».

Les révolutionnaires arméniens restèrent maîtres du bâtiment pendant quatorze heures et repoussèrent dans une lutte mémorable les assauts des forces turques envoyées contre eux. Les ambassadeurs des puissances et le directeur de la banque, sir Edgar Vincent (le futur et célèbre lord d'Abernon), parvinrent finalement à obtenir l'évacuation du bâtiment en promettant une intervention dans la question arménienne et en garantissant le libre départ des révolutionnaires arméniens.

Le premier contre-coup de cet exploit sans pareil<sup>4</sup> fut le déclenchement par les Turcs d'un massacre des Arméniens à Constantinople, qui fit 7.000 victimes<sup>5</sup>.

Cette hécatombe qui se déroula dans la capitale de l'Empire, reproduisit, sous les yeux même des représentants des puissances,

(1) L'histoire de la prise et de la défense de la Banque Ottomane se trouve dans les mémoires d'Armen Garo PASDERMADJIAN, *Jours vécus, Hatrenik Monthly*, 1923 (en arménien). Pour des relations en langues occidentales voir MANASKITCH, *L'Affaire de la Banque Ottomane, Cahiers de la Quinzaine*, série III, n° 19, Paris, 1902, p. 131-140, et Oliver BALDWIN, *The Questing Beast*, Londres, 1932, chapitre XIV.

(2) Voir le texte de ce manifeste dans le *Blue Book, Turkey*, 1897, n° 1, pièce 25-2.

(3) *Livre Jaune: Affaires arméniennes*, Paris, 1897, p. 273-274.

(4) Oliver Baldwin (p. 172) a appelé la prise de la Banque Ottomane « the greatest isolated revolutionary feat in history ». Pierre Loti, de son côté, a été obligé d'admettre en relatant ces événements, « un parti de jeunes conspirateurs — admirables d'audace, je le veux bien — s'est emparé de la Banque Ottomane ». Pierre LOTI, *Turquie agonisante*, Paris, 1913, p. 174.

(5) Voir sur le massacre de Constantinople la dépêche du chargé d'affaires français, De la Boullinière, dans le *Livre Jaune: Affaires arméniennes*, Paris, 1897, p. 273-274 ; voir aussi l'enquête sur place de Victor BÉRARD, *La Politique du Sultan, Revue de Paris*, 15 décembre 1896, p. 865-878.



les horreurs qui s'étaient déroulées depuis deux ans à l'intérieur même de l'Asie Mineure. Elle amena la présentation d'une note, rédigée en termes injurieux pour le Sultan et signée par les représentants des grandes puissances à Constantinople<sup>1</sup>.

Le coup de la Banque Ottomane eut aussi pour résultat la mort du prince Lobanof. Cet ennemi de l'Arménie et des Arméniens s'était rendu à Vienne pour s'entretenir avec son collègue austro-hongrois des problèmes politiques de l'heure. Il mourut en voyage, sur le chemin de retour, juste après avoir ouvert et lu le télégramme qui lui annonçait l'attentat contre la Banque Ottomane. L'émotion ressentie à la lecture de cette nouvelle annonçant un événement capital qui menaçait de contre-carrer toute sa politique acheva cet homme depuis longtemps malade<sup>2</sup>.

Mais la conséquence la plus importante de la prise de la Banque Ottomane résida dans les préparatifs militaires auxquels la Russie crut devoir se livrer à la suite de cet événement. L'ambassadeur de Russie à Constantinople, Nelidof qui, à l'encontre de son ministre des affaires étrangères, avait toujours été partisan d'une intervention russe pour faire cesser les massacres, rapporta à son gouvernement que cet événement était la preuve qu'un état d'anarchie allait s'établir en Turquie. De toute probabilité les révolutionnaires arméniens préparaient d'autres attentats semblables qui risquaient d'amener un véritable chaos<sup>3</sup>.

Dans ces conditions une intervention des puissances occidentales pour protéger leurs nationaux et leurs intérêts semblait inévitable aux yeux de l'ambassadeur de Russie, intervention qui prendrait la forme d'une pénétration des flottes méditerranéennes dans les

(1) Voir le *Blue Book, Turkey*, 1897, n° 1, documents 26 et 28 ; et Sir Edwin PEARs, *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 259-260. Il faut relever, à l'honneur du personnel diplomatique, que tous les ambassadeurs à Constantinople, à l'exception de celui d'Allemagne, conseillèrent pendant toute la crise arménienne, une politique de fermeté à leurs gouvernements. Ce fut particulièrement le cas pour Paul Cambon et Nelidof qui n'hésitèrent pas à s'opposer à la politique de leurs ministres, Hanotaux et Lobanof. Au sujet de baron Calice, l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, Théodore Herzl relate dans ses mémoires que lors de la visite qu'il lui fit, le baron Calice le mit en garde contre les falsifications turques en ce qui concerne la question arménienne (HERZL, *Tagebücher*, Berlin, 1923, I, p. 451).

(2) Victor BÉRARD, *La Politique du Sullan*, *Revue de Paris*, 15 janvier 1897, p. 457. Voir aussi Paul CAMBON, *Correspondance*, Paris, 1940, I, p. 412 et 415.

(3) Nelidof fut raffermi dans cette opinion par le manifeste rédigé par Tigrane Yerghath et publié le 7 septembre 1896 et qui comprenait entre autres le passage suivant : « Une nouvelle action est prête par laquelle va se manifester la vitalité de notre race. Si le présent avis n'est de votre part suivi d'aucune démarche efficace, vous nous verrez encore une fois faire intervenir la mort dans le débat ». Voir le texte complet de ce beau manifeste dans Pierre QUILLARD, *Pour l'Arménie*, Paris, 1902, p. 145-147.



Détroits et qui risquerait d'être le signal d'une liquidation de l'Empire Ottoman.

Il s'agissait pour la Russie, selon lui, de ne pas risquer d'arriver trop tard à cette curée et de ne pas laisser dans des mains étrangères la clé de sa maison, c'est-à-dire le Bosphore.

Nelidof parvint à gagner à ses vues son gouvernement qui fit armer la flotte de la Mer Noire et commença à rassembler, en Crimée, un corps de débarquement, dans le but de sauvegarder ses intérêts lors d'une intervention des puissances qui semblait désormais inévitable à brève échéance<sup>1</sup>.

Le Sultan Abdul Hamid eut vent de ces préparatifs. Il prit peur et arrêta l'œuvre d'extermination des Arméniens, tout en continuant d'éluder l'exécution de l'article 61 du traité de Berlin.

C'est ainsi que prit fin cette première tentative, représentée par les massacres de 1894-1896, de décimer d'une façon organisée, et sur une grande échelle, la nation arménienne.

Gladstone traça en ces termes, le 21 septembre 1897, le bilan de ces tueries : « 100.000 Arméniens massacrés, aucune garantie obtenue contre la répétition de ces atrocités, un profit matériel immense réalisé par les assassins. Tout ceci à cause du concert européen, c'est-à-dire de la méfiance et de la haine mutuelle des grandes puissances<sup>2</sup> ».

#### *L'attitude des grandes puissances pendant les massacres de 1894-1896*

Les grandes puissances européennes avaient en effet une grande part de responsabilité dans ces événements qui étaient la conséquence de la non exécution de l'article 61 du traité de Berlin de 1878, dont les puissances, par leur signature, avaient solidairement assumé la garantie<sup>3</sup>.

(1) Ces répercussions de la prise de la Banque Ottomane ont été révélées pour la première fois par E. J. DILLON (qui fut le confident de Witte) dans son livre : *The Eclipse of Russia*, Londres, 1918. Elles ont été pleinement confirmées par les archives secrètes russes telles qu'elles ont été publiées, après la Révolution, par la revue *Krassni Archiv*. La correspondance entre Nelidof et son gouvernement a montré, entre autres, que les révolutionnaires arméniens, par la prise de la Banque Ottomane, furent bien près d'atteindre le but qu'ils avaient visé, à savoir l'intervention forcée des puissances. Voir aussi sur les répercussions de la prise de la Banque Ottomane, G. GOOCH, *History of Modern Europe*, Londres, 1923, p. 257-258, et LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale*, XII, p. 524.

(2) G. RUSSEL, *William Ewart Gladstone*, Londres, édition de 1923, p. 279.

(3) Voir J. JAURÈS, *Les Massacres d'Arménie*, *Action Socialiste*, Paris, 1899, p. 451 et 458. Voir aussi L. DE CONTENSON, *Les Réformes en Turquie d'Asie et la Question arménienne*, Paris, 1913, p. 21-27.



Alors que l'intervention dans les affaires intérieures de la Turquie avait fait partie, pour ainsi dire, du droit coutumier de l'Europe<sup>1</sup>, on assista, dans le cas des massacres d'Arménie, à une mise en évidence inattendue du principe de la souveraineté absolue et illimitée des États, y compris le droit d'opprimer ou d'anéantir des peuples sujets, et du principe de la non-intervention dans les affaires intérieures des autres pays.

La seule intervention légitime était l'intervention dite d'humanité, telle que les grandes puissances, sous la pression de leur opinion publique, avaient été amenées à la pratiquer à plusieurs reprises, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans cet Empire Ottoman barbare et arriéré dont l'existence au milieu des États modernes était un contresens. C'est cette intervention justifiée par l'état intérieur de ce pays qui avait permis de libérer du despotisme turc les États balkaniques et d'assurer des conditions meilleures à des territoires comme le Liban et la Crète qui restaient sous la souveraineté turque<sup>2</sup>.

Mais lors des événements de 1894-1896 cette intervention d'humanité ne fut pas effectuée et ceci principalement en raison de l'attitude de la Russie tzariste et de l'Allemagne de Guillaume II.

Nous avons déjà signalé sous l'empire de quels mobiles la Russie tzariste avait été amenée à prendre, à partir de 1881, une attitude anti-arménienne. Nous décrirons dans un chapitre suivant les actes de cette politique dans le domaine intérieur.

Cette hostilité que le gouvernement tzariste témoigna aux Arméniens fut un des éléments essentiels de la tragédie arménienne car c'est elle qui encouragea le Sultan Abdul Hamid dans sa résistance aux réformes et qui le décida finalement à entreprendre les massacres, une fois assuré de la passivité bienveillante de la Russie. Pendant les massacres le gouvernement turc trouva un appui constant dans la politique russe, qui par son opposition, empêcha toute intervention effective des puissances<sup>3</sup>.

« Seule la Russie, écrit Rambaud, aurait pu agir effectivement en Arménie turque. Mais dès 1895, le ministre des affaires étrangères russe, le prince Lobanof, s'était déclaré opposé à l'établissement en Asie d'une province arménienne privilégiée qui aurait pu devenir le noyau d'un futur royaume arménien<sup>4</sup> ».

(1) CALVO, *Droit international théorique et pratique*, Paris, I, p. 314.

(2) Consulter sur le caractère et l'histoire de l'intervention d'humanité en Turquie, A. MANDELSTAM, *La Société des Nations et les Puissances devant le Problème arménien*, Paris, 1925, chapitre I<sup>er</sup>.

(3) Voir la lettre du 10 décembre 1895 du Duc d'Argyll à Gladstone dans DUKE OF ARGYLL, *Autobiography and Memoirs*, Londres, 1906, II, p. 476-477. Voir aussi A. VANDAL, *Les Arméniens et la Réforme de la Turquie*, Genève, 1903, p. 35.

(4) A. RAMBAUD, *Histoire de la Russie*, Paris, édition de 1918, p. 852. Voir aussi L. DE CONTENSON, *Chrétiens et Musulmans*, Paris, 1901, p. 194-195.



Contrairement aux avis de l'ambassadeur de Russie à Constantinople, Nelidof, qui, ainsi que son collègue français Cambon, demandait une intervention énergique des puissances, le prince Lobanof s'opposa à toute pression sur le Sultan. « Les puissances, disait-il, dès le mois de mai 1895 à l'ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, assumeront une lourde responsabilité si elles insistent sur la mise en application des réformes<sup>1</sup> ». De toute évidence, remarquait Ernest Lavisse, le ministre des affaires étrangères russe « avait pris son parti de laisser faire, c'est-à-dire de laisser tuer ». Même pendant et après le gros des massacres il resta obstinément opposé à toute intervention<sup>2</sup>.

Le tzar Nicolas II se fit lui-même l'avocat docile de cette infâme politique. Dans un entretien avec le chancelier allemand Hohenlohe, en septembre 1895, il lui dit : « J'en ai assez de cette question arménienne et j'espère qu'on va maintenant l'enterrer<sup>3</sup> ».

Il est à noter que l'attitude du gouvernement tzariste n'était nullement dictée par un désir sincère de maintenir l'intégrité de l'Empire Ottoman. En réalité ce gouvernement avait des visées sur Constantinople et l'Arménie turque, mais n'estimait pas le moment venu pour les réaliser. Ainsi que le remarquait Francis de Pressensé : « La Russie avait cessé d'arracher feuille après feuille de l'artichaut turc parce qu'elle se proposait de le mettre un jour tout entier sur son assiette ». De plus, la décimation des Arméniens par les massacres turcs n'était pas défavorable au but que Lobanof s'était tracé et qui visait, suivant le mot qu'on lui a prêté, à assurer à la Russie « l'Arménie sans les Arméniens<sup>4</sup> ».

D'autre part, la Russie poussait précisément à cette époque son expansion en Extrême Orient, et tâchait d'englober la Mandchourie et Port-Arthur. Elle désirait réserver le problème de la liquidation de l'Empire Ottoman à une époque ultérieure, où elle pourrait faire peser dans la balance l'ensemble de ses forces<sup>5</sup>.

Enfin la politique de réaction des derniers tzars et leur régime aux abois les amenaient à considérer toute intervention contre un monarque, même un scélérat couronné du genre d'Abdul Hamid, comme une atteinte dangereuse au principe de l'autocratie.

Les événements ultérieurs ont démontré que Nicolas II et ses collaborateurs auraient utilement pu méditer les conseils qu'un

(1) *Blue Book, Turkey*, 1896, n° 1, p. 34.

(2) *Livre Jaune: Affaires arméniennes*, 4 décembre 1895, p. 188. Voir aussi *Die grosse Politik der Europäischen Kabinette*, Berlin, 1923, vol. 9, p. 223 et 236, vol. 10, p. 75 et 83.

(3) Fürst HOHENLOHE, *Denkwürdigkeiten*, Stuttgart, 1914, II, p. 521.

(4) TYLER, p. 157; CONTENSON, p. 194-195 et 220; JAURÈS, p. 463.

(5) TYLER, p. 156; CONTENSON, p. 220.



conservateur français, dépositaire de cette tradition libérale qui fut celle de la grande bourgeoisie française, leur prodiguait, précieusement au sujet de la question arménienne : « La politique conservatrice, lorsqu'elle l'est à outrance, lorsqu'elle se fige dans l'immobilité, se dénature et manque son but ; elle arrive à devenir la plus révolutionnaire des politiques, puisqu'elle laisse les abus se propager, devenir insupportables, et qu'elle provoque, par suite, des cataclysmes et des explosions<sup>1</sup> ».

La France qui venait de sortir, par l'alliance franco-russe, de l'isolement dans lequel elle se trouvait depuis 1870, modela son attitude sur celle de sa nouvelle alliée<sup>2</sup>. Il faut dire que tout comme la Russie qui, après avoir travaillé au XIX<sup>e</sup> siècle à l'émancipation des chrétiens d'Orient, se plaignait maintenant de l'ingratitude des États balkaniques, la France qui avait travaillé à la formation des nationalités, s'était trouvée victime de l'unité allemande et avait à se plaindre de l'ingratitude italienne. Le Quai d'Orsay, troublé par les succès de Bismarck, traversait une crise passagère qu'il surmontera dans les années à venir quand les Delcassé, les Cambon et les Barrère le ramèneront à des traditions françaises.

Pour le moment « on proclamait la nécessité du calcul personnel que jusqu'ici on avait, en effet, peut-être trop négligé... Mais après une période de générosité insouciant, on courait par réaction à l'excès contraire et, pour avoir longtemps méconnu l'intérêt présent, on ne voulait plus rien voir en dehors de l'intérêt immédiat<sup>3</sup> ».

Malgré l'énorme émotion que les massacres soulevèrent dans l'opinion publique française, le ministre des affaires étrangères, Gabriel Hanotaux, aidé par le silence que la grande presse d'information organisa sur les tueries arméniennes, parvint à faire triompher le principe de la non-intervention<sup>4</sup>.

(1) A. VANDAL, p. 35-36.

(2) Voir à ce propos A. LEROY-BEAULIEU, *Études russes et européennes*, Paris, 1897, p. II-VII, ainsi que J. Jaurès qui déclarait à la tribune de la Chambre : « La France n'a pas eu d'autre politique en Asie Mineure que la politique de la Russie et ce n'est pas ma faute si je suis obligé de deviner péniblement la figure de la France à travers la politique de la Russie » (p. 462). Paul Cambon de son côté écrivait à sa mère, au milieu de la crise arménienne : « A Paris nulle idée, nulle direction, c'est comme si nous avions confié notre portefeuille des affaires étrangères au Baron de Morenheim » (l'ambassadeur de Russie à Paris). Paul CAMBON, *Correspondance*, Paris, 1940, I, p. 397.

(3) Victor BÉRARD, *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 15 janvier 1897, p. 435.

(4) « Ce fut un des beaux scandales de la presse que de penser que les journaux français évitèrent de signaler ces horreurs », écrit Wladimir d'Ormesson dans ses souvenirs (*Enfances diplomatiques*, Paris, 1932, p. 67). Voir aussi les commentaires semblables de Clemenceau et d'Albert Vandal. Il faut toutefois ajouter que ces remarques ne se



La critique de cette politique du point de vue des véritables intérêts de la France en Orient a été lumineusement faite par Georges Clemenceau, Jean Jaurès, Étienne Lamy et Ernest Lavisse<sup>1</sup>.

L'Allemagne officielle, fidèle à la tradition de « Realpolitik » que lui avait léguée Bismarck, soutint pendant toute la crise le Sultan Abdul Hamid dans sa résistance aux initiatives anglaises.

Ajoutons que Guillaume II caressait déjà le plan de s'assurer l'amitié turque pour ménager à l'Allemagne un futur terrain d'expansion économique et pour lui assurer une alliée éventuelle dans une guerre contre la Russie.

Le gouvernement allemand adopta donc une attitude résolument hostile aux Arméniens et se rangea au point de vue russe de la non-intervention. Cette politique provoqua des réactions non seulement dans l'opinion publique, mais même chez certains chefs militaires<sup>2</sup>. Elle trouva par contre la complicité d'une presse que Bismarck avait domestiquée<sup>3</sup>.

En 1898, Guillaume II eut même le triste courage de rompre le cercle de mépris qui s'était créé autour de celui que Georges Clemenceau avait appelé « le Sultan Rouge » et Gladstone « le Grand Assassin », en lui donnant l'accolade<sup>4</sup>. Le maréchal von Waldersee notait dans ses mémoires : « Le voyage à Constantinople de l'Empereur a sanctionné les horreurs commises contre les Arméniens. Ce triste fait ne nous portera pas bonheur<sup>5</sup> ».

rapportent qu'aux grands organes d'information, ceux du levantin Edwards ou des entrepreneurs de Panama. Les journaux français d'opinion menèrent, au contraire, sous la plume de de Cassagnac (*L'Autorité*), de Clemenceau (*La Justice*), d'Édouard Drumont (*La Libre Parole*), d'Urbain Gohier (*Le Soleil*), d'Auguste Gauvin, de Jean Jaurès (*La Petite République*), de Bernard Lazare, de Francis de Pressensé, d'Henri Rochefort (*L'Intransigeant*), de Sévérine et de tant d'autres, une belle campagne. Mentionnons encore, pour la presse de province, *L'Est républicain* et *Le Progrès de l'Est*, et, parmi les périodiques, *La Revue de Paris* avec les lumineux articles de Victor Bérard et d'Ernest Lavisse, ainsi que les *Cahiers de la Quinzaine* de Charles Péguy.

(1) Voir Ernest LAVISSE, *Questions, et Notre Politique orientale*, *Revue de Paris*, 15 janvier, 15 mai, 1<sup>er</sup> et 15 juin 1897 ; G. CLEMENCEAU, *Les Massacres d'Arménie*, Paris, 1896, p. 13 ; E. LAMY, *La France du Levant*, *Revue des Deux Mondes*, le 15 novembre 1898, p. 427. Les interventions de Jaurès se trouvent dans le compte rendu des séances de la Chambre. Voir aussi la brochure de P. QUILLARD et L. MAGERY, *La Question d'Orient et la Politique personnelle de M. Hanotaux*, Paris, 1897.

(2) Voir l'écho de ces sentiments dans les mémoires du Maréchal von WALDERSEE, *Denkwürdigkeiten*, Stuttgart, 1923, II.

(3) Un auteur pangermaniste, Schieman, alla même jusqu'à écrire (*Deutschland und die grosse Politik*, 1901) que la question arménienne avait été inventée de toute pièce par l'Angleterre pour déclencher une guerre mondiale.

(4) J. MARRIOT, *The Eastern Question*, Londres, 1917, p. 16.

(5) WALDERSEE, II, p. 434.



L'attitude adoptée par l'Allemagne en regard des événements d'Arménie fut, en réalité, ainsi que le souligna Édouard Bernstein, une conséquence du fait que ce grand pays, à l'encontre des puissances occidentales, n'a jamais eu de traditions libérales en matière de politique extérieure<sup>1</sup>. Ce fait eut des répercussions désastreuses non seulement pour l'Arménie, mais pour le monde et finalement pour l'Allemagne elle-même. Le xx<sup>e</sup> siècle allait, en effet, donner aux dirigeants allemands l'occasion de méditer ces lignes de Renan : « Le sort de l'homme basement intéressé est d'être dupe sans fin, car il lui est interdit d'être habile ».

En Autriche-Hongrie Goluchowski, qui avait succédé à l'habile Kalnoky au ministère des affaires étrangères, se joignit aux vues de Lobanof parce qu'il ne voulait pas voir se rouvrir la question d'Orient. Goluchowski n'était que trop heureux de voir la Russie concentrer pour un temps son expansion dans la direction de l'Extrême Orient et négliger la Turquie.

Tout en déplorant les tueries arméniennes, les diplomates austro-hongrois affectaient de les considérer comme un sacrifice nécessaire qui devait être fait à la paix de l'Europe<sup>2</sup>.

Abdul Hamid de son côté manœuvrait sans relâche, achetant les consciences, les complicités et les silences par l'entremise des agents à gages, parmi lesquels il faut spécialement citer S. Whitman, Newlinsky et Vambéry<sup>3</sup>.

Le Sultan Rouge était du reste conseillé par Bismarck qui, du fond de sa retraite, lui faisait parvenir, par l'intermédiaire de Whitman, ses avis qui étaient toujours dans le sens de l'intransigeance<sup>4</sup>.

Devant la désunion et l'ignorance de l'Europe la diplomatie turque eut beau jeu pour déployer son arsenal classique de délais, de réponses évasives et de concessions simulées<sup>5</sup>.

Il ne nous reste plus qu'à considérer l'attitude anglaise au cours de ces événements. Aux termes de la Convention de Chypre et en raison du profit illégitime que l'Angleterre en avait retiré aux

(1) E. BERNSTEIN, *Die Leiden des armenischen Volkes und die Pflichten Europas*, Berlin, 1902, p. 3 et 37-40.

(2) Duke of ARGYLL, *Autobiography and Memoirs*, Londres, 1906, II, p. 479. Voir aussi : *Die grosse Politik der Europäischen Kabinette*, Berlin, 1923, vol. 10, document n° 2477.

(3) Voir sur Vambéry et Newlinsky, T. HERZL, *Tagebücher*, Berlin, 1923, I, p. 598 et II, p. 4.

(4) Herzl rapporte (I, p. 502) qu'au milieu de la crise arménienne Bismarck conseilla au Sultan de résister, en s'appuyant sur la Russie, à l'Angleterre, dont la puissance, suivant lui, s'effritait dans le monde entier.

(5) Voir pour un authentique tableau de la diplomatie turque, Bertrand BAREILLES : *La Diplomatie turco-phanariote*, Paris, 1919, p. 18-19.



dépens des Arméniens, l'Angleterre avait « non seulement le droit mais le devoir d'intervenir<sup>1</sup> ».

Cette intervention, le gouvernement anglais était prêt à l'entreprendre, mais à condition que d'autres puissances se joignissent à lui pour lui donner une forme collective.

Or, lorsque le premier ministre britannique, lord Salisbury, appuyé par Paul Cambon, suggéra aux puissances de recourir à une mise en demeure formelle et de fixer au Sultan un délai, passé lequel les puissances auraient recours à des mesures coercitives, Saint-Petersbourg, Berlin et Paris se déroberent pour les raisons que nous avons déjà relevées<sup>2</sup>.

Devant l'hostilité non déguisée de la Russie et de l'Allemagne, lord Salisbury ne voulut pas prendre la responsabilité d'une intervention isolée, en raison des risques qu'une telle intervention aurait impliqués.

On pourrait évidemment remarquer que lorsque ses propres intérêts ou ses ambitions sont en jeu, l'Angleterre est parvenue à arracher à la Turquie et au concert européen des concessions autrement importantes que la cessation de massacres ou que l'élaboration d'un projet de réforme (comme par exemple la cession de Chypre en 1878, l'occupation de l'Égypte en 1882, la question du Sinaï en 1906).

Il faut aussi dire que les événements d'Arménie venaient se placer au milieu d'une période au cours de laquelle l'Angleterre, sous l'influence d'un état d'esprit créé par Disraeli et Joseph Chamberlain, s'était peu à peu aliéné, par ses ambitions et sa politique (par exemple dans les questions et affaires de Chypre, d'Égypte, du Venezuela, de Madagascar, du Transvaal et d'Extrême Orient) toutes les grandes puissances. Dans la question arménienne l'attitude de l'Angleterre était pour une fois honnête<sup>3</sup>, non parce que le gouvernement anglais était plus désintéressé que les autres, mais parce qu'il était plus prévoyant et surtout parce qu'en l'occurrence il agissait contraint par l'opinion publique de son pays<sup>4</sup>. Mais la mauvaise réputation que l'Angleterre s'était créée par ses accaparements dans les diverses parties du monde engendra une indéniable méfiance à son égard et lorsque le gouvernement anglais, poussé par son opinion publique, proposa d'intervenir au nom de l'humanité dans la question arménienne, les autres

(1) Victor BÉRARD, *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 15 janvier 1897, p. 429.

(2) R. PINON, *L'Europe et l'Empire Ottoman*, Paris, édition de 1917, p. 50-51.

(3) Voir à ce propos BÉRARD, p. 433, et VANDAL, p. 36-37.

(4) Comme cela avait déjà été le cas pendant les événements de Grèce en 1826 et comme cela sera plus tard le cas dans l'affaire d'Abyssinie en 1935.



puissances ne voulurent pas croire au désintéressement d'un pays qui avait si souvent lésé les intérêts des autres nations<sup>1</sup>.

C'est devant cette hostilité des puissances que lord Salisbury, tout en stigmatisant la politique turque, refusa de passer de la menace à l'exécution.

Mais en Angleterre l'indignation de l'opinion publique, à la tête de laquelle Gladstone sortant de sa retraite à l'âge de 86 ans s'était placé, était intense.

Cet illustre Écossais, chez qui les plus grands talents étaient associés aux plus hautes vertus, et dont le nom restera dans l'histoire comme celui de l'homme d'État qui, à l'exemple d'Antonin, a su concilier la politique avec l'honnêteté, consacra à la défense de la cause arménienne les dernières années de sa grande vie.

Depuis les événements de 1876-1878 et sa première rencontre, à Londres, avec une délégation arménienne, la cause arménienne avait été bien souvent présente dans son esprit<sup>2</sup>.

Déjà après les événements de Sassoun, recevant une députation arménienne à l'occasion de son quatre-vingt-cinquième anniversaire, il avait le 29 décembre 1894, stigmatisé la conduite du gouvernement turc<sup>3</sup>.

Lorsque les résultats de l'enquête sur Sassoun furent publiés, Gladstone demanda au gouvernement anglais, au grand meeting de Chester (6 août 1895), au nom de la nation entière et sans distinction de partis, une attitude énergique.

Il donna à la question arménienne son véritable sens en déclarant : « La question arménienne est au-dessus des luttes de partis et des querelles de peuples, elle intéresse l'humanité tout entière<sup>4</sup> ».

Puis, lors des massacres de 1895, Gladstone exigea l'intervention armée, même isolée, de l'Angleterre pour faire cesser ces atrocités. Selon ses mots « this great country has nothing to fear with justice on its side<sup>5</sup> ».

(1) BÉRARD, p. 431-432. Voir aussi W. RAMSAY, *Impressions of Turkey*, Londres, 1897, p. 142-144, ainsi que A. LEROY BEAULIEU, *Études russes et européennes*, Paris, 1897, p. 316-317.

(2) Consulter à ce sujet JUSSEURAND, *What Befell Me*, New York, p. 158 ; H. FISHER, *James Bryce*, Londres, 1927, I, p. 189 ; W. S. BLUNT, *Secret History of the English Occupation of Egypt*, Londres, 1907, p. 81 ; et G. RUSSEL, *William Ewart Gladstone*, Londres, édition de 1923, p. 273-276 et 281.

(3) Voir la reproduction de cette allocution dans E. BLISS, *Turkey and the Armenian Atrocities*, Londres, 1896, p. 386-387.

(4) M. MAC COLL, *L'Arménie devant l'Europe*, Paris, 1897, p. ix.

(5) G. RUSSEL, p. 274. Victor Bérard remarquait plus tard en des termes semblables : « Si l'Angleterre avait eu vraiment quelque souci de ses devoirs et de son honneur, elle eut passé outre et personne n'eût pris la responsabilité, devant l'histoire, d'empêcher son œuvre de justice », p. 456.



La majorité du parti libéral, entraînée par Gladstone, obligea bientôt le chef du parti libéral, Lord Rosebery, auquel elle reprochait de ne pas attaquer le gouvernement conservateur sur la question arménienne, en des termes suffisamment violents, à se retirer de la vie publique<sup>1</sup>.

Devant l'attitude évasive et même hostile des autres grandes puissances, qui entendaient continuer à traiter de pair à égal avec un gouvernement composé de criminels de droit commun, Gladstone demanda aux dirigeants britanniques d'entreprendre une action du même genre que celle qu'il avait lui-même entreprise en 1880, lorsque l'Angleterre obligea la Turquie à remplir ses engagements dans la question des frontières du Monténégro, sous la menace d'un débarquement à Smyrne avec saisie des douanes<sup>2</sup>.

Dans son célèbre discours de Liverpool (21 septembre 1896)<sup>3</sup> Gladstone présenta comme suit l'attitude que l'Angleterre devait prendre selon lui : « Rompre les relations avec le Sultan et se décider à une intervention directe ; proclamer à la face du monde que l'Angleterre était résolue à ne retirer aucun avantage particulier de son intervention, mais simplement à amener la fin de ces horreurs et la réalisation des réformes ». A ceux qui prétendaient qu'une telle action de l'Angleterre aurait risqué d'amener une guerre contre une coalition européenne, Gladstone répondait que l'Angleterre devait aller de l'avant jusqu'à ce que cette menace de guerre se soit précisée et, alors, céder devant la coalition de puissances, si celle-ci se produisait, comme la France avait cédé dans des conditions similaires en 1840 (dans la question de Syrie), c'est-à-dire dans l'honneur, sans perte de prestige ni de puissance, en gardant la conviction qu'elle avait fait tout ce qui était possible et que la justice et la sagesse avaient été de son côté<sup>4</sup>.

Mais Salisbury, devant l'hostilité ou l'indifférence complice des autres puissances, n'osa pas aller jusque-là. Son attitude a été sévèrement jugée. Ainsi l'historien anglais J. Holland Rose s'est exprimé en ces termes à ce sujet : « Il serait prématuré d'enquêter pour savoir qu'elle est la puissance européenne qui doit être considérée comme principalement responsable d'avoir toléré les hideux massacres de 1895-1896 ainsi que l'épouvantable situa-

(1) W. CHURCHILL, *Great Contemporaries*, Londres, 1937, p. 24-25.

(2) Voir à ce sujet la lettre de Gladstone au Duc d'Argyll, dans les mémoires de ce dernier, II, p. 477-478.

(3) Ainsi que le souligne Asquith, ce discours prononcé par Gladstone dans sa ville natale marque sa dernière apparition sur la scène publique. C'est ainsi à l'Arménie que cet illustre homme d'État a consacré ses dernières forces (ASQUITH, *Fifty Years of Parliament*, Londres, 1926, V, p. 240).

(4) J. MORLEY, *The Life of Gladstone*, Londres, édition de 1911, II, p. 762.



tion de la Macédoine. Toutes les puissances qui signèrent le traité de Berlin sont responsables de ces faits, mais, en ce qui concerne du moins les événements d'Arménie, l'État qui a signé la Convention de Chypre, est doublement responsable<sup>1</sup> ».

Ce jugement sévère, mais juste, ne doit toutefois pas faire oublier que l'Angleterre fut en 1894-1896 la seule grande puissance qui intervint en faveur des Arméniens et que c'est largement en raison de l'attitude des autres puissances qu'elle ne put faire cesser les massacres et introduire les réformes<sup>2</sup>.

En fait, la politique anglaise vis-à-vis de la question arménienne n'a eu, ni ce caractère de désintéressement, ni cette duplicité, que les partisans ou les ennemis de l'Angleterre lui prêtent. Elle fut marquée par les mêmes contradictions que celles de l'esprit anglais, de ce peuple dont Emerson a dit que son trait caractéristique est une extraordinaire dualité qui en fait tout à la fois le plus idéaliste et le plus pratique de la terre.

Malgré les responsabilités que l'Angleterre a encourues par sa politique orientale, et que nous avons énumérées depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Convention de Chypre, il est à l'honneur de ce pays que les questions arménienne et turque, aient eu des répercussions profondes sur la vie politique de ce grand État. Comme le notait Buxton : « C'est la question turque qui a amené au pouvoir en Angleterre un nouveau gouvernement en 1880. C'est la question arménienne qui a amené (en 1896), une scission à l'intérieur du parti libéral et obligé son chef (lord Rosebery) à démissionner. Le dernier grand discours de Gladstone a été prononcé pour demander une intervention en faveur des Arméniens. Dans les derniers jours de sa vie, son ultime appel a été pour trouver de nouvelles recrues pour la cause arménienne<sup>3</sup> ».

En fait, seule la coopération de l'Angleterre et de la Russie aurait pu amener une solution satisfaisante de la question arménienne. Mais la rivalité anglo-russe qui avait marqué la plus grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle, produisait encore ses effets et l'Arménie en fut une des victimes<sup>4</sup>.

Comme l'a constaté un historien russe : « Si les massacres d'Arménie soulevèrent l'indignation de l'Europe, ils mirent égale-

(1) J. HOLLAND ROSE, *The development of the European Nations, 1870-1914*, Londres, 1919, p. 250. Voir aussi l'opinion de l'historien américain W. S. DAVIS, *A short history of the Near East*, New York, 1923, p. 358.

(2) L. DE CONTENSON, *Chrétiens et Musulmans*, Paris, 1901, p. 196. Voir aussi *Die grosse Politik der Europäischen Kabinette*, Berlin, 1923, vol. 9, p. 199 et vol. 10, document n° 2480.

(3) N. et H. BUXTON, *Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914, p. 123-124.

(4) G. GOOCH, *History of Modern Europe 1878-1919*, Londres, 1923, p. 244.



ment en évidence, plus clairement que jamais, la farouche hypocrisie des relations internationales. L'Angleterre déploya pour obtenir les réformes en Arménie autant de zèle qu'elle en avait montré jadis pour replacer les Slaves des Balkans, libérés par la Russie, sous le joug turc. Quant à la Russie elle soutint l'action anglaise d'une façon très tiède et empêcha finalement l'exécution des réformes en Arménie par sa politique de non-intervention. La raison de cette double attitude réside dans le fait que l'Arménie n'était qu'un pion dans la grande partie qui se livrait entre l'Angleterre et la Russie sur toute l'étendue de la carte de l'Asie<sup>1</sup>.

Ainsi dans la question arménienne, comme dans la question jumelle de Macédoine, la rivalité anglo-russe, l'indifférence des autres puissances, et la coalition des intérêts égoïstes empêchèrent l'intervention qui s'imposait pour mettre fin à une situation intolérable<sup>2</sup>.

On sait que dans le cas de la Macédoine cette inaction des puissances eut des effets incommensurables et que l'Europe, pour avoir refusé, par peur de complications éventuelles, de faire le petit effort nécessaire pour mettre un terme aux conditions créées par le traité de Berlin, laissa se développer un foyer qui embrasa finalement tout le continent. Ce fut en effet cette question non résolue de Macédoine qui déclencha la guerre des Balkans de 1912-1913, représentant elle-même la préface de la catastrophe de 1914. C'est précisément ce qu'avaient vu, avec une admirable clairvoyance, tant de défenseurs de la cause arménienne. Paul Cambon, Georges Clemenceau, Jean Jaurès, Francis de Pressensé, Ernest Lavisse, Albert Vandal et tant d'autres<sup>3</sup>, en réclamant au moment des massacres d'Arménie l'intervention européenne, avaient fait le procès de la politique d'inaction en Orient, politique qui devait, selon eux, mener un jour à une conflagration générale. « Je crains fort que cette politique d'inaction, écrivait Francis de Pressensé, ne nous accule un jour à une guerre, et une guerre qui ne sera pas une petite guerre<sup>4</sup> ».

L'Europe devait, en effet, bientôt faire à ses dépens l'expérience que si la politique de sentiment et l'intervention d'humanité

(1) A. LOBANOV-ROSTOVSKY, *Russia and Asia*, New York, 1933, p. 202-203.

(2) Voir à ce propos Fridtjof NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 221.

(3) Voir entre autres G. CLEMENCEAU, *Les Massacres d'Arménie, Témoignages des Victimes*, Paris, 1896, p. 14 ; A. VANDAL, *Les Arméniens et la Réforme de la Turquie*, Genève, 1903, p. 29 ; E. LAVISSE, *Mauvaises Méthodes*, *Revue de Paris*, 15 février 1897, p. 908-909. On peut dire qu'Ernest Lavisse a, dans l'article que nous venons de citer, décrit d'une façon prophétique, dix-sept ans à l'avance, le mécanisme qui, en juillet 1914, a conduit le monde à la guerre.

(4) F. DE PRESSENSÉ, *L'Arménie et la Macédoine*, Paris, 1903, p. 24.



comportent leurs risques, la « Realpolitik », elle, aboutit, le plus souvent à des charniers<sup>1</sup>.

### *Le rôle des intérêts financiers*

Il est enfin nécessaire de marquer que l'influence et la pression exercées par les milieux financiers ont joué un rôle non négligeable dans l'attitude des gouvernements vis-à-vis de la question arménienne. Nous retrouverons du reste cette influence lorsque le problème oriental se posera à nouveau en 1919-1923.

L'Empire Ottoman n'a commencé qu'assez tard à emprunter à l'étranger. Le premier emprunt date de 1854. Mais à partir de cette époque les Turcs ont mis, si l'on peut dire, les bouchées doubles. De 1854 à 1875 l'Empire Ottoman a emprunté environ 5 milliards de francs-or de l'époque, la plupart de ces emprunts étant placés en France et en Angleterre.

Ces emprunts furent une source énorme de profits pour les établissements financiers européens. Ainsi des 5 milliards de francs empruntés de 1854 à 1875, la Turquie ne reçut effectivement que 3 milliards, une partie appréciable de la différence étant empochée par les banques et autres intermédiaires<sup>2</sup>.

Indépendamment de ces prêts au gouvernement ottoman les capitaux européens vinrent se placer dans nombre d'entreprises (chemins de fer, docks, mines, tabac). En raison du désordre et de la corruption qui régnaient dans l'Empire tous ces placements furent une source énorme de profits, non pour les souscripteurs d'actions ou d'obligations, mais pour les promoteurs, agents d'affaires, intermédiaires, qui encaissèrent des sommes immenses. Suivant la confession d'un homme d'affaires « la Turquie est un homme malade, mais cet homme malade est un élément de notre santé, car il prodigue les concessions de toute nature : banques, mines, ports, chemins de fer ».

Ainsi que le soulignait Victor Bérard, le Sultan versait une partie appréciable du revenu de l'Empire à l'Europe « soit sous forme d'achats militaires, de traitements à des fonctionnaires étrangers, de largesses et menues faveurs aux gens de la Bourse, de la presse, des chancelleries, en garanties d'intérêts aux entre-

(1) Tigrane Yergath n'avait pas tort lorsqu'il écrivait dans son manifeste du 7 septembre 1896 : « Au succès de la cause arménienne sont attachés non seulement l'honneur, mais la sécurité et l'intérêt de l'Europe ».

(2) Osman NEGIOGLU, *Die Auswirkungen der Kapitulationen auf die Türkische Wirtschaft*, Kiel, 1941.



prises de la finance, sans compter la corruption proprement dite de la gent parlementaire et politicienne de tous pays<sup>1</sup> ».

Comme il était inévitable, au moment des massacres de 1894-1896, tous ces intérêts ligués se firent les défenseurs attirés de la Turquie et exercèrent sur les gouvernants et l'opinion publique, une énorme pression en faveur d'une attitude passive, car ils craignaient qu'une intervention des Puissances n'amenât la disparition ou la réduction de l'Empire Ottoman, c'est-à-dire d'un champ illimité de profits et de transactions de toute sorte<sup>2</sup>.

Ces milieux d'affaires soutenaient non seulement le principe de l'intégrité de l'Empire Ottoman, mais s'opposaient même aux réformes capables de renforcer la structure de cet État. Comme le constatait Pinon : « Une Turquie réformée, fortifiée, capable de se suffire à elle-même, ce serait pour les puissances étrangères, la fin des concessions fructueuses, des affaires grasses. Un tuteur, qui tire de gros bénéfices de la gestion des biens de son pupille, ne souhaite ni sa mort, ni sa majorité, et, s'il est peu scrupuleux, il tâche de le maintenir en bonne santé, mais en enfance<sup>3</sup> ».

Pendant les massacres, ces milieux d'affaires usèrent de leur influence pour organiser la conspiration du silence autour des événements d'Arménie et agir sur les milieux politiques. Suivant l'expression d'Albert Vandal les moyens d'information « avaient été paralysés par la plus savante, la plus formidable organisation du mensonge et du silence qui ait jamais existé<sup>4</sup> ». Paul Cambon pouvait écrire de Constantinople : « On continue à tuer, à brûler et à piller et nos journaux ne cessent de s'apitoyer sur les pauvres Turcs<sup>5</sup> ».

Ainsi le Sultan Abdul Hamid put poursuivre son œuvre d'extermination « avec la complicité de l'Europe qui acceptait ses excuses mensongères, ses pourboires et ses décorations<sup>6</sup> ».

« *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni* »

Ces terribles événements eurent du moins pour effet de révéler les grandes consciences qui se trouvaient dans tous les pays, malgré la veulerie des gouvernements et l'attitude intéressée des cercles qui les entouraient.

(1) Victor BÉRARD, *La Mort de Stamboul*, Paris, 1913, p. 218.

(2) Voir un exemple de ces opérations dans T. HERZL, *Tagebücher*, Berlin, 1923, III, p. 279-280.

(3) R. PINON, *L'Europe et l'Empire Ottoman*, Paris, édition de 1917, p. 311.

(4) A. VANDAL, *Les Arméniens et la Réforme de la Turquie*, Genève, 1903, p. 15. Voir aussi J. JAURÈS, *Les Massacres d'Arménie, Action Socialiste*, Paris, 1899, p. 467.

(5) Paul CAMBON, *Correspondance*, Paris, 1940, I, p. 398.

(6) Victor BÉRARD, *La Politique du Sultan, Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> janvier 1897, p. 94.



C'est en Angleterre, le pays où l'opinion publique a le plus de puissance et aussi celui où le citoyen moyen a le plus grand sens de responsabilité, que le mouvement philarménien groupa le plus grand nombre de bonnes volontés, qui luttèrent inlassablement en faveur du peuple martyr et obligèrent le gouvernement anglais à prendre une attitude favorable aux revendications arméniennes<sup>1</sup>.

Au premier rang de ces défenseurs de la cause arménienne se trouvait Gladstone, le grand homme d'État dont l'admirable personnalité prime peut-être toutes les autres dans la hiérarchie supérieure des hommes politiques des temps modernes. Pendant toute sa vie Gladstone témoigna une sympathie touchante au peuple arménien et c'est à la défense de cette cause, qui pour lui se confondait avec celle de l'humanité, qu'il voua ses dernières forces. Ainsi que nous l'avons déjà dit, son célèbre discours de Liverpool, en faveur de l'Arménie, a marqué le dernier acte de sa vie publique. Cette grande voix émouvante aux accents pathétiques se haussa, ce jour-là, à ces sommets jamais dépassés qu'avaient représenté jadis ses interventions pour d'autres pays opprimés : l'Italie, la Bulgarie et l'Irlande<sup>2</sup>. « Rarement pamphlétaire de profession égala, jamais il ne surpassa la véhémence de ce réquisitoire qui prenait la valeur d'un arrêt sans appel ».

Après la mort de Gladstone<sup>3</sup> c'est un autre Écossais, James Bryce, qui le remplaça à la tête du mouvement philarménien en Angleterre. Ce grand lettré et homme d'État qui connaissait intimement l'Arménie et les Arméniens, s'employa sans relâche en faveur de la cause arménienne<sup>4</sup>.

Mentionnons encore parmi tant d'Anglais, d'Écossais et d'Irlandais qui ont défendu la cause arménienne les noms du duc d'Argyll, de lady Frederick Cavendish, de Richard Davey, de E. J. Dillon,

(1) Voir à ce propos Winston CHURCHILL, *The Aftermath*, Londres, 1929, p. 431-432.

(2) « In his great moments he could touch with his spell even the man of mean and shallow mind... ; at such a moment the bitterest of his opponents could see « the God within him light his face » » (J. L. HAMMOND, *Gladstone and the Irish Nation*, Londres, 1938, p. 725).

(3) Gladstone mourut le 19 mai 1898. L'Angleterre lui fit des funérailles dignes de lui et dignes d'elle. Le Parlement, à l'unanimité, lui vota la simple et grande formule de deuil qui fut accordée à Chatham en 1778 et à William Pitt en 1806. Suivant les mots de Francis de Pressensé « il s'en est allé dormir son dernier sommeil à l'Abbaye de Westminster, au pied de cet autel d'où rayonna toujours pour lui la seule lumière qui ne trompe pas ».

(4) A la mort de Lord Bryce, J. S. Malcom a rendu, le 22 janvier 1922, au nom de l'Arménie, un digne hommage à ces deux grandes figures dont il associa la mémoire dans les termes suivants : « There is no Armenian, whether in our home lands or in our dispersion, who does not couple the name of Lord Bryce with that of Gladstone, whose mantle fell twenty years ago upon his shoulders. Whoever has failed us, these two great hearts never failed ».



de H. Lynch, de Canon Mac Coll, de Lord Shaftesbury, de William Summer, de William Watson et du duc de Westminster. La tradition arménophile restera du reste toujours présente en Angleterre et sera plus tard continuée par Oliver Baldwin, J. Burt, N. et H. Buxton, lord Robert Cecil (le fils de lord Salisbury), le capitaine Gracey et le major T. F. Johnson.

Les belles campagnes du *Daily News*, du *Daily Telegraph* et du *Times* méritent aussi d'être relevées. Une référence spéciale doit être faite au journaliste (d'origine irlandaise) E. J. Dillon. Envoyé en Turquie pour enquêter sur les massacres, il ne se contenta pas, comme ses autres collègues, de résider dans les hôtels de luxe de Péra. Il se rendit en Arménie même, visita les chefs kurdes et les éléments dirigeants arméniens. Il n'hésita pas, au risque de perdre l'extraordinaire situation qu'il s'était créée à Saint-Pétersbourg, où il était le correspondant du *Daily Telegraph* et le collaborateur des principaux organes russes, à dire toute la vérité sur la situation en Arménie et les responsabilités engagées, sans taire celles de la Russie tzariste.

En France les initiatives en faveur des Arméniens se multiplièrent, malgré le silence de la grande presse d'information et l'attitude du gouvernement. Elles groupèrent des hommes provenant des parties les plus diverses de l'horizon politique. Citons parmi ces inlassables défenseurs de la cause arménienne Maurice Barrès, Victor Bérard, Pierre Bernus, Léon Bloy, de Cassagnac, le Père Charmetant, Alphonse Daudet, Georges Clemenceau, Denys Cochin, Édouard Drumont, d'Estournelle de Constant, Anatole France, Jean Finot, Urbain Gohier, Jean Jaurès, Étienne Lamy, Ernest Lavisse, Bernard Lazare, Jules Lemaitre, Paul Lerolle, Anatole Leroy-Beaulieu, Jean Longuet, le comte de Mun, Charles Péguy, Francis de Pressensé, Pierre Quillard, Henri Rochefort, Marcel Sembat, Sévérine, Albert Thomas, Albert Vandal.

S'élevant au niveau du grand sujet humain qu'ils traitaient, ils surent traduire, en face des attermoissements du gouvernement, l'énorme émotion que ressentit l'opinion publique française à mesure que se déchiraient les voiles du mensonge et que l'hécatombe arménienne apparaissait dans toute son horreur.

C'est grâce à ces hommes et à l'infatigable activité de Jean Loris Melicof (le neveu du grand homme d'État) que le mouvement philarménien a trouvé en France, un de ses principaux foyers. Ce mouvement donna naissance à l'organe *Pro Armenia* dont le comité de rédaction était composé de Clémenceau, Anatole France, Jaurès et de Pressensé et qui, sous l'impulsion de son rédacteur en chef, Pierre Quillard, plaida inlassablement la cause arménienne.



Sur le plan politique ce furent particulièrement le parti socialiste, entraîné par Jaurès, l'aile extrême du radicalisme, représentée par Clemenceau, et la droite catholique, dirigée par le comte de Mun, qui réclamèrent une intervention française en faveur des Arméniens, alors que le centre, prisonnier de certains intérêts, adopta une attitude passive ou complice<sup>1</sup>.

Nous nous limiterons à relever ici quelques-unes de ces mémorables interventions. Tout d'abord celles de Jaurès dont le nom restera lié à cette cause arménienne qu'il a si magnifiquement défendue. Ce visionnaire qui sentait déjà le monde s'acheminer, par la compétition des impérialismes modernes, vers la catastrophe de 1914, sut par son admirable éloquence faire passer sur son pays un grand souffle de solidarité humaine. Suivant sa belle expression « la vraie formule du patriotisme c'est le droit égal de toutes les patries à la liberté et à la justice ».

Georges Clemenceau qui apporta à la cause arménienne la contribution de son implacable énergie, écrivit de son côté, au milieu de l'hécatombe et de la campagne parallèle d'étouffement : « Il n'est plus permis de feindre l'ignorance. La vérité est connue et la tartuferie de nos diplomates d'Europe ne peut plus abuser que les complices de l'universelle lâcheté<sup>2</sup> ».

On pourrait citer un grand nombre d'autres interventions bien françaises. Bornons-nous à reproduire les belles paroles d'Albert Vandal : « On a dit que la France a grandi dans le monde par la conspiration des opprimés ; c'est particulièrement exact en Orient... Et c'est en grande partie ce qui fait l'influence, le prestige si particulier dont y jouit la France. Cette influence ne ressemble à aucune autre. Là-bas, si l'on respecte, si l'on vénère la France, ce n'est point que, comme d'autres empires, elle pèse sur l'Orient par sa contiguïté et par sa masse. Ce qui fait son prestige c'est l'idée qu'on se fait d'elle. ... Qu'on ne dise pas que la France, naguère l'initiatrice universelle, la grande semeuse d'idées, n'est plus susceptible de s'enflammer pour des conceptions nobles et élevées, qu'elle n'est plus susceptible de vibrer aux mots d'équité internationale et de pitié vengeresse ; qu'on ne dise pas enfin que

(1) Ce fut une union analogue de forces qui soutint en Angleterre la cause arménienne. Ce puissant mouvement philarménien anglais dont l'histoire mérite d'être un jour écrite, était constitué par une conjugaison de l'aile gauche du parti libéral et des églises non conformistes avec la haute Église anglicane et les torys les plus conservateurs. On sait que le même groupement de forces se retrouva vingt-cinq ans plus tard et joua un rôle décisif dans la solution de la question irlandaise.

(2) G. CLEMENCEAU, *Les Massacres d'Arménie. Témoignages des Victimes*, Paris, 1896, p. 5-6.



l'étranger, qui a mutilé en 1871 notre chair, est parvenu aussi à rétrécir le cœur de la France »<sup>1</sup>.

Aux États-Unis l'opinion publique témoigna sa sympathie à la cause des Arméniens avec une unanimité qui ne fut troublée que par l'attitude de Gordon Bennet qui tint à ménager, dans le *New York Herald*, le Sultan, en souvenir de la réception quasi royale qu'Abdul Hamid, qui connaissait la vanité du personnage, lui avait faite à Constantinople. Selon le mot d'un grand homme d'État : « Lorsque l'on veut évaluer un homme, il faut commencer par éliminer sa vanité et voir ce qui reste ensuite ». La plume vénale du correspondant de Gordon Bennet à Constantinople, Whitman, s'efforça de dénaturer les faits et de plaider pour les massacreurs.

Signalons que pendant tous ces événements nombre d'Américains qui se trouvaient sur place (consuls, professeurs, missionnaires) eurent une attitude admirable de courage et de désintéressement.

En Allemagne, malgré les mesures prises par Guillaume II qui alla jusqu'à interdire les réunions en faveur des Arméniens et les collectes entreprises au profit des victimes, un groupe d'hommes, ayant à sa tête l'inoubliable Johannès Lepsius, se dépensa sans compter, soutenu, au milieu du silence officiel d'une presse domestiquée, par quelques courageux organes tels que la *Christliche Welt*, la *Frankfurter Zeitung* et le *Reichbote*.

Cette phalange qui groupait, autour de Lepsius, des hommes comme le professeur Rade de l'Université de Marbourg, le leader social-démocrate Édouard Bernstein, l'historien Paul Rohrbach, le professeur Marquart de l'Université de Berlin, Lohmann et Stier, forma ensuite le noyau de la *Deutsche-Armenische Gesellschaft*.

Mentionnons aussi les efforts inlassables en faveur des Arméniens de l'impératrice douairière Frédérique, fille de la reine Victoria, et qui essaya vainement d'inciter son fils, Guillaume II, à l'intervention<sup>2</sup>.

La Suisse fut un des pays où les massacres de 1894-1896 soulevèrent la plus grande indignation. Une pétition signée par des centaines de milliers de citoyens fut adressée au gouvernement fédéral auquel appartient du reste l'honneur d'être, avec celui de l'Angleterre, le seul qui ait ouvertement stigmatisé les atrocités turques.

(1) Albert VANDAL, *Les Arméniens et la Réforme de la Turquie*, Genève, 1903.

(2) Voir à ce sujet : *Die grosse Politik der Europäischen Kabinette*, Berlin, 1923, vol. 10, document n° 2463.



Genève devint un des centres du mouvement philarménien et un des plus puissants foyers de l'idée nationale arménienne. « La vieille cité gallo-romaine, l'insouciant ville foraine du Moyen Age, devenue, par la valeur de son patriciat et le génie de Calvin et de Rousseau, la capitale d'une idée », se montra digne de sa tradition de ville du refuge et de défenseur de tous les opprimés.

Notons parmi les grands philarméniens suisses les noms d'Albert Bonnard, de G. Godet, de Léopold Favre, d'Édouard Naville, de Georges Favon. Cette tradition sera plus tard vaillamment maintenue par des hommes comme Guiseppa Motta, P. E. Briquet, E. Chapuisat, A. Krafft-Bonnard, J. Martin, Maurice Muret, qui continuèrent à élever leurs voix, après l'abandon du peuple arménien par ses alliés de la première guerre mondiale, en face de toutes les tentatives d'intimidation.

Relevons aussi l'inlassable activité d'un groupe de Scandinaves parmi lesquels il faut particulièrement mentionner Georges Brandès<sup>1</sup> et Meyer-Benedictsen, et qui sera ensuite continuée par l'admirable Fridtjof Nansen et Karen Jeppe.

Nous nous bornerons à rappeler les belles paroles de Georges Brandès quand il faisait appel à l'opinion publique européenne : « Il y avait des forfaits que nous considérons comme inconcevables de nos jours, comme appartenant à l'Antiquité ou au Moyen-Age. Nous n'avons plus dorénavant le droit de le faire. Depuis que l'Europe n'a pas empêché les abominations qui se sont commises en Arménie, nous ne pouvons plus prétendre que notre époque soit supérieure aux plus sombres de l'histoire<sup>2</sup> ».

En Russie il convient de relever la belle attitude des éléments libéraux et socialistes qui stigmatisèrent la conduite du gouvernement tzariste, tradition qui sera plus tard continuée par Paul Milioukof et Alexandre Kerenski ; en Italie l'action désintéressée du futur président du conseil Luigi Luzzati<sup>3</sup>, en Belgique les belles figures de Lafontaine, d'Émile Vandervelde, et de De Brouckère.

Ainsi les massacres de 1894-1896 ont fait surgir dans tous les pays des hommes de bien et de cœur et qui ont fait tout ce qui

(1) Ce fut du reste leur activité commune pour la cause arménienne qui est à l'origine de l'amitié de Brandès et de Clemenceau, amitié qui continua jusqu'à la première guerre mondiale et qui fut brisée par le célèbre « Adieu Brandès » de Clemenceau.

(2) G. BRANDÈS, *L'Arménie et l'Europe*, Genève, 1903, p. 13.

(3) Il est intéressant de signaler que c'est par un article sur l'Arménie publié dans le numéro du 2 août 1902 de l'« *Avvenire del Lavoratore* », l'organe des ouvriers italiens socialistes en Suisse, que le jeune révolutionnaire anarchisant Benito Mussolini, compagnon de Louis Bertoni, commença sa carrière de journaliste (Voir MEGARO, *Mussolini in the Making*, London, 1938, p. 77-78).



était en leur pouvoir pour soulever l'opinion publique. Leur action, si elle n'a pas amené la solution de la question arménienne, a du moins, par la flétrissure morale qu'elle a imprimée sur le front des dirigeants turcs, contribué à créer cet isolement moral dont la Turquie n'a pu sortir, vingt ans plus tard, qu'en risquant et perdant son empire.

On peut appliquer à cette admirable phalange les mots d'un autre grand ami de l'Arménie, le président Woodrow Wilson, quand il déclarait : « Ce qui empêche notre monde de périr, c'est la petite poignée d'hommes désintéressés qu'il contient ».

---



## CHAPITRE XV

### LA LUTTE SUR DEUX FRONTS

---

This Republic and National Tigris is  
a New Birth ; a Fact of Nature among  
Formulas in an Age of Formulas ; terrible  
in its sincerity, as very Death. What-  
soever is equally sincere may front it,  
and beard it ; but whatsoever is not ?

CARLYLE.

#### *Naissance du mouvement révolutionnaire arménien*

Nous avons déjà vu dans le chapitre précédent le rôle que le mouvement révolutionnaire arménien a joué dans la dernière phase des massacres hamidiens. Il convient de décrire maintenant l'origine et les premières manifestations de ces partis révolutionnaires arméniens qui, à l'instar des hétaires helléniques, de la « Jeune Italie » de Mazzini et des comités bulgares, vont jouer un rôle grandissant dans la lutte du peuple arménien pour son émancipation.

Comme chez tous les peuples ployés sous le joug d'une dure servitude, mais qui n'ont pas perdu la conscience d'eux-mêmes, il y eut chez les Arméniens, même dans les pires périodes d'abaissement, des hommes désireux de travailler à l'affranchissement de leur peuple.

Nous avons déjà relevé l'action d'Ori, ce fils de l'un des Meliks du Karabagh, qui tenta de trouver vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle les voies de la libération arménienne<sup>1</sup>.

Au xviii<sup>e</sup> siècle un autre fervent patriote, Joseph Emin, embrassa la carrière des armes et se voua à l'idée de l'émancipation arménienne<sup>2</sup>.

(1) Voir sur la vie d'Ori, K. BASMADJIAN, *Histoire moderne des Arméniens*, Paris, 1922, p. 33-36.

(2) Voir les intéressantes mémoires que Joseph EMIN a laissées sur sa vie aventureuse, sous le titre de : *The Life of Joseph Emin written by himself*, Londres, 1792 (nouvelle édition, Bombay, 1918).



Mais les tentatives de ces deux vaillants précurseurs restèrent des faits isolés, car ni les conditions extérieures, ni l'état du peuple arménien, ne se prêtaient à cette époque à des entreprises de ce genre.

Ce ne fut qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que l'évolution générale des idées et des faits raffermirait l'esprit national arménien et créa des conditions propices à la naissance d'un mouvement d'émancipation. « Il se forma, ainsi que l'écrivait Georges Brandès, une jeune génération qui, familière avec l'esprit de l'ancienne Arménie, mais ayant une culture moderne, protesta contre l'injustice du gouvernement turc et la cruauté des Kurdes<sup>1</sup> ».

Les revendications de ces milieux étaient au début des plus modérées. « Le sentiment général se contenterait de souhaiter sous la souveraineté ottomane, la sécurité des personnes, la paisible possession des biens, la liberté du culte et de l'école<sup>2</sup> ».

Ce ne fut qu'après que le gouvernement turc eut éludé, pendant la période 1878-1882, toutes les tentatives des puissances pour assurer l'exécution des stipulations du traité de Berlin se rapportant aux provinces arméniennes, qu'apparurent en 1885 les premiers propagateurs de l'idée d'une action coordonnée et conséquente pour obtenir l'accomplissement des réformes. Meguerditch Portoukalian et Minas Tcheraz furent les plus marquants parmi ces premiers avocats de la cause nationale<sup>3</sup> qui jouèrent pour leur peuple un rôle analogue à celui de Koraï et de Rhigas dans l'histoire du mouvement hellénique.

Puis on assista à la naissance des premiers comités révolutionnaires arméniens. Ces créations étaient la conséquence inévitable de la politique d'oppression pratiquée par le gouvernement turc. L'idée d'une résistance armée aux sévices des Turcs et des Kurdes commença à se frayer un chemin. Ces comités devinrent les animateurs du mouvement arménien, de même que les comités révolutionnaires bulgares d'Odessa et de Bucarest avaient de 1860 à 1876, sous l'impulsion d'hommes comme Levsky et Boteff, incarné le sentiment national bulgare.

Le premier comité révolutionnaire arménien fut fondé à Genève en 1887 sur l'initiative d'une étudiante arménienne, Maro. Il donna naissance au parti Hintchak (Sonnette) dont les premiers militants furent Avetis Nazarbég, Khan Azad, Meghavorian et

(1) G. BRANDÈS, *L'Arménie et l'Europe*, Genève, 1903, p. 20-21. Voir aussi R. BERBEROW, *Die Armenier (MELNIK, Russen über Russland)*, Francfort, 1906, p. 650.

(2) E. LAMY, *La France du Levant, Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1898, p. 424.

(3) Voir sur Portoukalian E. DOUMERGUE, *L'Arménie, les Massacres et la Question d'Orient*, Paris, 1916, p. 155-160.



Chamavor. Ce fut ce parti qui commença l'épopée révolutionnaire arménienne par l'entremise de hardis révolutionnaires comme Hampartzoum Boyadjian, Chiraïr, Damadian et nombre d'autres.

En 1890 se créait à Tiflis un nouveau parti révolutionnaire arménien, sous le nom de Fédération révolutionnaire arménienne ou Dachnaktzoutioun. Ce parti, connu sous le nom de Dachnak, fut fondé par Christophor Mikaelian, le D<sup>r</sup> Jean Loris Melicof, S. Zavarian et G. Khadissian<sup>1</sup>.

Christophor Mikaelian était un esprit vaste dont la forte personnalité était caractérisée par cette union de l'intelligence et de la volonté qui est la marque des hommes qui ont laissé une trace dans l'histoire. Grâce à lui le parti Dachnak ne tarda pas à grouper quelques-uns des meilleurs éléments de la nation arménienne. Le siège du parti fut établi à Tiflis où parut son organe officiel, le Drochak (Drapeau). Ce sont des hommes comme Christophor Mikaelian, Simon Zavarian et Rostom Zorian qui ont patiemment forgé l'idée de la résurrection de l'Arménie et qui l'ont animée de leur foi.

Ces comités furent le produit du patriotisme et de l'idéalisme arméniens, ainsi que du régime abject qui était imposé à ce peuple<sup>2</sup>. On peut répéter à ce propos la célèbre phrase : « Alors naquit dans les larmes, le sang et le désespoir, mais aussi dans la prière et dans la foi en l'idéal de la liberté, la conscience de la patrie ».

L'activité de ces deux partis révolutionnaires arméniens, les partis Hintchak et Dachnak, était à l'origine principalement dirigée vers la défense de la nationalité arménienne dans l'Empire Ottoman. Leurs conceptions étaient basées sur les idées de la démocratie occidentale. Leurs revendications étaient à l'origine des plus modérées<sup>3</sup>. Leur action directe jusqu'aux massacres d'Abdul Hamid fut relativement réduite. En fait, la seule action de quelque envergure entreprise par le parti Hintchak jusqu'aux massacres fut marquée par les événements de Mersivan en 1893. Quant au parti Dachnak, son premier exploit notable fut représenté par la prise de la Banque Ottomane qui eut lieu en août 1896.

Jusqu'en 1895 le nombre des adhérents de ces partis resta limité. Ce furent les massacres qui donnèrent une impulsion décisive au mouvement révolutionnaire arménien. L'idée d'une défense

(1) Voir sur la fondation du parti Dachnak, J. LORIS MELICOF : *La Révolution russe et les Républiques transcaucasiennes*, Paris, 1920.

(2) Voir, au sujet des assertions turques voyant la main de l'Angleterre dans la création de ces comités, la réfutation péremptoire de Victor BÉRARD, *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 15 janvier 1897, p. 432-433.

(3) Voir à ce propos Victor BÉRARD, *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> janvier 1897, p. 79.



active de la population arménienne, les armes à la main, gagna alors en puissance et en rayonnement. Elle rallia autour du parti Dachnak une partie importante de la nation arménienne et donna naissance à l'épopée révolutionnaire arménienne.

Le parti Dachnak (socialiste national) exerça bientôt une influence prépondérante en Arménie et dans l'émigration, à l'exception de la Cilicie où le parti Hintchak (social-démocrate) continua à prédominer et du grand centre industriel de Bakou que Joseph Staline et Stephan Chahoumian gagnèrent au communisme. A côté de ces partis aux idées avancées se fonda le parti conservateur libéral (Ramgavar) qui recruta ses adhérents dans les milieux aisés<sup>1</sup>.

Ces partis recrutaient les adeptes, organisaient des foyers de propagande et des centres de ralliement. Leur but était de protéger le peuple arménien contre les tentatives d'extermination, d'arracher l'Arménie à l'humiliation et à la servitude.

Grâce à l'action de ces partis, principalement du parti Dachnak dont l'énergique impulsion domina cette époque, le peuple arménien donna une impression de cohésion croissante. Il prit conscience de lui-même et apprit à se sentir une entité nationale.

Telles furent les causes initiales qui ont déclenché ce mouvement national arménien qui allait tracer au peuple arménien le chemin de l'honneur et de la liberté.

### *La lutte sur deux fronts*

Ainsi, en face des charniers de l'Arménie turque le peuple arménien avait compris que la non-résistance à la violence est un encouragement à la violence. L'idée d'une résistance armée avait irrésistiblement gagné du terrain.

La première action d'envergure entreprise par les partis révolutionnaires arméniens est représentée par la prise de la Banque Ottomane en août 1896, accomplie par le parti Dachnak dans le but d'obliger les puissances européennes à intervenir, et que nous avons déjà relatée dans le chapitre précédent.

Ainsi que le fera remarquer quelques années plus tard un grand ministre, Delcassé, à propos de l'insurrection de Sassoun « dans un régime où le gouvernement s'exerce par la fusillade, il est naturel que l'opposition s'exprime par la dynamite ».

Au cours des années suivantes les Arméniens, sous l'impulsion du parti Dachnak, organisèrent en nombre croissant depuis la

(1) Voir sur les différents courants politiques en Arménie russe vers 1895, E. BRAYLEY HODGETTS, *Round about Armenia*, Londres, 1896, p. 74-82.



Transcaucasie et la Perse des expéditions de défense et de représailles en Arménie turque contre les Turcs et les Kurdes. Dans diverses régions de l'Arménie turque, les hommes les plus résolus se réfugiaient dans les montagnes, se groupaient en détachements et menaient la guerre de partisans. Le « fedaï » arménien devint un type de légende et joua dans l'imagination populaire le même rôle que le « klephte » grec ou le « haïdouk » serbe ou bulgare<sup>1</sup>. Cette action de défense était la conséquence de la politique turque. Comme le déclarait le 20 janvier 1902 à la tribune de la Chambre française, Delcassé : « Il semble fatal que des populations dont on continue à laisser impunément piller les biens ou qui ne cessent de se voir exposées à des attentats et à des meurtres, finissent par se dire que tout vaut mieux que la vie sous le cauchemar d'une hécatombe ».

L'histoire de ces années est l'histoire de l'énergie et de la volonté arméniennes. Les efforts sporadiques et isolés qui avaient jusque-là caractérisé le mouvement national arménien, se rattachèrent désormais à un ensemble. De Genève et de Londres, où s'étaient établis les sièges des partis arméniens, partaient, défiant la ligne de feu et les murs des prisons, les mots d'ordre et de réconfort aux frères persécutés.

Dans le pays, sous la direction d'un Andranik (véritable autodidacte de la stratégie), d'un Nikol Touman (le grand organisateur de la résistance arménienne sur le plan militaire), d'un Babken Siuni (le héros de la Banque Ottomane), d'un Hraïr, d'un Khratch, d'un Kevork Tchaouch, d'un Mourad, d'un Serop, les forces arméniennes s'organisaient et protégeaient par leur action de défense ou par leurs représailles la population arménienne contre les massacreurs. Il suffit de citer ces noms pour que se raniment les heures où la volonté de quelques hommes, servis par une foi opiniâtre, forçait tous les obstacles.

Ces hommes étaient des héros. Pour certains d'entre eux on peut dire qu'il faut remonter à l'Antiquité pour retrouver de pareils types humains. D'autres, de moindre envergure, accomplissaient eux aussi des actes héroïques. Ils ne pouvaient peut-être pas se comparer à ces êtres extraordinaires. Mais c'étaient l'œuvre qui était grande et qui, s'emparant d'eux, les faisait grands.

Le mouvement révolutionnaire arménien avait pris comme devise et inscrit sur ses drapeaux « la liberté ou la mort ». Pour beaucoup

(1) La plus complète description de ces combattants et de leur existence se trouve dans les souvenirs de Rouben DER MINASSIAN, *Souvenirs d'un révolutionnaire arménien*, *Hairenik Monthly*, Boston, 1922-1931 (en arménien).



de ces militants ce fut la mort, mais ils espéraient qu'un jour, pour leur patrie, cela serait la liberté.

Les forces arméniennes savaient qu'elles ne vaincraient pas, à elles seules, l'Empire Ottoman. Mais pour elles la victoire devait consister à ne jamais être définitivement vaincues, à prolonger indéfiniment la lutte.

Combien de sacrifices, d'actes héroïques au cours de ces combats, combien d'applications du vieux dicton militaire russe : « Péris, mais sauve tes frères ».

Cette lutte fut marquée par de multiples engagements dont les plus importants furent des opérations comme l'expédition de Khanassor (1897), les combats de Khasdour (1899) et du monastère d'Arakelotz (1901) et enfin par l'insurrection de Sassoun (1904).

L'expédition de Khanassor marque la première expédition d'envergure organisée par le parti Dachnak depuis la Perse pour châtier une des tribus kurdes qui pendant les massacres de 1896 avait exterminé 800 Arméniens. Elle réunit 300 combattants arméniens qui taillèrent en pièces la tribu kurde Mazrig, détruisirent son campement, mais respectèrent les non-combattants.

Le combat de Khasdour se déroula dans la vallée d'Alachquert et mit aux prises un détachement de combat arménien venu de Transcaucasie avec des unités de l'armée turque. Les Arméniens après s'être défendus avec acharnement, se frayèrent un chemin à travers les lignes turques.

Dans la région d'Akhlat, Serop, un chef de haïdouk d'un courage légendaire, fut pendant des années le maître des montagnes et tomba finalement, en 1899, en compagnie de 12 compagnons d'armes, après avoir livré un combat aux 1.500 hommes, troupes turques et bandes kurdes, envoyés à sa poursuite.

En 1901 se place l'extraordinaire siège du monastère d'Arakelotz, au cours duquel Andranik et ses combattants résistèrent pendant 19 jours aux troupes turques, puis, passant à travers les lignes ennemies, gagnèrent la montagne.

Mais la plus importante de toutes ces opérations est l'insurrection de Sassoun en 1904 qui prit le caractère d'une véritable opération militaire avec la formation de deux fronts continus, un front nord dans la direction de Mouch et un front sud dans celle de Diarbekir. L'élite des combattants arméniens était rassemblée dans le massif montagneux de Sassoun sous la direction d'Andranik. Il y avait là Hraïr, Kevork Tchaouch, Keri, Mourad, Sebou, Sempad, Kaïtzak Arakel, Kaïl Vahan.

A la tête de la population de vaillants montagnards de Sassoun ils résistèrent pendant les mois de mars et d'avril aux troupes turques (10 bataillons sur le front de Mouch, 3 bataillons sur le



front de Diarbekir, et des milliers de Kurdes). Le représentant du parti Dachnak, Vahan Mamouelian, et Hraïr, trouvèrent la mort des héros dans cette campagne qui marque une des grandes étapes de la lutte du peuple arménien pour sa libération.

Cette campagne de Sassoun a exercé une influence énorme sur l'esprit du peuple arménien. Si, l'année suivante, l'arménisme de Transcaucasie a su faire face aux assauts des Tatares lancés contre lui par le tzarisme, c'est parce qu'il a puisé dans ce grand exemple la confiance en lui-même qui lui avait jusque-là manqué.

On peut dire que ce sont ces luttes qui ont suscité dans l'esprit d'un peuple accablé par des siècles de servitude cette mentalité nouvelle qui s'éveille avec la liberté. Ce sont elles aussi qui ont recréé une tradition militaire à un peuple, jadis guerrier redoutable, mais écarté pendant des siècles de la carrière des armes. Comme on le sait, l'esprit militaire ne s'improvise pas. Il est le résultat de l'exemple de devanciers héroïques. Toutes les armées vivent sur un fond de traditions anciennes qui font la valeur des chefs et la valeur des soldats. Ce sont ces luttes du mouvement révolutionnaire arménien qui ont forgé au peuple arménien une nouvelle tradition militaire, celle dont hériteront les volontaires arméniens de la première guerre mondiale, puis les soldats de l'armée nationale arménienne.

Mais cette tradition fut établie au prix de la perte de l'élite de la nation. « Rien de plus tragique et de plus émouvant », écrira Varandian, « que cette histoire du Risorgimento arménien. Des générations entières furent fauchées, anéanties par la plus implacable des tyrannies. Des milliers de jeunes gens appartenant à toutes les classes de la nation, se jetaient à corps perdu dans la mêlée, s'engageaient dans une lutte désespérée contre le puissant despotisme et périssaient dans les combats, sous la potence, dans les bagnes<sup>1</sup> ».

Enfin il convient de relever que cette lutte engagée par le mouvement national arménien, était en réalité une lutte sur deux fronts. En effet, quoique le but du mouvement national arménien se limitât au début à la défense de la population arménienne en Arménie turque, le gouvernement tzariste fit tout ce qui était en son pouvoir pour briser son action.

Déjà lors des massacres de 1894-1896 les mesures prises par le gouvernement russe sur la frontière russo-turque rappelèrent étrangement celles que la Prusse avait prises lors de l'insurrection polonaise de 1863 en Russie<sup>2</sup>.

(1) M. VARANDIAN, *L'Arménie et la Question arménienne*, Laval, 1917, p. 62.

(2) Voir à ce sujet M. MORANE, *Finlande et Caucase*, Paris, 1900, p. 167-168, et Brayley HODGETTS, *Round about Armenia*, Londres, 1896, p. 105.



Quand, au cours des années suivantes les Arméniens organisèrent depuis la Transcaucasie leurs expéditions de défense et de représailles en Arménie turque, ils eurent constamment à lutter sur un double front, contre les forces russes aussi bien que contre les Turcs et les Kurdes. Des centaines de combattants arméniens tombèrent sous le feu des unités russes gardant la frontière russo-turque et qui avaient reçu l'ordre de coopérer avec les forces turques.

Nous décrirons du reste, dans le chapitre suivant, la lutte déclenchée par les autorités tzaristes en Transcaucasie contre les Arméniens et l'action de défense des partis révolutionnaires arméniens. Ces derniers, qui dirigeaient aussi la lutte en Arménie turque, se présentaient de plus en plus comme le symbole des aspirations et de la pensée politique de tout un peuple.

#### *Le concours arménien à l'émancipation des peuples de l'Orient*

Mais le mouvement révolutionnaire arménien ne borna pas son action à cette lutte pour la défense du peuple arménien. Fidèle à sa devise « partout où il y a un plus fort, du côté du plus faible », il élargit son œuvre et prêta un concours actif aux peuples de l'Orient combattant pour émanciper leurs pays des régimes d'absolutisme et pour les renforcer en face des menaces des impérialismes étrangers.

Nous décrivons dans un chapitre prochain la collaboration étroite qui a uni les partis révolutionnaires arméniens aux Jeunes Turcs luttant contre le régime d'Abdul Hamid.

Nous nous bornerons à rappeler ici la part considérable prise par le parti arménien Dachnak dans la révolution persane de 1906-1907 et dans la défense du nouveau régime.

En 1906 le peuple persan se souleva et imposa au shah une constitution libérale avec un parlement. Cette révolution était l'œuvre des patriotes persans qui voulaient mettre fin au régime d'absolutisme et régénérer la Perse de plus en plus menacée par les convoitises des impérialismes russe et anglais.

Après la mort du shah en 1907, son successeur le shah Mohammed Ali, tenta avec l'appui de la Russie de rétablir l'ancien régime absolu. Ce coup d'État le rendit maître de Téhéran et du centre du pays. Mais les libéraux persans continuèrent la résistance dans le pays et parvinrent finalement à rétablir le régime constitutionnel, grâce pour une large part, à l'appui qu'ils trouvèrent auprès des patriotes arméniens. Ce fut en effet un grand soldat arménien, Éphrem, devenu plus tard Éphrem Khan, qui fut le chef de l'armée constitutionnelle qui reprit Téhéran, puis brisa



tous les retours offensifs des forces réactionnaires. Le mouvement révolutionnaire arménien donna à l'armée constitutionnelle nombre de ses chefs, comme Keri et Khetcho, et une unité de volontaires qui fut l'âme de cette armée et qui se sacrifia sans compter<sup>1</sup>. Éphrem reçut du nouveau gouvernement le titre de Sirdar (généralissime) et devint en quelque sorte le protecteur du nouveau régime. Il tomba au champ d'honneur en défendant la Perse contre les attaques des forces aveugles manœuvrées par les impérialismes étrangers.

C'est à la vue de cette action que le porte-parole des réactionnaires russes, le baron Nolde, pouvait s'écrier à la Douma au sujet du parti Dachnak : « Il faut de toute nécessité anéantir cette puissante association qui lutte à la fois sur trois fronts et qui alimente les mouvements révolutionnaires dans trois empires ».

Cette haine était clairvoyante. En effet, comme le notait Morane vers la même époque : « L'Arménien est suspect à la Russie non seulement à cause de ses tendances particularistes, mais encore à cause du ferment de vague libéralisme qu'il porte en lui. Alors même qu'il n'a pas subi directement l'influence de l'Occident, il a une inclination aux idées libérales et démocratiques. Par nature, par une sorte de fatalité ethnique, il est voué à un type de société tout différent de celui dont s'accommode le Russe. Il ne peut être, dans un État autocrate, qu'un élément d'opposition<sup>2</sup> ».

(1) Voir sur Éphrem et la part prise par les volontaires arméniens dans cette campagne, le livre de l'inlassable défenseur de la Perse, l'Américain W. Morgan SCHUSTER, *The Strangling of Persia*, Londres, 1912.

(2) P. MORANE, *Finlande et Caucase*, Paris, 1900, p. 167.



## CHAPITRE XVI

### LA RUSSIE TZARISTE CONTRE LES ARMÉNIENS

---

La générosité en politique est souvent la véritable sagesse. Dans tous les cas un grand empire et des idées étroites vont mal ensemble.

BURKE.

A l'époque même où le peuple arménien devait faire face aux tentatives d'extermination des dirigeants turcs, il devait mener dans l'Empire russe une dure lutte défensive contre l'autocratie tzariste, ou plutôt contre cette bureaucratie policière qui gouvernait la Russie et dont le tzarisme était lui-même le prisonnier.

Cette forme de gouvernement a été bien définie par Lucien Herr dans les termes suivants : « Le pouvoir nominal appartient à l'empereur et le pouvoir réel à une hiérarchie bureaucratique étendue sur la nation, l'écrasant et la dévorant. Cette bureaucratie concussionnaire et corrompue, qui vit de fraudes et de rapines, se recrute elle-même, choisit elle-même dans son sein et porte aux postes supérieurs les hommes les plus utiles et les mieux faits pour assurer et fortifier sa mainmise sur le pays<sup>1</sup> ».

Cette bureaucratie russe qui a fermé pendant si longtemps la Russie aux influences occidentales, qui l'a isolée des grands mouvements intellectuels, politiques, économiques et sociaux de l'Europe, a également poursuivi, sur le plan intérieur, une politique dirigée contre les peuples allogènes, c'est-à-dire les peuples non russes qui représentent la moitié de la population totale de l'Empire.

Nous avons déjà montré que pendant l'évolution de la question arménienne et pendant les massacres de 1894-1896 l'attitude non seulement passive, mais ouvertement hostile aux Arméniens, du gouvernement russe avait été l'obstacle essentiel à l'exé-

(1) Lucien HERR, *Article sur l'assassinat de Plehve, L'Humanité*, 31 juillet 1904.



cution des réformes stipulées par le traité de Berlin, puis à l'intervention collective des puissances pour faire cesser les tueries.

Il sied maintenant d'exposer les idées et les tendances qui guidèrent la Russie tzariste dans sa politique vis-à-vis des Arméniens et des peuples non russes, à l'intérieur même de l'Empire.

### *La politique de la Russie vis-à-vis des peuples allogènes*

Une tendance vers la centralisation et l'assimilation des peuples non russes de l'Empire a, le plus souvent, été présente dans la politique russe. Seuls un Pierre le Grand, une Catherine II et un Alexandre I<sup>er</sup>, qui furent, il est vrai, les plus illustres souverains de l'histoire russe, ont su garantir aux peuples conquis leur liberté religieuse, culturelle et administrative<sup>1</sup>.

Mais c'est à partir du règne d'Alexandre III que cette politique de centralisation et d'assimilation prit un caractère particulièrement prononcé.

Après l'assassinat en 1881 d'Alexandre II, qui mérita le nom de tzar libérateur non seulement des Bulgares, mais de son propre peuple, par la suppression du servage, son fils, Alexandre III, esprit borné et brutal, lui succéda.

Le pouvoir passa en réalité dans les mains d'une clique réactionnaire, dirigée par le célèbre Poibiédonostev, le procureur du Saint Synode (poste correspondant à celui de ministre des affaires ecclésiastiques) qui fut, derrière les coulisses, le véritable maître de l'Empire. Ce Poibiédonostev, que Mommsen a flétri du nom de « Torquemada ressuscité », a été bien défini par Dillon comme le grand fossoyeur de l'ancienne Russie. Ses mots d'ordre étaient : le pouvoir absolu du tzar, l'orthodoxie, le nationalisme chauvin et le panslavisme.

La politique de ce groupe tout-puissant, qui dirigea de 1881 à 1916 la Russie dans l'incohérence et la stérilité, visait entre autres à une russification forcée des nationalités non-russes de l'Empire. Cette action était dirigée en principe contre tous les peuples allogènes, mais elle se tourna particulièrement contre les Finlandais et les Baltes protestants, les Polonais catholiques et les Arméniens grégoriens, c'est-à-dire des nationalités de religion chrétienne, mais non orthodoxes et qui, en raison de leur degré d'évolution, de leur passé et de leurs traditions, avaient le plus d'attaches avec l'Europe Occidentale et son esprit<sup>2</sup>. Indépen-

(1) Baron ROSEN, *Forty Years of Diplomacy*, Londres, 1922, II, p. 47.

(2) F. NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 216-217.



damment de cette action de russification, le gouvernement tzariste poursuivit une politique de persécution contre les Juifs.

Le but que poursuivait en réalité la politique tzariste était la conversion forcée de tous les sujets de l'Empire à la religion orthodoxe<sup>1</sup>. Ce grand empire en était encore, au seuil du xx<sup>e</sup> siècle, aux conceptions d'un Philippe II ou de Byzance. Il cherchait l'unité de l'État dans l'unité de la religion<sup>2</sup>.

Toutefois, ainsi que Victor Bérard l'a souligné, l'attitude du tzarisme vis-à-vis des nationalités allogènes a été différente suivant leur origine. Vis-à-vis des nationalités habitant dans les marches occidentales de l'Empire, les Finlandais, les Baltes, les Polonais qui étaient de civilisation européenne et de religion chrétienne, mais non orthodoxe, le tzarisme a adopté une politique de brutale persécution. Au contraire aux peuples orientaux, à toutes les races se trouvant sur les marches orientales de l'Empire, il a réservé un traitement de faveur<sup>3</sup>.

Lynch avait déjà signalé ces traits qui sont à la fois la faiblesse et la force de la Russie. Celle-ci s'est montrée incapable de s'attacher les peuples de civilisation ou d'aspirations occidentales vivant dans l'Empire, alors que seule la collaboration de ces peuples aurait fait de la Russie un État véritablement moderne. Au contraire, elle a parfaitement su attirer à elle les peuples plus arriérés, les nomades de l'Asie, et les armer à son service, en employant toutes les ressources de l'organisation et de la technique qu'elle a empruntées à la civilisation occidentale<sup>4</sup>.

Dans cette politique de conciliation vis-à-vis des peuples de ses frontières asiatiques qui faisait contraste avec sa politique de rigueur contre les peuples de ses frontières européennes, la Russie tzariste ne fit qu'une exception. Cette exception porta sur les Arméniens, « ces Européens d'Asie » suivant les termes de Leroy-Beaulieu<sup>5</sup>.

« De ce côté des marches orientales de l'Empire, écrivait Victor Bérard, un seul peuple et une seule religion sont en but à la russification, un peuple de religion chrétienne et de civilisation européenne : les Arméniens du Caucase. Ils sont les seuls de ce côté

(1) Voir le procès de la politique tzariste contre les allogènes dans Baron ROSEN, *Forty Years of Diplomacy*, Londres, 1922, II, p. 43-47 et 131-142.

(2) A. LEROY-BEAULIEU, *L'Empire des Tzars et les Russes*, Paris, 1889, III.

(3) Voir aussi à ce sujet A. POIDEBARD, *Au Carrefour des Routes de Perse*, Paris, 1923, p. 228.

(4) H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, I, p. 469.

(5) A. LEROY-BEAULIEU, *L'Empire des Tzars et les Russes*, Paris, 1889, III, p. 586. Voir une remarque analogue de Sir Edwin PEARLS, *Life of Abdul Hamid*, Londres, 1917, p. 217.



à ne pas jouir de la tolérance que le tzarisme professe à l'égard des nationalités et religions asiatiques, surtout à l'égard de l'Islam et du Bouddhisme<sup>1</sup> ».

En fait, aucun des autres peuples de la Transcaucasie ne vit les rigueurs de la bureaucratie tzariste se concentrer sur lui au même degré que les Arméniens. Les Tatares d'Azerbeïdjan étaient protégés par leur religion musulmane et leur état arriéré qui en faisait des instruments dociles. Les Géorgiens étaient partiellement couverts par leur religion commune avec celle des Russes, la religion orthodoxe.

De plus, comme l'a souligné Le Chesnais, les Géorgiens compaient dans leurs rangs une nombreuse noblesse de grands propriétaires fonciers, bien accueillie par l'aristocratie russe, alors que les Arméniens, avec leurs nombreux cultivateurs petits propriétaires, artisans et commerçants, formaient une espèce de démocratie populaire dont aucune fraction ne pouvait vraiment se rallier à un régime autocratique comme celui du tzarisme<sup>2</sup>.

Il sied aussi de relever que dans le cas des Arméniens la haine de Poïbiédonostev et de ses collaborateurs était encore avivée par le rôle que le général Loris Melikian, qui fut le maître de la Russie durant la dernière partie du règne d'Alexandre II, avait joué. Ce grand homme d'État avait, suivant la tradition arménienne, essayé de rapprocher et de lier la Russie à l'Europe et d'orienter l'Empire dans la voie d'une évolution graduelle vers le régime libéral marqué par l'avènement de la monarchie constitutionnelle.

C'est ce que Poïbiédonostev et ses gens ne lui pardonnaient pas, et leur haine pour ce grand novateur s'étendait à tout ce qui était arménien<sup>3</sup>.

La politique de cette clique consista à persécuter les Arméniens, comme elle persécutait les Finlandais, les Baltes et les Polonais, dans leur religion et leurs institutions nationales.

Un décret du gouvernement russe, qui était une violation formelle de la constitution accordée à l'Église arménienne par Nicolas I<sup>er</sup> en 1836, brima dès 1884 les écoles paroissiales arméniennes et réduisit considérablement leur activité<sup>4</sup>.

(1) V. BÉRARD, *L'Empire russe et le Tzarisme*, Paris, 1905, p. 58-59.

(2) LE CHESNAIS, *Les Peuples de la Transcaucasie pendant la Guerre et devant la Paix*, Paris, 1921, p. 129-130.

(3) Voir dans les papiers laissés par Poïbiédonostev (*Mémoires et Correspondance*, Paris, 1927, p. 57, 336 et 633), le mémoire qu'il a forgé contre Loris Melikian en avril 1881 et sa correspondance anti-arménienne avec l'exarque de Tiflis, le Père Paul.

(4) Voir à ce sujet H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, I, p. 219 et 220 ; et R. BERBEROW, *Die Armenier* (dans MELNIK, *Russen über Russland*, Frankfurt, 1906), p. 644.



D'autre part une pression croissante était exercée sur la population arménienne pour l'amener à se convertir à la religion orthodoxe. Devant l'attachement des Arméniens à leur religion et à leur nationalité, le gouvernement tzariste s'efforça de miner l'élément arménien en Arménie russe et d'empêcher cette région de prendre un caractère arménien. Nous avons déjà relevé, dans un chapitre précédent, la politique de renforcement des éléments nomades tatares et kurdes, au détriment des Arméniens, suivie par la Russie tzariste en Arménie russe. Cette ligne de conduite fut désormais encore plus accusée. Il y avait en Arménie russe de nombreuses terres non cultivées. Le gouvernement russe se refusa à vendre ou à louer ces terres aux paysans arméniens, de même qu'il s'opposa aux projets d'irrigation de terres désertiques pour les transformer en terres cultivables, présentés par des entrepreneurs arméniens<sup>1</sup>.

Le dessein des autorités russes était de faire de la conversion à la religion orthodoxe la condition préalable de la distribution de ces terres à des paysans arméniens<sup>2</sup>. Lorsque cette transaction se révéla impossible en raison de l'attitude inébranlable de la population arménienne, les autorités russes décidèrent de réserver ces terres pour l'installation future de colons russes.

Quand, à la suite des massacres de 1894-1896, environ 60.000 Arméniens, appartenant presque tous à la classe paysanne, se réfugièrent en Transcaucasie, particulièrement dans la province de Kars, le gouvernement russe, malgré l'existence dans cette région de nombreuses terres non occupées, refusa à ces Arméniens le droit de s'installer dans cette région pour y cultiver ces terres. On ne leur laissa le choix qu'entre l'installation dans les villes où, s'ils désiraient s'établir sur la terre, l'émigration en Sibérie.

Le gouvernement russe se mit également à écarter systématiquement les Arméniens des postes supérieurs de l'armée et de l'administration, postes où ils s'étaient distingués au service de la Russie depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce fut en raison de cette élimination systématique des Arméniens, qu'au cours de la guerre de 1914-1917 on ne trouva plus, pour la première fois depuis les guerres napoléoniennes, des noms arméniens parmi les grands chefs militaires russes. L'époque des Madatian, des Beboutian, des Loris Melikian, des Lazarian était passée. Des hommes comme Nazarbekian, le vainqueur de Dilman, et Bagradouni, le futur défenseur de Bakou, parvinrent tout au plus au commandement de divisions.

(1) H. LYNCH, *Armenia*, Londres, 1901, I, p. 225-226.

(2) Victor BÉRARD, *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> janvier 1897, p. 78.



Seuls quelques renégats, russifiés et convertis à la religion orthodoxe trouvèrent grâce auprès des nouveaux maîtres de Saint-Pétersbourg et formèrent, avec de nombreux convertis ou transfuges de diverses origines, le personnel attitré du régime. Comme l'a noté Victor Bérard « la Russie tzariste a soigneusement cultivé une pépinière de caractères viciés au point de vue national et gangrenés au point de vue ethnique, elle a favorisé les traîtres, calomnieurs et persécuteurs de leur nationalité, tous les renégats passés à l'orthodoxie par calcul<sup>1</sup> ».

En ce qui concerne plus particulièrement la question arménienne Victor Bérard remarque que « groupés autour du patriarche suprême de leur religion grégorienne, le Catholicos, les Arméniens de Russie furent jusqu'en 1881 des sujets loyaux de l'empire, collaborateurs et même propagandistes efficaces de l'influence russe au dehors. Ils fournirent à Saint-Pétersbourg des soldats, des administrateurs, de grands hommes de paix et de guerre : Loris Melikof était arménien, ainsi que les généraux Lazaref, Arachef, Ter-Goukassof. De Turquie et de Perse les Arméniens affluaient vers le Caucase russe. Mais en 1881 le slavisme s'installa au gouvernement<sup>2</sup> ». Et ce fut dès lors une ère d'hostilité et de persécutions qui eut même, ainsi que nous l'avons déjà relevé, des répercussions sur la politique étrangère russe. « Le libérateur, oubliant ses promesses, tentait de russifier la nation par l'église et par l'école. La Russie semblait avoir pris à tâche de supprimer par l'assimilation forcée, la nation arménienne à l'intérieur de ses frontières<sup>3</sup> ».

Cette action du gouvernement tzariste contre les Arméniens et les autres peuples non russes de l'Empire se poursuivait à l'heure même où le génie politique anglais parvenait à organiser, suivant le principe de la décentralisation et de l'autonomie, un grand empire qui prenait peu à peu la forme d'un vaste syndicat de nationalités diverses et d'intérêts communs. Aveugles devant ce grand exemple les dirigeants russes s'acharnaient à réaliser leur idéal impossible d'un immense empire uniforme et centralisé. Ils ne comprenaient pas que c'est en respectant la liberté et l'individualité de chacune des parties de l'Empire qu'ils auraient augmenté la vie et multiplié la puissance de l'ensemble.

Ce ne sont pas pourtant les avertissements qui ont manqué. James Fazy, le créateur de la Genève moderne, remarquait que

(1) V. BÉRARD, *L'Empire russe et le Tzarisme*, Paris, 1905.

(2) BÉRARD, p. 256.

(3) V. BÉRARD, *La Politique du Sultan*, *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> janvier 1897. Voir aussi Brayley HODGETTS, *Round about Armenia*, Londres, 1896, p. 73-74.



« le colosse russe s'affaîssera sur lui-même s'il ne sait pas rendre la vitalité à toutes ses conquêtes et se constituer en confédération<sup>1</sup> ».

Un des meilleurs connaisseurs de l'Empire des tzars, Leroy-Beaulieu, a fait le procès de la politique russe dans les termes suivants : « L'Empire russe est trop vaste, il touche à trop de climats, il s'étend sur trop de races pour que l'âme ou le corps se plie à une pareille uniformité. Depuis sa grande expansion territoriale l'unité ne saurait plus être en Russie qu'une fiction légale. La multiplicité s'est introduite chez elle ; le plus sage serait de le reconnaître et, ayant perdu le bénéfice de l'unité, de recueillir, pour l'intelligence nationale et pour la religion elle-même, le profit de la variété ». Et ce grand sociologue français qui connaissait l'esprit du personnel dirigeant tzariste, concluait en ces termes : « Les droits de la conscience et de l'humanité sont d'accord avec l'intérêt bien entendu de la puissance russe ; mais c'est peut-être se montrer exigeant, vis-à-vis d'un peuple ou d'un État, que de lui demander ce qui est de son intérêt le mieux entendu<sup>2</sup> ».

Georges Brandès faisait de son côté, en élargissant le débat, le procès de la politique de persécution des nationalités, dans les termes suivants : « En 1848, lorsque le siècle passé venait de faire un pas décisif et d'entrer dans une nouvelle période, on s'imaginait que les anciennes questions, simples et grossières, de la souveraineté nationale, de l'autonomie des peuples, de l'inviolabilité des nations et des individus, de la liberté de presse, de religion, de pensée, de parole et d'association étaient considérées comme résolues une fois pour toutes, de sorte que personne ne songerait plus à en parler. Et plus de cinquante ans après, il y a encore en Russie 130 millions d'hommes qui n'ont pas le droit de lire un livre ou un journal si leurs tuteurs ne l'ont déclaré sans danger, et ce fait seul que là-bas plus de cent millions d'êtres se résignent à un tel état de choses a démoralisé la moitié de l'Europe. Tout autour de nous on opprime encore des nations, tout autour de nous les pensées de l'élite sont encore occupées par de vieilles questions de confessions et de nationalités sur lesquelles il est impossible de trouver un seul mot nouveau ou sensé à dire. Pendant que les problèmes les plus importants attendent leur solution, les pensées et la vie de la génération présente sont perdues et gaspillées pour des choses totalement surannées<sup>3</sup> ».

(1) JAMES FAZY, *Cours de Législation constitutionnelle*, Genève, 1873, p. 426.

(2) A. LEROY-BEAULIEU, *La Liberté religieuse en Russie*, *Revue des Deux Mondes*, 1889.

(3) G. BRANDÈS, *L'Arménie et l'Europe*, Genève, 1903, p. 13-14.



Le mouvement révolutionnaire arménien qui prit son essor dans la dernière décade du XIX<sup>e</sup> siècle vint, par les craintes et les appréhensions qu'il éveilla chez les dirigeants tzaristes, raffermir ceux-ci dans leur hostilité envers les Arméniens<sup>1</sup>.

Malgré le fait que les objectifs des partis Dachnak et Hintchak se trouvaient en Turquie, le gouvernement tzariste, qui menait dans son propre pays une lutte impitoyable contre les social-démocrates, les socialistes révolutionnaires et les libéraux, fit tout ce qui était en son pouvoir pour les annihiler.

Des centaines d'Arméniens soupçonnés d'appartenir aux organisations révolutionnaires furent arrêtés et jetés dans les prisons de Kars, de Tiflis, de Bakou. Un grand nombre d'entre eux furent bannis hors de Transcaucasie<sup>2</sup>. Leur crime résidait dans le fait qu'ils étaient soupçonnés par le gouvernement tzariste de mener une action hostile à une « puissance amie », la Turquie d'Abdul Hamid.

Mais ces partis révolutionnaires ou nationaux ne représentaient qu'un des supports du peuple arménien. Il y en avait un autre personnifié par l'Église. Les dirigeants tzaristes résolurent d'orienter aussi leurs efforts contre cet obstacle essentiel à leur politique de russification.

### *La confiscation des biens de l'Église arménienne*

La politique anti-arménienne ainsi que celle de la russification forcée des nationalités non-russes de l'Empire par une bureaucratie policière, prit bientôt un caractère encore plus accusé. En 1894, Nicolas II avait succédé à Alexandre III. Ce souverain néfaste, dont le caractère a été bien mis en évidence par Dillon dans son célèbre livre, laissa ses sous-ordres concentrer leurs efforts contre deux nationalités, les Finlandais au nord et les Arméniens au sud, c'est-à-dire contre les deux peuples qui paraissaient les plus évolués et les plus attachés à leurs traditions nationales<sup>3</sup>.

Si Poibiédonostev fut l'inspirateur de cette politique, son agent d'exécution fut le célèbre Plehve<sup>4</sup>, le ministre de l'intérieur de Nicolas II et organisateur des pogroms de Kichinev, qui fut finalement exécuté par les socialistes révolutionnaires russes en 1904<sup>5</sup>.

(1) Fridtjof NANSEN, *Gjennem Armenia*, Oslo, 1927, p. 216-217.

(2) BERBEROW, p. 651.

(3) E. DILLON, *The Eclipse of Russia*, Londres, 1918, p. 59.

(4) Voir sur les conceptions de Plehve vis-à-vis des peuples allogènes ses déclarations à Théodore Herzl, *Tagebücher*, Berlin, 1923, III, p. 463-464.

(5) Plehve fut assassiné par Sasonov. L'histoire de cet attentat a été contée par le chef de l'organisation de combat du parti socialiste révolutionnaire, le célèbre



Plehve envoya en Finlande et en Transcaucasie des gouverneurs comme le général Bobrikof, le prince Galitzine et le prince Nakachidzé qui mirent en action brutalement et sans scrupules cette politique qui visait à dépouiller les peuples arménien et finlandais de leur personnalité historique. Ces hommes bornés accomplirent la même besogne de réaction aveugle et de persécution. Bobrikof finit par être exécuté par des patriotes finlandais alors que des patriotes arméniens firent subir le même sort à Nakachidzé.

Plehve et Galitzine commencèrent par fermer en 1897 les 300 écoles arméniennes de l'Arménie russe et les 100 écoles arméniennes se trouvant dans le reste de la Transcaucasie<sup>1</sup>. Les autres institutions culturelles arméniennes, comme par exemple les bibliothèques, furent également fermées, les journaux arméniens supprimés, les sociétés de bienfaisance persécutées.

A la même époque une véritable organisation d'espionnage fut établie autour de l'Église arménienne et du clergé<sup>2</sup>. Dans les journaux russes une campagne d'excitation et de provocations anti-arméniennes, anti-finlandaises, anti-juives et anti-polonaises était menée sous l'inspiration du gouvernement<sup>3</sup>. Dans les écoles de Transcaucasie un *numerus clausus* était établi contre les Arméniens<sup>4</sup>.

Toutes ces mesures engendrèrent une vive opposition parmi les Arméniens. Comme le notait un témoin : « Les Arméniens veulent bien s'appuyer sur la Russie. Mais c'est pour maintenir leur vie nationale ; non pour se laisser absorber par les Russes. Leur Église s'identifie avec leur nationalité. Ils veulent maintenir l'une et l'autre intactes<sup>5</sup> ».

Or, en juin 1903, Plehve arracha à la débilité pathologique de Nicolas II un décret par lequel tous les biens de l'Église arménienne étaient confisqués et livrés à la bureaucratie russe. Comme l'a remarqué Victor Bérard : « C'était un vol manifeste et un vol international si on peut dire. Appartenant à l'Église arménienne du monde entier et non pas de Russie seulement, ces biens avaient été acquis au long des siècles, mais surtout durant le XIX<sup>e</sup>, par les

Boris Savinkov, dans ses mémoires. Devant ses juges Sazonov fit le procès de la politique du tzarisme vis-à-vis des allogènes en ces termes : « Au gymnase, on nous enseignait l'histoire en nous habituant à railler les Arméniens, les Finlandais, les Juifs et les Polonais ».

(1) Paul ROHRBACH, *In Turan und Armenien*, Berlin, 1898, p. 282.

(2) Voir sur l'atmosphère à Etchmiadzine vers 1895, E. BRAYLEY HODGETTS, *Round about Armenia*, Londres, 1896, p. 240.

(3) Voir Maxime GORKI, *Les Cahiers de la Quinzaine*, série V, cahier n° 1, p. 60-61.

(4) Voir Brayley HODGETTS, p. 84 et 139.

(5) P. MÜLLER-SIMONIS, *Du Caucase au Golfe Persique*, Paris, 1892, p. 105.



legs et les fondations, non seulement des Arméniens de Russie, mais ceux de Turquie, de Perse, d'Europe et d'Amérique. Ces biens ne devaient servir qu'à l'entretien du culte et de l'enseignement arméniens. L'orthodoxie et la russification les annexaient maintenant au budget de l'église et de l'école russes<sup>1</sup> ».

Le Catholicos Khrimian Haïrig tenta de solliciter une audience de Nicolas II. Plehve l'éconduisit brutalement<sup>2</sup>.

Ces mesures provoquèrent une indignation générale dans la population arménienne. Dans plusieurs villages les paysans arméniens opposèrent une résistance armée à la violation de leurs sanctuaires religieux<sup>3</sup>. La police et les troupes russes intervinrent et il y eut des morts dans plusieurs localités. A Etchmiadzine les troupes russes entourèrent l'antique monastère, siège du Catholicos et exigèrent les clés de la cathédrale et du trésor. Devant le digne refus de Khrimian Haïrig elles pénétrèrent de force en brisant les portes<sup>4</sup>.

Un des effets de ces mesures et de cette attitude fut de produire un mouvement national dans la bourgeoisie arménienne qui, élevée dans les gymnases russes, était en voie de russification et abandonnait graduellement la langue arménienne pour le russe. Ce furent ces excès et la politique de persécution d'une bureaucratie policière qui déclenchèrent une salutaire réaction dans ces milieux, réaction qui se traduisit par un retour vers l'esprit national et la langue ancestrale<sup>5</sup>.

Il apparut clairement à tous les Arméniens que le seul avenir possible pour leur peuple était la chute du régime tzariste et la transformation de la Russie en une vaste union ou confédération des peuples de l'Empire, où chaque nation jouirait de l'autonomie et aurait la possibilité de se développer suivant son propre génie<sup>6</sup>.

Les milieux révolutionnaires arméniens, principalement représentés par le parti Dachnak, se rangèrent résolument, au cours de ces événements, aux côtés de l'Église et organisèrent une résistance armée aux exactions de la bureaucratie tzariste<sup>7</sup>. On vit ce spectacle peu commun de militants révolutionnaires arméniens, qui se proclamaient encore récemment des athées, se faire tuer à

(1) VICTOR BÉRARD, *L'Empire russe et le Tzarisme*, Paris, 1905, p. 256-257.

(2) Voir le texte de la lettre de protestation que Khrimian Haïrig adressa à Plehve dans Bérard, p. 258.

(3) R. BERBEROW, *Die Armenier* (MELNIK, *Russen über Russland*), Francfort, 1906, p. 645.

(4) N. et H. BUXTON, *Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914, p. 75.

(5) BERBEROW, p. 647.

(6) Voir à ce propos BRAYLEY HODGETTS, p. 75.

(7) BÉRARD, p. 257.



la porte des églises en défendant les biens ecclésiastiques contre les saisies.

Parallèlement à cette politique de combat dirigée contre l'Église arménienne, le gouvernement russe continua sa politique de persécution contre la religion catholique, principalement représentée dans l'Empire des Tzars, par les Polonais, les Lithuaniens et certaines communautés arméniennes de Transcaucasie<sup>1</sup>.

En fait, comme le notait Müller-Simonis, l'Arménie était devenue pour l'Empire une nouvelle Pologne, la Pologne du Sud<sup>2</sup>.

### *Les massacres de 1905*

Le gouvernement tzariste, affaibli par la guerre russo-japonaise et la fermentation révolutionnaire qui se faisait sentir dans toute la Russie à la suite des échecs de Mandchourie, décida bientôt d'avoir recours au massacre, mais au massacre par personne interposée, pour briser la résistance arménienne. « Pétersbourg réveilla contre les Arméniens le fanatisme des Tatares et leur donna le signal du massacre<sup>3</sup> ».

Les bandes tatares, armées par les soins des autorités russes, furent lancées contre les Arméniens de Transcaucasie en février 1905. Les tueries et les déprédations les plus importantes eurent lieu à Bakou vers le milieu de février. Quelques intellectuels tatares, dont le célèbre Agaïeff, qui joua plus tard un rôle important en Turquie dans le mouvement pantouranien, se firent les instruments dociles des autorités russes qui les chargèrent de l'organisation de ces massacres. Dès que ceux-ci commencèrent, les autorités russes, complices des égorgeurs, refusèrent d'intervenir et consignèrent la police et la force armée dans leurs postes et garnisons, pour laisser libre champ au fanatisme tatar.

L'objectif de la clique tzariste était de briser la résistance des Arméniens à la politique de russification, en leur rappelant qu'ils vivaient dans un milieu dangereux, entourés d'éléments mahométans fanatiques et que la Russie était seule en état d'assurer leur sécurité, à condition qu'ils adoptent désormais vis-à-vis d'elle l'attitude d'humbles suppliants.

Mais la situation des Arméniens avait changé depuis les massacres de Turquie de 1894-1896. Pendant les dix années qui venaient de s'écouler le parti Dachnak avait poursuivi sans relâche son œuvre de propagande, d'organisation, d'instruction. Il avait

(1) P. MÜLLER-SIMONIS, *Du Caucase au Golfe Persique*, Paris, 1892, p. 102.

(2) MÜLLER-SIMONIS, p. 105.

(3) Victor BÉRARD, *L'Empire russe et le Tzarisme*, Paris, 1905, p. 257.



rallié autour de lui la majorité de la population arménienne et rétabli le contact entre la classe intellectuelle arménienne et les classes populaires. Les nombreuses expéditions de défense et de représailles envoyées en Arménie turque à la suite des massacres de 1894-1896 avaient doté le parti Dachnak de nombreux cadres et de combattants aguerris.

A l'étonnement des autorités russes et à la stupeur des Tatares, les Arméniens, le premier moment de surprise passé, se groupèrent devant le danger commun autour de ce parti et engagèrent une lutte dont l'existence nationale était l'enjeu. Sous le commandement de leurs chefs, Armen Garo Pasdermadjian à Tiflis, Nikol Touman à Bakou, Dro et Khetcho à Ériwan, Vartan à Choucha, ils opposèrent une résistance armée aux bandes de massacreurs et de pillards puis, passant à la contre-attaque, ils se livrèrent à de sanglantes représailles. A Bakou, à Ériwan, à Choucha, à Nakhitchevan, à Tiflis, à Élisavethpol, partout les Arméniens se dressèrent contre les agresseurs.

La lutte des Arméniens de Bakou a été résumée comme suit dans l'ouvrage de Victor Bérard : « Les attaques contre les Arméniens commencèrent à Bakou le 19 février 1905 et prirent le caractère d'un véritable massacre le 20 et le 21. Les Arméniens demandèrent la protection des autorités russes. Mais celles-ci complices des Tatares refusèrent d'intervenir. Alors les Arméniens de Bakou prirent leur sort dans leurs propres mains. Le 21 février, les jeunes Arméniens armés de pistolets, de fusils qu'ils avaient hâtivement rassemblés descendirent dans les rues que parcouraient les bandes tatares armées. La police et les troupes russes, jusque-là inactives et qui se contentaient de regarder en spectateurs désintéressés, cherchèrent à désarmer les Arméniens et ceux-ci devaient faire face à un double danger, éviter de tomber entre les mains de la force publique et tenir tête aux bandes de massacreurs. Malgré des conditions aussi défavorables ils prirent l'offensive. Vers la fin de la journée les Tatares étaient chassés de toutes les rues avoisinantes de l'église arménienne et de la gare. Le lendemain les Arméniens s'avancèrent vers les autres quartiers et dispersèrent sur leurs routes les bandes tatares. Les représailles étaient sanglantes, le nombre des cadavres tatares augmentait dans les rues. C'est alors que les notables tatares accoururent chez le gouverneur, le suppliant de mettre fin à la lutte<sup>1</sup> ».

La police et les troupes russes, qui avaient assisté jusque-là en spectateurs passifs à la lutte, conformément au rôle de provocateur

(1) BÉRARD, p. 267, 268.



qui fut celui des autorités tzaristes<sup>1</sup>, et qui s'étaient désintéressées des événements tant que les Tatares semblaient devoir l'emporter, sortirent alors de leur inaction. Devant le succès de la contre-offensive arménienne les autorités russes intervinrent, et se résignèrent à rétablir l'ordre.

Le parti Dachnak couronna son action de défense et de représailles par l'assassinat du prince Nakachidzé, le gouverneur de Bakou, qui s'était révélé comme un des principaux agents d'exécution de l'infâme politique de Saint-Pétersbourg.

A Tiflis, la capitale de la Transcaucasie, la défense arménienne dirigée par Armen Garo Pasdermadjian obtint un succès complet. Au cours de sept jours de combats, 500 volontaires arméniens forcèrent à la retraite 1.500 Tatares armés et leur infligèrent de lourdes pertes. Ces bandes tatares étaient accourues des régions avoisinantes, avec en quelque sorte la garantie des autorités russes et abondamment munies de sacs dans le but d'y entasser le butin escompté. Elles durent s'en retourner les mains vides et les rangs fortement clairsemés<sup>2</sup>.

Telle fut l'histoire des massacres de 1905. Ils se terminèrent par un retentissant échec pour la clique réactionnaire russe qu'ils achevèrent de discréditer non seulement aux yeux des Arméniens mais de son propre peuple et de l'opinion européenne. Ils représentent, en fait, un des derniers actes d'une politique insensée qui avait peu à peu épuisé tous ses moyens.

#### *L'œuvre d'apaisement de Vorontzof-Dachkof*

Les tueries de Bakou furent suivies, à quelques mois d'intervalle, par la révolution russe de 1905 qui obligea, par d'immenses grèves et des insurrections armées, le gouvernement russe à mettre fin à la campagne de Mandchourie, à faire de larges concessions au mouvement révolutionnaire russe et à arrêter la politique de répression.

L'étreinte de Saint-Pétersbourg sur les nationalités allogènes se desserra pour un temps, et une assemblée représentative, la Douma, fut convoquée sur l'initiative de Witte.

Il apparut assez vite que ces concessions n'avaient été effectuées que pour gagner du temps et tromper l'opinion. Bientôt Witte fut renvoyé et la politique de réaction et de russification forcée

(1) Voir à ce sujet L. VILLARY, *Fire and Sword in the Caucasus*, Londres, 1906, p. 195.

(2) Voir sur l'histoire de la défense de Tiflis, Armen Garo PASDERMADJIAN, *Le Caucase en 1905, Haïrenik Monthly*, Boston, 1923 (en arménien). Pour la défense arménienne à Bakou l'étude la plus complète est celle de A. GULKHANDANIAN, *Les troubles arméno-tatares à Bakou, Haïrenik Monthly*, Boston, 1932 (en arménien).



des peuples non-russes de l'Empire fut de nouveau à l'ordre du jour. Toutefois l'oppression tzariste cessa d'avoir un caractère aussi violent. L'autocratie russe était en effet désormais prisonnière de la Révolution.

Il faut dire aussi que les persécutions contre l'Église arménienne, les tueries de Bakou, l'asservissement de la Finlande, les pogromes anti-juifs et toute la politique de la clique réactionnaire de Saint-Pétersbourg avaient soulevé un fort mouvement d'opinion dans les milieux libéraux et la classe intellectuelle, cette belle « *intelligentsia* » russe qui fut l'honneur de son pays<sup>1</sup>.

En France un grand ministre, qui fut aussi un honnête homme, Delcassé, était au Quai d'Orsay. L'époque où Saint-Pétersbourg orientait à sa guise l'alliance franco-russe, était passée. A plusieurs reprises le ministre des affaires étrangères français fit comprendre d'une manière non déguisée au gouvernement tzariste où se trouvaient les sympathies françaises dans la question arménienne.

Les événements de Transcaucasie avaient du reste produit un malaise indéniable dans certains milieux gouvernementaux, ceux que leurs aspirations et leur esprit éloignaient des méthodes asiatiques et rapprochaient de l'Occident. Il faut également signaler les efforts de l'Impératrice-mère, celle qui avait été la charmante princesse Dagmar de Danemark. Les persécutions contre les Finlandais et les Arméniens lui pesaient lourdement et c'est, rapporte Dillon, en partie grâce à ses efforts que le gouvernement tzariste envoya au Caucase comme vice-roi et successeur du tristement célèbre Galitziné, le prince Vorontzof-Dachkof<sup>2</sup>.

Cet homme déjà âgé, issu de l'une des plus célèbres familles de la grande noblesse russe, représentait le type de l'aristocrate comblé de tous les honneurs par sa naissance et qui se révèle souvent plus droit, plus courageux que les « *self-made men* », les arrivistes, prêts à toutes les compromissions pour gagner ou conserver la faveur de ceux dont dépendent leur carrière ou leur situation mondaine.

Esprit avisé et honnête Vorontzof-Dachkof ne tarda pas à s'apercevoir, une fois sur place, que la politique anti-arménienne des dirigeants de Saint-Pétersbourg était non seulement une injustice, mais une faute, car elle aliénait à l'Empire un élément qui lui avait rendu dans le passé des services précieux dans les domaines les plus divers et dont le loyalisme n'avait été miné que par les provocations et les persécutions de la bureaucratie policière du tzarisme. Ainsi le nouveau vice-roi dit aux dirigeants de Saint-

(1) Voir, entre autres, les appels de Léon Tolstoï et de Maxime Gorki, reproduits dans *Les Cahiers de la Quinzaine*, série V, cahier n° 1, p. 60-61.

(2) DILLON, p. 132.



Pétersbourg : « Je ne comprends pas pourquoi vous combattez les Arméniens. Un peuple aussi attaché à la religion, à la famille et à la propriété ne peut être qu'un élément d'ordre ».

Les dix années (1905-1915) que le prince Vorontzof-Dachkof passa en Transcaucasie furent marquées par une diminution de l'arbitraire gouvernemental, une administration ordonnée et une attitude impartiale envers les diverses nationalités qu'il essaya de faire collaborer au lieu de les dresser les unes contre les autres, conformément au principe de diviser pour régner qui avait été jusque-là le mot d'ordre des représentants de Saint-Pétersbourg<sup>1</sup>.

S'inspirant du principe qu'il ne saurait y avoir d'autorité en dehors du droit, Vorontzof-Dachkof mit fin à l'action anti-arménienne de la bureaucratie tzariste, ordonna le retour à l'Église arménienne de ses biens, et usa de son influence à Saint-Pétersbourg pour y amener un renversement de la politique russe vis-à-vis de la question arménienne. Ainsi il écrivait au tzar : « Votre Majesté n'ignore pas que la politique russe dans ces régions se fonde, depuis Pierre le Grand, sur l'amitié arménienne. Les Arméniens nous ont récompensés de nos procédés par l'aide qu'ils ont prêtée à nos soldats au cours des guerres. En protégeant les Arméniens nous avons trouvé des alliés fidèles qui nous ont toujours rendu service. Je considère que l'heure est venue de revenir à la politique russe traditionnelle<sup>2</sup> ».

Toutefois lorsqu'en 1908 l'influence de Stolypine devint prépondérante à Saint-Pétersbourg, le prince Vorontzof-Dachkof ne put empêcher la politique de réaction et de russification forcée, de nouveau mise en vigueur, de produire ses contre-coups.

En décembre 1908 commencèrent des arrestations massives d'éléments arméniens patriotes. Plus de 2.000 Arméniens, dont plusieurs centaines d'intellectuels, furent arrêtés. Le gouvernement tzariste organisa, sous prétexte d'un complot imaginaire, un procès à grand spectacle, des éléments Dachnak<sup>3</sup>.

Les accusés arméniens au nombre de 146 comparurent au début de 1912, après plusieurs années de détention, devant le Sénat de l'Empire, à Saint-Pétersbourg. Ils furent défendus par l'élite du

(1) Voir l'article du prince VORONTZOF-DACHKOF sur la Transcaucasie publié dans le *Times Supplement on Russia*, août 1913. Voir aussi Baron ROSEN, *Forty Years of Diplomacy*, Londres, 1922, II, p. 141 ainsi que Maxime KOVALEWSKY, *La Russie et les Arméniens*, *Revue Politique internationale*, avril 1914.

(2) Les *Krassni Archiv* de Moscou ont publié (tome XXVI, p. 99-127) les lettres d'un grand intérêt et pleines de conseils judicieux que Vorontzof-Dachkof a adressées au tzar. Les considérations reproduites ci-dessus sont extraites de la lettre du 10 octobre 1912.

(3) A la même époque un procès semblable était intenté aux intellectuels ukrainiens.



barreau russe parmi lesquels se trouvait Alexandre Kerenski, dont la belle attitude dans ces circonstances mérite d'être relevée. Une mention spéciale doit être également faite à Paul Milioukof que l'aveuglement tzariste écarta constamment du pouvoir<sup>1</sup> et dont les sympathies pour les Arméniens ne se démentirent jamais.

Parmi les accusés le Dr. Hamo Ohandjanian<sup>2</sup> s'imposa particulièrement par son attitude digne et courageuse, gagnant l'estime de ses juges eux-mêmes. Le 2 avril 1912 le Sénat rendit sa sentence. Sur les 146 accusés, 52 étaient condamnés à des peines d'emprisonnement ou de servitude pénale.

Ce procès marque le dernier acte de la répression anti-arménienne du tzarisme avant la première guerre mondiale.

Cette politique anti-arménienne suivie, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, par le tzarisme, pendant la dernière partie du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières années du XX<sup>e</sup>, allait à l'encontre de la tradition qui lui avait été léguée par les plus grands souverains russes, ceux qui ont été les constructeurs de l'Empire, un Pierre le Grand, une Catherine II, qui avaient au contraire constamment recherché l'amitié et la collaboration des Arméniens.

Mais le tzarisme russe, jadis grande force historique, constructive et même progressiste, était maintenant dominé par l'esprit rétrograde<sup>3</sup>. La fin lamentable, quelques années plus tard, de ce régime fut l'aboutissement naturel des funestes conseils d'un parti, celui de la réaction bornée, qui, depuis des siècles, perd toutes les causes qu'il défend. Elle démontra aussi la justesse des conceptions du général Loris Melikian lorsque ce grand Arménien s'efforçait de faire comprendre à Saint-Petersbourg que l'ordre n'a pas de fondement plus sûr que le progrès.

(1) Voir à ce sujet l'opinion de Georges Clemenceau rapportée par Kokovtsov : *Out of my Past*, Stanford, 1935, p. 117.

(2) Hamo Ohandjanian avait été à l'Université de Lausanne un distingué élève du célèbre Roux. Il fut plus tard, en 1920, premier ministre de la République arménienne.

(3) « Tant que l'Empire russe », écrivait Serge de Chessin, « ne redoutait pas l'Occident, tant qu'il ouvrait ses fenêtres à tous les vents de l'Europe et ses portes mêmes aux Encyclopédistes, la Russie devenait un magnifique État moderne lancé, comme la fameuse troïka de Gogol, à travers les libres espaces d'un avenir ensoleillé. Le déclin n'a commencé qu'au moment où l'Empire russe a pris soudain peur de l'Europe. Par crainte de la révolution occidentale, il s'est barricadé contre l'Occident tout entier. Après la galopade ailée, la stagnation, le recul, le retard sur toute la ligne, le retard que Pierre le Grand ne cessait jamais de comparer à la mort. La Russie trahissait son fondateur ».



## CHAPITRE XVII

### LA RÉVOLUTION JEUNE-TURQUE ET LE PEUPLE ARMÉNIEN A LA VEILLE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

---

Un État ne saurait se réformer en contradiction absolue avec les principes qui l'ont fait naître et qui le font vivre.

TAINÉ.

#### *La Révolution Jeune-Turque*

Le régime d'Abdul Hamid, « ce despote fou d'épouvante », suivant le mot d'Anatole France, était non seulement intolérable aux Arméniens et aux autres nationalités non-turques de l'Empire Ottoman. Il dressait contre lui par sa tyrannie, son régime de contrainte et d'espionnage, les éléments intellectuels turcs.

Avec le temps une émigration politique turque se forma à l'étranger. Elle se groupa à Paris autour d'Ahmed Riza Bey sous la forme d'un parti Jeune-Turc, et du Prince Sabaedine, chef du parti libéral, deux hommes qui par la dignité de leur vie et la largeur de leurs idées ne tardèrent pas à gagner la confiance des patriotes arméniens. L'action des Jeunes-Turcs se concrétisa par la création du Comité « Union et Progrès » dont le centre était à Salonique et qui recruta un nombre croissant d'adhérents parmi les officiers, les fonctionnaires et les milieux intellectuels turcs. A l'encontre des partis révolutionnaires et nationaux balkaniques, les partis révolutionnaires arméniens acceptèrent de collaborer avec le parti Jeune-Turc dans sa lutte contre l'autocratie hamidienne. L'action illégale, dans le pays, fut menée dans un esprit d'union.

Lorsque en juillet 1908 les Jeunes-Turcs, avec l'aide de l'armée turque de Macédoine, renversèrent le régime d'Abdul Hamid, les partis révolutionnaires arméniens étaient à leurs côtés et leur prêtèrent un appui actif dont ceux-ci ont publiquement reconnu



l'importance. A la suite de cette révolution de 1908 le Sultan fut obligé de rétablir la Constitution de 1876, constitution libérale promulguée à la veille de la guerre russo-turque de 1877-1878, mais qui était restée lettre morte. L'Empire Ottoman devenait ainsi une monarchie constitutionnelle où les libertés individuelles étaient reconnues et garanties.

En avril 1909, Abdul Hamid essaya, avec l'aide des éléments réactionnaires, d'accomplir une contre-révolution. Mais les Jeunes-Turcs, grâce à l'appui de l'armée de Macédoine, réoccupèrent la capitale et déposèrent celui que Gladstone avait stigmatisé comme le « Grand Assassin ». A cette occasion aussi, les Arméniens s'avérèrent comme les plus fidèles soutiens du nouveau régime et c'est grâce à leur aide et à leur dévouement que nombre de chefs Jeunes-Turcs dont la vie était en danger pendant les quelques jours où la réaction paraissait l'emporter, furent sauvés.

Mais parallèlement à ces événements se déroulait en province, en Cilicie, une nouvelle hécatombe d'Arméniens. Ces massacres où périrent 15.000 êtres humains, étaient-ils le dernier acte de vengeance du régime déchu, ou au contraire le premier geste conscient de la Nouvelle Turquie ? Un observateur aussi averti du monde oriental que Victor Bérard a considéré comme indiscutable la complicité de certains éléments du Comité « Union et Progrès » dans ces événements<sup>1</sup>.

Mais les partis arméniens et particulièrement le parti Dachnak, dans leur volonté de collaboration avec le nouveau régime turc auquel ils se sentaient liés par leurs luttes communes contre le régime hamidien, préférèrent mettre sur le compte de l'ancien régime mourant cette sanglante tuerie.

Alors que les autres nationalités non-turques de l'Empire considéraient avec une réserve et une méfiance croissantes le régime Jeune-Turc, toute la population arménienne sous la direction de ses partis nationaux se lança à corps perdu dans une politique d'étroite collaboration avec la Nouvelle Turquie. Après l'oppression hamidienne, la Révolution Jeune-Turque lui paraissait comme un premier sourire du destin. Cette politique de collaboration n'était du reste pas le reflet de considérations de tactique passagère. Elle correspondait aux vœux profonds des milieux dirigeants arméniens qui peuvent être résumés comme suit. En face des convoitises des impérialismes modernes, plus particulièrement représentés à cette époque par l'Allemagne et la Russie tzariste, cette Russie tzariste qui étouffait si durement les aspirations arméniennes en Transcaucasie, ils pensaient qu'un Empire Ottoman

(1) V. BÉRARD, *La Mort de Stamboul*, Paris, 1913, p. 209.



regénéré avait encore un grand rôle à jouer. La raison d'être, la justification de cet Empire était d'établir par l'union fédérale un lien entre les Turcs et les autres nationalités non-turques de l'Empire tels que les Albanais, les Arabes, les Arméniens, les Grecs, les Kurdes, les Libanais, les Macédoniens, les Syriens. Chacune de ces nationalités, prise séparément, était trop faible pour résister aux entreprises des impérialismes étrangers, mais elle était assez forte pour défendre, à l'intérieur de l'Empire, sa personnalité et sa liberté. Soudées dans une union orientale des nations sous l'égide des Turcs, elles auraient constitué un puissant Empire Ottoman rénové où chacune d'entre elles aurait pu se développer librement suivant son propre génie.

Telles étaient les vues des dirigeants arméniens en Turquie, vues fortement influencées par la structure politique de la Suisse, où beaucoup d'entre eux avaient fait leurs études. Compagnons d'armes des Jeunes-Turcs, ayant lutté à leurs côtés pour l'établissement et la défense du nouveau régime, ils plaçaient leur espoir dans un véritable Empire Ottoman qui aurait respecté l'individualité des peuples qui le composent.

#### *La politique de turquification*

Mais bientôt au sein du Comité « Union et Progrès » les éléments modérés et à formation occidentale, comme Ahmed Riza, perdirent leur influence au profit d'un Enver aveuglé par l'idéologie prussienne du « Herrenvolk », d'un Talaat qui devait devenir le premier organisateur de ces régimes de chauvinisme racial qui ont depuis fait école.

Sur le plan extérieur la politique du parti s'orienta vers une étroite collaboration avec l'Allemagne. Sur le plan intérieur elle visa à la turquification forcée de toutes les nationalités non-turques de l'Empire. Cette politique dressa bientôt contre Constantinople les Arabes (révoltes des Druses et des Arabes de Palestine, troubles en Irak en 1910, révolte du Yémen en 1911) et les Macédoniens (révoltes de 1911 et 1912). Cette politique de turquification forcée a été sévèrement jugée par les amis les plus sincères de la Turquie. « Ce fut, écrira plus tard le comte Sforza, le futur ministre des affaires étrangères d'Italie, un cas de suffisance de primaires qui n'a pas été dépassé même par les fascistes en Italie et les nazis en Allemagne<sup>1</sup> ».

En 1912 éclata la première guerre des Balkans. Les Arméniens firent preuve à cette occasion d'un loyalisme auquel les Turcs

(1) C. SFORZA, *Pachitch*, Paris, 1938.



ont eux-mêmes rendu hommage. Les officiers et les soldats arméniens combattirent sur les champs de bataille de Macédoine et de Thrace côte à côte avec les Turcs<sup>1</sup>.

La perte par la Turquie, à la suite de cette guerre des Balkans, de la majeure partie de ses possessions en Europe, loin de lui faire comprendre que la force d'un Empire réside dans le libre consentement des peuples, l'amena à intensifier sa politique d'assimilation forcée et à l'étendre à l'ensemble des peuples sujets restants.

Cette politique fut particulièrement dirigée contre les Arabes et les Arméniens. Un régime de persécutions rappelant la période hamidienne fut rétabli en Arménie turque. Les autorités turques se mirent à utiliser de nouveau les nomades kurdes pour déposséder les Arméniens, leur enlever leurs terres, les chasser de leur pays<sup>2</sup>.

Les dirigeants turcs, aveuglés par la crainte de perdre les régions non-turques de leur Empire en Asie comme ils avaient perdu la Macédoine et la Thrace occidentale en 1912, ne distinguaient plus entre leurs ennemis et ceux qui avaient été leurs plus fidèles alliés. Le mot d'ordre était devenu : turquifier de force en Asie les Arabes, puis les Kurdes, et se débarrasser d'une manière ou d'une autre des Arméniens et des Grecs<sup>3</sup>.

#### *Le projet de réformes de 1913-1914*

Il ne restait dès lors plus aux Arméniens que la ressource de soulever à nouveau la question de l'application de l'article 61 sur les réformes que le gouvernement turc s'était engagé à accomplir en Arménie turque et dont l'exécution était garantie par les puissances. Ainsi que l'ont marqué Arnold J. Toynbee<sup>4</sup> et nombre d'autres historiens, les Arméniens avaient été, parmi les peuples

(1) Voir à ce sujet des témoignages turcs rapportés par Pierre LOTI, *La Turquie agonisante*, Paris, 1913, p. 94-95. Voir aussi W. CHILDS, *Armenia, Encyclopaedia Britannica*, 1922, t. I, p. 197; MORGENTHAU, *Secrets of the Bosphorus*, New York, 1918, p. 186; Marmaduke PIKTHALL dans le *Nineteenth Century Review* de février 1913; G. YOUNG, *Constantinople*, Londres, 1926, p. 269.

(2) Voir sur le régime auquel était soumise la population de l'Arménie turque pendant cette période, et particulièrement pendant les années 1913-1914, N. et H. BUXTON, *Travels and Politics in Armenia*, Londres, 1914; W. GUINNESS, *Impressions of Armenia*, *National Review*, janvier 1914; W. WARFIELD, *The Gate of Asia*, New York, 1916.

(3) Voir Armen Garo PASDERMADJIAN, *Ma dernière entrevue avec Talaat*, *Haïrenik Monthly*, Boston, 1922 (en arménien).

(4) Voir A. TOYNBEE, *A summary of Armenian history*, Londres, 1916, p. 625 (Dans le *Livre Bleu* du gouvernement britannique : *The Treatment of the Armenians in the Ottoman Empire*, Cmd 8325, Londres, 1916). Voir aussi A. TOYNBEE, *The Western Question in Greece and Turkey*, Londres, 1922, p. 136.



sujets de l'Empire Ottoman, les seuls à collaborer entièrement et sans arrière-pensée avec la Nouvelle Turquie. Mais en face de l'attitude de plus en plus ouvertement hostile des Turcs, il ne leur restait plus d'autre ressource que l'obtention des réformes.

Le moment se révéla favorable. La Russie avait le gouvernement le plus libéral qu'elle ait connu sous le tzarisme. La France et l'Angleterre, qui avaient accueilli avec faveur le nouveau régime turc en qui elles voyaient une possibilité de régénération pour l'Empire Ottoman, s'étaient peu à peu détournées de lui, en raison de son attitude intransigeante et de ses attaches avec les pires milieux pangermanistes. Seule l'Allemagne, qui aspirait à faire durer l'Empire Ottoman dans le but de se substituer à lui, se montra d'abord mal disposée envers le projet de réformes à introduire en Arménie turque<sup>1</sup>. Il était visible que certains milieux allemands considéraient l'ensemble de la Turquie d'Asie comme un terrain de colonisation et ne désiraient pas l'autonomie de l'Arménie. D'autres avaient une vue plus impartiale, comme par exemple Banse, un des experts allemands des problèmes orientaux, qui écrivait : « On doit considérer la question arménienne comme la tentative d'un peuple, opprimé pendant des siècles, mais remarquablement doué, pour obtenir une autonomie que son passé historique et ses qualités justifient pleinement<sup>2</sup> ».

Les négociations continuèrent pendant la seconde moitié de l'année 1913, soutenues par l'action de Boghos Nubar pacha en Europe. Le désir du gouvernement russe de se concilier les Arméniens de Transcaucasie et d'effacer le souvenir de l'odieuse collusion des années 1894-1896, l'incita à poursuivre ses efforts. Ceci d'autant plus que l'opinion publique russe qui avait ressenti la reprise d'Andrinople par la Turquie à la faveur de la seconde guerre balkanique, réclamait vis-à-vis de l'Empire Ottoman une attitude ferme,

Une habile tentative de la diplomatie turque de semer la discorde parmi les puissances de la Triple Entente, en prévoyant la collaboration d'experts anglais en Anatolie, échoua.

L'Allemagne elle-même fut graduellement amenée à reconnaître la nécessité de mesures de réforme dans les provinces arméniennes, dans l'intérêt même de l'intégrité de l'Empire Ottoman. De plus, la violente réaction des pays de la Triple Entente à la suite de l'arrivée à Constantinople de la mission militaire alle-

(1) *Die grosse Politik der europäischen Kabinette, 1871-1914*, vol. 38, Berlin, 1927, n° 15282 et suivants.

(2) B. BANSE, *Das Orientbuch*, Leipzig, 1914, p. 306.



mande du général Liman von Sanders l'incitait à faire des concessions dans la question arménienne.

Finalement, grâce à l'action de la Russie soutenue par la France et l'Angleterre, un projet de réformes était signé le 8 février 1914<sup>1</sup>. Il prévoyait la nomination, pour les provinces arméniennes, de deux inspecteurs généraux choisis parmi les représentants des petites puissances neutres et chargés de contrôler l'administration de ces provinces. Il garantissait d'autre part aux Arméniens un nombre de conseillers généraux, de fonctionnaires et de gendarmes proportionnel à l'importance de leur population dans les provinces arméniennes.

Ce projet de réformes représentait une concession de la part de la Turquie, concession que le gouvernement de Constantinople fit de mauvais gré, sous la pression des puissances. Il représentait aussi, dans un autre sens, une concession de la part de la Russie. Jusque-là la Russie s'était toujours opposée au principe de réformes dans les provinces arméniennes si celles-ci devaient avoir pour effet d'introduire dans ces régions limitrophes de l'Empire des tzars, des représentants de puissances étrangères. Le fait que la Russie avait dû céder sur ce point essentiel de sa politique en ce qui concerne l'Arménie turque, montrait que la nouvelle orientation de la politique russe vis-à-vis de la question arménienne n'était pas seulement due, comme le proclamait la presse allemande, à des considérations égoïstes<sup>2</sup> mais reflétait aussi l'influence croissante des éléments libéraux russes qui avaient toujours soutenu la cause arménienne, même si elle devait trouver sa solution dans la création d'un État indépendant de la Russie.

Il semblait qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir pour les provinces arméniennes de Turquie. L'idée pour laquelle les Arméniens de Turquie luttaient depuis des générations, la cause pour laquelle tant de patriotes étaient tombés, une Arménie turque autonome dans le cadre de l'Empire Ottoman, était en voie de réalisation. Mais à peine les deux inspecteurs généraux (un Hollandais et un Norvégien) avaient-ils rejoint leur poste (juillet 1914) que la première guerre mondiale éclatait. Il y a, comme disait Chateau-

(1) Voir sur les négociations qui ont précédé la signature du projet de réformes, le *Livre Orange Russe sur les réformes en Arménie*, Pétersbourg, 1915 ; *Dokumente aus der Archiven der zarischen Regierung*, série 1<sup>re</sup>, Berlin, 1929 ; *Die grosse Politik der Europäischen Kabinette 1871-1914*, vol. 38, Berlin, 1927. Voir aussi l'étude de A. MANDLSTAM, *Die deutsche-russischen Beziehungen während der armenischen Reformation*, Berlin 1931.

(2) C'est du reste là la thèse reprise par BORIAN, *L'Arménie, la diplomatie internationale et l'U. R. S. S.*, Moscou, 1928, I, p. 277-278 (en russe).



briand, dans l'histoire, des catastrophes qui sont comme une insolence du sort.

*Le peuple arménien à la veille de la première guerre mondiale*

A la veille de la première guerre mondiale le peuple arménien semblait pouvoir regarder l'avenir avec plus de confiance que jamais. Nous venons de voir que dans l'Empire Ottoman son droit à l'existence et à la sécurité venait d'être consacré par le projet de réformes de 1914.

En Transcaucasie la domination russe avait apporté, sinon la liberté, du moins un régime d'ordre et de sécurité qui avait permis à la population de s'accroître et de prospérer.

Les Arméniens avaient largement profité de ces progrès. Plus évolués que les Géorgiens ou les Tatares d'Azerbeïdjan ils avaient joué un rôle de premier plan dans l'essor agricole et industriel du pays. Malgré leurs luttes contre la bureaucratie tzariste les Arméniens ne demandaient qu'à démontrer leur loyalisme envers l'Empire russe. Il est vrai qu'ils étaient aux côtés des autres peuples allogènes de l'Empire dans cette lutte pour demander l'instauration d'un régime plus libéral et le respect de leur langue et de leurs traditions nationales. Mais en fait ils n'aspiraient qu'à pouvoir dire, comme le grand leader Canadien français, Sir Wilfrid Laurier : « Nous voulons être à la fois fidèles à la patrie de laquelle nous tenons notre race et à l'autre patrie, à laquelle nous devons la liberté ».

Le nombre total des Arméniens vivant dans le monde en 1914 était de l'ordre de 4.100.000. Ils se répartissaient comme suit : dans l'Empire Ottoman 2.100.000, dans l'Empire russe 1.700.000, en Perse 100.000, dans le reste du monde 200.000.

Sur ces 4.100.000 Arméniens, 1.300.000 habitaient l'Arménie russe (y compris les régions de Kars, de Nakhitchevan, du Karabagh et d'Akhelkalak) et 1.400.000 l'Arménie turque et la Cilicie.

En Arménie russe les Arméniens représentaient la majorité absolue de la population (1.300.000 Arméniens sur 2.100.000 habitants).

En Arménie turque les Arméniens représentaient la majorité absolue de la population dans le vilayet de Van et la majorité relative dans les vilayets d'Erzeroum et de Bitlis. En effet, dans ces deux vilayets, grâce aux massacres de 1894-1896, le nombre des Turcs et des Kurdes considérés ensemble dépassait le nombre des Arméniens, mais les Arméniens restaient plus nombreux que les Turcs et les Kurdes considérés séparément. Les Arméniens



représentaient également la majorité relative de la population en Cilicie. Par contre, dans les autres provinces de l'Arménie turque (Sivas, Diarbekir, Kharpout) les Arméniens représentaient une minorité, mais une minorité importante.

Ainsi, sur les 4.100.000 Arméniens existant dans le monde, 2.700.000 habitaient l'Arménie dans ses limites historiques. C'était là une proportion plus favorable que celle des Grecs. En effet, sur les 7.500.000 Hellènes existant en 1915, 4 millions habitaient le royaume de Grèce alors que 3.500.000 vivaient au dehors (en Thrace, en Asie Mineure, à Constantinople).

Cette dispersion relative n'en représentait pas moins une faiblesse, d'autant plus que les deux villes comptant la plus importante population arménienne, Constantinople et Tiflis, étaient situées en dehors de l'Arménie. C'était là, ainsi qu'à Bakou et à Smyrne, que se trouvaient les centres intellectuels et économiques arméniens les plus actifs. Certes, ces colonies arméniennes, comme les colonies helléniques, mettaient leurs ressources et leur influence au service de la cause nationale. Mais il n'en était pas moins évident que les moyens d'action principaux des Arméniens ne se trouvaient pas aux lieux où ils auraient pu s'employer le plus utilement pour leur nation.

Il est toutefois nécessaire de rappeler que les centres arméniens dans le pays, des villes comme Erzeroum et Van, comme Erivan et Alexandropol, n'en jouaient pas moins un rôle important. Comme le notait Élysée Reclus, par la culture et l'état d'esprit de leurs habitants arméniens ces villes étaient comme des postes avancés de la civilisation au milieu de populations turques, kurdes et tatares arriérées, souvent encore à l'état nomade.

Par leur activité et leurs efforts les Arméniens étaient des éléments de culture et de progrès dans cette partie du monde. C'est à la vue de cette action que les meilleurs connaisseurs de ces régions, un Bryce, un Buxton, un Chantre, un Lynch, un Rohrbach, prédisaient à l'Arménie un avenir qui en ferait une Suisse de l'Orient.

Un grand et sincère ami de l'Arménie, l'homme d'État italien Luzzati, écrivait à ce propos qu'« une Arménie libre ne serait pas seulement une sentinelle de la civilisation en Orient, mais le centre de la restauration économique de cette partie du monde, répandant son exemple fécond sur l'Orient qui a autant besoin d'une restauration matérielle que d'une restauration morale. Un peuple qui travaille et qui prospère vaut mieux que mille maîtres pour éduquer ses voisins pauvres et ignorants. C'est ce qui donne une telle importance à la mission de l'Arménie ».



*Aspects économiques*

Sous la domination russe la Transcaucasie connut un essor économique qui, sans être comparable à celui de l'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle, n'en fut pas moins remarquable. Ainsi à la veille de la première guerre mondiale le niveau de vie de la population de la Transcaucasie était nettement plus élevé que celui des contrées voisines (Perse, Arménie turque, Turquie d'Asie).

L'ordre et la sécurité établis par les Russes, les grands travaux auxquels ils se livrèrent pour aménager les moyens de communication (routes, voies ferrées, ports), la liberté qu'ils laissèrent à l'initiative privée pendant ce XIX<sup>e</sup> siècle où elle fut dans le monde entier le grand facteur, on peut dire le ferment, du progrès, toutes ces causes contribuèrent au relèvement du pays.

Le développement de l'agriculture fut malheureusement entravé par le régime de la grande propriété rurale que les Russes maintinrent dans leurs nouvelles possessions, à l'exemple de la Russie proprement dite. L'abolition du servage eut lieu en Transcaucasie en 1870, mais dans des conditions qui avantageaient les grands propriétaires fonciers et rendaient difficile pour les paysans l'acquisition de leurs terres. La noblesse géorgienne, arménienne et tatare continuait à détenir une grande partie des terres et trop de paysans étaient ainsi réduits au statut de tenanciers, sans avoir ce stimulant représenté par la propriété individuelle<sup>1</sup>.

Mais l'aménagement et la construction des voies de communication suffirent à eux seuls à créer des conditions plus favorables pour l'agriculture et les exportations de produits agricoles (principalement le bétail, les céréales, le vin et la soie) s'accrurent fortement. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle l'accroissement de la population, en augmentant la consommation locale, mit un terme aux exportations de céréales, mais la culture du coton qui commença à se développer vint ajouter un nouveau produit aux exportations, tandis que l'amélioration des liaisons avec la Russie, par la construction des chemins de fer, permit l'exportation de produits périssables comme les fruits et le raisin.

Au point de vue de l'industrie l'essor le plus remarquable fut celui de l'industrie pétrolifère<sup>2</sup>. Dans les autres branches la production

(1) Ainsi une statistique qui se rapporte à l'année 1900 montre que dans les provinces géorgiennes de la Transcaucasie 10.000 familles nobles possédaient 1.800.000 hectares de terres alors que 400.000 familles de paysans ne disposaient que de 2.000.000 d'hectares.

(2) Voir C. S. GULBENKIAN, *La Péninsule d'Apcheron et le Pétrole russe*, *Revue des Deux Mondes*, Paris, 15 mai 1891.



de la Transcaucasie resta une production essentiellement artisanale et les seules entreprises de caractère industriel se rencontraient dans le domaine de l'industrie des mines et certaines branches de l'industrie alimentaire.

Par contre, l'industrie pétrolifère, l'exploitation des gisements de Bakou, connut un développement on peut dire unique. A l'heure actuelle, où l'industrie du pétrole a pris une si grande extension dans les régions les plus diverses du monde, on oublie trop souvent que Bakou fut le premier grand centre pétrolifère édifié au monde, celui grâce auquel la Russie tint le rang de plus grand producteur de pétrole du monde, dépassant les États-Unis qui ne lui ravirent cette première place qu'au début du xx<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Cette réalisation est d'autant plus remarquable qu'à part la notable exception des Nobel, les industriels et capitaux étrangers ne jouèrent qu'un rôle secondaire dans l'essor de Bakou. Le développement de l'industrie pétrolifère russe fut assuré par des éléments du pays, russes, géorgiens, tatares, au premier rang desquels il faut toutefois placer les Arméniens. Par leurs industriels, leurs ingénieurs, leurs contre-maitres, leurs ouvriers, les Arméniens, principalement ceux du Zanguezour et du Karabagh, quittant leurs rudes montagnes pour se lancer dans des champs où l'activité était plus vaste, ont joué un rôle de pionniers dans l'édification de l'industrie pétrolifère russe.

On retrouve également les Arméniens au premier rang dans les entreprises qui mirent en valeur les autres richesses de la Transcaucasie (manganèse, cuivre, caviar, etc.).

Dans le domaine du commerce proprement dit les Arméniens jouèrent aussi un rôle non négligeable dans l'expansion du commerce extérieur russe, surtout dans ses rapports avec l'Orient, principalement la Perse et l'Asie Mineure<sup>2</sup>. On les vit apparaître sur les marchés russes y vendant les produits de la Transcaucasie (soie brute, coton, fruits, peaux, fourrures, caviar) et de la Perse (tapis, parfums), alors qu'en Orient (Transcaucasie, Perse, Asie Mineure) ils introduisaient, outre le thé de Chine qu'ils allaient acheter à Nijni-Novgorod, les produits des manufactures de la Russie et de l'Occident (tissus, articles en métaux, porcelaines, faïences, verres, outils, machines). Les Arméniens ont été également les pionniers du commerce russe dans le Turkestan<sup>3</sup>.

(1) La ville de Bakou qui n'avait que 15.000 habitants en 1870 en comptait 250.000 (dont 60.000 Arméniens) en 1914.

(2) Voir Brayley HODGETTS, *Round about Armenia*, Londres, 1896, p. 62 et 169.

(3) Voir à ce sujet H. NORMAN, *All the Russias*, Londres, 1902, p. 242.



En réalité l'essor économique de la Transcaucasie a été pour une large part redevable à l'esprit d'initiative et au travail arméniens<sup>1</sup> et Victor Bérard a justement relevé cette contribution dans les lignes suivantes : « L'agriculture et les routes de Transcaucasie n'ont dû leurs progrès et leur rendement actuel qu'à ce pionnier et caravanier de notre civilisation qu'est l'Arménien. Si Batoum, Tiflis et Bakou jalonnent de leurs bazars prospères l'une des grandes routes mondiales du commerce, c'est au pétrole sans doute qu'en revient le premier mérite, mais sans l'Arménien qui servit ici l'entreprise occidentale, le Russe aurait-il su tirer un aussi bon parti de cette richesse naturelle<sup>2</sup> ».

Toutefois, cet essor économique, auquel les Arméniens prirent une telle part, profita aux centres urbains de Batoum, Tiflis et Bakou, plutôt qu'aux provinces arméniennes de la Transcaucasie.

Pour ces dernières l'annexion à l'Empire russe n'amena pendant longtemps aucun progrès notable. Au contraire, la région d'Érivan y perdit même son ancienne importance commerciale. Précédemment cette région tirait une partie de sa prospérité du fait qu'elle se trouvait sur deux routes commerciales importantes, celle reliant Tabriz à Tiflis, et celle conduisant de Tabriz à la Mer Noire par Érivan, Erzeroum et Trébizonde.

Or, le premier de ces courants d'échange, celui entre Tabriz et Tiflis, fut considérablement réduit par les taux de douane très élevés imposés par la politique commerciale russe pour réserver le commerce de la Transcaucasie à sa propre industrie. Quant au second, il se détourna de la région d'Érivan et emprunta désormais la route de Tabriz-Bayazid-Erzeroum, de manière à établir une liaison directe entre la Perse et la Turquie en évitant le territoire russe<sup>3</sup>.

Seul un développement de la production industrielle aurait pu atténuer les effets de cette décadence commerciale. Mais comme l'Arménie russe se trouvait dans une position excentrique et que les chemins de fer de l'Empire ne raccordèrent cette région au reste de la Russie qu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, les entreprises industrielles arméniennes se créèrent et se développèrent dans le reste de la Transcaucasie et dans la Russie du Sud, plutôt qu'en Arménie russe. Ce furent ainsi ces pays et non l'Arménie qui profitèrent au xix<sup>e</sup> siècle du travail et de l'esprit d'entreprise arméniens.

(1) Voir à ce sujet Paul ROHRBACH, *Vom Kaukasus zum Mittelmeer*, Leipzig, 1903, p. 12 et 13.

(2) V. BÉRARD, *L'Empire russe et le Tzarisme*, Paris, 1905, p. 92-93.

(3) P. MÖLLER-SIMONIS, *Du Caucase au Golfe Persique*, Paris, 1892, p. 60.



Quant à l'Arménie turque, si elle ne pouvait pas se comparer, à la veille de la première guerre mondiale, à la Transcaucasie ou même à l'Arménie russe en ce qui concerne son degré de développement économique, elle n'en représentait pas moins un éclatant témoignage du labeur arménien.

Travaillant dans les conditions les plus difficiles, à la merci d'une administration corrompue et incapable et des attaques des nomades pillards, les Arméniens constituaient en fait les seuls éléments vraiment actifs du pays.

Dans le domaine agricole il leur suffisait de quelques années de répit pour développer une région, jusqu'aux dévastations prochaines. Voici en quels termes Deyrolle décrit son étonnement à la vue du travail des paysans arméniens : « Nous nous dirigeons vers Akhlat à travers un plateau admirablement cultivé, où le froment était si beau et si admirablement semé que j'aurais pu me croire dans l'un des plus riches endroits de la Beauce, sur le territoire d'une ferme école, au milieu d'une culture perfectionnée<sup>1</sup> ».

Au point de vue social il faut aussi relever le développement du principe de la coopération dans les villages arméniens. Il existait là, bien avant leur développement en Europe, des coopératives laitières, le lait de tout le village étant amené à une laiterie collective où l'on préparait le beurre et le fromage pour tout le village.

Quant à la production artisanale et industrielle du pays on peut dire que sa presque totalité était due au travail arménien.

La production textile était particulièrement concentrée dans les régions de Van et de Chatakh. Elle utilisait comme matière première soit la laine ou le mohair local, soit du coton brut importé de Perse, et occupait environ 3.000 personnes, chiffre considérable eu égard à l'état de développement économique du Proche Orient à cette époque. Il faut également mentionner la fabrication des tapis que l'on trouvait dans les régions de Van, de Mouch et de Bitlis.

Erzeroum était le centre des productions alimentaires (minoterie et fabrication de conserves de viande), de l'industrie du cuir et des métaux. L'art avec lequel les artisans d'Erzeroum préparaient le cuir était si renommé qu'ils recevaient des peaux même de Russie et de Perse pour les travailler.

Quant à l'industrie des métaux les artisans d'Erzeroum ont joui d'une réputation qui remontait aux temps les plus anciens. La fabrication des armes à feu et des armes blanches, la quincaillerie,

(1) T. DEYROLLE, *Voyage dans le Lazistan et l'Arménie, Le Tour du Monde*, Paris, 1875, p. 286.



la coutellerie, le travail du cuivre, étaient autant de branches où ces ouvriers arméniens excellaient.

Il faut enfin mentionner l'orfèvrerie et la bijouterie, branches dans lesquelles les artisans d'Erzeroum et de Van se disputaient le premier rang.

Le contraste entre le degré d'évolution atteint par cette population laborieuse et celui des populations turques et kurdes qui les entouraient a frappé tous les voyageurs, de même que les procédés d'une administration corrompue et sans scrupules les ont indignés.

On peut dire en conclusion que malgré les pires difficultés, dans un pays sans gouvernement digne de ce nom, dépourvu de toute sécurité, le labeur arménien essayait de maintenir l'ancienne tradition d'activité créatrice qui fut celle de l'Arménie. Il semble que les nations gardent au fond de leur conscience comme un legs qui se transmet et se perpétue.

---



## CHAPITRE XVIII

### LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

---

Personne ne peut commettre une  
trahison envers son État en défendant  
sa race.

T. MASARYK.

#### *Pan-turquisme et pan-touranisme*

A la veille de la première guerre mondiale la politique turque était dominée par deux grands desseins : le pan-turquisme et le pan-touranisme. Le premier visait à l'assimilation forcée de toutes les populations non-turques qui formaient la majorité de l'Empire Ottoman. Le second, à la réunion de tous les peuples touraniens dans une Grande Turquie qui se serait étendue du Bosphore à l'Asie Centrale. Ce mouvement pan-touranien avait trouvé ses bardes, comme le poète Ziya Gök Alp, ses théoriciens comme Tekin Alp.

Il était évident que le pan-touranisme, cette réunion des 10 millions de Turcs habitant l'Empire Ottoman aux 20 millions de Touraniens de l'Asie Centrale, ne pouvait s'accomplir que par la défaite et le démembrement de l'Empire russe qui auraient permis aux Turcs de se joindre à ceux qu'ils considéraient leurs frères de race, les Azerbeïdjanais, les Turkomans, les Ouzbeks, les Tadjiks, les Kirghizes et les Kazakhes<sup>1</sup>. C'est dire que l'idéal pan-touranien ne pouvait se réaliser qu'avec l'aide militaire d'une grande puissance, et cette puissance ne pouvait être que l'Allemagne.

Dans ces conditions la première guerre mondiale apparut aux dirigeants turcs comme une occasion inespérée de réaliser ces ambitions, en se rangeant aux côtés de l'Allemagne.

Or, les populations arméniennes représentaient un obstacle à la réalisation de ce plan puisque par leur position géographique elles

(1) Voir à ce sujet le *Manual on the Turanians and Pan-Turanianism*, Londres, 1920, publié par le gouvernement britannique.



séparaient les Turcs de leurs cousins touraniens de l'Azerbeïdjan russe et du Turkestan. Les chefs du parti « Union et Progrès » tentèrent d'abord de s'assurer le concours arménien, en demandant aux Arméniens de déclencher un soulèvement armé en Arménie russe et en Transcaucasie et leur promettant après la guerre un régime autonome pour l'Arménie russe et pour les régions limitrophes de l'Arménie turque. Les chefs du parti Dachnak repoussèrent ces offres à leur congrès d'Erzeroum en août 1914, et répondirent aux Turcs qu'au cas où la guerre éclaterait entre la Turquie et la Russie, les Arméniens accompliraient leur devoir de soldats dans leurs États respectifs. Ainsi que l'a noté Winston Churchill « les Arméniens préférèrent une lutte fratricide avec des soldats arméniens dans les deux camps plutôt que de trahir leurs obligations de sujets turcs ou russes<sup>1</sup> ».

Les hommes d'État turcs en conçurent un grand dépit et sitôt l'entrée en guerre de la Turquie au côté de l'Allemagne (octobre 1914) ils résolurent de profiter de cette occasion pour régler une fois pour toutes la question arménienne par la suppression des Arméniens. Du reste, dès le mois d'août la Turquie avait brutalement renvoyé l'inspecteur général norvégien Hoff, déchirant ainsi l'accord du 8 février 1914.

#### *Les massacres de 1915-1918*

Dans les premiers mois de l'année 1915, une date qui évoque désormais une grande ombre tragique de l'histoire arménienne, le gouvernement turc dirigé par Talaat, Enver et Djemal, organisa l'extermination systématique de la population arménienne en Turquie.

Renan a parlé quelque part de l'ignominie de certaines villes levantines dominées par l'esprit d'intrigue, livrées toutes entières aux basses et subtiles pensées. Constantinople, où fut préparée et d'où fut dirigée cette œuvre abominable d'anéantissement, restera le type par excellence de ces cités.

L'exécution de ce plan diabolique commença par l'arrestation et l'assassinat de l'élite de la nation arménienne ainsi que par le meurtre, dans la zone des armées, des officiers et soldats arméniens qui avaient fait loyalement leur devoir sur le front du Caucase et dont plusieurs milliers étaient tombés au champ d'honneur, dans les rangs turcs, dans les combats de la vallée de Bassen et de Sarikamich.

L'anéantissement de la population civile prit la forme d'une

(1) W. CHURCHILL, *The World Crisis*, tome V, Londres, 1929, p. 404.



déportation massive de toute la population arménienne dans la direction des déserts de Mésopotamie. En chemin ces colonnes étaient attaquées par des détachements de l'armée, des unités de gendarmerie et des groupes spéciaux recrutés parmi une population fanatisée, qui les exterminaient sans merci après avoir enlevé les femmes et les jeunes filles destinées aux harems turcs ou aux lupanars de l'armée.

Sur les 2.100.000 habitants arméniens de l'Empire Ottoman 1.800.000 furent affectés par ce plan et plus de 1.000.000 périrent. Quelques centaines de mille réussirent à s'enfuir en Transcaucasie ou à survivre en Syrie et en Mésopotamie.

Une œuvre d'extermination entreprise et réalisée sur une pareille échelle exigeait un travail d'organisation et de coordination minutieusement entrepris. Il fut assumé par l'administration turque et les organes locaux du Comité « Union et Progrès », sous la direction personnelle de celui qui fut le véritable maître de la Turquie pendant ces années, le ministre de l'Intérieur, Talaat Pacha.

Là où ils le purent, les Arméniens opposèrent une résistance désespérée aux massacres. Les défenses de Van, de Chatakh, de Sassoun, de Chabin Karahissar, d'Ourfa et de Moussa Dagh en restent les preuves héroïques. Il y eut du reste dans cette immense tragédie des dévouements admirables, des pages dignes des premiers siècles du christianisme.

Mais il était inévitable que dans l'ensemble, tout comme les Bulgares en 1876, la population arménienne ne pût pas tenir tête aux forces organisées déchainées contre elle. Comme le remarquait Hume, dans de telles circonstances « un gouvernement établi possède d'immenses avantages, par le seul fait qu'il est établi ».

Il existe sur cette œuvre d'extermination, sur ces abominations que la plume se refuse à décrire en détails et que l'on voudrait, pour l'honneur du genre humain, pouvoir effacer de l'histoire, d'innombrables récits de témoins oculaires allemands, américains, anglais, arabes, autrichiens, danois, français, italiens, polonais, suisses<sup>1</sup>.

Du reste, le chef du gouvernement qui succéda aux Jeunes

(1) Nous nous bornerons à citer ici les documents officiels. Le *Livre Bleu* publié par le gouvernement britannique *The Treatment of the Armenians in the Ottoman Empire*, Cmd 8325, Londres, 1916. Le recueil de documents diplomatiques allemands se rapportant aux massacres d'Arménie publié sous le titre de *Deutschland und Armenien, 1914-1918*, Berlin, 1919. Le témoignage de l'ambassadeur des États-Unis à Constantinople H. MORGENTHAU, *Secrets of the Bosphorus*, New York, 1918 (édition française, Paris, 1919). Pour la meilleure étude d'ensemble sur la déportation l'extermination des Arméniens voir J. LEPSIUS, *Der Todesgang des Armenischen Volkes*, Berlin, 1919 (édition française, Paris, 1920).



Turcs, le Grand Vizir Damad Ferid pacha a reconnu, en comparaisant devant la Conférence de la Paix, à Paris, le 17 juin 1919 les faits en déclarant : « Au cours de la guerre, presque tout le monde civilisé s'est ému au récit des crimes que les Turcs avaient commis. Loin de moi la pensée de travestir ces forfaits qui sont de nature à faire pour toujours tressaillir d'horreur la conscience humaine. Je chercherai encore moins à atténuer le degré de culpabilité des acteurs du grand drame ».

Dans sa réponse, faite le 25 juin 1919, au nom du Conseil Suprême, Clemenceau prenait acte du fait que la Turquie « admet formellement ou implicitement les massacres dont l'atrocité calculée égale ou dépasse tout ce qu'a jamais enregistré l'histoire ».

Des documents accablants pour le gouvernement turc, les instructions du ministre de l'Intérieur Talaat à l'administration turque, ont été trouvés à la préfecture d'Alep après la débâcle turque en Syrie en 1918 et ont été publiés<sup>1</sup>. Ils renferment, entre autres, le télégramme suivant :

« A la préfecture d'Alep,

« Il a été précédemment communiqué que le gouvernement a » décidé d'exterminer entièrement les Arméniens habitant en » Turquie. Ceux qui s'opposeraient à cet ordre ne pourront plus » faire partie de l'administration. Sans égards pour les femmes, les » enfants et les infirmes, quelques tragiques que puissent être les » moyens d'extermination, sans écouter les sentiments de la » conscience, il faut mettre fin à leur existence.

» Le 15 septembre 1915,

» *Le Ministre de l'Intérieur,*

» TALAAT ».

Il n'y a pas d'imposture qui puisse détruire de telles preuves.

Selon les termes de Winston Churchill, qui est l'un des meilleurs historiens de la première guerre mondiale : « Il n'y a pas de doute que ce crime fût préparé et exécuté pour des raisons politiques. Une occasion se présentait pour faire disparaître du pays une race chrétienne qui était opposée aux ambitions turques, qui même entretenait des aspirations qui ne pouvaient être satisfaites qu'aux dépens de la Turquie et qui était placée, géographiquement, entre

(1) Ces documents ont été reproduits dans le *Daily Telegraph* du 29 mai 1922, ainsi que dans l'ouvrage d'ANDONIAN, *Documents officiels concernant les massacres arméniens*, Paris, 1920 (avec reproduction photographique des originaux).



les Turcs et les peuples musulmans du Caucase. Il se peut que l'attaque anglaise sur les Dardanelles ait stimulé la fureur sans pitié du gouvernement turc. Les Pan-Turcs pensèrent que même si Constantinople devait tomber et la Turquie perdre la guerre, la suppression des Arméniens représenterait un avantage permanent pour l'avenir de la race turque<sup>1</sup> ».

Dans cette œuvre de suppression de tout un peuple les dirigeants turcs trouvèrent de nombreux complices parmi une population aveuglée par l'ignorance et le fanatisme. La clientèle électorale du parti « Union et Progrès », s'empara des biens des assassinés et s'enrichit de leurs dépouilles, donnant ainsi à ce crime, déjà unique par son ampleur, un caractère ineffaçable de bassesse intéressée.

En face de cette hécatombe les gouvernements anglais, français et russe dans une déclaration commune faite à Londres, le 23 mai 1915, attirèrent l'attention du monde civilisé sur ces horreurs et déclarèrent que « les gouvernements alliés font savoir publiquement à la Sublime Porte qu'ils tiendront personnellement responsables desdits crimes tous les membres du gouvernement ottoman, ainsi que ceux de ses agents qui se trouveraient impliqués dans de pareils massacres ».

Mais une fois la guerre finie les mêmes gouvernements se révélèrent beaucoup plus intéressés à obtenir des concessions minières en Asie Mineure ou à utiliser le néo-nationalisme turc aux fins de leur propre politique qu'à traduire les dirigeants turcs devant une cour internationale de justice. En fait, ce fut à des patriotes arméniens qu'incomba d'exécuter en 1920-1922, au péril de leur vie, les membres de l'ancien gouvernement turc, rétablissant ainsi, suivant les mots de E. Rossier, « un ordre moral violé ».

Il n'en reste pas moins que le crime de 1915 a profité aux Turcs, puisqu'ils ont pu conserver, après la première guerre mondiale, la totalité de l'Arménie turque vidée de sa population arménienne et même poser les premiers jalons d'une future expansion pantouranienne par l'annexion de la province de Kars et le morcellement de l'ancienne Arménie russe.

Ce crime unique par son ampleur, ce crime tellement immense que, suivant le mot d'un grand écrivain français, il est impossible de le comprendre d'un seul coup, a profité à ceux qui l'ont commis et a créé un grand précédent historique qui n'a pas tardé à être invoqué. En effet, parmi les documents qui ont été présentés par l'accusation au procès de Nuremberg contre Goering et les autres dirigeants du III<sup>e</sup> Reich, figure une pièce capitale. C'est le discours

(1) W. CHURCHILL, *The World Crisis*, tome V, Londres, 1929, p. 405.



prononcé par Adolf Hitler devant les chefs militaires du III<sup>e</sup> Reich réunis à l'Obersalzberg le 22 août 1939 pour leur annoncer la date de la guerre contre la Pologne et leur donner ses directives. Dans ce discours figure le passage suivant<sup>1</sup> : « Notre force doit résider dans notre rapidité et notre brutalité. J'ai donné l'ordre à des unités spéciales de S. S. de se rendre sur le front polonais et de tuer sans pitié hommes, femmes et enfants. Qui donc parle encore aujourd'hui de l'extermination des Arméniens ».

Là est, par delà le crime dont aucun récit ne pourra reconstituer l'épouvantable horreur, la grande leçon qui se dégage de cette histoire pour notre siècle. L'extermination de 1915 représente un précédent qui a été invoqué et qui pourra encore l'être à l'avenir tant qu'on n'aura pas démontré que le crime n'a pas profité à ceux qui l'ont commis, que l'œuvre d'extermination a été sans profit comme elle était sans excuse.

#### *La participation des Arméniens à la première guerre mondiale*

Mais à côté de la tragédie que nous venons d'évoquer, il y a aussi une épopée représentée par la participation des Arméniens à la première guerre mondiale, il y a les 50.000 Arméniens tombés au champ d'honneur sous les drapeaux alliés puis sous le drapeau arménien, il y a un effort militaire qui, par le nombre des pertes au feu et la proportion de la population mobilisée, place l'Arménie aux côtés de la France et de la Serbie parmi les pays qui ont fait les plus grands sacrifices pour la cause alliée.

Au début de la guerre 60.000 Arméniens furent appelés sous les drapeaux dans l'Empire Ottoman et 120.000 en Russie<sup>2</sup>. En France la colonie arménienne, qui se limitait à cette époque à quelques milliers d'Arméniens, donna, dès le premier jour, des centaines de volontaires à l'armée française.

Nous avons déjà dit quel fut le sort tragique des soldats arméniens de l'armée turque. En Russie, indépendamment des 120.000 Arméniens mobilisés en 1914, 60.000 furent appelés sous les drapeaux par la suite, représentant ainsi une contribution totale de 180.000 hommes à l'armée russe.

La Russie tzariste, à l'encontre de l'Empire britannique, n'a pas su ménager les caractères particuliers de ses différents peuples dans

(1) Voir le *Times*, du 24 novembre 1945.

(2) La disproportion entre ces chiffres provient du fait que le service militaire n'avait été établi en Turquie pour les Chrétiens que depuis 1908, alors qu'en Transcaucasie les Arméniens et les Géorgiens étaient astreints au service militaire depuis 1886.



son effort de guerre par la formation d'unités nationales. Ces 180.000 Arméniens n'ont ainsi pas été groupés en des corps d'armée arméniens mais ont servi, mêlés aux Russes et aux autres peuples de l'Empire. Toutefois la majorité d'entre eux furent versés dans les trois corps d'armée caucasiens qui étaient principalement composés d'Arméniens, de Géorgiens et de Russes.

Sur ces trois corps d'armée caucasiens le I<sup>er</sup> corps seul resta sur le front du Caucase. Les deux autres (le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> corps caucasiens) furent dirigés dès le début de la guerre sur le front austro-allemand où ils participèrent aux grandes batailles des campagnes de 1914, 1915 et 1916. Ces corps d'armée caucasiens furent peut-être, avec les corps sibériens, ceux qui se distinguèrent le plus au cours de ces batailles lointaines mais où se joua néanmoins le sort de la première guerre mondiale. On sait que c'est l'offensive russe en Prusse Orientale en 1914 qui a permis la victoire de la Marne et que la grande offensive de Broussilof en 1916 a eu, avec l'offensive de la Somme, sa part dans l'issue de la bataille de Verdun.

Les officiers et soldats arméniens se sont dépensés sans compter au cours de ces combats et W. Churchill, dans sa magistrale étude de la guerre sur le front russe, a évoqué leur présence dans les rangs du III<sup>e</sup> corps caucasien lorsque les héroïques unités de ce corps d'élite ont assuré à l'armée russe la victoire dans la bataille de la Vistule (octobre 1914)<sup>1</sup>.

Sur le front du Caucase les Arméniens étaient à la pointe du combat et ont eu leur part dans l'échec de l'offensive turque contre le Caucase au début de 1915, puis dans cette série d'opérations, uniques par les difficultés de ce pays de haute montagne, qui amenèrent la conquête par l'armée du Caucase de Van en 1915, d'Erzeroum, de Trébizonde et d'Erzindjian en 1916.

A côté des officiers et soldats arméniens servant dans les unités russes, les Arméniens formèrent six bataillons de volontaires qui, sous le commandement de chefs comme Andranik, Dro, Armen Garo Pasdermadjian, Khetcho, Hamazasp, Keri, Avcharian, Vartan et le prince Argoutian se sont couverts de gloire sur le front du Caucase<sup>2</sup>.

Ces bataillons participèrent en 1914 à la bataille de Sarikamich (4<sup>e</sup> bataillon, commandé par Keri qui tomba plus tard au champ d'honneur), aux combats dans les régions de Bayazid et d'Alachquert (2<sup>e</sup> bataillon commandé par Dro, puis par Armen Garo,

(1) W. CHURCHILL, *The World Crisis. The Eastern Front*, Londres, 1931, p. 234.

(2) Voir sur cette épopée l'ouvrage du général KORGANOFF, *La Participation des Arméniens à la Guerre mondiale sur le front du Caucase*, Paris, 1927.



3<sup>e</sup> bataillon commandé par Hamazasp) et à la bataille de Dilman (1<sup>er</sup> bataillon commandé par Andranik).

En 1915, les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> bataillons prirent part à la délivrance de Van puis, avec le 1<sup>er</sup> et le 5<sup>e</sup> bataillons (commandé par le prince Argoutian) aux opérations dans la région du lac de Van. Le 6<sup>e</sup> bataillon (commandé par Avcharian qui trouva la mort des héros dans ces opérations) fit partie des forces russes qui firent échouer l'audacieux mouvement tournant tenté par les Turcs vers Melazquert. En 1915, le 1<sup>er</sup> bataillon prit part à la conquête de Bitlis, puis avec le 3<sup>e</sup> bataillon participa aux opérations dans la région de Bitlis. En 1917, les 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> bataillons prirent part aux opérations des troupes russes dans le Kurdistan persan.

Comme le gouvernement turc, à l'époque où il ne niait pas les massacres de 1915-1918, s'est servi de l'existence de ces bataillons de volontaires arméniens pour justifier son œuvre d'extermination, il convient de dire ici quelques mots sur la composition et le rôle de ces unités. Les 10.000 hommes qui constituaient ces bataillons étaient, à l'origine, en grande majorité, des Arméniens russes dégagés d'obligations militaires qui contractèrent des engagements volontaires. A ces Arméniens russes vinrent se joindre, en nombre croissant, des Arméniens turcs, provenant tout d'abord des 150.000 Arméniens turcs qui étaient venus se réfugier en Transcaucasie à la suite des massacres d'Abdul Hamid et des persécutions de 1912-1914. Puis les survivants des massacres de 1915 qui avaient pu gagner la Transcaucasie entrèrent dans les rangs de ces légions pour venger leurs familles et leurs compatriotes martyrisés.

Cette légion arménienne sur le front du Caucase ne saurait en aucune manière justifier l'œuvre d'extermination du gouvernement turc. Qu'il nous suffise de rappeler qu'à la même époque une légion tchécoslovaque combattait dans les rangs de l'armée russe sur le front autrichien et le gouvernement austro-hongrois n'a jamais songé à invoquer ce fait pour anéantir la population tchécoslovaque de la monarchie austro-hongroise. De même, le gouvernement russe savait pertinemment que le chef de la légion polonaise combattant dans les rangs autrichiens, le futur maréchal Pilsudski, ainsi qu'un grand nombre de légionnaires polonais, étaient des sujets russes. Il ne s'est jamais prévalu de ces faits pour supprimer la question polonaise par la suppression des Polonais. Bien mieux, la Turquie elle-même organisa au début de la guerre une légion géorgienne contre les Russes. Après tout ce que l'Arménie turque avait enduré sous les régimes hamidien et jeune-turc c'était le droit imprescriptible des Arméniens turcs survivants de lutter dans les rangs des adversaires de la Turquie. Comme l'a



dit l'illustre fondateur de l'État tchécoslovaque, Masaryk : « Personne ne peut commettre une trahison contre son État, en défendant sa race ».

Un autre aspect de la participation des Arméniens à la première guerre mondiale est représenté par les combats livrés par la population arméniennée en Arménie turque, en tenant tête aux unités turques chargées de l'exterminer. Cette lutte fut marquée par les défenses de Van, de Chatakh, de Sassoun, de Chabin Karahissar, d'Ourfa et de Moussa Dagh, qui représentent peut-être les épisodes les plus héroïques de toute la première guerre mondiale<sup>1</sup>.

Voici du reste en quels termes un officier étranger, de Nogalès, présent dans les rangs turcs au moment des combats de Van, a rendu hommage à la valeur arménienne : « Je n'ai jamais au cours de toute ma carrière militaire, assisté à des combats aussi furieux que ceux qui se déroulèrent à Van contre les Arméniens. Les quelques bâtiments que nous parvînmes à leur prendre durant la lutte étaient immédiatement incendiés par nous, pour empêcher les Arméniens de les reprendre pendant la nuit et de s'y barricader à nouveau. Chaque maison était défendue par eux comme une forteresse qui devait faire l'objet d'un siège particulier... Le 26 avril 1915 nous tentâmes de nous emparer, après une longue préparation d'artillerie, de leur position principale, le grand Konak. Tout l'édifice fut détruit par notre artillerie. Lorsque nous passâmes à l'attaque, à notre stupéfaction, les Arméniens se levèrent de ces monceaux de ruines et continuèrent à tirer avec un courage incroyable<sup>2</sup> ».

Ces épopées ont exercé sur les opérations militaires une influence que des officiers supérieurs allemands et autrichiens présents dans les rangs turcs ont soulignée dans leurs mémoires<sup>3</sup>.

Plus tard, en 1917, le gouvernement français consacrait les légitimes aspirations du peuple arménien par l'organisation d'une Légion arménienne, qui, comme les Légions polonaise et tchécoslo-

(1) Voir sur la défense de Van les mémoires d'un officier servant dans l'armée turque, R. DE NOGALÈS, *Four Years under the Crescent*, New York et l'ouvrage publié par le DROCHAK, *La défense de Van*, Genève, 1916 ; sur la défense de Chabin Karahissar, ASKENEVER, *L'épopée arménienne de Chabin Karahissar*, Paris, 1920. Enfin sur la défense du Moussa Dagh, que Ronald Storrs a qualifiée dans ses mémoires l'un des plus grands exploits de la première guerre mondiale, l'émouvante œuvre de Franz Werfel. Il existe également des récits plus complets publiés dans le *Hatrenik Monthly* de Boston (en arménien) : Tigrane BAGDASSARIAN, *La défense de Chatakh* ; BOURSALIAN, *L'épopée de Souedia (Moussa Dagh)* ; HAYGAZ, *La défense de Chabin Karahissar* ; MEKHITARIAN, *La défense de Van* ; OURHANETZI, *La défense d'Ourfa*.

(2) R. DE NOGALÈS, *Four Years under the Crescent*, New York, p. 70 et 80.

(3) Voir Général POMIANKOWSKY, *Der Zusammenbruch des Ottomannischen Reiches*, Leipzig, 1928, p. 147 ; Colonel GUSE, *Die Kaukasusfront im Weltkrieg*, Leipzig, 1940.



vaque du front français, groupa les combattants de l'émigration. Formée par les soldats arméniens de la Légion Étrangère, les volontaires arméniens d'Europe et d'Amérique, et les quelques survivants des massacres qui purent rejoindre les armées alliées en Mésopotamie et en Palestine, la Légion arménienne participa, en première ligne, sous le drapeau français, à la campagne de 1918 qui se termina par l'écroulement du front turc de Palestine et de Syrie. Lors de la bataille de rupture qui perça le front turc, le 19 septembre 1918, la Légion arménienne se trouva placée en face des positions occupées par le seul régiment allemand se trouvant sur le front turc de Palestine, positions qu'elle enleva dans un irrésistible élan<sup>1</sup>. Quelques jours plus tard le commandant en chef britannique, le futur maréchal Allenby, télégraphiait à la Délégation Nationale arménienne à Paris : « Je suis fier d'avoir eu un contingent arménien sous mon commandement. Il a combattu très brillamment et a pris une grande part à la victoire ».

Dans le sud de l'Iran les Arméniens formèrent le noyau des « South Persia Rifles », une unité organisée par les Anglais pour défendre cette région essentielle contre la pénétration germanoturque.

Ainsi, dans les dernières années de la première guerre mondiale, l'Arménie turque n'existait plus, détruite par les nécessités de la politique pan-touranienne, mais une armée arménienne, premier élément tangible du futur État arménien, se créait, sur tous les fronts, pour continuer la lutte sous les drapeaux alliés et revendiquer la place de l'Arménie, rayée de la carte, parmi les peuples libres.

Tout l'avenir du peuple arménien était désormais enveloppé dans les plis de ces drapeaux<sup>2</sup>.

(1) Voir sur la Légion Arménienne l'article de Benoît d'AZY dans la *Revue d'Histoire diplomatique*, janvier-mars 1939.

(2) Voir sur la participation des Arméniens dans la première guerre mondiale, indépendamment des ouvrages déjà cités, Armen Garo PASDERMADJIAN, *Why Armenia should be free*, Boston, 1918 ; M. Philips PRICE, *War and Revolution in Asiatic Russia*, Londres, 1918 ; A. POIDEBARD, *Le Rôle militaire des Arméniens sur le front du Caucase*, Paris, 1920.



## CHAPITRE XIX

### LA RÉSURRECTION DE L'ARMÉNIE

---

Nouvelle arche sur les grandes eaux  
du déluge.

CALVIN.

#### *La défense de la Transcaucasie (1917-1918)*

La révolution qui éclata en février 1917 et amena la chute du tzarisme avait de multiples causes. Mais l'une des plus importantes d'entre elles résidait dans le fait que la Russie n'avait pas su faire d'un assemblage de nations différentes une unité vivante. Et elle n'y était pas parvenue parce que, à l'encontre de l'Empire britannique, elle n'a pas su ménager le caractère particulier des différents peuples composant l'Empire.

Cette révolution russe de février amena l'arrivée au pouvoir des éléments libéraux et socialistes russes. Un gouvernement provisoire fut établi à Saint-Petersbourg, dirigé par des hommes comme Lvof et Milioukof, puis Kerenski, qui n'avaient jamais caché leurs sympathies pour la cause arménienne.

Ils s'efforcèrent de maintenir la Russie dans la guerre, aux côtés des Alliés, et de doter l'Empire russe d'institutions démocratiques. Vis-à-vis des peuples non-russes ils pratiquèrent une politique libérale, leur promettant l'autonomie, mais ne reconnaissant le droit à l'indépendance et à la formation d'un État séparé qu'à trois peuples : les Finlandais, les Polonais et les Arméniens.

Cette Révolution de février instaura une ère de liberté dans tout l'Empire et remit l'administration de l'Arménie turque libérée aux mains des Arméniens turcs.

Toutefois, en octobre 1917 le gouvernement provisoire fut renversé par les communistes qui triomphèrent grâce à leur mot d'ordre : la paix immédiate.

Mais en Transcaucasie, comme dans les autres régions limitrophes de l'Empire, les communistes n'arrivèrent pas au pouvoir à la



faveur de ce coup de force. Les élections à l'Assemblée Constituante russe avaient montré la prépondérance du parti Dachnak dans les provinces arméniennes, du parti social-démocrate géorgien dans les provinces géorgiennes, et du parti moussavat dans les provinces tatares (Azerbeïdjan russe).

Après la chute du gouvernement provisoire à Saint-Petersbourg, ces partis refusèrent de se rallier au nouveau régime communiste et constituèrent un gouvernement provisoire transcaucasien sous le nom de « commissariat transcaucasien ». Un parlement transcaucasien (le « Sejm ») fut également établi, les divers partis y recevant un nombre de sièges proportionnel au nombre de voix obtenues lors de l'élection de l'Assemblée Constituante. Dans l'esprit des dirigeants transcauciens c'était là un régime transitoire, car les Arméniens et les Géorgiens ne voulaient pas l'indépendance de la Transcaucasie, mais plutôt un statut de Dominion pour leurs pays qui seraient restés rattachés à la Russie par un lien fédéral.

L'armée russe du Caucase qui occupait l'Arménie turque libérée était à cette époque en pleine dissolution, les soldats abandonnant leurs unités pour rentrer en Russie. La première tâche du nouveau gouvernement fut donc de constituer par ses propres moyens, une armée capable de tenir le front turc. Comme les Azerbeïdjanais refusaient de se battre contre leurs frères de race turcs, et que le parti social-démocrate géorgien était fortement imprégné de l'idéologie pacifiste, presque tout le poids de la lutte retomba sur les Arméniens. « Au début de 1918, écrit Winston Churchill, l'armée russe du Caucase abandonna le front d'Asie Mineure et se débanda en une cohue qui ne pensait qu'à rentrer en Russie. Les Russes furent bientôt partis. Les Turcs n'avaient pas encore avancé. Un effort désespéré fut fait par ce qui restait d'Arméniens pour défendre leur pays. Les éléments arméniens de l'armée russe se groupèrent et avec l'aide de volontaires ils parvinrent pendant un temps à contenir l'avance turque. Les 150.000 soldats que les Arméniens avaient donnés à l'armée russe étaient morts ou dispersés dans cet immense Empire. Les Arméniens ne purent ainsi réunir qu'une armée de 35.000 hommes<sup>1</sup> ».

Dès le début de 1918 cette nouvelle armée nationale arménienne qui faisait revivre les anciennes traditions militaires de la race et qui portait en elle la promesse et l'espoir du futur État arménien, occupa, sous le commandement de ses chefs, le général Nazarbekian, le général Andranik, ce Garibaldi arménien, et le colonel Morel, un grand soldat russe dont le nom restera désormais attaché

(1) W. CHURCHILL, *The World Crisis*, tome V, Londres, 1929, p. 406.



à cette armée arménienne dont il a été l'un des créateurs, le front de l'Arménie turque. Luttant pied à pied elle défendit sur un front de 400 kilomètres, l'Arménie turque libérée et la Transcaucasie contre l'armée turque. « L'effort arménien sur ce front lointain, écrira plus tard le général Brémond, est trop peu connu de l'opinion européenne, mais mérite pourtant sa place dans l'histoire, par l'héroïsme qui y fut montré, les lourdes difficultés qui y furent affrontées : ravitaillements et communications précaires dans un pays de hautes montagnes, ennemi impitoyable d'une supériorité numérique écrasante, isolement du reste du monde, lutte au milieu de populations vouées au massacre<sup>1</sup> ».

Le correspondant militaire du *Journal* de Paris, H. Barby, qui fut le témoin oculaire de cette lutte l'a évoquée, de son côté, en ces termes : « La lutte inégale contre l'armée turque de beaucoup supérieure en nombre, en matériel, et en organisation était commencée. Elle allait durer sept mois, neuf mois même, car elle fut prolongée jusqu'au milieu de septembre 1918 par l'héroïque défense de Bakou, pendant lesquels, loin des Alliés et sans recevoir les secours qui lui avaient été promis par eux, seul, abandonné au moment le plus tragique par les Géorgiens, traqué par ses autres voisins kurdes et tatars, le vieux peuple martyr résista héroïquement, non avec l'espoir de vaincre les Turcs, mais d'entraver leur marche vers l'intérieur et d'attendre ainsi l'heure de la grande victoire des Alliés<sup>2</sup> ».

L'armée arménienne défendit Erzindjian (février 1918) puis Erzeroum (mars 1918) contre l'armée turque. Les dirigeants jeunes-turcs, dans l'espoir de pouvoir enfin réaliser leur idéal pantouranien, avaient concentré leurs meilleures divisions sur ce front<sup>3</sup>. L'inaction du corps expéditionnaire britannique en Mésopotamie qui comptait 400.000 hommes et qui, maître de Bagdad depuis 1917, faillit à sa tâche en n'avançant pas sur Mossoul pour rétablir le contact avec l'armée arménienne dans la région du lac de Van, fit retomber sur cette dernière tout le poids de la lutte.

Devant les réserves turques sans cesse renouvelées l'armée arménienne, après avoir combattu jusqu'à la dernière extrémité, dut se rallier sur l'ancienne frontière russo-turque de 1914<sup>4</sup>.

(1) Général BRÉMOND, *Revue des Études arméniennes*, 1928, p. 251.

(2) H. BARBY, *L'Épopée arménienne*, Paris, 1919, p. 135.

(3) Voir à ce propos les mémoires du chef de la mission militaire allemande en Turquie, le général LIMAN VON SANDERS, *Fünf Jahre Türkei*, Berlin, 1920, p. 248 et p. 323.

(4) L'armée turque du front du Caucase comprenait huit divisions. Pour un récit de cette campagne, vue du côté turc, voir les mémoires de l'attaché militaire austro-hongrois en Turquie, le général POMIANKOWSKI, *Der Zusammenbruch des Ollomanischen Reiches*, Leipzig, 1928.



Le 13 janvier 1918, Lénine avait, de son côté, proclamé au nom du gouvernement soviétique l'indépendance de l'Arménie turque. La Nouvelle Russie avait en effet recueilli dans son héritage la cause arménienne que tous les partis révolutionnaires russes avaient défendue et le Congrès pan-russe des Soviets dans sa résolution du 27 janvier 1918 avait reconnu solennellement l'indépendance de l'Arménie et de la Finlande.

Mais à Brest-Litovsk, en mars 1918, la Russie soviétique fut obligée de subir les conditions de l'impérialisme allemand qui assura à son alliée, la Turquie, la possession de l'Arménie turque et d'une partie de l'Arménie russe, les régions de Kars et d'Ardahan.

Les armées turques continuèrent leur marche vers la Transcaucasie. Après des combats acharnés dans les régions de Sarikamich et de Novo Selim, elles entrèrent à Kars le 25 avril.

Le gouvernement de la Transcaucasie qui avait, entre-temps, proclamé l'indépendance du pays, se vit obligé, avec l'accord des Alliés qui ne pouvaient lui prêter aucune assistance militaire en raison de l'éloignement de leurs armées, de reconnaître la cession de Kars, d'Ardahan et de Batoum à la Turquie. Mais lorsque les négociations de paix furent reprises à Batoum avec les Turcs et leurs alliés, au début de mai 1918, les Turcs soumirent des conditions de paix qui allaient bien au-delà des clauses du traité de Brest-Litovsk. Elles ne visaient à rien moins qu'au démembrement de ce qui restait de l'Arménie russe et à la pénétration turque jusqu'à Bakou.

Abandonnés par les Géorgiens et les Azerbeïdjanais, les Arméniens continuèrent alors une lutte dont leur existence nationale était l'enjeu. Le commandant en chef de l'armée arménienne, le général Nazarbekian adressa un suprême appel à l'armée : « Après notre servitude séculaire sous le joug turc, nous avons résolu de vivre libres ou de mourir. Si nous ne réussissons pas à défendre notre pays, notre liberté et notre honneur, les armes à la main, nous ne sommes plus dignes de vivre comme nation. L'heure suprême a sonné où nous devons assurer notre avenir ou périr ».

Dans les jours suivants l'armée arménienne, qui, pour la première fois depuis le *xiv<sup>e</sup>* siècle, combattait de nouveau sous son drapeau national, interrompant ainsi en faveur de sa patrie la prescription du temps et de l'histoire, opposa à l'armée turque, dans les batailles de Karaklis, de Sardarabad (qui sauva Erivan) et de Bach-Abaran, une résistance qui ne put être brisée et qui assura l'existence d'un État national arménien<sup>1</sup>.

(1) A. AHARONIAN, *L'appel d'Avarair*, *Hairenik Monthly*, Boston, 1931-1932 (en arménien).



L'indépendance de la République arménienne fut proclamée le 28 mai 1918 après la dissolution du gouvernement transcaucasien.

Le 4 juin 1918, par le traité de Batoum, le gouvernement ture reconnaissait le nouvel État arménien dont les frontières étaient réduites à une partie de la région d'Érivan et à la région de Sevan, en raison de la collusion entre les Turcs et les Azerbeïdjanais qui se partagèrent le reste de l'Arménie russe.

Certaines unités arméniennes, n'en continuèrent pas moins la lutte avec la volonté de prolonger la résistance en Transcaucasie jusqu'à la victoire alliée sur le front français. Ainsi le général Andranik avec sa division se rendit, surmontant tous les obstacles, dans la région montagneuse du Zanguezdour où il parvint à se maintenir jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918, représentant le dernier noyau de la résistance dans le Caucase pour la cause alliée<sup>1</sup>.

Dans le Nord de l'Iran (Azerbeïdjan persan) les unités arméniennes repliées luttèrent côte à côte avec les Assyriens barrant la route de Tabriz à l'armée turque jusqu'en juillet et allant finalement rejoindre le corps expéditionnaire anglais en Mésopotamie. Là aussi la ténacité arménienne a tenu jusqu'au bout<sup>2</sup>.

Enfin à Bakou une armée arménienne formée des officiers et soldats arméniens de l'armée russe retournant du front austro-allemand assura, sous la direction d'un grand patriote, Rostom Zorian, la défense de ce centre pétrolifère essentiel jusqu'au 15 septembre 1918. Les mémoires du général Ludendorff montrent les conséquences que cette défense prolongée de Bakou a eues pour l'armée allemande privée de carburant pendant la période la plus critique de la campagne de France en juin et juillet 1918<sup>3</sup>.

Maîtres de la plus grande partie de la Transcaucasie les Germano-Turcs firent tout ce qui était en leur pouvoir pour s'emparer le plus rapidement possible du grand centre pétrolifère, mais ils se heurtèrent à la défense de Bakou par l'armée arménienne. Et c'est en ayant conscience du rôle de ce front arménien dans l'ensemble de la guerre, que Victor Bérard pouvait écrire au printemps de 1918 : « Sur la ligne de la Mer Noire à Mossoul, c'est

(1) C'est pour rendre hommage à cette ténacité sans pareille que le Président de la République, Raymond Poincaré, l'a décoré à l'Élysée, en 1919, des insignes de la Légion d'honneur.

(2) Voir sur cette résistance intrépide K. GARFIELD, *Au front de Perse*, *Revue d'Histoire de la Guerre mondiale*, 1923-1924, et A. POIDEBARD, *Au Carrefour des Routes de Perse*, Paris, 1923. L'étude la plus complète est celle de VAZKEN, *La campagne de l'Azerbeïdjan persan*, *Hatrenik Monthly*, Boston, 1930-1931 (en arménien).

(3) Général LUDENDORFF, *Meine Kriegserinnerungen*, Berlin, 1919, p. 499, 500 et 509.



non seulement l'avenir de l'Arménie, c'est le sort de toutes les démocraties, qui se joue ».

Lorsque la victoire des Alliés fut enfin assurée par l'armistice de Moudros avec la Turquie, le 30 octobre 1918, et avec l'Allemagne, le 11 novembre 1918, le peuple arménien pouvait justement prétendre avoir contribué par ses sacrifices et par ses armes à cette victoire. De toutes les nations qui avaient combattu dans les rangs alliés il n'y en avait aucune qui eût soutenu la lutte dans des conditions aussi désespérées, isolée du gros des armées alliées, abandonnée au moment décisif par sa sœur chrétienne, la Géorgie. Et c'est cet effort surhumain qui a consacré la cause arménienne.

Voici du reste en quels termes le représentant de la mission militaire française à Ériwan, le capitaine Poidebard, a rendu hommage à l'effort de guerre arménien : « Le 6 décembre 1918, j'arrivais en Arménie. Avec mon camarade anglais nous étions les premiers alliés qui pénétraient en Arménie russe après l'armistice. Dans la capitale, Ériwan, encombrée, comme tout le territoire, d'évacués mourant de faim et de typhus, nous fûmes reçus par le gouvernement qui nous présenta les troupes commandées par le général Nazarbekian. Dans le salut à la mode russe qui sortit de ces poitrines de montagnards, je sentis l'âme de la vieille armée russe de 1914, 1915, 1916 qui, dans le corps arménien de 1918, avait tenté, contre tout espoir, de lutter encore pour nous. Témoin de leurs combats et de leurs souffrances je leur rendis brièvement leur salut au nom de la France, pensant au million de victimes que l'Arménie avait donnés à la cause alliée<sup>1</sup> ».

### *La résurrection de l'Arménie*

Au début de juin 1918, le premier gouvernement arménien qui ait existé sur le haut plateau arménien depuis l'époque des Bagratides, se réunissait à Ériwan. L'Arménie avait ainsi renoué d'une main hardie le fil brisé de son histoire. Avec la patrie de Jean Huss et celle de Sobiéski, c'était la patrie de Grégoire l'Illuminateur qui ressuscitait, au cours de cette année 1918. C'est lorsqu'on songe aux vicissitudes de cette terrible histoire que l'on aperçoit la prodigieuse vitalité du peuple arménien. On peut vraiment dire qu'il y a un miracle arménien, de même qu'il y a un miracle polonais et un miracle irlandais.

Un million d'Arméniens avaient perdu la vie pour qu'un million d'autres puissent vivre en hommes libres. Quel est le peuple qui

(1) POIDEBARD, *Le Rôle militaire des Arméniens sur le front du Caucase*, Paris, 1920, p. 23.



a acheté son indépendance à un tel prix ? Pas même la Grèce du début du XIX<sup>e</sup> siècle qui a perdu 300.000 vies humaines au cours de sa guerre de l'indépendance pour assurer l'existence du petit royaume grec de 700.000 habitants de 1830.

Sur ce coin de terre de 10.000 kilomètres carrés, dont la population s'élevait à 300.000 habitants en 1914, mais qui comptait maintenant plus d'un million d'habitants en raison de la présence de centaines de milliers de réfugiés, le gouvernement arménien dut faire face aux plus grandes difficultés.

Il pouvait reprendre à son compte les paroles de Pombal lorsqu'on lui demanda les mots d'ordre après le désastre de Lisbonne en 1755 : « Enterrer les morts, protéger les survivants, préparer l'avenir ».

Malgré les terribles difficultés qui enserraient le pays, le gouvernement se mit à l'œuvre sous l'impulsion d'un grand patriote, Aram Manoukian. La famine et le typhus firent d'innombrables victimes jusqu'à ce que les premiers envois de blé américain vinrent permettre, à partir du printemps 1919, de subvenir aux besoins de ce petit pays surpeuplé.

Le gouvernement se mit énergiquement au travail et accomplit une œuvre de pacification, d'organisation et de reconstruction. Une administration fut établie, l'armée réorganisée, une université créée, les premières bases d'un développement économique jetées.

A la suite de la victoire des Alliés sur l'Allemagne et ses alliés, l'armée arménienne réoccupa, au début de 1919, les régions d'Alexandropol et de Kars. Cette dernière région était particulièrement importante pour le nouvel État, car c'est là que se trouvaient les terres à blé assurant le ravitaillement du pays en céréales.

La retraite des Turcs fut marquée par une courte guerre entre l'Arménie et la Géorgie pour la possession des régions de Bortchalou et d'Akhelkalak, guerre qui se termina par la défaite des Géorgiens<sup>1</sup>. Un conflit éclata aussi avec l'Azerbeïdjan au sujet de la possession de la région du Karabagh.

D'autre part les Turcs en évacuant les régions de l'Arménie russe qu'ils avaient occupées avaient eu soin d'armer les populations turques, tatares et kurdes. Encadrées par des officiers turcs, ces populations se livrèrent à une guerre de partisans dirigée par l'état-major turc et ayant pour but d'affaiblir l'Arménie et de

(1) Voir sur la guerre arméno-géorgienne et son issue le compte rendu du général Milner publié dans la *London Gazette* du 4 janvier 1921 (4<sup>e</sup> supplément) et Roberts BECHOFER, *In Denikin's Russia and the Caucasus*, Londres, 1921, p. 12 et 52.



l'amener à renoncer à ses revendications territoriales en Arménie turque. Les Turcs avaient particulièrement organisé de ce point de vue la région de Nakhitchévan à laquelle ils attachaient une grande importance, la considérant comme un tremplin pour une reprise future de leur politique pantouranienne.

En dépit de toutes ces difficultés le gouvernement arménien, successivement dirigé de 1918 à 1920 par Katchaznoui, Khadissian et Ohandjanian, rétablit graduellement l'ordre et la sécurité, reconstruisit les voies de communication, releva l'agriculture. L'Histoire dira un jour ce que le pays doit à ces hommes qui ont guidé les premiers pas de l'Arménie après sa résurrection.

Le 28 mai 1919, c'est-à-dire le jour du premier anniversaire de l'indépendance recouvrée, le gouvernement arménien, conformément à une résolution du Parlement arménien et du Congrès des Arméniens de Turquie, proclamait la réunion de l'Arménie turque à la République arménienne.

En 1920, la situation économique du pays marqua une amélioration sensible, grâce à l'effort opiniâtre du paysan arménien qui démontra, une fois de plus, qu'il lui suffit d'une courte période de sécurité et de liberté pour réparer les ruines et ramener la prospérité.

Du reste le sentiment de son indépendance recouvrée animait le peuple arménien tout entier, soit dans le pays, soit dans l'émigration, d'un patriotisme intense.

De toutes les colonies arméniennes de l'étranger, de Géorgie, de Constantinople, des Balkans, d'Égypte, d'Europe, d'Amérique, affluaient les dons et les capitaux ainsi que les volontaires désireux de participer à la défense du nouvel État et les pionniers résolus à prendre part à l'œuvre de reconstruction.

« L'Arménie », écrivait Le Chesnais en été 1920, après avoir visité les républiques transcaucasiennes, « voit progressivement le calme renaître et s'atténuer ses difficultés. Elle est aujourd'hui plus forte qu'elle ne l'a été à aucun moment depuis deux ans qu'elle existe. Pour autant que son sort dépend d'elle-même, elle a prouvé qu'elle est capable de l'assurer. Mais il dépend aussi des forces extérieures qui sont encore déchainées<sup>1</sup> ».

(1) LE CHESNAIS, *Les Peuples de la Transcaucasie pendant la Guerre et devant la Paix*, Paris, 1921, p. 196. Voir aussi sur l'œuvre du gouvernement arménien et les progrès de la jeune république les témoignages de J. LORIS MELICOF, *La Révolution russe et les Républiques transcaucasiennes*, Paris, 1920 ; POIDEBARD, *Au Carrefour des Routes de Perse*, Paris, 1923 ; de Roberts BECHOFER, *In Denikin's Russia and the Caucasus*, Londres, 1921 ; et deux ouvrages essentiels A. KHADISSIAN, *La naissance et le développement de la République arménienne*, *Hairenik Monthly*, Boston, 1923-1927 (en arménien) et S. VRATZIAN, *La République arménienne*, Paris, 1928 (en arménien).



*L'Arménie devant les Alliés*

Lorsque l'Allemagne et ses alliés austro-hongrois, bulgares et turcs, capitulèrent en automne 1918 il semblait hors de doute que les grandes puissances victorieuses allaient assurer à l'Arménie la justice et les réparations qui lui étaient dues. Les hommes d'État les plus qualifiés des pays alliés, A. Balfour, G. Clemenceau, Lloyd George, P. Painlevé, R. Poincaré, le président Wilson, avaient dans des déclarations solennelles faites au cours des années 1917 et 1918 placé la cause de l'Arménie aux côtés de celles de l'Alsace-Lorraine, de la Pologne, de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie, au premier rang des buts de guerre de l'Entente.

Mais ces promesses allaient bientôt se révéler comme vides de sens. Voici en quels termes W. Churchill a décrit l'état d'esprit général à ce moment solennel ainsi que l'étonnante faillite qui allait suivre : « Le moment semblait maintenant venu où les Arméniens allaient recevoir justice et leur droit de vivre en paix dans le foyer de leur race. Ceux qui avaient été leurs persécuteurs et leurs tyrans étaient abattus par la guerre ou la révolution. Les grandes puissances triomphantes étaient leurs alliées et allaient assurer que justice soit faite. Il paraissait vraiment inconcevable que les cinq grandes puissances alliées ne soient pas en état de faire exécuter leur volonté. Et pourtant c'est ce qui arriva. Car lorsque les vainqueurs, à la Conférence de Paris, en arrivèrent à la question arménienne, leur unité était dissoute, leurs armées démobilisées et leurs résolutions n'avaient pas plus de poids que des mots vides<sup>1</sup> ».

Cette faillite fut le résultat d'un tragique enchaînement de fautes et de lenteurs, de l'action de certains intérêts et, aussi, de l'absence à la Conférence de Paris de l'un des principaux alliés, la Russie.

Déjà l'armistice de Moudros signé par l'Angleterre, au nom des Alliés, avec la Turquie, le 30 octobre 1918, représentait le premier abandon de l'Arménie. Certes, les clauses de cet armistice imposaient à la Turquie l'obligation de relâcher tous les prisonniers et internés arméniens au même titre que les prisonniers alliés, et l'évacuation de la Transcaucasie. Mais cet armistice, à l'encontre des armistices allemand, austro-hongrois et bulgare, n'assurait pas le désarmement de l'armée turque. Il n'exigeait pas non plus l'évacuation par l'armée turque de l'Arménie turque, ni la livraison des criminels de guerre turcs. Ainsi que l'a souligné un historien arabe, cet armistice représentait en fait un premier acte de désertion des Alliés vis-à-vis de l'Arménie<sup>2</sup>.

(1) W. CHURCHILL, *The World Crisis*, tome V, Londres, 1929, p. 407.

(2) RIHBANY, *Wise men from the East and the West*, New York, 1922, p. 204-205.



Bien plus, lorsque la Conférence de la Paix se réunit à Paris on trouvait parmi les délégations des puissances soi-disant belligérantes les républiques de Panama et de Libéria, mais non celle de cette Arménie qui avait versé des flots de sang pour la cause alliée.

Les Arméniens envoyèrent à Paris pour plaider leur cause deux délégations, la Délégation de la République Arménienne présidée par A. Aharonian, et la Délégation Nationale Arménienne, représentant les Arméniens de Turquie et de l'émigration, dirigée par Boghos Nubar Pacha.

Les représentants arméniens eurent à lutter contre l'action sans cesse plus manifeste de certains intérêts qui cherchaient à sauver tout ce qui pouvait être encore sauvé de l'intégrité territoriale de cet Empire Ottoman qui avait constitué dans le passé un terrain si fructueux d'exploitation et de spéculation. Ainsi que l'a relevé un de leurs porte-paroles, qui devait du reste finir au cours de la seconde guerre mondiale dans la collaboration avec les ennemis de son pays : « La Turquie n'est pas seulement défendue par ses propres forces, elle est défendue par la coalition des convoitises qui veillent sur elle ».

Aux yeux de ces hommes, manœuvrant dans les confins de la politique et des affaires, il était indécent aux Arméniens de ne pas avoir tous disparus lors de la tragédie de 1915-1918, pour faire place à leurs combinaisons. Les manœuvres de ces groupes constituent la trame de l'histoire des négociations de la paix orientale entre l'armistice de Moudros et le traité de Lausanne<sup>1</sup>.

Les Arméniens avaient à Paris un grand défenseur dans la personne du Président Wilson qui continuait la tradition de Gladstone. Wilson s'efforça de faire accepter à son pays un mandat sur l'Arménie, mais il se heurta à l'opposition du Sénat américain dominé par les tendances isolationnistes.

Un temps on put penser que la Cilicie deviendrait un État autonome arménien sous mandat français. Les survivants arméniens qui étaient retournés en Cilicie en 1919 appelaient de tous leurs vœux cette solution qui aurait assuré à la France de grands avantages économiques et fait revivre les anciens souvenirs de la fraternité arméno-franque sur les rives du Levant pendant les Croisades. Mais bientôt les dirigeants français préférèrent se détourner de ce pays où l'élément arménien qui formait de nouveau la majorité de

(1) Voir sur ces manœuvres, V. BÉRARD, *Compte rendu de la Conférence Internationale Philarménienne*, Paris, 1920, p. 12 ; F. BIERSTADT, *The great betrayal*, New York, 1924 ; H. MORGENTHAU, *All in a lifetime*, New York, 1923, p. 425 ; REPINGTON, *After the War*, Londres, 1922 ; SAINT-AULAIRE, *Genève contre la Paix*, Paris, 1936, p. 132 ; et les témoignages de VENIZELOS reproduits dans FRANGULIS, *La Grèce et la Crise mondiale*, Paris, 1926, II, p. 32 et 140.



la population, était tout acquis à la France, pour se lancer, contre l'opposition arabe, dans une politique d'expansion vers l'intérieur désertique de la Syrie, qui a eu le dénouement que l'on sait.

Mais l'aspect principal de la question arménienne restait représenté par la République Arménienne du Caucase et ses revendications sur les provinces limitrophes de l'Arménie turque.

Ainsi que Benson le remarquait à l'armistice : « Les Arméniens étant de tous les peuples soumis à la domination turque ceux qui ont le plus atrocement souffert, le devoir des Alliés est de commencer leur œuvre de libération en s'occupant tout d'abord d'eux<sup>1</sup> ».

Il n'en fut rien. Pendant toute l'année 1919 les grandes puissances se désintéressèrent de leur vaillante alliée aux heures les plus critiques de la guerre. Les Arméniens demandaient la reconnaissance de leur État et l'envoi d'armes et de matériel, comme on l'avait fait pour la Pologne et la Tchécoslovaquie. Rien ne fut accompli et pendant toute l'année 1919 l'Arménie fut réduite à ses propres ressources, si l'on excepte le blé américain distribué par le « Near East Relief ».

De plus, le grand défenseur de l'Arménie, le Président Wilson, contribua à retarder la solution de la question arménienne, animé qu'il était de l'espoir de venir à bout, avec le temps, de l'opposition du Sénat isolationniste dans la question du mandat.

Ce n'est qu'à la fin du mois de janvier 1920 que les Alliés reconurent l'indépendance *de facto* de la République Arménienne.

En avril 1920, à la Conférence de San Remo, les premiers ministres britannique, français et italien (Lloyd George, Millerand et Nitti) abordèrent enfin l'étude des termes du traité de paix avec la Turquie. Au sujet de l'Arménie ils décidèrent la création d'un État arménien comprenant une partie des provinces de Trébizonde, d'Erzeroum, de Van et de Bitlis. Ce projet de traité fut remis à la délégation turque, au Quai d'Orsay, le 11 mai.

En juillet 1920, à la Conférence de Spa les Alliés répondirent aux contre-propositions turques. La note des alliés, signée par Millerand et envoyée le 17 juillet, contient le passage suivant au sujet de l'Arménie : « Les Arméniens ont été massacrés dans des conditions de barbarie inouïes. Pendant la guerre, les exploits du gouvernement ottoman, en massacres, déportations et mauvais traitements des prisonniers ont dépassé encore ses exploits antérieurs dans ce genre de méfaits. On estime que depuis 1914, le gouvernement ottoman a massacré, sous le prétexte insoutenable d'une prétendue révolte, 800.000 Arméniens, hommes, femmes et enfants, et déporté ou expulsé de leurs foyers plus de 200.000 Grecs et de 200.000

(1) E. BENSON, *Crescent and Iron Cross*, Londres, 1918, p. 209.



Arméniens. Le gouvernement turc n'a pas seulement failli au devoir de protéger ses sujets de race non-turque contre le pillage, la violence et le meurtre. De nombreuses preuves indiquent qu'il a lui-même pris la responsabilité de diriger et d'organiser les attaques les plus sauvages contre des populations auxquelles il devait sa protection... Pour la même raison ils (les Alliés) ne peuvent apporter aucun changement aux clauses visant la création d'une libre Arménie ».

Le 22 juillet, à Constantinople, le Conseil de la Couronne, votait la signature du traité à l'unanimité moins une voix.

Enfin le 10 août 1920 la cérémonie de la signature du traité de paix entre la Turquie et les Alliés se déroulait dans le salon d'honneur de la manufacture de Sèvres. A. Aharonian et Boghos Nubar Pacha signaient au nom de l'Arménie, enfin reconnue *de jure* et non seulement *de facto*, ce traité de Sèvres dont les deux articles principaux du point de vue de l'Arménie étaient les suivants :

Article 88 : « La Turquie déclare reconnaître, comme l'ont déjà fait les puissances alliées, l'Arménie comme un État libre et indépendant ».

Article 89 : « La Turquie et l'Arménie ainsi que les autres Hautes Parties contractantes conviennent de soumettre à l'arbitrage du Président des États-Unis d'Amérique la détermination de la frontière entre la Turquie et l'Arménie dans les vilayets d'Erzeroum, Trébizonde, Van et Bitlis et d'accepter sa décision, ainsi que toutes dispositions qu'il pourra prescrire relativement à l'accès de l'Arménie à la mer et relativement à la démilitarisation de tout territoire ottoman adjacent ».

Quelques mois plus tard, le 22 novembre 1920, le Président des États-Unis, Woodrow Wilson, rendait sa sentence arbitrale qui attribuait à l'État arménien la plus grande partie des vilayets de Van (où les Arméniens constituaient la majorité absolue de la population jusqu'en 1914), d'Erzeroum et de Bitlis (où les Arméniens représentaient la majorité relative de la population jusqu'en 1914) et une partie du vilayet de Trébizonde pour assurer au nouvel État un accès à la mer.

Mais bientôt les événements que nous allons évoquer dans les pages suivantes allaient empêcher l'exécution des clauses du traité de Sèvres.

Lorsqu'une nouvelle conférence se réunit à Lausanne en novembre 1922, pour reviser le traité de Sèvres, la situation s'était profondément modifiée en faveur de la Turquie. Suivant les termes de W. Churchill : « Les armées alliées avaient déposé en 1918 la victoire complète et absolue sur la Turquie sur la table de la



Conférence de la paix, mais en quatre ans les bavards avaient laissé cette victoire se transformer en une défaite ».

Après les succès des armées nationalistes turques il était inévitable que les clauses du traité de Sèvres fussent être modifiées à Lausanne au profit des Turcs. En fait, les événements avaient prouvé que le traité de Sèvres n'était pas exécutable parce qu'une des principales intéressées, la Russie avait été absente lors de sa conclusion et que sa coopération était indispensable à son application, particulièrement à la formation d'un État arménien s'étendant jusqu'à Erzindjian.

Cependant, lorsqu'ils se présentèrent à Lausanne, les Alliés conservaient sur la Turquie un moyen de pression essentiel représenté par la ville de Constantinople, qui continuait à être occupée par leurs armées. Même s'ils avaient décidé de faire à la Turquie de larges concessions sur la question des frontières arméniennes, c'était une obligation d'honneur pour les Alliés d'assurer aux centaines de milliers d'Arméniens turcs errant sur les routes de l'exil, un coin de terre où ils puissent vivre dans la dignité.

Mais à Lausanne, qui vit non seulement un traité mais un marché, les grandes puissances se montrèrent beaucoup plus empressées à s'assurer la possession du vilayet de Mossoul ou à obtenir des concessions de mines ou de chemins de fer, qu'à soutenir leur alliée de la première guerre mondiale. Toutes les propositions de règlement de la question arménienne par le retour à l'Arménie des régions de Kars et de Van ou l'établissement d'un foyer national arménien en Cilicie, se heurtèrent à l'indifférence des Alliés autant qu'à l'intransigeance turque.

Finalement, comme le note W. Churchill : « Dans le traité de Lausanne qui rétablit l'état de paix entre la Turquie et les Alliés, l'Histoire cherchera en vain le mot d'Arménie<sup>1</sup> », démontrant une fois de plus que la politique est insensible à la honte comme à la grandeur.

Il appartiendra à l'avenir de montrer si, dans le cas particulier, elle n'a pas été aussi insensible aux réalités et si la solution de la question arménienne ne reste pas une des conditions essentielles d'une paix durable dans le Proche Orient.

Notons en attendant que les espoirs placés par ceux qui ont trahi l'Arménie pour des concessions économiques à Lausanne ne se sont pas réalisés et que la Nouvelle Turquie a répudié les dettes de l'Empire Ottoman et fermé son territoire aux entreprises étrangères.

Les inspireurs du traité de Lausanne ont eu, depuis, l'occasion de méditer sur les conséquences de cette politique qui prétendait

(1) W. CHURCHILL, *The World Crisis*, tome V, Londres, 1929, p. 408.



sacrifier l'honneur à l'intérêt et qui a fini par perdre l'un et l'autre.

### *La guerre arméno-turque de 1920*

Le triomphe de la Nouvelle Turquie à Lausanne s'il était avant tout le résultat de l'incurie des grandes puissances et de la collusion de certaines d'entre elles, était aussi la suite de l'essor du mouvement nationaliste turc qui, continuant l'œuvre des Jeunes Turcs, a permis à la Turquie, quoique vaincue dans la première guerre mondiale, de faire figure de vainqueur dans la période de l'après-guerre.

Dès le début de l'année 1919, l'armée turque du Caucase, repliée à Erzeroum devenait, sous l'impulsion de son chef, le général Kiazim Kara Bekir, le foyer de l'idée de revanche. En réalité, Kiazim Kara Bekir réussit à accomplir pour son pays l'œuvre que le général von der Goltz tenta, sans succès, d'achever au profit de l'Allemagne, à la même époque, dans les pays baltes. C'est-à-dire constituer, loin des Alliés, une nouvelle armée dans un pays étranger que l'on ne voulait pas abandonner et qui serait le centre d'où partirait la lutte pour la libération de la patrie.

Bientôt le général Kiazim Kara Bekir fut rejoint par le général Moustapha Kémal (Kémal Ataturk) qui devint le chef du mouvement nationaliste. Ce mouvement trouva des cadres tout préparés dans l'ancien personnel du parti Union et Progrès.

Aux Congrès d'Erzeroum (juillet 1919), puis de Sivas (septembre), le mouvement kémaliste établit sa doctrine de nationalisme à outrance et de chauvinisme racial, dont la Nouvelle Turquie a hérité.

Les kémalistes organisèrent à Angora le premier gouvernement dictatorial issu de la guerre, en opposition avec le gouvernement turc de Constantinople.

Alors que les dirigeants de ce dernier (Damad Ferid pacha, puis le maréchal Izzet pacha) s'étaient déclarés prêts à reconnaître à l'État arménien les régions de Bassen et de Van qui auraient été rattachées à la République Arménienne du Caucase, les nationalistes turcs refusaient non seulement toute concession territoriale mais émettaient la prétention de réoccuper les régions de Kars et d'Ardahan que le traité de Brest-Litovsk avait données à la Turquie, mais que les troupes arméniennes avaient réoccupées à la suite de la victoire alliée.

L'occupation de la région de Smyrne par les Grecs contribua, en soulevant le sentiment patriotique turc, à renforcer le mouvement nationaliste. Il faut dire que certains milieux grecs caressaient



l'idée de la reconstitution de l'Empire Byzantin, d'où leurs visées sur la Thrace Orientale et la partie occidentale de l'Asie Mineure et même sur la ville de Constantinople. De telles prétentions, de même que celles non moins insensées, de certains milieux arméniens, sur une Arménie s'étendant de la Mer Noire à la Méditerranée, ne pouvaient qu'exaspérer le nationalisme turc.

Si l'on ajoute à cela les projets de découpage de ce qui restait de la Turquie en zones d'influence et protectorats, projets élaborés de 1916 à 1920 par l'impérialisme des grandes puissances, on peut dire que cette réaction du nationalisme turc était naturelle et même légitime. C'était, comme l'a noté Driault, la résistance désespérée de l'homme malade avant la mort ou plutôt le formidable effort de la Turquie pour se dégager de l'Empire Ottoman et ne pas mourir avec lui.

Ce qu'on peut par contre reprocher au nationalisme turc ce sont les atrocités qui ont marqué cette lutte et le chauvinisme aveugle avec lequel elle a été menée. Défendant son patrimoine contre la Grèce et les grandes puissances, il n'a pas hésité à mener parallèlement une lutte d'extermination contre les Arméniens et les Kurdes en Turquie et à sacrifier les républiques transcaucasiennes à des annexations de pure prestige. La diplomatie de tous les États a toujours considéré comme un objectif principal de n'avoir pour voisins que des États plus petits et plus faibles que le leur. La diplomatie et l'armée turques, elles, ont mené la lutte de telle façon qu'elles ont semblé préférer la Russie, comme voisine, aux trois républiques transcaucasiennes.

Disposant de l'armée turque pourvue d'armes et de munitions car, ainsi que nous l'avons déjà relevé, les Alliés avaient négligé d'exiger, lors de la conclusion de l'armistice, le désarmement de la Turquie, les chefs nationalistes furent à même d'organiser trois fronts de lutte, contre les Français en Cilicie, contre les Grecs en Asie Mineure Occidentale et contre les Arméniens en Transcaucasie.

Ils furent bientôt aidés par l'Italie qui ressentait l'occupation par les Grecs de la région de Smyrne où elle avait elle-même des visées, par certains milieux français influents qui pensaient à des placements financiers futurs en Asie Mineure, et par la Russie. En effet, l'occupation de Constantinople et des Détroits par des tiers, les grandes puissances occidentales, avait établi entre la Russie et la Turquie une communauté d'intérêt en regard de laquelle la question arménienne passait à l'arrière-plan<sup>1</sup>.

(1) Voir A. TOYNBEE, *Relations between Soviet Russia, the Transcaucasian Republics and Turkey from 1918 to 1923. Survey of International Affairs*, Londres, 1925.



Fort de tous ces appuis le mouvement nationaliste turc engagea une lutte à outrance.

La guerre contre l'Arménie qui osait revendiquer les provinces arméniennes turques, était au premier plan des préoccupations de ses dirigeants.

Après la signature du traité de Sèvres ils organisèrent une attaque décisive contre la jeune République. Quatre divisions turques furent concentrées dans la région d'Erzeroum et déclenchèrent, en septembre 1920, l'offensive sur les régions d'Olti et de Sarikamich. Le gouvernement arménien, en face de cette agression, décréta la mobilisation générale qui porta l'armée arménienne à un effectif de 35.000 hommes.

Il est à noter que dès le début de 1920 des liens étroits avaient été établis entre le gouvernement d'Angora et la Russie soviétique. Désillusionnée par les échecs du mouvement révolutionnaire en Europe, la Russie communiste avait décidé de jouer la carte des nationalismes orientaux pour frapper les grandes puissances européennes d'une autre façon<sup>1</sup>.

En même temps la Russie commença la reconquête du Caucase. En avril 1920 l'armée rouge s'emparait, avec l'aide morale des nationalistes turcs, de Bakou et de la République d'Azerbeïdjan. La nouvelle République soviétique d'Azerbeïdjan réaffirmait les prétentions de l'ancienne République d'Azerbeïdjan sur les régions arméniennes du Karabagh et du Zanguezour. En août 1920 eut lieu à Bakou sous la direction de Zinovief, Radek et Bela Kun le Congrès des Peuples de l'Orient, avec la participation d'Enver Pacha. Ce Congrès marqua le début d'une politique encore plus active de soutien de la Turquie kémaliste, de la part de la Russie. L'armée arménienne fut ainsi obligée de détacher une partie de ses forces pour garder ses frontières avec l'Azerbeïdjan soviétique à l'est, à l'heure même où l'offensive turque se déchaînait à l'ouest.

Pendant les mois de septembre et d'octobre le corps arménien du Nord parvint à contenir l'avance turque. Le 14 octobre l'armée arménienne lança sur la ligne Novo Selim-Begli Hamed une contre-attaque où se joua le sort de la campagne. Après un succès initial l'armée arménienne ne put arracher la décision. Dans les jours suivants l'armée turque se rapprocha de Kars et s'empara de cette forteresse, le 30 octobre, par un large mouvement tournant exécuté par son aile droite.

Les débris du corps arménien du Nord battirent en retraite sur Alexandropol (Leninakan) où les Turcs pénétrèrent le 7 novembre,

(1) On connaît le résultat de cette politique. Les nationalismes orientaux utilisèrent l'appui de la Russie soviétique pour arracher des concessions aux puissances occidentales, puis traitèrent avec celles-ci, aux dépens de la Russie.



poursuivant leur offensive dans la direction de Karaklis. Sur la position du col du Djadjour le 8<sup>e</sup> régiment livra un ultime combat, qui sauva l'honneur de nos armes. Ce combat, ainsi que la victorieuse défense d'Érivan par le corps arménien du Sud, font jaillir une dernière flamme d'héroïsme dans les ténèbres de cette campagne de 1920 où s'effondraient cinq ans de force et de gloire.

L'issue malheureuse de cette guerre arméno-turque de 1920, si elle assombrit cette histoire, ne prouve rien contre la capacité du peuple arménien de créer et de défendre un État libre. De tels échecs se retrouvent dans l'histoire des États balkaniques dans les premières décades de leur existence, par exemple la défaite de la Serbie en 1876 et de la Grèce en 1897 dans leurs guerres contre la Turquie.

Le 2 décembre 1920 les représentants de la République Arménienne devaient accepter à Alexandropol (Leninakan) les lourdes conditions de paix imposées par le gouvernement d'Angora. La Turquie conservait non seulement la totalité de l'Arménie turque, mais reprenait les régions de Kars et d'Ardahan qu'elle avait acquises à Brest-Litovsk. De plus, elle annexait la région d'Igdir et exigeait la constitution de la région de Nakhitchevan en un État autonome tatar.

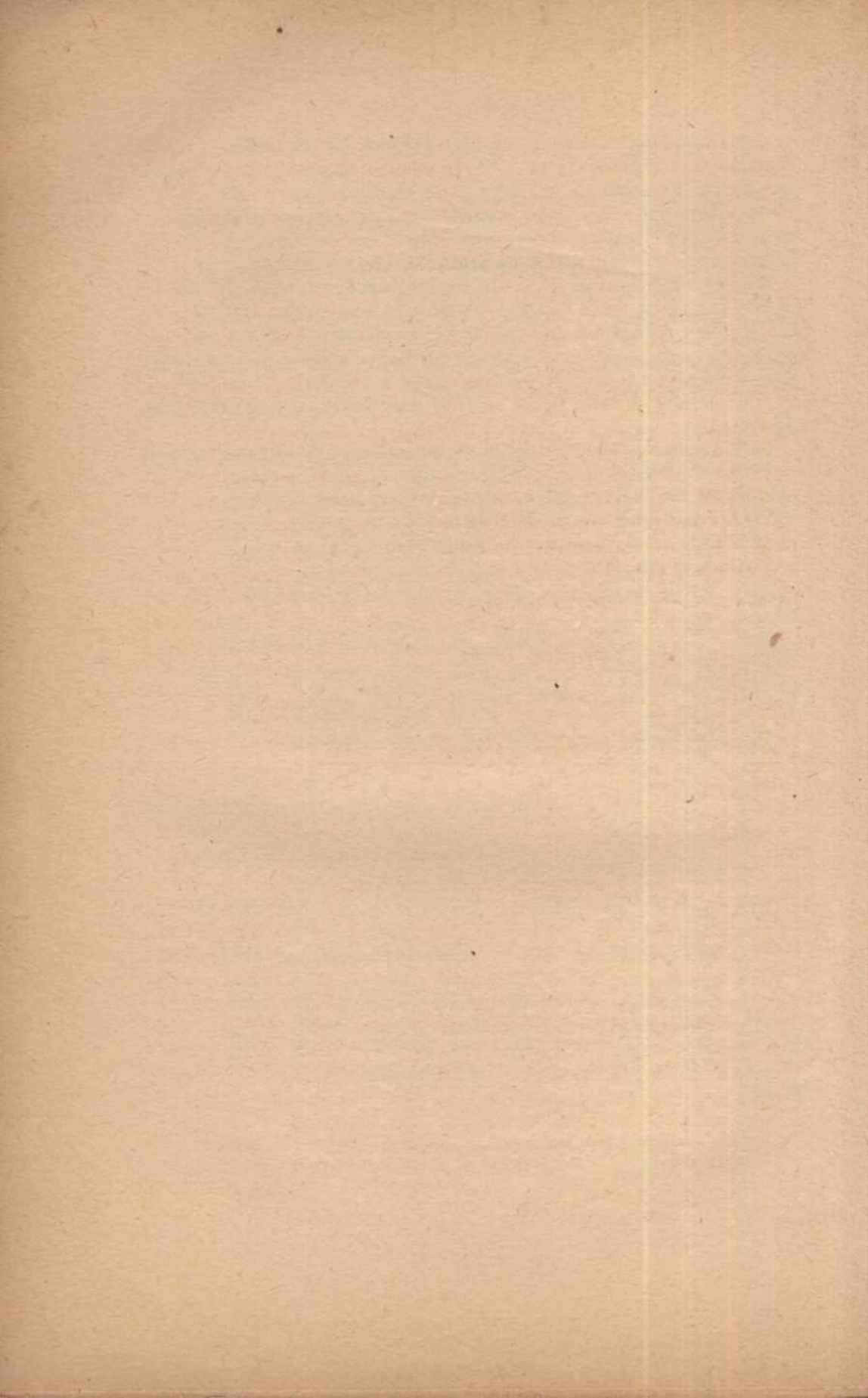
Mais l'Arménie ainsi mutilée et réduite à une superficie de 30.000 kilomètres carrés n'était plus viable comme un pays totalement indépendant et serait restée constamment à la merci des Turcs. Le même jour, c'est-à-dire le 2 décembre 1920, la République Arménienne se transformait en une République Soviétique d'Arménie.

La résurrection de l'Arménie indépendante le 28 mai 1918 n'en restera pas moins un des moments les plus solennels de l'histoire de ce peuple. Les hommes qui l'ont rendu possible, qui ont poursuivi leur tâche au milieu des pires difficultés, dans ces ténèbres des années 1915-1920 où flottaient confusément la victoire ou la mort, ont rendu un immense service au pays, même si la suite des événements a démontré que l'Arménie ne pouvait subsister que dans le cadre d'une large union avec les autres peuples de l'ancien Empire russe.

Le 2 décembre 1920 représente ainsi le début d'une ère nouvelle dans l'histoire du peuple arménien. Ce jour-là aussi s'écroulait un pan de notre passé récent, un passé qui fut tragique mais souverain. C'est lui qui nous constitua, devant le monde et devant nous-mêmes.

---







## TABLE DES MATIÈRES

---

	pages
INTRODUCTION.....	7
LE PAYS ET SES HABITANTS.....	11
Le pays.....	11
L'influence de la position et de la configuration de l'Arménie sur son histoire.....	14
Géographie militaire de l'Arménie.....	18
L'Arménie primitive ou Ourartou.....	20
L'arrivée des Arméniens indo-européens.....	22
La langue arménienne.....	25
LA CONQUÊTE DE L'INDÉPENDANCE.....	27
L'Arménie et l'Empire des Mèdes.....	27
L'Arménie et l'Empire des Perses.....	27
L'Arménie dans l'Empire des Perses.....	29
L'épopée d'Alexandre le Grand et ses répercussions sur l'Arménie.....	31
La première indépendance arménienne (322 à 215 avant J.-C.).....	32
L'Empire des Séleucides.....	33
L'Arménie recouvre son indépendance.....	34
La dynastie des Artaxias sur le trône d'Arménie.....	35
L'Arménie Mineure.....	37
Les premières leçons de l'histoire.....	37
TIGRANE LE GRAND.....	39
Les conquêtes.....	40
Le Roi des rois.....	42
Sa capitale.....	43
L'esprit de Tigrane et de sa cour.....	44
La structure sociale de l'Arménie.....	45
Puissance militaire de l'Arménie.....	46
Rome et son expansion vers l'Orient.....	47
Mithridate.....	48
Lucullus.....	51
L'origine de la guerre entre Rome et Tigrane et son importance historique.....	52



	pages
La première campagne de Lucullus contre l'Arménie (an 69 avant J.-C.).....	54
La bataille de Tigranocerte (6 octobre 69).....	56
La deuxième campagne de Lucullus contre l'Arménie (an 68 avant J.-C.).....	59
La campagne de Pompée (67-66).....	62
Les raisons profondes de la victoire de Rome.....	68
Aspects militaires.....	69
Tigrane et son destin.....	71
LE ROYAUME D'ARMÉNIE ENTRE ROME ET LES PARTHES.....	74
Les Parthes.....	74
Artavazd III (56-34).....	77
La campagne de Crassus contre les Parthes.....	77
Le plan de César.....	79
La campagne de Marc Antoine contre les Parthes (an 36 avant J.-C.).....	80
Artaxias II.....	83
Auguste et sa politique vis-à-vis de l'Arménie.....	84
Les derniers souverains de la dynastie d'Artaxias (20 avant J.-C. à 2 après J.-C.).....	86
Entre la dynastie d'Artaxias et celle des Arsacides (2 à 53)... ..	86
Tiridate I (53 à 100).....	88
L'Arménie sous les successeurs de Tiridate I (100-224).....	91
Le statut de l'Arménie sous la suzeraineté romaine.....	94
Organisation et gouvernement du royaume d'Arménie.....	94
Aspects militaires.....	95
Aspects économiques et sociaux.....	97
L'ancienne religion des Arméniens.....	99
L'Arménie, sa position et sa politique.....	101
Rome et l'Arménie.....	103
L'ADOPTION DU CHRISTIANISME.....	107
L'avènement des Sassanides en Iran (224-228).....	107
L'Arménie avec Rome contre les Sassanides (228-252).....	108
Tiridate III (252-330).....	110
L'adoption du christianisme par l'Arménie (288-301) et Saint Grégoire l'Illuminateur.....	113
L'Arménie sous les derniers rois de la dynastie des Arsacides (330-429).....	117
La noblesse féodale arménienne et son rôle.....	122
L'œuvre culturelle.....	127



LA DÉFENSE DU CHRISTIANISME.....	133
L'Arménie sous la domination des Sassanides et la bataille d'Avarair̄ (430-634).....	133
La séparation de l'Église arménienne et ses conséquences.....	137
L'Islam et l'Empire arabe.....	140
Les campagnes des Arabes contre l'Arménie (639-654).....	142
L'Arménie sous la domination arabe (654-859).....	144
L'Arménie entre l'Empire arabe et l'Empire byzantin.....	147
Aspects militaires.....	149
Aspects économiques.....	156
Aspects sociaux.....	159
Aspects culturels.....	161
Le rôle de l'Arménie dans la création de l'architecture chré- tienne.....	162
LE ROYAUME ARMÉNIEN DES BAGRATIDES.....	168
L'ascension des Bagratides.....	168
L'Arménie recouvre son indépendance.....	172
Les rois-soldats : Achod I, Sembat I, Achod II.....	174
L'apogée des Bagratides : Abas I, Achod III, Sembat II, Gaghik I.....	177
Ani.....	179
Sembat III et la fondation du royaume de Lori.....	181
Les Touraniens.....	181
La lutte sur deux fronts.....	182
La fin d'Ani et ses conséquences.....	186
Aspects militaires.....	188
Aspects économiques et sociaux.....	191
Aspects culturels.....	194
L'architecture arménienne et son influence sur l'Occident.....	195
La signification et la destinée du royaume arménien des Bagra- tides.....	198
L'ARMÉNIE ET BYZANCE.....	202
Byzance, son rôle et sa signification.....	203
Les Arméniens, soldats de Byzance.....	205
Les généraux et les hauts fonctionnaires arméniens de Byzance.....	209
Les Empereurs arméniens de Byzance.....	212
La civilisation arménienne et Byzance.....	216
La politique de Byzance vis-à-vis de l'Arménie.....	218
LE ROYAUME DE LA NOUVELLE ARMÉNIE.....	220
L'arrivée du Prince Rouben dans les montagnes de Cilicie.....	220
Le Moyen Orient à la fin du XI <sup>e</sup> siècle.....	222



	pages
La Nouvelle Arménie, alliée des Croisés (1095-1100).....	224
La lutte victorieuse de la Nouvelle Arménie contre Byzance et les Musulmans (1100-1187).....	226
Les États des Croisés et la contre-attaque de l'Islam.....	230
Léon II le Magnifique (1187-1219).....	233
La fin des États des Croisés.....	237
La dynastie héthoumienne et l'alliance mongole (1220-1300)..	238
Les derniers souverains de la dynastie héthoumienne (1300- 1342).....	241
La dynastie des Lusignan et la fin de la Nouvelle Arménie (1342-1375).....	243
L'organisation du royaume de la Nouvelle Arménie.....	245
Aspects militaires.....	249
Aspects économiques.....	252
Aspects sociaux.....	257
Aspects culturels.....	258
La portée historique de la Nouvelle Arménie.....	260
<b>L'ARMÉNIE SOUS LA DOMINATION TOURANIENNE.....</b>	<b>263</b>
L'invasion des Turcs Seldjoucides.....	263
Les invasions mongoles.....	265
La première grande migration arménienne.....	266
Les Turcs Ottomans et la création de l'Empire Ottoman.....	268
Les Arméniens et les Turcs Ottomans.....	270
La conquête de l'Arménie par les Turcs Ottomans.....	271
L'Arménie sous la domination des Turcs Ottomans.....	273
L'Arménie et l'Iran.....	275
Les principautés arméniennes du Karabagh.....	277
Aspects militaires.....	278
Aspects économiques et sociaux.....	280
Aspects culturels.....	285
<b>LA RENAISSANCE ARMÉNIENNE.....</b>	<b>287</b>
L'évolution des idées et des faits.....	288
L'Église arménienne et son rôle.....	290
Les Mékhitaristes.....	294
La redécouverte des Arméniens par l'Occident.....	297
Les Arméniens et l'imprimerie.....	300
L'œuvre culturelle.....	301
Le mouvement littéraire.....	306
La naissance et la diffusion de la presse arménienne.....	309
Le sentiment national arménien.....	310
Khrimian Haïrig.....	312
L'action et l'influence des Arméniens en Orient.....	315



LA QUESTION D'ORIENT.....	320
Le reflux des Touraniens.....	320
La Question d'Orient jusqu'en 1877.....	322
L'état de l'Empire Ottoman.....	327
Les tentatives de réformes de l'Empire Ottoman.....	329
L'émancipation des peuples chrétiens des Balkans.....	331
LA RUSSIE EN TRANSCAUCASIE.....	337
Le terme de l'isolement arménien.....	337
Les guerres russo-persanes.....	338
Les guerres russo-turques au XIX <sup>e</sup> siècle.....	341
La Transcaucasie sous la domination russe.....	344
La politique tzariste en Transcaucasie.....	346
Aspects militaires.....	348
LA QUESTION ARMÉNIENNE.....	353
Les traités de San Stefano et de Berlin (1878).....	353
La politique des grandes puissances de 1878 à 1894.....	361
La question arménienne de 1878 à 1894.....	365
La politique turque.....	369
La situation en Arménie turque.....	376
Les massacres de 1894-1896.....	384
La prise de la Banque Ottomane.....	391
L'attitude des grandes puissances pendant les massacres de 1894-1896.....	394
Le rôle des intérêts financiers.....	405
« <i>Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni</i> ».....	406
LA LUTTE SUR DEUX FRONTS.....	413
Naissance du mouvement révolutionnaire arménien.....	413
La lutte sur deux fronts.....	416
Le concours arménien à l'émancipation des peuples de l'Orient.....	420
LA RUSSIE TZARISTE CONTRE LES ARMÉNIENS.....	422
La politique de la Russie vis-à-vis des peuples allogènes.....	423
La confiscation des biens de l'Église arménienne.....	429
Les massacres de 1905.....	432
L'œuvre d'apaisement de Vorontzof-Dachkof.....	434
LA RÉVOLUTION JEUNE-TURQUE ET LE PEUPLE ARMÉNIEN A LA VEILLE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE.....	438
La Révolution Jeune-Turque.....	438
La politique de turquification.....	440
Le projet de réformes de 1913-1914.....	441



	pages
Le peuple arménien à la veille de la première guerre mondiale.	444
Aspects économiques.....	446
LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE.....	451
Pan-turquisme et pan-touranisme.....	451
Les massacres de 1915-1918.....	452
La participation des Arméniens à la première guerre mondiale.	456
LA RÉSURRECTION DE L'ARMÉNIE.....	461
La défense de la Transcaucasie (1917-1918).....	461
La résurrection de l'Arménie.....	466
L'Arménie devant les Alliés.....	469
La guerre arméno-turque de 1920.....	474

---



---

IMPRIMERIE A. BONTEMPS, LIMOGES

DEPOT LÉGAL : 3<sup>e</sup> TRIMESTRE 1949

---



